

Université Lumière Lyon 2

École doctorale 484 3LA – Lettres, langues, linguistique et arts

**Les commentaires sportifs télévisés  
en anglais : caractérisation d'un  
genre de discours spécialisé**

Guillaume THOMAS

Discipline : Anglais

*Spécialité : Linguistique*

Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Henri BÉJOINT

Présentée et soutenue publiquement le 7 novembre 2015

**Membres du jury :**

Monsieur le Professeur Pierre Cotte, Université Paris-Sorbonne (rapporteur)

Monsieur le Professeur François Maniez, Université Lumière Lyon 2

Monsieur Grégoire Margotton, journaliste sportif (Canal Plus)

Monsieur le Professeur Michel Van der Yeught, Université d'Aix-Marseille (rapporteur)



# Remerciements

Je tiens à adresser mes remerciements les plus chaleureux aux personnes suivantes :

- à Monsieur Henri Béjoint, mon directeur de thèse, dont la patience, la bienveillance et les conseils m’ont été très précieux tout au long de ces années de recherche et de rédaction ;
- à mes anciens professeurs, pour avoir développé en moi le goût de la linguistique anglaise : Debra Aarons, Pierre Cotte, Lionel Dufaye, John Humbley, James R. Martin et Élise Mignot ;
- à mes collègues de l’université Jean-Moulin Lyon 3, pour leur amitié et pour leur compréhension lorsque mon attention était davantage tournée vers ma thèse que sur l’ordre du jour de nos réunions : Roy Carpenter, Marion Charret-Del Bove, Pauline Collomb, Jeremy Desmond et Pierre-Antoine Pellerin ;
- à tous les chercheurs dont j’ai sollicité l’aide et qui ont eu la gentillesse de m’accorder de leur temps : Cornelia Gerhardt, Koenraad Kuiper, Barbara Le Lan ;
- à Monique Mémet, pour ses relectures d’une extrême minutie ainsi que pour son soutien inestimable depuis le début de mon doctorat ;
- à mes amis irlandais Dave et Eoin, pour m’avoir éclairé sur certains aspects de la culture irlandaise et sur les travaux de Mícháel Ó Muircheartaigh ;
- à mes frères, mes parents et mes amis (j’ai une pensée particulière pour Guillaume, Benoît, Matthieu, Estelle, Cédric, Hélyette, Olivier, Clément, Charles, Cathal, Hannah, Thomas et Marie), pour ne s’être jamais lassés de me demander, neuf années durant, si « ça avance, cette thèse ? » ;
- à Mathilde, enfin, pour son amour, sa confiance et ses encouragements, sans lesquels je n’aurais sans doute jamais franchi la ligne d’arrivée de cet ultra-marathon...

## Sommaire

Genèse de la recherche .....	1
Introduction .....	3
Première partie – Cadre théorique et méthodologique.....	10
Chapitre 1 – L'étude des commentaires sportifs télévisés .....	11
Chapitre 2 – Qu'est-ce qu'un genre de discours spécialisé ?.....	18
Chapitre 3 – Le cadre théorique .....	24
Deuxième partie – La multimodalité au cœur des commentaires sportifs télévisés .....	48
Chapitre 1 – Les participants aux commentaires sportifs télévisés.....	49
Chapitre 2 – L'intelligibilité des commentaires sportifs télévisés .....	75
Chapitre 3 – La cohésion des commentaires sportifs télévisés .....	99
Conclusion.....	141
Troisième partie – La description dans les commentaires sportifs télévisés.....	144
Chapitre 1 – Les propriétés formelles de la description.....	145
Chapitre 2 – Quand décrire, c'est choisir : la hiérarchisation de l'information.....	176
Chapitre 3 – Aux confins de la description : l'analyse des extraits 400M et CATCH .....	232
Conclusion.....	241
Quatrième partie – Les commentaires sportifs télévisés sont-ils spécialisés ? .....	244
Chapitre 1 – Les commentaires sportifs télévisés, entre préparation et improvisation.....	247
Chapitre 2 – La fonction didactique des commentaires sportifs télévisés .....	306
Chapitre 3 – Les limites des commentaires sportifs télévisés comme genre spécialisé.....	367
Conclusion.....	412
Conclusion générale .....	414
Références bibliographiques .....	423

# Genèse de la recherche

L'origine de cette thèse remonte au séjour à Sydney que j'ai fait dans le cadre de mon année de maîtrise de langue et civilisation étrangères. Ma première intention était d'examiner la place du sport dans l'identité nationale australienne, afin d'associer ma passion à mes travaux de recherche ; cependant, j'y ai renoncé en constatant qu'il serait très difficile de traiter un pareil sujet d'un point de vue linguistique. J'ai alors demandé conseil à James R. Martin, qui enseigne la linguistique systémique fonctionnelle à l'université de Sydney. Ce dernier m'a suggéré de travailler sur les commentaires sportifs télévisés en anglais, ce que j'ai accepté de faire avec enthousiasme, heureux de découvrir qu'il était possible de traiter un sujet aussi familier et distrayant dans le cadre d'un mémoire universitaire.

Après avoir passé plusieurs semaines à constituer mon corpus, j'ai choisi de me concentrer sur la notion de cohésion telle qu'elle est définie dans Halliday et Hasan (1976), ouvrage que j'étudiais avec J.R. Martin. Cette orientation m'a semblé naturelle, à la fois parce que la cohésion constitue l'une des thématiques centrales de la linguistique systémique fonctionnelle et parce que les commentaires sportifs télévisés, du fait de leur caractère oral et spontané, semblent *a priori* en manquer. Ainsi, dans Thomas (2004), j'ai essayé de mettre en avant le fait que, lorsque l'on applique les critères établis par M.A.K. Halliday et Ruqaiya Hasan, la cohésion des commentaires sportifs télévisés apparaît très faible – au point que l'on est en droit de se demander s'ils constituent des textes, au sens que les deux auteurs donnent à ce terme.

L'année de préparation à l'agrégation externe d'anglais a été cruciale dans l'avancée de ma réflexion sur les commentaires sportifs télévisés. L'approfondissement de mes connaissances linguistiques m'a permis de prendre conscience des faiblesses de ma mémoire de maîtrise, qui découlent en grande partie de mon utilisation approximative de la notion de cohésion ; elle m'a également convaincu que la théorie des opérations énonciatives et l'hypothèse de la réélaboration de Pierre Cotte devaient permettre de caractériser de manière plus fine certaines propriétés remarquables de mon corpus. C'est ce que j'ai tenté de faire dans le cadre de mon mémoire de Master 2-Recherche, qui portait sur les fonctions des commentaires sportifs télévisés (Thomas 2006) et dans lequel j'ai notamment mis l'accent sur certaines formes grammaticales et syntaxiques qui, malgré leur irrecevabilité apparente, sont très fréquentes dans mon corpus (Thomas 2009).

Enfin, ma nomination à un poste d'agrégé dans le secteur des langues pour spécialistes d'autres disciplines (à la faculté de droit de l'université Jean-Moulin Lyon 3), au début de la préparation de cette thèse, m'a permis de reprendre une réflexion entamée quelques années auparavant à l'École normale supérieure de Cachan dans le cadre du magistère d'anglais de spécialité délivré en partenariat avec l'université Paris 7-Diderot. À mesure que j'ai pris conscience de l'influence des conditions d'énonciation sur le discours et de la nécessité de mener une analyse détaillée des besoins du destinataire pour produire un discours qui lui soit adapté, il m'a semblé insatisfaisant de proposer une caractérisation des commentaires sportifs télévisés qui se contente d'en décrire les propriétés formelles sans s'inscrire dans une réflexion sur la relation qu'ils entretiennent à l'événement sportif et aux images télévisées. C'est la démarche que j'ai tenté de suivre lors d'une communication portant sur la description dans les commentaires sportifs télévisés (Thomas 2011), et c'est ce que j'ambitionne de faire de manière approfondie dans cette thèse.

# Introduction

Depuis les premières retransmissions en direct, à la fin des années 1930<sup>1</sup>, le sport a connu un véritable essor sur le petit écran, comme en témoignent le nombre croissant de rencontres que proposent aujourd'hui les chaînes de télévision<sup>2</sup>, la variété de sports rendus accessibles au public et les succès d'audience phénoménaux de certains événements sportifs qui réunissent plusieurs centaines de millions de téléspectateurs, à l'image des coupes du monde de football et de cricket<sup>3</sup>.

Cet essor est indissociable de celui des commentaires sportifs télévisés qui se sont immédiatement superposés aux images, s'inscrivant ainsi dans la lignée des commentaires sportifs radiophoniques apparus aux États-Unis au début des années 1920, à l'occasion d'un combat de boxe entre Johnny Dundee et Johnny Ray. Depuis près de huit décennies, les commentaires sportifs télévisés se sont installés dans les habitudes des téléspectateurs du monde entier au point de devenir un objet de curiosité à part entière. Plusieurs phénomènes permettent de s'en rendre compte, à commencer par la longue liste d'ouvrages sur le sujet. Il existe de nombreux recueils de citations de commentateurs sportifs – qu'il s'agisse de leurs bons mots, comme *Commentating Greats* de Nicolas Sellens (2005) et, en France, de *Tout à fait, Jean-Michel : fragments d'un discours sur le football* (Roland et Larqué : 1993), ou de leurs impairs, à l'image des « *Colemanballs* »<sup>4</sup>, publiés tous les deux ans par le magazine britannique *Private Eye* depuis 1982, et qui peuvent être définis ainsi :

---

<sup>1</sup> Les avis divergent quant à la date exacte de la première retransmission sportive en direct. Pour les Services de diffusion olympiques (*Olympic Broadcasting Services*), il s'agirait du match de football entre l'Allemagne et l'Italie lors des Jeux olympiques de Berlin en 1936 ; toutefois, Jacques Blociszewski précise que cette diffusion expérimentale n'a été que partielle (2007 : 20). D'autres, comme Graham Kelly, estiment que la première véritable retransmission sportive a opposé le club de football londonien d'Arsenal et sa réserve, le 16 septembre 1937 (2005 : 49). Enfin, nous notons que Nicolas Sellens retient la confrontation entre l'Angleterre et l'Écosse du 9 avril 1938, sans doute parce qu'il s'agissait cette fois d'une rencontre officielle (2005 : 17).

<sup>2</sup> Ainsi, Didier Braun, journaliste à *l'Équipe*, expliquait dans l'édition du 30 décembre 2005 qu'« en France, avant la naissance de Canal + en 1984, moins de trente matchs étaient diffusés par an, sauf les années de Coupe du monde. En 2005, le téléspectateur 'câblé' se voit couramment proposer une quarantaine de rencontres en direct par semaine ! » (cité dans Blociszewski [2007 : 23-24]).

<sup>3</sup> La finale de la Coupe du monde de cricket 2011 aurait été suivie par plus d'un milliard de téléspectateurs, selon le journaliste Alan Taylor (« India Wins 2011 Cricket World Cup », publié dans *The Atlantic* le 4 avril 2011, consulté le 21 mai 2015 sur <<http://www.theatlantic.com/photo/2011/04/india-wins-2011-cricket-world-cup/100038/>>).

<sup>4</sup> Le mot-valise *Colemanballs* associe le nom de David Coleman, ancien commentateur à la BBC, au verbe *to balls up*, que l'on peut traduire par « gaffer » ou « foirer ».

The art of letting the words come out before the brain is engaged, made famous by David Coleman but with very able disciples in Kevin Keegan, Ron Atkinson, Terry Venables... in fact it seems endemic amongst the football fraternity.<sup>5</sup>

La fascination exercée par la profession de commentateur sportif à la télévision est confirmée par le fait que plusieurs livres ont été publiés à destination de ceux qui souhaiteraient embrasser une telle carrière ; parmi les titres les plus évocateurs, nous trouvons notamment *The Art of Sportscasting: How to Build A Successful Career* (Hedrick 1999) ou *Sportscasting: A Practical Guide to Success* (Hitchcock 1988).

Enfin, nous constatons que les commentateurs sportifs sont nombreux à avoir publié leurs mémoires à la fin de leur carrière : nous pouvons ainsi citer, pour ne nous en tenir qu'aux commentateurs de football britanniques, *Gray Matters* (Gray 2004), *The Big Match: Brian Moore's World of Soccer* (Moore 1977), *Motty's Diary: A Year in the Life* (Motson 1996) ou encore *They Think It's All Over: Memories of the Greatest Day in English Football* (Wolstenholme 1998).

L'immense notoriété des commentateurs sportifs se mesure également à l'aune des sommes d'argent que certains d'entre eux perçoivent. Le cas le plus probant est assurément celui de John Madden, ancien joueur et entraîneur de football américain devenu commentateur sportif en 1979 : il a signé, en 1993, un contrat de huit millions de dollars par an avec la chaîne Fox, faisant de lui le commentateur le mieux payé de l'histoire – contrat auquel il faut ajouter les immenses profits qu'il tire du jeu vidéo qui porte son nom depuis 1989<sup>6</sup>.

S'il fallait encore prouver la place des commentaires sportifs dans la culture populaire, nous pourrions également mentionner le plaisir manifeste que prennent les téléspectateurs et les journalistes à évaluer les performances des commentateurs, en particulier à travers la remise de prix en fin de saison – comme il coutume de le faire pour les joueurs. Au Royaume-Uni, la *Sports Journalists' Association* décerne depuis 1976 un prix au meilleur commentateur, tandis qu'aux États-Unis l'excellence est couronnée lors des *Sports Emmy Awards*, cérémonie organisée par l'*Academy of Television Arts et Sciences*. En France, divers prix récompensent les commentateurs sportifs : l'Association des écrivains sportifs décerne

---

<sup>5</sup> Consulté le 22 mai 2015 sur <[www.footballsite.co.uk/Statistics/Articles/Colemanballs01.htm](http://www.footballsite.co.uk/Statistics/Articles/Colemanballs01.htm)>.

<sup>6</sup> Depuis 1989, plus de quarante-trois millions d'exemplaires ont été vendus de *Madden NFL*, le jeu vidéo officiel de la National Football League dont une nouvelle version sort tous les ans. En 2005, l'entreprise EA Sports aurait offert environ 150 millions de dollars à John Madden pour pouvoir continuer à utiliser son nom pendant dix ans. (« How much is John Madden worth? », consulté le 22 mai 2015 sur <[www.celebritynetworth.com/richest-athletes/nfl/john-madden-net-worth/](http://www.celebritynetworth.com/richest-athletes/nfl/john-madden-net-worth/)>)

depuis 1999 le Prix du Commentateur sportif à un journaliste « dont les compétences et les jugements sont appréciés et qui, dans ses interventions sur le sport, s'est efforcé de respecter les règles de la langue française »<sup>7</sup>, auquel s'ajoutent des distinctions plus anecdotiques et ponctuelles comme la Lucarne d'Or (remise par le site internet En Pleine Lucarne) et, dans un esprit plus espiègle, le « Micro de Plomb » des *Cahiers du football*, décerné en 2006 et 2010 aux plus mauvais commentateurs sportifs de la télévision française.

Que les commentaires sportifs télévisés nous soient familiers ne signifie pas que nous en avons une connaissance précise : au-delà du fait qu'il s'agit de propos tenus en direct par des individus en voix *off*<sup>8</sup> au cours de retransmissions sportives à la télévision, comme l'indique leur nom, force est d'admettre qu'il est difficile de définir avec précision en quoi ils consistent. La consultation des dictionnaires ne nous est pas d'un grand secours car, au-delà du fait que les mentions des commentaires sportifs télévisés sont rares, les définitions paraissent contradictoires. Dans la définition du *Collins English Dictionary*, les commentaires sportifs télévisés sont présentés comme un « accompagnement oral » :

**commentary** ('kamentri) *n, pl -taries* **1** an explanatory series of notes or comments **2** a spoken accompaniment to a broadcast, film, etc, esp of a sporting event **3** an explanatory essay or treatise on a text **4** usually plural a personal record of events or facts = *the commentaries of Caesar* (CED en ligne, article « commentary », consulté le 27 mai 2015)

Dans l'*Oxford English Dictionary* en ligne, en revanche, ils sont qualifiés successivement de *comments*, de *description* et de *report* :

**running commentary**: a sustained series of comments on events, actions, utterances, etc., as they occur; a continuous description of an event in progress, *spec.* a broadcast report of a game, contest, or race. (OED en ligne, article « commentary », consulté le 27 mai 2015)

Si ces définitions ont en commun de reposer sur les fonctions des commentaires sportifs télévisés, elles renvoient cependant à des activités diverses et laissent entrevoir une éventuelle ambivalence quant au rôle des commentateurs sportifs : décrire, c'est dire ce que l'on voit, tandis qu'expliquer, c'est remonter aux causes d'un phénomène. Le flou qui entoure les

---

<sup>7</sup> Consulté le 21 mai 2015 sur <<http://ecrivains-sportifs.fr/les-prix-de-lassociation/prix-du-commentateur-sportif-prix-bernard-destremau/>>.

<sup>8</sup> L'expression « voix *off* » désigne une voix « dont la source n'apparaît pas sur l'écran » (Trésor de la Langue Française en ligne, article « off », consulté le 25 mai 2015).

fonctions des commentaires sportifs télévisés trouve un écho dans la définition qu'en propose Steven Barnett (1990), professeur de communication et spécialiste des médias :

But none of these [peripheral sounds] can compare with that element of television sport which places the viewer in a substantially more privileged position than the spectator: a voice over accompaniment to describe, explain, analyse and predict the event as well as to contribute an occasional dramatic embellishment which the game itself may lack. (cité dans Sellens [2005 : 10])

De son point de vue, les commentateurs sportifs ne se contentent pas de décrire et d'expliquer les faits de jeu : ils analysent également la rencontre, en prédisent le dénouement et, si le besoin s'en fait sentir, en embellissent le récit. Les propos de S. Barnett révèlent ainsi que les commentaires sportifs télévisés sont traversés d'une seconde tension : tandis que l'analyse et la description peuvent être considérées comme des activités sérieuses, les commentateurs sportifs sont aussi amenés à accomplir des tâches qui relèvent davantage du divertissement.

L'examen de la notion de commentaire n'apporte pas beaucoup plus de clarté à la définition des commentaires sportifs télévisés, à cause de son ancienneté et de ses nombreux domaines d'application, tels que la littérature, l'histoire ou la religion<sup>9</sup>. Le mot latin *commentari*, qui est à l'origine des termes « commentaire » puis *commentary* (le terme anglais ayant été emprunté au français au début du quinzième siècle), exprime l'idée que l'on applique sa pensée à quelque chose qui existe déjà en soi, en accord avec son étymologie<sup>10</sup> : comme l'explique Marie-Odile Goulet-Cazé, « la pensée est mise en relation avec un support préexistant : on pense *à partir de*, on pense *avec* » (2000 : 6)<sup>11</sup>. D'une manière générale, le propre du commentaire semble être d'accompagner un objet, qui peut être d'ordre discursif (nous pensons aux commentaires de la Bible, aux commentaires de texte universitaires ou aux commentaires politiques) ou d'ordre réel (comme les commentaires de cérémonies protocolaires), pour en permettre une meilleure compréhension. Nous remarquons que la plupart des analyses du commentaire reposent sur cette visée didactique, même si elles ne la formulent pas de la même manière : ainsi, Maryvonne Boisseau affirme que le commentaire

---

<sup>9</sup> Marie-Odile Goulet-Cazé souligne ainsi que « [l]es premiers commentaires remontent à une date très ancienne. En Grèce, dès le sixième siècle av. J.-C., Théagène de Rhégium lisait et interprétait Homère, faisant déjà ainsi acte de commentateur. C'est ce Théagène d'ailleurs qui aurait posé les jalons de l'interprétation allégorique. Par la suite, de l'Antiquité au Moyen Âge puis à la Renaissance, la tradition du commentaire ne devait plus connaître d'interruption. » (2000 : 6)

<sup>10</sup> Le *Dictionnaire historique de la langue française* explique que *commentari* est composé de la racine *mens*, signifiant *esprit*, et du préfixe *cum* (1992, article « commentaire »), qui exprime « l'idée générale d'être ensemble » (Cellard 2000 : 29).

<sup>11</sup> GOULET-CAZÉ, Marie-Odile, 2000. « Avant-Propos », in GOULET-CAZÉ, M.-O. (dir.). *Le commentaire entre tradition et innovation*. Paris : J. Vrin. Collection Bibliothèque d'histoire de la philosophie.

permet « l'accomplissement d'une œuvre » et « en dénoue sans cesse les énigmes », révélant ainsi des « potentialités encore inaperçues » (2007 : 2), tandis que M.-O. Goulet-Cazé déclare que « pour qui pose l'acte de commenter il importe de se situer par rapport à la pensée d'autrui, qu'il faut comprendre, expliquer, et éventuellement réussir à dépasser » (*ibid.* : 7).

Le fait que les définitions des commentaires sportifs télévisés reposent sur leurs fonctions ou leurs conditions de production tend à indiquer que leurs traits distinctifs sont exclusivement d'ordre extralinguistique. Pourtant, nous constatons que les commentaires sportifs télévisés sont très souvent évoqués dans les manuels de grammaire anglaise, au moment d'aborder les valeurs du présent simple. Parmi les cas que Paul Larreya et Claude Rivière jugent typiques de l'emploi de ce temps, qui a pour propriété de renvoyer à des « [é]vénements qui coïncident à peu près dans le temps avec le moment de l'énonciation, et qui sont considérés en bloc, autrement dit dans la totalité de leur durée » (2003 : 32), figurent une émission de cuisine (« *First I crack the egg yolks. Next, I add the sugar, then I whisk until the mixture is thick and creamy* »), une indication scénique (« *Harold takes off his shoes, crosses from left to right and knocks at the door* ») et un extrait de commentaires sportifs (« *Scott kicks the ball towards the touch line, and the ball bounces into touch. The referee blows the whistle* » [*ibid.* : 46]). Sachant que Janine Bouscaren et Jean Chuquet proposent l'énoncé « *Rocheteau kicks the ball* » (1987 : 13) et l'accompagnent d'explications semblables, nous avons de bonnes raisons de considérer que nous sommes en présence d'une propriété attestée des commentaires sportifs télévisés ; c'est d'autant plus tentant que cette affinité semble parfois relever de l'évidence et ne requérir aucun développement supplémentaire, comme quand Zahia Hadj Hamou fait référence aux « problèmes que posent les énoncés au présent simple du commentaire sportif, des indications scéniques, des recettes de cuisine, etc. » (2003 : 7).

Tout porte à croire que les commentaires sportifs télévisés constituent un terreau fertile pour le présent simple et pour des verbes d'action comme *pass* et *kick* ; or, ces caractéristiques suggèrent que le rôle des commentateurs sportifs consiste à décrire des actions concrètes pendant qu'elles se déroulent (d'où l'emploi de verbes d'action au présent) en adoptant un point de vue neutre (ce qui est, en substance, la valeur associée à l'aspect simple), comme le suggère Ronald W. Langacker dans le passage suivant :

What about the **play-by-play mode** of speech used by sportscasters? In a way, their role exemplifies the default viewing arrangement, since the announcer occupies a fixed position and does in fact report on actual occurrences observed from that position. (2001 : 12)

Tout en gardant à l'esprit que les manuels de grammaire n'ont pas pour vocation de proposer une représentation fidèle des commentaires sportifs télévisés, il nous paraît légitime d'affirmer qu'il y a un véritable fossé entre ces quelques exemples et les définitions que nous avons examinées auparavant.

Face à cette absence de consensus autour des fonctions des commentaires sportifs télévisés, à laquelle il faut ajouter l'apparente contradiction entre le fond et la forme que nous venons de mettre en évidence, la question de la spécialisation des commentaires sportifs télévisés nous semble particulièrement pertinente, d'autant plus qu'ils ne présentent *a priori* aucune des « tendances caractéristiques » des textes spécialisés (Lerat 1997 : 1-3) : ils sont spontanés, comptent souvent plusieurs énonciateurs et font régulièrement l'objet de railleries pour leurs entorses au canon grammatical<sup>12</sup>. Pour autant, compte tenu de l'économie extrêmement concurrentielle dans laquelle les commentaires sportifs télévisés s'inscrivent, il nous paraît difficile de croire qu'aucune réflexion n'ait été menée pour décider de ce que les commentateurs doivent dire et de la manière dont ils doivent s'exprimer.

Il importe de souligner que la question de la spécialisation des commentaires sportifs télévisés implique de pouvoir parler des commentaires sportifs télévisés en général, c'est-à-dire de les considérer comme un genre de discours. Or, rien ne nous dit que, d'un événement sportif à l'autre, ils présentent des « affinités formelles suffisamment fortes pour que l'on puisse considérer qu'ils relèvent du même *genre* » (Le Bart et Teillet 2004 : 53) : nous avons fait le constat que nous en savons peu sur les commentaires sportifs télévisés, au-delà du fait qu'il s'agit de propos tenus en voix *off* pendant un événement sportif retransmis à la télévision.

L'objectif de la présente thèse est de proposer une caractérisation des commentaires sportifs en tant que genre de discours spécialisé. Pour mener à bien cette entreprise, nous avons procédé en quatre temps. La première partie vise à présenter le cadre théorique dans lequel notre recherche s'inscrit. Après un récapitulatif des travaux existants, nous définissons quelques notions essentielles et présentons les trois théories linguistiques sur lesquelles nos analyses se fondent, à savoir la linguistique systémique fonctionnelle, l'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte et la *Critical Discourse Analysis*<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup> Selon Pierre Lerat, les tendances caractéristiques des textes spécialisés sont la prédominance de l'écrit et du style impersonnel, la fréquence des connecteurs logiques, ou encore le recours fréquent à des procédés comme la dérivation lexicale, la nominalisation ou l'adjectivation (*ibid.*).

<sup>13</sup> Nous prenons le parti de ne pas traduire *Critical Discourse Analysis* dans la mesure où la plupart des chercheurs francophones utilisent l'expression originale.

Étant donné que les commentaires sportifs télévisés ont la particularité d'être émis par l'intermédiaire d'un canal de transmission multimodal, nous consacrons la deuxième partie de notre thèse à l'étude de la relation entre les images de la rencontre commentée et les propos des commentateurs sportifs. Afin de prendre la mesure de la dimension multimodale des commentaires sportifs télévisés, nous cherchons dans un premier temps à mettre en évidence le rapport entre les conditions dans lesquelles les commentaires sportifs télévisés sont produits et leurs propriétés formelles. Ensuite, nous tentons de déterminer si les propos des commentateurs sportifs demeurent intelligibles lorsqu'on les sépare des images auxquelles ils sont normalement associés. Enfin, nous nous demandons si les commentaires sportifs télévisés peuvent être considérés comme des textes à part entière, ou si leur nature multimodale leur confère un autre statut.

La troisième partie est dédiée à l'étude de la description dans les commentaires sportifs télévisés. Après avoir évalué la place réelle des propriétés lexico-grammaticales mise en avant par les manuels de grammaire anglaise, nous mettons en évidence les propriétés de la description des phases de jeu et montrons qu'elle se caractérise par une hiérarchisation de l'information, au point qu'elle s'approche souvent de l'interprétation – faisant ainsi écho aux propos de Jean-Marie Klinkenberg, pour qui « décrire un objet, c'est nécessairement adopter sur lui un point de vue : une description exhaustive est une vue de l'esprit » (1996 : 125).

Enfin, riche des enseignements des parties précédentes, la dernière étape de notre réflexion consiste à fonder un « jugement de spécialisé » (Petit 2010 : §6) à propos des commentaires sportifs télévisés. Pour ce faire, nous nous appuyons sur les critères qui nous paraissent les plus appropriés, compte tenu des propriétés uniques de l'objet de notre étude. Le premier critère que nous retenons est celui de la préparation. Nous défendons alors l'idée que les commentaires sportifs télévisés sont loin d'être improvisés, malgré ce que leur dimension spontanée et le caractère imprévisible des événements à commenter pourraient laisser à penser. Le second critère est celui de la transmission de connaissances, qui est au cœur de nombreuses définitions de la notion de spécialisé ; nous tentons de montrer que les commentateurs sportifs s'attachent non seulement à transmettre des informations factuelles aux téléspectateurs, mais également à leur permettre de porter un regard critique et éclairé sur les rencontres sportives qu'ils visionnent. Pour terminer, nous envisageons les limites de la spécialisation des commentaires sportifs télévisés, en insistant notamment sur l'ambivalence entre information et divertissement qui semble caractériser le discours télévisé, selon des auteurs comme Norman Fairclough ou Patrick Charaudeau.

**PREMIÈRE PARTIE**  
**Cadre théorique et**  
**méthodologique**

# Chapitre 1 – L'étude des commentaires sportifs télévisés

Les études sur les commentaires sportifs télévisés peuvent être divisées en deux catégories : les études sociologiques, qui sont les plus nombreuses et dans lesquelles les auteurs s'intéressent à ce que les propos des commentateurs disent du sport et de la société contemporaine, et les études linguistiques, qui portent en général sur des aspects très précis des commentaires sportifs télévisés. Nous présentons maintenant les principaux axes de recherche empruntés par les auteurs.

## 1) Les études sociologiques

La profession de commentateur sportif étant très masculine, il n'est pas étonnant que la question du genre et des rapports hommes-femmes soit au cœur de nombreux travaux. Margaret C. Duncan et Cynthia A. Hasbrook (1988), de même que Catherine Pease (2008), montrent ainsi que les commentateurs font souvent preuve de sexisme lorsqu'ils traitent le sport féminin, tandis qu'Alison Trumbull (2003) consacre une étude à la manière dont Pam Ward, une des rares commentatrices américaines, est parvenue à s'approprier un discours typiquement masculin. Selon une démarche similaire, Christy Halbert et Melissa Latimer (1994) examinent les propos tenus par les commentateurs à l'occasion d'un match de tennis exceptionnel, opposant Jimmy Connors à Martina Navratilova. Les auteurs montrent que cette dernière est systématiquement renvoyée à son statut de femme et en déduisent que le tennis féminin est considéré comme étant inférieur au tennis masculin.

La notion d'ethnicité figure également parmi les principales préoccupations des sociologues. Une fois encore, cet axe de recherche se comprend aisément : comme le soulignent Susan T. Eastman et Andrew C. Billings, « *[s]ports announcers have long been overwhelmingly White and male* » (2001 : 185). Une étude menée par Don Sabo *et al.* (1996) montre que les commentateurs font preuve d'un chauvinisme patent et que, malgré leurs efforts pour accorder un traitement équitable à tous les athlètes, la représentation des sportifs asiatiques repose sur des stéréotypes culturels. S.T. Eastman et A.C. Billings s'interrogent sur les effets de l'émergence progressive de commentateurs issus de minorités ethniques et de

commentatrices. Après avoir analysé les retransmissions du championnat universitaire de basket-ball aux États-Unis (2001) et des Jeux olympiques de Sydney (2002) sur les chaînes américaines, les auteurs constatent que les stéréotypes à l'encontre des athlètes féminines tendent à disparaître, mais que ce n'est pas le cas pour les stéréotypes raciaux : les sportifs noirs sont présentés comme étant naturellement athlétiques, tandis que les qualités intellectuelles et mentales des sportifs blancs sont mises en avant<sup>1</sup> – une idée qui apparaît également dans l'étude de James A. Rada (1996) sur les commentaires sportifs télévisés de football américain.

Enfin, la question du nationalisme occupe une place centrale dans certaines analyses sociologiques des commentaires sportifs télévisés. James F. Larson et Nancy K. Rivenburgh (1991) comparent le traitement de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Séoul par des commentateurs australiens (sur la chaîne Ten), américains (sur NBC) et britanniques (sur la BBC). Cette étude comparative leur permet d'observer qu'un nombre réduit de pays développés retient toute leur attention et que la plupart des pays en voie de développement sont à peine mentionnés. Fabrice Desmarais et Toni Bruce (2010)<sup>1</sup> comparent la manière dont les matchs de rugby entre la France à la Nouvelle-Zélande sont commentés dans les deux pays concernés. Il ressort de leur recherche que, même lorsque les événements sportifs vont à l'encontre des stéréotypes nationaux (par exemple, de l'idée que le style de jeu des rugbymen français serait flamboyant et brutal), les commentateurs ont tendance à ne pas contredire ces stéréotypes : *« sport commentators are clearly not at the forefront of disconfirming stereotypes. Instead, they deliver commentary that often leans toward upholding an already-established symbolic order »* (*ibid.* : 353-354).

La réception des commentaires sportifs télévisés et la prise en compte du destinataire ont également été abondamment commentées. Alan Hansen (1999) montre, en étudiant les retransmissions des matchs universitaires de football américain sur les chaînes des universités concernées, que les commentateurs cherchent à répondre aux attentes des téléspectateurs en offrant un regard biaisé sur la rencontre. F. Desmarais et T. Bruce (2009) observent que les commentateurs néo-zélandais font moins preuve de pédagogie que leurs homologues français, ce que les auteurs attribuent à la place prépondérante du rugby dans la culture néo-zélandaise. Jennings Bryant, Paul W. Comisky et Dolf Zillmann (1977) mettent en évidence l'influence très forte que les commentateurs peuvent avoir sur la façon dont les téléspectateurs perçoivent

---

<sup>1</sup> *« The commentary of the announcers consistently reinforced the formulaic notion that Blacks are naturally athletic, while Whites are less so and thus need to work especially hard to keep up, and it reinforced the unfortunate notion that Whites have more mental ability and leadership qualities, while Blacks lack those characteristics »* (Eastman et Billings 2001 : 198).

les rencontres, notamment par leur manière de faire ressortir leur caractère dramatique. J. Bryant *et al.* (1982) avancent que les téléspectateurs apprécient que les commentateurs sportifs insistent sur l'animosité entre les participants, y compris lorsqu'elle est fictive, comme ils l'illustrent en manipulant une rencontre de tennis dans laquelle le comportement des joueurs n'a en réalité rien d'agressif.

Nous nous tournons à présent vers les études linguistiques des commentaires sportifs télévisés, qui sont naturellement celles qui nous intéressent le plus.

## 2) Les études linguistiques

Les propriétés linguistiques des commentaires sportifs télévisés ont fait l'objet d'études diverses, qui les rendent difficiles à classer. Nous nous contentons par conséquent de dresser la liste des travaux les plus pertinents pour notre recherche.

Quelques chercheurs ont entrepris de mettre au jour certains traits distinctifs des commentaires sportifs télévisés. C'est le cas de Koenraad Kuiper, chercheur néo-zélandais dont les recherches portent essentiellement sur la phraséologie<sup>2</sup>. Dans ses nombreux travaux sur les commentaires sportifs télévisés<sup>3</sup>, et plus particulièrement sur les commentaires de hockey sur glace ou de courses hippiques (qui ont en commun d'être des sports très rapides), il décrit comment l'utilisation de combinaisons de mots figées, de structures préfabriquées, permet aux commentateurs de s'exprimer de manière presque automatique et, de ce fait, de se concentrer entièrement sur les actions qui se déroulent sous leurs yeux. Par ailleurs, Charles L. Ferguson (1982) met en évidence certaines des propriétés syntaxiques des commentaires sportifs télévisés, telles que la tendance à la simplification ou l'utilisation massive de structures exprimant le but.

La prosodie des commentaires sportifs télévisés a également été envisagée à de multiples reprises. Jürgen Trouvain et William J. Barry (2000) étudient les commentaires de courses hippiques et observent que l'intention des commentateurs dépend étroitement du déroulement de la course et qu'elle leur permet de communiquer leur enthousiasme, les auteurs parlant alors de « *prosody of excitement* » (2000 : *passim*) ; J. Trouvain (2011) analyse aussi la

---

<sup>2</sup> La phraséologie désigne « l'ensemble des unités complexes du lexique, qui présentent des degrés variables de figement, qui sont construites dans des contextes spécifiques, et qui sont tenus à cet égard pour caractéristiques d'un type de discours ». (Neveu 2004, article « phraséologie »)

<sup>3</sup> Les commentaires sportifs télévisés sont traités dans Kuiper et Haggio (1985), Kuiper et Austin (1990), ainsi que dans Kuiper (1991, 1996, 2000, 2004).

réaction des commentateurs de football lorsqu'un but est inscrit et constate que la fréquence et la durée des pauses varient selon que le but est inscrit par l'équipe qu'ils soutiennent ou par l'équipe adverse. Nous pouvons également mentionner les travaux de Stéphanie Audrit *et al.* (2012) sur les commentaires de basket-ball, de football et de rugby. Les auteurs concluent que les trois sports présentent une certaine homogénéité, ce qui est sans doute dû au fait que la prosodie des commentaires sportifs télévisés suit toujours ce qui se déroule sur le terrain. K. Kuiper, dans les travaux que nous avons évoqués plus haut, compare la prosodie des commentateurs de courses hippiques avec celle des commissaires-priseurs, argumentant que les deux professions se caractérisent par une intonation extrêmement monocorde qui n'existe nulle part ailleurs dans la langue anglaise. Son point de vue est repris par Claudio Hartmann (2014), qui émet l'hypothèse que cette « prosodie dronesque »<sup>4</sup> (*ibid.* : 177) n'est pas une stratégie consciente mais qu'elle est la conséquence du recours constant des commentateurs à la phraséologie : « *drone prosodics are [...] very likely collateral tradeoffs of these particular linguistic means applied to avoid working memory overload* » (*ibid.* : 182).

D'autres études linguistiques méritent d'être citées, même si elles ne présentent qu'un intérêt limité pour notre recherche. C'est le cas des travaux consacrés aux commentaires sportifs radiophoniques, comme ceux de Wendy L. Bowcher sur le partage de l'énonciation (2003) et sur la thématisation (2004), et ceux de Torsten Müller (2007, 2008), qui cherche à mettre en évidence le lien entre la situation extralinguistique, c'est-à-dire les événements qui se déroulent sur le terrain, et les choix grammaticaux opérés par les commentateurs sportifs.

C'est également le cas des recherches menées sur les commentaires sportifs télévisés dans d'autres langues que l'anglais. José Deulofeu (2000) se penche sur un corpus en français pour déterminer si les commentaires sportifs constituent un genre au sens grammatical du terme ; il apporte une réponse négative à cette question, affirmant que les commentaires sportifs télévisés ne présentent pas de structures syntaxiques spécifiques, « mais bien des usages particuliers de structures attestées par ailleurs » (*ibid.* : en ligne). Par ailleurs, Catherine Mathon et Georges Boulakia (2009) ont observé que les commentateurs sportifs créent des « métaphores vocales » (*ibid.* : 300) pour appuyer le discours descriptif et donnent l'exemple de « la chute brutale de la courbe mélodique correspondant à la chute non moins brutale du ballon en dehors des buts » (*ibid.* : 299). C. Mathon (2014) a également souligné que la prosodie permet de distinguer les commentaires sportifs télévisés d'autres événements médiatiques, ce qui l'amène à conclure que « le commentaire sportif serait bien un

---

<sup>4</sup> Le terme *drone* ne semble pas avoir d'équivalent plus précis que « ton monocorde » en français, d'où le recours de C. Hartmann à ce néologisme.

phonogène, indépendamment des sports commentés » (*ibid.* : 102). Enfin, Sandra Augendre *et al.* (2014) ont étudié les structures syntaxiques les plus fréquemment utilisées par les commentateurs et ont révélé, à partir d'un corpus d'enregistrements de la Coupe du monde de rugby 2007, qu'il existe des différences nettes selon le locuteur, selon le rythme de jeu et selon le type d'action.

Plusieurs observations peuvent être formulées à propos des travaux portant sur les commentaires sportifs télévisés. Au vu de leur indéniable saillance sociale<sup>5</sup>, sur laquelle nous avons insisté dans l'introduction, nous pouvons considérer que les études universitaires à leur sujet sont relativement rares, en particulier les études linguistiques. Pour expliquer ce paradoxe, nous pourrions soutenir que les chercheurs sont nombreux à considérer les commentaires sportifs télévisés comme indignes de leurs efforts, en invoquant la notion de « *triviality barrier* » élaborée par Brian Sutton-Smith (1970)<sup>6</sup>, qui repose sur l'idée qu'« étudier les coutumes apparemment simples et triviales des enfants semblait relever d'une activité elle-même triviale » (Chauvin-Payan 2000 : en ligne)<sup>7</sup>. Cependant, plutôt que d'accuser les linguistes de porter un jugement de valeur à l'encontre de ce type d'activité sous prétexte qu'il ne leur paraît pas suffisamment complexe, nous préférons avancer que la pauvreté du fonds documentaire s'explique par le fait que les commentaires sportifs télévisés ne sont pas aisément disponibles : leur transcription prend un temps considérable et constitue indéniablement un frein à l'étude de ce type de documents. Le caractère multimodal des commentaires sportifs télévisés participe peut-être également à rendre les chercheurs défiant à l'égard des discours télévisuels ; l'étude de la production orale devant se doubler d'une analyse des images, il n'est pas impossible que les spécialistes de linguistique préfèrent s'en tenir à des discours plus faciles à circonscrire. Enfin, nous pouvons penser que ce phénomène résulte, au moins en partie, de la manière dont la recherche universitaire sur le sport est structurée. Nous constatons ainsi que, dans le monde anglo-saxon, les études sur le sport se font généralement dans le cadre de laboratoires qui regroupent des chercheurs issus d'horizons divers (économistes, sociologues ou encore linguistes) ; une telle approche tend selon naturellement à favoriser les études transdisciplinaires au détriment d'analyses spécifiquement linguistiques. Parmi les auteurs cités précédemment, nous considérons que la

---

<sup>5</sup> Olga Inkova rappelle que, « [d]ans les ouvrages de linguistique, le terme *saillance* est utilisé pour se référer à l'importance, l'émergence, ou encore la récence d'une entité dans un contexte donné, propriété qui lui permet d'être perçue, repérée plus facilement au milieu d'autres entités » (2012 : 9).

<sup>6</sup> SUTTON-SMITH, Brian, 1970. « Psychology of Childlore: the Triviality Barrier », *Western Folklore*, volume 29 (1-8).

<sup>7</sup> CHAUVIN-PAYAN, Carole, 2000. « Variants/invariants linguistiques dans les 'enfantines' du folklore des écoliers », *Revue de Linguistique et de didactique des langues (LIDIL)*, volume 22 (65-79). Résumé consulté sur <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00230143>>.

collaboration de F. Desmarais et T. Bruce, tous deux enseignants à l'université de Waikato en Nouvelle-Zélande, illustre le mieux cette approche transversale, dans la mesure où leur spécialité respective sont la communication et la sociologie du sport.

Nous pensons par ailleurs que la multimodalité des commentaires sportifs télévisés et la multitude de paramètres que cette dernière implique sont deux raisons pour lesquelles les études linguistiques des commentaires sportifs télévisés portent en général sur des faits de langue très précis. Il faut comprendre que le chercheur qui entreprend d'analyser les commentaires sportifs télévisés est confronté à un choix crucial : soit il décide d'en proposer une vision d'ensemble en tenant compte de toutes ses propriétés (parmi lesquelles on trouve l'identité des participants, l'objectif visé, les conditions de production), soit il se concentre sur un domaine très précis comme la syntaxe, la grammaire ou la phonétique. Compte tenu du fait que la première option contraint le chercheur à s'aventurer en dehors de son domaine de prédilection, il est naturel que les écrits scientifiques sur les commentaires sportifs télévisés relèvent pour l'essentiel de la seconde démarche.

Ces nombreux travaux, une fois rassemblés, forment une sorte de mosaïque mettant en lumière certaines de leurs propriétés les plus saillantes. Aussi instructive qu'elle puisse être, nous estimons que cette caractérisation fragmentée présente deux défauts majeurs liés au caractère hyperspécialisé des études qui la composent. Tout d'abord, elle est condamnée à manquer de cohérence, non seulement parce qu'elle n'est pas née de la volonté de proposer une vue d'ensemble des commentaires sportifs télévisés, mais aussi parce qu'elle ne repose pas sur des fondements théoriques uniformes. En outre, nous partageons le point de vue de Jean-Paul Resweber, pour qui « le tâcheron de la spécialité est aveugle, s'il n'est paralytique : l'œil a tué chez lui le regard » (1981 : 16, cité dans Maingueneau [1995]). Il semble en effet que la spécialisation, quand elle est excessive, nuise à la circulation des idées : perdant de vue les liaisons que l'objet étudié entretient avec d'autres objets, elle empêche l'inscription de l'étude dans une démarche scientifique plus large et limite drastiquement l'horizon épistémologique.

L'intérêt que présente une approche plus globale des commentaires sportifs télévisés est donc manifeste : elle permet de faire entrer leurs propriétés en résonance, là où la plupart des travaux existants s'attachent à les isoler. Nous verrons d'ailleurs, au moment de présenter le cadre théorique dans lequel s'inscrit notre recherche, que c'est la démarche généralement défendue par l'analyse du discours qui, comme le note D. Maingueneau, n'a pour objet « ni l'organisation textuelle en elle-même, ni la situation de communication », mais doit « penser

le dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu social déterminés » (1997 : 13).

Dans le chapitre suivant, nous définissons la notion de genre de discours spécialisé, sur laquelle notre thèse repose.

# Chapitre 2 – Qu'est-ce qu'un genre de discours spécialisé ?

Caractériser un genre de discours spécialisé, comme nous nous proposons de le faire à propos des commentaires sportifs télévisés, requiert de suivre un protocole méthodologique précis ; il est donc nécessaire, avant d'en présenter les principales étapes, de définir les trois termes-clés que sont « discours », « genre » et « spécialisé ».

## 1) La notion de discours

Le concept de discours entre souvent en opposition à des notions aussi variées que celles de phrase, d'énoncé, de langue, de texte ou encore de récit, comme le souligne D. Maingueneau (2009 : 44-45). Roselyne Ringoot et Philippe Robert-Demontrond considèrent qu'il est presque impossible d'en proposer une définition satisfaisante :

Le concept de *discours* n'est effectivement pas bien circonscrit, il connaît non seulement des emplois variés mais aussi des délimitations très floues : le terme couvre ainsi des acceptions fort diverses qui préviennent toute tentative d'harmonisation des points de vue autour d'une définition unique, acceptable pour tous les chercheurs. (2004 : 13)

Face à une telle polysémie, l'attitude la plus raisonnable consiste à s'en tenir à la définition que l'on juge la plus pertinente, la plus utile. Nous prenons ainsi le parti de nous appuyer sur la proposition de Teun A. van Dijk, l'un des chercheurs ayant contribué le plus activement au développement de la *Critical Discourse Analysis* :

Discourse is not simply an isolated textual or dialogic structure. Rather it is a complex communicative event that also embodies a social context, featuring participants (and their properties) as well as production and reception processes. (1988 : 2)

En faisant référence aux conditions de production, aux conditions de réception ainsi qu'au contexte social, cette définition met l'accent sur ce que nous considérons comme l'idée centrale de la notion de discours : il s'agit d'une forme de communication inscrite dans un

cadre social, institutionnel (en l'occurrence, celui du discours télévisé) et dont les propriétés formelles sont systématiquement mises en rapport avec ces facteurs extralinguistiques. Nous sommes d'autant plus convaincu de la pertinence de ce choix que le point de vue défendu par T.A. van Dijk semble compatible avec celui de D. Maingueneau ; or, dans la mesure où nous souhaitons fonder notre étude des commentaires sportifs télévisés à la fois sur l'analyse du discours et sur la *Critical Discourse Analysis*, théories linguistiques dont nous présentons les idées-forces au troisième chapitre (sections 4 et 5), cette compatibilité constitue de toute évidence un point positif pour notre recherche.

## 2) La notion de genre

La notion de genre est très difficile à définir parce qu'elle est très instable : s'il est généralement admis qu'un genre consiste en un groupement de productions linguistiques fondé sur des critères précis, la nature de ces critères peut être variée, en revanche. Nous considérons que genre et discours entretiennent un rapport hiérarchique, dans la mesure où l'on peut identifier, au sein d'un même discours, une multitude de genres. Cette caractéristique signifie que les conditions de production, qui permettent d'affirmer qu'un ensemble de textes forment un discours, ne constituent pas un critère suffisant pour parler de genre : il faut, en outre, que ces textes présentent des affinités formelles fortes. De ce fait, la notion de genre concerne au premier chef les discours régis par des règles strictes, tandis que les propos tenus dans des contextes plus familiers sont rarement divisibles en genres distincts, étant logiquement moins susceptibles d'être codifiés : comme le note encore D. Maingueneau,

La notion de *genre de discours* ne fonctionne pleinement que pour les activités verbales qui ne relèvent pas de l'oral spontané. Les interactions conversationnelles – dont la composition et la thématique sont le plus souvent très instables et dont le cadre se transforme sans cesse – sont difficilement divisibles en genres bien distincts. En revanche dans les activités verbales non conversationnelles, ou *genre institués* (Maingueneau, 2002), la notion de genre prend toute sa force. (2009 : 70)

Enfin, il faut garder à l'esprit que, pour affirmer l'existence d'un genre de discours, il ne suffit pas d'identifier ces affinités formelles : tout au plus indiquent-elles que l'on est sur la bonne voie. Seule l'identification précise des règles auxquelles un ensemble de documents obéit permet à une telle affirmation d'être légitimement formulée : tant que cette tâche n'a pas

été accomplie, nous sommes incapables d'établir si les ressemblances et les différences entre les documents à l'étude sont le fruit du hasard ou non.

À présent, nous allons nous pencher sur la notion de spécialisé qui, comme celle de genre, s'avère très difficile à définir pour la simple raison qu'il existe de multiples manières de l'interpréter, selon « la conception que l'on se fait de l'analyse du discours, du discours spécialisé, et du spécialisé lui-même » (Petit 2010 : §1).

### 3) La notion de spécialisé

Comme le souligne Michel Petit (*ibid.*), nombreux sont ceux qui considèrent que le terme « spécialisé » signifie que le texte étudié est affaire de spécialistes, ce qui explique pourquoi il désigne essentiellement des textes scientifiques et techniques. Cette interprétation, bien qu'étant courante, ne nous satisfait pas : elle crée des fossés artificiels dans un domaine qui, selon nous, est davantage affaire de gradients que de coupures nettes. À l'évidence, nous n'avons aucun mal à qualifier un texte ou un genre de spécialisé, dès lors qu'il implique un expert s'adressant à d'autres experts ; mais qu'en est-il des textes où ces mêmes experts s'adressent à des étudiants ou même à des enfants ? Autrement dit, s'il est « difficile de ne pas reconnaître qu'il y a, en ce sens, des discours *manifestement spécialisés* », comme le note encore M. Petit (*ibid.* : §12), force est de constater que cette définition n'est pas suffisamment fine pour rendre compte de tels cas limites.

Par ailleurs, cette interprétation repose sur l'idée que les textes, genres ou discours spécialisés possèdent nécessairement des caractéristiques terminologiques et syntaxiques suffisamment fortes pour être « immédiatement reconnu[es] par la grande majorité des membres du corps social comme étrangers à leur expérience commune » (*ibid.*). Pourtant, « la production de textes scientifiques et techniques suppose la mobilisation de compétences linguistiques plus larges » (Lerat 1997 : 1) ; aussi, en réduisant la notion de spécialisé aux principales caractéristiques linguistiques des discours scientifiques et techniques, nous risquons par la même occasion d'exclure de nombreuses productions verbales sous prétexte qu'elles ne satisfont pas ces nombreux critères.

L'étude que propose Jean-Louis Trouillon (2009) de l'anglais de l'histoire est particulièrement éloquente à cet égard. Souhaitant déterminer si ce domaine de recherche constitue ou non une langue spécialisée, J.-L. Trouillon observe rapidement « qu'au premier

abord il ne semble pas exister de terminologie spécifique à l'histoire en tant que discipline » (*ibid.* : 7) et explique ce phénomène par le fait que l'historien adopte forcément la terminologie propre aux disciplines qu'il aborde, qu'il s'agisse de pratiques publiques ou intimes. L'auteur envisage ensuite le critère grammatical, ce qui le conduit au constat suivant : « [d]e même donc que la terminologie ne s'est pas révélée un outil d'analyse approprié, la syntaxe n'apporte pas d'aide particulière à notre propos. » (*ibid.* : 17). J.-L. Trouillon conclut qu'en dépit du fait que les extraits de son corpus présentent un certain nombre de traits communs, en particulier la structure de l'article et le « regard réflexif » de l'historien (*ibid.* : 23), l'absence de terminologie propre au domaine tendrait à montrer – si l'on en croit certains auteurs<sup>1</sup> – que « les historiens ne constituent pas une communauté de discours » (*ibid.*).

Ainsi, l'étude de J.-L. Trouillon montre les problèmes que pose la définition du terme « spécialisé », lorsqu'elle repose essentiellement sur des critères terminologiques : la notion de spécialisé, dans son interprétation la plus étroite, exclut les domaines connus sous l'appellation de « lettres et sciences humaines » et, selon toute vraisemblance, le monde des médias. C'est le constat que fait M. Petit dans le passage suivant :

Le discours sociologique ou historique, dont le contenu est sans doute moins difficilement accessible et qui présente par ailleurs peu de spécificité terminologique, apparaît ainsi comme peu spécialisé selon ces critères, même s'il paraît pouvoir être considéré comme spécialisé dans la mesure où il reste, pour sa production, affaire de spécialistes. (2010 : §12)

Si, comme le note Laurent Gautier, « [l]es premières recherches dans le domaine ont eu pour objet les 'langues de spécialité' envisagées dans une perspective systémique les réduisant souvent à leur composante terminologique » (2014 : 3), les définitions plus récentes de la notion de spécialisé mettent davantage l'accent sur la portée didactique des textes de spécialité : ainsi, P. Lerat considère que la langue spécialisée est « une langue naturelle considérée en tant que vecteur de connaissances spécialisées » (1995 : 20). Cette approche, qui tient compte du fait que les discours réels sont souvent à la croisée de divers domaines et sont rarement monothématiques, présente l'avantage d'être moins étroite que la précédente. C'est encore ce que souligne M. Petit :

---

<sup>1</sup> John Swales considère en effet qu'une « terminologie hautement spécialisée » (« *a highly specialized terminology* ») constitue l'une des six caractéristiques essentielles d'une communauté de discours (1990 : 29).

[Elle] est sans doute suffisamment large pour inclure toutes sortes de discours partageant, à des titres divers, une finalité de transmission de connaissances, y compris, par exemple, le discours journalistique dont nous avons souligné plus haut le statut discutable en tant que discours spécialisé. (*ibid.* : §13)

L'idée transparait ainsi que la langue est au service de l'objectif principal, à savoir la transmission de connaissances, et qu'elle doit permettre de répondre aussi efficacement que possible aux besoins du destinataire. Cette approche holistique, dans laquelle la terminologie est envisagée pour sa capacité à garantir la non-ambiguïté de la communication et ne constitue qu'un critère parmi d'autres, permet de réduire les distinctions artificielles entre textes spécialisés et textes non spécialisés. Il semble pourtant que les ambiguïtés évoquées précédemment aient seulement été déplacées : si le caractère spécialisé de certains savoirs paraît aller de soi, il est pourtant difficile d'établir clairement ce qu'entend P. Lerat par « connaissances spécialisées ». Dans cette perspective, il n'est donc pas étonnant que M. Petit constate que « la définition du discours spécialisé en tant que discours de transmission de connaissances pose un certain nombre de questions qui tendent finalement à affaiblir sa portée théorique et pratique » (*ibid.* : §14).

Face à ces difficultés, nous prenons le parti de considérer qu'un discours est « spécialisé » lorsqu'il combine un thème, une situation énonciative, des constructions syntagmatiques et un vocabulaire particuliers pour atteindre un objectif précis en s'affranchissant à la fois des contraintes linguistiques et des contraintes institutionnelles. La raison pour laquelle nous employons l'adjectif « particulier » pour qualifier les propriétés formelles de ce discours est qu'il permet d'éviter les écueils que les deux définitions formulées précédemment comportaient : nous considérons que les diverses caractéristiques qu'un texte spécialisé présente ne sont pas spécialisées par nature, mais qu'elles le deviennent une fois qu'elles sont combinées par l'énonciateur en vue d'atteindre un objectif, lié au domaine professionnel dans lequel le texte s'inscrit. L'approche que nous défendons repose sur le principe que « les moyens linguistiques mis en œuvre en discours spécialisés ne sont pas fondamentalement différents de ceux mis en œuvre en situation de communication ordinaire » (Gautier 2014 : 4). Or, ce dernier point s'avère d'une importance capitale pour notre thèse : dans la mesure où les caractéristiques formelles généralement associées aux textes spécialisés ne sont pas des critères satisfaisants pour fonder un jugement de spécialisé, il n'existe aucune raison valable de rejeter *a priori* la possibilité que les commentaires sportifs télévisés constituent un genre spécialisé, malgré leur caractère oral et spontané.

Conformément à la définition que nous avons retenue, l'objectif que nous nous fixons dépasse le cadre des propriétés formelles dont l'identification et l'analyse, bien qu'elles constituent un objet d'étude pertinent, ne sont que le préalable à la caractérisation des commentaires sportifs télévisés. Le véritable enjeu n'est pas de « s'attacher à la caractérisation linguistique de certains genres du discours » mais plutôt de « chercher à saisir l'ensemble du discours d'un domaine spécialisé pour éclairer la connaissance et la compréhension de ce domaine » (Petit 2010 : §28).

Si, comme l'aurait affirmé Albert Einstein, « c'est la théorie qui décide de ce que nous sommes en mesure d'observer », alors la définition du cadre théorique constitue l'une des étapes les plus cruciales de tout travail de recherche. Dans le chapitre suivant, nous présentons les outils théoriques sur lesquels notre recherche s'appuie et la manière dont nous les utilisons. Nous commençons par proposer une définition de l'analyse du discours qui, comme pour celle du genre spécialisé, s'appuie essentiellement sur les travaux de D. Maingueneau.

# Chapitre 3 – Le cadre théorique

## 1) L'analyse du discours

On situe parfois l'analyse du discours « au carrefour des sciences humaines » (Maingueneau 2009 : 19). Parce qu'elle mêle tour à tour des disciplines aussi variées que la linguistique, la philosophie ou la communication, elle est vouée à l'instabilité au point de dégager l'impression qu'il existe autant de définitions de l'analyse du discours que de chercheurs la pratiquant. Le constat que dresse D. Maingueneau à ce sujet est éloquent :

*L'analyse du discours* reçoit des définitions variées. Il existe en effet des définitions très larges : « l'analyse de l'usage de la langue » (Brown et Yule, 1983 : 1), « l'étude de l'usage réel du langage, par des locuteurs réels dans des situations réelles » (van Dijk, 1985 : tome 4,2). De manière plus restrictive, surtout dans les pays anglo-saxons, beaucoup identifient plus ou moins *analyse du discours* et analyse conversationnelle. La difficulté est accrue par le fait qu'il existe, en sociologie ou en histoire, des courants se réclamant de l'analyse du discours mais qui ne s'enracinent pas dans les sciences du langage ; nous ne les prenons pas en compte ici. (*ibid.* : 18)

Après avoir observé la diversité des définitions de l'analyse du discours et les difficultés qu'elles entraînent, D. Maingueneau donne son propre point de vue sur la question :

Pour notre part (Maingueneau, 1995), nous jugeons préférable de spécifier l'analyse du discours comme la discipline qui, au lieu de procéder à une analyse linguistique du texte en lui-même ou à une analyse sociologique ou psychologique de son « contexte », vise à rapporter les textes, à travers leurs dispositifs d'énonciation, aux lieux sociaux qui les rendent possibles et qu'ils rendent possibles. L'analyse du discours accorde ainsi un rôle crucial aux genres de discours en usage dans les multiples secteurs de l'espace social. (*ibid.* : 18-19)

D'emblée, nous remarquons que l'analyse du discours ne se définit pas par son champ d'application (aux conversations ou aux discours écrits, par exemple) ou par les outils méthodologiques qu'elle emploie : pour D. Maingueneau, c'est principalement l'attitude du chercheur, le regard qu'il porte sur l'objet d'étude, qui fait la spécificité de la discipline. On comprend mieux pourquoi la pluridisciplinarité caractérise l'analyse du discours : selon la nature du texte étudié, le chercheur doit s'intéresser aux mondes des médias, de la politique, de l'économie, de la science ou encore du sport ; il porte son attention sur les conditions de

production du texte, c'est-à-dire sur le cadre social dans lequel il s'inscrit ou le genre auquel il appartient, tandis que le linguiste étudie surtout le texte pour ce qu'il est<sup>1</sup>.

En définitive, nous envisageons l'analyse du discours comme une manière d'interroger le discours plutôt qu'une discipline à proprement parler. De ce fait, il nous semble possible d'analyser les commentaires sportifs télévisés selon l'approche décrite par D. Maingueneau tout en ayant recours à des outils théoriques aussi divers que la linguistique systémique fonctionnelle ou la théorie des opérations énonciatives, sur lesquels nous nous penchons maintenant.

## 2) La linguistique systémique fonctionnelle

Développée au début des années 1960 par M.A.K. Halliday, brillant sinologue et linguiste, la linguistique systémique fonctionnelle s'inspire des travaux du linguiste anglais John Rupert Firth et ceux de l'École de Prague. Appartenant à ce que David Banks appelle les « approches fonctionnalistes » de la langue (2005 : 16), la linguistique systémique fonctionnelle se fixe pour principal objectif de comprendre comment « les éléments de la langue [...] s'agencent, se combinent, fonctionnent, afin de créer des structures signifiantes, comment cette langue se structure pour signifier » (*ibid.* : 17). La construction du sens occupe donc une place prépondérante dans cette théorie, ce que confirment M.A.K. Halliday et Christian Matthiessen : « *each text gets its meaning from selecting from the same meaning-making resources. What distinguishes any one text is the way these resources are deployed* » (2013 [1985] : 4). Tout élément du discours étant considéré du point de vue de son aptitude à produire du sens, il n'est pas surprenant que la linguistique systémique fonctionnelle ne distingue pas la grammaire et le lexique, contrairement à un très grand nombre d'approches linguistiques : comme le note encore D. Banks,

Pour la linguistique systémique fonctionnelle le choix lexical est simplement le dernier des choix grammaticaux. Le lexique fait partie de la grammaire, et par conséquent on parlera plutôt de lexicogrammaire. (*ibid.* : 19).

---

<sup>1</sup> D. Maingueneau ajoute à ce propos que « [s]i l'on adopte cette perspective, l'analyse du discours peut aborder les mêmes corpus que la sociolinguistique, la rhétorique, l'analyse conversationnelle, etc., mais, tout en s'appuyant sur ces disciplines voisines, elle adopte un point de vue différent. L'étude d'une consultation médicale, par exemple, amène à prendre en compte les règles de l'échange conversationnel (qui intéressent l'analyse conversationnelle), la variation linguistique (qui intéresse la sociolinguistique), les modes d'argumentation (qui intéressent la rhétorique), etc., mais ces divers apports sont intégrés par l'analyste du discours. » (*ibid.* : 19)

La linguistique systémique fonctionnelle se distingue également des autres théories par le fait qu'elle n'envisage pas la grammaire comme un ensemble de règles mais plutôt comme une série de choix disponibles pour le locuteur. Ces nombreux choix forment un vaste réseau, ce qui explique que M.A.K. Halliday ait qualifié sa théorie de « systémique » : comme le note P. Cotte, sa grammaire « inventorie les systèmes sémantiques que l'anglais grammaticalise » (1993b : 20).

D. Banks souligne enfin que la linguistique systémique fonctionnelle tend à traiter des textes entiers plutôt que des syntagmes<sup>2</sup>. La signification que les linguistes systémistes donnent au mot « texte » exige d'être immédiatement précisée, car elle sous-tend dans une large mesure les études menées dans ce cadre théorique. Pour eux, la longueur du passage et la forme grammaticale doivent être écartés comme critères discriminants :

Text may be of any length. Since it is not a unit of the grammatical rank scale, and does not consist of sentences, it is not tied to the sentence as its lower limit. Many familiar texts in fact come out as less than one sentence in the grammatical structure. [...] Equally, there is no upper limit on the length of the text. An entire book may, and in many genres such as fiction typically does, comprise a single text; this is what is implied in the term « a novel ». (*ibid.* : 294)

Ils considèrent qu'un texte se définit avant tout par son unité sémantique : pour M.A.K. Halliday et R. Hasan, « *a text [...] can be thought of as the basic unit of meaning in language* » (1976 : 25)<sup>3</sup>. De ce fait, l'une des préoccupations centrales de la linguistique systémique fonctionnelle consiste à déterminer si un passage étudié « form[e] un texte, et non pas une simple suite de propositions » (Banks 2005 : 69). Pour répondre à cette interrogation, qu'ils ne considèrent pas comme une fin en soi mais davantage comme un préalable à l'étude de tout corpus<sup>4</sup>, les systémistes ont fréquemment recours à la métaphore du tissu, dont les fils forment un maillage si serré qu'ils finissent par s'effacer au profit de l'ensemble<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> « *The systemic approach tends to treat a text as a whole, attempting to bring out the meaning of the text as a unit in itself.* » (Banks 2004 : 404)

<sup>3</sup> Dans la mesure où, par commodité, nous employons régulièrement le mot « texte » au sens non technique de « production écrite », nous nous efforçons de préciser lorsque ce terme est utilisé au sens que lui donnent M.A.K. Halliday et R. Hasan.

<sup>4</sup> « *We do not, in fact, evaluate any specimen of language – and deciding whether it does or does not constitute text is a prerequisite to any further evaluation of it – without knowing something about its context of situation.* » (Halliday et Hasan 1976 : 20).

<sup>5</sup> Il faut souligner que la pertinence de cette analogie est telle que la langue en porte le sceau : non seulement les termes *textile*, *text* ou *texture* proviennent tous du verbe latin *texere*, qui signifie « tisser », mais le terme *texture* est en outre doté de deux acceptions : l'*Oxford English Dictionary* propose d'une part « *the character of a textile fabric [...] resulting from the way in which it is woven* », et d'autre part « *the constitution, structure, or substance of anything with regard to its constituents or formative elements* » (OED en ligne, article « texture », consulté le 19 avril 2013).

M.A.K. Halliday et R. Hasan (*ibid.*), cherchant à mettre en évidence les ressources dont dispose tout locuteur pour créer de la « texture »<sup>6</sup>, c'est-à-dire pour donner à un passage les propriétés d'un texte, affirment ainsi qu'un texte se forme aussitôt que des phrases ne peuvent être comprises indépendamment les unes des autres. Le concept de cohésion, qui occupe une place centrale dans leur grammaire textuelle, correspond précisément à ce type de relation sémantique :

Cohesion occurs where the INTERPRETATION of some element in the discourse is dependent on that of another. The one PRESUPPOSES the other, in the sense that it cannot be effectively decoded except by recourse to it. When this happens, a relation of cohesion is set up, and the two elements, the presupposing and the presupposed, are thereby at least potentially integrated into a text. (*ibid.* : 4)

La conception systémiste de la cohésion appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, il faut constater qu'en dépit du recours aux notions d'interprétation et de présupposition, la nature de la relation de cohésion, telle qu'elle est définie ci-dessus par M.A.K. Halliday et R. Hasan, est extrêmement large. Les auteurs précisent d'ailleurs que « *cohesion depends not on the presence of explicitly anaphoric items like so and he, but on the establishment of a semantic relation which may take any one of various forms* » (*ibid.* : 13). Ainsi, la notion de cohésion recouvre également des phénomènes de reprise lexicale, comme dans l'exemple suivant :

Jan sat down to rest at the foot of a *huge beech-tree*. Now he was so tired that he soon fell asleep; and a *leaf* fell on him, and then another, and then another, and before long he was covered all over with leaves, yellow, golden and brown (*ibid.* : 12, notre italique).

Il faut noter que M.A.K. Halliday et R. Hasan, probablement par souci de clarté, distinguent la cohésion exprimée par la grammaire et celle exprimée par le lexique ; pourtant, ils soulignent aussi que ce n'est en réalité qu'une question de degré dans la mesure où, du point de vue de la linguistique systémique fonctionnelle, la différence entre le lexique et la grammaire n'est pas vraiment pertinente puisque les significations sont exprimées par la lexicogrammaire (*ibid.* : 6).

Cette conception de la cohésion appelle une seconde remarque, qui a cette fois trait au niveau linguistique auquel elle se joue. Puisqu'il s'agit de repérer les liens<sup>7</sup> qui contribuent au

---

<sup>6</sup> Pour la traduction des notions propres à la linguistique systémique fonctionnelle, nous nous appuyons sur le glossaire anglais-français élaboré par Alice Caffarel-Cayron (2006).

<sup>7</sup> Le terme « lien » vise à traduire le nom *tie*, que M.A.K. Halliday et R. Hasan emploient pour décrire les soudures dans le texte (*ibid.* : *passim*).

maillage du texte, il est essentiel de déterminer si la cohésion opère à l'échelle des propositions, des phrases ou des paragraphes. À ce propos, M.A.K. Halliday et R. Hasan précisent que la cohésion ne concerne en rien la structure du discours et son éventuel découpage en épisodes, paragraphes ou chapitres : la structure d'un passage n'en fait pas un texte. En revanche, ils estiment que la structure est un moyen parmi d'autres d'exprimer la texture et que les passages structurés constituent en général des textes : « [s]tructure is one means of expressing texture » (*ibid.* : 7).

Selon la même logique, les deux auteurs expliquent que la structure grammaticale n'est pas pertinente pour évaluer la cohésion d'un passage : la texture créée par un lien cohésif est la même, que les deux éléments se trouvent au sein d'une même proposition ou non (1976 : 9). Pourtant, ils annoncent que leur étude ne tient compte que de la cohésion à l'échelle transphrastique. La première raison qu'ils invoquent tient au fait que ce qu'un locuteur choisit de rassembler dans une même phrase constitue déjà, par définition, un texte (*ibid.* : 10) ; par ailleurs, ils considèrent qu'à l'échelle de la phrase les structures grammaticales limitent les possibilités de relations sémantiques entre les constituants, ce qui n'est pas le cas des relations entre phrases :

Whereas within the sentence, or any similar unit, we can specify a limited number of possible structures, such as types of modification or subordination, transitivity or modal structures and the like, which define the relations among the parts, we cannot in the same way list a set of possible structures for a text, with sentence classes to fill the structural roles. (*ibid.*)

Selon M.A.K. Halliday et R. Hasan, les liens cohésifs entre phrases constituent la seule source de texture et représentent la dimension variable de la cohésion, permettant ainsi de distinguer un texte de l'autre (*ibid.* : 9). C'est pourquoi ils proposent de définir la notion de cohésion comme l'ensemble de ressources sémantiques dont dispose un locuteur pour relier une phrase à ce qui a été énoncé précédemment : « we can interpret cohesion, in practice, as the set of semantic resources for linking a SENTENCE with what has gone before » (*ibid.* : 10).

Si la notion de cohésion paraît claire et simple à manier, les auteurs concèdent toutefois qu'un certain nombre de difficultés apparaît dès lors qu'on passe de la théorie à la pratique. Selon eux, l'esprit humain fonctionne de telle manière qu'il parvient presque toujours à établir un rapport entre deux phrases qui se suivent, ce qui peut rendre difficile l'évaluation de la texture d'un passage : « [p]ractically any two sentences might be shown to have something to

*do with each other as far as their meaning is concerned* » (*ibid.* : 11). De plus, ils reconnaissent que la cohésion est rarement aussi facile à mettre en évidence que dans les exemples fabriqués du type « *Wash and core six cooking apples. Put them into a fireproof dish* » (*ibid.* : 2) : en réalité, il est souvent nécessaire de remonter loin dans un passage pour trouver l'élément auquel renvoie l'anaphore<sup>8</sup>. Les pronoms *that* ou *it* peuvent également poser problème, dans la mesure où ils sont susceptibles de renvoyer à des groupes nominaux simples comme à des passages entiers (*ibid.* : 14). Enfin, il arrive que l'élément auquel renvoie un pronom ne soit pas exprimé dans le texte mais appartienne à la situation dans laquelle l'énonciateur se trouve, auquel cas on parle d'« exophore » ou d'« anaphore situationnelle ». Comme le montrent encore les auteurs, la frontière entre exophore et endophore (également appelée « anaphore textuelle ») est souvent difficile à tracer car, lorsque l'interprétation d'un pronom n'est pas évidente, l'esprit tend systématiquement à imaginer un contexte dans lequel la référence prend tout son sens (*ibid.* : 18).

La notion de cohésion, aussi fiable soit-elle, ne permet pas à elle seule de déterminer si un passage donné constitue un texte ou non : selon M.A.K. Halliday et R. Hasan, le contexte d'énonciation doit également être pris en compte. Les indices linguistiques à la disposition du chercheur ne suffisent jamais à établir avec précision le statut d'un passage. Il est dès lors indispensable de dresser la liste des facteurs externes susceptibles d'affecter les choix linguistiques du locuteur – liste qui inclut l'identité du destinataire, le canal de transmission ou encore l'objectif de la communication (*ibid.* : 21).

Conscients de l'intérêt que présenterait une méthode permettant de déduire les propriétés d'un texte à partir des propriétés du contexte situationnel, M.A.K. Halliday et R. Hasan proposent de s'appuyer sur trois notions très générales : le champ, le mode et la teneur<sup>9</sup>. Le champ correspond à l'événement auquel le texte participe et inclut des éléments tels que l'objectif du locuteur ou le thème abordé ; le mode caractérise la fonction du texte au sein de cet événement et tient compte du canal de transmission choisi par le locuteur et du genre ; enfin, la teneur qualifie la nature de l'interaction, la relation sociale, entre les participants. À chacune de ces trois notions (qui définissent le contexte situationnel d'un texte) correspond un certain nombre de propriétés linguistiques ; ce sont précisément ces propriétés linguistiques que les deux auteurs appellent « registre » (*ibid.* : 22).

---

<sup>8</sup> L'anaphore désigne « la reprise d'un segment par un autre placé *après* ("Paul est gentil, *il* m'a aidé") ; elle s'oppose à la *cataphore*, relation dans laquelle le segment qui reprend est placé *avant* celui qu'il reprend ("Cela m'étonne qu'il ait refusé") » (Maingueneau 2009 : 54).

<sup>9</sup> Comme le précisent les auteurs, ces trois concepts ne sont pas nouveaux : ils ont été présentés pour la première fois dans Halliday, McIntosh et Stevens (1964).

L'intérêt principal de l'approche de M.A.K. Halliday et R. Hasan réside selon nous dans le fait qu'elle met à notre disposition des outils spécifiquement créés pour déterminer si une production verbale, qu'elle soit orale ou écrite, constitue un texte. Or, il s'agit d'un enjeu fondamental en ce qui concerne les commentaires sportifs télévisés – non seulement parce que, comme les auteurs l'avancent, toute étude de texte rigoureuse devrait commencer par une enquête de cet ordre (*ibid.* : 20), mais surtout parce que même si nous avons déjà établi que les commentaires sportifs télévisés sont socialement reconnus, rien ne nous permet encore d'affirmer que les propos tenus par deux ou trois commentateurs pendant la durée d'une rencontre sportive constituent un texte à proprement parler et jouissent d'une unité autre que celle fournie par le cadre de la rencontre.

Il est d'autant plus opportun de se demander si l'appellation « texte » est appropriée qu'un match de football ou un combat de boxe peuvent être perçus à la fois comme un tout cohérent et comme une série d'instantanés successifs : dès lors, on peut se demander si, de la même manière, les commentaires sportifs télévisés sont une suite de remarques déconnectées les unes des autres ou si, au contraire, ils forment un tout cohérent. Compte tenu de ce que nous avons expliqué plus haut, la linguistique systémique fonctionnelle paraît particulièrement apte à répondre à une telle question.

L'idée selon laquelle la texture peut être envisagée comme la somme de la cohésion et du registre nous paraît également pertinente. Ce ne sont pas tant les notions de champ, de mode et de teneur, à travers lesquelles M.A.K. Halliday et R. Hasan visent en quelque sorte à mécaniser l'analyse de texte, qui nous intéressent que la conception du discours qu'elles impliquent. Il en ressort l'idée que toute étude de texte doit tenir compte à la fois de caractéristiques internes au texte (sa structure, ses propriétés grammaticales et thématiques) et de caractéristiques externes, c'est-à-dire liées à son contexte de production (l'objectif du locuteur, le canal de transmission retenu, ou le cadre dans lequel la communication s'inscrit), ce qui n'est pas sans rappeler les principes sur lesquels repose l'analyse du discours.

Un dernier aspect des travaux de M.A.K. Halliday et R. Hasan retient notre attention. Souhaitant démontrer que l'influence du contexte sur le texte est extrêmement variable d'un extrait à l'autre, ils proposent deux cas extrêmes et suggèrent que la nature et la qualité de la texture dépendent étroitement de la position du texte sur ce gradient :

The relation of text to situation is very variable, in terms of the relative weight which the text has to bear. There are certain types of situation in which the non-linguistic factors clearly dominate and the language plays an ancillary role; for example, a non-verbal game, like football, in which there are a few

verbal instructions from player to player; or joint operations on objects, building, assembling, cooking, cleaning and the like. Here it is impossible to interpret what is said or written without situation information; one must know what is going on. At the other end of the scale are types of activity in which the language is the whole story, as in most formal or informal discussion on abstract themes, such as those of business, politics and intellectual life. Here the language may be totally self-sufficient and any relevant situational factors are derivable from the language itself. The quality of texture, and the forms of cohesion which provide it, differ very much as between these two poles. (*ibid.* : 24)

S'il est effectivement possible d'établir un rapport entre l'importance du contexte situationnel dans un texte et la nature de sa texture, alors nous avons tout intérêt à tenter de situer les commentaires sportifs télévisés sur ce gradient. Notre intuition nous dit d'emblée que les commentaires sportifs télévisés s'apparentent davantage au premier pôle défini par M.A.K. Halliday et R. Hasan, celui où il est nécessaire de connaître le contexte situationnel pour comprendre le texte : au-delà du fait que les auteurs mentionnent le football, ce qui nous fait inévitablement penser au domaine qui nous concerne, ils suggèrent que ce pôle est essentiellement concerné par des activités concrètes, le monde des idées étant plutôt l'affaire de l'autre extrémité du gradient. Il nous paraît pourtant imprudent d'associer de manière inconditionnelle les commentaires sportifs télévisés au premier pôle défini par M.A.K. Halliday et R. Hasan ; car, s'il est indéniable que l'objet sur lequel les commentaires sportifs télévisés portent n'est pas aussi abstrait que les affaires ou la politique, l'activité des commentateurs sportifs peut tout de même être considérée comme purement intellectuelle au sens où il ne s'agit pas d'agir sur un objet comme lors d'une séance de bricolage ou de cuisine, ni même de donner des consignes à un joueur afin de marquer un but. Ainsi, l'analyse de M.A.K. Halliday et R. Hasan que nous venons de citer nous permet de penser que, eu égard à la place respective du texte et du contexte, le cas des commentaires sportifs télévisés est complexe, ce qui nous fournit une raison supplémentaire d'évaluer le statut textuel des commentaires sportifs télévisés (deuxième partie, chapitre 3).

En conclusion, nous pouvons dire que c'est essentiellement pour une question d'échelle que nous avons décidé de recourir à la linguistique systémique fonctionnelle pour caractériser les commentaires sportifs télévisés : puisque l'intérêt de M.A.K. Halliday et de ses collaborateurs concerne prioritairement les textes plutôt que les phénomènes linguistiques isolés, les outils linguistiques qu'ils ont forgés sont vraisemblablement les plus adaptés pour établir avec précision le statut textuel des commentaires sportifs télévisés, notamment à travers la notion de cohésion.

Naturellement, en privilégiant l'étude de textes entiers, les linguistes systémistes se détournent inévitablement de la forme de la langue, c'est-à-dire de sa grammaire et de sa syntaxe. En outre, comme le souligne P. Cotte,

Halliday ne s'intéresse [...] guère qu'à la partie actualisée, sensible, de l'anglais dans les domaines de la forme et du sens, et son projet descriptiviste et inductiviste ne le conduit pas à rechercher, au-delà des effets qu'il analyse, un fonctionnement profond secret (1993b : 20)

C'est la raison pour laquelle, au moment d'étudier les commentaires sportifs télévisés à grande échelle en nous appuyant par exemple sur la motivation des structures grammaticales, nous avons recours à la théorie des opérations énonciatives et à l'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte, qui s'inscrit dans cette tradition bien que présentant des divergences notables.

### 3) La théorie des opérations énonciatives

Contrairement à la linguistique systémique fonctionnelle, dont l'influence en France demeure limitée à ce jour (preuve en est qu'aucun des ouvrages de M.A.K. Halliday n'a été traduit en français)<sup>10</sup>, la théorie des opérations énonciatives occupe une place significative dans l'enseignement de l'anglais dans les universités françaises depuis une trentaine d'années<sup>11</sup>. Il n'est donc pas utile de s'attarder sur la théorie avancée par Antoine Culioli comme nous l'avons fait pour celle de M.A.K. Halliday ; nous en rappellerons tout de même les grands principes avant d'évoquer comment l'hypothèse de la réélaboration s'écarte de ce courant de pensée.

La théorie des opérations énonciatives s'inscrit dans la tradition française des théories cognitives, dont les origines remontent aux travaux d'Émile Benveniste et de Gustave Guillaume<sup>12</sup>. L'idée centrale qui sous-tend ce courant de pensée est que la grammaire, la syntaxe et le langage en général sont l'expression de processus mentaux complexes :

---

<sup>10</sup> C'est ce qu'explique D. Banks : « *Systemic Functional Linguistics has made little impact in France. The name of Michael Halliday is well known, but most frequently associated with Cohesion in English (Halliday and Hasan, 1976). It is rare to find more than fleeting knowledge of later work, almost as though Systemic Functional Linguistics had dropped dead in its tracks in the 1970s. There is a French functional school, based on the work of André Martinet (e.g. Martinet, 1962, 1979, 1970), but this has virtually no impact within the English Departments of the university system* » (2004 : 392).

<sup>11</sup> Il faut toutefois préciser que « la théorie d'A. Culioli ne se limite en aucun cas à la seule langue anglaise, mais cherche au contraire à construire un modèle représentatif du langage dans son ensemble » (Gilbert 1993 : 63).

<sup>12</sup> Toutefois, A. Culioli a récemment nié l'influence d'É. Benveniste sur ses propres travaux, comme le relève D. Banks (*ibid.*).

Le langage n'est [...] pas vu comme un simple vecteur de sens, un simple outil de communication, mais comme une activité à part entière qui consiste, pour celui qui parle, à produire, à construire, des formes « linguistiques » et, pour celui qui écoute, à reconnaître, à interpréter, ces formes. (Gilbert 1993 : 64)

Ainsi, A. Culioli et les linguistes énonciativistes considèrent que ces processus cognitifs sont antérieurs à la « catégorisation en mots » (*ibid.* : 65) et qu'il est possible de retrouver des traces de ce mécanisme dans les formes linguistiques.

Comme son nom l'indique clairement, cette théorie linguistique repose largement sur le concept de situation d'énonciation. Voici ce qu'Éric Gilbert rappelle à ce propos :

Tout énoncé suppose un **repérage** par rapport à une **situation d'énonciation** (notée Sit<sub>0</sub>), situation qui, rappelons-le, est un **repère origine absolu muni de deux coordonnées**, S<sub>0</sub> pour le **sujet énonciateur** et T<sub>0</sub> pour le **moment d'énonciation**. (*ibid.* : 76)<sup>13</sup>

Cette théorie affirme en particulier que tout acte de discours fait l'objet d'une prise en charge et exprime le point de vue de l'énonciateur sur ce qu'il dit ainsi que sur sa relation avec son destinataire. Elle opère ainsi une distinction très nette entre la langue, qui constitue un système abstrait, et le langage, qui correspond au résultat d'un acte de discours. Selon la même logique, elle met en opposition les phrases, « suites grammaticales détachées de toute situation », et les énoncés, « c'est-à-dire des suites qui sont prises en charge par un énonciateur dans une situation d'énonciation » (Bouscaren 1991 : 5). À travers un certain nombre d'exemples bien connus, les énonciativistes ont démontré qu'une phrase parfaitement recevable peut paraître étrange lorsqu'on essaie de lui apporter un contexte : c'est notamment le cas de « *a big tree is in front of my house* », auquel tout locuteur natif préférera « *there's a big tree in front of my house* ou *I have a big tree in front of my house* » (*ibid.* : 6), ou de la suite « *a dog is in the garden* », qui « sera considérée comme une phrase grammaticalement bien formée, mais en aucun cas comme un énoncé, car elle est par contre énonciativement mal formée » (Gilbert 1993 : 76).

Une fois le repérage par rapport à la situation d'énonciation pris en compte, l'objectif du linguiste énonciativiste consiste à déterminer quels processus mentaux les formes linguistiques expriment : c'est précisément à ces processus sous-jacents que la notion

---

<sup>13</sup> La notion de repérage est centrale dans la théorie des opérations énonciatives. A. Culioli la définit en ces termes : « [l]orsque, à l'intérieur d'un système de référence un terme *x* est repéré par rapport à un terme *y*, l'opération fournit à *x* une valeur référentielle (détermination d'une propriété) qu'il ne possédait pas auparavant. [...] L'idée fondamentale est qu'un objet n'acquiert de valeur déterminée que grâce à un système de repérage ». (Culioli 1999 : 97). Ainsi, dans un énoncé comme *John's car is fast*, *car* est repéré par rapport à *John*, et la marque du génitif constitue la trace de cette opération de repérage.

d'opération renvoie. A. Culioli, s'appêtant à traiter la négation, résume ainsi la méthodologie préconisée par la théorie des opérations énonciatives :

À partir des traces matérielles du texte (agencement de marqueurs), nous allons reconstruire les opérations constitutives des représentations à l'œuvre dans l'activité signifiante des sujets, représentations dont les marqueurs sont les représentants complexes, munis de valeur de référence interprétables et de force de régulation inter-sujets. (1990 : 91-92)

Le choix du terme « opération », à forte connotation mathématique, n'est pas anodin. Si on l'emploie, comme le souligne J. Bouscaren, c'est « tout simplement parce qu'on fait un calcul. On calcule la valeur du repérage soit par rapport au sujet énonciateur, soit par rapport au moment de l'énonciation » (*ibid.* : 7). Ce calcul permet au linguiste énonciativiste de rendre compte d'un grand nombre de phénomènes en s'appuyant sur un nombre de facteurs réduit. À en croire É. Gilbert, c'est même ce qui constitue sa principale qualité :

La théorie d'A. Culioli permet, à l'aide d'un nombre limité de concepts (notamment, **repérage**, **domaine notionnel**, **Qnt** et **Qlt**), d'approcher de façon modulaire, et par là-même d'articuler entre eux, des domaines aussi divers que modalité, détermination et aspect, qui sont pourtant malheureusement la plupart du temps traités séparément. (*ibid.* : 95)

Contrairement à la linguistique systémique fonctionnelle, qui ne perçoit le lexique et la grammaire que comme un système de choix dont découlent des « structures signifiantes » (Banks 2005 : 17), la théorie d'A. Culioli vise à penser en permanence la relation entre forme et sens. Pour ce faire, elle étudie aussi précisément que possible les phénomènes grammaticaux, syntaxiques, temporels ou aspectuels, même si elle ne va pas jusqu'à considérer, comme certaines théories linguistiques<sup>14</sup>, que ces formes constituent l'essentiel de ce qui est digne d'intérêt dans la langue. Dès le début de son œuvre, A. Culioli a insisté sur la nécessité de ne pas traiter séparément la forme et le sens :

On ne saurait se contenter d'enregistrer les faits, ou de s'en désintéresser sous le prétexte (hélas parfois avancé) qu'ils sont trop fins, ou encore de les inscrire dans une explication d'ordre sémantico-pragmatique qui ne s'intéresserait aux énoncés que comme déclencheurs, sans s'occuper de leurs propriétés formelles [...]. (*ibid.* : 20)

---

<sup>14</sup> Nous pensons notamment à certaines approches formalistes, comme la grammaire générative.

Puisque, comme A. Culioli le note ci-dessus, même les faits les plus fins sont dignes d'intérêt, il en découle que la théorie des opérations énonciatives étudie principalement des segments de texte très courts<sup>15</sup>, contrairement à la linguistique systémique fonctionnelle qui envisage en général les textes dans leur ensemble. Le linguiste énonciativiste travaille ainsi à grande échelle en soumettant les formes étudiées à de nombreuses manipulations afin de mieux comprendre les choix de l'énonciateur :

Le linguiste travaille sur des formes (c'est-à-dire des séquences textuelles), et ces formes, il ne va pas les prendre telles qu'elles sont (on n'aurait dans ce cas que des régularités séquentielles), mais il va les faire travailler sur elles-mêmes et les soumettre à cette forme d'évidence qu'est le jugement d'acceptabilité. En cela, le linguiste fait affleurer, par sa pratique, cette activité métalinguistique non-consciente qui est au cœur de l'activité de langage, et que l'on peut constater déjà chez l'enfant. (Culioli *ibid.* : 18)

Dans cette perspective, l'intérêt de la théorie des opérations énonciatives pour notre thèse apparaît clairement : grâce à la finesse de ses analyses, qui est le corollaire de sa tendance à privilégier les micro-analyses aux dépens des études transphrastiques, elle semble constituer un excellent complément à la linguistique systémique fonctionnelle.

La théorie des opérations énonciatives nous intéresse également par la place centrale qu'elle accorde à la situation d'énonciation. La conscience de l'influence de l'ancrage situationnel sur la recevabilité des formes linguistiques, qui est au cœur de la théorie d'A. Culioli, rappelle d'une certaine manière la démarche de l'analyse du discours, qui consiste à penser la relation entre un texte et ses conditions de production, et dans une certaine mesure la position de M.A.K. Halliday et R. Hasan (1976) sur le rapport entre cohésion et registre. Il serait de toute évidence erroné de considérer ces diverses théories comme similaires ou simplement voisines, même si elles impliquent toutes à leur façon une prise en considération du contexte ; toutefois, nous estimons qu'en dépit de ces différences il existe une certaine affinité entre ces approches et que, fondant son analyse des formes linguistiques sur la situation d'énonciation, la théorie des opérations énonciatives constitue un terrain fertile pour l'analyse du discours.

---

<sup>15</sup> D. Banks confirme cette tendance : « [*i*]n the enunciative approach what is usually analysed is an individual segment in the text, but using the co-text to bring out the meaning of that particular segment, as well as its contribution to the text. » (2004 : 404)

## 4) L'hypothèse de la réélaboration

Puisque, selon P. Cotte lui-même, « la linguistique est moins une science de la formalisation [...] que de la reformulation » et qu'on « ne fait jamais que réélaborer le travail d'autrui » (1993b : 30), la meilleure façon de présenter l'auteur de ces mots est sans doute d'évoquer l'héritage dont il se réclame. P. Cotte se présente comme un « psychomécanicien qui pense rester fidèle à l'esprit des enseignements de G. Guillaume [...] sur des points essentiels de sa théorie » (*ibid.* : 29). Parmi les traits les plus saillants de l'approche guillaumienne, il y a l'idée que les signes grammaticaux sont « les traces d'une activité profonde de construction du sens » (Cotte 2004 : 131), qui fonde la théorie de la psychomécanique. Séparer sémantique et syntaxe, comme c'est le cas dans nombre de théories linguistiques (anglo-saxonnes, en particulier), n'a pas de sens pour eux : cette dernière contribue pleinement à ce qu'ils nomment la « mise en forme du sens » (Cotte 1993a : 129). G. Guillaume et P. Cotte appartiennent ainsi à une lignée de linguistes qui accorde à la notion de motivation une place de choix et qui considère par conséquent que l'arbitraire du langage n'est que relatif : comme le soulignent André Joly et Dairine O'Kelly, « on ne choisit pas n'importe quel signe pour exprimer n'importe quel signifié » (1993 : 35)<sup>16</sup>. Pour eux comme pour Henri Adamczewski, inventeur de la grammaire métaopérationnelle (ou « théorie des phases ») qui s'inscrit dans le même courant, les formes linguistiques sont les traces d'un processus sémantique et sont souvent porteuses d'une certaine iconicité, c'est-à-dire que leur structure de surface reflète les valeurs énonciatives qu'elles expriment. C'est ce qui ressort de l'analyse que propose H. Adamczewski de la périphrase *be+ing* en anglais, comme le rappelle P. Cotte :

Pour H. Adamczewski, les verbes lexicaux conjugués au présent ou au prétérit correspondent à une phase énonciative première dite « rhématique », où l'énoncé introduit et identifie simplement un procès. La périphrase s'emploie lors d'une phase anaphorique seconde, « thématique », où la référence précédemment construite est reprise. [...] À la suite de G. Guillaume, H. Adamczewski considère les formes linguistiques comme les traces d'un processus sémantique. La complexité formelle supérieure de la périphrase, laisse-t-il entendre, traduit la complexité énonciative de la deuxième phase et les morphèmes *ing* et *be* reflètent deux étapes du sens (1999 : 3).

---

<sup>16</sup> A. Joly et D. O'Kelly justifient cette affirmation à travers l'exemple de la détermination nominale : « [c]e n'est pas un hasard si, dans toutes ces langues, le signe chargé d'exprimer ce que Guillaume appelle la 'tension I', à savoir l'article dit 'indéfini', est issu d'un numéral ; pas un hasard non plus si le signe chargé d'exprimer la 'tension II', l'article dit 'défini', est partout issu d'un ancien déictique » (*ibid.* : 35).

Le courant de pensée psychomécanicien accorde une place de choix à la cognition, comme son nom le laisse entendre<sup>17</sup>. D'emblée, une distinction est opérée entre la langue, langage puissanciel, et le discours, langage effectif qui correspond à la parole saussurienne. À n'en point douter, cette intuition originale à propos du caractère momentané et particulier du discours préfigure les théories de l'énonciation et le « rôle structurant » qu'elles donnent au sujet parlant.

Plus importante encore est la déduction que tire G. Guillaume de cette distinction. Selon lui, la langue se compose de deux « ouvrages ». Dans le premier, purement psychique, les notions sont « élaborées par la pensée indépendamment des signes » (Cotte 2005 : 1). Pour G. Guillaume, la construction de la pensée ne se fait pas de façon chaotique mais s'inscrit sur l'axe orienté du temps : « le temps, substrat obligé de l'opération de la pensée, construit le sens de façon continue et cumulative » (Cotte 1999 : 2). Le second ouvrage de la langue correspond à la manifestation concrète de la pensée, de telle sorte que le discours est perçu comme la « contrepartie linguistique » (*ibid.* : 9) de représentations mentales ; le signe, comme la pensée qu'il incarne, dépend d'une genèse et fonctionne selon une mécanique de condensation et d'analyse : « ce qui précède est germe de ce qui suit, qui en garde la mémoire » (Cotte 2005 : 1).

Ainsi le psychomécanicien avance-t-il que l'énonciation est seconde, au sens où elle succède au « passé de la construction » (Cotte 1999 : 7). Cela n'est pas sans conséquence car, comme l'a pressenti H. Adamczewski, accepter l'hypothèse guillaumienne du « temps opératif » revient à considérer que la structure linéaire du discours est trompeuse : s'il y avait équivalence parfaite entre pensée et discours, « l'ordre des mots calquerait l'ordre de surgissement des 'morceaux' de pensée », comme le suggèrent Claude Delmas et Geneviève Girard (1993 : 98) ; or, il est évident que bien souvent « l'information piétine ou opère explicitement des retours en arrière » (*ibid.*).

Maintenant que nous avons évoqué la lignée dans laquelle P. Cotte s'inscrit, essayons de présenter l'approche linguistique qu'il a construite et de montrer en quoi celle-ci est singulière. Cette tâche n'est pas aisée, car il n'existe pas à ce jour de présentation générale de l'hypothèse de la réélaboration : l'auteur l'invoque toujours dans le cadre de l'étude d'une forme linguistique spécifique<sup>18</sup>. En qualifiant sa démarche de « syntaxe génétique » (1999 : 6), P. Cotte fait sienne l'entreprise guillaumienne qui vise à identifier « les niveaux de la hiérarchie

---

<sup>17</sup> Catherine Fuchs note ainsi que « les grandes options théoriques de la psychomécanique peuvent être interprétées dans une perspective cognitive » (2007 : en ligne).

<sup>18</sup> Les meilleurs exemples sont ses travaux sur *to* (Cotte 1982) ou sur *have* (Cotte 1998).

des constituants et les moments de l'élaboration du sens » (*ibid.*). P. Cotte adhère très largement aux principes de la psychomécanique que nous venons de décrire, à quelques réserves près : s'il adhère à l'idée que « [l]e système de la langue est moins une théorie de l'univers qu'une théorie du langage », il juge arbitraire de croire, comme H. Adamczewski, « que la langue ne parle que des étapes de sa propre construction » (1993b : 29-30). Il estime également que l'analyse de la relation forme-sens doit être étendue à « la construction des unités supérieures » (*ibid.*), conformément à son projet de syntaxe génétique. Enfin, il juge périlleux d'appliquer directement les solutions imaginées par G. Guillaume à la langue anglaise, dans la mesure où elles ont été prévues pour le français. L'approche de P. Cotte repose ainsi sur la notion de réélaboration parce qu'il fait l'hypothèse que le sens se construit par strates et que tout énoncé complexe est le produit d'un certain nombre d'étapes dont il s'agit de reconstruire la genèse. P. Cotte va pourtant plus loin que G. Guillaume : il avance que la structure linéaire est le résultat de la réélaboration de formes qui ont été synthétisées afin d'être rendues disponibles pour d'autres opérations énonciatives et qui gardent en mémoire les valeurs sémantiques des étapes antérieures. La faculté de la grammaire à mémoriser les significations est cruciale : quand certains linguistes parlent de l'effacement d'un marqueur (on pense par exemple au complémenteur *that*), P. Cotte considère qu'il ne s'agit que d'une occultation et que le sémantisme perdure.

La reconstitution de la genèse des énoncés ne permet pas seulement au linguiste de reconstituer le cheminement qui mène aux formes linguistiques de la structure linéaire. En tenant compte des opérations de synthèse et d'analyse à l'œuvre pendant la genèse, il peut également envisager les énoncés du point de vue de leur hiérarchie énonciative : les éléments synthétisés au début de la genèse correspondent globalement à l'arrière-plan énonciatif, tandis que les éléments introduits en dernier ressort par l'énonciateur sont ceux qui ont le plus de saillance à ses yeux<sup>19</sup>.

Puisque nous n'avons accès à l'hypothèse de P. Cotte que par le biais d'analyses spécifiques, nous nous penchons sur son analyse de la structure *be+ing*, qui illustre clairement la démarche qu'il observe. Voici comment il présente sa genèse :

On passe d'une étape de la genèse à la suivante par une synthèse : la conjugaison explicite du présent se condense en une forme verbale unique en *ing*, ou par une analyse : *be* explicite la coïncidence. Les périphrases verbales ne sont pas analytiques sans qu'un constituant y synthétise une étape antérieure du sens : *be + ing* est une construction globalement analytique dont la partie

---

<sup>19</sup> Voir l'analyse des formes *be+ing* et *have+en* que nous proposons dans la troisième partie (chapitre 1, section 2.4).

subordonnée récapitule une conjugaison au présent et regarde vers le passé de l'énonciation (1999 : 14).

Il convient à présent de préciser la relation que P. Cotte entretient avec la théorie des opérations énonciatives. Il existe des différences notables entre l'hypothèse de la réélaboration et l'approche d'A. Culioli. Cette dernière repose entièrement sur le rôle de l'énonciateur, le sujet parlant ou écrivant, dans la production des discours et le calcul des opérations qui sous-tendent le discours, et elle implique délibérément un nombre restreint de concepts (repérage, fléchage, renvoi au domaine notionnel ou extraction) ; l'hypothèse de la réélaboration est davantage centrée sur la notion de « temps opératif » et fonde ses analyses syntaxiques et sémantiques sur la reconstitution de la genèse des énoncés. Toutefois, il est important de nuancer la différence entre ces démarches qui, comme le souligne P. Cotte, s'inscrivent dans une linguistique sémantique typiquement française : « on n'étudie pas la langue de la même façon ici et là et l'on fait les choses différemment en France, en accordant plus d'importance au sens, précisément, qu'ailleurs » (2004 : 131). Pour A. Culioli et ses disciples comme pour G. Guillaume et P. Cotte, le rapport entre forme et sens est primordial, si bien que, malgré les différences rappelées ci-dessus, la théorie des opérations énonciatives et l'hypothèse de la réélaboration se révèlent tout à fait compatibles : « beaucoup de linguistes anglicistes français s'inspirent de ces approches, en grande partie associables, et pratiquent une linguistique de la motivation, où la forme, à nouveau, a une place de choix » (*ibid.*). Cette remarque s'applique bien à son auteur, qui emprunte de nombreux concepts à la théorie des opérations énonciatives, à commencer par le rôle déterminant de l'énonciateur et de la situation d'énonciation dans la construction des productions discursives. Cet héritage est assumé, comme l'illustre le passage suivant, extrait d'une analyse portant sur les propositions relatives :

Dans un cadre théorique d'inspiration psychosystématique, [cette étude] contribue à une syntaxe génétique de l'anglais. Intégrant certains éléments de la théorie des opérations énonciatives comme l'idée de thématization d'un participant, présente chez C. Fuchs et J. Milner 1979, elle fait spécifiquement l'hypothèse que les relations, se réélaborant, déterminent rétroactivement les références y participant. (2000a : en ligne)

Si, selon P. Cotte, les héritages culiolien et guillaumien sont largement conciliables, c'est qu'il est généralement admis que G. Guillaume a jeté les bases d'une théorie de l'énonciation dès la publication de son premier essai en 1919 : convaincu que le langage est « un phénomène inséparable de son support obligé, le locuteur, face à un allocutaire, ou 'sujet

écoutant', qu'il cherche à influencer » (Joly et O'Kelly 1993 : 41), G. Guillaume souhaite développer « une science du langage qui se propos[e] précisément d'intégrer la dialectique obligée du langage et de l'énonciateur qu'est le sujet parlant » (*ibid.*). Bien que les méthodes employées et les notions convoquées diffèrent, le psychomécanicien comme l'énonciativiste s'attachent à remonter la « chaîne de causations » en « reconstitu[ant] les opérations successives qui ont conduit au résultat observé » (*ibid.*), c'est-à-dire l'énoncé.

L'approche proposée par P. Cotte se distingue également par son éclectisme. Défiant à l'égard des écoles de pensée rigides – ce qu'il nomme la « linguistique paroissiale » (1993b : 28) –, P. Cotte préconise « une approche pluri-théorique qui ne s'encombre pas d'a priori » (*ibid.*). À ce titre, la démarche de Dwight Bolinger constitue à ses yeux un modèle d'indépendance et de perspicacité :

Bolinger convaincu, en démontrant qu'il n'est pas nécessaire d'appartenir à une école pour être un bon linguiste car, semble-t-il dire, il n'y a en définitive que l'**intuition** qui nous fait progresser, or celle-ci ne se décrète pas. Elle est sans doute le produit d'un long contact avec l'objet analysé, d'une attention de chaque instant, d'une grande disponibilité envers ses propres mouvements intérieurs, d'une aptitude à accueillir, voire à solliciter l'inouï, d'un travail incessant sur soi et d'une ouverture bienveillante aux autres linguistes sans discrimination d'aucune sorte (*ibid.* : 24)

P. Cotte ne défend pas une pratique solitaire de la recherche, car il est conscient que les cas comme celui de D. Bolinger sont exceptionnels et qu'il est indispensable de lire les autres linguistes. En revanche, il déplore les effets néfastes que l'appartenance à une école peut avoir sur certains chercheurs : en linguistique comme ailleurs, la fidélité bornée à la théorie envenime inévitablement les débats. P. Cotte rappelle d'ailleurs que le statut controversé de l'auxiliaire anglais a donné lieu à « une polémique de plusieurs années [...] qui a manqué parfois de sérénité » (1993b : 6). Il y a plus grave encore que ce climat tendu : à vouloir préserver à tout prix la théorie, on finit par ignorer les phénomènes susceptibles de l'infirmier et, de ce fait, par fausser les résultats. C'est encore ce qu'explique P. Cotte à propos de certains de ses confrères linguistes :

Pour le théoricien l'exception est un problème à résoudre ; elle contredit une règle, or « on n'a pas le droit de dire » que, d'un côté, tel phénomène s'explique selon un principe, alors qu'un autre principe est invoqué pour expliquer un autre phénomène ; une contradiction, une explication ad hoc, rendent caduque la démonstration, sont d'insupportables faiblesses. (*ibid.* : 7)

Cette remarque vaut également pour le courant dont P. Cotte se réclame : en effet, il reproche à la psychomécanique d'être « trop souvent une machinerie qui se nourrit d'elle-même » et d'« aborder les faits de langue de façon trop a priori » alors que « les mécanismes et les articulations du langage sont imprévisibles et inouïs » (*ibid.* : 30).

Pour illustrer comment cette défiance se manifeste dans son approche linguistique, nous revenons sur l'analyse de H. Adamczewski de *be+ing* et, plus précisément, sur la lecture qu'en propose P. Cotte (1999). H. Adamczewski estime que les valeurs traditionnellement attribuées à la périphrase du progressif sont inexactes : non seulement les équivalences entre *be+ing* et « être en train de », d'une part, et entre *was+ing* et l'imparfait, d'autre part, sont partielles, mais l'opposition entre ponctuel et duratif est aussi abusive. H. Adamczewski en conclut finalement que « *be + ing* ne reflète pas la situation extralinguistique, mais indique une anaphore, contextuelle ou situationnelle, et une opération sur l'énoncé » (*ibid.* : 4). Pourtant, P. Cotte affirme que tous ces effets de sens sont bien réels et émet l'hypothèse que H. Adamczewski les néglige peut-être parce que son objectif est, dès le début de son étude, de mettre au jour l'invariant sémantique de *be+ing*. Sa volonté de révéler « l'essence de la forme » l'aurait ainsi conduit à négliger toutes les occurrences n'étayant pas ses affirmations ; il se serait détourné « des emplois, même fréquents, jugés superficiels » (*ibid.* : 5), au lieu de proposer une théorie capable de les intégrer. Ainsi, la prédominance du cadre théorique conduit à une simplification des données ; or, « la langue est complexe ; le linguiste doit le reconnaître » (*ibid.* : 4).

Cette conscience aiguë des effets pervers de la théorie sur la recherche linguistique explique sans doute pourquoi P. Cotte présente la réélaboration comme une hypothèse plutôt que comme une théorie<sup>20</sup>. Cette distinction est moins anecdotique qu'il n'y paraît : conscient que les opérations cognitives posées par la psychomécanique relèvent de l'invérifiable, P. Cotte utilise la réélaboration comme un outil de travail, comme une grille de lecture du langage. Loin d'être une faiblesse condamnant à l'ignorance, un tel doute est fertile : il permet au chercheur de ne pas être pris au piège de son propre cadre théorique et de regarder ce qui s'écrit par ailleurs. La théorie, lorsqu'elle est envisagée avec humilité, retrouve pleinement sa fonction de cadre de travail pour la compréhension des données à l'étude et permet de concilier des hypothèses qu'on croit contradictoires au premier abord :

---

<sup>20</sup> À notre connaissance, l'expression « théorie de la réélaboration » n'apparaît pas dans les travaux de P. Cotte ; on la retrouve seulement sous la plume d'autres linguistes citant P. Cotte, à l'instar de Pierre Labrosse (2000, 2002) et de Philippe Rothstein (2004).

Nous ne croyons pas un instant que des linguistes connaissant bien leur objet puissent tenir un discours totalement erroné à son propos : leurs théories sont autant de saisies plus ou moins fines ou originales, mais en définitive traduisibles entre elles si elles respectent cet objet. (1993b : 30)

Nous insistons sur ce dernier point pour la raison qu'il valide d'une certaine manière l'approche que nous adoptons dans cette thèse : à la suite de P. Cotte, nous pouvons poser qu'il est bénéfique d'avoir recours à plusieurs théories dès lors que nous considérons qu'elles ont toutes « des choses intéressantes à dire au sujet des langues » (Banks 2005 : 16) et que les points de vue divergents peuvent être dépassés pour faire progresser notre compréhension (Cotte *ibid.*). Dans cette perspective, la distance qui sépare les théories de M.A.K. Halliday et d'A. Culioli, et qui conduit D. Banks à se demander s'il est possible de les rapprocher ou si elles sont condamnées à exister dans des mondes distincts<sup>21</sup>, ne nous paraît pas constituer un obstacle insurmontable.

Alors que la théorie de la linguistique systémique fonctionnelle nous est particulièrement utile pour étudier les commentaires sportifs télévisés du point de vue de leur unité, de leur cohésion, la théorie des opérations énonciatives et l'hypothèse de la réélaboration fournissent des outils solides pour observer les commentaires sportifs télévisés à l'échelle de la phrase et mettre en lumière les opérations énonciatives sur lesquelles leurs propriétés reposent. En revanche, il est important de remarquer que ces approches linguistiques ne nous permettent pas d'aborder ni le cadre social dans lequel ils s'inscrivent, ni leur canal de transmission ; c'est la raison pour laquelle nous avons recours à la théorie de la *Critical Discourse Analysis* et, en particulier, aux travaux de N. Fairclough, pour envisager ces aspects primordiaux des commentaires sportifs télévisés.

## 5) La *Critical Discourse Analysis*

La *Critical Discourse Analysis* s'est développée à la fin des années 1970 en s'inspirant largement des travaux de M.A.K. Halliday<sup>22</sup>. Elle se distingue principalement des autres courants de l'analyse du discours par le fonds politique qui lui sert d'assise : d'inspiration

---

<sup>21</sup> « *If Systemic Functional Linguistics is to develop in France, then it must, for the foreseeable future, do so alongside the Théorie de l'énonciation. In this context, it is useful to ask whether the development of these two very different theoretical approaches can be more than separate parallel developments. Are there any points of contact and is there any room for mutual influence? Is there anything that they can learn from one another? Is a rapprochement possible between these two apparently separate worlds?* » (Banks 2004 : 392-393)

<sup>22</sup> N. Fairclough précise ainsi que « *Critical linguistics is based upon 'systemic' linguistic theory* » (1995 : 25).

marxiste, la *Critical Discourse Analysis* se consacre essentiellement à des phénomènes tels que la représentation du pouvoir et de la lutte des classes ou à l'influence linguistique du capitalisme. En ce sens, elle relève à la fois de la linguistique et des sciences sociales, comme l'illustrent les premières lignes de Fairclough (2003) :

This book is written with two main types of reader in mind: students and researchers in social science and humanities who have little if any background in language analysis (e.g. in Sociology, Political Science, Education, Geography, History, Social Administration, Media Studies, Cultural Studies, Women's Studies); and students and researchers specializing in language. (2003 : 1)

S'il est probable que les phénomènes sociaux que la *Critical Discourse Analysis* s'attache à mettre en lumière se donnent également à lire dans les commentaires sportifs télévisés, il va de soi que cette dimension ne nous concerne pas directement. En revanche, les travaux de N. Fairclough s'avèrent utiles pour notre thèse parce qu'il a consacré plusieurs études au monde des médias, et en particulier à la télévision. Cet intérêt n'est pas surprenant, tant la participation active des médias aux changements politiques, sociaux et culturels de nos sociétés est souvent montrée du doigt : N. Fairclough, s'inscrivant dans cette lignée, s'appuie sur l'exemple du génocide rwandais pour affirmer que les médias transforment la souffrance du Sud en divertissement pour le Nord<sup>23</sup>.

L'objectif de N. Fairclough ne se limite pas à ces dénonciations politiques, sur lesquelles nous ne nous attardons pas. Qu'il s'agisse d'analyser des textes politiques, des articles de presse ou tout autre type de document, il s'attache avant tout à proposer une méthodologie adaptée à la fois aux besoins du chercheur et aux spécificités du discours en question. Ainsi, l'ouvrage qu'il consacre aux médias a l'objectif suivant : « *to set out a framework for analysing media language which readers can use for themselves to pursue their own interests in mass media* » (*ibid.* : 2).

N. Fairclough insiste sur l'importance de traiter tout texte de presse comme un discours, c'est-à-dire en envisageant les pratiques socioculturelles dont il témoigne, la manière dont il est distribué et sa réception par les lecteurs et les téléspectateurs (*ibid.* : 16). L'auteur propose également une définition très concise de l'analyse du discours qui, parce qu'elle rappelle la démarche de D. Maingueneau, mérite d'être mentionnée : « *[d]iscourse analysis can be*

---

<sup>23</sup> « *The power of the media to shape governments and parties, to transform the suffering of the South (rooted in exploitation by the North) into the entertainment of the North [...]. [W]hat made Rwanda 'good television' for a short period in July 1994 was above all the availability of high-quality film of the appalling human suffering* » (*ibid.* : 2).

*understood as an attempt to show systematic links between texts, discourse practices and sociocultural practices* » (*ibid.* : 16-17).

Avant même l'avènement d'Internet et des nouvelles technologies, N. Fairclough affirme que l'analyse du discours doit accorder une grande attention aux images et aux sons dans les textes à l'étude. Si cette recommandation vaut principalement pour le discours télévisé, il souligne que l'évolution de la presse dans son ensemble requiert du linguiste qu'il ne perde jamais de vue le caractère multimodal du discours médiatique :

[I]n the case of television it makes sense to include visual images and sound effects as parts of texts, and to see linguistic analysis as part of what has recently been called "social semiotic" analysis (Hodge and Kress 1988, Kress and van Leeuwen 1990). Also, written texts in contemporary society are increasingly becoming visual as well as linguistic texts, not only in the sense that newspapers, for instance, combine words with photographs and with maps and diagrams, but also because considerations of layout and visual impact are increasingly salient in the design of a written page. (*ibid.* : 17)

Nous remarquons d'ailleurs que la définition qu'il propose du terme « *discourse* » illustre sa conscience aiguë de l'importance du non-verbal :

Like many linguists, I shall use 'discourse' to refer to spoken or written language use, though I also want to extend it to include other types of semiotic activity (i.e. activity which produces meanings), such as visual images (photography, film, video, diagrams) and non-verbal communication (e.g. gestures). (*ibid.* : 54)

Bien que tous les éléments mentionnés ci-dessus ne soient pas pertinents pour notre étude (le langage corporel, en particulier<sup>24</sup>), l'approche de N. Fairclough nous rappelle que les commentaires sportifs télévisés sont des événements communicatifs multimodaux et que, dans cette perspective, il faut envisager chacune de leurs composantes – qu'il s'agisse des propriétés prosodiques du discours (qui constituent la seule présence physique des commentateurs<sup>25</sup>) ou des choix opérés en matière de cadrage<sup>26</sup>.

N. Fairclough ne se contente pas de suggérer des axes de recherche : il souhaite également montrer au lecteur le type de conclusions qu'ils lui permettent de tirer. S'appuyant sur un corpus de textes issus de la presse écrite et de la télévision, il formule une série

---

<sup>24</sup> Le langage corporel est totalement absent des commentaires sportifs télévisés puisque les locuteurs n'apparaissent pas à l'écran pendant qu'ils commentent une rencontre sportive ; il arrive qu'ils soient montrés au moment de la prise d'antenne et à la fin de la rencontre, mais ce n'est pas le cas pour les extraits de notre corpus.

<sup>25</sup> La prosodie fait l'objet d'un commentaire dans la quatrième partie (chapitre 3, section 2.3.2).

<sup>26</sup> Les différents plans proposés par les réalisateurs ainsi que les appellations retenues pour notre thèse sont abordés dans la deuxième partie (chapitre 1, section 4).

d'observations sur le fonctionnement du discours médiatique et sur les caractéristiques du discours télévisé, dont certaines ne manqueront pas de constituer des pistes de réflexion très pertinentes pour notre thèse. Selon l'auteur, deux tendances caractérisent la presse à l'heure actuelle. La première concerne ce que l'auteur appelle la « conversationnalisation » de la presse<sup>27</sup>, phénomène qui se manifeste essentiellement par l'adoption d'un ton et d'un vocabulaire informels et qui témoigne à ses yeux d'un assouplissement de la frontière entre sphère privée et sphère publique (*ibid.* : 10). C'est ce qu'il note au sujet des émissions politiques, auxquelles il consacre l'essentiel de son étude :

Whereas the relationship between interviewer and interviewee once faithfully reflected status-based authority differences, it is now much more open and negotiable, with politician and presenter often talking as equals. The personalities of presenters are in many cases fashioned from models in private life – as I suggested earlier, presenters often project themselves as inhabiting the same common-sense world as their audiences, *using a communicative style partly based upon properties of conversation.* (*ibid.* : 51, notre italique)

Pour N. Fairclough, ce phénomène est étroitement lié à la « marchandisation »<sup>28</sup> du monde des médias, terme qui renvoie au fait que le monde des médias fonctionne de plus en plus selon les règles de l'économie de marché. La volonté de divertir se serait ainsi substituée au devoir d'informer, entraînant une profonde transformation de la représentation des destinataires, qui seraient désormais envisagés comme des consommateurs plutôt que comme des citoyens : « *audiences are increasingly being constructed as consumers – with leisure being constructed as consumption – rather than as, say, citizens* » (*ibid.* : 51).

On pourrait objecter que de telles affirmations, qui reposent sur des exemples très éloignés des commentaires sportifs télévisés, sont sans rapport direct avec notre recherche ; néanmoins, N. Fairclough précise qu'elles s'appliquent non seulement à une grande variété de programmes mais même à l'ensemble de la presse :

In respect of marketization, the increasing construction of audiences as consumers and the increasing pressure on producers to entertain can be seen as part of a normalization and naturalization of consumer behaviour and consumer culture which also involves advertising and the representation of people across the whole range of programmes (quiz shows, soap operas, sport, drama, news, and so forth). (*ibid.* : 12-13)

---

<sup>27</sup> Ce terme est la traduction littérale du néologisme « *conversationalization* ».

<sup>28</sup> C'est la traduction que nous adoptons pour le terme « *marketization* » (*ibid.* : *passim*), qui est attesté dans la terminologie financière.

Ainsi, nous estimons que la *Critical Discourse Analysis* peut être très utile pour notre thèse. S’inscrivant dans la lignée de l’analyse du discours, cette école se concentre sur les liens entre les propriétés d’un texte et son cadre socioculturel ; elle nous montre comment les mettre au jour, notamment en analysant les rapports de force qu’entretiennent ses participants et la représentation du monde que ces derniers construisent à travers leurs productions orales ou écrites. Si les préoccupations politiques de la *Critical Discourse Analysis* ne nous concernent pas, nous pouvons en revanche nous inspirer de sa démarche pour mieux caractériser les commentaires sportifs télévisés.

Plus encore que la méthode d’investigation qu’offre la *Critical Discourse Analysis*, c’est la description du discours des médias de N. Fairclough qui nous est la plus précieuse. La tension entre information et divertissement nous intéresse particulièrement, parce qu’elle semble difficilement compatible avec la notion de spécialisé, qui implique que des moyens linguistiques sont mis en œuvre pour atteindre un objectif précis. Or, dans la mesure où les commentaires sportifs télévisés appartiennent au monde de la télévision, il y a des chances que nous y retrouvions cette propriété.

Une dernière remarque s’impose sur la distinction entre le travail de l’analyste du discours et celui du linguiste. Nous avons eu l’occasion de montrer, lors de notre présentation de la linguistique systémique fonctionnelle et de la théorie des opérations énonciatives, que ces courants de pensée ne se concentrent pas uniquement sur les propriétés internes des textes étudiés – même s’il est indéniable que ces dernières concentrent une grande partie de leur énergie. Systémistes et énonciativistes ont pleinement conscience de l’influence du contexte sur ces propriétés internes, même s’ils n’emploient pas la même terminologie et n’exploitent pas ce rapport de la même manière. Dans cette perspective, nous rejetons l’idée que le linguiste se distingue de l’analyste de discours par le fait qu’il étudie les textes sans tenir compte de leur contexte : cette représentation du linguiste vaut peut-être pour les courants qui s’intéressent exclusivement à la structure interne du discours, comme l’école générativiste, mais elle ne s’applique pas à des chercheurs comme A. Culioli et M.A.K. Halliday qui partagent manifestement l’idée que tout texte doit être pensé en rapport avec son contexte. En revanche, il est indéniable que le linguiste ne s’appuie sur le contexte que pour mieux comprendre les propriétés du texte, tandis que l’analyste du discours consacre toute son énergie à penser ce rapport. Aussi pouvons-nous affirmer, avec plus de conviction encore que nous ne l’avons déjà fait, que la linguistique et l’analyse du discours sont des disciplines

complémentaires et qu'elles ont toutes deux leur place dans une étude visant à caractériser un genre de discours, comme c'est le cas pour notre recherche.

Dans la deuxième partie de notre thèse, nous envisageons les commentaires sportifs télévisés comme un événement communicatif multimodal, en émettant l'hypothèse que l'association du texte et des images a une très forte influence sur leurs propriétés formelles. Nous consacrons le premier chapitre aux individus qui font les commentaires sportifs télévisés, à savoir les commentateurs sportifs et, plus indirectement, les réalisateurs. Notre objectif est de déterminer si leur identité et leur rôle peuvent être considérés comme des propriétés définitoires, ou s'ils varient régulièrement d'une retransmission sportive à l'autre.

## **DEUXIÈME PARTIE**

# **La multimodalité au cœur des commentaires sportifs télévisés**

# Chapitre 1 – Les participants aux commentaires sportifs télévisés

Nous avons fait le constat qu'une grande incertitude entoure les fonctions que les commentaires sportifs télévisés remplissent. Afin d'avoir une idée plus précise de la nature du travail des commentateurs et, surtout, de déterminer s'il se caractérise par une certaine constance, il nous paraît judicieux de nous pencher sur des données plus objectives et fiables que la teneur de leurs interventions. Sachant que, comme nous allons rapidement le montrer, les commentateurs travaillent rarement seuls, nous proposons d'examiner dans un premier temps les modalités selon lesquelles le partage de l'énonciation s'opère.

Avant de commencer, il faut préciser que nos analyses portent sur un corpus constitué des commentaires de cinq événements sportifs – deux matchs de rugby, un match de football, une épreuve d'athlétisme et un combat de catch. Les informations relatives au corpus, que ce soit la manière dont nous avons choisi les extraits, le contexte sportif des événements sélectionnés ou les conventions de transcription que nous avons adoptées, figurent dans l'annexe 1 ; nous en présentons un résumé dans le tableau suivant.

Tableau 1 : présentation du corpus

Nom	Participants et compétition	Commentateurs	Taille de l'extrait
RUGBY1	Angleterre contre Pays de Galles, quart de finale de la Coupe du monde de rugby	Gordon Bray, Chris Handy, Tim Horan	5 280 mots
RUGBY2	Irlande contre Angleterre, tournoi des Six Nations	Eddie Butler, Brian Moore, Austin Healy, Philip Matthews, Keith Wood	11 880 mots
FOOT	Irlande du Nord contre Pays de Galles, qualifications pour la Coupe du monde de football	Jonathan Pearce, Mark Bright	11 510 mots
400M	Finale du 400 mètres, championnats du monde d'athlétisme	Ato Boldon, Lewis Johnson, Tom Hammond	1 413 mots
CATCH	The Undertaker contre Hulk Hogan, Survivor Series	Robert Marella (dit Gorilla Monsoon), Bobby Heenan (dit The Brain)	1 630 mots

## 1) Le partage de l'énonciation

Un rapide parcours du corpus permet de constater que chacun des extraits qui le composent compte plusieurs commentateurs : ils sont deux à intervenir dans CATCH et

FOOT, trois dans 400M et RUGBY1, et même cinq dans RUGBY2. La première question qui vient à l'esprit est celle de la durée de temps de parole respective de chacun des commentateurs. Étant donné que les extraits ne sont pas tous de la même longueur, nous choisissons de nous appuyer sur des données relatives et, en particulier, sur des pourcentages, qui sont faciles à utiliser et particulièrement éloquents<sup>1</sup>.

Avant de commenter le partage de l'énonciation dans notre corpus, nous présentons les résultats obtenus dans le tableau 2 ci-dessous.

Tableau 2 : le partage de l'énonciation

	Nombre moyen de mots par réplique	Nombre de répliques	Nombre de mots par commentateur	Nombre moyen de mots par réplique
RUGBY1	29	G. Bray : 80 C. Handy : 70 T. Horan : 32	G. Bray : 2 727 C. Handy : 1 709 T. Horan : 845	G. Bray : 34 C. Handy : 24 T. Horan : 26
RUGBY2	28	E. Butler : 209 B. Moore : 202 A. Healy : 4 P. Matthews : 3 K. Wood : 1	E. Butler : 7 042 B. Moore : 4 355 A. Healy : 335 P. Matthews : 114 K. Wood : 39	A. Healy : 83 K. Wood : 39 P. Matthews : 38 E. Butler : 33 B. Moore : 21
FOOT	40	J. Pearce : 144 M. Bright : 142	J. Pearce : 6 389 M. Bright : 5 122	J. Pearce : 44 M. Bright : 36
400M	57	T. Hammond : 9 L. Johnson : 8 A. Boldon : 7	L. Johnson : 593 T. Hammond : 402 A. Boldon : 388	L. Johnson : 74 A. Boldon : 55 T. Hammond : 44
CATCH	15	B. Heenan : 53 R. Marella : 53	B. Heenan : 874 R. Marella : 754	B. Heenan : 16 R. Marella : 14

Dans la mesure où la manière dont les commentateurs se répartissent l'énonciation dépend selon toute logique de leur nombre, nous commençons par comparer les deux extraits qui ne comptent que deux commentateurs, à savoir FOOT et CATCH. Nous constatons ainsi que les interventions de Mark Bright représentent 44 % de l'ensemble de l'extrait FOOT, contre 56 % pour Jonathan Pearce, et que le partage est presque parfaitement équilibré dans CATCH (50,8 % pour Bobby Heenan, 49,2 % pour Robert Marella). Dans l'extrait 400M, Lewis Johnson est celui des trois commentateurs qui s'exprime le plus longuement, avec 42,4 % de l'ensemble, alors que la participation de Tom Hammond et d'Ato Boldon ne s'élève qu'à 29,4 % pour le premier et 28,1 % pour le second. Le temps de parole est

<sup>1</sup> Nous calculons le temps de parole des commentateurs en fonction du nombre de mots qu'ils prononcent dans l'extrait.

également inégal entre les trois commentateurs de RUGBY1, où Gordon Bray domine nettement, puisque ses propos représentent plus de la moitié de l'ensemble (51 %) ; viennent ensuite Chris Handy (33,2 %) et Tim Horan (15,7 %). Enfin, RUGBY2 fournit le cas le plus frappant du corpus du point de vue du partage de l'énonciation : en effet, alors qu'Eddie Butler et Brian Moore dominent largement l'énonciation avec 59 % et 36 % des interventions, la participation d'Austin Healy, de Philip Matthews et de Keith Wood se révèle très faible, leurs propos ne représentant respectivement que 2,8 %, 1,6 % et 0,3 % de l'ensemble de l'extrait.

Nous pouvons formuler plusieurs remarques sur la manière dont l'énonciation est répartie entre les commentateurs. Premièrement, nous constatons que, dans tous les extraits à l'exception de CATCH, il y a un commentateur qui parle plus que les autres ; nous devons nous demander si ce déséquilibre quantitatif est le fruit du hasard ou s'il existe des points communs entre ces commentateurs qui pourraient nous aider à comprendre ce phénomène. La seconde observation concerne l'extrait RUGBY2, qui se distingue par le nombre élevé d'intervenants qu'il implique. Il est frappant de remarquer que les trois commentateurs qui parlent le moins ne s'expriment jamais sans avoir été sollicités par Eddie Butler ou Brian Moore. La domination de ces derniers sur les trois premiers n'est donc pas seulement quantitative, elle se double apparemment d'une domination d'ordre hiérarchique : en d'autres termes, nous pouvons suggérer que les cinq commentateurs entretiennent une « relation interactionnelle non symétrique » (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 33) et qu'Eddie Butler et Brian Moore occupent une position haute.

Le rôle extrêmement limité d'Austin Healy, de Philip Matthews et de Keith Wood a peut-être une explication pratique. Nous constatons qu'ils n'occupent pas la même position qu'Eddie Butler et Brian Moore : tandis que ces derniers sont installés dans l'une des cabines réservées aux commentateurs sportifs au stade de Croke Park, Austin Healy et Keith Wood sont sur le plateau de la BBC et Philip Matthews se trouve au bord de la pelouse (comme le laisse entendre Eddie Butler par la formule « *and down there is Philip Matthews* »). Nous pouvons ainsi déduire que leur faible participation s'explique par le fait qu'ils ne sont pas des commentateurs sportifs à proprement parler mais plutôt des intervenants que les deux véritables commentateurs sollicitent à l'occasion<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Depuis une vingtaine d'années, la présence d'un « homme de terrain » est systématique en France pour les retransmissions de football ou de rugby. Comme le note Manuel Fernandez, « cette parole a acquis son autonomie puisque l'homme de terrain peut intervenir sur sollicitation des deux autres (expert et journaliste en cabine) mais aussi prendre spontanément la parole pour apporter le scoop du moment » (2004 : 60).

Après avoir remarqué que les commentaires sportifs télévisés se caractérisent presque systématiquement par la présence de plusieurs commentateurs et par un partage de l'énonciation que l'on peut qualifier d'inégal, nous poursuivons les observations d'ordre quantitatif en nous intéressant à la longueur moyenne des interventions.

La longueur moyenne des interventions dans le corpus est variable : alors que les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 présentent des résultats assez proches (respectivement 40, 29 et 28 mots par intervention), la longueur moyenne des répliques est beaucoup plus longue pour l'extrait 400M (58 mots). Les interventions dans l'extrait CATCH s'avèrent bien plus courtes que dans les autres textes, puisqu'elles font 17 mots de moyenne.

La longueur des interventions des commentateurs dans 400M s'explique peut-être par le fait que la part qu'occupe le temps de la course dans l'extrait est très réduite. Le début de l'épreuve est signalé par Tom Hammond (« *and there's the gun!* »), qui a également la parole au moment où le vainqueur franchit la ligne d'arrivée, 43 secondes plus tard (« *Wariner wins, Merritt second, Taylor third, the US sweep one, two, three!* »). Ainsi, sur les 1 413 mots de l'extrait, la course ne représente que 121 mots, soit moins de 9 % ; à titre de comparaison, le match occupe 89 % de RUGBY2, alors que l'extrait commence par une description détaillée des équipes, une série de remarques sur les hymnes nationaux et une présentation des enjeux de la rencontre. Dans cette perspective, nous pouvons émettre l'hypothèse que la part du direct est très réduite dans 400M et que c'est ce qui permet aux commentateurs de développer pleinement leurs interventions. La durée des interventions des commentateurs durant la course semble aller dans ce sens : avec trois interventions de 22, 26 et 73 mots, nous avons une moyenne de 40 mots par intervention, ce qui est nettement plus faible que la moyenne générale de l'extrait. Cette différence suggère que les faits de jeu ont une influence directe sur les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés.

Pour terminer ce premier examen quantitatif des commentaires sportifs télévisés, nous pouvons mesurer l'étendue de la variation de la longueur des interventions des commentateurs sportifs, c'est-à-dire l'écart entre l'intervention la plus courte et l'intervention la plus longue de chaque extrait. L'étude de telles données, aussi anecdotique qu'elle puisse paraître, nous permet de prendre progressivement conscience des affinités formelles qui existent entre les extraits du corpus, ce qui constitue une étape préalable à l'examen de tout genre, comme nous l'avons expliqué précédemment.

Les répliques les plus brèves ne font qu'un seul mot dans le corpus, à l'exception de CATCH où l'intervention la plus courte fait deux mots. En revanche, les variations sont assez

nettes en ce qui concerne les interventions les plus longues : alors que l'étendue est assez homogène pour les extraits 400M, FOOT et RUGBY2 (respectivement 174, 165 et 189 mots), elle est nettement plus faible pour RUGBY1 (121 mots) ; enfin, CATCH fait à nouveau figure d'exception, avec une étendue de 72 mots.

Bien que l'examen de ces données ait mis au jour des traits communs entre les extraits de notre corpus, il nous paraît difficile de tirer des conclusions générales sur les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés à cause du caractère exceptionnel de l'extrait CATCH : il s'avère en effet que les deux commentateurs se partagent l'énonciation de manière égale (alors qu'il y a des disparités évidentes dans les autres extraits), que leurs interventions sont deux à trois fois plus courtes que celles de leurs confrères et que la différence entre leurs interventions les plus courtes et les plus longues est bien plus faible que dans le reste du corpus. Dès lors, il nous faudra examiner de près l'extrait CATCH, afin de mettre en lumière, si toutefois cela s'avère possible, les causes de son caractère exceptionnel<sup>3</sup>.

Nous nous penchons à présent sur l'identité des commentateurs sportifs impliqués dans notre corpus. En ayant une meilleure idée de leur parcours professionnel, nous serons peut-être plus en mesure de comprendre les relations qu'ils entretiennent et, d'une manière plus générale, la manière dont l'énonciation est partagée dans les commentaires sportifs télévisés.

## **2) Le parcours des commentateurs sportifs : quelques remarques biographiques**

Puisque nous avons observé, en étudiant l'extrait FOOT, que les interventions de Jonathan Pearce représentent un volume nettement supérieur à celles de Mark Bright, il semble opportun de consulter la biographie des deux commentateurs pour comprendre ce qui pourrait justifier un tel déséquilibre.

Jonathan Pearce rêvait de devenir footballeur professionnel mais a dû y renoncer après s'être cassé la jambe à l'âge de quinze ans. Il s'est alors tourné vers une carrière dans les médias et, à vingt-trois ans, est devenu responsable des sports à BBC Radio Bristol. Pendant cinq ans, il a commenté le football à la radio, notamment pour Capital Radio à Londres, et a

---

<sup>3</sup> Une analyse approfondie des causes de l'originalité de l'extrait CATCH est proposée dans la quatrième partie (chapitre 3, section 1.2.1).

commenté quelques rencontres de Premier League<sup>4</sup> pour la chaîne de télévision Sky Sports. Lorsque la chaîne Channel 5 a été créée en 1997, Jonathan Pearce a immédiatement été engagé pour être leur principal commentateur de football. Il a ensuite rejoint la radio BBC Radio Five Live en 2002, pour laquelle il a commenté la Coupe du monde de football 2002 et animé l'émission sportive Sport on Five de 2003 à 2005. Enfin, il a intégré en 2004 l'équipe de Match of the Day, l'un des programmes sportifs les plus populaires des chaînes de télévision pour la BBC. Jonathan Pearce figure toujours à ce jour parmi les commentateurs les plus éminents du groupe.

Le parcours de Mark Bright est très différent de celui de son confrère. Après avoir joué pendant le début de sa carrière dans des clubs relativement mineurs du championnat de football anglais, Mark Bright a rejoint le club londonien de Crystal Palace en 1986, à l'âge de vingt-quatre ans. Jouant au poste d'attaquant, il a largement contribué à l'essor du club, au point d'accéder trois ans plus tard à la première division du championnat. Après quelques années au plus haut niveau (il a notamment disputé deux finales de la FA Cup<sup>5</sup>), il a mis un terme à sa carrière professionnelle en 1999. Il est alors devenu consultant pour l'émission sportive The Big Breakfast de Channel Four, puis a rejoint l'équipe de Match of the Day pour commenter le football aux côtés de Jonathan Pearce.

Les commentateurs de l'extrait FOOT présentent deux profils très différents : tandis que l'un exerce depuis plus de trente ans le métier de journaliste sportif et de commentateur, l'autre est un ancien joueur de football professionnel qui n'a commencé à travailler dans le monde des médias qu'au moment de sa retraite sportive, à trente-sept ans. Ainsi, il y a tout lieu de penser que la BBC a engagé le premier pour ses compétences de journaliste et le second pour la connaissance du plus haut niveau qu'il a acquise au fil de sa carrière sportive. Dans cette perspective, nous pouvons émettre l'hypothèse que la domination quantitative de Jonathan Pearce s'explique par sa plus grande expérience des pratiques médiatiques.

Il s'agit à présent de voir si le parcours des autres commentateurs confirme cette tendance, à commencer par ceux de l'extrait RUGBY1. À cet égard, nous constatons d'emblée que la carrière de Gordon Bray est comparable à celle de Jonathan Pearce. Après avoir été un jeune joueur très prometteur, représentant notamment la province de Nouvelle-Galles du Sud durant son adolescence, il a commencé sa carrière dans les médias à l'âge de vingt ans, pour la chaîne ABC Sport. Depuis le début des années 1970, il a commenté près de

---

<sup>4</sup> La Premier League est la première division du championnat de football anglais.

<sup>5</sup> La Football Association Challenge Cup, plus connue sous le nom de FA Cup, est la plus vieille compétition de football au monde ; elle est l'équivalent anglais de la coupe de France de football.

400 matchs de rugby internationaux et neuf Jeux olympiques pour ABC Sport, Fox Sport ou encore Ten. Tim Horan a quant à lui connu une carrière de joueur particulièrement prestigieuse : international australien à quatre-vingt reprises, il a marqué 140 points en sélection nationale et a remporté la Coupe du monde en 1999. À la suite d'une série de blessures, il a mis un terme à sa carrière de joueur en 2000 et a entrepris de devenir journaliste sportif, commentant notamment des rencontres pour Channel Seven et Fox Sports. Enfin, le parcours de Chris Handy est similaire à celui de Tim Horan, quoique moins brillant, puisqu'il n'a représenté l'Australie qu'à six reprises, à la fin des années 1970, avant de devenir commentateur sportif il y a près de trente ans.

En revenant aux données que nous avons relevées plus haut nous constatons que, comme dans l'extrait FOOT, le commentateur sportif qui parle le plus est celui qui a une formation de journaliste. Par ailleurs, puisque Chris Handy parle presque deux fois plus que Tim Horan, il semble légitime d'affirmer que l'expérience du haut niveau ne constitue pas un critère pour le partage de l'énonciation ; dès lors, nous pouvons suggérer que l'expérience des médias de Chris Handy est l'une des raisons pour lesquelles ses interventions sont bien plus nombreuses que celle de son jeune confrère.

L'extrait RUGBY2 diffère quelque peu des extraits décrits précédemment, au sens où tous les commentateurs impliqués ont été des joueurs de rugby de niveau international. Nous découvrons ainsi qu'Eddie Butler, dont les interventions représentent 59 % de l'extrait, compte seize sélections pour le Pays de Galles ; après sa retraite sportive en 1990, à l'âge de trente-trois ans, il s'est mis à écrire dans les pages consacrées au sport de *The Observer* et *The Guardian* et est devenu commentateur sportif pour la BBC. Son confrère Brian Moore a joué à soixante-quatre reprises pour l'équipe d'Angleterre, a participé à trois coupes du monde et a même été élu meilleur joueur du monde en 1991. Comme Eddie Butler, il travaille également pour la presse écrite, écrivant régulièrement dans *The Daily Telegraph*. Philip Matthews, qui intervient bien plus rarement dans l'extrait, a également connu une carrière brillante, puisqu'il compte trente-huit sélections en équipe d'Irlande, dont treize en tant que capitaine ; il en va de même pour son compatriote Keith Wood, qui a pris sa retraite sportive en 2003 après avoir porté le maillot irlandais à cinquante-huit occasions et été élu meilleur joueur du monde en 2001.

Ainsi, bien que le parcours de ces commentateurs diffère quelque peu de celui des précédents, nous pouvons avancer que l'extrait RUGBY2 confirme les tendances que nous avons mises en évidence jusqu'ici. Si Eddie Butler n'est pas journaliste à proprement parler, il

est en revanche celui qui, parmi les quatre commentateurs, a la plus grande expérience des médias : en ce sens, nous pouvons légitimement le comparer à Jonathan Pearce et Gordon Bray. Par ailleurs, les exemples de Brian Moore et, *a fortiori*, de Keith Wood confirment que ce ne sont pas les commentateurs qui ont eu les carrières sportives les plus glorieuses qui parlent le plus.

Lewis Johnson, l'un des trois commentateurs de l'extrait 400M, est un ancien coureur de demi-fond, spécialisé dans le 800 mètres, et qui a terminé huitième des championnats universitaires américains en 1987. À l'issue de sa carrière sportive, il a travaillé pour plusieurs chaînes de télévision américaines et a commenté le football américain et le basket en plus de l'athlétisme. La carrière sportive d'Ato Boldon est bien plus riche, puisque ce coureur originaire de l'île de Trinité-et-Tobago a remporté quatre médailles olympiques et a été sacré champion du monde du 200 mètres à Athènes en 1997 avant de rejoindre la chaîne NBC. Sans surprise, le parcours de Tom Hammond diffère très nettement de celui de Lewis Johnson et d'Ato Boldon, puisqu'il a commencé sa carrière de commentateur sportif après avoir obtenu un diplôme de génétique équine à l'université du Kentucky. Tom Hammond a travaillé pendant dix ans à la radio, puis a rejoint la chaîne NBC au début des années 1970 pour commenter les courses hippiques, dans un premier temps, avant d'élargir son activité à des sports aussi variés que le basket-ball, le patinage artistique ou l'athlétisme.

Nous remarquons que, du point de vue du parcours des commentateurs, l'extrait 400M va à l'encontre de la tendance qui se dessine dans les autres extraits : le commentateur qui parle le plus n'est pas un journaliste mais un ancien athlète, en l'occurrence Lewis Johnson. En revanche, nous constatons une fois de plus que le commentateur qui s'exprime le plus rarement est aussi celui dont la légitimité pourrait être considérée comme la plus grande, compte tenu de son palmarès.

Nous évoquons pour terminer le parcours des deux commentateurs de l'extrait CATCH, dans lequel nous avons repéré que le partage de l'énonciation est presque parfaitement équilibré. Robert Marella a été catcheur professionnel entre 1967 et 1983 au sein de la World Wide Wrestling Federation<sup>6</sup>, sous le nom de Gorilla Monsoon. Dès sa retraite sportive, la WWE lui a proposé de commenter les combats, ce qu'il a fait jusqu'à ce que sa santé se détériore, au milieu des années 1990. Bobby Heenan a également été catcheur dans ses jeunes

---

<sup>6</sup> Pour des raisons stratégiques, la World Wide Wrestling Federation a été renommée World Wrestling Federation en 1979. Après avoir été poursuivie en justice par la fondation World Wildlife Fund au sujet de l'utilisation de l'acronyme WWF, l'entreprise devient World Wrestling Entertainment en 2002. Par souci de clarté, nous utilisons désormais l'acronyme WWE pour désigner l'entreprise dans notre thèse, au risque de l'anachronisme.

années, d'abord sous le nom de Pretty Boy puis de The Brain, mais a fait la plus grande partie de sa carrière en tant que manager, avant de devenir commentateur pour la WWE en 1986. Contrairement au reste du corpus, aucun des commentateurs impliqués dans l'extrait CATCH n'a reçu de formation de journaliste ; dans cette perspective, il n'est pas si surprenant que les deux commentateurs parlent autant l'un que l'autre, puisqu'ils ont des parcours professionnels (et donc des compétences) similaires.

Plusieurs conclusions peuvent être tirées de ce qui précède. En premier lieu, notre corpus montre que les commentateurs travaillent par équipes, ce qui est toujours le cas à quelques rares exceptions près<sup>7</sup>. Pour Gary Bender et Michael L. Johnson (1994), ce phénomène s'explique par la complexité croissante des retransmissions sportives :

The media, especially television, have evolved to become more sophisticated both technologically and as forms of entertainment. Now we have the ability to cover any sporting event more comprehensively and more precisely than ever before. Because of these advancements, a broadcast has become too complex to be handled effectively by only one individual. (1994 : 107)

Le journal *L'Équipe* confirme que l'association de plusieurs commentateurs est la norme, puisqu'il a récemment proposé son classement des meilleurs duos de commentateurs sportifs de la télévision française et expliqué à cette occasion que ce sont Roger Couderc et Pierre Albaladejo qui, en France, « ont jeté les bases du duo journaliste-commentateur »<sup>8</sup>. Cette remarque nous amène à notre deuxième observation, qui concerne le parcours professionnel des commentateurs sportifs : le corpus illustre le fait que les commentateurs sportifs qui travaillent ensemble ont généralement des parcours professionnels complémentaires, les uns étant journalistes de formation, les autres étant d'anciens sportifs de haut niveau reconvertis dans les médias à la fin de leur carrière (nous pouvons d'ailleurs ajouter, pour être plus précis encore, que le nombre d'anciens sportifs varie souvent mais qu'il n'y a, en revanche, qu'un seul journaliste). Pour obtenir la confirmation qu'il s'agit d'un trait constant des commentaires sportifs télévisés, il suffit de se pencher sur les cas qui nous sont les plus familiers. Sur la chaîne française TF1, l'équipe actuelle des commentateurs de football se compose de Christian Jeanpierre, journaliste sportif, de Bixente Lizarazu, champion du monde de football en 1998, et d'Arsène Wenger, ancien joueur de football et entraîneur du

---

<sup>7</sup> Nous pensons aux retransmissions d'épreuves sportives si rapides et brèves qu'elles ne peuvent donner lieu à un échange entre co-énonciateurs, comme les courses hippiques, ou aux chaînes de télévision à péage (sur le modèle américain du *pay-per-view*) dont la variété de l'offre est telle qu'elles ne peuvent pas se permettre d'affecter plusieurs commentateurs à chacune des rencontres dont elles proposent la diffusion.

<sup>8</sup> « Top 10 des duos de commentateurs sportifs de la télé française », *L'Équipe*, publié le 26 mars 2014.

club londonien d’Arsenal depuis 1996. Parmi les associations similaires dont foisonne le paysage audiovisuel français, nous pouvons également citer Matthieu Lartot et Fabien Galthié (ancien capitaine de l’équipe de France et ex-entraîneur du Montpellier Hérault Rugby Club), ou encore le journaliste sportif Alexandre Boyon, qui commente les compétitions de natation aux côtés de Michel Rousseau (ancien nageur qui comptabilise quarante titres de champion de France) et de Roxana Maracineanu, médaillée olympique et championne du monde de natation en 1998.

Puisque cette complémentarité est au cœur de notre réflexion, il nous paraît important d’adopter dès maintenant des termes qui permettent de la mettre en évidence. En français, on parle généralement de « consultants » pour désigner les anciens athlètes reconvertis en commentateurs sportifs, et de « commentateurs principaux » pour désigner ceux qui ont une formation de journaliste. Dans les pays anglophones, les consultants sont souvent appelés *pundits*<sup>9</sup> (en anglais britannique) ou *color commentators*<sup>10</sup> (en anglais américain), tandis que les commentateurs principaux sont généralement qualifiés de *play-by-play announcers*. Nous prenons le parti d’utiliser les termes « consultant » et « commentateur principal » dans notre thèse, à la fois parce qu’ils font consensus en français et parce que leur imprécision nous permet d’éviter toute idée préconçue quant à leurs rôles respectifs ou au rapport qu’ils entretiennent : tout au plus laissent-ils entendre que ces anciens sportifs de haut niveau n’appartiennent pas aux chaînes sur lesquelles ils interviennent, comme le laisse entendre la revue *Effeillage* : « outre leurs points de vue singuliers, les consultants incarnent des figures libres à l’écran, gages d’indépendance et porteuses de notoriété »<sup>11</sup>.

Dans un troisième temps, nous avons établi que le temps de parole des commentateurs n’est pas proportionnel à leur expérience du sport de haut niveau, contrairement à ce que nous pourrions penser *a priori*. C’est même tout le contraire, car le corpus montre que les consultants interviennent moins que les commentateurs principaux. L’extrait 400M, qui va à l’encontre de ce principe, devrait nous amener à nuancer cette affirmation, mais trois réserves importantes doivent être émises. Tout d’abord, il faut rappeler que l’extrait est extrêmement court et que, dans la mesure où le degré de précision et de fiabilité des résultats augmente à

---

<sup>9</sup> Le nom *pundit* n’est pas spécifique au domaine du sport : « a pundit is a person who knows a lot about a subject and is often asked to give information or opinions about it to the public » (*Collins English Dictionary* en ligne, article « pundit », consulté le 29 juin 2015).

<sup>10</sup> L’expression *color commentator* est difficilement traduisible, à cause de son imprécision. En général, le rôle du *color commentator* est défini de manière négative : il est celui qui parle lorsque le *play-by-play announcer* n’est pas en train de rapporter ce qui se déroule sur le terrain.

<sup>11</sup> « La fabuleuse histoire du consultant sportif », consulté le 9 juin 2015 sur <<http://effeuillage-la-revue.fr/portfolio-item/la-fabuleuse-histoire-du-consultant-sportif/>>.

mesure qu'on accroît la taille de l'échantillon, nous ne pouvons accorder la même valeur à ces données qu'à celles relevées dans le reste du corpus. Ensuite, la course en elle-même ne représente qu'une petite partie de la retransmission, ce qui constitue une autre différence importante avec les autres extraits du corpus. Enfin, les performances sportives de Lewis Johnson s'avèrent très ordinaires en comparaison avec celles d'Ato Boldon, de telle sorte qu'il peut sembler excessif de le considérer comme un ancien athlète au même titre que son confrère.

En dernier lieu, les données relevées font de l'extrait CATCH une exception dans le corpus. Il est fort probable que ce statut particulier ait un lien avec la nature de la discipline qui, comme le souligne Alain Garrigou, est difficile à qualifier :

Il n'est [...] pas aisé de caractériser le catch, c'est-à-dire de le situer dans l'ensemble des pratiques ludiques et physiques : ce n'est pas complètement un sport puisque le combat est mimétique et que les résultats sont préétablis, mais il fait appel à des qualités sportives puisque les lutteurs doivent manifester le savoir-faire et les qualités des sportifs ; ce n'est pas complètement une représentation théâtrale puisque le corps est le moyen d'expression d'une compétition physique au scénario approximatif et variable. (1996 : 323)

Nous avons également découvert, en évoquant leurs parcours professionnels respectifs, que Robert Marella et Bobby Heenan ont été engagés par la WWE pour commenter des combats organisés et diffusés par cette même entreprise privée. Nous pouvons donc penser qu'ils ne jouissent pas de l'indépendance des commentateurs des autres extraits du corpus, qui travaillent pour des chaînes n'ayant aucun lien direct avec les athlètes engagés dans les compétitions ou les fédérations qui organisent les compétitions. Au débat portant sur la nature du catch en tant que discipline s'ajoutent ainsi des considérations économiques, dont l'influence sur les propriétés des commentaires sportifs télévisés est mesurée dans la quatrième partie (chapitre 3).

### **3) La répartition des tâches**

Après avoir mis en lumière la différence entre les commentateurs sur le plan de la formation professionnelle et montré que les commentateurs principaux parlent en général plus que les consultants, nous souhaitons déterminer si cette dichotomie influe également sur la

manière dont les commentateurs sportifs se répartissent les tâches. Pour ce faire, nous commençons par envisager l'ouverture et la clôture des extraits.

### 3.1) L'ouverture et la clôture des périodes

En parcourant la première et la dernière réplique des extraits du corpus (ou des périodes de jeu, pour ceux qui sont interrompus par une phase de repos), nous remarquons que l'ouverture et la clôture des commentaires, dont on peut penser qu'il s'agit de moments cruciaux pour les commentaires sportifs télévisés, sont toutes prises en charge par les commentateurs principaux, à l'exception de CATCH (et par Tom Hammond dans l'extrait 400M). Pour illustrer ce phénomène, voici la première et la dernière intervention des deux périodes de jeu du match RUGBY2 :

[1] **Eddie Butler:** thank you John, good afternoon from Croke Park. Ireland against England, at the headquarters of the Gaelic Athletic Association. they never thought it would happen but here we are and Ireland has laid on a welcome that is ear-splitting, Brian.

[2] **Eddie Butler:** England are struggling, here at Croke Park, it's the first ever international between England and Ireland here, and Ireland are in the driving seat, 23-three they lead.

[3] **Eddie Butler:** yep, half-way, and half-time, and Ireland in control. England have made a substitution, Tom Rees has come on into the back row instead of Magnus Lund, and it's gonna be Ronan O'Gara, immaculate kicking in the first half, to restart play. Tom Rees, oh, he watched it bounce, and put Harry Ellis in a spot of bother, oh, Ellis did well, very well, because Paul O'Connell was arriving with the velocity of a charging rhino.

[4] **Eddie Butler:** Ireland are back on track, not for the Grand Slam, but for the Triple Crown, and maybe the championship, they have beaten England and England have been derailed, Ireland forty-three, England thirteen.

L'intérêt de cette observation est double : elle confirme nos premières impressions à propos du corpus (son homogénéité, le statut particulier de CATCH et la complémentarité entre consultants et commentateurs principaux), d'une part, et nous donne des raisons de penser que le partage de l'énonciation s'accompagne d'une répartition des tâches clairement définie.

### 3.2) La prise en charge des ralentis

Les ralentis attestent que certains commentateurs ont l’apanage de certaines phases spécifiques des commentaires sportifs télévisés. Pour le démontrer, nous nous penchons sur les extraits RUGBY1, RUGBY2 et FOOT, les deux autres ne comptant pas de ralentis.

Après avoir parcouru les interventions des commentateurs lors des 17 ralentis que compte RUGBY1, nous constatons que Chris Handy intervient à 12 reprises, soit nettement plus que Tim Horan (quatre ralentis) et Gordon Bray (un ralenti). Dans l’extrait RUGBY2, c’est Brian Moore qui commente en général les ralentis ; en effet, sur les 43 ralentis de l’extrait il intervient à 33 reprises, contre neuf pour Eddie Butler et une pour Austin Healy. Enfin, l’extrait FOOT présente un déséquilibre similaire entre ses deux commentateurs, Jonathan Pearce et Mark Bright commentant respectivement six et 27 ralentis.

Il apparaît ainsi que la responsabilité de commenter ces images incombe principalement aux consultants. Cela est d’autant plus patent dans le corpus qu’en nous concentrant sur le nombre de mots prononcés par les commentateurs principaux au moment des ralentis, nous remarquons que leurs interventions sont plus courtes que celles de leurs confrères. Alors que Chris Handy et Tim Horan prononcent respectivement 23 et 31 mots par ralenti en moyenne, Gordon Bray n’en prononce que 13 ; dans RUGBY2, Eddie Butler prononce 18 mots par ralenti, contre 26 pour Brian Moore et 65 pour Austin Healy ; enfin, la moyenne de Jonathan Pearce est de 21 mots alors que celle de Mark Bright est de 45 mots. Les deux exemples qui suivent, tous deux tirés de l’extrait FOOT, illustrent la différence entre les interventions des consultants et celles des commentateurs principaux au moment des ralentis :

[5] **Jonathan Pearce:** (*showing replay*) knocks it beyond the defender, and he would've had a clear run down that side. two minutes of stoppage time played. and it's been an extraordinary game, Mark.

[6] **Mark Bright:** well, what a game we've got here! I slightly feel Maik Taylor's at fault for this! (*showing replay*) he's got a wall covering one side of the goal, and that means you're responsible for the other side, and I think he's gambling on going left, and then he reacts to go right, he's got the wall covering one side, now that far side must be his responsibility. there's the wall, it's covering his left-hand side of the goal, so that means the right-hand side of the goal's his responsibility. it doesn't even go in the corner, it's just left of centre. I think that's a goalkeeping error.

En étudiant le partage de l’énonciation dans le corpus, nous avons suggéré que la relation entre les commentateurs principaux et les consultants est « non symétrique » (Charaudeau et Maingueneau 2002 : 33). Nous estimons cependant qu’il serait erroné de considérer que cette

relation est d'ordre hiérarchique, sous prétexte que les premiers interviennent plus que les derniers. Il paraît plus juste de parler de complémentarité, dans la mesure où le partage de l'énonciation se fait manifestement en fonction des phases de la rencontre ou du type d'image diffusé.

## **4) Le rôle du réalisateur**

L'évocation des ralents est le signal que les commentateurs sportifs ne sont pas les seuls individus impliqués dans la production des commentaires sportifs télévisés : il ne faut pas oublier le réalisateur, dont le travail consiste essentiellement à décider quelles images diffuser à l'écran et quel type de cadrage utiliser. Puisque notre objectif, dans ce premier chapitre, est d'envisager la contribution des participants aux commentaires sportifs télévisés pour mettre au jour d'éventuelles affinités entre les extraits du corpus, il nous semble nécessaire de nous demander si certaines des pratiques des réalisateurs concernent tous les extraits du corpus.

Au préalable, nous devons nous arrêter sur les termes choisis pour désigner les différents types de plans utilisés par les réalisateurs. La majeure partie du temps, les images diffusées montrent l'ensemble des protagonistes de la rencontre sportive, ou du moins un grand nombre d'entre eux, leur largeur variant évidemment en fonction du sport concerné (dans les sports où le terrain couvre une surface très importante et où le nombre de participants est élevé, ces plans exigent beaucoup de recul et sont par conséquent filmés depuis le haut des tribunes). Lorsque ce n'est pas le cas, les réalisateurs se concentrent sur un élément précis et laissent l'essentiel des participants hors du champ de la caméra. Nous prenons le parti d'appeler les premiers plans « plans d'ensemble » et les derniers « plans rapprochés ». Ces deux expressions sont employées dans un sens non technique, car il existe en réalité de nombreux types de plans d'ensemble (plan général, plan de demi-ensemble) et de plans rapprochés (plan pied, plan américain, plan rapproché taille, plan rapproché poitrine, gros plan). Nous estimons cependant que, dans le cadre de notre recherche, ces deux catégories sont suffisantes pour décrire les choix des réalisateurs et de les mettre en rapport avec les propos des commentateurs.

## 4.1) Les plans rapprochés

Pour illustrer la manière dont les réalisateurs alternent les plans rapprochés et les plans d'ensemble dans les commentaires sportifs télévisés, nous parcourons le début de l'extrait RUGBY2 :

[7] **Eddie Butler:** thank you John, good afternoon from Croke Park. Ireland against England, at the headquarters of the Gaelic Athletic Association. they never thought it would happen but here we are and Ireland has laid on a welcome that is ear-splitting, Brian.

**Brian Moore:** yes, even with headphones on, it was ringing in my ears, but I thought it was quite a special moment for the crowd to give the England team a standing ovation.

**Eddie Butler:** now then there was a Croke park effect when Ireland came here two weeks ago to play against France, they were awash in the emotion and the passion of that occasion, this is on a level higher than that. (*showing Mary McAleese*) the teams will be presented to the Irish president Mary McAleese. two weeks ago, after all the pageantry and all the presentations, Ireland froze in their blocks but Brian O'Driscoll, the Irish captain, was not there, this for him is a novel experience.

**Brian Moore:** yes, well everyone was saying he's an Irish home gear, but of course everyone only played here once, familiarity only comes, you know, with playing games and so therefore they've got to get used to the stadium...

**Eddie Butler:** (*showing Phil Vickery and Mary McAleese*) Phil Vickery, the England captain, presents his team, Dave Strettle there, the twenty-three-year-old in on the wing in the place of Jason Robinson, Strettle from Warrington, deep in rugby league country, replaces Jason Robinson, of course one of the greats of the rugby league code.

Après les trois premières interventions, qui ont lieu pendant un plan d'ensemble du stade, le réalisateur passe à un plan rapproché montrant Mary McAleese, la présidente de la République d'Irlande. La prise de parole de Brian Moore (« *yes, well everyone was saying [...]* ») coïncide avec le retour à un plan d'ensemble, durant lequel il donne son point de vue sur Brian O'Driscoll. Enfin le réalisateur choisit de montrer à nouveau la présidente irlandaise, cette fois accompagnée du capitaine de l'équipe d'Angleterre, pour le traditionnel passage en revue des effectifs.

Puisque nous recherchons des traits communs entre les extraits du corpus, nous tentons de déterminer si le nombre de plans rapprochés varie sensiblement d'un extrait à l'autre ou s'il est relativement stable, avant de nous demander si les moments auxquels les réalisateurs choisissent de proposer ces plans rapprochés sont les mêmes dans l'ensemble du corpus. Dans la mesure où l'extrait RUGBY1 n'est constitué que de la première période du match, nous calculons le nombre de plans rapprochés que compte chacune des périodes des matchs FOOT et RUGBY2, ce qui nous permet de comparer aisément les trois extraits et d'avoir une idée précise de la fréquence à laquelle ces plans rapprochés surviennent dans le corpus.

L'extrait RUGBY2 compte 45 plans rapprochés au total, dont 26 apparaissent durant la première période et 19 durant la seconde. Ils sont bien moins nombreux dans RUGBY1, où nous n'en dénombrons que 10, soit presque trois fois moins que la première période de RUGBY2. En ce qui concerne l'extrait FOOT, les chiffres sont plus proches de RUGBY2 : la première période compte 16 plans rapprochés et la seconde 25, soit un total de 41. Les extraits CATCH et 400M étant plus courts que les précédents, il n'est guère étonnant de constater que le nombre de plans rapprochés y est bien plus faible : en effet, nous n'en avons repéré que 10 dans CATCH et deux dans 400M.

Ce relevé appelle quelques remarques. Tout d'abord, nous notons que le nombre de plans rapprochés est proportionnel à la durée de l'événement sportif commenté : l'extrait le plus long est aussi celui qui compte le plus grand nombre de plans rapprochés (RUGBY2), et l'inverse est également vrai (400M). Toutefois, nous pouvons démontrer qu'il existe des disparités nettes entre les extraits en rapportant le nombre de plans rapprochés au nombre de mots que compte chacun des extraits. Tandis que la fréquence des plans rapprochés est très proche dans FOOT et RUGBY2 (respectivement un pour 283 mots et un pour 265 mots), ils sont plus rares dans RUGBY1, qui n'en compte qu'un tous les 538 mots. Avec un plan rapproché tous les 171 mots, CATCH est l'extrait du corpus dans lequel ils apparaissent avec la plus grande fréquence ; au contraire, 400M est l'extrait où ils sont le plus rares (un pour 706 mots).

Une hypothèse permet d'expliquer ces variations. Dans l'extrait RUGBY2, nous avons remarqué que la première période du match compte un nombre de plans rapprochés supérieur à la seconde (26 puis 19). En nous penchant sur les moments où surviennent ces plans, nous constatons que 10 d'entre eux ont lieu avant le coup d'envoi de la rencontre. Ce nombre est d'autant plus surprenant que les commentateurs ne prononcent que 1 183 mots entre leur apparition à l'antenne et le début du match, ce qui signifie que l'avant-match compte un plan rapproché tous les 118 mots en moyenne alors qu'on en dénombre un tous les 307 mots pendant la rencontre. Ainsi, nous avançons que la fréquence des plans rapprochés pendant la période qui précède le coup d'envoi a pour fonction de donner aux commentateurs l'occasion de présenter les joueurs impliqués dans la rencontre, comme ce passage l'illustre :

[8] **Eddie Butler:** (*showing Phil Vickery and Mary McAleese*) Phil Vickery, the England captain, presents his team, Dave Strettle there, the twenty-three-year-old in on the wing in the place of Jason Robinson, Strettle from Warrington, deep in rugby league country, replaces Jason Robinson, of course one of the greats of the rugby league code.

**Brian Moore:** going down there, the England forwards, that is where the crucial battle is, England's last three defeats in succession to Ireland have been principally because they have not been able to secure their own line-out ball, and therefore not been able to set any partner at play. if they are to stand a chance here, they must compete with the Irish forwards.

**Eddie Butler:** (*showing referees*) the match officials, Joël Jutge from France will be the man in the middle. (*showing Brian O'Driscoll*) Brian O'Driscoll, John Hayes, the prop, the heaviest man on the field, the thirty-three-year-old from Munster...

Le réalisateur se concentre sur Phil Vickery et Mary McAleese, qui passent ensemble l'équipe anglaise en revue. Eddie Butler profite de cette occasion pour donner quelques indications sur David Strettle, notamment sur son âge et sa ville d'origine, avant que Brian Moore ne fasse quelques remarques sur les avants anglais et leur importance dans la rencontre à venir. Le réalisateur continue de suivre la présidente irlandaise et, lorsque celle-ci atteint les arbitres, Eddie Butler nous donne le nom et la nationalité de l'arbitre principal. Enfin, puisque c'est au capitaine irlandais qu'il incombe de présenter ses coéquipiers à la présidente, Eddie Butler donne son nom aux téléspectateurs (il s'agit de Brian O'Driscoll) avant de donner le nom des autres joueurs de l'effectif irlandais, en commençant par John Hayes.

À la lumière de ce qui précède, nous pouvons avancer que les disparités enregistrées entre les extraits RUGBY2 et RUGBY1 s'expliquent en partie par le fait que, dans ce dernier extrait, les commentateurs prennent l'antenne quelques secondes seulement avant que Jonny Wilkinson ne donne le coup d'envoi de la rencontre : réduite à 182 mots, la phase d'avant-match y est environ six fois plus courte que dans RUGBY2.

D'autres phénomènes sont probablement responsables de ces variations : nous pouvons supposer que le nombre de plans rapprochés dépend des événements qui se produisent durant la rencontre sportive commentée, tels que les buts et essais marqués, les blessures, les bagarres, les débordements dans les tribunes – sans oublier les *streakers*<sup>12</sup>, dont l'apparition sur un terrain entraîne systématiquement le passage à un plan rapproché des joueurs, des entraîneurs ou encore de l'arbitre, les chaînes de télévision européennes ayant pour consigne de ne plus les filmer afin de mettre un terme à cette pratique.

## 4.2) Les ralentis

La fréquence moyenne avec laquelle les ralentis apparaissent dans notre corpus s'avère relativement stable d'un extrait à l'autre, en particulier dans les trois extraits de football et de

---

<sup>12</sup> Un *streaker* est un spectateur qui perturbe une rencontre sportive en faisant irruption sur le terrain après avoir quitté ses vêtements.

rugby : il y en a 41 dans l'extrait FOOT (un tous les 341 mots), 17 dans RUGBY1 (un tous les 316 mots) et 44 dans RUGBY2 (un tous les 271 mots). Une fois de plus, les données relevées dans les deux extraits restants diffèrent singulièrement du reste du corpus, puisque nous constatons que 400M ne compte que deux ralentis (soit un tous les 706 mots) et qu'il n'y en a aucun dans CATCH.

Comme leur nom l'indique, les ralentis permettent au réalisateur de remonter une action de jeu à vitesse réduite (et souvent filmée en plan rapproché), afin que les téléspectateurs puissent mieux percevoir ce qui s'est déroulé. De ce fait, il n'est pas étonnant de n'en trouver aucun avant le coup d'envoi de la rencontre, ce qui explique probablement pourquoi ils ne sont pas plus nombreux en première période qu'en seconde, contrairement aux plans rapprochés.

Si les types d'actions montrées au ralenti pendant les rencontres sont divers – il peut s'agir d'un instant décisif (un but, un essai ou la dernière ligne droite d'une course), d'une occasion manquée (ou, au contraire, un exploit personnel ou collectif) ou encore d'une faute commise par l'un des participants –, nous constatons en revanche que les ralentis sont presque toujours diffusés lors d'une interruption du jeu. Dans le passage suivant, le ralenti est proposé à la suite d'une faute irlandaise que l'arbitre sanctionne d'une pénalité :

[9] **Eddie Butler:** we're off in Dublin, Ireland takes Jonny Wilkinson's kick-off, Dennis Leamy lays the ball back sweetly for Peter Stringer, it's worth reminding ourselves of course that Stringer is back. Ireland, look to run it, and then through the boot of Brian O'Driscoll, send it to England's fullback, Olly Morgan, winning his second cap. somebody's gotta go for it from the Irish side, first moment of hesitation. England with a turnover ball, offside, penalty... and a kicking chance for Wilkinson.

**Brian Moore:** what I didn't understand about that kick was that the Irish, although it was in their twenty-two, they had an overlap there, and they could've moved the ball one further, (*showing replay*) bit of barging there, but somebody's gotta put a name on that.

Dans ce nouvel exemple, le réalisateur diffuse le ralenti dès que le ballon sort des limites du terrain, comme l'indique le début de l'intervention de Brian Moore :

[10] **Eddie Butler:** but Martin Corry is there, well taken on the second attempt. it's out, Harry Ellis was just looking at options beyond the breakdown area, he's had to bury himself in the ruck, Wilkinson to Mike Tindall.

**Brian Moore:** and he gets it off the field! (*showing replay*) well he did well the second time, didn't he? I think there's a little bit of shepherding there by Harry Ellis, but he got away with it, so...

Enfin, ce troisième et dernier passage tiré de RUGBY2 montre que les ralentis surviennent également après qu'un essai a été marqué par l'une des deux équipes – en l'occurrence, l'équipe d'Irlande :

[11] **Eddie Butler:** great try for Ireland, fantastic one, Girvan Dempsey finishes it, sleight of hand, power by the forwards, great combination work against a fourteen-man England.

**Brian Moore:** I thought just for a second that they might have spoilt that, because Springer passed away, I thought they'd closed it down, but great hands in the middle, always men outside I was wondering if they could get there, (*showing replay*) I just thought that they might have closed it all down with that poor pass, but that's lovely sleight of hand.

Étant donné que les extraits FOOT et RUGBY1 semblent suivre le même principe, nous affirmons que le caractère décisif de l'action n'est pas le seul critère dont le réalisateur tient compte au moment de décider s'il va en proposer un ralenti ou non. Étant donné que les ralentis surviennent systématiquement lors de temps morts, il apparaît clairement que les réalisateurs tiennent à ne pas interrompre la retransmission et que, lorsqu'un arrêt de jeu intervient (qu'il s'agisse d'une touche, d'une faute d'un but ou simplement de la fin du temps réglementaire), ils profitent de cette occasion pour diffuser le ralenti d'une action généralement récente.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que l'extrait CATCH n'en compte aucun, car le combat ne connaît aucune interruption entre le coup d'envoi et la victoire finale de The Undertaker<sup>13</sup>. Dès lors, nous pouvons ajouter que les variations observées entre les extraits du corpus dépendent en grande partie du rythme propre à chacun des sports commentés – ce qui expliquerait par ailleurs la grande proximité des données relevées dans les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 – et ne signifient pas nécessairement que le style des réalisateurs concernés présente des divergences notables.

Sachant que les ralentis permettent de revoir un fait de jeu pour mieux en comprendre les causes et les circonstances, nous pouvons considérer qu'ils procèdent d'une démarche pédagogique. Toutefois, le fait que les réalisateurs en proposent presque à chaque fois que le jeu s'interrompt laisse à penser que leur diffusion est aussi liée à une volonté d'éviter les temps morts, de donner aux commentateurs matière à réagir. Une telle démarche, qui s'apparente à du remplissage, laisse entrevoir la possibilité que les commentaires sportifs télévisés répondent en réalité à des attentes multiples. Cette hypothèse, que nous

---

<sup>13</sup> À la différence de la boxe, il n'y a pas de *rounds* au catch, si bien que les combats ne peuvent être interrompus autrement que par la victoire ou l'abandon de l'un des combattants.

approfondissons dans la quatrième partie (chapitre 3), nous paraît d'autant plus plausible qu'elle fait écho aux propos tenus par N. Fairclough (1995) sur l'ambiguïté du discours médiatique, qu'il estime constamment tiraillé entre la volonté d'informer le public et le besoin de le divertir : si l'ambiguïté observée dans le corpus se rapproche des problématiques propres au discours télévisé, alors cela prouve peut-être que les commentateurs sportifs et les réalisateurs ont conscience des enjeux de leurs pratiques et qu'ils agissent en conséquence.

### 4.3) Les incrustations

En examinant le corpus, nous faisons le constat que les incrustations, qui peuvent être définies comme la projection d'informations additionnelles à l'écran, sont exceptionnelles en comparaison avec les ralentis ou les plans rapprochés : l'extrait RUGBY2, qui en compte le plus grand nombre, n'en contient que neuf au total, tandis qu'il y en a trois dans RUGBY1 et aucune dans FOOT, 400M et CATCH.

L'extrait RUGBY2 met en évidence la variété des données incrustées à l'écran. Elles concernent souvent les joueurs, comme c'est le cas avant le coup d'envoi de la rencontre : le réalisateur affiche à l'écran le nom des joueurs titulaires et leur poste (comme l'indique la mention « *showing starting line-ups* »), le nom des remplaçants, et il finit par le nom de l'arbitre. Un peu plus tard, alors que l'arbitre vient de siffler une mêlée, le réalisateur propose des informations sur les avants, et notamment sur le poids total des deux *packs*<sup>14</sup>. Enfin, le réalisateur se concentre parfois sur la performance d'un joueur en particulier, comme lorsque Jonny Wilkinson transforme une pénalité pour l'équipe d'Angleterre : nous apprenons à cette occasion qu'il a inscrit 911 points en équipe nationale et qu'il est, à ce jour, le quatrième plus grand marqueur de points de l'histoire du rugby international.

Le réalisateur incruste fréquemment à l'écran le score de la rencontre lorsque de nouveaux points sont inscrits : c'est le cas lorsque Jonny Wilkinson marque les premiers points du match, grâce à une pénalité, quand Ronan O'Gara réduit le score quelques minutes plus tard, ou encore lorsque ce même joueur transforme l'essai marqué par Shane Horgan à la fin de la rencontre.

Parmi les données statistiques que le réalisateur propose au cours de la rencontre, il y a également le nombre de ballons gagnés dans la zone des vingt-deux mètres adverses (le

---

<sup>14</sup> Le terme « *pack* » désigne le groupe des huit avants dans une équipe de rugby.

réalisateur propose d'abord ces chiffres au début de la deuxième période et une seconde fois quelques minutes avant la fin du match). Dans les deux cas, nous remarquons que Brian Moore s'empresse d'en proposer une interprétation : la première fois, il affirme que l'équipe d'Angleterre a mis la pression sur son adversaire (« *well the balls won in opponents' twenty-two, have gone up ten to six, it shows England have put a little bit more pressure* ») ; la seconde, il souligne que ces chiffres reflètent parfaitement la manière dont la rencontre s'est déroulée (« *not always the definitive statistic, but it's very telling usually, and on this occasion it is, it accurately reflects the way the game has gone* »).

Pour terminer, nous constatons dans l'extrait RUGBY2 que les incrustations sont parfois associées aux ralentis, comme lors de deux interventions d'Austin Healy. Comme les éléments en gras le montrent ci-dessous, les incrustations permettent au consultant de mettre en évidence la position des joueurs au début de la phase de jeu :

[12] **Austin Healy**: yeah, Eddie, well against France a couple of weeks ago, Ireland were very tight in defence, have a little look at this little clip here, (*showing replay with animations*), Shane Horgan is the last defender, **he's actually twenty metres away from where Jonny Wilkinson receives the ball, outside him we've got three attacking players.**

Plus tard dans la rencontre, un cercle est dessiné autour des défenseurs anglais afin qu'Austin Healy puisse mettre en évidence la stratégie mise en œuvre pour faire échouer les offensives irlandaises :

[13] **Austin Healy**: yeah, we spoke at half-time about England's defence not having any pattern to it, Mike Fall's obviously had a word about it. look now, (*showing statistics with animations*) England are playing an outside-to-inside defence, the outside man is rushing up, we've circled all the defensive players there, **they are all arrowing in, trying to force Ronan O'Gara either to kick or block it off his width.**

Deux remarques peuvent être formulées au sujet des incrustations relevées dans notre corpus. En premier lieu, nous constatons qu'elles apparaissent de façon récurrente dans la présentation des participants ; nous avons observé qu'il y a plusieurs incrustations avant le coup d'envoi dans RUGBY2, c'est également le cas dans RUGBY1 où la première intervention de Gordon Bray est consacrée à la description des deux équipes. Compte tenu du nombre d'incrustations dans la phase de présentation, leur absence dans l'extrait FOOT s'explique sans doute par le fait que la prise d'antenne coïncide précisément avec le coup d'envoi de la rencontre, si bien que les commentateurs ne sont pas amenés à présenter les

équipes. En ce qui concerne l'extrait 400M, nous pouvons suggérer que la position des athlètes au départ de la course permet au réalisateur de se passer de tels procédés : il suffit qu'un cameraman traverse lentement la piste en montrant chacun des concurrents pour que les commentateurs puissent en faire la présentation. Un raisonnement similaire peut également être mené à propos de l'extrait CATCH : dans la mesure où le combat n'engage que deux individus, les deux commentateurs peuvent parfaitement se passer d'incrustations pour présenter les deux concurrents.

La seconde remarque porte sur le comportement des commentateurs sportifs lorsque ces incrustations apparaissent à l'écran. Nous constatons que les commentateurs intègrent systématiquement ces incrustations à leurs propos ; cela vaut évidemment pour les informations les plus élémentaires, telles que le nom des joueurs ou l'évolution du score, mais également pour des données plus complexes comme les ballons gagnés dans la zone des vingt-deux mètres adverse ou les passes réussies par les deux demis d'ouverture. Voici, par exemple, comment Chris Handy et Gordon Bray réagissent à cette dernière information :

[14] **Chris Handy:** (*showing statistics*) did you just read that stat on the bottom of the screen, Wilkinson has passed fifteen times, showing the amount of ball he's had, Stephen Jones, his number ten counterpart for Wales, only four!

**Gordon Bray:** but it's Jones who's the one who's varied his play beautifully, as Cooper has caused real problems with his pace and here's Jones!

Ce passage témoigne selon nous de la volonté des commentateurs sportifs de ne pas se contenter de prendre note de ces données statistiques, comme pourraient le faire les téléspectateurs, mais d'en tirer un enseignement : par exemple, tandis que Chris Handy constate que Jonny Wilkinson a touché le ballon beaucoup plus souvent que le Gallois Stephen Jones, Gordon Bray met l'accent sur le fait que c'est pourtant ce dernier qui a joué avec intelligence et efficacité. Nous notons à ce propos que donner sens aux statistiques proposées n'est possible que si ces dernières présentent une certaine saillance au moment où elles sont incrustées à l'écran, ce qui nous fournit l'occasion de souligner l'importance des choix effectués en régie. La plupart du temps, le choix des données à incruster coule de source : par exemple, il est logique de donner le score à chaque fois qu'une équipe inscrit un nouveau point et d'indiquer le poids moyen des *packs* au moment de la première mêlée (tant ce facteur est crucial dans ce secteur de jeu) ; en revanche, nous avons vu que les commentateurs sportifs doivent être capables d'envisager les incrustations avec distance et de remarquer que les chiffres ne reflètent pas nécessairement la tournure que prend la partie.

En définitive, il semblerait que les réalisateurs, en affichant des incrustations à l'écran, offrent aux commentateurs sportifs les moyens de mener des analyses plus fines et de porter un regard presque scientifique sur les événements sportifs qu'ils commentent.

## 5) Conclusion

Au fil de ce premier chapitre, nous avons pris conscience que les commentaires sportifs télévisés sont le fruit d'une collaboration étroite entre le réalisateur et les commentateurs. Nous avons montré que ces derniers essaient autant que possible de tenir compte des données affichées à l'écran ; nous aurions également pu souligner qu'ils adoptent une attitude similaire lors des plans rapprochés, comme l'illustre par exemple le passage suivant, tiré de RUGBY1 :

[15] **Tim Horan:** well, it was his call, Colin Charvis, the captain, to go for the line-out, not for the three points, as he did last week against the All Blacks, as he does again tonight against England, (*showing Colin Charvis*) and he fixes that little do-up...

**Gordon Bray:** well, he's had a special perm in that hairstyle, and that's two tries in the week, against the two best teams, allegedly, in this world cup, New Zealand and England. he just stroked that one, so Wales ten, England three.

Après que le Pays de Galles a inscrit un essai, Tim Horan commence à livrer son analyse de l'action victorieuse en rappelant que, la semaine précédente, le capitaine gallois avait déjà fait le choix audacieux de jouer une touche plutôt que de tenter une pénalité. Le réalisateur décide alors de se concentrer sur le joueur qui a inscrit l'essai, en l'occurrence Colin Charvis ; nous constatons que les propos de Tim Horan changent subitement de nature, puisqu'il note que le joueur réajuste sa coiffure après avoir marqué (« *and he fixes that little do-up* »). Gordon Bray prend ensuite la parole, et nous constatons que ses propos sont parfaitement symétriques à ceux de son confrère : il commence par faire une remarque sur les cheveux de Charvis (« *well, he's had a special perm in that hairstyle* ») avant de revenir à des éléments moins anecdotiques lorsque le réalisateur interrompt le plan rapproché, en l'occurrence au fait qu'il a marqué deux essais en deux semaines pour son pays.

Nous constatons que les deux commentateurs adaptent leur intervention aux images proposées par le réalisateur, quitte à interrompre une analyse technique pour passer à une observation triviale sur la chevelure du marqueur. Cette observation nous permet donc d'avancer plus généralement que ce ne sont pas tant les événements sportifs qui sont

commentés que les images qu'en proposent les réalisateurs, comme l'illustre cet exemple tiré de CATCH, dans lequel le commentateur fait preuve d'une malice certaine :

[16] **Robert Marella:** oh, look at this! COME ON! (*showing Paul Bearer*) YOU PIECE OF GARBAGE!

**Bobby Heenan:** my monitor went out there, what happened?

**Robert Marella:** your monitor went out... your brain went out! from the outside it was a blatant attack by Paul Bearer!

En feignant de n'avoir pas pu voir Paul Bearer tricher à cause de la défaillance de son écran, Bobby Heenan apporte ainsi une nouvelle indication que les commentateurs perçoivent l'événement sportif à travers le prisme d'un téléviseur, au même titre que les téléspectateurs, même s'ils ont également la possibilité d'en faire une expérience plus directe dans la mesure où ils se trouvent sur le lieu de l'événement.

Cette hypothèse est confirmée dans Bender et Johnson (1994), où il est précisé que les commentateurs doivent en permanence prêter attention à ce que l'écran affiche, de manière à ne pas manquer d'information importante :

Most of the time, the analyst and the announcer do not know when or what statistics will be displayed. Consequently, they have to constantly watch their monitors. If the producer calls for a closeup shot of a coach or player, the announcer may have an idea of what graphics the [production assistant] has stored, but will not know for sure until they appear on the screen. At that point, the announcer can choose to comment or not. (1994 : 92)

Il ne faut pas pour autant considérer que les commentateurs sportifs ne profitent aucunement de leur position privilégiée dans le stade et qu'ils pourraient aussi bien travailler depuis chez eux. Comme G. Bender et M.L. Johnson l'expliquent, les images ne suffisent souvent pas à voir clairement ce qui se passe sur le terrain, en particulier lorsque les actions sont très rapides :

Even with sports in which most of the action can be caught on screen, it is better to call the game live than from a monitor simply because of the pace of the game. Basketball and hockey are the prime examples. Quite frankly, for these sports, I never look at the monitor unless there is a stop in action. (*ibid.* : 148)

En définitive, les commentateurs sportifs doivent se tenir en permanence informés de ce que les téléspectateurs voient sans pour autant avoir les yeux rivés sur leur écran de contrôle, ce qui requiert de toute évidence une certaine expérience :

Regardless of the sport, television play-by-play announcers should get used to noticing changes in the picture on the monitor out of the corner of their eye. This can be facilitated by the exact placement of the monitor in the booth. (*ibid.* : 149)

S'il est prématuré, à ce stade de notre thèse, de tirer quelque conclusion que ce soit du rapport complexe entre les commentateurs, la rencontre commentée et les images diffusées, tout porte à croire qu'il a des conséquences significatives : dans la mesure où, au regard des commentateurs sur l'événement, il faut ajouter celui du réalisateur, il y a de fortes chances pour que les commentaires sportifs télévisés se caractérisent par une très grande subjectivité. Il s'agit de garder cette hypothèse à l'esprit en examinant le corpus, afin de mesurer les effets de ces prismes multiples sur les commentaires sportifs télévisés.

Nous avons également montré qu'il existe des affinités fortes dans le corpus en ce qui concerne le partage de l'énonciation, ce qui nous amène à penser que les commentateurs sportifs suivent des règles strictes lorsqu'ils divisent entre eux le temps de parole. Si l'attribution de tâches spécifiques aux commentateurs découle probablement de la volonté d'éviter toute cacophonie pendant la retransmission d'événements sportifs, elle montre plus généralement que les commentaires sportifs télévisés sont animés par une recherche d'efficacité, au sens où il s'agit clairement de mettre à profit la complémentarité des commentateurs principaux, qui maîtrisent les codes du discours télévisé, et des consultants, qui ont une connaissance aigüe du sport de haut niveau. De toute évidence, nous devons tenir compte de cette recherche d'efficacité au moment d'évoquer le caractère spécialisé des commentaires sportifs télévisés dans la quatrième partie.

Bien que l'étude des conditions de production des commentaires sportifs télévisés nous ait permis, avant même d'aborder le contenu des interventions des commentateurs, de mettre en évidence certaines affinités formelles fortes, nous avons également mis au jour des disparités réelles, notamment à propos de l'extrait CATCH qui fait figure d'exception dans le corpus à maints égards. Après avoir rappelé le caractère hybride de la discipline sportive concernée, nous avons avancé que les variations repérées dans le corpus ne sont pas nécessairement la preuve d'un manque de cohérence dans l'attitude des réalisateurs et des commentateurs sportifs : elles ont peut-être un rapport avec les enjeux propres au sport concerné. Cette hypothèse laisse entendre que les commentateurs sportifs s'adaptent aux sports qu'ils doivent commenter ; c'est pourquoi, là encore, nous en vérifierons la justesse au

moment d'examiner la spécialisation des commentaires sportifs télévisés dans la quatrième partie (chapitre 3, section 1).

Puisque nous faisons le constat, en envisageant les conditions dans lesquelles les commentaires sportifs télévisés sont produits et en examinant la manière dont commentateurs sportifs et réalisateurs collaborent, que les relations entre les propos des commentateurs et les images diffusées à l'écran sont complexes, nous poursuivons l'étude de la multimodalité dans les commentaires sportifs télévisés dans le deuxième chapitre, en tâchant notamment de répondre à la question suivante : les propos des commentateurs peuvent-ils être compris sans l'appui des images ?

## Chapitre 2 – L’intelligibilité des commentaires sportifs télévisés

Il est indispensable, lorsqu’on étudie un genre ou un discours multimodal, d’étudier de manière approfondie la relation entre le texte et les images. Cette réflexion nous semble d’autant plus pertinente pour les commentaires sportifs télévisés que nous sommes en droit de nous demander ce que les propos des commentateurs apportent réellement aux téléspectateurs, les chaînes de télévision leur permettant de suivre les rencontres dans des conditions aussi bonnes – sinon meilleures – que les spectateurs au stade, grâce à des moyens techniques en progrès constant.

Puisque nous avons établi, dans le premier chapitre, que les commentateurs s’appuient dans une large mesure sur les images proposées par le réalisateur, nous allons poursuivre la caractérisation de la relation entre texte et images dans les commentaires sportifs télévisés en tentant de voir si les propos des commentateurs sont aisément compréhensibles, une fois séparés des images télévisées. Nous pensons en effet que le fait de séparer les images permet de prendre pleinement conscience de la spécificité de chacun des deux canaux et de la manière dont ils interagissent : comme le souligne Philippe Viallon (1996), ce procédé permet au chercheur d’affiner son analyse en mettant en lumière des phénomènes latents qu’une approche plus globale du document ne pourrait peut-être pas repérer<sup>1</sup>.

Pour mener à bien cette analyse, dont nous ne présentons ici que de courts extraits<sup>2</sup>, nous avons pris le soin d’effacer toutes les informations portant sur les plans proposés par le réalisateur, leur fonction étant précisément d’élucider le lien entre les propos des commentateurs avec les images diffusées.

Bien qu’il soit difficile de déterminer si une production orale ou écrite est aisément compréhensible, tant la notion d’intelligibilité est subjective et dépend des compétences de celui qui la reçoit, la manipulation que nous avons opérée pour révéler les difficultés de compréhension que posent les commentaires sportifs télévisés s’avère efficace : en effet, nous faisons le constat que les extraits du corpus, en particulier RUGBY1, RUGBY2 et FOOT, sont particulièrement opaques. Contrairement à ce que nous pourrions penser de prime abord,

---

<sup>1</sup> Il n’est pas surprenant que certaines études des commentaires sportifs télévisés aient recours à cette méthode, comme Desmarais et Bruce (2010).

<sup>2</sup> L’intégralité de l’analyse figure en annexe 2.

les difficultés qui se posent à nous ne sont pas d'ordre lexical, car les commentateurs utilisent une langue courante, à quelques exceptions près. Dans RUGBY2, par exemple, nous ne dénombrons que quatorze termes spécialisés sur l'ensemble de l'extrait, qui compte près de 1 000 mots. Il faut ajouter que la plupart de ces termes (*scrum-half*, *hooker*, *back-rowers*, *ruck*, *twenty-two*, *line-out*, *box-kick*, *full-back*, *breakdown*, *shepherding*, *blind side*, *prop*, *binding* et *turnover*) peuvent être considérés comme appartenant au lexique courant du rugby, dans la mesure où ils renvoient soit à des postes (à l'image de *scrum-half*, *hooker*, *prop* et *full-back*, qui correspondent respectivement à « demi-de-mêlée », « talonneur », « pilier » et « arrière »), soit à des phases de jeu courantes (*ruck* décrit une mêlée ouverte, *line-out* une remise en jeu depuis la ligne de touche, *turnover* un ballon involontairement rendu à l'adversaire), soit à des zones du terrain (comme *twenty-two*, qui désigne la zone de vingt-deux mètres de profondeur dans le champ de jeu, située entre la ligne de but, les lignes de touche et la ligne des vingt-deux mètres, ou encore *blind side*, qui correspond au côté le plus étroit du terrain par rapport aux lignes de touche, lors d'un point de fixation comme une mêlée ou un regroupement). En fin de compte, seuls *shepherding* et *box-kick* ne peuvent pas être compris sans une connaissance approfondie du domaine : *shepherding* signifie « faire écran », c'est-à-dire faire obstruction en se tenant entre le porteur du ballon et le plaqueur, tandis que le terme *box-kick* renvoie à un coup de pied par lequel le demi-de-mêlée envoie le ballon dans une zone dépourvue de joueur (ici appelée *box*) – le fait que nous soyons contraints à la paraphrase en l'absence d'équivalent français confirme d'ailleurs qu'il s'agit d'une action très spécifique.

Nous considérons que trois phénomènes sont largement responsables des difficultés de compréhension que posent les commentaires sportifs télévisés, une fois séparés des images. Les éléments signalés en jaune dans notre analyse appartiennent à des syntagmes ou à des relations prédicatives marqués par une ou plusieurs ellipses ; les syntagmes signalés en vert sont des éléments déictiques dont la référence ne peut être reconstruite ; enfin, nous avons signalé en bleu les verbes dont l'emploi dans le texte n'est pas conforme à leur emploi le plus fréquent<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Lorsque nous ne souhaitons mettre en évidence qu'une seule de ces catégories, nous prenons le parti d'effacer le surlignement et de signaler par un corps gras l'élément saillant ; cette remarque vaut pour l'ensemble des analyses présentées dans notre thèse.

## 1) Les ellipses

Il est très difficile d'identifier des ellipses dans un texte, puisque cela implique de repérer des éléments qui, par définition, en sont absents. L'exercice s'avère encore plus complexe lorsque l'énoncé ne se laisse pas ramener à la construction canonique : dans la mesure où la seule manière de procéder consiste à saturer les positions où l'on pense trouver une ellipse et à observer si le sens général ainsi que l'acceptabilité de la phrase obtenue s'en trouvent modifiés, on ne peut s'appuyer que sur son interprétation personnelle de l'énoncé, sur l'idée que l'on se fait de sa structure profonde. Le linguiste est alors condamné à affronter « un nombre indéterminé de possibles » et, finalement, à « avouer sa défaillance » (Haroche et Maingueneau 1983 : 147). L'identification des difficultés de compréhension que pose le corpus est d'autant plus complexe que nous avons une connaissance fine des cinq extraits qui le composent, ce qui tend à brouiller notre jugement : de toute évidence, il nous est impossible d'oublier le contexte dans lequel les actions s'inscrivent.

Pour ces raisons, nous estimons qu'il serait vain de mener l'étude des difficultés de compréhension que posent les commentaires sportifs télévisés à partir d'un relevé quantitatif qui serait voué à l'inexactitude. Nous préférons nous appuyer sur l'impression générale que dégagent les extraits et caractériser les difficultés identifiées grâce à des passages que nous jugeons représentatifs.

Notre analyse révèle d'emblée deux informations à propos des ellipses qui nuisent à la compréhension des propos des commentateurs : elles sont très nombreuses, d'une part, et elles sont inégalement réparties dans les extraits de notre corpus, d'autre part. Avant de nous pencher sur la nature de ces ellipses, il nous paraît important de comprendre ce qui explique leur fréquence variable dans le corpus. Pour ce faire, nous proposons d'examiner l'échange qui suit, issu de l'extrait FOOT :

[17] **Mark Bright:** this is a pretty interesting free kick position now... John Hartson's looking to take that quick to Simon Davies just on the right side. it's a good shooting opportunity. **good play** from Earnshaw there, just **backing** into him, and **no support** at all, **nobody running** past him, **no one coming** around to show for a shot... ball into him, now, he's got no help, I think he's playing for the free kick a little bit as well, although Murdock really was all over him.

**Jonathan Pearce:** again it'll be Giggs, and he set his sights moments ago, with a free kick that was easily saved. Robert Earnshaw's standing there as well... it's Ryan Giggs, and he scores! on the hour, the game swings again! and it's the Welsh captain who restores their lead. and which way is this one gonna turn out?

**Mark Bright:** well, what a game we've got here! I slightly feel Maik Taylor's at fault for this! he's got a wall covering one side of the goal, and that means you're responsible for the other side, and I think

he's gambling on going left, and then he reacts to go right, he's got the wall covering one side, now that far side must be his responsibility. there's the wall, it's covering his left-hand side of the goal, so that means the right-hand side of the goal's his responsibility. it doesn't even go in the corner, it's just left of centre. I think that's a goalkeeping error.

**Jonathan Pearce:** his last goal for Wales came in their last competitive victory against Azerbaijan in March 2003. how much did he learn from the previous free kick moments ago?

**Mark Bright:** well, it was a little bit further out as well, and as I said, Ryan Giggs would've liked this free kick to be another eight yards forward. just a better opportunity.

**Jonathan Pearce:** **three-two**, what a second half! and **important** this, for both countries. the more victories they get, the higher up the group they can finish, **will** affect their draw for the next world cup qualifier. not the European championship qualifier, as some people have been saying. it's too late for that. they've got too much to do to finish above the teams in their sort of specific tier of countries. **away by Duffy, Hartson, under pressure**, and **Davies. Giggs to Davies**, there's space for Ricketts if they can get it out there, Robinson does just that. just sort of **caught** in two minds!

Ce qui est saisissant, dans ce passage, c'est que les ellipses disparaissent presque totalement avant de réapparaître en fin de passage. En consultant la transcription de l'extrait, nous découvrons que leur disparition coïncide avec la diffusion à l'écran du ralenti de l'action précédente. Cette donnée serait anecdotique si seulement elle ne trouvait pas écho quelques lignes plus loin : en effet, les ellipses réapparaissent au moment où Jonathan Pearce revient au direct. Cette première observation laisse ainsi à penser que le nombre d'ellipses dépend directement de la nature des images diffusées à l'écran.

L'extrait 400M nous permet d'affiner notre analyse. La première moitié de l'extrait s'avère parfaitement claire, comme le montre le passage suivant :

[18] **Lewis Johnson:** it has, in a two-hour surprise, because we have not had a wind issue here at these world championships, we've had heat and humidity issues, but that was not a concern for Jeremy Wariner because he trains in Waco, Texas, where it is generally pretty hot. wind has picked up but again, the other elements that he was looking forward, the fast track which he has, the great competition which he has, and now we'll see if that wind is a backer, Ato.

À l'inverse, certaines interventions sont marquées par une multitude d'ellipses, à l'image de la troisième prise de parole de Tom Hammond :

[19] **Tom Hammond:** lane two, **Avard Moncur of the Bahamas, gold medallist** of the two-thousand-and-one world championships, **lane three Tyler Christopher of Canada, set** the Canadian record at the two-thousand-and-five, world's bronze medallist in the world championships in Helsinki. **lane four, Angelo Taylor, won** gold medal at the Sydney olympics in the four-hundred-metre hurdles. **lane five, Lashawn Merritt of the US, lifetime best**, forty-four zero-six at the US championships, but **lost** in the photo finish to Angelo Taylor, then the third of the three Americans in a row is Jeremy Wariner, defending olympic and world champion, **won** his semi-final heat in forty-four thirty-four. **lane seven, Leslie Djohne from France** who lored his French national record, forty-four forty-six in his semi-final race, he was seventh at the Athens olympics. in lane eight, **Chris Brown of the Bahamas, fourth** at

the two-thousand-and-five world championships, and in lane nine, **Johann Wissman of Sweden**, the Swedish national record holder, in fact he has set records in both his races here, first round and semi-finals, in forty-four fifty-six.

Ces disparités sont d'autant plus saisissantes que les ellipses disparaissent lorsque Tom Hammond cède la parole à ses confrères et reprennent aussitôt qu'il intervient à nouveau :

[20] **Tom Hammond:** and there's the gun! **Angelo Taylor lane four, Lashawn Merritt five, Jeremy Wariner in six**, and Wariner's away to a fast start...

**Ato:** look for the move, Malcolm, Angelo Taylor, we've seen it all through the rounds, this move down the back stretch from Angelo Taylor, in lane four.

**Tom Hammond:** and Jeremy Wariner is there, **Lashawn Merritt, Angelo Taylor, Christopher from Canada**, into the turn for home, and **Jeremy Wariner along** with Lashawn Merritt and Angelo Taylor the three Americans, home's straight away now and Jeremy Wariner has the lead, **Lashawn Merritt and Angelo Taylor**, here is Merritt trying to close the ground but Merritt has **too much**, Wariner wins, **Merritt second, Taylor third**, the US sweep one, two, three! **forty-three forty-six...**

Étant donné que les passages où les ellipses sont les plus présentes correspondent à des interventions de Tom Hammond, nous pourrions être tenté d'avancer l'idée que leur fréquence est liée à l'identité de l'énonciateur, qu'elle relève de l'idiolecte<sup>4</sup> ; toutefois, étant donné que la première intervention de Tom Hammond ne compte aucune ellipse, nous considérons qu'il s'agit d'une fausse piste.

Afin de déterminer si l'extrait 400M confirme l'hypothèse émise précédemment que les ellipses sont beaucoup moins fréquentes lorsqu'un ralenti est diffusé, nous caractérisons les passages évoqués ci-dessus en fonction de l'avancée de la course. La première partie de l'extrait 400M, qui ne compte qu'une seule ellipse sur 460 mots, est prononcée alors que la course n'a pas encore commencé. Au moment de l'intervention de Tom Hammond qui compte dix-sept ellipses, le départ de la course n'a pas encore eu lieu, mais la transcription originale révèle que les coureurs sont en train de s'installer dans les *starting-blocks*. Les difficultés de compréhension disparaissent et nous constatons que leur retour coïncide parfaitement avec le départ de la course (« *and there's the gun!* ») ; elles restent très fréquentes le temps de la course et diminuent peu à peu dès que Jeremy Wariner franchit la ligne d'arrivée. Cette mise en rapport nous permet d'affirmer que le degré d'intelligibilité du discours ne dépend pas réellement des images diffusées : il nous semble plus juste de dire que les commentateurs sportifs ont plus souvent recours aux ellipses lorsque la rencontre sportive est en cours que lorsqu'elle est interrompue.

---

<sup>4</sup> Le terme « idiolecte » peut être défini comme « [l'e]nsemble des variantes d'une langue propres à un individu donné » (dictionnaire Larousse en ligne, article « idiolecte », consulté le 21 juin 2015).

Un autre facteur explique la fréquence variable des ellipses dans les commentaires sportifs télévisés. Dans le passage suivant, qui correspond à la présentation des coureurs en lice, le commentateur indique systématiquement le couloir dans lequel l'athlète s'apprête à s'élancer, avant de donner quelques informations à son sujet (notamment sur ses meilleures performances) :

[21] **Tom Hammond:** [...] lane two, **Avard Moncur of the Bahamas, gold medallist** of the two-thousand-and-one world championships, **lane three Tyler Christopher of Canada, set** the Canadian record at the two-thousand-and-five, world's bronze medallist in the world championships in Helsinki. **lane four,** Angelo Taylor, **won** gold medal at the Sydney olympics in the four-hundred-metre hurdles.

Grâce à la transcription de l'extrait, nous observons que le réalisateur propose un plan rapproché de chacun des athlètes (« *showing the contestants one by one* »), ce qui nous amène à penser que la rapidité avec laquelle le commentateur passe d'un coureur à l'autre coïncide avec celle des mouvements de la caméra. En d'autres termes, nous pouvons avancer que la présence de nombreuses ellipses dans certains passages s'explique par les contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs sportifs et qui les obligent à s'exprimer aussi synthétiquement que possible. Selon cette logique, ces nombreuses ellipses, dont nous considérons que la compréhension est rendue difficile par la séparation du son et des images, semblent relever d'une stratégie de condensation, de ce que M.A.K. Halliday (1967) appelle une « grammaire économique » (« *economy grammar* »).

Cette hypothèse est contredite par le fait que la disparition des ellipses ne coïncide pas parfaitement avec la fin de la course, puisque les interventions qui suivent la victoire de Jeremy Wariner en comptent encore trois :

[22] **Lewis Johnson:** and Tom, the whole battle plan for both Taylor and Merritt was get close enough to him at three-hundred, put some pressure on him, but **Jeremy Wariner, the heart of a champion.** he took this race out, he could not see them to his inside, but he stuck to his script, and at three-hundred metres he was clear, and he never looked back, they never were able to pull up on his side and really challenge him.

**Tom Hammond:** and **the official time,** forty-three forty-five, **personal best** for Jeremy Wariner.

Ici, rien n'indique que les commentateurs sont soumis à quelque contrainte que ce soit. En revanche, nous pouvons supposer que la raison pour laquelle la disparition des difficultés de compréhension se fait de manière progressive est que la course a été très intense et que les commentateurs sont encore sous le coup de l'émotion. Le syntagme nominal « *the heart of a*

*champion* », en particulier, appartient à un autre registre que le reste de l'énoncé : alors que le commentateur décrit de manière factuelle la stratégie mise en œuvre par Angelo Taylor et Lashawn Merritt durant la course, il porte ensuite un jugement modal sur le nouveau champion du monde à travers cette métonymie à connotation dithyrambique. La conjonction de coordination *but*, qui la précède, semble d'ailleurs marquer cette rupture, car elle n'exprime pas la concession : son remplacement par *however* produit un résultat sémantiquement douteux. Sa fonction est plutôt énonciative, dans la mesure où elle signale une rupture entre deux événements linguistiques<sup>5</sup>. Il serait hâtif de tirer des conclusions à partir de cette seule occurrence, mais nous pouvons tout de même avancer l'idée que le changement de registre participe à la prolifération de difficultés de compréhension dans les commentaires sportifs télévisés dans la mesure où il tend à s'accompagner de ruptures syntaxiques, en particulier lorsque l'énonciateur exprime subitement un point de vue subjectif sur le procès.

Il s'agit à présent de commenter la nature des ellipses repérées dans le corpus. Pour ce faire, nous proposons de nous arrêter sur un premier passage, tiré de l'extrait RUGBY2 :

[23] **Eddie Butler:** down goes Danny Grewcock. Harry Ellis, outstanding against Scotland, wants Phil Vickery out of his way so he can feed his half-back partner Wilkinson who went deliberately down field, the switch **between Dempsey and Hickie**. Denis Hickie finds only Martin Corry, **Jonny Wilkinson, to O'Gara**.

**Brian Moore: no fullback!**

**Eddie Butler:** but Martin Corry is there, well taken on the second attempt. it's out, Harry Ellis was just looking at options beyond the breakdown area, he's had to bury himself in the ruck, **Wilkinson to Mike Tindall**.

**Brian Moore:** and he gets it off the field! well he did well the second time, didn't he? I think there's a little bit of shepherding there by Harry Ellis, but he got away with it, so...

**Eddie Butler: Rory Best of Ulster, Paul O'Connell of Munster, Donacha O'Callaghan at the front, O'Connell, behind him, O'Connell the target, well taken, well read by Martin Corry, charging through one poorly deflected Irish ball, Danny Grewcock tries to raise his knees, Wilkinson, Andy Farrell!** the offload came late, O'Driscoll got a boot in. **Strettle, had** a busy opening period, the follow-up tackle **by Horgan**, but that's better by Strettle, **very good counter-attack**, but **only as far as Girvan Dempsey**, Strettle has to make the tackle.

**Brian Moore:** he did well there.

**Eddie Butler:** there might be something up this blind side for Ireland, **O'Driscoll, infield**, Horgan just couldn't quite take the pass from Marcus Horan the prop.

---

<sup>5</sup> Nous nous appuyons sur l'analyse que proposent M.A.K. Halliday et R. Hasan de l'adverbe *next* dans les énoncés *next he inserted the key into the lock* (a) et *next, he was incapable of inserting the key into the lock* (b) : « [w]e shall [...] classify them both as TEMPORAL. But the 'nextness' is really rather different in the two instances. In (a), it is a relation between events. In (b), on the other hand, the preceding sentence might be First he was unable to stand upright; here there are no events; or rather, there are only LINGUISTIC events, and the time sequence is in the speaker's organization of his discourse » (1976 : 239).

Comme ce passage nous permet d'en prendre conscience, une large majorité des ellipses que nous avons repérées dans le corpus sont des ellipses verbales. Pour mettre ce phénomène en évidence, nous revenons sur une des interventions d'Eddie Butler dans l'exemple [23] :

[24] **Eddie Butler: Rory Best of Ulster, Paul O'Connell of Munster, Donacha O'Callaghan at the front, O'Connell, behind him, O'Connell the target, well taken, well read by Martin Corry, charging through one poorly deflected Irish ball, Danny Grewcock tries to raise his knees, Wilkinson, Andy Farrell!**

Dans cet énoncé il n'y a qu'un seul verbe en trois lignes (*tries*), auquel il faut ajouter cinq verbes non conjugués : trois à la forme *-en* (*taken, read* et *deflected*), un à la forme *-ing* (*charging*) et un à la forme *to+V* (« *to raise* »). Cette rareté est d'autant plus saisissante que la phrase nominale est traditionnellement considérée comme étant irrecevable en anglais, contrairement à des langues comme le russe ou le hongrois ; pourtant, elle ne saurait expliquer à elle seule son opacité, dans la mesure où rien n'est plus facile que de produire une longue phrase parfaitement grammaticale en utilisant très peu de verbes. Il suffit pour cela de multiplier les propositions juxtaposées ou d'avoir recours à l'ellipse – cette dernière étant, comme le rappellent Claudine Haroche et D. Maingueneau, « une opération à l'œuvre dans l'exercice du langage le plus quotidien » (1983 : 143). Afin d'illustrer l'idée que l'ellipse n'empêche en rien l'énonciateur d'exprimer une pensée parfaitement claire, nous empruntons à Kirsten Gengel l'énoncé *John gave Mary a book and Jane will Bill* (2008 : 200), qui peut être glosé par *John gave Mary a book and Jane will give a book to Bill* et dont l'acceptabilité nous paraît indéniable malgré les multiples ellipses qu'il contient.

La première partie de l'énoncé (« *Rory Best of Ulster, Paul O'Connell of Munster, Donacha O'Callaghan at the front, O'Connell behind him, O'Connell the target* ») consiste en une série de syntagmes nominaux marqués sur le plan prosodique par une intonation montante suivie d'une courte pause, comme le signalent les virgules. Ce type d'intonation a pour effet d'isoler les syntagmes et de les rendre indépendants les uns des autres, ce qui semble indiquer que les syntagmes nominaux concernés ne participent à aucune relation prédicative (en l'absence de verbe, ils ne peuvent être ni sujets, ni objets, ni même circonstants). Nous comprenons mieux pourquoi cet extrait pose problème : tout porte à croire que chacun de ces syntagmes constitue un message à part entière, mais nous ne sommes pas en mesure d'en identifier précisément le contenu.

Dans les syntagmes « *Rory Best of Ulster* » et « *Paul O'Connell of Munster* », dont la structure est identique, le premier élément correspond au nom d'un joueur, tandis que le syntagme prépositionnel ayant pour tête *of* indique la province irlandaise pour laquelle il joue. Il paraît possible d'avancer que le nom des joueurs constitue le thème de l'énoncé, c'est-à-dire l'élément connu sur lequel l'énonciateur s'appuie, tandis que « *of Ulster* » et « *of Munster* » en sont le rhème, c'est-à-dire l'information nouvelle dont l'énonciateur souhaite faire part à son destinataire<sup>6</sup>. Une telle hypothèse repose sur l'idée qu'il existerait une relation d'identification sous-jacente entre le sujet et le groupe prépositionnel, comme celle qu'instaure généralement la copule<sup>7</sup> *be* entre un sujet et son attribut. Nous pourrions ainsi proposer les gloses suivantes : *Rory Best is from Ulster*, *Paul O'Connell is from Munster*, *Donacha O'Callaghan is at the front* et enfin *O'Connell is the target*.

Cette interprétation, qui présuppose une ellipse de la copule *be* dans chacune des propositions séparées par une virgule, présente l'avantage de donner un sens à des syntagmes nominaux qui pouvaient, au départ, en paraître dépourvus. Pourtant, elle est contredite par la présence, dans les syntagmes *Donacha O'Callaghan at the front* et *O'Connell the target*, de l'article *the* à droite du nom propre. Comme nous l'avons déjà rappelé, on qualifie *the* d'article défini « car le référent du nom qu'il accompagne est censé être clairement identifié et connu, à la fois de l'énonciateur et du co-énonciateur » (Lapaire et Rotgé 1992 : 20) ; les référents des noms *front* et *target* sont donc présentés par l'énonciateur comme étant déjà connus, soit parce qu'ils ont déjà été mentionnés (ce que M.A.K. Halliday et R. Hasan appellent « endophore »), soit parce qu'il s'agit d'éléments présents dans le contexte (on parle alors d'« anaphore situationnelle » ou d'« exophore »), soit parce qu'ils sont connus de tous (constituant de ce fait une anaphore culturelle). Pour mieux comprendre le fonctionnement de ces syntagmes, nous proposons de reconstituer la genèse de l'énoncé « *Donacha O'Callaghan at the front* ». Nous émettons l'hypothèse qu'il s'est constitué en quatre étapes :

---

<sup>6</sup> Voici comment Franck Neveu définit les notions de thème et de rhème : « [L]a notion de thème est une notion assez instable, de nature informationnelle, qui sert fréquemment à désigner, dans une perspective phrastique tantôt discursive, soit le support de l'information, soit ce qui au moment de l'énonciation appartient déjà au champ de la conscience et figure comme 'donné'. Par distinction, le rhème est généralement défini comme l'information qui est communiquée à propos du support constitué par le thème. Thème et rhème opposent donc des degrés informationnels très différents : le thème, informationnellement faible, correspond au constituant de l'énoncé qui reçoit le degré le moins élevé de la dynamique communicationnelle : le rhème, informationnellement fort, est la partie de cet énoncé qui reçoit le degré le plus élevé de cette dynamique. » (2004, article « thème »).

<sup>7</sup> On parle de « copule » pour désigner un verbe de type attributif, c'est-à-dire qui sert à lier un sujet à son attribut. Bien que, comme le note Maurice Grevisse, le verbe « être » soit « le verbe copule par excellence » (1993 [1936] : 323), d'autres verbes d'état sont capables de remplir la même fonction, comme « devenir » ou encore « rester » (ces remarques valent aussi pour les verbes *be*, *become* ou *stay* en anglais).

1. a front
2. the front
3. at the front
4. Donacha O'Callaghan at the front

Nous considérons que l'énoncé présuppose en premier lieu l'existence de *front*, c'est-à-dire d'un « devant » (et donc d'un « derrière », en poussant la logique jusqu'à son terme). L'article indéfini *a*, en déterminant le nom, pose l'existence de son référent dans le monde réel ; il lui assigne par ailleurs des limites (le référent du nom est ainsi discontinu et singulier) et le situe au premier plan de l'énonciation<sup>8</sup>. L'article défini *the*, dans un second temps, permet à l'énonciateur de renvoyer le référent du nom au second plan énonciatif grâce à ses propriétés mémorielles : comme l'expliquent Jean-Rémi Lapaire et Wilfried Rotgé,

La dimension **anaphorique** de THE (lit. "qui porte vers l'arrière") en fait l'instrument par excellence du souvenir : la "mémoire" des faits et celle des opérations psycho-grammaticales d'évaluation, de localisation, d'identification collaborent on ne peut plus étroitement. [...] À ce titre, le **caractère mémoriel de THE** n'est pas sans présenter de troublantes similitudes avec certaines utilisations de – ING [...], marqueur avec lequel il œuvre fréquemment de concert dans la rhétorique du souvenir. (1998 : 112)

La troisième étape de ce processus consiste à rattacher le syntagme nominal *the front* à la préposition *at*, grâce à laquelle l'énonciateur fait de *front* un repère et indique par la même occasion la nature de ce repérage : il s'agit d'une localisation spatiale sans mouvement (à l'inverse de *to*). Pour terminer, le syntagme prépositionnel est attribué au nom propre *Donacha O'Callaghan*, dont le statut syntaxique de tête du syntagme nominal fait de son référent l'élément localisé par rapport au repère *front*.

En définitive, nous constatons qu'il est très difficile, face à une syntaxe aussi peu commune, de caractériser la relation entre les éléments qui le composent : alors que, dans un premier temps, nous avons suggéré que les syntagmes nominaux étudiés ci-dessus sont conformes à la structuration informationnelle classique de l'anglais (avec le thème positionné à gauche et le rhème à droite), l'analyse que nous venons de proposer du segment « *Donacha O'Callaghan at the front* » tend à indiquer que l'élément au premier plan de l'énonciation dans l'énoncé se situe à gauche – structuration informationnelle plus rare, mais que l'on retrouve dans les structures clivées de type *it is Donacha O'Callaghan who is at the front*. Cette

---

<sup>8</sup> Bien que de nombreux linguistes associent l'indéfini à la nouveauté, nous préférons dire qu'il met le référent au premier plan de l'énonciation. Cette formulation permet à notre sens d'aborder avec souplesse le retour de l'indéfini, comme dans l'énoncé *the bag I bought really is a beautiful bag*.

analyse met ainsi au jour les difficultés qui se présentent à celui qui s'aventure à lire les commentaires sportifs télévisés sans voir les images de la rencontre : l'énoncé se révèle si incomplet en surface qu'il est impossible de caractériser la relation qu'entretiennent ses différentes composantes et de percevoir avec précision le message que l'énonciateur souhaite exprimer.

En revenant à l'exemple [24], nous constatons que certains arguments de la relation prédicative sont passés sous silence, comme dans le segment « *well taken, well read by Martin Corry* ». Comme l'indique la préposition *by* à droite du verbe *read*, l'agent des deux procès est mentionné ; en revanche, nous n'avons aucune indication concernant le patient du procès : nous sommes incapable de dire ce qui a été « bien pris » et « bien lu » par Martin Corry. D'un point de vue syntaxique, la logique voudrait que nous cherchions la réponse à cette question dans le syntagme nominal « *O'Connell the target* », que l'on pourrait envisager comme étant l'antécédent du syntagme qui nous intéresse actuellement : toutefois, l'énoncé \**O'Connell the target, who is well taken, well read by Martin Corry* aboutit à un non-sens. De ce fait, nous parvenons à la conclusion que le patient des procès <*Martin Corry-take well*> et <*Martin Corry-read well*> est occulté<sup>9</sup>. Or, un tel phénomène a de quoi surprendre : autant il est fréquent de passer sous silence l'objet direct du verbe à la voix passive (ce dernier pouvant être réintroduit dans la structure de surface par le biais de la préposition *by*), autant l'effacement du sujet n'est pas une pratique courante. Sans nous attarder sur les raisons de cette stratégie énonciative, sur laquelle nous revenons dans la troisième partie (chapitre 2, section 1), nous pouvons souligner que le patient du procès semble avoir une pertinence plus faible que l'agent aux yeux de l'énonciateur, ce qui va à l'encontre de l'analyse traditionnellement faite de la voix passive : comme l'explique Jacqueline Guillemin-Flescher, la passivation est « une opération qui consiste à orienter la relation prédicative à partir d'un terme qui n'est pas l'origine du procès » (1981 : 496, cité dans Lapaire et Rotgé [1998 : 366]).

Nous poursuivons la caractérisation des ellipses repérées dans le corpus en nous penchant sur un passage tiré de l'extrait FOOT, qui met en évidence que les ellipses sont aussi nombreuses que dans RUGBY2, en particulier les ellipses verbales :

[25] **Jonathan Pearce: Fletcher's touch**, Gillespie in there again, he's a man possessed at the moment, now **Quinn, Johnson**, prodding a pass to Healy, and he was looking fo the return, Delaney got a touch, Gillespie **coming in** off a wide position. oh, **looking** for Elliott and **finding** him... Duffy

<sup>9</sup> Conformément à la tradition linguistique, nous représentons la relation prédicative entre crochets pointus. L'élément précédant la barre oblique correspond au sujet, celui qui la suit au prédicat (la partie de la proposition qui porte l'information à propos du sujet).

clears. Simon Davies, who's not seen much of the ball at the start of this second half. **terrific game**. Elliott got back but it comes to Hartson, Craigan fell... **more rivalry** from the Scottish Premier football.

**Mark Bright: frustration, frustration** there. the ball ran through to John Hartson, **didn't** really get hold of it at the edge of the box... just as he gets loose from there, he's trying to win it back, I think he's just trying to win it back, and he concedes a free kick. it's just one of those things, you know, every time you touch the ball the crowd are on to you, you've missed a penalty, and the frustration just builds a little bit.

**Jonathan Pearce: amazing game** when they last met, Craigan and Hartson, **four-four, Celtic and Motherwell**.

Comme leurs confrères Eddie Butler et Brian Moore, Jonathan Pearce et Mark Bright ont tendance à juxtaposer de nombreux syntagmes nominaux. La plupart sont très courts, comme « *terrific game* », « *frustration here* » ou les noms propres *Quinn* et *Johnson* qui, étant séparés par une intonation montante, peuvent être considérés comme des propositions indépendantes ; il arrive toutefois qu'ils soient plus longs, à l'image de « *amazing game when they last met, Craigan and Hartson, four-four, Celtic and Motherwell* », que l'on pourrait décrire comme une phrase nominale complexe.

La glose suivante, dans laquelle nous avons signalé en gras les éléments ajoutés, montre qu'une manipulation simple permet souvent de rendre aux énoncés leur acceptabilité grammaticale :

**Jonathan Pearce: this is** Fletcher's touch, Gillespie **is** in there again, he's a man possessed at the moment, now **this is** Quinn, **this is** Johnson, prodding a pass to Healy, and he was looking for the return, Delaney got a touch, Gillespie **is** coming in off a wide position.

Il suffit ainsi de construire ce que certaines grammaires appellent un énoncé « présentatif » à l'aide du démonstratif *this*, qui permet à l'énonciateur de désigner le référent du nom, et de la copule *be* (qui joue alors le rôle d'opérateur d'identification) ; de même, l'insertion de *be* entre le nom *Gillespie* et le verbe *come*, ici à la forme *-ing*, permet de rendre recevable l'énoncé « *Gillespie coming in off a wide position* ». Cette manipulation met en évidence le déficit informationnel que ces formes présentent : en tentant d'insérer un verbe conjugué dans la structure de surface, nous observons que nous ne disposons d'aucune information concernant la situation des procès par rapport à l'axe orienté du temps. Surtout, elle nous amène à nous demander pourquoi les commentateurs sportifs recourent si fréquemment à ces propositions nominales, alors qu'ils disposent de tournures équivalentes dont l'acceptabilité grammaticale ne peut être mise en cause. Cette question nous semble d'autant plus opportune que la manipulation ci-dessus ne conduit pas à un allongement

significatif de l'intervention de Jonathan Pearce, confirmant ainsi que leur emploi par les commentateurs sportifs ne découle pas seulement d'une volonté de s'exprimer de la manière la plus synthétique possible.

Nous poursuivons cette réflexion en nous appuyant sur le passage suivant, tiré de RUGBY1 – extrait dans lequel les ellipses s'avèrent aussi nombreuses que dans RUGBY2 et FOOT, ce qui tend à confirmer qu'elles constituent un trait distinctif des commentaires sportifs télévisés :

[26] **Gordon Bray:** **second week** in a row, the Welsh are not reading the script! this isn't how it's supposed to happen... **great counter-attack** by their back three.  
**Chris Handy:** **Adam Jones**, the curly head at tight-head prop for Wales on the far side...  
**Gordon Bray:** so, **not staying bound** on the scrum, against the youngster Jonathan Thomas, the number eight, you must stay bound with both arms until the ball is out of the scrum. but you gotta add this to scrambling defence of England, as well. they're covering up in desperation at the moment, and here's Shane Williams! the Welsh have conceded three penalties so far... **Thomas**, and **Williams**, **didn't** get round Moody... we're just short at the halfway line, **Stephen Jones**, this is Daffyd Jones...  
**Tim Horan:** now you're gonna get the chance to see the England defensive line come up as one.  
**Gordon Bray:** this is Charvis, **couldn't** get away from Martin Johnson, **lost** a bit of grounds, **Jones**... and Jason Robinson **on his twenty-two**, almost sliding through the gap, but Taylor got him on halfway... here's Cohen, trying to get his arm over the defender, **Dawson**, **Thompson**, England **making** steady progress...

Plusieurs segments s'inscrivent dans la continuité de la remarque que nous venons de formuler à propos de l'absence de fondement « économique » du recours à l'ellipse dans les commentaires sportifs télévisés. C'est le cas de « *great counter-attack by their back three* », de « *not staying bound on the scrum, against the youngster Jonathan Thomas, the number eight* » et de « *England making steady progress* », dans les exemples [27], [28] et [29].

L'exemple [29] est sans doute le plus frappant, puisqu'il suffit d'introduire *be* pour obtenir la périphrase *be+ing*, ou de remplacer *making* par *make* si l'on veut conjuguer le verbe au présent simple. L'interprétation que nous considérons la plus plausible de l'exemple [28] est celle qui fait de Jonathan Thomas le sujet profond du verbe *staying* : il nous semble que Gordon Bray aurait tout aussi bien pu dire quelque chose comme *the youngster Jonathan Thomas, the number eight, didn't stay bound on the scrum* – tournure qui est à la fois plus courte et plus recevable que la forme originale. Enfin, dans la mesure où le nom *counter-attack* peut également être employé comme un verbe, nous considérons que le syntagme nominal dans l'exemple [27] est l'équivalent de *their back three counter-attacked greatly* (nonobstant les problèmes que posent ces équivalences, en particulier le choix du temps grammatical). À nouveau, le fait que les commentateurs sportifs privilégient ces formes

nominales malgré les problèmes de recevabilité qu'elles posent laisse à penser que ces structures s'inscrivent dans une stratégie énonciative : nous devons par conséquent nous interroger sur l'intérêt qu'une telle manière de présenter l'information peut avoir pour l'énonciateur et sur ce qu'elle nous apprend à propos des commentaires sportifs télévisés. En attendant de traiter ces questions dans la troisième partie (chapitre 3, section 3.3), à partir de l'analyse du syntagme nominal « *mishandle there by Iestyn Thomas* », nous notons qu'un grand nombre de syntagmes nominaux indépendants repérés au cours de notre analyse sont précédés d'un adjectif évaluatif : dans RUGBY1, c'est le cas de « *great counter-attack by their back three* », que nous venons de citer dans [26], de « *good start there from Brent Cockbain* » ou encore de « *good tackle by McBryde* ». Nous pouvons avancer que l'emploi de ces structures s'explique, au moins en partie, par la mise en valeur du jugement énonciatif qu'elles permettent – hypothèse sur laquelle nous revenons lors de notre étude de la description dans les commentaires sportifs télévisés, dans la troisième partie (chapitre 1, section 3).

Après avoir montré que les ellipses constituent souvent un obstacle à la compréhension des propos des commentateurs, et avoir mis en lumière les questions que pose l'effacement relativement fréquent des verbes conjugués, nous examinons l'utilisation des déictiques par les commentateurs sportifs.

## 2) Les déictiques

Dans les cinq extraits de notre corpus, les difficultés de compréhension proviennent souvent des démonstratifs *this* et *that*, des adverbes *here* et *there*, du pronom *it*, ainsi que de syntagmes nominaux introduits par l'article défini *the* – autant d'éléments qui ont pour point commun d'appartenir à la catégorie des déictiques. Pour bien comprendre en quoi ces formes sont susceptibles de poser problème, il faut garder à l'esprit que le propre de cette classe est de constituer un « ensemble de signes 'vides', non référentiels par rapport à la réalité », comme l'explique É. Benveniste (2008a [1966] : 254) ; c'est ce qui explique pourquoi certains grammairiens qualifient volontiers les déictiques de « référence[s] fluctuante[s] » (Lapaire et Rotgé 1998 : 57)<sup>10</sup>. De ce fait, la propension des déictiques à brouiller la lecture des commentaires sportifs télévisés apparaît plus clairement : si les commentateurs emploient

---

<sup>10</sup> Pour prendre un exemple humoristique, nous pouvons évoquer les affichettes « *Free Beer Tomorrow* » que l'on trouve parfois à l'entrée des *pubs*, et qui exploitent avec malice ce caractère fluctuant.

ces outils linguistiques pour renvoyer à des éléments précis de la rencontre, ces références perdent en revanche toute consistance dès lors que le lien entre le texte et les images est rompu.

Comme pour les ellipses, notre analyse révèle que les difficultés de compréhension liées aux déictiques sont très nombreuses dans l'ensemble du corpus ; par ailleurs, nous constatons que les variations mises au jour en étudiant les ellipses valent également pour les déictiques, ce qui confirme l'importance de l'influence de l'événement commenté sur les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés.

Nous proposons de caractériser les déictiques repérés dans notre analyse en nous appuyant sur le passage suivant, tiré de RUGBY2 :

[30] **Eddie Butler:** **he's** up and running. Jonny Wilkinson, Farrell, Wilkinson on the loop, Strettle in from the opposite wing, tackled by O'Driscoll and held up in the air. introduction to the international midfield, England though have **it**, George Chuter took **the pass** from Farrell, Farrell goes into **the ruck**, Ellis, Wilkinson, only Corry outside him, Dennis Leamy, or Simon Easterby rather, makes the tackle on Wilkinson. Ellis, oops, a lot of forwards outside Harry Ellis, and it wasn't clear who was going to get the ball, because Jonny Wilkinson was tied up elsewhere. England are still in possession, George Chuter, tackled by David Wallace, lost! oh, the charge down... waste of a turnover, perhaps, but Peter Stringer knew there was a huge gap behind England.

**Brian Moore:** yeah... well it was really caused by the fact that **the gang** tackled **there**, and that's the real problem, **he's** driven backwards. interesting watching England, they were doing a very, very complex move, I can't help thinking that earlier on, why didn't they just let Farrell run?

**Eddie Butler:** Denis Leamy broke away from the scrum, did well, now, then, Ireland, this could be interesting, oh, Gordon D'Arcy didn't see **it**, they did have men outside D'Arcy for a moment.

**Brian Moore:** yeah, you're right, but, I mean, if you've got a bouncing ball it's like **that**, if it had gone straight to him, they would have exploited it.

**Eddie Butler:** O'Driscoll short to Dempsey, offload, picked up by Denis Hickie, Stringer, Leamy, runs against Louis Deacon, who flips him round. now **they** have numbers again, Shane Horgan, Joe Worsley tries to shadow him, Easterby couldn't get the pass away. Strettle had a chance, but the whistle had gone before that.

**Brian Moore:** well what a waste, you will see, three to one **out here**, Strettle using his arms and leaving the outside man, and managed to get into, well, good play by him, you've got to make a decision **there**, you've got to hit the man with the ball or you've gotta stay outside. if you get caught in the middle, it's worst of both worlds.

Les déictiques repérés ci-dessus ont tous en commun de ne pas pouvoir être interprétés grâce à la grammaire. Par exemple, le co-texte ne nous permet pas de déterminer à quel joueur le pronom *he* fait référence, dans la proposition « *he's driven backwards* » : on pourrait imaginer qu'il reprend le nom « *Peter Stringer* » dans l'intervention précédente, mais la distance entre les deux éléments rend cette hypothèse peu vraisemblable. De même, la structure syntaxique de l'énoncé « *introduction to the international midfield, England though have it* » laisse à penser que le pronom *it* renvoie au syntagme nominal « *the international*

*midfield* » ; pourtant, cette interprétation aboutit à un non-sens, à savoir *?England though have the international midfield*<sup>11</sup>.

L'opacité référentielle des adverbes *here* et *there*, sur lesquels nous revenons en détail dans la troisième partie (chapitre 2, section 2), se laisse aisément appréhender : il est évident que, sans les images, il nous est impossible de savoir à quels lieux les commentateurs sportifs font référence, comme la mention « *you will see* », qui précède le segment « *three to one out there* », permet de le mettre en évidence. L'opacité des articles définis, en revanche, mérite qu'on s'y attarde. Avant de revenir au corpus, nous nous arrêtons sur la valeur principale du défini. Comme le rappellent P. Larreya et C. Rivière,

On emploie un déterminant défini quand la situation ou le contexte indiquent de façon claire ce à quoi il est fait référence (être, objet, matière, action, idée, qu'ils soient dénombrables ou indénombrables, uniques ou multiples) : il n'y a pour l'interlocuteur qu'un objet (ou groupe d'objets, ou quantité de matière) qui corresponde à la description. (2003 : 152)

Pour qu'un objet acquière ce caractère défini, plusieurs processus cognitifs peuvent être mis en œuvre. L'énonciateur et son interlocuteur peuvent être en présence de l'objet, levant ainsi toute ambiguïté éventuelle quant à son identité (c'est le cas dans des exemples comme *Can you pass me the red pen?* ou *What do you think of the painting?*). L'objet peut faire partie des connaissances partagées par l'énonciateur et l'interlocuteur, à l'image de *Here comes the sun*, de *I would love to go to the beach tomorrow* ou de *I think Kevin has the flu*. Enfin, l'identité de l'objet peut être parfaitement claire pour l'énonciateur comme pour l'interlocuteur si cet objet a été mentionné précédemment, auquel cas on parlera généralement de « seconde mention », par opposition à l'article indéfini *a* qui permet typiquement d'introduire un objet pour la première fois. Ainsi, pour reprendre un exemple proposé par P. Larreya et C. Rivière, on n'aura aucune difficulté à comprendre un énoncé comme *The wine is excellent* si l'énonciateur a dit préalablement *I bought some wine yesterday* (*ibid.* : 153). Il faut préciser, pour terminer, qu'il n'est pas nécessaire que la reprise corresponde parfaitement à la première mention, l'esprit humain étant parfaitement capable de reconstruire le lien entre deux énoncés ; ainsi, *the wine is excellent* pourrait tout à fait être perçu comme une reprise de *have you ever been to Portugal?* ou de *I have been to Paul Bocuse's restaurant twice this year*.

À présent, nous revenons sur une des interventions d'Eddie Butler dans le passage [30] :

---

<sup>11</sup> Selon l'usage, nous utilisons le point d'interrogation en début d'énoncé pour signaler que la forme est douteuse (ou acceptable dans un contexte très spécifique seulement) et l'astérisque pour indiquer que la forme est irrecevable.

[31] **Eddie Butler**: he's up and running. Jonny Wilkinson, Farrell, Wilkinson on **the loop**, Strettle in from **the opposite wing**, tackled by O'Driscoll and held up in the air.

Nous y trouvons deux syntagmes nominaux constitués d'un nom commun et de l'article défini *the* (« *the loop* » et « *the air* »), et un troisième syntagme nominal qui compte en plus un adjectif (« *the opposite wing* »). Selon nous, « *the air* » doit être distingué de « *the loop* » et « *the opposite wing* ». Le premier de ces syntagmes nominaux, que l'on pourrait traduire par « en hauteur » dans le contexte de l'énoncé, ne présente aucune difficulté de compréhension : l'air, au même titre que le soleil, la plage ou la grippe dans les exemples proposés précédemment, fait partie des connaissances partagées par tous et ne nécessite donc pas de première mention (rien ne nous interdit d'ailleurs de penser qu'une première mention de type *there is air* serait immédiatement perçue comme cocasse et troublerait le destinataire plus qu'elle ne l'aiderait). L'extrait RUGBY2 compte un grand nombre de cas similaires, comme les syntagmes « *his head* » et « *his arms* » dans l'énoncé « *well his shoulders aren't gonna be above his head, look, Phil Vickery's not allowed to bind on his arms* » : l'énonciateur peut évidemment se permettre de ne pas faire de première mention (*Phil Vickery has two arms and a head*) sans craindre de perturber son interlocuteur.

En revanche, cette vaste banque de données, que les linguistes nomment tantôt « connaissance partagée », tantôt « savoir commun », ne nous permet absolument pas de savoir à quelle boucle Eddie Butler fait référence dans le syntagme nominal « *the loop* ». On constate rapidement que le co-texte n'y fait aucune référence, ce qui exclut l'hypothèse d'une seconde mention. Dans cette perspective, « *the loop* » ne peut avoir de sens pour l'énonciateur et l'interlocuteur que si le référent est présent sous leurs yeux ; il nous est par conséquent impossible de reconstruire la référence en étudiant les propos des commentateurs indépendamment des images.

Une analyse comparable peut être menée à propos de « *the opposite wing* » : comme précédemment, l'énonciateur fait référence à une certaine aile, mais aucune des explications apportées par P. Larreya et C. Rivière ne nous permet d'identifier l'élément en question. Si l'on peut présumer que *wing* renvoie au bord du terrain (la zone contiguë à la ligne de touche), au même titre que le mot « aile » en français, il est en revanche impossible de savoir de quel côté du terrain il s'agit puisque le seul indice dont nous disposons est l'adjectif *opposite*, qui n'a de sens que s'il est accompagné d'un repère stable. C'est le cas dans

l'exemple suivant, tiré d'un manuel d'histoire<sup>12</sup>, où le sens de l'adjectif *opposite* ne peut pas être compris sans l'aide de la première phrase, qui sert de repère à l'adjectif :

The British government thought that by coming down hard on Massachusetts, it could isolate the colony and keep the rest of the 13 Colonies from following the example of Massachusetts. But the Intolerable Acts had the opposite effect.

En définitive, nous constatons que les informations dont nous disposons dans les commentaires sportifs télévisés sont trop rares et incomplètes pour que nous puissions comprendre ce à quoi un très grand nombre de déictiques font référence. De ce fait, il n'est pas surprenant de lire dans Halliday et Hasan (1976) que les déictiques, dont le fort pouvoir cohésif est souvent mis en avant (ils nous obligent à rechercher dans le contexte les éléments qu'ils reprennent), sont également susceptibles de créer de réelles confusions. Voici par exemple ce que les auteurs écrivent à propos de l'énoncé *Wash and core six cooking apples. Put them into a fireproof dish.* :

The texture is provided by the cohesive RELATION that exists between *them* and *six cooking apples*. It is important to make this point, because we shall be constantly focusing attention on the items, such as *them*, which typically refer back to something that has gone before; but the cohesion is effected not by the presence of the referring item alone but by the presence of both the referring item and the item that it refers to. In other words, it is not enough that there should be a presupposition; the presupposition must also be satisfied. (*ibid.* : 3)

Nous abordons maintenant le troisième phénomène qui a retenu notre attention par sa propension à rendre certains passages difficiles à interpréter sans les images, à savoir la tendance des commentateurs sportifs à réduire la valence de certains verbes<sup>13</sup>.

### 3) La réduction de la valence des verbes

En analysant l'énoncé « *well taken, well read by Martin Corry* », dans l'exemple [24], nous avons eu observé que les commentateurs sportifs ne mentionnent pas toujours tous les

<sup>12</sup> « The Declaration of Independence: Cry for Freedom ». Consulté le 10 juin 2015 sur <[www.socialstudiesforkids.com/articles/ushistory/declaration.htm](http://www.socialstudiesforkids.com/articles/ushistory/declaration.htm)>.

<sup>13</sup> La valence des verbes correspond au nombre de participants qu'un verbe requiert pour être saturé, c'est-à-dire pour que son fonctionnement soit grammaticalement correct. Dans un énoncé comme *Mary gave a book to Tom*, on constate que le verbe a un fonctionnement trivalent parce qu'il implique un agent (le sujet *Mary*), un objet (le complément d'objet direct *book*) et un bénéficiaire (le complément d'objet indirect *Tom*).

participants aux procès qu'ils expriment. Si ce phénomène est bien moins fréquent que les ellipses et les déictiques que nous venons de commenter, comme un rapide parcours de nos analyses permet de s'en rendre compte (nous constatons alors qu'il ne figure que dans les extraits RUGBY1, RUGBY2 et FOOT), nous ne pouvons pas pour autant considérer l'énoncé « *well taken, well read by Martin Corry* » comme un cas isolé. Pour l'illustrer, nous nous penchons tout d'abord sur trois passages de RUGBY2 :

[32] **Eddie Butler:** Ronan O'Gara who scored all Ireland's points against France in the last match, including the first-half try... Paul O'Connell, the heart of the Irish forwards, wearing five. Rory Best the hooker, just checking the call, up goes O'Connell. England have done well to drag it down, Easterby and Leamy, the back-rowers, break away from the ruck. Stringer, O'Gara, back behind Strettle, with Shane Horgan **chasing**, Strettle should have time. here's a glimpse of his pace, was he taken late by Horgan?

[33] **Brian Moore:** Well, though Andy Farrell **offloaded**, and Brian O'Driscoll **kicked** there, he did make ground against D'Arcy. Well, a bit hopeful, that, wasn't looking...

[34] **Brian Moore:** Farrell was inside, and that was Wilkinson who **tackled** at centre...

**Eddie Butler:** Now then Strettle, with a chance to counter, Peter Stringer, back **covering**, well read by the scrum-half. Shane Horgan. England plays in front of the kicker, not ten metres.

**Brian Moore:** Sort of bounced well, not within 10, but the more important thing, I think, was the way which Ireland sought to attack there, inside the outside centre down the centre channel but they **found**, England had swapped the defence over, to give Wilkinson, who's got a bit more pace, the responsibility of taking O'Driscoll, and Farrell inside him.

Dans ces trois passages, plusieurs relations prédicatives donnent l'impression d'être incomplètes : alors que le fonctionnement typique des verbes *chasing*, *offloaded*, *kicked*, *tackled*, *covering* et *found* est transitif, nous constatons qu'ils sont tous dépourvus de complément d'objet dans l'extrait.

Pour mieux comprendre la stratégie à l'œuvre, nous nous concentrons tout d'abord sur le verbe *chase* dans l'exemple [32]. Le référent du sujet « *Shane Horgan* » est manifestement en train de courir après quelqu'un ou quelque chose. Immédiatement à la droite du verbe, on trouve le nom propre *Strettle*. Pourtant, l'hypothèse selon laquelle il occuperait la fonction de complément d'objet direct du verbe *chasing* nous semble à exclure : non seulement l'intonation de l'énonciateur témoigne d'une rupture syntaxique entre *chasing* et *Strettle*, mais il faudrait en outre que *Strettle* soit suivi d'un pronom relatif pour rendre cette hypothèse recevable (en reliant la proposition « *should have time* » à son antécédent).

Par ailleurs, il faut remarquer que la valence du verbe n'est pas le seul problème que pose cet énoncé : sa structure syntaxique s'écarte elle aussi de la norme grammaticale, puisque la

forme *-ing* doit être précédée d'un verbe ou d'un auxiliaire conjugué pour être jugée recevable (comme dans les exemples alternatifs *Shane Horgan is chasing* et *I can see Shane Horgan chasing*). Il n'est donc pas étonnant que ce passage pose tant de difficultés de compréhension : si diverses hypothèses sont envisageables (rien ne nous interdit de penser que Ronan O'Gara est le porteur du ballon ou que Shane Horgan lui court après afin de lui apporter son soutien), les ambiguïtés sont telles qu'il est impossible de vérifier leur véracité sans consulter les images. Il est donc essentiel d'établir une distinction nette entre le sens que notre intuition et notre connaissance du sport nous encouragent à construire, d'une part, et les informations que le texte nous fournit, d'autre part.

L'exemple [33] diffère du premier à deux égards. Non seulement les verbes *offload* et *kick* sont conjugués au prétérit, contrairement à *chasing*, mais l'énoncé paraît en outre recevable sur le plan syntaxique : la conjonction *though* indique que la proposition subordonnée « *though Andy Farrell offloaded* », à laquelle est juxtaposée la proposition « *and Brian O'Driscoll kicked there* », occupe la fonction de complément circonstanciel de concession, tandis que la proposition « *he did make ground against D'Arcy* » constitue la proposition principale (le pronom-sujet *he* reprenant vraisemblablement le nom propre « *Andy Farrell* »). La particularité des verbes *offloaded* et *kicked* est qu'ils fonctionnent généralement avec plusieurs arguments, mais qu'il leur arrive d'apparaître dans des emplois monovalents. Ainsi, *offload* est le plus souvent suivi d'un complément d'objet direct (comme dans *you have ten minutes to offload the truck* ou *the USB port allows you to connect a hard drive and offload some of the storage*, où on le traduit par « décharger »), mais son emploi intransitif est attesté, en particulier dans le contexte du rugby (où il signifie « libérer le ballon après avoir été plaqué »). De même, si *kick* fonctionne typiquement avec deux ou trois participants (un sujet, qui joue généralement le rôle sémantique d'agent, un complément d'objet direct qui correspond au patient, et parfois un complément d'objet indirect introduit par la préposition *to*, et qui occupe le rôle sémantique de bénéficiaire), des emplois monovalents sont attestés, comme *the baby kicks a lot* and *I can't sleep* ou de *she is alive and kicking*. Ce n'est donc pas l'agrammaticalité de la relation prédicative mais plutôt son incomplétude qui constitue un obstacle à la compréhension du passage.

Les formes verbales repérées dans l'exemple [34] vont dans le même sens. La manière dont l'énonciateur emploie le verbe *find*, en particulier, est tout à fait frappante : en effet, il nous semble que c'est généralement son complément d'objet direct qui constitue l'élément le plus saillant du procès exprimé, dans la mesure où *find* implique une découverte ayant une

incidence particulière pour l'énonciateur. La même remarque peut être formulée à propos du verbe *tackle* dans « *that was Wilkinson who tackled at centre* » : nous sommes en droit de penser que l'identité du joueur qui a été mis au sol a une plus grande pertinence pour les téléspectateurs que l'auteur du placage, au sens où c'est lui qui est modifié par le procès.

Le verbe *clear* est celui qui, dans notre corpus, subit le plus fréquemment une telle modification, en particulier dans l'extrait FOOT où il apparaît de manière récurrente, comme l'illustrent les cinq interventions qui suivent :

[35] **Jonathan Pearce:** **cleared away** by Fletcher, and towards Hartson. now Ryan Giggs.

[36] **Jonathan Pearce:** [...] this is James Quinn, Davis, Elliott, a run at Delaney, James Quinn in the middle making a run, couldn't get away from Partridge, well he'll have another chance, Quinn is there with him, Collins got the block in and **clears**.

[37] **Jonathan Pearce:** now Gillespie will take it, Murdock has gone forward, Quinn is there as well. aimed it towards Murdock, Simon Davies **clears**.

[38] **Jonathan Pearce:** that's Fletcher, **cleared away** though, free kick conceded by Quinn, who's turned James Collins away off the ball...

[39] **Jonathan Pearce:** and the corner for Northern Ireland, seventh of the game. Brunt will curl it in. Quinn is in there, so is Murdock. **cleared away** by Fletcher.

La définition de l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary* indique que ce verbe est généralement suivi d'un complément d'objet direct, comme dans les exemples *I cleared my desk of papers and got down to work*, *It's your turn to clear the table*, *I went for a walk to clear my head* ou encore *I'll have to clear it with the manager before I can refund your money*. Il existe bien des acceptions intransitives du verbe, à l'instar de *The traffic took a long time to clear after the accident*, de *The sky cleared after the storm* ou de *As her mind cleared, she remembered what had happened*. Ces acceptions peuvent être définies ainsi : « *to no longer be blocked, to become brighter or transparent* » (*ibid.*). Or, il n'est pas possible d'appliquer cet emploi intransitif du verbe aux énoncés que nous venons de mentionner : pour reprendre l'exemple [37], les gloses *?Simon Davies is no longer blocked*, *?Simon Davies becomes brighter* et *?Simon Davies becomes transparent* ne sont pas recevables. Nous avons ainsi la confirmation que les occurrences du verbe *clear* dans ces cinq énoncés sont à ranger aux côtés de celles que nous avons décrites auparavant.

Cette stratégie soulève plusieurs questions : les commentateurs sportifs occultent-ils le complément d'objet parce qu'il n'a pas de saillance à leurs yeux ? Est-ce au contraire pour

mettre en valeur un autre élément de la relation prédicative, comme le verbe ou le sujet ? Avant de tenter d'y apporter une réponse dans la troisième partie (chapitre 2, section 1), nous tentons de mieux comprendre le mécanisme énonciatif à l'œuvre en analysant la proposition « *they are hitting with the shoulders* », dans le passage suivant, tiré de RUGBY1 :

[40] **Chris Handy:** making their tackles count, the Welsh, they are hitting with the shoulders, they're offering ample resistance, and that's why Lewis Moody, the blond-haired player in jersey six for England, he's the one who's penalised in the end.

En consultant la définition de l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary* (2000), nous apprenons que le verbe *hit* est toujours suivi d'un complément d'objet direct, à quelques rares exceptions près – c'est notamment le cas dans *A tornado hit on Tuesday night*, où l'emploi du verbe correspond parfaitement au sens que l'on donne à « frapper » dans un exemple comme « Le tueur a frappé en fin de matinée ». Nous considérons que ce qui rapproche ces deux énoncés est le fait que l'énonciateur choisit de ne pas inclure le complément d'objet direct dans la structure de surface pour rendre le sujet plus saillant. Qu'il s'agisse de *tornado* ou de « tueur », nous avons affaire à deux sujets dont le sémantisme exprime la nature de la violence dont ils sont porteurs. En effet, chacun sait qu'un tueur tue, puisque le suffixe *-eur* (ainsi que *-er* et *-or* en anglais) permet de créer des « noms d'agent » qui « transposent le verbe en substantif avec le sens de 'qui fait...' », comme l'explique É. Benveniste (2008b [1974] : 116) ; de même, chacun sait les ravages que causent les tornades, même si *tornado* n'est pas un nom d'agent (il ne se définit pas par la nature de l'acte qu'il commet mais en termes strictement météorologiques<sup>14</sup>). Avec des noms de ce type, l'emploi intransitif du verbe « frapper » permet à l'énonciateur d'indiquer que le sujet a de nouveau commis l'acte qui le caractérise, sans préciser qui en a subi les conséquences.

La proposition « *they are hitting with the shoulders* » est un cas bien différent : non seulement la structure de surface ne compte pas d'objet, mais en outre le sujet n'est pas porteur d'informations significatives (le pronom *they* reprend le syntagme nominal « *The Welsh* » dans l'avant-texte). Tout porte ainsi à croire que le consultant Chris Handy réduit la place des participants au procès exprimé pour attirer l'attention des téléspectateurs sur la nature du procès en question, c'est-à-dire sur l'élément « *hitting with the shoulders* », ce qui revient à avancer que les commentateurs sportifs attachent plus d'importance à la qualité des procès

---

<sup>14</sup> La définition du terme *tornado* dans l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary* (2000) est la suivante : « *a violent storm with very strong winds which move in a circle* » (article « *tornado* »).

qu'ils expriment qu'aux circonstances matérielles de leur actualisation ; nous tâcherons de vérifier cette hypothèse au moment de revenir sur ces structures dans la troisième partie (chapitre 1, section 3 et chapitre 2, section 1).

## **4) Conclusion**

L'objectif de ce chapitre était d'affiner notre compréhension de la dimension multimodale des commentaires sportifs télévisés en nous concentrant en particulier sur l'intelligibilité des propos des commentateurs sportifs. En séparant ces derniers des images, puis en les débarrassant de toute indication ayant trait aux images proposées par les réalisateurs, nous avons fait le constat que les difficultés de compréhension qu'engendre la séparation du texte et des images ne proviennent pas de la terminologie ou de la présence d'énonciateurs multiples, comme nous aurions pu le penser de prime abord. En réalité, elles sont imputables à un déficit informationnel, qui trouve lui-même sa source dans les multiples effacements syntaxiques que nous avons mis au jour : ellipses d'ordres divers, absences fréquentes de verbes et de marques de conjugaison, ou encore réduction de la valence de certains verbes. D'une certaine manière, ces difficultés de compréhension confirment que les commentaires sportifs télévisés doivent être envisagés comme des événements communicatifs multimodaux : si tant d'éléments échappent à notre compréhension, c'est sans doute parce que les commentateurs sportifs considèrent que les téléspectateurs appartiennent à la même situation énonciative qu'eux, ce qui explique leur recours constant aux références exophoriques.

Nous avons également observé que la fréquence à laquelle les difficultés de compréhension apparaissent varie très fréquemment au sein d'un même extrait, et avons établi qu'il existe un lien entre le degré d'intelligibilité des propos des commentateurs et le moment où ils sont prononcés : les ellipses et les déictiques sont particulièrement nombreux pendant le déroulement de l'événement sportif, alors qu'il y a peu de difficultés de compréhension lors des phases d'inaction. Il est possible que le rythme rapide auquel se déroulent généralement les actions fait peser sur les commentateurs sportifs des contraintes temporelles fortes qui les incitent à faire preuve de la plus grande efficacité possible, d'où leur tendance à recourir aux ellipses et à réduire la valence des verbes ; cette hypothèse s'inscrit dans la continuité des deux premiers chapitres de cette deuxième partie, dans lesquels nous avons montré qu'il existe un lien fort entre les images proposées par le réalisateur, l'identité de l'énonciateur et la

nature des actions en cours. Toutefois, cette analyse nous a amené à avancer que l'économie n'est pas la seule explication de la propension des commentateurs sportifs à effacer tant d'éléments, et que cette stratégie a pour objectif de mettre en relief certains éléments de l'énoncé. Modifier la valence d'un verbe, par exemple, bouleverse inévitablement le contenu informationnel de l'énoncé et permet à l'énonciateur de mettre en œuvre différentes stratégies énonciatives ; le passif en est une bonne illustration, puisque l'on peut effacer l'agent s'il n'est pas pertinent, ou le réintroduire dans la structure de surface par le biais de la préposition *by*, ce qui a pour effet de le focaliser. Naturellement, les contraintes syntaxico-sémantiques sont nombreuses et limitent les options qui s'offrent à l'énonciateur ; néanmoins, l'examen du corpus nous permet de constater que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à faire quelques entorses au canon grammatical pour transmettre leur message de la manière la plus pertinente possible.

À l'issue de cette analyse, une nouvelle question se pose : si les propos des commentateurs sportifs ne peuvent être envisagés séparément des images sans immédiatement devenir opaques d'un point de vue référentiel, faut-il en déduire que les commentaires sportifs télévisés ne constituent pas des textes, au sens que M.A.K. Halliday et R. Hasan (1976) donnent à ce terme ?

## **Chapitre 3 – La cohésion des commentaires sportifs télévisés**

Dans la mesure où ils sont produits en direct et portent sur des événements dont le déroulement est dans l'ensemble imprévisible, les commentaires sportifs télévisés relèvent par définition du discours spontané, comme l'indiquent les nombreuses hésitations et autocorrections qui émaillent les propos des commentateurs. Envisager la possibilité que les extraits de notre corpus constituent des textes revient dès lors à aller à l'encontre de l'impression qu'ils dégagent, d'où l'importance de nous appuyer sur une théorie permettant d'évaluer avec objectivité et rigueur le statut textuel des extraits de notre corpus ; c'est tout le sens de notre recours à la grammaire textuelle développée par M.A.K. Halliday et R. Hasan (1976), dont nous avons présenté les principales caractéristiques dans la première partie (chapitre 3, section 2), et plus particulièrement au concept de cohésion, qui permet d'évaluer la cohérence interne d'un passage.

Avant de procéder à l'analyse du corpus, nous formulons quelques remarques d'ordre méthodologique. Tout d'abord, il faut signaler que nous n'utilisons que la cohésion dans le chapitre qui suit, bien qu'elle compose la texture avec le registre, qui caractérise le rapport qu'un passage entretient avec son contexte d'énonciation. Notre objectif actuel est d'affiner notre compréhension des liens entre le texte avec les images dans les commentaires sportifs télévisés ; or, nous avons déjà consacré le premier chapitre de cette partie à la caractérisation de leurs conditions de production.

Par ailleurs, même si aucune distinction n'est faite entre la grammaire et le lexique dans Halliday et Hasan (1976), nous prenons le parti de commencer notre étude de la cohésion dans les commentaires sportifs télévisés par l'analyse du rôle des deux outils grammaticaux que sont les anaphores et les connecteurs logiques ; nous nous penchons ensuite sur l'interaction, qui participe également à la cohésion en liant les propos de chaque commentateur avec ceux de ses interlocuteurs.

Enfin, il nous semble nécessaire de nous arrêter sur la question de l'échelle à laquelle nous mesurons la cohésion des commentaires sportifs télévisés dans notre analyse. Bien que M.A.K. Halliday et R. Hasan ne considèrent pas l'architecture du texte (par exemple, son éventuel découpage en paragraphes) comme un critère déterminant dans l'évaluation du degré

de texture d'un passage, ils ne souhaitent étudier la cohésion qu'à l'échelle transphrastique. Leur raisonnement est le suivant : alors qu'il existe au sein de la phrase une multitude de contraintes sémantiques et syntaxiques (valence verbale, concordance des temps, conjugaison) qui limitent les possibilités de relations sémantiques, rien ne nous interdit de mettre bout à bout des phrases n'ayant strictement aucun rapport entre elles, à la manière d'un cadavre exquis. En d'autres termes, c'est parce que la cohésion transphrastique n'est soumise à aucune contrainte qu'elle est plus intéressante à étudier<sup>1</sup>.

La position des deux auteurs, pour simple qu'elle soit, ne va pas sans poser problème. En effet, si le terme « phrase » est compris comme une suite de mots entre deux points, ce qui est à la fois son acception la plus commune et le sens que lui accordent visiblement M.A.K. Halliday et R. Hasan, alors nous nous heurtons à un écueil : dans la mesure où nous utilisons les signes de ponctuation pour reproduire les schémas intonatifs suivis par les commentateurs, comment appliquer la méthode de M.A.K. Halliday et R. Hasan à notre corpus ?

Il nous paraît impossible de répondre à cette question sans une réflexion préalable sur la notion de phrase, dont la définition proposée ci-dessus paraît bien mal adaptée à l'étude du discours oral spontané. En consultant les principales définitions proposées par les linguistes à l'époque moderne, nous remarquons que le critère graphique est, en réalité, loin d'être prépondérant. Marie-José Béguelin, qui souligne le « caractère protéiforme » de la notion de phrase (2000 : 52), propose plusieurs explications à ce phénomène. Elle rappelle tout d'abord que la place que nous accordons aujourd'hui à la ponctuation est assez récente : c'est seulement au cours du dix-neuvième siècle que « la phrase graphique devient le cadre privilégié de l'exercice d'analyse grammaticale », en réponse « aux contraintes de l'enseignement systématique de la langue écrite et de la ponctuation » (*ibid.*). M.-J. Béguelin affirme par ailleurs que la présence d'un point ne peut être considérée comme un critère suffisant :

On ne saurait se fier à la présence du point pour déterminer les articulations syntaxiques fortes – les « fins de phrases », qui sont signalées de manière éminemment variable : elles peuvent l'être par un point, certes, mais aussi par un point-virgule, une simple virgule, deux points, trois points... (*ibid.* : 60)

---

<sup>1</sup> Le fait que nous nous consacrons exclusivement aux liens qui unissent les phrases entre elles ne signifie pas que nous n'accordons aucune importance au contenu sémantique ou syntaxique de ces phrases. Il s'agit avant tout de déterminer si les extraits de notre corpus constituent des textes avant de se pencher, dans un second temps, sur leur composition.

Certaines des interprétations de la notion de phrase préfèrent mettre en avant le critère sémantique ; leurs auteurs considèrent que la phrase est avant tout « le *véhicule des idées*, elle doit en permettre la mise en forme, elle est, en définitive, au service de la pensée » (*ibid.* : 54). D'autres, marquées par les approches structuralistes et l'essor de la syntaxe générative-transformationnelle, postulent que ce sont ses constituants syntaxiques qui caractérisent la phrase. La notion d'autonomie est souvent invoquée par leurs auteurs : la phrase « n'est dépendante d'aucun autre ensemble, contrairement aux syntagmes nominaux, verbaux ou prépositionnels qui sont constitutifs d'un ensemble de rang supérieur, la phrase justement » (*ibid.*).

Si nous ne remettons pas en cause l'intérêt intrinsèque de ces diverses approches, il nous semble cependant nécessaire de souligner qu'elles ne sont pas d'un grand secours pour notre thèse. Nous constatons en effet que, selon les critères retenus, les résultats divergent assez nettement : il suffit, pour s'en persuader, de penser aux nombreux syntagmes nominaux indépendants que les commentateurs sportifs produisent, au mépris apparent de la syntaxe phrastique. D'une manière plus générale, ces définitions de la phrase ne sont pas adaptées à l'étude de corpus composés d'énoncés dont la recevabilité peut si souvent être remise en cause, comme c'est le cas pour les commentaires sportifs télévisés. À nouveau, les propos de M.-J. Béguelin illustrent cette idée :

Les critères mentionnés dans les différentes définitions peuvent se révéler difficilement opératoires dès lors que l'on s'écarte des structures de phrase les plus typiques, et quelquefois au sein de celles-ci. Surtout, leur application ne donne pas des résultats congruents lorsqu'on cherche à savoir si telle ou telle suite linguistique représente ou non une « phrase ». (*ibid.* : 57)

Compte tenu de ces difficultés, il nous paraît plus pertinent de nous appuyer sur une définition de la phrase qui repose principalement sur un critère intonatif. À cet égard, l'analyse de Frédéric Deloffre au sujet de la phrase française est éclairante. Il affirme que l'intonation constitue le « reflet immédiat et continu de la structure de la phrase » et considère que l'intonation conclusive est « le critère formel permettant d'identifier l'énoncé complet du sujet parlant et de trancher en cas de doute sur la segmentation d'une séquence » (Deloffre [1967 : 15], cité dans Béguelin [2000 : 57]). Nous pourrions reprendre la position de l'auteur à notre compte et, l'intonation conclusive étant signalée dans notre corpus par un point, étudier la cohésion à l'échelle transphrastique en considérant la phrase comme un ensemble de paroles limité à droite par une intonation conclusive que l'on indique par un point ; cette

définition nous paraît néanmoins quelque peu étroite, car elle exclut la possibilité qu'une phrase se termine par une intonation montante suivie d'une pause (ce qui est le propre des tournures interrogatives), par une intonation montante-descendante (typique de l'exclamation anglaise) ou encore par une pause sans intonation descendante (que nous représentons par des points de suspension dans le corpus), ce qui ne nous paraît pas justifié. Ainsi, en reformulant la définition proposée ci-dessus, nous obtenons la définition que nous suivrons pour nos travaux d'analyse : la phrase est un ensemble de paroles limité à droite par une pause notable, éventuellement précédée d'une intonation montante, descendante, ou montante-descendante. Nous pouvons d'ailleurs noter que les signes de ponctuation que nous utilisons pour représenter les pauses et les intonations permettent d'identifier immédiatement les limites des phrases, puisque ces dernières sont délimitées de la même manière qu'à l'écrit (par des points, des points d'exclamation, des points d'interrogation ou des points de suspension).

Naturellement, nous ne prétendons pas que notre définition de la phrase est meilleure que celles recensées par M.-J. Béguelin, ne serait-ce que parce qu'elle dépend étroitement de notre capacité à reproduire fidèlement les intonations et les pauses des commentateurs. M.-J. Béguelin souligne d'ailleurs les risques d'une définition de la phrase fondée sur des critères intonatifs :

Lors de la transcription de discours enregistrés, on constate d'abord que la perception des pauses et des pentes intonatives reste fort subjective : les transcriptions d'un même passage ne parviennent pas toujours à se mettre d'accord sur la réalité acoustique de ce qu'ils entendent, leur perception étant davantage orientée vers les fonctions que vers la substance phonique. Or, les signaux prosodiques, c'est-à-dire les intonations, les accents d'intensité et les pauses, sont investis de valeurs fonctionnelles très diverses, et n'ont pas pour seul et unique rôle d'assurer la segmentation logico-syntaxique du discours. (*ibid.* : 60)

Nous estimons toutefois que notre définition est la plus adaptée à notre corpus, essentiellement parce que ce dernier est composé de productions orales spontanées qui ne se laissent manifestement pas ramener au « moule phrastique, tel qu'il est présenté dans les grammaires » (*ibid.* : 63), quels que soient les critères que ces grammaires privilégient. Par ailleurs, l'utilisation des signes de ponctuation dans la transcription a pour effet de créer une forme d'équivalence entre l'oral et l'écrit. Il est indéniable que cette équivalence est approximative : comme le souligne Christine Leroy,

La graphie traditionnelle présente de nombreux avantages sur les codes phonétiques, même si elle est marquée par des règles orthographiques et des règles de ponctuation établies pour la langue écrite, avec tous les défauts que ceci implique quand il s'agit de rendre compte de faits d'oralité (1985 : 9)

Toutefois, elle devrait selon nous faciliter la comparaison entre les extraits oraux et les textes écrits.

Après ces précisions méthodologiques, nous procédons maintenant à l'analyse des anaphores cohésives dans notre corpus.

## 1) Les anaphores cohésives

Nous avons classé les anaphores en fonction du mécanisme anaphorique à l'œuvre. Les éléments signalés en bleu correspondent aux anaphores endophoriques, c'est-à-dire qui renvoient à des éléments mentionnés par ailleurs dans le texte ; cette première catégorie relève presque entièrement du domaine nominal. En vert, nous avons les ellipses dont l'élément vide peut être rétabli, généralement grâce à l'avant textuel (notons que c'est précisément le fait que l'interprétation de la position vide passe nécessairement par le recours à un énoncé antérieur – ou postérieur dans le cas des cataphores – qui justifie la participation des ellipses à la cohésion). Enfin, nous avons signalé en jaune les éléments à travers lesquels les commentateurs inscrivent leurs propos dans une relation logique avec l'avant textuel. Ces éléments, dont nous verrons bientôt qu'ils peuvent appartenir à des catégories grammaticales diverses, jouent un rôle prépondérant dans la création de liens dans le texte, puisque leur seule présence indique généralement au co-énonciateur que la phrase ne constitue pas le début de l'énoncé : c'est la raison pour laquelle nous considérons qu'ils ont toute leur place dans cette étude.

Aussi simple que les trois catégories que nous venons de décrire puissent paraître à première vue, la mise en œuvre de cette analyse se révèle très complexe, car il peut être difficile de déterminer si un élément est cohésif ou non. Dans la mesure où M.A.K Halliday et R. Hasan proposent une description détaillée du fonctionnement de certains des éléments les plus complexes à analyser, en particulier des pronoms personnels et du déterminant *the*, nous reprenons ici leurs propos afin d'apporter quelques précisions sur les phénomènes que notre analyse vise à examiner.

Partant du principe que les éléments qui ne s'appuient que sur la situation d'énonciation ne sont pas cohésifs (seules les références anaphoriques sont susceptibles de créer des liens entre plusieurs portions de texte), les deux auteurs proposent d'opérer une distinction entre le fonctionnement des pronoms de la première et deuxième personne et ceux de la troisième personne. Voici ce qu'ils affirment à propos des premiers :

Personals referring to the speech roles (speaker and addressee) are typically exophoric: this includes *I* and *you*, and *we* meaning "you and I". They become anaphoric, however, in quoted speech; and so are normally anaphoric in many varieties of written language, such as narrative fiction. (1976 : 50)

Leur position est simple : à moins qu'ils apparaissent dans une citation, les pronoms personnels *I* et *you* (auxquels il faut ajouter le pronom *we* lorsqu'il a pour signification *you and I*) ne sont pas cohésifs, car leur interprétation se fait par rapport à la situation d'énonciation, qu'ils contribuent d'ailleurs à définir<sup>2</sup>. Le fonctionnement des pronoms de la troisième personne est, à leurs yeux, radicalement différent :

Personals referring to other roles (persons or objects other than the speaker or addressee) are typically anaphoric; this includes *he*, *she*, *it* and *they*, and also the "third person" component of *we* when present. They may be exophoric, however, wherever the context of situation is (judged by the speaker to be) such as to permit identification of the referent in question. (*ibid.* : 51)

Par conséquent, nous ne considérerons comme éléments anaphoriques que les pronoms personnels de la troisième personne (sauf s'il s'avère que leur référent ne peut être reconstruit à partir du texte seul) et les pronoms de la première et deuxième personne lorsqu'ils apparaissent dans une citation – et qu'ils ne font, de ce fait, pas directement référence à l'énonciateur et au destinataire.

Comme nous l'avons mentionné auparavant, l'article *the* pose également un certain nombre de difficultés dans cette analyse. En effet, comme l'expliquent M.A.K. Halliday et R. Hasan, *the* indique simplement que le référent du nom qu'il précède est identifiable et que l'information nécessaire à son identification est disponible<sup>3</sup> ; la question est de savoir si cette information se trouve dans le texte ou dans la situation d'énonciation. S'il est généralement

---

<sup>2</sup> Dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives, la situation d'énonciation se définit, de manière schématique, par les éléments *I*, *you* et *here*, dans la mesure où le terme *énonciateur* désigne « un **sujet parlant à part entière**, s'adressant (oralement ou épistolièrement) à un **co-énonciateur** (partenaire distinct ou dédoublement de lui-même), dans une situation spécifique. » (Lapaire et Rotgé 1998 : 29)

<sup>3</sup> « *The definite article has no content. It merely indicates that the item in question IS specific and identifiable; that somewhere the information necessary for identifying it is recoverable* » (1976 : 71).

aisé d'y répondre, certaines références posent problème, à l'image de ce que M.A.K. Halliday et R. Hasan désignent sous le nom de « référence homophorique » et qu'ils définissent comme une référence exophorique dont l'interprétation ne dépend pas d'une situation spécifique :

It may arise, first, because there exists only one member of the class of objects referred to, for example *the sun*; or, at least, one member which will be assumed in the absence of specific indication to the contrary, for example *the baby* ("our baby"), *the government* ("of our country"), *the time* ("now"). Secondly, it may arise because the reference is the whole class, eg: *the stars*; or the individual considered as a representative of the whole class, like *the child* in *As the child grows, he learns to be independent*, or *the snail* in *The snail is considered a great delicacy in this region.* (*ibid.* : 71)

Leur analyse montre qu'il ne suffit pas d'identifier avec facilité le référent d'un nom pour pouvoir le qualifier de cohésif. Un tel constat relève presque de l'évidence quand nous sommes confronté à des syntagmes nominaux tels *the sun*, *the weather* ou *the air*, comme nous l'avons montré au chapitre précédent ; en revanche, il s'avère plus difficile de cerner ce qui, dans le contexte de notre corpus, appartient au domaine de la référence homophorique. Nous émettons cependant l'hypothèse qu'il existe un certain nombre d'éléments dont le contexte sportif implique immédiatement la présence, si bien qu'il est possible pour l'énonciateur d'y faire référence au défini sans procéder au préalable à une première mention ; nous pensons notamment à *the ball* ou à *the referee*, dans le cas des rencontres de football et de rugby, ou *the ring* pour l'extrait CATCH, que nous ne traiterons donc pas comme des éléments cohésifs, conformément à la théorie de M.A.K. Halliday et R. Hasan.

Enfin, quelques remarques peuvent être formulées au sujet des éléments signalés en jaune dans notre analyse – à commencer par les connecteurs logiques, dont la participation à la cohésion est indéniable dans la mesure où leur fonction est non seulement de signaler que la phrase doit être envisagée comme étant prise dans une relation avec une autre phrase, mais également d'expliciter la nature de cette relation<sup>4</sup>. M.A.K. Halliday et R. Hasan proposent de diviser les connecteurs logiques en quatre catégories, typiquement incarnées par *and*, *yet*, *so* et *then* (*ibid.* : 239). Le premier de ces connecteurs, auquel nous pouvons ajouter *moreover* ou *furthermore*, signale simplement l'addition d'une phrase à une autre ; le deuxième témoigne d'une relation de type concessif entre deux phrases, à l'image de *however* ou *nevertheless* ; le connecteur *so*, comme *therefore* ou *that's why*, indique un rapport de cause à effet ; enfin, la

---

<sup>4</sup> Selon M.A.K. Halliday et R. Hasan, « [c]onjunction is [...] a specification of the way in which what is to follow is systematically connected to what has gone before » (*ibid.* : 237).

quatrième relation logique, généralement exprimée par *then*<sup>5</sup>, *next*, *before* ou encore *finally*, est d'ordre temporel. Il est à signaler que la première de ces catégories est considérée comme une forme de degré zéro de la connexion logique, dans la mesure où elle se contente de signaler la jonction de deux phrases – opération que l'esprit humain effectue naturellement en l'absence de marqueur. Nous insistons sur le fait que la pauvreté du contenu sémantique des connecteurs appartenant à cette catégorie n'a aucune incidence sur leur pouvoir cohésif : la simple présence d'un mot comme *and* ou *moreover* en début de phrase suffit à éveiller chez le co-énonciateur la conscience d'un avant textuel, ce qui explique pourquoi un énoncé ne peut normalement pas commencer par un tel connecteur.

Il faut également préciser que les relations que nous venons de décrire peuvent être exprimées par des termes appartenant à d'autres catégories grammaticales. De même qu'elle peut être exprimée par un adverbe (*so*), la relation de cause à effet peut prendre la forme d'un verbe (*to result*, *to trigger off*) ou d'un nom (*consequence*). L'étude de la cohésion de M.A.K. Halliday et R. Hasan ne tient pas compte de ces verbes et de ces noms, probablement parce qu'ils prennent le parti de se concentrer sur les connecteurs les plus typiques, à savoir les conjonctions. Toutefois, dans la mesure où la linguistique systémique fonctionnelle n'accorde pas d'importance à la distinction entre la grammaire et le lexique et où le pouvoir cohésif d'un élément ne dépend que de sa faculté à présupposer l'existence d'un environnement textuel, nous estimons que l'extension de la connexion logique à d'autres catégories grammaticales est en accord avec la démarche de M.A.K. Halliday et R. Hasan.

Dans la mesure où elle implique par définition l'existence de deux éléments, la comparaison est également susceptible de générer de la cohésion ; nous avons donc décidé de l'inclure dans cette catégorie, à condition que les objets comparés apparaissent dans deux phrases différentes. Si le comparatif est l'expression privilégiée de la comparaison, il ne faut pas oublier qu'elle peut également être exprimée à travers des adjectifs comme *different*, *similar*, *equal*, ainsi que par leurs équivalents adverbiaux.

Enfin, nous aurions pu inclure les éléments qui, comme *yes* et *no*, indiquent une interaction entre les commentateurs : rien ne nous interdit de considérer, par exemple, qu'en disant *no* l'énonciateur établit une rupture entre ses propos et les propos tenus dans l'avant textuel, ce qui correspond plus ou moins au sens du connecteur *but*. Néanmoins, nous avons décidé de les intégrer à notre analyse de l'interaction (chapitre 3, section 2.1), afin de rendre

---

<sup>5</sup> Il faut toutefois préciser que *then* peut aussi exprimer la conséquence, comme dans l'exemple « *If you miss that train then you'll have to get a taxi* » tiré de l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary* (2000, article « *then* »).

nos résultats plus lisibles. La frontière entre les connecteurs logiques et l'interaction se révèle particulièrement ténue dans certains cas ; nous estimons que l'essentiel est que chacun des éléments contribuant au développement de la cohésion dans les commentaires sportifs télévisés reçoive l'attention qu'il mérite, peu importe l'ordre dans lequel ces éléments sont évoqués.

Avant de procéder à la première analyse, il est important de noter qu'il ne suffit pas de repérer les éléments cohésifs dans le texte pour pouvoir établir si l'extrait concerné constitue un texte ou non. Nous devons interpréter les données relevées, à la fois quantitativement et qualitativement, ce qui revient à répondre à deux questions essentielles. Tout d'abord, le nombre d'éléments cohésifs est-il plutôt élevé ou faible par rapport à d'autres types de textes ? Par ailleurs, la cohésion produite par ces éléments est-elle efficace ou non ? Répondre à la première question implique évidemment de pouvoir comparer les résultats obtenus avec d'autres types de textes. C'est la raison pour laquelle nous commençons par compter les éléments cohésifs dans le corpus, avant de procéder à la même analyse dans les extraits NYT et POE, qui figurent en annexe 1 (sections 9 et 10) et dont nous présentons les principales caractéristiques dans le tableau 2. Ensuite, nous répondons à la seconde question en étudiant les marques de la cohésion plus finement, afin de déterminer si elles contribuent effectivement à transformer une série de phrases en texte.

Tableau 2 : présentation des extraits comparatifs

	NYT	POE
Titre complet	« What Does Your Credit-Card Company Know About You? »	« The Tell-Tale Heart »
Auteur	Charles Duhigg	Edgar Allan Poe
Date de publication	12 mai 2009	Janvier 1843
Source	<i>New York Times</i>	<i>The Pioneer</i>
Nombre de mots	4 204	2 148

Dans le tableau 3, nous présentons les résultats obtenus pour les cinq extraits de notre corpus de commentaires sportifs télévisés ainsi que pour les extraits NYT et POE (l'analyse complète figure dans son intégralité en annexe 3). Ensuite, nous les commentons plus en détail, en commençant par FOOT sur lequel cette analyse repose principalement – notamment en ce qui concerne le choix des exemples. Dans la mesure où les données absolues ne sont pas les plus pertinentes, les extraits n'étant pas tous de la même longueur, nous indiquons également le pourcentage que le nombre d'occurrences relevées représente.

Tableau 3 : les anaphores cohésives dans le corpus

	Anaphores endophoriques	Connecteurs logiques	Ellipses cohésives
FOOT	340 (2,93 %)	124 (1,07 %)	57 (0,49 %)
RUGBY2	334 (2,8 %)	96 (0,8 %)	42 (0,35 %)
RUGBY1	152 (2,8 %)	98 (1,8 %)	16 (0,3 %)
CATCH	86 (5 %)	20 (1,16 %)	10 (0,58 %)
400M	16 (1,13 %)	14 (0,99 %)	1 (0,07 %)
NYT	362 (8,1 %)	65 (1,45 %)	7 (0,16 %)
POE	252 (11,7 %)	39 (1,82 %)	2 (0,09 %)

La faible variation de la fréquence des anaphores endophoriques dans le corpus apparaît de façon frappante lorsque nous comparons les résultats obtenus dans les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 : cette catégorie représente 2,93 % de l'ensemble de FOOT et 2,8 % des extraits RUGBY1 et RUGBY2. Nous notons également que, dans notre corpus, les anaphores endophoriques sont systématiquement plus nombreuses que les connecteurs logiques et les ellipses cohésives. Une fois n'est pas coutume, l'extrait CATCH s'inscrit dans la continuité des autres extraits du corpus, puisqu'il confirme la hiérarchie entre les trois catégories d'anaphores, même si nous notons que les anaphores endophoriques y représentent une part plus grande (5 %) que dans les autres extraits. En définitive, seul l'extrait 400M présente des caractéristiques différentes du reste du corpus, les anaphores endophoriques y étant relativement rares (avec 16 occurrences, elles ne représentent que 1,13 % de l'ensemble de l'extrait).

La même proximité caractérise les connecteurs logiques, qui représentent entre 0,99 % (dans 400M) et 1,8 % (dans RUGBY1) dans l'ensemble du corpus. Enfin, la catégorie des ellipses cohésives est la plus petite des trois, puisqu'elles ne représentent au plus que 0,58 % de l'extrait (dans CATCH). À nouveau, 400M se distingue du reste du corpus, car il ne contient qu'une seule ellipse cohésive.

Afin de savoir si, d'un point de vue quantitatif, le degré de cohésion que les commentaires sportifs télévisés présentent est exceptionnel ou non, nous nous penchons à présent sur les extraits POE et NYT. Nous constatons d'emblée que les anaphores endophoriques sont plus nombreuses que dans les commentaires sportifs télévisés : elles représentent 8 % des mots dans NYT et 11,7 % dans POE. Les connecteurs logiques apparaissent dans des proportions proches de notre corpus, avec 1,43 % pour NYT et 1,82 % pour POE. En définitive, la principale différence entre ces deux documents et notre corpus concerne les ellipses

cohésives, car nous n'en avons relevé que neuf dans NYT (soit 0,16 %) et deux dans POE (soit 0,09 %).

Le relevé que nous venons d'effectuer montre non seulement que les cinq extraits de notre corpus comptent un nombre d'anaphores cohésives comparable, mais également que ce nombre est relativement proche de celui que l'on rencontre dans des documents écrits qui constituent des textes. Il serait néanmoins prématuré d'en tirer quelque conclusion que ce soit, car cette première analyse ne tient pas compte de la qualité de la cohésion générée par les éléments anaphoriques repérés dans le corpus.

### 1.1) Les anaphores endophoriques cohésives

Bien que la catégorie des anaphores endophoriques soit la plus représentée dans le corpus, elle est également celle que nous traitons le plus rapidement, pour la simple raison que nous l'avons déjà évoquée indirectement en examinant l'intelligibilité du corpus lors du chapitre précédent : nous avons en effet montré que la majorité des anaphores que présentent les commentaires sportifs télévisés sont exophoriques, soit parce que les commentateurs font référence à la situation d'énonciation (d'où l'omniprésence des adverbes *here* et *there*), soit parce qu'ils s'appuient sur les connaissances des téléspectateurs. Il faut rappeler à cet égard que M.A.K. Halliday et R. Hasan considèrent que les anaphores exophoriques ou homophoriques ne créent pas de cohésion ; c'est ce qui explique pourquoi seule une faible quantité des anaphores présentes dans le corpus sont cohésives. En ce sens, nous pouvons considérer que les cinq extraits du corpus de commentaires sportifs télévisés se distinguent essentiellement des textes NYT et POE par le fait que les anaphores non cohésives y sont très nombreuses, alors qu'elles sont relativement rares dans les deux documents écrits.

### 1.2) Les connecteurs logiques cohésifs

Comme nous l'avons déjà précisé, les connecteurs logiques qui participent à la cohésion sont moins nombreux dans les commentaires sportifs télévisés que dans POE et NYT, même si la différence entre les extraits de notre corpus et les deux documents écrits est faible. Puisque les connecteurs logiques cohésifs sont particulièrement nombreux dans RUGBY1

(leur proportion y est même supérieure à celle de NYT), nous prenons le parti de nous appuyer en priorité sur cet extrait, dont voici un court passage :

[41] **Chris Handy:** nine phases on that occasion. the best thing that can happen here is that they only take the three points... **but** they run!

**Gordon Bray:** Back is there... Mark Jones on the far side was ever alert, and he had the height over the smallest forward on the field!

**Tim Horan:** well, that was an opportunity for England to go six points up, in the coming of the twenty-fifth minute, the Welsh played on quickly with a long twenty-two.

**Gordon Bray:** Robinson here... straight into Harris, almost the ten-metre line, Wilkinson again, Greenwood, and Tindall! Williams across, put into touch! grand covering, and there was plenty of Welsh defenders there too.

**Chris Handy:** you have to say that the Welsh have taken England out of their comfort zone. they've had a couple of periods of long possession, and not been able to turn them into points. **and** that is not part of the playing for them. (*showing replay*) **and then** they're forced to come this side... the Welsh have broken them up, in isolating them, and this is how they will succeed.

**Gordon Bray:** it was Lawrence Dallaglio who took that kick across to touch, when he was the England captain at Wembley four years ago, he declined a kick goal that would have given England the Grand Slam. he kicked for touch **instead**, and then Wales scored a try.

**Chris Handy:** a ridiculous cross-kick, because he kicked it to Neil Back, the shortest player on the field. **so** if you're gonna kick, kick it to someone tall...

**Gordon Bray:** Charvis waiting at the front, just outsmarting England. Cooper wanted to kick the ball in, and Luger's looking very shaky. rigorous defence from Wales, just on England's side of halfway. **now** Cohen, he's got away from Taylor and also Harris who came again... good drive there from Charvis. this is Vickery, almost gone to slow motion now, forty-five metres out. Steve Thompson...

Nous constatons que les quatre catégories de connecteurs logiques définies par M.A.K. Halliday et R. Hasan (1976) sont présentes dans le corpus. Il est d'ailleurs frappant de voir que les commentateurs emploient presque exclusivement les connecteurs *and*, *but*, *so* et *now*, que les deux auteurs décrivent comme étant prototypiques de la connexion logique cohésive. Les connecteurs de type « additif » sont de loin les plus fréquents, puisque cette catégorie représente 60 des 98 connecteurs logiques cohésifs identifiés dans l'extrait RUGBY1. Les trois autres catégories y occupent une place comparable, avec 12 occurrences pour les connecteurs de type *but* et *now* et 10 occurrences pour les connecteurs causatifs tels que *so*.

Si les grammaires prescriptives refusent parfois les conjonctions en tête de phrase<sup>6</sup>, le passage qui précède semble indiquer que c'est une pratique courante dans les commentaires sportifs télévisés. Nous proposons de remplacer ces conjonctions par des connecteurs plus conformes aux règles prônées par les grammaires traditionnelles, tels que *moreover*, *however*

---

<sup>6</sup> *The American Heritage Book of English Usage* illustre cette réticence à propos du connecteur *but* : « *the conjunction but can be highly effective as a sentence opener. You may still hear the injunction against beginning a sentence with a conjunction. The idea is that these sentences express 'incomplete' thoughts. But a glance through any magazine or newspaper will show you that beginning with but has become common practice, and initial but must be considered acceptable at all levels of style.* » (1996 : 9-10)

ou encore *furthermore*, afin de cerner plus précisément leur valeur sémantique et, dans un second temps, déterminer si cette manipulation modifie les relations entre les phrases.

Le remplacement des deux premières occurrences du connecteur *and* par son équivalent *moreover* génère un énoncé douteux, quoique parfaitement grammatical (à condition, toutefois, de modifier la position de *then* dans le second cas). Voici le résultat obtenu :

**Chris Handy:** you have to say that the Welsh have taken England out of their comfort zone. they've had a couple of periods of long possession, and not been able to turn them into points. ?**moreover** that is not part of the playing for them. (*showing replay*) **moreover**, they're **then** forced to come this side... the Welsh have broken them up, in isolating them, and this is how they will succeed.

La gêne occasionnée par cette manipulation ne provient pas du fait que *moreover* est beaucoup plus utilisé à l'écrit qu'à l'oral, mais du fait qu'il suggère un lien sémantique fort entre les deux phrases que le connecteur relie. Plus précisément, cette manipulation nous amène à envisager la seconde phrase comme complétant la première – ce qui correspond peu ou prou à la définition du terme *moreover*<sup>7</sup> ; or, il semblerait que la proposition « *that is not part of the playing for them* » n'exprime pas une idée supplémentaire, mais plutôt une remarque au sujet de l'idée précédente. En d'autres termes, il se crée une forme de décalage entre le contenu informationnel des énoncés et les relations sémantiques exprimées par les connecteurs logiques. Le remplacement de la seconde occurrence de *and* produit un résultat plus acceptable que le précédent mais qui pose tout de même problème, dans la mesure où nous passons d'une série d'observations générales sur la performance de l'équipe galloise à une remarque sur une action spécifique (à l'occasion d'un ralenti) : notre manipulation produit une contradiction entre le lien sémantique exprimé par *moreover*, qui marque la continuité entre deux énoncés, et la rupture énonciative entre les deux phrases.

Cette première manipulation nous amène naturellement à avancer que la relation que le connecteur *and* exprime est moins précise que celle dont des connecteurs comme *moreover* ou *furthermore* sont porteurs, sans pour autant aller jusqu'à dire qu'il est vide de sens. Nous remarquons d'ailleurs que l'effacement des deux occurrences de *and* n'affecte ni la compréhension du passage, ni son authenticité :

**Chris Handy:** you have to say that the Welsh have taken England out of their comfort zone. they've had a couple of periods of long possession, and not been able to turn them into points. that is not part

---

<sup>7</sup> « *At the beginning of a clause, or parenthetically within one, indicating that it contains matter additional to what has already been stated* » (OED en ligne, article « *moreover* », consulté le 10 juin 2015).

of the playing for them. (*showing replay*) they're **then** forced to come this side... the Welsh have broken them up, in isolating them, and this is how they will succeed.

Ces remarques s'appliquent également pour les connecteurs de type *but* et *so*, comme le montrent ces deux nouveaux passages tirés de RUGBY1 :

[42] **Gordon Bray**: they gotta do something here. here's Greenwood and Luger, who hasn't looked comfortable tonight. Wales have covered up, and been able to slow the ball down.

**Chris Handy**: good advantage refereeing from Alain Rolland.

**Gordon Bray**: **but** there's nothing on here, for England. they just seem clueless here at the moment, in the face of the ferocious Welsh defence.

[43] **Chris Handy**: (*showing replay*) Daffyd Jones, good work on his feet, that's what you gotta be able to do, in the modern game. they weren't able to make the most of it.

**Gordon Bray**: **so** Stephen Jones again, Taylor, Jones goes in to scrum-half, Stephen Jones from that great Llanelli flyhalf factory that has produced Phil Bennett and Barry John.

À nouveau, le remplacement des conjonctions pose problème, parce que les deux énoncés que nous obtenons – *however there's nothing on here*, pour [42], et *therefore Stephen Jones again*, pour [43] – démontrent que le rapport qu'entretiennent les deux phrases reliées par *but* et *so* est très difficile à caractériser. Il semble en réalité que l'interprétation la plus vraisemblable de *but* et *so* soit celle qui les envisage comme de simples marques de transition, dépourvues de rôle logique réel. Il suffit, pour s'en convaincre, de procéder à une autre manipulation : il apparaît en effet tout à fait pertinent de remplacer *so* et *but* par une formule telle que *to move on to a different topic*, qui permet à l'énonciateur de signaler qu'il souhaite changer de sujet ou passer à une autre idée. Dans [42], le recours à une telle tournure permettrait à Gordon Bray de donner son point de vue sur le jeu pratiqué par l'équipe anglaise ; dans [43], il pourrait signaler aux téléspectateurs qu'il passe du ralenti de l'action précédente à l'action en cours.

En définitive, le contenu sémantique des connecteurs logiques les plus souvent utilisés dans les commentaires sportifs télévisés est si faible qu'il est difficile de décrire leur apport sur le plan informationnel, à l'instar d'un marqueur du discours comme *well*, dont Barbara Le Lan souligne avec justesse le « mutisme référentiel » (2008 : 1). Peut-être la fréquence avec laquelle certains connecteurs logiques comme *and* ou *but* apparaissent dans notre corpus s'explique-t-elle précisément par le fait qu'ils sont peu spécialisés et peuvent donc se contenter de marquer la liaison avec la phrase précédente ; dès lors, même s'il est indéniable que ces connecteurs jouent un rôle cohésif puisqu'ils donnent immédiatement au co-

énonciateur la conscience d'un avant-texte, il est important de noter que la cohésion ainsi produite n'est pas d'une grande qualité dans la mesure où les liens qui unissent les phrases entre elles sont souvent difficiles à interpréter sur le plan sémantique.

Les connecteurs logiques que nous avons repérés au début de l'extrait POE rappellent ceux des commentaires sportifs télévisés, car leur contenu sémantique paraît relativement faible :

[44] **Now** this is the point. You fancy me mad. Madmen know nothing. **But** you should have seen me. You should have seen how wisely I proceeded – with what caution – with what foresight – with what dissimulation I went to work! I was never kinder to the old man than during the whole week before I killed him. **And** every night, about midnight, I turned the latch of his door and opened it – oh so gently! **And then**, when I had made an opening sufficient for my head, I put in a dark lantern, all closed, closed, so that no light shone out, and then I thrust in my head.

En effet, le remplacement des connecteurs *and*, *now*, *but*, *then* ou encore *so* par des connecteurs plus spécialisés révèle que les liens qui unissent les phrases entre elles n'ont pas de contenu sémantique réel :

?**Presently** this is the point. You fancy me mad. Madmen know nothing. ?**However** you should have seen me. You should have seen how wisely I proceeded – with what caution – with what foresight – with what dissimulation I went to work! I was never kinder to the old man than during the whole week before I killed him. ?**Furthermore**, every night, about midnight, I turned the latch of his door and opened it – oh so gently! ?**Moreover, afterwards**, when I had made an opening sufficient for my head, I put in a dark lantern, all closed, closed, so that no light shone out, and then I thrust in my head.

Si l'on excepte le passage que nous venons de citer, l'extrait POE compte essentiellement des connecteurs logiques dont l'apport cohésif est indéniable et qui tissent des liens sémantiques évidents entre les phrases :

[45] **But** even yet I refrained and kept still. I scarcely breathed. I held the lantern motionless. I tried how steadily I could maintain the ray upon the eye. **Meantime** the hellish tattoo of the heart increased. It grew quicker and quicker, and louder and louder every instant. The old man's terror must have been extreme! It grew louder, I say, louder every moment! – do you mark me well? I have told you that I am nervous: so I am. **And now** at the dead hour of the night, amid the dreadful silence of that old house, so strange a noise as this excited me to uncontrollable terror. **Yet**, for some minutes longer I refrained and stood still. **But** the beating grew louder, louder! I thought the heart must burst. **And now** a new anxiety seized me – the sound would be heard by a neighbor! The old man's hour had come! With a loud yell, I threw open the lantern and leaped into the room. He shrieked once – once only. In an instant I dragged him to the floor, and pulled the heavy bed over him. I **then** smiled gaily, to find the deed so far done. **But**, for many minutes, the heart beat on with a muffled sound.

Cette fois, la manipulation produit un résultat tout à fait satisfaisant, ce qui semble indiquer que les connecteurs logiques, à l'exception des deux occurrences de « *and now* » dont le remplacement est discutable, sont pourvus d'un contenu sémantique réel dans ce passage :

**However**, even yet I refrained and kept still. I scarcely breathed. I held the lantern motionless. I tried how steadily I could maintain the ray upon the eye. **During that period**, the hellish tattoo of the heart increased. It grew quicker and quicker, and louder and louder every instant. The old man's terror must have been extreme! It grew louder, I say, louder every moment! – do you mark me well? I have told you that I am nervous: so I am. **Moreover, at this moment**, at the dead hour of the night, amid the dreadful silence of that old house, so strange a noise as this excited me to uncontrollable terror. **Nevertheless**, for some minutes longer I refrained and stood still. **However**, the beating grew louder, louder! I thought the heart must burst. **Furthermore, at that moment** a new anxiety seized me – the sound would be heard by a neighbor! The old man's hour had come! With a loud yell, I threw open the lantern and leaped into the room. He shrieked once – once only. In an instant I dragged him to the floor, and pulled the heavy bed over him. **At that moment** I smiled gaily, to find the deed so far done. **However**, for many minutes, the heart beat on with a muffled sound.

La cohésion générée par les connecteurs logiques se révèle ainsi plus importante dans POE que dans les extraits de notre corpus, parce qu'ils ne se contentent pas seulement de signaler l'existence d'un avant-texte : ils apportent également une information précise sur la nature de la relation entre les phrases qu'ils relient. Il est d'ailleurs à noter que le remplacement des deux « *and now* » dans l'extrait ci-dessus ne pose pas problème du fait du contenu sémantique des connecteurs, mais plutôt de leur présence contiguë : en ce sens, le caractère discutable de la substitution n'a aucune incidence sur les conclusions que nous venons de tirer à propos de l'extrait.

Une observation peut être formulée à propos de l'extrait NYT, dans lequel les connecteurs *and*, *but* et *so* s'avèrent à nouveau largement majoritaires. Comme nous pouvions l'anticiper, ces derniers ont un contenu sémantique plus fort dans cet extrait que dans les commentaires sportifs télévisés :

[46] Santana had actually already sought permission from the bank to settle for as little as \$10,000. It's an open secret that if a debtor is willing to wait long enough, he can probably get away with paying almost nothing, as long as he doesn't mind hurting his credit score. **So** Santana knew he should jump at the offer. **But** as an amateur psychologist, Santana was eager to make his own diagnosis — and presumably boost his own commission.

"I don't think that's going to work," Santana told the man. Santana's classes had focused on Abraham Maslow's hierarchy of needs, a still-popular midcentury theory of human motivation. Santana had initially put this guy on the "love/belonging" level of Maslow's hierarchy and built his pitch around his relationship with his ex-wife. **But** Santana was beginning to suspect that the debtor was actually in the "esteem" phase, where respect is a primary driver. **So** he switched tactics.

La substitution de ces conjonctions par des connecteurs logiques au contenu sémantique plus précis ne rencontre aucune résistance dans ce passage, comme c'était presque toujours le cas avec les commentaires sportifs télévisés :

Santana had actually already sought permission from the bank to settle for as little as \$10,000. It's an open secret that if a debtor is willing to wait long enough, he can probably get away with paying almost nothing, as long as he doesn't mind hurting his credit score. **Therefore** Santana knew he should jump at the offer. **However**, as an amateur psychologist, Santana was eager to make his own diagnosis — and presumably boost his own commission.

"I don't think that's going to work," Santana told the man. Santana's classes had focused on Abraham Maslow's hierarchy of needs, a still-popular midcentury theory of human motivation. Santana had initially put this guy on the "love/belonging" level of Maslow's hierarchy and built his pitch around his relationship with his ex-wife. **Nevertheless**, Santana was beginning to suspect that the debtor was actually in the "esteem" phase, where respect is a primary driver. **Consequently**, he switched tactics.

Au regard des résultats obtenus lors de cette analyse, nous pouvons affirmer sans hésitation que la cohésion produite par les connecteurs logiques est relativement faible dans les commentaires sportifs télévisés parce que, dans l'immense majorité des cas, le contenu sémantique des connecteurs est si imperceptible que leur suppression n'affecte ni l'organisation du texte, ni son équilibre sémantique.

Pour expliquer la pauvreté sémantique des connecteurs logiques employés par les commentateurs sportifs, nous faisons l'hypothèse qu'elle est, de la même manière que les ellipses, liée aux conditions dans lesquelles les commentaires sportifs télévisés sont produits, et plus particulièrement aux contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs. Les connecteurs logiques ont vocation, par définition, à caractériser la relation entre deux phrases ; on ne peut donc *a priori* les employer qu'en ayant conscience, dès le début de la seconde phrase (ce qui correspond à la position typique des connecteurs logiques), du message que l'on souhaite y exprimer. L'ordre de surface correspond ainsi à l'inverse de l'ordre des opérations mentales effectuées par l'énonciateur, l'insertion du connecteur logique constituant l'une des étapes finales de la genèse de l'énoncé. Or, les commentateurs sportifs ont sans doute rarement le temps d'aller au bout d'un tel processus cognitif, compte tenu des contraintes temporelles mentionnées précédemment : il n'est donc pas surprenant que les connecteurs logiques qu'ils emploient apportent peu d'informations au sujet des relations sémantiques qui unissent les phrases entre elles. À l'inverse, les productions écrites constituent un terrain fertile pour ce genre de connexions logiques, puisque l'énonciateur a tout le loisir de réfléchir à ces relations sémantiques et de les caractériser à l'aide du connecteur le plus approprié.

Il reste désormais à expliquer pourquoi l'extrait [44] présente le même type de connecteur logique que dans les commentaires sportifs télévisés, alors que le reste de l'extrait POE ne compte que des connecteurs dont le sémantisme est aisément interprétable. Nous pensons que ce phénomène tient essentiellement au fait que les passages sont de nature différente. Dans le premier, l'auteur met en évidence l'agitation qui s'est emparée du narrateur et, pour exprimer cet état mental qui, quoiqu'en dise le narrateur, confine à la folie, fait systématiquement passer son personnage d'une idée à l'autre. Les connecteurs jouent par conséquent un rôle presque paradoxal, puisqu'en créant des liens entre ces phrases, ils permettent justement à l'auteur de souligner le caractère décousu des propos du narrateur ; en d'autres termes, les outils censés marquer la continuité dans l'énoncé sont utilisés pour mettre en lumière les ruptures dans le raisonnement du narrateur. Le second passage étudié frappe surtout par le suspense qu'il génère. L'auteur, soucieux de laisser la tension dramatique s'installer, donne à son personnage le temps de développer chacune des étapes de sa narration. Ainsi, de même que l'urgence de la diffusion en direct empêche vraisemblablement les commentateurs sportifs d'exploiter toute la force cohésive des connecteurs logiques, il est probable que le ralentissement du rythme au sein de ce dernier passage en favorise au contraire la cohésion.

### 1.3) Les ellipses cohésives

Les ellipses cohésives repérées dans notre corpus appellent une série de remarques. Nous avons constaté précédemment que la majorité d'entre elles apparaît dans des structures que nous avons présentées comme irrecevables, témoignant ainsi des libertés que prennent les commentateurs sportifs par rapport aux règles prescrites par la grammaire normative. Le sujet grammatical est fréquemment éliminé dans les commentaires sportifs télévisés, comme l'illustre l'intervention suivante dans l'extrait FOOT :

[47] **Jonathan Pearce**: Partridge, part of John Toshack's new Wales... **made** his début in a friendly against Hungary, **started** the Toshack reign, this is Earnshaw... **wins** the throw.

Il pourrait être objecté à propos des deux premiers éléments en gras que, dans la mesure où le sujet profond des verbes *made* et *started* est le nom *Partridge*, nous n'avons pas affaire à une véritable ellipse : la proposition « *part of John Toshack's new Wales* » pourrait être envisagée comme une incise. Néanmoins, cette lecture de l'énoncé, qui en rétablit la

grammaticalité, ne nous convainc pas – à la fois parce que le syntagme nominal « *part of John Toshack's new Wales* » est suivi d'une pause, ce qui tend à indiquer que la relation prédicative <Partridge-make his début in a friendly against Hungary> n'est pas encore présente dans l'esprit de Jonathan Pearce au moment où il énonce la proposition « *part of John Toshack's new Wales* », et parce que nous savons désormais que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à procéder à de telles ellipses du sujet (le cas du verbe *wins* à la fin de l'énoncé est éloquent, car l'ellipse du sujet crée une rupture syntaxique). Ainsi, ces occurrences nous permettent de mettre l'accent sur l'absence de rapport systématique entre grammaticalité et cohésion : elles prouvent en effet que des structures ne répondant pas aux critères les plus fondamentaux de la grammaire anglaise peuvent tout de même être comprises sans difficulté et tisser des liens entre deux phrases d'un même passage.

Les résultats de notre étude semblent également indiquer que le dialogue constitue un terrain fertile à l'apparition d'ellipses cohésives. L'extrait CATCH, qui compte la plus grande proportion dans notre corpus, montre en effet que les passages où les ellipses sont les plus fréquentes sont ceux où les interventions des commentateurs sont les plus courtes et où ils réagissent directement aux propos tenus auparavant. Nous considérons ainsi l'échange suivant :

[48] **Bobby Heenan:** I don't think you can hurt the Undertaker!

**Robert Marella:** I think you **can**. nobody is impervious to pain. sooner or later it gets you.

**Bobby Heenan:** yes, but how much pain can they take? what is his threshold for pain?

**Robert Marella:** the Hulkster will **find out!**

**Bobby Heenan:** If anybody **will**, he will.

Il illustre le fonctionnement de l'ellipse dans les conversations orales, tel que les grammaires classiques le décrivent fréquemment : en permettant aux commentateurs de faire l'économie d'une répétition (en l'occurrence, de « *hurt the Undertaker* », de « *what his threshold for pain is* » et de « *find out* »), l'ellipse évite les redondances, permettant ainsi à l'échange d'avancer, tout en rendant cet échange plus simple et spontané. Nous observons le même phénomène dans le passage suivant, cette fois issu de FOOT, où la proposition « *it was* » constitue de toute évidence une reprise de la question formulée plus haut par Jonathan Pearce (« *good block by Jones, wasn't it?* ») :

[49] **Jonathan Pearce:** this is Quinn, got it down but cleared away by Partridge, chance here, Johnson! good block, important save by Jones, and here come Wales, flying on the counter. this is

terrific stuff. **so open**. Giggs, Hartson way offside. Northern Ireland came out. (*showing replay*) and here come the home side again, this is Brunt, his first touch as a substitute. good block by Jones, wasn't it? and Partridge swept it away.

**Mark Bright: it was**, yeah... the defence is no... they just stood still, he's aiming straight down at the goalkeeper there, he goes across the goal, just like Davies did a few minutes earlier, I think it's Gillespie who might've been creeping up, looking for the knock-down.

L'extrait NYT confirme les deux observations que nous venons de formuler. Nous avons affirmé que ces tournures grammaticales, parce qu'elles créent des ruptures syntaxiques, témoignent souvent d'un rapport assez souple à la grammaire ; or, nous rencontrons plusieurs ellipses dans les dialogues, où le registre employé est généralement plus familier que dans les productions écrites. Le passage suivant en témoigne :

[50] "Oh, my God," the cardholder sobbed on the tape. "Oh, that would help so much. I'm not a bad person."

"No, of course you **aren't**," the representative replied. "We're going to figure this out together."

Such conversations, credit-card companies say, happen all the time. Indeed, just days earlier I spoke to Donna Tiff, a 49-year-old Missouri woman. We were introduced through the Center for Responsible Lending, an advocacy organization that Tiff contacted after companies began hounding her about the \$40,000 she owed on multiple cards.

"The phone would ring nonstop," she told me. "I would get on, crying, and tell them I don't believe in suicide, but I'm close. **That** I'm going to file for bankruptcy, and then you'll get nothing."

Dans le premier cas, l'ellipse permet à l'interlocuteur de ne pas reprendre le syntagme nominal « *a bad person* » ; dans le second, elle lui évite de répéter « *tell them* », qui joue de ce fait un rôle de dénominateur commun pour les deux propositions qui le suivent.

Si la présence d'ellipses dans les extraits de dialogue est aisément compréhensible, d'autres occurrences, en revanche, sont beaucoup plus étonnantes :

[51] He was behind in paying back \$28,900.97 in debt. **Which** was why he was on Santana's screen.

[52] What the card companies realize — and what legislation most likely won't change — is that no matter how much we say we dislike credit cards, they've become an essential part of our lives. It's really hard to rent a car without a card. Or **shop** online. Or **buy** plane tickets.

Dans [51], l'auteur s'écarte de la norme grammaticale en faisant commencer la seconde phrase par *which*, ce qui devrait en faire une proposition subordonnée plutôt qu'une proposition indépendante. Il suffirait pourtant de rattacher cette seconde phrase à la première pour en rétablir la grammaticalité : nous obtenons ainsi *he was behind in paying back \$28,900.97 in debt, which was why he was on Santana's screen*. Dans le cas présent, il est

probable que l'énonciateur ait recours à l'ellipse pour donner à son article un ton plus incisif (pour employer un adjectif souvent associé au style des journalistes) et qu'il privilégie ainsi l'efficacité du style aux dépens de la correction grammaticale. La même démarche semble être à l'œuvre dans [52] : nous avons deux phrases *a priori* irrecevables, à la fois parce qu'elles ne comptent pas de verbes conjugués et parce qu'elles commencent par une conjonction – ce que les grammaires prescriptives réprouvent généralement, comme nous l'avons expliqué précédemment. Comme dans le premier exemple, la grammaticalité de l'énoncé peut être rétablie en intégrant les deux phrases non conjuguées à la phrase précédente, de la manière suivante : *it's really hard to rent a car without a card, shop online, or buy plane tickets*. À nouveau, nous pouvons en conclure que la priorité de l'auteur est l'efficacité de son style et que la correction grammaticale de son texte est secondaire.

Nous souhaitons soulever une dernière question : étant donné que les extraits de notre corpus comptent tous au moins deux énonciateurs, qu'ils ont la forme de dialogues (nous avons vu que la longueur des interventions est généralement faible) et que les dialogues constituent manifestement un terreau fertile pour les ellipses, comment expliquer que leur proportion ne soit pas plus élevée dans notre corpus ? Cette question, qui nous paraît d'autant plus opportune que l'utilisation d'ellipses pourrait permettre aux commentateurs de mieux s'accommoder des contraintes temporelles qui pèsent sur eux, suggère que les commentaires sportifs télévisés ne sont peut-être pas de véritables dialogues, en dépit des apparences – hypothèse sur laquelle nous revenons plus loin dans ce chapitre (section 2).

Pour clore notre étude de la cohésion dans les commentaires sportifs télévisés, nous nous consacrons maintenant à l'interaction, que M.A.K. Halliday et R. Hasan (1976) n'évoquent pas directement, sans doute parce qu'elle ne revêt pas de forme grammaticale précise (la rendant difficile à caractériser sans l'appui d'un corpus) et parce qu'elle ne concerne par définition que les textes de nature dialogique.

## **2) L'interaction dans les commentaires sportifs télévisés : entre illusion et réalité**

L'interaction étant une notion aux contours flous, il est important de définir dans quelle mesure elle est susceptible de participer à la cohésion d'un extrait. À cet égard, nous

affirmons que si un élément signale que la phrase dans laquelle il se trouve est prise dans une relation de dialogue, alors il crée de la cohésion.

Naturellement, l'interrogation constitue l'un des axes centraux de l'étude de l'interaction. Il faut signaler que nous ne réduisons pas l'interrogation à sa forme la plus classique, qui se caractérise par un certain nombre de traits syntaxiques (inversion du sujet et du verbe, apparition de l'auxiliaire *do*) : nous incluons aussi les *question tags*, qui peuvent être décrits comme des « propositions interrogatives tronquées » (« *truncated interrogative clause* »), pour reprendre une expression employée par Rodney Huddleston & Geoffrey K. Pullum (2005 : 150), même s'ils produisent des effets divers (la confirmation, le doute ou encore l'ironie) qui dépassent le cadre sémantique de l'interrogation. Ce choix méthodologique ne va pas de soi : en dépit de la ressemblance des *question tags* avec les questions, sur le plan strictement syntaxique, leur appartenance au domaine interrogatif est parfois mise en cause, comme l'illustre cette affirmation de Bénédicte Guillaume :

Le terme *question tag*, que nous n'avons pas souhaité modifier d'entrée de jeu, apparaît plus que jamais impropre à l'issue de cette étude puisque dans bien des cas un QTag n'est pas une question. Il vaudrait mieux parler de tags servant à interpeller le co-énonciateur, ce qui rendrait compte aussi bien des cas dans lesquels on demande réellement confirmation que de ceux exprimant la nécessité, dans lesquels l'interlocuteur n'est pris en compte que pour lui attribuer une opinion qui n'est pas nécessairement la sienne (2007 : 221).

Néanmoins, dans la mesure où l'auteur affirme implicitement que l'invariant sémantique des *question tags* réside dans leur caractère interactif, nous considérons que ces tournures ont toute leur place dans cette étude et que les éventuelles ambiguïtés sémantiques qu'ils engendrent ne représentent pas une menace pour l'analyse.

L'interaction peut également être produite par une proposition dont l'intonation ou la formulation suggèrent une question, alors même que sa syntaxe est celle d'un énoncé déclaratif, comme c'est le cas dans l'échange suivant :

[53] **Eddie Butler:** Phil Vickery, the one picked out, on the far side?  
**Brian Moore:** yes, he was, yeah.

D'une manière générale, nous pouvons dire que la forme que revêt l'interrogation est secondaire, car nous considérons que la qualité cohésive des formes interrogatives se joue au niveau cognitif : par leur intermédiaire, l'énonciateur indique qu'il souhaite combler un

« déficit informationnel » (Lapaire et Rotgé 1998 : 176) en faisant appel aux connaissances ou à l'opinion d'un co-énonciateur. Ainsi, l'intonation montante, au même titre que l'inversion syntaxique, suffit à indiquer que la phrase prononcée par l'énonciateur en appelle une autre, ce qui coïncide parfaitement avec la définition de la cohésion proposée par M.A.K. Halliday et R. Hasan.

Il est logique d'envisager dans quelle mesure l'énoncé qui suit la question répond aux attentes de l'énonciateur : comme le note Deborah Schiffrin, le premier énoncé crée une attente à l'égard du second, dont la cohérence est jugée en fonction du lien qu'il entretient avec le précédent (1987 : 103). C'est pourquoi notre étude de l'interaction porte aussi sur les éléments susceptibles de signaler qu'un énoncé constitue une réponse ou une réaction à un énoncé antérieur, à l'image de *yes, no, absolutely, alright* ou encore *I don't know*. Bien que le pouvoir cohésif de l'interrogation ne dépende pas du contenu informationnel, il n'en est pas moins vrai que la cohésion est plus grande lorsque deux énoncés pointent l'un vers l'autre que lorsqu'aucun élément du second n'indique qu'il constitue une réponse au premier. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer ce passage tiré de l'extrait RUGBY2 :

[54] **Brian Moore:** well, indecision again... That was never Harry Ellis's ball, (*showing replay*) wow, that could've gone anywhere, could it, O'Connell he's everywhere, isn't he?  
**Eddie Butler:** he's a sort of carrot-hair rhino, which is strange, but...

Il est très difficile – même en envisageant une infinité de contextes ou de significations cachés – d'établir en quoi l'affirmation saugrenue d'Eddie Butler sur l'apparence physique de Paul O'Connell pourrait constituer une réponse à la remarque de Brian Moore sur son omniprésence dans le jeu, alors que le *question tag* final semble indiquer que Brian Moore cherche l'approbation de son confrère.

Plus généralement, notre analyse inclut toutes les formes linguistiques témoignant d'un rapport interpersonnel, qu'il s'agisse de l'utilisation du nom du co-énonciateur (ce que nous pouvons appeler un emploi appellatif, c'est-à-dire destiné à interpeller l'interlocuteur), de l'emploi du pronom *you* (et de sa variante *you guys*, à condition qu'ils n'aient pas une valeur générique et que leur référent soit clairement l'un des autres commentateurs<sup>8</sup>) et du mode impératif.

---

<sup>8</sup> L'inclusion de *you guys* dans cette étude nous semble légitime en ce qu'il est généralement considéré comme la version plurielle de *you*, en particulier aux États-Unis. C'est le point de vue que défend George Jochnowitz : « [i]t is my impression that in almost all of the United States *you guys* is simply the unmarked plural of *you* » (1983 : en ligne).

Enfin, cette liste serait incomplète sans la mention des marqueurs de discours *well* et *you know*<sup>9</sup>. Contrairement aux éléments que nous venons d'évoquer, la contribution de *well* et *you know* à la cohésion est loin d'être évidente et mérite d'être précisée.

À première vue, il pourrait sembler facile de percevoir comment le marqueur *you know* indique une interaction dans le discours, dans la mesure où il renvoie littéralement aux connaissances du co-énonciateur. Il faut pourtant se méfier d'une telle interprétation, car nous constatons rapidement que son sens ne correspond pas à la somme de ses parties. Le verbe *know* est généralement employé de manière transitive ; or, il s'avère difficile d'ajouter un complément d'objet direct aux occurrences de *you know* dans le corpus sans altérer sensiblement le sens de l'expression d'origine et porter atteinte à l'authenticité de l'énoncé. Cela apparaît clairement lorsque nous remplaçons *you know* par *you know that*, comme nous l'avons fait pour cette intervention de Mark Bright :

**Mark Bright:** you can play as many reserve team games as you like, ?**you know that**, this is his first competitive game of the season, I'm sure, ?**you know that**, David O'Leary's holding his breath as well. but, ?**you know that**, the good point, after an hour or so, I should imagine, no matter how fit you are, just that sharpness in the first team. your legs start to feel the tiredness.

Une grande majorité de locuteurs natifs estime que la valeur sémantique de *you know* est quasiment nulle, ce qui nous amène à penser que son utilisation comme marqueur du discours dépend largement d'un affaiblissement certain de son contenu sémantique. C'est ce qu'expliquent notamment Nancy A. Niedzielski et Dennis R. Preston :

What most linguists might see as "discourse markers" (e.g., Schiffrin 1987), including such items as "well", "like", and "you know", are also regarded as meaningless, or, worse, "dumb" and "bad habits" (2000 : 268)

Quel que soit le sens précis du marqueur *you know*, nous estimons qu'il participe à la cohésion des commentaires sportifs télévisés parce qu'il conserve la trace de deux informations essentielles, malgré la dilution sémantique évoquée à l'instant : celle de l'interaction, portée par le pronom personnel, et celle de la connaissance, incarnée par le verbe

---

<sup>9</sup> Étant donné que nous traitons l'expression *you know* comme un marqueur du discours, notre étude ne tient pas compte des occurrences du pronom *you* lorsqu'il apparaît dans cette tournure.

*know* et confirmée par le fait que ce marqueur du discours introduit presque systématiquement une information nouvelle pour le co-énonciateur<sup>10</sup>.

Le rôle de *well* dans l'interaction est encore moins évident : comme le souligne B. Le Lan, on est souvent frappé par son « mutisme référentiel et sa résistance à l'appréhension intuitive du sens » (2008 : 1). D. Schiffrin se refuse d'ailleurs à le définir et préfère se contenter d'un constat prudent : « *well has no inherent semantic or structural properties [...]; its meaning is based solely on its context of occurrence* » (1985 : 642). Nous constatons d'ailleurs, en parcourant le corpus, qu'il est difficile de voir en quoi l'effacement des occurrences de *well* modifie les énoncés qu'elles introduisent. Nous considérons l'échange suivant, dans lequel les marqueurs de discours sont signalés en gras<sup>11</sup> :

[55] **Jonathan Pearce:** it means that Wales have yet to keep a clean sheet in this world cup qualifying campaign.

**Mark Bright:** **well** you feel that after the hard work they've done in the first half, they've gone in there, and Toshack was doing his team talk at half-time, and said, **you know**, we should be three up, this should be game set and match, you come out, and concede a goal straight away, different complex on the game now. the crowd are back, (*showing John Toshack*) he's concerned.

Au-delà du fait que les propos de Mark Bright perdent une part de la spontanéité propre au discours oral spontané, il est difficile de percevoir dans quelle mesure l'effacement de *well* et *you know* modifie l'intervention ci-dessus. Pourtant, dans la mesure où *well* permet à l'énonciateur de signaler « qu'il a pris acte de l'ensemble du contenu énonciatif que son interlocuteur vient de lui soumettre, et en même temps qu'il s'apprête à y répondre » (Le Lan 2008 : 5), il constitue un outil essentiel de la structure interactionnelle de l'échange verbal. Nous notons au passage que *well* ne signifie pas nécessairement l'acquiescement de l'énonciateur, car il peut également introduire une nuance ou une contradiction – D. Schiffrin souligne à cet égard que *well* est très souvent employé pour ouvrir une réponse que l'énonciateur estime n'être pas entièrement conforme à l'attente de son interlocuteur : « *well is a response marker which anchors its user in an interaction when an upcoming contribution is not fully resonant with prior coherence options* » (1987 : 102). L'exemple suivant, toujours issu de FOOT, illustre bien ce dernier cas de figure :

---

<sup>10</sup> L'OED confirme cette intuition en affirmant que *you know* signifie « *as you know (or may like to or should know) is the case* » (OED en ligne, article « know », consulté le 25 septembre 2014).

<sup>11</sup> Comme il est indiqué en annexe 5, les questions sont signalées en jaune, les marqueurs de réponse en bleu, les marqueurs de discours en vert, les verbes à l'impératif en rouge, le pronom *you* en rose et les interpellations en gris.

[56] **Jonathan Pearce:** had Collins been on the field of play, would Northern Ireland have scored?  
**Mark Bright:** well, ifs, buts and maybes...

De toute évidence, Jonathan Pearce souhaiterait que son confrère lui donne son point de vue sur l'impact de l'absence du Gallois Collins sur le but marqué par les joueurs nord-irlandais ; toutefois, Mark Bright refuse de se livrer à de telles spéculations, ce que l'expression « *ifs, buts and maybes* » exprime très clairement. L'emploi de *well* semble donc bel et bien marquer une forme d'écart, de décalage entre la question posée et la réponse apportée. Nous comprenons mieux pourquoi B. Le Lan affirme que « *well* instaure une véritable dialectique de la continuité et de la différenciation, tant au niveau notionnel qu'au niveau relationnel » (*ibid.* : 5).

À présent, nous procédons à l'examen de l'interaction dans le corpus. Nous commençons par les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, dont nous avons mis en évidence la proximité depuis le début de la deuxième partie. Nous consacrons l'essentiel de notre analyse au domaine de l'interrogation, avant de nous intéresser à la répartition des marques de l'interaction entre les commentateurs sportifs. Dans un second temps, nous prenons le soin de vérifier si les observations formulées à propos des trois premiers extraits peuvent être étendues à 400M et CATCH. Enfin, la comparaison avec les extraits POE et NYT doit nous permettre d'avoir une idée plus précise de l'importance de l'interaction dans les commentaires sportifs télévisés – même si, compte tenu de la rareté des dialogues dans ces deux extraits, nous pouvons gager que les marques de l'interaction y sont bien moins nombreuses que dans notre corpus.

Le tableau 4 présente les données relevées dans notre analyse, qui figure dans son intégralité en annexe 4.

Tableau 4 : l'interaction dans le corpus

	Questions	Marqueurs de discours	Marqueurs de réponse	Impératifs	<i>You</i>	Interpellations
RUGBY1	11	21	4	8	8	5
RUGBY2	52	81	52	11	34	23
FOOT	43	59	26	7	8	14
400M	1	2	0	2	5	6
CATCH	15	9	6	13	25	6
POE	12	0	4	4	14	1
NYT	24	3	1	2	26	0

## 2.1) L'interaction dans FOOT, RUGBY1 et RUGBY2

Contrairement à ce que nous pourrions penser, au vu de ce que nous avons écrit au début de ce chapitre, l'interrogation n'est pas la catégorie la mieux représentée dans ces trois extraits, puisqu'elle y est systématiquement devancée par les marqueurs de discours *well* et *you know*, ce qui confirme d'emblée l'idée généralement admise que ces marqueurs de discours sont extrêmement fréquents en anglais oral, au point d'être considérés comme des tics langagiers.

Puisque l'interrogation nous intéresse essentiellement du point de vue de sa contribution aux échanges entre les commentateurs, il est impératif de démêler les véritables questions des questions rhétoriques, qui visent à exprimer un message plutôt qu'à combler un déficit informationnel. Or, cette tâche s'avère particulièrement complexe, comme nous allons le montrer à présent à partir de l'extrait FOOT.

Parmi les quarante-trois éléments interrogatifs repérés lors de l'analyse, il y en a quatre qui relèvent sans ambiguïté de la question rhétorique. En voici deux exemples :

[57] **Jonathan Pearce:** given a signal to the substitute... oh yes! **would you believe it?** Steven Davis! what a start to the second half! within four and a half minutes, Northern Ireland from two-nil down are back level.

[58] **Mark Bright:** (*showing replay*) look at the space! the Welsh defence there was incredible! just along clearance, look, Healy! Ricketts comes round, but you know, **where was Partridge in the original challenge?** he's way out of position.

Dans l'exemple [57], la question posée par Jonathan Pearce porte sur la capacité du co-énonciateur à croire que Steven Davis a effectivement marqué un but pour les Gallois ; or, répondre négativement à une telle question reviendrait à nier la réalité d'un événement qui s'est produit seulement quelques secondes plus tôt. Dans l'exemple [58], tout porte à croire que la question de Mark Bright n'attend pas de réponse de la part de son confrère. Elle est précédée de *you know* qui, comme nous l'avons affirmé plus haut, introduit généralement une information nouvelle ; par conséquent, sa présence nous invite à considérer la question comme un message adressé au co-énonciateur. Pour illustrer l'effet que peut produire l'insertion de *you know* sur le sens d'une question, nous envisageons l'énoncé hypothétique *The man looked at us and asked, "who needs money?"*. Tout porte à croire que nous avons affaire à une véritable question : l'énonciateur demande qui, parmi le groupe de personnes qui l'entoure, a besoin d'argent. Lorsque nous insérons *you know* dans la question, en revanche, le

sens change subitement : la question « *who needs money, you know?* » est immédiatement perçue comme un message politique signifiant, en substance, que personne n'a besoin d'argent. En revenant à l'exemple [58], nous remarquons que Mark Bright affirme, juste après avoir posé cette question, que David Partridge n'est pas à son poste (« *he's way out of position* ») ; nous pouvons en déduire que l'objectif du commentateur n'est pas réellement d'identifier la position du joueur mais plutôt de mettre l'accent sur l'erreur de placement qu'il commet.

Aux questions rhétoriques, il faut ajouter celles que les commentateurs posent en sachant pertinemment qu'il est impossible d'y répondre. Nous en avons relevé cinq, toutes posées par Jonathan Pearce :

[59] **Jonathan Pearce:** Hartson, forward by Fletcher, to Earnshaw, away by Craigan, Delaney, Davies, but he's dispossessed by Capaldi, Davis, to Gillespie, **will he run at Sam Ricketts here?** he does so, Ricketts got back, and that's a corner.

[60] **Jonathan Pearce:** lacked power, the shot, but it's the second international penalty save of the season for Maik Taylor, he also saved one against Malta in a friendly. (*showing Irish supporters*) let-off for Northern Ireland. **could it change the course of the game?** Robinson's in there again. it's been a splendid eight days.

[61] **Jonathan Pearce:** again it'll be Giggs, and he set his sights moments ago, with a free kick that was easily saved. Robert Earnshaw's standing there as well... it's Ryan Giggs, and he scores! on the hour, the game swings again! and it's the Welsh captain who restores their lead. **and which way is this one gonna turn out?**

[62] **Jonathan Pearce:** (*showing Keith Gillespie*) **can Northern Ireland provide another twist in the turn of an extraordinary game?**

[63] **Jonathan Pearce:** Northern Ireland without a victory here against Wales in thirty years. On to Jones, they'll have to wait a minute longer, or **will they?**

Ces questions portent toutes sur l'avenir, qu'il s'agisse du dénouement de la partie (c'est le cas pour les questions [60] et [61]) ou du futur immédiat (pour [59], on constate par exemple que la question porte sur le comportement de Keith Gillespie lorsqu'il reçoit le ballon). Il va de soi que Mark Bright, à qui Jonathan Pearce s'adresse, est incapable d'apporter une réponse satisfaisante à de telles questions, quel que soit son degré d'expertise ; dès lors, rien ne nous interdit d'avancer que ces questions créent, à la manière des questions rhétoriques, une interaction apparente, au sens où l'énonciateur qui les pose ne cherche pas vraiment à compléter un déficit informationnel, mais plutôt à mettre l'accent sur le suspense qui anime la rencontre pour susciter des émotions vives chez les téléspectateurs. Nous notons

d'ailleurs que, dans les questions [59] et [60], Jonathan Pearce n'attend pas la réponse de Mark Bright. Dans le premier cas, la raison est simple : la question porte sur un événement si proche dans le temps que l'énonciateur obtient immédiatement la réponse attendue. Dans le deuxième, c'est précisément le contraire : étant conscient qu'il n'obtiendra pas de réponse, Jonathan Pearce préfère vraisemblablement ne pas s'attarder sur ce point et revenir à l'action en cours.

Pour nuancer encore la contribution des questions à l'interaction dans FOOT, nous pouvons ajouter à cette liste les cas où le commentateur n'attend pas la réponse de son confrère, alors que ce dernier serait cette fois en mesure d'apporter une réponse. Ce cas de figure concerne cinq questions dans l'extrait :

[64] **Jonathan Pearce:** that's Northern Ireland's fourth of the game. here's Quinn at the near post, it's beyond him, headed down by James Collins, **was it?** no, it came off Murdock.

[65] **Jonathan Pearce:** this is Earnshaw. Wales have stolen Northern Ireland's thunder here... and Capaldi's been caught in possession, he's pulled back Davies... **was that a clear goal scoring opportunity?** it's a penalty!

[66] **Mark Bright:** well, that's given the crowd something to cheer about, he appeared to slip to me, John Hartson, similar to Beckham in Euro 2004... (*showing replay*) **does he slip?** and he's guessed well.

[67] **Jonathan Pearce:** Elliott, now space for Capaldi to get the cross in, high for James Quinn, comes down to Healy, scrambled away to Davis, offside, **was it?** no, it's not counted, Elliott it was, but he was standing in an offside position.

[68] **Jonathan Pearce:** and Delaney... now this is forward by Fletcher, Hartson gets a touch, Gillespie now. Lawrie Sanchez looks pensive. Gillespie. Capaldi to Brunt, hugging the touch line. Healy's there in front of him, so **who's in the middle?** Quinn is in the middle, if they can get it in there.

Les questions [67] et [68] sont les plus éloquentes car, comme dans la question que nous venons de commenter, Jonathan Pearce obtient immédiatement la réponse à sa question : dans l'exemple [67], l'arbitre ne valide pas le but inscrit par Stuart Elliott, tandis que dans [68] il parvient à identifier le joueur placé au centre (en l'occurrence, James Quinn). La même analyse peut être menée à propos de la question [64] : Jonathan Pearce n'a apparemment besoin que de quelques instants pour comprendre que c'est Colin Murdock qui a détourné le ballon. Il semblerait, dans [65], que la question de Jonathan Pearce soit rendue obsolète par la décision de l'arbitre : puisque les Gallois se voient accorder un pénalty, il n'est plus pertinent de se demander si Tony Capaldi les a privés d'une réelle occasion de marquer en commettant une faute sur Simon Davies. Enfin, la question [66] porte sur l'éventuelle glissade de John

Hartson ; nous pouvons penser que Mark Bright ne prend pas la peine d'attendre une réponse (ou d'y répondre lui-même) parce que le ralenti dissipe le doute qu'il a eu en voyant l'action à vitesse réelle. Selon nous, ces questions visent essentiellement à représenter textuellement le raisonnement de l'énonciateur ; de ce fait, nous estimons qu'elles ne génèrent pas réellement d'interaction.

Enfin, l'extrait FOOT compte dix-neuf *question tags*, par le biais desquels l'énonciateur cherche à obtenir l'appui de son interlocuteur. En voici quelques exemples :

[69] **Mark Bright:** I think it was Ricketts, **wasn't it...** just down below us. Ryan Giggs asking what for, I think the referee saw that...

[70] **Mark Bright:** he's been sharp, Collins, **hasn't he**, nice and tight to the strikers. he can get in front, he gets in front and wins it, he's very strong in the air.

[71] **Jonathan Pearce:** good block by Jones, **wasn't it?** and Partridge swept it away.

À aucun moment, l'énonciateur n'attend la réaction de son interlocuteur pour continuer son propos. Il semblerait ainsi, comme le suggère l'analyse de B. Guillaume (2007), que la fonction des *question tags* ci-dessus ne soit pas de chercher l'approbation du co-énonciateur, mais plutôt de lui attribuer une opinion, de l'inclure dans une analyse. En d'autres termes, il est inexact de considérer que les *question tags* permettent systématiquement à l'énonciateur d'exprimer une hésitation et de demander à son interlocuteur de confirmer ses propos. Nous pensons au contraire que le commentateur inclut son confrère dans son point de vue et l'invite à exprimer cette connivence – ce qui constitue, du point de vue du partage des connaissances, une attitude sensiblement différente. La dimension interactive de ces tournures doit par conséquent être nuancée, même si nous avons affirmé que la simple présence d'un *question tag* suggère l'existence d'un co-énonciateur et que leur pouvoir cohésif ne dépend donc pas entièrement de la réaction qu'ils entraînent : il apparaît clairement que les *question tags* ne produisent pas vraiment de dialogue, malgré leur appartenance au domaine de l'interrogation.

En fin de compte, l'extrait FOOT ne compte que quatorze questions réelles, dont nous proposons ci-dessous trois exemples :

[72] **Jonathan Pearce:** Bellamy injured, Savage has quit the scene... **has he been too controversial, or too confrontational in his management, John Toshack?**

[73] **Jonathan Pearce:** [...] Mark, **do you see a Northern Ireland startling second half come-back?** I'll come to you in a moment on that, this is Gillespie through...

[74] **Jonathan Pearce:** and Wales are fuming here. but the challenge on him, **it was Elliott, wasn't it, Mark?**

Chacune de ces questions contient un élément qui la distingue nettement de celles que nous avons décrites jusqu'à présent. Dans [72], le commentateur interrompt son propos à l'issue de la question, de manière à permettre à son interlocuteur d'y répondre. Dans [73], l'action en cours ne permet pas à Jonathan Pearce de donner la parole à Mark Bright ; aussi, il indique clairement qu'il reviendra à sa question aussitôt que la rencontre le permettra. Enfin, nous remarquons que, dans les questions [73 et [74], le commentateur appelle son confrère par son prénom, comme pour indiquer qu'il attend réellement une réponse, cette fois. L'exemple [74] nous permet aussi de signaler qu'un *question tag* peut constituer une véritable question et que son interprétation dépend pleinement du contexte dans lequel il s'inscrit : ici, le fait que Jonathan Pearce mentionne le prénom de son confrère montre qu'il attend de ce dernier qu'il confirme l'identité d'un joueur.

Tous ces éléments montrent que les questions auxquelles nous avons affaire ici contribuent réellement à la cohésion du discours, non seulement parce qu'elles signalent la présence d'un co-énonciateur et invitent à considérer la phrase comme faisant partie d'un ensemble dialogique plus large, mais également parce qu'elles sont presque systématiquement suivies d'un marqueur de réponse tel que *yes*, *no* ou *absolutely* ; la cohésion produite est donc d'autant plus efficace qu'elle relève d'un double pointage.

Les extraits RUGBY1 et RUGBY2 présentent des caractéristiques comparables, ce qui tend naturellement à confirmer que l'interrogation joue un rôle réduit dans la cohésion des commentaires sportifs télévisés.

En nous penchant sur la nature des onze questions posées par Gordon Bray, Chris Handy et Tim Horan dans RUGBY1, nous remarquons que cinq d'entre elles ont manifestement pour fonction de créer du suspense et que, dans trois cas, l'énonciateur n'attend visiblement pas de réponse à sa question (qui semble plutôt exprimer une hésitation à propos d'un fait de jeu qu'une véritable interrogation). Si l'on ajoute à cela deux *question tags*, nous ne dénombrons en définitive que deux véritables questions, à propos desquelles il est intéressant de noter qu'elles contiennent une mention du prénom du commentateur auquel elles sont adressées :

[75] **Gordon Bray:** so, **Tim**, **is the Welsh team capable of upset, as we await the anthems?**

[76] **Chris Handy:** shaky! the Welsh defence are having the midfield runners of England for breakfast. doesn't matter who it is, **does it** **Tim?**

L'interpellation semble ainsi constituer un critère performant pour repérer les véritables questions, car elle est susceptible de modifier la manière dont nous interprétons une forme interrogative : alors que la mention du prénom du co-commentateur nous permet d'affirmer avec conviction que l'énonciateur souhaite avoir le point de vue de son confrère sur l'observation qui vient d'être faite, il ne fait aucun doute que nous aurions été tenté, en l'absence d'une telle interpellation, de considérer que l'énonciateur inclut son interlocuteur dans son point de vue sans réellement l'inviter à intervenir.

De manière générale, l'extrait RUGBY1 confirme l'idée que la cohésion engendrée par les questions, les marqueurs de réponse et les autres phénomènes liés à l'interaction est relativement faible parce que ces éléments ne créent pas de réel échange entre les commentateurs.

Les observations formulées à l'instant valent également pour l'extrait RUGBY2, dans lequel les questions réelles ne représentent qu'une faible proportion des questions posées dans l'extrait : sur les cinquante-deux questions qu'il contient, nous avons repéré dix-huit *question tags*, neuf questions rhétoriques, neuf questions qui n'attendent manifestement pas de réponse et six questions destinées à créer du suspense. L'analyse de cet extrait confirme ainsi qu'il est indispensable d'examiner de près les questions avant d'en tirer quelque conclusion que ce soit dans la mesure où toutes n'ont pas la même force cohésive, nombre d'entre elles s'apparentant davantage à un message de la part de l'énonciateur qu'à un authentique échange d'informations.

Après avoir commenté la contribution de l'interrogation à la cohésion des commentaires sportifs télévisés, nous souhaitons formuler une observation à propos de la répartition des marques de l'interaction dans les trois extraits actuellement à l'étude.

En parcourant les données relevées, nous constatons rapidement qu'il existe un déséquilibre net entre les commentateurs. Concernant les questions, nous observons que les questions réelles sont posées dans leur très grande majorité par les commentateurs principaux (Jonathan Pearce en pose 13 sur 14 dans FOOT, Eddie Butler en pose 21 sur 26 dans RUGBY2) et que les *question tags* sont presque toujours énoncés par un consultant (Mark Bright est à l'origine de 12 occurrences sur 14, et Brian Moore de 14 occurrences sur 18).

Ce déséquilibre trouve un écho dans la répartition des marqueurs de discours. Nous observons que leur part varie de manière sensible dans les trois extraits à l'étude : tandis que, dans FOOT, *you know* apparaît plus fréquemment que *well* (avec 38 occurrences pour le premier et 21 pour le second), il s'avère bien plus rare dans RUGBY2 (il ne représente que 12

des 81 marqueurs de discours dénombrés) et est même absent de RUGBY1 (alors que *well* figure à 21 reprises dans l'extrait). Cette variation semble liée à l'identité des commentateurs, car tous n'utilisent pas ces marqueurs de discours avec la même fréquence. Ce phénomène est particulièrement sensible dans l'extrait FOOT, dont nous avons pourtant montré que le partage de l'énonciation entre les deux commentateurs est relativement équitable<sup>12</sup> : dans les interventions de Mark Bright, nous avons dénombré 18 occurrences de *well* et 37 occurrences de *you know*, tandis que Jonathan Pearce ne les utilise que deux fois chacun. La même remarque peut être formulée à propos de l'extrait RUGBY2, car Brian Moore emploie *well* à 54 reprises, soit nettement plus souvent qu'Eddie Butler (14 occurrences) et Austin Healy (une seule occurrence), et est à l'origine de 11 des 12 occurrences relevées dans l'extrait.

La répartition des marqueurs de réponse accentue la différence entre les commentateurs principaux et les consultants. Dans FOOT, Mark Bright prononce 24 des 26 marqueurs de réponse (comme *yes*, *no* ou *exactly*) ; dans RUGBY1, les quatre marqueurs de réponse sont énoncés par les consultants Tim Horan et Chris Handy ; dans RUGBY2, enfin, seuls 12 des 52 marqueurs de réponse sont formulés par le commentateur principal Eddie Butler.

Nous devons à présent tenter d'expliquer ces disparités, qui nous paraissent trop importantes pour être fortuites. De prime abord, nous pourrions avancer qu'elles varient en fonction des pratiques linguistiques de chaque individu, comme c'est souvent l'explication avancée pour *well* et *you know*. Nous notons d'ailleurs, s'agissant des marqueurs de discours, que cette hypothèse est corroborée par G. Bender et M.L. Johnson, qui opposent la stratégie mise en œuvre par les athlètes pour se laisser le temps de formuler leur pensée (en l'occurrence, leur recours à ce qu'on appelle familièrement des *crutch words* en anglais et qui correspond à ce que les linguistes qualifient de *fillers*<sup>13</sup>) et celle, plus fine, des commentateurs principaux :

Often during the course of a conversation, your mind needs a moment to formulate its next thought. In the interim, your mouth is stuck with stalling. This tactic results in the use of what I call "crutch" words or phrases. Everyone has seen young athletes who pepper their interviews with "uh" and "you know" as they mentally construct what they want to say. Broadcast professionals have the same problem on occasions, but handle it in a more sophisticated way. For instance, an announcer grasping for the next thought might stall by stating the score. (1994 : 104-105)

<sup>12</sup> Dans le chapitre 1 (section 1), nous avons noté que les interventions de Mark Bright représentent 44 % de l'ensemble de l'extrait.

<sup>13</sup> Le dictionnaire Merriam-Webster en ligne en propose la définition suivante : « *a sound, word, or phrase (as "you know?") used to fill pauses in speaking* » (article « filler », consulté le 20 juin 2015).

Nous estimons cependant que l'usage que les consultants font des marqueurs de discours ne peut être entièrement attribué à leur parcours professionnel : si c'était la seule explication, alors Austin Healy et Chris Handy devraient y recourir régulièrement.

Nous émettons l'hypothèse que les nombreux déséquilibres que nous venons d'évoquer témoignent de la relation que les commentateurs entretiennent du point de vue du partage des connaissances. Nous avons établi que leur expérience du sport de haut niveau confère aux consultants le statut d'expert ; il est donc logique que les commentateurs principaux leur demandent régulièrement de partager leur point de vue sur l'événement commenté. Dans cette perspective, nous ne saurions nous étonner que les questions réelles émanent presque toutes des commentateurs principaux, puisque nous avons montré qu'elles visent à solliciter l'opinion de l'interlocuteur, ou que les commentateurs principaux interpellent si régulièrement leurs consultants (par exemple, Jonathan Pearce mentionne à douze reprises le prénom de son consultant, alors que l'inverse ne se produit qu'une seule fois), dans la mesure où l'interpellation permet à l'énonciateur d'indiquer qu'il attend un éclaircissement de la part du co-énonciateur.

Étant donné que les commentateurs principaux adressent de nombreuses questions aux consultants, il est logique que ce soit ces derniers qui prononcent l'immense majorité des marqueurs de réponse, tels que *yes*, *no* ou *exactly*. Cette remarque vaut également pour les marqueurs de discours, dans la mesure où, comme nous l'avons expliqué auparavant, *well* indique que l'énonciateur tient compte de l'énoncé antérieur et s'apprête à y répondre, tandis que *you know* introduit généralement une information nouvelle.

L'usage fréquent que font les consultants des questions rhétoriques et des *question tags* s'inscrit dans la continuité de cette hypothèse dans la mesure où, contrairement aux questions réelles, elles ne constituent pas une demande d'information : les premières sont une manière voilée d'exprimer une opinion personnelle, tandis que les dernières sont une invitation à partager un point de vue.

Enfin, l'utilisation que les commentateurs sportifs font de l'impératif mérite d'être commentée, en ce qu'elle illustre bien leur inégalité du point de vue de la connaissance. Nous constatons que les consultants emploient principalement des verbes comme *watch* ou *look* (et son équivalent périphrastique *have a look*). Cette utilisation montre qu'ils cherchent à guider le regard de leurs confrères et des téléspectateurs, comme le font Austin Healy dans RUGBY2 (« *watch Mike Tindall, he shoots out the line* ») Mark Bright dans FOOT (« *look at the space! the Welsh defence there was incredible!* ») et Chris Handy dans RUGBY1 (« *have a look at*

*this for a bit of shoulder action* ») ; lorsque ce sont les commentateurs principaux qui ont recours à l'impératif, en revanche, c'est pour encourager les consultants à partager leurs connaissances, à donner leur avis – comme l'illustre l'exemple « *well, cause I can't see it, explain what's going on* », énoncé par Eddie Butler dans RUGBY1. La même observation peut être faite à propos de l'emploi du pronom *you*. Comme en témoignent les deux passages suivants, tirés de FOOT, Mark Bright l'utilise essentiellement pour indiquer à son confrère (et aux téléspectateurs, par la même occasion) où porter son regard, tandis que Jonathan Pearce l'utilise surtout quand il pose des questions à son consultant :

[77] **Mark Bright:** (*showing replay*) they kept the ball well, they kept the ball well here and as **you** can see, the defence's a little bit deep, and that allows you just to attack that ball. never really got out as a line, Wales, **you** can just see, a couple on the edge of the eighteen-yard box, and then a few dropped into the box, it's discipline.

[78] **Jonathan Pearce:** Lawrie Sanchez said Northern Ireland couldn't be complacent, if they were complacent after the England victory, they could be embarrassed today. on the end of a drubbing, **you** couldn't say they were complacent, Mark?

En définitive, l'analyse des extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 met en lumière le fait que les outils linguistiques qui créent de la cohésion dans les commentaires sportifs télévisés sont souvent les mêmes, même si certaines variations sont indéniables – notamment dans l'utilisation de formes typiques de l'anglais oral comme *well, you know* ou les *question tags*. Cette analyse nous donne également l'occasion d'insister sur le fait que l'interaction produite par ces outils linguistiques varie à chaque occurrence, dans la mesure où les commentateurs les emploient régulièrement pour exprimer un message plutôt que pour échanger avec leurs interlocuteurs ; naturellement, l'efficacité de la cohésion issue de l'interaction entre les commentateurs s'en trouve affectée, en particulier lorsque les questions ou les demandes de réaction ne trouvent pas suite, comme c'est souvent le cas dans les trois extraits analysés jusqu'à présent. Enfin, l'interaction porte la marque de la relation non symétrique que les commentateurs sportifs entretiennent, relation que nous avons mise en évidence dans le premier chapitre ; cette observation renforce notre conviction que la complémentarité entre les commentateurs constitue l'une des caractéristiques essentielles des commentaires sportifs télévisés.

## 2.2) L'interaction dans 400M et CATCH

Compte tenu de la longueur réduite de l'extrait 400M, il est logique que les marques de l'interaction y soient moins nombreuses que dans FOOT, RUGBY1 ou RUGBY2. Il est tout de même frappant de constater que nous ne dénombrons que deux marqueurs de discours (une occurrence de *well* et autant de *you know*), soit trente fois moins que dans FOOT, qui n'est pourtant que huit fois plus long. Nous remarquons par ailleurs que l'interrogation en est presque entièrement absente, puisque nous n'avons repéré qu'une seule question, qui s'avère en outre être rhétorique (ce qui explique probablement pourquoi l'extrait ne compte aucun marqueur de réponse du type *yes*, *no* ou *absolutely*). La fréquence du pronom *you* est équivalente à celle observée dans les extraits précédents : toutes proportions gardées, les commentateurs de 400M y ont plus souvent recours que dans FOOT et RUGBY1 mais moins que dans RUGBY2. En définitive, seuls les prénoms et les verbes à l'impératif se révèlent plus fréquents dans 400M que dans les extraits étudiés précédemment : six prénoms y sont mentionnés, alors que FOOT et RUGBY2 n'en comportent respectivement que 13 et 24 ; de même, l'extrait compte trois verbes à l'impératif, contre seulement 12 dans l'extrait RUGBY2, dont le nombre total de mots est près de neuf fois supérieur à 400M.

Au vu de ces données, il paraît légitime d'affirmer que la participation de l'interaction à la cohésion de l'extrait 400M est quasiment nulle ; si l'on ajoute à cela que la longueur moyenne des interventions dans 400M est nettement supérieure à celle du reste du corpus, il n'est pas étonnant que cet extrait donne l'impression que les commentateurs parlent les uns à la suite des autres sans vraiment prendre en considération les propos tenus auparavant et sans chercher à échanger avec leurs confrères.

L'extrait CATCH, bien qu'étant de longueur comparable à celui que nous venons de commenter, s'avère très différent – notamment à cause de la brièveté des interventions (dix-sept mots en moyenne), qui donne l'impression que nous avons affaire à un véritable dialogue. Plus encore que la longueur des interventions, la fréquence de l'emploi de l'impératif dans l'extrait CATCH constitue l'aspect le plus saillant en ce qui concerne l'interaction : il compte en effet treize verbes à l'impératif, soit près de deux fois plus que l'extrait FOOT qui est pourtant presque sept fois plus long. Avec respectivement sept et quatre occurrences, les verbes *look* et *watch* dominent largement ; en cela, l'extrait CATCH s'inscrit dans la continuité du reste du corpus. L'énoncé ci-dessous laisse pourtant à penser que l'interaction est d'une autre nature dans cet extrait :

[79] **Bobby Heenan:** just **shut up** and **watch!** I'll handle things.

Tandis que le fait que Bobby Heenan prie son interlocuteur de se taire, *a fortiori* par le biais d'une expression peu courtoise, indique que la relation que les deux commentateurs entretiennent est empreinte de tension, la volonté qu'il exprime de « prendre les choses en main » (« *I'll handle things* ») révèle que cette tension découle d'une lutte pour le pouvoir qui met aux prises les deux commentateurs à travers tout l'extrait. Cette utilisation de l'impératif tranche nettement avec les extraits étudiés précédemment, où ce mode vise à guider le regard du co-énonciateur afin qu'il puisse prendre conscience d'éléments cruciaux dans la rencontre, notamment lors de la diffusion des ralentis. L'interaction est ici plus complexe, car la collaboration des commentateurs se double d'un profond désaccord que Robert Marella exprime ouvertement dès sa toute première intervention (« *a lot of people, unfortunately, think the same way you do* »). Le rapport que les deux commentateurs entretiennent dans CATCH est aux antipodes de la relation de complémentarité que nous avons identifiée à plusieurs reprises dans le reste du corpus, et nous encourage à faire l'hypothèse que la relation entre Bobby Heenan et Robert Marella explique en grande partie le haut degré d'interaction que notre étude a révélé.

D'autres phénomènes mettent en lumière le caractère atypique de l'interaction dans CATCH, à l'image de la proportion remarquablement élevée de pronoms *you* : seul RUGBY2 en compte un plus grand nombre (vingt-cinq occurrences pour CATCH, trente-quatre pour RUGBY2), tout en sachant que CATCH est presque sept fois plus court. La fréquence avec laquelle Robert Marella et Bobby Heenan emploient ce pronom s'explique aisément, pour peu que l'on garde à l'esprit les observations que nous venons de faire au sujet de la relation qu'ils entretiennent. Alors que, dans les autres extraits du corpus, le pronom *you* est souvent ambigu, désignant à la fois le co-énonciateur et les téléspectateurs (ce qui explique que la majorité des pronoms *you* n'a pas été retenue dans le cadre de notre étude), il renvoie directement à l'interlocuteur dans CATCH, comme on le constate dans l'énoncé qui suit :

[80] **Bobby Heenan:** well **you're** still stuck on that Hulkster, Brain. **you** keep talking like Hulk Hogan's girlfriend, I'm gonna have to keep telling **you** the truth.

Enfin, les quinze questions relevées lors de notre étude méritent d'être analysées en détail. Compte tenu du conflit qui sous-tend l'extrait, nous pouvons légitimement présumer que les commentateurs n'utilisent pas les questions pour faire appel au savoir de leur confrère : une

telle démarche irait à l'encontre de l'objectif de Bobby Heenan et Robert Marella, qui est manifestement d'imposer leur point de vue. Nous constatons rapidement que cette hypothèse est juste car aucune des questions posées ne semble motivée par le besoin de combler un déficit informationnel : certaines créent du suspense (« *how much pain can they take? what is his threshold for pain?* ») ou expriment une forme de surprise (« *what business does Flair have down there?* ») ; d'autres, enfin, constituent un message à part entière (« *how many times have we seen the Hulkster being drummed down into the mat, and somehow muster, somehow get that adrenaline flowing?* »). Il est important de noter, toutefois, que cet extrait présente également des cas de figure originaux, à l'image de l'échange suivant dans lequel les deux commentateurs n'hésitent pas à faire preuve d'une remarquable mauvaise foi, Bobby Heenan feignant de n'avoir rien vu de la triche de Paul Bearer :

[81] **Robert Marella:** oh, look at this! COME ON! (*showing Paul Bearer*) YOU PIECE OF GARBAGE!

**Bobby Heenan:** my monitor went out there, what happened?

**Robert Marella:** your monitor went out... your brain went out! from the outside it was a blatant attack by Paul Bearer!

D'autres questions sont motivées par la volonté de provoquer le co-énonciateur ou de mettre en doute la pertinence de ses propos. Le passage qui suit en fournit une bonne illustration, car la question posée par Bobby Heenan relève clairement de la provocation infantile – ce que les Anglophones appellent *banter* – et n'a aucune visée pédagogique :

[82] **Robert Marella:** look at that big dent in the urn, it's probably where he clubbed the Hulkster from behind with it...

**Bobby Heenan:** so what...

**Robert Marella:** so what, yeah...

En fin de compte, la seule question réelle de l'extrait est posée par Bobby Heenan et porte sur le tatouage de The Undertaker (« *tremendous condition being shown here by the Undertaker, and that tattoo he has on his arm, do you know what that is the tattoo of?* »). Cependant, nous comprenons grâce à la suite de l'échange que Bobby Heenan connaît la réponse et que son objectif n'est pas de combler un déficit informationnel mais plutôt de tester l'étendue des connaissances de son confrère ; il s'agit donc ici d'une preuve supplémentaire que l'interaction dans CATCH est intimement liée au désir de chacun des commentateurs de prendre l'ascendant sur l'autre.

Aussi étonnantes que puissent être les motivations des commentateurs, il n'en demeure pas moins qu'elles donnent naissance à un véritable dialogue, qui explique les données relevées lors de notre étude ainsi que la longueur moyenne des interventions dans l'extrait. Il est donc indéniable que, du point de vue de l'interaction, l'extrait CATCH jouit d'une cohésion supérieure à celle observée dans le reste du corpus, confirmant ainsi la tendance que nous avons observée depuis le début de ce chapitre. Cette étude nous permet aussi de constater que le comportement de Robert Marella et Bobby Heenan diffère très nettement de celui des autres commentateurs sportifs : tandis que les autres montrent que les commentateurs entretiennent une relation de complémentarité qui leur permet à la fois de se répartir les tâches et de partager leurs connaissances, les commentateurs de CATCH semblent être sur un pied d'égalité (ce qui explique probablement le rapport de force dans lequel ils sont engagés) et ne sont manifestement pas animés par la volonté de guider les téléspectateurs et de leur permettre d'avoir une connaissance plus fine du sport. L'interaction supérieure de l'extrait CATCH ne signifie donc pas que l'information y circule mieux que dans le reste du corpus, pour la simple raison que les commentateurs semblent autant concentrés sur la joute verbale à laquelle ils se livrent que sur le combat en lui-même : en d'autres termes, ils sont entièrement tournés l'un vers l'autre, là où les commentateurs sont généralement tournés vers les téléspectateurs, même si ces derniers ne sont pas mentionnés directement. La relation que les deux commentateurs de CATCH entretiennent mérite d'être examinée plus en détail, d'autant plus qu'elle constitue selon nous la clé de l'originalité de cet extrait par rapport au reste du corpus ; nous en proposons un examen approfondi dans la quatrième partie de notre thèse (chapitre 3, section 1.2.1).

Ayant étudié les cinq extraits du corpus, nous sommes en mesure d'affirmer que l'interaction dans les commentaires sportifs télévisés constitue un phénomène complexe car la cohésion qu'elle génère est bien plus faible que la grande quantité de marques d'interaction ne le laisse à penser ; les questions en constituent le meilleur exemple, puisque nous avons montré que la fonction qu'elles remplissent réellement est souvent très éloignée de l'idée que l'on s'en fait *a priori*. En définitive, la communication entre les commentateurs sportifs ressemble davantage à une course de relais plutôt qu'à une partie de ping-pong, pour reprendre une image souvent associée à l'art du dialogue<sup>14</sup> ; de ce point de vue, l'extrait CATCH fait à nouveau figure d'exception.

---

<sup>14</sup> L'expression *ping-pong dialogue* est fréquemment utilisée en stylistique pour désigner un dialogue composé de répliques courtes.

Il s’agit à présent d’analyser l’interaction dans les extraits NYT et POE. Comme nous l’avons déjà précisé, ces analyses doivent être menées avec précaution dans la mesure où ces deux extraits ne comptent que quelques dialogues et que ceux-ci ne sont pas authentiques : ils ont été inventés de toutes pièces, dans POE, et ont été réécrits par l’auteur dans NYT. Il ne fait cependant nul doute que, si nous gardons ces restrictions à l’esprit, l’analyse de ces deux extraits peut s’avérer très bénéfique pour notre étude.

### 2.3) L’interaction dans les extraits NYT et POE

Nous concentrons tout d’abord notre attention sur les passages dialogiques de l’extrait NYT, au début de l’article :

[83] When Santana reached him by phone, the man quickly began talking about his ex-wife. “Listen,” the man said. “I called her about this debt, and a guy picked up — a guy I’ve never heard before — and when I asked for her, he hung up on me. Can you believe that? We used that money to renovate the kitchen! And now she won’t even talk to me! Who the hell was that guy who answered the phone?” “So you’ve spoken to your wife?” Santana asked, his voice soft and gentle. “Were you able to have a good talk with her? Even when you’re angry, it’s important to talk. Did you talk about the debt?” “Yeah, we talked about it,” the man replied. He paused and released a small sob. “You know, she told me we would be together until we died. I know I have to pay this. But I’m not going to pay her half. I won’t damn pay it.” “I know,” Santana said. “This is difficult, and I’ll be honest — I think you’re doing a great job. You’re really strong. But the thing is, to the bank, they don’t make a distinction between you and your wife. To them, it’s just debt. They just want to get paid.” “I think I can do something for you, though,” Santana continued, glancing at his screen. It was filled with information about the man, including the fact that he had recently sold his home at a loss. Some of this information had been sent by the man’s bank to Santana’s employer, Sunrise Credit Services, which collects delinquent debts for companies like Citigroup, Bank of America and HSBC. Santana’s company had added notes, too, including helpful tips — he is easier to reach in the mornings, for example — and new ways to contact him. “Look,” Santana said. “I know you’re angry at your wife. One step to ending that anger is putting this debt behind you. It will really help you find peace. You owe about \$29,000. How much do you think you can pay?” “Well, how much are you gonna help me?” the man shot back.

Deux enseignements peuvent être tirés de ce passage. En premier lieu, nous observons que l’utilisation du pronom *you* est beaucoup plus fréquente dans la conversation entre Rudy Santana et l’homme endetté que dans les commentaires sportifs télévisés, dans la mesure où nous en avons relevé quinze occurrences sur un extrait de 353 mots (soit une proportion soixante-dix fois supérieure à l’extrait FOOT), ce qui suggère que l’interaction entre les commentateurs sportifs est relativement faible. D’autre part, la lecture de ce passage nous fait

prendre conscience de la place démesurée qu’occupent les questions rhétoriques et les questions n’appelant pas de réponse véritable dans les commentaires sportifs télévisés : à l’exception de deux questions rhétoriques (« *Can you believe that?* » et « *Who the hell was that guy who answered the phone?* »), qui témoignent de la détresse de l’homme qui croule sous les dettes, toutes les questions posées dans l’échange visent à combler un déficit informationnel et, pour la plupart d’entre elles, sont suivies d’un marqueur de réponse, comme *yeah* ou *I know*, ou d’un marqueur du discours tel que *well*, qui renforcent la cohésion de l’extrait en renvoyant à la fois vers ce qui suit et vers ce qui précède.

Malgré l’absence presque totale de dialogue dans l’extrait POE, nous constatons qu’il compte une quarantaine de marques d’interaction, dont douze questions et quatorze *you*. La plupart de ces marques apparaissent en dehors des passages au discours direct, comme en témoigne le premier paragraphe de la nouvelle :

[84] TRUE! – nervous – very, very dreadfully nervous I had been and am; but why will you say that I am mad? The disease had sharpened my senses – not destroyed – not dulled them. Above all was the sense of hearing acute. I heard all things in the heaven and in the earth. I heard many things in hell. How, then, am I mad? Hearken! and observe how healthily – how calmly I can tell you the whole story.

Nous remarquons d’emblée que le pronom *you* renvoie à un individu dont l’identité reste inconnue tout au long du texte. Tout juste pouvons-nous gager qu’il s’agit d’un référent spécifique, dans la mesure où l’énonciateur semble engagé dans une forme de conversation avec lui, comme en témoignent les questions et l’emploi de l’impératif (*say* et *hearken*). Cependant, compte tenu du silence de cet interlocuteur hypothétique, dont on est rapidement convaincu qu’il renvoie au lecteur, il est difficile d’admettre que ces éléments créent une réelle interaction dans l’extrait. Un constat similaire s’impose à propos de l’interrogation : à l’image des deux occurrences que compte ce passage, la grande majorité des questions dans POE sont rhétoriques et visent surtout à exprimer le désarroi du narrateur. En fin de compte, seuls les échanges entre le narrateur et les officiers de police relèvent véritablement du dialogue et, par conséquent, de l’interaction, à l’image du passage suivant : « *"Villains!" I shrieked, "dissemble no more! I admit the deed! – tear up the planks! – here, here! – it is the beating of his hideous heart!"* ».

En parcourant les extraits POE et NYT, nous prenons conscience que l’interaction est plus développée dans les commentaires sportifs télévisés que dans des documents issus de la presse écrite ou de la littérature. Ce constat n’est évidemment pas une surprise : toute

interaction reposant par définition sur la présence de plusieurs interlocuteurs, elle est presque inévitable dans les commentaires sportifs télévisés, où les commentateurs se partagent l'énonciation, tandis qu'elle est peu probable dans des textes présentant un énonciateur unique.

Bien que l'interaction entre les commentateurs soit une constante dans notre corpus, nous avons eu de nombreuses occasions de montrer qu'il faut en minimiser l'importance, en particulier du point de vue de la cohésion qu'elle génère. La présence de nombreuses marques d'interaction dans le corpus ne doit pas occulter le fait que les commentateurs prennent souvent la parole à tour de rôle sans réellement tenir compte des propos tenus précédemment par leurs confrères, ou que la plupart des questions qu'ils posent n'attendent pas de réponse. Dès lors, pour peu que l'on garde à l'esprit que les conditions dans lesquelles les commentaires sportifs télévisés sont produits se prêtent parfaitement à l'échange, nous n'hésitons pas à affirmer que l'interaction est qualitativement faible dans notre corpus, notamment en comparaison avec les passages de dialogue de NYT qui, bien qu'ayant été réécrits par le journaliste, nous donnent une idée assez précise de la force cohésive que l'interaction est susceptible de produire.

# Conclusion

Au début de notre thèse, nous avons fait le constat que notre seule certitude, concernant les commentaires sportifs télévisés, était qu'ils constituent un événement communicatif multimodal, comme tout programme télévisé, et avons pris le parti de nous appuyer sur cette caractéristique pour envisager leurs propriétés. Les analyses que nous avons menées ont rapidement confirmé la légitimité de cette démarche, au sens où la plupart des traits invariants que nous avons identifiés dans le corpus ne peuvent être compris que si l'on tient compte du fait que les commentaires sportifs télévisés reposent entièrement sur l'association entre texte et images.

La découverte la plus importante que nous ayons faite dans la deuxième partie de notre thèse est que les commentaires sportifs télévisés ne peuvent fonctionner sans les images diffusées à l'écran. Sur le plan sémantique, nous avons constaté que les propos des commentateurs deviennent rapidement inintelligibles lorsqu'ils sont dissociés des images ; par ailleurs, l'étude de la cohésion a révélé que les extraits de notre corpus ne constituent pas des textes (au sens que M.A.K. Halliday et R. Hasan donnent au terme) et qu'il est plus approprié de les envisager comme des séries de phrases sans liens clairs entre elles. Si nous ajoutons à ces caractéristiques le fait que les commentateurs sportifs s'appuient simultanément sur les images du réalisateur et sur ce qu'ils perçoivent depuis leur cabine, alors il est tentant d'affirmer que texte et images n'ont pas la même importance dans les commentaires sportifs télévisés. C'est d'ailleurs ce que G. Bender et M.L. Johnson laissent entendre dans le passage suivant :

If television viewers lose their sound, they can still watch a game and tell what's going on with reasonable accuracy. Graphics provide score, player identification, the down and distance, balls and strikes, outs, the number of fouls, you name it. Even without graphics, knowledgeable viewers can make their own player identification, track all the game's measurements, and keep on top of what is happening by simply watching the screen. (1994 : 141-142)

Pour autant, nous estimons qu'il serait excessif d'affirmer que les propos des commentateurs dépendent entièrement des images, pour la raison simple qu'ils ne sont jamais amenés à s'en passer ; après tout, seule la dissociation opérée à titre expérimental nous a permis de mettre au jour les propriétés de leurs interventions. Il nous paraît plus juste d'avancer que les commentateurs profitent volontiers de l'appui que leur apportent les

images ; nous avons notamment vu que les formes linguistiques les plus atypiques de notre corpus s'expliquent par le fait que les images permettent aux commentateurs sportifs de considérer beaucoup d'éléments comme étant déjà connus des téléspectateurs et qu'ils exploitent cette préconstruction pour proposer des structures beaucoup plus elliptiques que la norme grammaticale ne l'accepte traditionnellement.

À l'image des formes linguistiques que nous venons d'évoquer, la deuxième partie de notre thèse a également permis de montrer que les extraits de notre corpus présentent de nombreuses caractéristiques communes qui nous amènent à penser que les commentaires sportifs télévisés sont régis par des principes visant à les rendre aussi efficaces que possible. Nous avons ainsi noté que les équipes de commentateurs sont généralement composées d'un commentateur principal et d'un ou plusieurs consultants, que des tâches spécifiques leur sont attribuées en fonction de ces profils et que la nature des images sélectionnées par le réalisateur détermine souvent lequel des commentateurs prend la parole – les ralentis étant typiquement pris en charge par les consultants, par exemple. Ces phénomènes, qui tendent à indiquer que les commentaires sportifs télévisés présentent une organisation interne bien plus complexe que leur caractère spontané ne le laisserait présager, font l'objet d'une analyse détaillée dans la quatrième partie de notre thèse (chapitre 1).

En fin de compte, les analyses menées au cours de la deuxième partie de notre thèse nous permettent de tirer un certain nombre d'enseignements eu égard à notre objectif, qui est de déterminer si les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours spécialisé. Au vu des nombreuses affinités formelles que présentent les extraits du corpus, nous avons acquis la conviction que les commentaires sportifs télévisés suivent des règles strictes. L'extrait CATCH, dont le statut d'exception s'est rapidement révélé, nous a naturellement contraint à nuancer notre position ; toutefois, dans la mesure où la discipline concernée occupe également une position à part dans le monde du sport et que l'extrait se distingue du reste du corpus de manière presque systématique, rien ne nous empêche de considérer cette différence comme le signe que les commentaires sportifs télévisés possèdent la faculté de s'adapter totalement aux enjeux du sport commenté – en d'autres termes, comme une preuve supplémentaire de leur spécialisation. Cela étant, nous avons également souligné que les commentateurs sportifs utilisent des ressources lexicales très peu spécialisées (et, souvent, relativement familières) et que leur approche de la grammaire anglaise est assez souple, ce qui situe d'emblée les commentaires sportifs télévisés aux antipodes des textes les plus fréquemment qualifiés de genres spécialisés, qui se distinguent souvent par une grande

précision linguistique et l'utilisation d'une terminologie de pointe ; bien que notre définition de la notion de spécialisé ne se limite pas à ces critères traditionnels, comme nous l'avons précisé au cours de notre première partie, nous ne sommes pas encore mesure d'affirmer avec certitude qu'elle peut légitimement être appliquée à des textes aussi peu conventionnels que ceux qui composent notre corpus.

Comme nous l'avons annoncé dans l'introduction, l'un des objectifs de notre thèse est de repérer les affinités linguistiques entre les extraits de notre corpus de manière à pouvoir proposer une caractérisation aussi précise que possible des commentaires sportifs télévisés. Après avoir mis en évidence l'influence prépondérante de la multimodalité sur les propriétés linguistiques du corpus, en particulier du point de vue de la cohésion, nous consacrons la troisième partie de notre thèse à l'étude de la description.

**TROISIÈME PARTIE**  
**La description dans les**  
**commentaires sportifs**  
**télévisés**

# Chapitre 1 – Les propriétés formelles de la description

Deux raisons principales motivent notre décision de consacrer la troisième partie de notre thèse à l'étude de la description. La première découle directement des observations que nous avons formulées en étudiant les conséquences de la multimodalité dans le corpus : puisque la diffusion d'images permet aux téléspectateurs de percevoir avec précision ce qui se passe sur le terrain, nous sommes en droit de nous demander si le travail de description, que les définitions citées dans l'introduction placent au cœur de l'activité des commentateurs, n'est pas redondant ou même inutile. La seconde raison tient au fait que nous avons constaté que des exemples tirés des commentaires sportifs télévisés apparaissent fréquemment dans les grammaires de l'anglais, en particulier pour illustrer le fonctionnement du présent simple. Ces énoncés présentent toujours les mêmes caractéristiques : l'énonciateur y décrit une phase de jeu en utilisant un verbe d'action conjugué au présent simple (typiquement, *kick*, *pass*, ou encore *shoot*) et ayant pour sujet un nom propre renvoyant à un joueur. Puisque nous souhaitons repérer les propriétés linguistiques des commentaires sportifs télévisés, il paraît naturel de nous demander dans un premier temps si ces formes sont aussi prédominantes que les grammaires le laissent entendre ou si les commentaires sportifs télévisés sont plus complexes en réalité. Notre intention n'est en aucun cas de jeter le discrédit sur les grammaires de l'anglais en démontrant que leur représentation des commentaires sportifs télévisés est erronée. Si leurs auteurs utilisent aussi volontiers des exemples issus des commentaires sportifs télévisés, qu'ils soient fictifs ou réels, c'est parce ce type de discours leur donne l'occasion d'illustrer efficacement certaines valeurs du présent simple – en particulier, la coïncidence temporelle entre l'énonciation et le procès. Leur mission n'est pas d'offrir une représentation fidèle des commentaires sportifs télévisés, il serait donc bien malvenu de leur en faire le reproche.

## 1) La place réelle des verbes d'action

### 1.1) Quelle typologie pour l'étude des verbes ?

Le premier objectif de notre étude est de mesurer la place qu'occupent les verbes d'action dans les commentaires sportifs télévisés. Avant de procéder à quelque relevé que ce soit, il est nécessaire de définir avec précision ce que nous appelons « verbes d'action » et ce à quoi ils s'opposent. Les grammaires de l'anglais opposent traditionnellement les verbes d'action et les verbes d'état, selon des critères à la fois sémantiques et grammaticaux. Comme le souligne C. Rivière,

La distinction entre actions et états est absolument indispensable en anglais, alors qu'elle n'est pas reconnue en français. C'est essentiellement par rapport à la forme BE + -ING (forme progressive) que la distinction est importante (2002 : 7).

Nous ne pouvons pas nous satisfaire de ces deux seules catégories pour cette étude : étant donné que notre objectif est d'évaluer la fréquence des verbes dont le contenu sémantique est directement lié aux pratiques sportives commentées (tels *pass*, *shoot*, *kick*, *run* ou encore *tackle*, qui s'apparentent à des verbes d'action sportive), il est indispensable d'établir une typologie des verbes anglais afin d'avoir une idée aussi précise que possible des verbes qui composent le corpus.

Par opposition aux verbes cités ci-dessus, dont nous pouvons faire la première catégorie de cette typologie, il paraît logique de créer une catégorie réunissant les verbes d'action n'appartenant pas à l'univers du sport (et que nous appelons « verbes d'action non sportive »). Cette dernière nous permettrait de distinguer certaines acceptions d'un même verbe, à l'image du verbe *pick up* dans les énoncés « *he picked up the ball very quickly* » et « *the wind has picked up here in Osaka* » – ou, pour prendre un exemple plus éloquent encore, des occurrences du verbe *pass* dans « *Wilkinson has passed fifteen times, showing the amount of ball he's had* » et dans « *his dad had passed away in the build-up to the game* ».

Nous devons désormais déterminer combien de catégories supplémentaires seraient utiles pour obtenir une typologie satisfaisante des verbes utilisés par les commentateurs sportifs. Plutôt que de les créer de toutes pièces, il semblerait judicieux de voir si des classements du même ordre existent déjà et si nous pouvons en tirer profit. Nous constatons à cet égard que le classement proposé par Beth Levin (1993) est souvent considéré comme une référence, en

raison de son exhaustivité – l’auteur ayant classé plus de 3 000 verbes en fonction de leur sémantisme<sup>1</sup>. Cette étude ne nous paraît pas adaptée à la caractérisation des verbes que nous souhaitons mettre en œuvre, car le nombre de catégories auxquelles son auteur a recours est beaucoup trop élevé pour nous être véritablement utile. Afin d’illustrer le degré de précision de l’étude de B. Levin, nous pouvons mentionner qu’elle distingue, au sein de ce qu’elle appelle les « *verbs of putting* », dix catégories différentes, parmi lesquelles on mentionnera au hasard les « *verbs of putting in spatial configuration* » (comme *set, lay* ou *place*), les « *pour verbs* » (comme *dribble, drip, pour, spill*) ou encore les « *butter verbs* », dont le sens correspond peu ou prou à l’idée de « mettre quelque chose sur quelque chose » (*ibid.* : *passim*).

Parmi les classements des verbes anglais, nous pouvons également citer de Talmy Givón (1993), qui propose de séparer en trois catégories les verbes susceptibles d’apparaître au sein de propositions imbricantes, en fonction de leur contenu sémantique. La première, appelée « verbes de perception, de cognition et déclaratifs »<sup>2</sup>, regroupe des verbes dont le sujet est sémantiquement agent ou expérient et qui sont souvent suivis d’une proposition imbriquée « dont le complémenteur privilégié est THAT », à l’image de *see, hear, understand, know, think, say*, ou encore *declare* (Khalifa 2004 : 66). La seconde catégorie rassemble les « verbes manipulatifs », c’est-à-dire qui ont en commun de « mettre en œuvre des relations inter-sujets » correspondant toujours plus ou moins à « une **manipulation** du sujet de l’imbriquée par le sujet de l’imbricante » (*ibid.*) ; c’est notamment le cas de verbes comme *make, force, cause, let, help, ask, want, stop, ou forbid*. Enfin, les « verbes aspecto-modalisants », qui constituent la troisième catégorie, ont pour point commun de renvoyer à « une attitude modale du sujet de l’imbricante vis-à-vis du procès » (*ibid.*) ; selon J.-C. Khalifa, « [l]es propriétés syntaxiques de cette catégorie sont très homogènes, car le sujet de l’imbriquée y est obligatoirement effacé, ce par **co-référence** avec le sujet de l’imbricante » (*ibid.*).

Si l’approche de T. Givón présente l’avantage d’être très synthétique, il est pourtant clair que nous ne pouvons pas l’utiliser sans procéder à quelques ajustements préalables. Bien qu’elle fasse référence au sémantisme des verbes, elle repose essentiellement sur un critère syntaxique, à savoir sur le rapport entre les propositions imbricantes et les propositions imbriquées : ainsi, la présence de l’adjectif « déclaratif » dans l’intitulé « verbes de perception, de cognition et déclaratifs » rappelle que les verbes appartenant à cette catégorie

---

<sup>1</sup> Malgré l’envergure du travail de B. Levin, il faut souligner que certains linguistes se sont depuis fixés l’objectif d’accroître la portée de cette typologie. C’est le cas d’Anna Korhonen et Ted Briscoe (2004), qui reprochent par ailleurs à B. Levin de ne s’intéresser qu’aux verbes suivis de compléments nominaux ou prépositionnels.

<sup>2</sup> Nous reprenons ici la traduction et la description des catégories de T. Givón proposées dans Khalifa (2004).

se distinguent par leur capacité à introduire une proposition subordonnée introduite par *that*. Naturellement, rien ne nous interdit d'adapter les catégories de T. Givón à nos besoins immédiats : nous pourrions par exemple renommer la catégorie que nous venons d'évoquer « verbes de parole, pensée, perception »<sup>3</sup>, intitulé qui nous permettrait d'y ajouter des verbes de parole que la catégorie de T. Givón exclut (à l'image de *speak* ou *talk*) tout en recouvrant peu ou prou les mêmes notions sémantiques – et, par conséquent, les mêmes verbes. Il semble toutefois qu'une telle adaptation ne soit pas entièrement satisfaisante, dans la mesure où nous risquerions cette fois d'avoir un nombre de catégories trop réduit pour notre étude ; nous constatons ainsi que l'unité de verbes aussi variés que *plan*, *try*, *forget* ou *continue*, que T. Givón réunit sous l'étiquette « verbes aspecto-modalisants », n'apparaîtrait pas clairement si elle n'était pas garantie par la syntaxe.

Face à ces difficultés méthodologiques, il nous paraît plus pertinent de créer nos propres catégories en fonction des verbes rencontrés dans le corpus, selon une approche que l'on pourrait qualifier d'ascendante. Nous connaissons le principal risque de ce type de démarche : selon les verbes présents dans le corpus, les catégories créées sont susceptibles d'être disproportionnées et de ne pas recouvrir l'ensemble des champs sémantiques. Il faut toutefois garder à l'esprit que la tâche qui nous occupe actuellement est de déterminer la place que les verbes d'action occupent dans les commentaires sportifs télévisés et de montrer quels types de verbes les commentateurs utilisent ; dans cette perspective, nous estimons qu'il importe peu que notre typologie ne recouvre pas l'ensemble des verbes anglais, pourvu que ceux du corpus puissent y être inclus.

La typologie que nous utiliserons comprend dix catégories, dont les premières ont déjà été évoquées, à savoir « verbes d'action sportive », « verbes d'action non sportive » et « verbes d'état ». Par souci de clarté, nous divisons en deux la catégorie reprenant le titre de J. Chuquet (2004) : d'une part, les « verbes de parole », d'autre part, les « verbes de perception et de pensée ». Sous l'étiquette « verbes manipulatifs », nous réunissons les verbes dont le sujet manipule un autre individu, que ce soit pour exercer une contrainte ou accorder une autorisation ; une telle définition nous permet d'inclure dans cette catégorie des verbes dont les fonctionnements syntaxiques sont divers (*have*, *let* et *make* sont suivis d'une base verbale tandis que *get*, *force*, *cause* et *allow* sont suivis de *to+V*). De même, puisque nous avons vu que la catégorie « verbes aspecto-modalisants » est plus difficile à utiliser dans une étude d'ordre sémantique que dans celle de T. Givón (1993), nous proposons de la scinder en deux :

---

<sup>3</sup> Cette catégorie fait écho au titre de l'ouvrage de J. Chuquet, *Verbes de parole, pensée, perception : Études syntaxiques et sémantiques* (2004).

la catégorie « verbes de volition » rassemble les verbes exprimant l'intention du sujet (*want*, *try*, mais également *fail* ou *manage*, qui se distinguent des précédents par le fait qu'ils contiennent une information supplémentaire à propos de l'issue – favorable ou non – du procès), tandis que les verbes comme *start*, *continue* ou *finish* apparaissent dans la catégorie « verbes d'aspect temporel ». Enfin, nous prenons le parti de traiter séparément la modalité épistémique, qui concerne le jugement de l'énonciateur sur les chances de réalisation d'un procès, et la modalité radicale, qui porte sur les relations entre les participants d'un procès. Notons qu'un verbe comme *need*, dont le statut peut légitimement être considéré comme ambivalent à plusieurs égards<sup>4</sup>, figurerait parmi les « verbes de volition » dans un énoncé comme *I need some water* mais serait à ranger dans la catégorie « modalité épistémique » s'il apparaissait dans un énoncé comme *the Irish need to play deeper*.

Il est important de souligner, pour terminer, que nous tenons compte ici de tous les verbes lexicaux, qu'ils soient conjugués ou non : notre objectif étant de mettre en lumière le contenu sémantique des verbes présents dans les commentaires sportifs télévisés, il serait illogique d'en écarter certains sur des critères strictement grammaticaux. À l'inverse, cette étude ne concerne pas *be* et *have* lorsqu'ils entrent dans la construction du parfait, de la forme progressive ou encore du passif (autrement dit, lorsqu'ils ont le statut d'auxiliaires), puisque leur présence ne relève pas d'un choix délibéré de la part de l'énonciateur – contrairement aux auxiliaires modaux – mais de contraintes grammaticales.

En limitant le nombre de catégories, comme nous avons choisi de le faire, il semble difficile d'éviter certains chevauchements. Ce problème est particulièrement sensible en ce qui concerne les auxiliaires modaux, dans la mesure où la division de la modalité en deux catégories imperméables peut parfois être perçue comme artificielle : par exemple, il semble logique d'analyser les conditions matérielles d'un procès avant d'en évaluer les chances de réalisation. Voici ce que disent P. Larreya et C. Rivière de ces chevauchements :

Les deux types de modalité, en fait, ne sont pas fondamentalement différents. Comparons les deux valeurs que peut prendre *must* dans *He must be very patient* (Il faut qu'il soit très patient / Il est probablement très patient). Dans les deux cas, la modalité exprimée par *must* (une nécessité) porte sur l'événement <*He-be very patient*>. Dans le premier cas, quelque chose ou quelqu'un impose au sujet de l'énoncé la réalisation de l'événement, et dans le second cas quelque chose impose à l'énonciateur de penser que l'événement se réalise. (2003 : 77)

---

<sup>4</sup> « *Need behaves as an auxiliary (a modal auxiliary) when it has a bare infinitival complement (overt or understood). Elsewhere, it is a lexical verb. Auxiliary need has only present tense forms, and occurs only in non-affirmative contexts – i.e. in negatives, interrogatives and related constructions* » (Huddleston et Pullum 2005 : 40).

D'autres verbes s'avèrent particulièrement difficiles à classer dans notre étude, du fait de leur faible contenu sémantique. Tandis que *run* peut être rangé sans hésitation parmi les verbes d'action sportive, que penser d'un verbe comme *go*, notamment dans des énoncés tels que « *Wales choose to go inside* », « *Jones will go long* » ou encore « *here goes Williams* » ? Bien que le sémantisme de verbes aussi généraux que *go* soit souvent affaire de gradient, il est clair que ce type de classement nous contraint à prendre des décisions radicales et à ne pas tenir compte de telles subtilités.

À l'inverse, nous rencontrons parfois des verbes dont le caractère spécialisé devrait *a priori* les placer du côté des verbes d'action sportive, mais dont l'usage particulier qu'en font les commentateurs peut poser problème. L'exemple du verbe *throw* est particulièrement frappant : alors que, dans l'énoncé « *if he had just had a little more dexterity, he would've thrown behind him* », la manière dont Brian Moore emploie le verbe est conforme à l'idée que nous pouvons nous en faire, Tim Horan l'utilise très différemment dans « *well you could throw a blanket over the English side at the moment* » : il s'agit ici d'une métaphore destinée à mettre en évidence le manque d'espace entre les joueurs anglais (comme le confirme la suite de l'énoncé, à savoir « *looks like they're playing rugby league, they're that close together* »). Ce dernier exemple nous rappelle que le contenu sémantique des verbes est rarement figé et qu'il faut être prudent au moment de les classer dans des catégories imperméables comme celles de la typologie que nous entreprenons d'établir.

Les réserves que nous venons d'émettre n'ont évidemment pas pour vocation de remettre en cause la pertinence de notre étude avant même que de l'avoir menée : nous souhaitons seulement mettre l'accent sur le fait que plus le nombre de catégories qui composent une typologie est petit, plus cette dernière a de chances d'être imprécise. Nous estimons toutefois que, compte tenu de l'objectif que nous cherchons à atteindre, une plus grande précision ne nous aurait pas nécessairement été bénéfique et, en outre, aurait rendu plus difficile la lecture des données collectées.

## 1.2) Présentation des résultats

Il s'agit à présent de commenter les résultats obtenus lors de notre analyse. Compte tenu du nombre de catégories retenues, nous estimons qu'il n'est pas opportun de joindre l'intégralité de l'analyse en annexe, comme nous l'avons fait précédemment, car nous

obtiendrons alors des documents illisibles ; nous choisissons donc de récapituler les résultats obtenus lors de notre relevé dans le tableau suivant.

Tableau 5 : les types de verbes dans le corpus

	FOOT	RUGBY1	RUGBY2	400M	CATCH
Verbes d'action sportive	14,2 %	15 %	12 %	12,5 %	11 %
Verbe d'action non sportive	31,6%	33,4%	30,4%	22,5 %	20,3 %
Verbes d'état	25,6 %	32,6 %	29,2 %	28 %	23 %
Verbes de parole	3,2 %	1,5 %	2,2 %	7,5 %	6 %
Verbes de perception et pensée	11,9%	9,5%	10,6%	14%	17,6%
Verbes de volition	2 %	2,6 %	1,8 %	4 %	1,5 %
Verbes d'aspect temporel	1,5 %	1,9 %	1,3 %	0,5 %	2,4 %
Verbes manipulatifs	0,4 %	1,3 %	0,5 %	0,5 %	0,3 %
Modalité radicale	4,6 %	6,7 %	5,8 %	3 %	9,5 %
Modalité épistémique	4,4 %	4,7 %	6 %	7,5 %	8,3 %

Le principal enseignement que nous tirons de cette étude concerne la proportion de verbes d'action sportive dans les commentaires sportifs télévisés : alors que nous pouvions penser que leur place serait prépondérante, comme leur fréquence dans les grammaires le laissent par ailleurs entendre, ils ne représentent en réalité qu'entre 11 % et 15 % des verbes dans l'ensemble de notre corpus. La faible variation quantitative d'un extrait à l'autre indique également que la part réduite des verbes d'action sportive dans les commentaires sportifs télévisés n'est pas liée à un sport en particulier ou à l'identité des commentateurs : il semble ainsi que ce phénomène constitue une propriété linguistique constante des commentaires sportifs télévisés.

La rareté des verbes d'action sportive offre un contraste saisissant avec l'importance des verbes d'action non sportive, qui représentent entre 20,3 % et 33,4 % des verbes dans le corpus. Nous notons que la faible variation soulignée ci-dessus à propos des verbes d'action sportive se vérifie encore, du moins partiellement : si, dans les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, la proportion des verbes d'action non sportive est quasiment identique, elle est en revanche beaucoup plus faible dans 400M et surtout dans CATCH.

En additionnant ces deux catégories, nous constatons qu'en moyenne les verbes d'action ne constituent que 40,5 % de l'ensemble des verbes, l'extrait RUGBY1 étant celui où ils apparaissent le plus fréquemment (48,4 %) tandis que CATCH est celui où ils sont les plus rares (31,3 %). Un tel constat démontre, si cela était encore nécessaire, que les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés ne se résument pas à la tournure qu'utilisent les grammaires anglaises à des fins pédagogiques.

Notre étude montre enfin que les verbes d'état constituent une part importante dans les cinq extraits de notre corpus, allant de 23 % dans CATCH à 32,6 % dans RUGBY1 (soit une moyenne de 27,7 % pour l'ensemble du corpus). Compte tenu du fait que ces verbes sont souvent présentés comme l'exact opposé des verbes d'action, à la fois sur le plan de leur contenu sémantique et de leurs propriétés syntaxiques, leur importance quantitative dans les commentaires sportifs télévisés constitue naturellement une source d'étonnement et fera l'objet d'un commentaire approfondi dans le chapitre 2 (section 2).

Les verbes de perception et de pensée occupent également une place non négligeable dans notre corpus, puisqu'ils représentent en moyenne 12,7 % des verbes. Nous remarquons par ailleurs que CATCH et 400M se distinguent des trois autres extraits : alors que leur nombre est proche de 10 % dans FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, il atteint respectivement 14 % et 17,6 % dans 400M et CATCH.

La division qui se dessine ci-dessus se prolonge avec l'expression de la modalité épistémique, qui s'élève à 8,3 % dans CATCH et à 7,5 % dans 400M alors qu'elle représente près de 6 % dans les cinq extraits du corpus. Pour la modalité radicale, en revanche, CATCH fait figure d'exception, puisqu'elle constitue 9,5 % des verbes de l'extrait tandis qu'elle tourne autour de 5,9 % dans l'ensemble du corpus ; elle se révèle au contraire très faible dans 400M (3 %).

Enfin, les catégories de verbes les plus faiblement représentées dans le corpus sont les verbes de volition, les verbes d'aspect temporel et les verbes manipulatifs, avec des moyennes respectives de 2,3 %, 1,5 % et 0,6 %.

Après avoir présenté les résultats de l'étude, nous examinons les enseignements que nous pouvons en tirer.

### 1.3) Interprétation des données

Même si nous enregistrons des variations dans le corpus, eu égard à la répartition des verbes dans les diverses catégories employées dans notre analyse, nous constatons d'emblée que l'écart est assez faible et que, d'une manière générale, les données observées jouissent d'une certaine stabilité. Cette observation n'est pas sans importance, car si les extraits de notre corpus présentent des propriétés formelles comparables, alors nous pouvons légitimement étendre nos remarques à l'ensemble des commentaires sportifs télévisés : de ce

point de vue, la place limitée des verbes d'action semble faire partie de leurs propriétés constitutives.

Le principal apport de cette étude, au-delà du démenti qu'elle oppose à la prédominance supposée d'un type de verbe donné, est de mettre en évidence le clivage qui existe dans le corpus entre les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, d'une part, et CATCH et 400M, d'autre part. Comme nous l'avons remarqué, ces deux derniers accordent peu de place aux verbes d'action, ce qui s'explique principalement par la rareté relative des verbes d'action non sportive ; par ailleurs, nous avons constaté que les verbes de perception, de pensée et de parole y occupent une part plus élevée que dans le reste du corpus. Sachant que 400M et CATCH sont tous deux doués d'une certaine originalité (le premier par la brièveté de l'épreuve, le second par la nature hybride de l'activité concernée), il est tentant de déduire qu'il existe une relation directe entre les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés et le type de manifestation sportive commentée ; si nous parvenons à mettre en évidence cette relation, alors nous disposons d'une preuve que les commentateurs sportifs adaptent les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés à des besoins particuliers – ces derniers restant encore à définir.

Il s'agit à présent de mesurer l'importance réelle du présent simple dans les commentaires sportifs télévisés.

## **2) Le présent simple et la description**

### **2.1) Remarques méthodologiques**

Au moment de classer les verbes conjugués et les auxiliaires modaux dans les cinq extraits du corpus, il nous est rapidement apparu que le critère temporel ne pourrait se suffire à lui seul, dans la mesure où la langue anglaise ne compte à proprement parler que deux temps (le présent et le prétérit). C'est la raison pour laquelle nous avons adopté des catégories aspectuo-temporelles, qui offrent un panorama beaucoup plus détaillé des formes verbales employées par les commentateurs (présent simple, présent progressif, *present perfect*, *present perfect progressif*, *past perfect*, etc.).

Par ailleurs, il est important de noter que nous avons choisi de créer des catégories spécifiques pour les auxiliaires modaux, bien qu'il eût été possible de les inclure dans les temps et de considérer, par exemple, que la forme verbale est au présent dans l'énoncé « *I*

*don't think you can hurt the Undertaker* », tandis qu'elle est au prétérit dans « *before the Undertaker could take advantage of it* ». Notre choix est essentiellement motivé par le fait que les grammaires de l'anglais, lorsqu'elles prennent les commentaires sportifs télévisés en exemple, donnent l'impression que les commentateurs sportifs proposent une description factuelle, dépourvue de tout point de vue sur l'action ; dès lors, l'emploi d'auxiliaires modaux dans notre corpus n'est pas anodin, dans la mesure où ces derniers expriment au contraire un jugement de la part de l'énonciateur<sup>5</sup>.

## 2.2) Présentation des résultats

Tableau 6 : les temps verbaux dans le corpus

	FOOT	RUGBY1	RUGBY2	400M	CATCH
présent simple	45,73 %	44,2 %	48,5 %	41,13 %	42,85 %
présent progressif	4,6 %	7,11 %	5,8 %	1,41 %	10,08 %
<i>present perfect</i>	8,32 %	9,1 %	9,86 %	11,34 %	5,04 %
prétérit simple	26,6 %	26,32 %	20,84 %	29,78 %	12,6 %
prétérit progressif	1,89 %	1,15 %	1,43 %	1,41 %	0 %
<i>can+</i> base verbale	2,43 %	3,14 %	1,93 %	1,41 %	6,72 %
<i>could+</i> base verbale	1,21 %	0,33 %	1,12 %	0,7 %	2,94 %
<i>will+</i> base verbale	2,9 %	3,14 %	3,3 %	3,54 %	4,62 %
<i>would+</i> base verbale	0,8 %	0,33 %	0,74 %	2,83 %	1,68 %
<i>would+ have+en</i>	0,6 %	0,66 %	0,37 %	0,7 %	1,26 %

En consultant le tableau 6, qui présente les principaux résultats de notre analyse (les données complètes figurent en annexe 5), nous sommes immédiatement frappé par la variété des temps auxquels les commentateurs sportifs ont recours. Les commentateurs utilisent en réalité toute la palette aspectuo-temporelle qu'offre la grammaire anglaise et ont, en outre, fréquemment recours aux auxiliaires modaux (à des degrés divers, cependant). Un seul extrait suffit aisément pour s'en convaincre : dans FOOT, dont les caractéristiques sont représentatives de l'ensemble du corpus à cet égard, nous observons la présence de verbes au présent, au prétérit et au *present perfect* (à la fois à la forme simple et à la forme *be+ing*), au *past perfect* et enfin à l'impératif. Il faut ajouter les auxiliaires modaux, qu'ils soient suivis d'une base verbale (*will/would, can/could, should, must* et *might*), de la forme *be+ing*

<sup>5</sup> Pour reprendre les exemples de J.-R. Lapaire et W. Rotgé, nous pouvons considérer que, dans les énoncés *I must have screamed again, I can't go to sleep* et *Stop it, you'll wake the others*, l'énonciateur exprime respectivement un jugement rétrospectif de forte probabilité, un jugement d'incapacité et un jugement d'inéluçabilité (1998 : 373).

(*will/would, should et might*) ou encore de la forme du parfait *have+en (would, could, should et might)*.

L'homogénéité du corpus en matière de temps et d'aspects est le second phénomène étonnant auquel ce relevé nous confronte. Nous constatons en effet que, dans les cinq extraits du corpus, les verbes conjugués au présent simple sont les plus nombreux et le prétérit simple arrive systématiquement en deuxième position. La troisième combinaison aspectuo-temporelle la plus fréquente dans le corpus est le *present perfect*, à l'exception de l'extrait CATCH dans lequel le présent progressif occupe cette position ; vient ensuite le présent progressif, pour tous les extraits sauf 400M (où il est devancé par l'impératif).

Cette homogénéité nous paraît constituer une donnée d'autant plus pertinente qu'elle ne se limite pas à ce classement : la proportion dans laquelle ces formes verbales apparaissent se révèle également d'une constance remarquable. Sur l'ensemble du corpus, le présent simple constitue entre 41 % (400M) et 48 % (RUGBY2) des formes verbales relevées ; le prétérit simple représente entre 20 % (RUGBY2) et 29 % (400M) des verbes conjugués, à l'exception notable de CATCH où nous n'en dénombrons que 12 % ; enfin, le même écart très faible caractérise le *present perfect*, qui va de 8,3 % dans FOOT à 11 % dans 400M.

Bien que la régularité du corpus s'avère moins évidente en ce qui concerne les auxiliaires modaux, nous pouvons toutefois souligner la prédominance des modaux *will* et *can* lorsqu'ils sont suivis d'une base verbale : on les trouve en tête du classement des auxiliaires modaux dans l'ensemble du corpus à l'exception de l'extrait 400M où *would* précède *can* (toujours suivis d'une base verbale). Les deux formes modales les plus récurrentes dans le corpus représentent entre 1,41 % et 6,7 % des verbes conjugués selon l'extrait, ce qui tend à confirmer notre impression que les commentaires sportifs télévisés présentent une remarquable régularité, malgré la grande variété de formes aspectuo-temporelles et modales dont disposent les commentateurs – et auxquelles ils ne se privent d'ailleurs pas de recourir.

En définitive, cette étude quantitative des formes verbales employées dans le corpus montre que les commentaires sportifs télévisés ne se résument pas au présent simple, même s'il est indéniable que cette combinaison aspectuo-temporelle occupe une place prépondérante dans les cinq extraits de notre corpus (ce qui prouve par ailleurs que sa prédominance n'est pas liée à la nature de l'activité sportive commentée) ; surtout, elle apporte la confirmation que les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés ne peuvent être réduites aux énoncés stéréotypés que proposent les grammaires.

### 2.3) Description et diversité aspectuo-temporelle

La question est à présent de savoir ce qui justifie que les commentateurs sportifs utilisent une gamme aussi variée de temps et d'aspect grammaticaux et, surtout, qu'ils en changent aussi régulièrement. Compte tenu des chiffres que nous venons d'avancer et de l'affinité qui semble exister entre présent simple et description, nous pouvons avancer que cette grande diversité s'explique par le fait que les commentateurs sportifs ne consacrent qu'environ la moitié de leur temps de parole à la description. À l'évidence, la variété des verbes dans le corpus tend à corroborer cette hypothèse : il paraît en effet difficile d'envisager que des verbes d'état ou de perception participent à décrire des actions au même titre que des verbes comme *throw*, *catch* ou *run*. Le corpus montre pourtant que la description n'est pas l'apanage du présent simple, comme le prouve le passage qui suit, dans lequel les verbes conjugués sont signalés en gras :

[85] **Jonathan Pearce**: this **is** James Quinn, Davis, Elliott, a run at Delaney, James Quinn in the middle making a run, **couldn't** get away from Partridge, well he'll have another chance, Quinn **is** there with him, Collins **got** the block in and **clears**.

Cet échantillon, tiré de l'extrait FOOT, indique que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à passer d'une forme aspectuo-temporelle à une autre alors même qu'ils décrivent une phase de jeu de manière continue : nous notons ainsi l'emploi successif des auxiliaires modaux *could* et *will*, du présent simple, du prétérit simple et, enfin, le retour au présent simple. La remarquable homogénéité quantitative du corpus ne doit donc pas masquer l'indéniable bigarrure des commentaires sportifs télévisés à petite échelle : il apparaît clairement qu'il n'existe pas de frontière étanche entre des passages au présent simple qui seraient descriptifs, d'une part, et des passages remplissant d'autres fonctions et dans lesquels les commentateurs font appel aux autres temps et aspects et de la langue anglaise, d'autre part.

Afin de comprendre ce qui amène l'énonciateur à changer si fréquemment de temps dans le passage ci-dessus, il faut tout d'abord noter que nous avons non seulement du présent dans cet énoncé mais également du passé et du futur – ou, une marque de futurité, comme il est plus judicieux de le dire, puisque l'anglais ne dispose pas à proprement parler d'un temps futur<sup>6</sup>. Cette variété temporelle signifie que l'instant de l'énonciation ne coïncide pas

---

<sup>6</sup> Contrairement au présent et au passé, qui disposent d'une conjugaison propre, le futur s'incarne à travers diverses périphrases, dont les plus connues sont l'auxiliaire modal *will* et la forme *be going to*, qui ne sont pas spécialisés dans l'expression du futur – *will* étant également porteur de la notion de volonté, par exemple.

systématiquement avec le moment où se déroule le procès, ce qui est le propre du présent simple : il arrive que le commentateur s'exprime après le procès, d'où le recours aux temps du passé, ou bien avant (comme c'est le cas dans l'énoncé « *well he'll have another chance* »).

Les commentateurs ayant pour mission de commenter le jeu en direct, leur capacité à décrire les actions au moment même où celles-ci se déroulent dépend directement de la rapidité avec laquelle celles-ci se déroulent ; or, nous savons bien que certains procès prennent du temps tandis que d'autres sont instantanés (ce qui explique que les grammairiens les appellent respectivement « duratifs » et « ponctuels »). Dans cette perspective, il nous paraît légitime de penser que le choix du temps dépend directement du moment où l'énonciateur intercepte le procès qu'il s'attache à décrire. Ainsi, dans l'énoncé « *Quinn is there with him, Collins got the block in and clears* », le verbe *get in* exprime la réussite de l'entreprise du joueur<sup>7</sup> : par son biais, l'énonciateur signale en substance que James Collins est parvenu à déposséder son adversaire du ballon. Une information de cette nature ne pouvant être donnée qu'à l'issue du procès, il n'est pas surprenant que l'énonciateur ait recours au prétérit pour la donner. Nous pouvons supposer, en revanche, qu'il s'est écoulé suffisamment de temps entre la récupération du ballon par James Collins et le moment où il l'envoie au loin (« *clears* ») pour que le commentateur puisse relater ce dégagement au moment où il a effectivement lieu.

Cette analyse, qui considère que la nature des procès fait partie des facteurs susceptibles d'expliquer pourquoi les commentateurs sportifs passent si fréquemment d'un temps à l'autre, trouve confirmation un peu plus loin dans l'extrait avec l'énoncé suivant :

[86] **Jonathan Pearce:** Giggs, Robinson, well played Wales, it'll come to Earnshaw, no, Steven Davis got the challenge in, this is Robinson, now Ricketts, it's a good flick-on by Hartson to Simon Davies, couldn't find Robert Earnshaw, Craigan away, Davis loses out, to Fletcher who finds Hartson, a direct run by John Hartson, dispossessed by Michael Duff.

L'intervention de Jonathan Pearce montre clairement que la coïncidence temporelle entre les procès et leurs contreparties linguistiques est loin d'être systématique. Comme l'illustre le segment « *it'll come to Earnshaw, no* », il arrive que le commentateur anticipe la validation d'un procès (d'où le recours à l'auxiliaire modal *will*), quitte à devoir faire marche arrière lorsque l'issue ne correspond pas à ce qu'il a annoncé précédemment, comme c'est le cas ici. Avec « *it's a good flick-on by Hartson to Simon Davies, couldn't find Robert Earnshaw* », le

---

<sup>7</sup> Le dictionnaire en ligne Merriam-Webster en propose la définition suivante : « *to succeed in doing, making, or delivering* » (article « *get in* », consulté le 2 avril 2014).

lien entre le verbe et le temps grammatical employé est également manifeste, quoique nous assistions précisément au phénomène inverse. À travers l'emploi de l'auxiliaire modal *could* à la forme négative, l'énonciateur exprime l'incapacité du sujet à valider le procès. Un tel jugement ne pouvant être formulé avec certitude qu'*a posteriori*, c'est-à-dire une fois que le procès a atteint sa borne de droite<sup>8</sup>, il n'est pas étonnant que l'auxiliaire soit conjugué au prétérit : il semblerait que le commentateur ne souhaite pas, contrairement au cas précédent, spéculer sur les chances de validation du procès (ce qui lui permet de ne pas avoir à procéder à une autocorrection) et attend donc patiemment l'issue du procès pour dire si Simon Davies est parvenu ou non à transmettre le ballon à son partenaire.

Nous constatons ainsi que la coïncidence temporelle entre énonciation et procès, telle qu'elle est décrite dans les grammaires lors de la présentation des valeurs du présent simple, ne correspond pas vraiment à la réalité des commentaires sportifs télévisés. Compte tenu de la nature souvent rapide et imprévisible des procès, d'une part, et des contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs, d'autre part, il n'est pas surprenant que ces derniers fassent le choix d'anticiper l'issue des actions entreprises par les joueurs ou, au contraire, d'attendre leur validation pour les évoquer. D'une certaine manière, la coïncidence temporelle qui caractérise le présent simple implique que l'énonciateur jouit d'une certaine maîtrise sur les événements qui se déroulent sous ses yeux ; de ce point de vue, le recours au présent simple dans les exemples « *Now I crack the egg, I mix it into the flour* » et « *I declare the meeting open* », proposés par P. Larreya et C. Rivière (2003 : 32), s'explique parfaitement puisque, malgré les différences évidentes qui les séparent (le premier étant descriptif, le second performatif<sup>9</sup>), nous avons dans les deux cas co-référentialité entre l'énonciateur et l'agent du procès<sup>10</sup>. D'une manière générale, nous pouvons présager que l'un des défis majeurs qui se présentent aux commentateurs sportifs est précisément de parvenir à passer outre l'extériorité fondamentale des phénomènes auxquels ils se heurtent et dont ils ont pour mission de rendre compte ; or, nous serons bientôt amené à voir que seules l'empathie et la connaissance sont susceptibles de leur permettre de relever un tel défi.

---

<sup>8</sup> La notion de borne est utilisée pour délimiter un procès sur l'axe orienté du temps, la borne de gauche représentant traditionnellement le début du procès ; précisons par ailleurs que ces bornes sont considérées comme étant concomitantes pour les procès ponctuels.

<sup>9</sup> On parle de performativité lorsqu'un énoncé a valeur d'action. L'énonciateur peut occuper une position de pouvoir, comme dans l'exemple de P. Larreya et C. Rivière (2003), mais également faire une promesse comme dans *I promise I'll be nice* ou *I swear to tell the truth*.

<sup>10</sup> Nous pourrions également discuter, dans un autre cadre que celui de notre thèse, de la différence entre les commentaires sportifs télévisés et les commentaires de cérémonies protocolaires, pour lesquels les journalistes disposent généralement d'informations très précises sur le déroulement des événements.

## 2.4) Aspect et modalité : un autre regard sur l'action

Après avoir mis en lumière ce que les variations dans le corpus en matière de temps grammaticaux révèlent sur la manière dont la description est envisagée dans les commentaires sportifs télévisés, nous nous arrêtons sur un autre point que notre relevé a permis de soulever, à savoir l'importance dans le corpus des trois aspects grammaticaux de l'anglais (les formes simple, parfaite et progressive) et des auxiliaires de modalité.

Puisqu'il est généralement admis que l'aspect simple marque un point de vue neutre de l'énonciateur sur le procès, la variété aspectuo-temporelle qui caractérise notre corpus semble indiquer que la description proposée par les commentateurs n'est peut-être pas aussi factuelle qu'on pourrait le croire de prime abord. La notion de neutralité doit immédiatement être précisée, car elle peut être aisément confondue avec celle de subjectivité. Dire que la forme simple correspond à un point de vue neutre ne signifie en aucun cas que l'énonciateur est objectif : autrement, des énoncés comme *Jack is nothing but a fool* ou *my mum makes the best cheesecake in the world* pourraient être jugés irrecevables. Il nous semble plus pertinent de dire qu'avec la forme simple l'énonciateur envisage le procès dans son ensemble : au-delà du fait que l'ambiguïté soulignée à l'instant disparaît aussitôt, cette définition permet de mieux saisir les différences entre les trois aspects grammaticaux de l'anglais.

Le principal point commun entre le parfait et le progressif, qui les distingue d'ailleurs de la forme simple, est que la conjugaison n'est pas directement rattachée au verbe lexical : ce sont les auxiliaires *have* et *be* qui sont chargés de marquer la validation du procès et de le repérer dans le temps, tandis que le verbe lexical porte la terminaison *-ing* ou *-en* selon l'aspect. Il est important d'apporter quelques précisions quant au fonctionnement général de la forme progressive et du parfait, afin de mieux comprendre ce que leur emploi implique pour les commentaires sportifs télévisés.

P. Cotte considère les périphrases grammaticales<sup>11</sup> comme étant iconiques de la sophistication des opérations mentales qu'elles expriment. Dans Cotte (2000b), il fait l'hypothèse que la forme *be+ing* constitue la réélaboration d'une forme simple : pour reprendre l'exemple de l'auteur, *John is working* a pour forme primitive la proposition imaginaire *John works*. Lors d'une étape intermédiaire, la relation prédicative ainsi exprimée par l'énonciateur est synthétisée dans une forme en *-ing*, en l'occurrence *working*. Nous

---

<sup>11</sup> Nous employons le terme « périphrase » au sens classique du terme, c'est-à-dire pour parler d'une structure composée de plusieurs mots (par opposition à la forme simple où la conjugaison se rattache directement au verbe).

constatons alors que la conjugaison et la fonction sujet disparaissent, mais il faut rappeler qu'il ne s'agit pour P. Cotte que d'une simple occultation dont la signification perdue : « [e]lle se condense sous l'unique suffixe *ing*, et elle passe à l'arrière-plan, libérant le présent énonciatif pour une éventuelle nouvelle proposition, rectrice de ce fait » (*ibid.* : en ligne). Aux yeux de l'auteur, le passage à la forme *-ing* constitue toujours une forme de nominalisation – ce qui explique que nous puissions dire *the shining*, *the washing* ou encore *swimming is fun*. Bien que la valeur de la conjugaison persiste (à savoir la localisation du procès par rapport à l'instant d'énonciation), ce changement de catégorie grammaticale fait que le procès est stabilisé car, comme le note encore P. Cotte, « [c]'est une propriété des nominalisations de généraliser dans une forme et de rendre absolus des rapports originellement particuliers et éphémères » (*ibid.*). C'est précisément ce qui permet à l'énonciateur, lors de la troisième étape, de réattribuer la relation prédicative au sujet et de rétablir la conjugaison dans la structure de surface, ce qui nous conduit à l'énoncé final *John is working*, où *be* marque la coïncidence entre le procès et le référent du sujet, c'est-à-dire que la situation est valide à l'instant de l'énonciation.

L'approche de P. Cotte permet de saisir comment se construisent les valeurs d'inaccompli et de commentaire, traditionnellement associées à la structure *be+ing*, et comment il est possible de les réunir malgré leurs différences apparentes. En postulant que la forme *be+ing* place l'énonciateur au cœur du procès, cette analyse rend compte de sa valeur d'inaccompli – que R. Huddleston et G.K. Pullum appellent « *mid-interval implicature* » (2002 : 164) : le retour de la conjugaison dans la genèse de l'énoncé (par l'intermédiaire de *be*) implique que le procès a déjà commencé, qu'il y a donc une partie du procès qui est accomplie et une partie qui reste à accomplir. Nous comprenons mieux pourquoi la structure *be+ing* est également susceptible d'exprimer une forme de distance de la part de l'énonciateur vis-à-vis du procès, valeur que les grammairiens qualifient parfois de commentaire : l'énonciateur se place au cœur du procès parce qu'il veut le prendre comme objet de réflexion, comme dans les exemples *I am watching TV* ou *I am wasting my time*, où l'énonciateur semble s'observer lui-même. Notons que la syntaxe est parfaitement iconique de la distance de l'énonciateur, puisque *be* sépare le sujet du procès.

Le mécanisme qui sous-tend la forme du parfait, selon P. Cotte, est relativement similaire à celui que nous venons de décrire, à une différence majeure : comme l'indique le suffixe *-en*, le parfait a pour point d'origine un procès situé par l'énonciateur dans le passé. L'auteur avance ainsi que le point de départ de la genèse du parfait est une proposition imaginaire

contenant un procès au prétérit (par exemple, *John broke a glass*). Le participe en *-en* fait ensuite la synthèse du procès, en gardant en mémoire l’accompli du procès ; le procès mémorisé est ensuite reconjugué par le biais de l’auxiliaire *have* et attribué au référent du sujet qui, comme pour la forme *be+ing*, n’était qu’occulté lors de l’étape intermédiaire. Cette dernière étape de la genèse explique les deux principales caractéristiques de la périphrase *have+en*, à savoir le lien entre le passé du procès et la situation repère (incarnée par l’auxiliaire), d’une part, et l’incidence sur le référent du sujet (dont nous avons mis en lumière la présence à la fois dans les vestiges de la structure et en surface), d’autre part.

À la lumière de ce qui précède, nous comprenons pourquoi certaines structures grammaticales imposent en anglais le recours à *have+en*, notamment l’emploi de *since* dans les compléments circonstanciels de temps. Dans un énoncé comme « *Wales have looked uncomfortable. especially since James Collins went off* », tiré de l’extrait FOOT, le commentateur Jonathan Pearce fait le constat que l’équipe galloise semble perturbée depuis la sortie de John Collins. La périphrase *have+en* indique ici que l’énonciateur part d’un repère dans le passé (exprimé par le procès au prétérit « *James Collins went off* ») et constate que la validité de la relation prédicative <*Wales-look uncomfortable*> perdure jusqu’au moment de l’énonciation.

Le lien très fort entre le passé et le présent qu’exprime si clairement la structure syntaxique de la périphrase *have+en* explique également pourquoi la notion de pertinence présente lui est si souvent associée. Elle est particulièrement perceptible lorsqu’on la met en opposition au prétérit simple : ainsi, la différence entre *John broke the glass* et *John has broken the glass* est que, dans le premier cas, le procès est envisagé pour lui-même, en tant que fait s’étant déroulé dans le passé, tandis que dans le second l’énonciateur le pense en relation avec la situation présente, ce qui lui confère une saillance immédiate, que les grammaires explicitent souvent en faisant précéder la structure *have+en* de verbes à l’impératif comme *look* ou *be careful* qui suggèrent que les conséquences du procès sont toujours perceptibles (en l’occurrence, on peut imaginer qu’il y aurait des éclats de verre dans la pièce).

Enfin, nous avons vu que la genèse de la forme *have+en* accorde une place privilégiée au sujet, puisque le procès accompli lui est réattribué. Il n’est donc pas surprenant que l’une des caractéristiques de cet aspect soit de mettre en valeur l’incidence sur le référent du sujet du procès accompli, comme pour indiquer que ce dernier fait partie de l’expérience du sujet (d’où l’expression « parfait d’expérience », fréquemment employée par les grammaires). À

nouveau, le contraste entre prétérit simple et *present perfect* est éloquent : alors que, dans un énoncé comme *I saw Titanic*, l'énonciateur situe simplement un événement dans le passé (on s'attend d'ailleurs à trouver une explication de ce repérage, comme *last night* ou *in 2000*), l'opération qu'il met en œuvre dans *I have seen Titanic* est plus complexe puisqu'il indique que le film fait partie du bagage culturel du référent du sujet (on s'attendrait ici à avoir une précision sur l'incidence du procès sur la situation présente, comme *I have seen Titanic, so I know what you're talking about*).

En définitive, compte tenu des valeurs qui sont traditionnellement associées aux formes *be+ing* et *have+en*, la grande variété que présente notre corpus sur le plan aspectuel tend à indiquer que les commentateurs sportifs ne se contentent pas de rapporter des faits de manière neutre, comme si leur seule mission était de signaler leur accomplissement : bien qu'elles soient parfois soumises à des contraintes grammaticales, les structures en *be+ing* et *have+en* permettent à l'énonciateur d'adopter un point de vue particulier sur ces procès, que ce soit pour les faire entrer en résonance avec la situation d'énonciation, pour mettre en lumière leur incidence sur le sujet ou encore les mettre à distance pour mieux les analyser. Dans cette perspective, les nombreuses occurrences repérées dans notre corpus laissent indéniablement présager que la démarche des commentateurs sportifs est bien plus complexe que les exemples tirés des grammaires ne le suggèrent.

La multitude d'auxiliaires modaux dans le corpus corrobore ce que nous venons d'affirmer à propos des commentateurs sportifs. Nous savons en effet que ces verbes, qu'on appelle « auxiliaires » du fait de leurs propriétés formelles uniques<sup>12</sup>, ont pour caractéristique d'exprimer le point de vue de l'énonciateur sur le procès (c'est le sens que nous donnons à l'adjectif « modal »). Bien que la tradition distingue généralement la modalité radicale et la modalité épistémique, il est bon de rappeler que ces deux types de modalité sont exprimés par les mêmes auxiliaires : il s'agit ainsi de distinguer l'emploi radical de *must* dans *he must stay at home* (que l'on peut gloser par *he is under the obligation to stay at home*) de son emploi épistémique dans *he must be at home* (qui est synonyme de *he is probably at home*). Une seconde division traverse les auxiliaires modaux, qui correspond aux domaines du possible et du nécessaire : ils peuvent ainsi exprimer la possibilité morale (comme dans *you may open the window*, qui relève de l'autorisation), la possibilité physique (*John can run a marathon in less*

---

<sup>12</sup> Parmi ces propriétés, qui les distinguent des verbes lexicaux, on note par exemple que les modaux ne possèdent aucune des formes impersonnelles du verbe (infinitif, forme en *-ing*, participe passé), qu'ils se construisent nécessairement avec une base verbale, qu'ils n'ont pas de terminaison à la troisième personne du singulier et qu'ils ne requièrent pas l'intervention de *have* ou *be* à la forme interrogative.

*than three hours*), la nécessité logique (*a dog will bite you if you pull its tail*) ou encore la nécessité morale (*you must tell her the truth*).

Quelle que soit la valeur associée à l'auxiliaire modal, il est important de retenir que sa présence marque inévitablement une implication certaine de l'énonciateur, dans la mesure où il ne se contente pas de relater des faits mais met en jeu sa connaissance, son aptitude à prédire les phénomènes (notamment avec *will* et *shall*), ou encore son sens moral. Dès lors, le fait que les commentateurs sportifs aient fréquemment recours aux auxiliaires modaux donne à leurs propos une teneur bien éloignée de la description neutre et désengagée que nous avons déduite des exemples au présent simple. Nous allons d'ailleurs montrer, dans la quatrième partie (chapitre 2), que l'emploi des auxiliaires de modalité dans notre corpus s'inscrit dans la réflexion que mènent les commentateurs sportifs sur le rapport entre sport et connaissance et qui constitue selon nous l'une des clés du fonctionnement des commentaires sportifs télévisés.

### **3) L'importance de la préconstruction dans la description**

Maintenant que nous avons indiqué que notre corpus se caractérise par une grande diversité en matière de verbes, de temps et d'aspect, il s'agit d'élargir notre caractérisation formelle de la description aux structures syntaxiques auxquelles les commentateurs sportifs ont régulièrement recours. Conformément au principe selon lequel la syntaxe participe pleinement à la construction du sens, nous estimons en effet que cette étude peut nous aider à déterminer ce que les commentateurs cherchent réellement à donner à voir des actions qui se déroulent sous leurs yeux. Or, nous avons souligné précédemment qu'il s'agit là d'un aspect primordial de notre thèse : selon la nature de la description et la part qu'elle représente dans le corpus, nous pourrions être amené à penser que les propos des commentateurs ne sont pas d'une grande utilité pour les téléspectateurs parce qu'ils ne font que rapporter des procès que les images leur permettent déjà de percevoir. Nous ne saurions par conséquent nous contenter de proposer une analyse quantitative de la description, car les analyses que nous venons de mener nous ont permis d'entrevoir qu'il s'agit d'une notion complexe dont il serait malvenu d'avoir une vision monolithique.

### 3.1) L'importance des noms déverbaux dans le corpus

En dépit de leur relative rareté (entre 11 % et 15 % de l'ensemble des verbes du corpus), il nous paraît logique de commencer par nous pencher sur les verbes d'action sportive, du fait de leur caractère spécialisé.

En analysant les configurations syntaxiques dans lesquelles ces verbes apparaissent, nous sommes frappé de constater qu'ils sont assez rarement conjugués. Prenons l'exemple du mot *tackle*, qui désigne le geste défensif le plus important au rugby, à savoir le placage : nous constatons dans l'extrait RUGBY2 qu'il a un statut nominal dans vingt-quatre occurrences et qu'il n'est employé comme verbe qu'à onze reprises. De même, le mot *run*, que les commentateurs emploient dans FOOT pour évoquer les courses effectuées par les joueurs, apparaît six fois comme verbe alors qu'il est employé à vingt occasions comme nom. Ces choix peuvent paraître surprenants, dans la mesure où les mots *run*, *tackle*, mais aussi *block*, *kick* ou encore *throw*, qui sont généralement appelés « noms déverbaux », relèvent davantage du domaine verbal que du domaine nominal, du moins d'un point de vue sémantique<sup>13</sup>. Nous devons naturellement nous demander pourquoi les commentateurs semblent préférer aux verbes originaux leurs équivalents déverbaux, qui semblent relever d'opérations mentales plus complexes, alors que les contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs sportifs devraient logiquement les encourager à faire preuve de la plus grande simplicité possible.

En parcourant le corpus, nous constatons que les noms déverbaux apparaissent très fréquemment suivis d'un syntagme prépositionnel introduit par *by*, comme c'est le cas pour les noms *mishandle*, *knock-on*, *take* et *strike* dans les passages suivants :

[87] **Gordon Bray**: William's out on his side with a bit of room here, Gareth Thomas arrived, and there's good support from the Welsh to maintain possession. Stephen Jones, **mishandle** there by Iestyn Thomas, it went backwards...

[88] **Eddie Butler**: the **knock-on** by Donnacha O'Callaghan, Simon Easterby offside in front of him...

[89] **Eddie Butler**: good **take** by Danny Grewcock, Harry Ellis waits for his first touch of the ball, Simon Easterby freeing himself there, Denis Hickie, safe catcher...

[90] **Jonathan Pearce**: oh, what a good goal! terrific **strike** by Davies, coming through late to the edge of the penalty area, and Wales are ahead after twenty-six minutes, with a fine, fine goal.

---

<sup>13</sup> P. Cotte affirme à ce propos que « [l]e rapprochement avec les constructions où le nom objet de *have* est sans emploi verbal révèle cette équivalence : *She thought about the question* équivaut à *She had a think about the question*, nullement à *She had a thought about the question*, où *thought* désigne non l'activité de penser mais un contenu de pensée. De même le *kiss* de *They had a kiss* semble plus proche du verbe *They kissed* que le *kisses* de *They exchanged kisses*. On peut donc suggérer que la construction *have a* discutée explicite un verbe simple et qu'elle est une périphrase lexicale ». (1998 : 423)

Pour mettre en lumière le caractère déverbal des noms que nous venons de mentionner, il suffit de procéder à leur recatégorisation. Moyennant quelques ajustements, notamment la transformation des adjectifs en adverbes, nous obtenons les énoncés *Iestyn Thomas mishandles there*, *Donnacha O'Callaghan knocks on*, *Danny Grewcock takes well* et *Davies strikes terrifically*. S'ils sont grammaticalement recevables, ces énoncés paraissent étranges parce que la transformation des noms déverbaux en verbes met au jour le phénomène d'occultation qui se joue lors du processus de nominalisation – phénomène que nous avons décrit en détail lors de l'étude des périphrases du parfait et du progressif. En l'occurrence, nous constatons qu'il manque un complément d'objet direct dans chacun des énoncés obtenus alors que les verbes qu'ils impliquent ont tous un fonctionnement transitif : nous pouvons donc en déduire que le recours au nom déverbal permet au commentateur d'occulter l'objet du procès. Il faudra naturellement tenter de comprendre l'intérêt qu'une telle occultation peut présenter pour l'énonciateur ; cette question est d'autant plus importante à nos yeux que nous avons déjà observé que les commentateurs sportifs ont tendance à réduire la valence des verbes en passant le complément d'objet direct sous silence.

Les manipulations que nous avons opérées montrent également que le syntagme introduit par *by* permet de faire figurer l'agent du procès dans l'énoncé original, comme c'est typiquement le cas à la voix passive (d'où l'appellation « complément d'agent » donnée au syntagme prépositionnel). Le corpus indique cependant que *by* n'est pas la seule préposition à pouvoir faire surgir l'agent du procès dans la structure de surface : des énoncés comme « *two good deliveries from Delaney down the right-hand side* », « *it was a poor clearance from him* » et « *that's good play from Earnshaw* », qui peuvent être transformés respectivement en *Delaney delivered well twice down the right-hand side*, *he cleared poorly* et *Earnshaw played well*, dévoilent que *from* (que l'on traduirait vraisemblablement par « de la part de » dans ce contexte) a également cette faculté. À nouveau, il est important de rappeler qu'il existe une différence fondamentale entre les formes déverbales et leurs équivalents verbaux : alors que le sujet est indispensable au bon fonctionnement d'une structure verbale (ainsi, les énoncés *\*takes well* et *\*strikes terrifically* sont irrecevables d'un point de vue grammatical), rien n'oblige l'énonciateur à le faire apparaître dans la structure de surface lorsqu'il exprime le procès grâce à un nom déverbal – comme le démontre l'effacement des syntagmes prépositionnels introduits par *by*, qui n'altère en rien l'acceptabilité des énoncés. Dès lors, nous pouvons affirmer que la mention de l'agent du procès, de même que l'occultation du patient, relève d'un choix de la part de l'énonciateur ; elle doit par conséquent être prise en

compte lorsque nous tentons d'identifier la stratégie mise en œuvre par les commentateurs pour décrire les actions.

### 3.2) Les périphrases déverbales

En parcourant le corpus, nous constatons que les syntagmes nominaux que nous venons de décrire ne sont pas les seules configurations syntaxiques dans lesquelles apparaissent les noms déverbaux. En effet, les noms déverbaux sont souvent précédés de verbes (notamment du verbe *make*), comme c'est le cas dans les passages suivants, tirés de FOOT :

[91] **Mark Bright:** doesn't need to do that. doesn't need to do that, giving it away. even though Giggs **made the run**. what he does is, he takes a defender with him, there's a bit more space, come inside, and play with someone like Hartson.

[92] **Jonathan Pearce:** this is James Quinn, Davis, Elliott, a run at Delaney, James Quinn in the middle **making a run**, couldn't get away from Partridge, well he'll have another chance, Quinn is there with him, Collins **got the block in** and clears.

Afin de mettre en lumière la différence entre les deux types de structures, il suffit de comparer les segments « *Elliott, a run at Delaney* » et « *James Quinn in the middle making a run* » dans l'exemple [92]. Le premier correspond peu ou prou aux noms déverbaux que nous venons de décrire, à la différence près que l'agent du procès n'apparaît pas à la droite du nom déverbal (nous pourrions ainsi avoir *a run at Delaney by Elliott*) mais à sa gauche, séparé du nom par une intonation montante. Dans le second, en revanche, le nom déverbal occupe la fonction de complément d'objet direct du verbe *make*, qui a lui-même pour sujet le nom propre *James Quinn* qui désigne l'agent du procès. Si l'on met de côté l'absence de conjugaison dans cet énoncé, dont nous avons vu dans la deuxième partie (chapitre 2) qu'elle est typique de notre corpus, il semblerait que nous soyons en présence d'une structure verbale canonique, c'est-à-dire comprenant un sujet, un verbe et un complément. De ce fait, la différence entre des énoncés comme « *even though Giggs made the run* », « *James Quinn in the middle making a run* » et « *Collins got the block in and clears* », d'une part, et ce que nous considérons comme leurs équivalents verbaux, d'autre part (à savoir *even though Giggs ran*, *James Quinn in the middle running* et *Collins blocked and clears*) est encore plus faible qu'avec les énoncés de type « *mishandle there by Iestyn Thomas* » ou « *the knock-on by Donnacha O'Callaghan* », pour reprendre les exemples [87] et [88]. Ce n'est pas parce que

ces énoncés et leurs gloses sont extrêmement proches que nous pouvons nous dispenser de les étudier en détail, bien au contraire : il nous semble plus que jamais indispensable de nous interroger sur les raisons pour lesquelles ces périphrases déverbales<sup>14</sup> ont la faveur des commentateurs alors qu'elles sont plus complexes que leurs équivalents verbaux à maints égards.

Auparavant, nous devons nous attarder sur ce qui fait la particularité de ces périphrases par rapport aux syntagmes nominaux que nous avons étudiés plus haut, notamment le fait que le nom déverbal occupe ici la fonction de complément d'objet direct d'un verbe. Si, comme nous l'avons écrit, la nominalisation a pour effet d'occulter les informations normalement portées par la conjugaison ainsi que les divers actants du procès, alors la contribution des verbes dans les périphrases déverbales est claire : ils permettent à l'énonciateur de réattribuer le procès au sujet et de le localiser par rapport à l'instant d'énonciation. Comme le corpus le montre, ce sont essentiellement les verbes *make* et *get in* qui endossent ce rôle dans le corpus (ainsi, les énoncés cités plus haut sont tout à fait représentatifs). Or, nous constatons d'une part que le contenu sémantique de ces verbes est loin d'être aussi général que celui des auxiliaires *be* et *have* qui entrent dans la composition des périphrases *be+ing* et *have+en*, et d'autre part qu'ils sont loin d'être synonymes (le premier signifie « faire », tandis que le second se rapproche de « réussir »). Il faut donc tenir compte de ces données sémantiques au moment d'analyser comment ces tournures s'inscrivent dans la démarche des commentateurs, même s'il est encore trop tôt pour écarter l'idée que le rôle de *make* et *get in* puisse être surtout grammatical, l'essentiel du procès étant dit par le nom déverbal.

Enfin, nous remarquons que les noms *run* et *block* sont tous deux précédés d'un article (l'un défini, l'autre indéfini) dans les énoncés que nous étudions actuellement, contrairement aux noms déverbaux par lesquels nous avons commencé cette étude. Nous estimons que cette différence s'explique par la position syntaxique du nom déverbal dans l'énoncé : il semblerait en effet que la capacité de la grammaire à tolérer l'absence d'article soit plus grande lorsque le nom concerné apparaît à l'initiale que lorsque ce nom est précédé d'un verbe, par exemple. Ainsi, la différence entre « *terrific strike by Davies* » et *a terrific strike by Davies* est insignifiante (si ce n'est que le premier paraît appartenir à un registre plus familier que le second), alors que l'effacement de l'article dans des énoncés comme *\*James Quinn in the middle making run* ou *\*Collins got block in and clears* est immédiatement perçu comme étant inacceptable. Ces énoncés nous donnent l'occasion de rappeler que la nominalisation d'un

---

<sup>14</sup> Les structures telles que *make a run* ou *get the block in* méritent en effet l'appellation de « périphrase », dans la mesure où elles disent en plusieurs mots ce que les verbes *run* et *block* sont capables d'exprimer seuls.

procès n'a pas pour seule conséquence d'entraîner la perte de la localisation spatio-temporelle : lors de sa recatégorisation, le verbe acquiert la faculté de recevoir la détermination propre au nom, par laquelle l'énonciateur apporte notamment des indications sur le nombre et les limites du référent (ce dernier pouvant ainsi être présenté comme continu ou discontinu<sup>15</sup>), et de porter la marque du pluriel. Mais il faut également garder à l'esprit que le rôle du déterminant peut être perçu en termes de stratégie énonciative : en effet, le défini tend à placer le référent au second plan de l'énonciation (en général, parce qu'il a déjà fait l'objet d'une mention) tandis que l'indéfini le place au premier plan de l'énonciation. Puisque la détermination que reçoivent les noms déverbaux contient, à n'en point douter, de précieuses informations sur la manière dont les commentateurs sportifs présentent les procès qu'ils relatent, il nous faut leur accorder une attention particulière.

### 3.3) La nominalisation en *-ing* et *-en*

On ne saurait réduire le processus de nominalisation des procès à la seule transformation de verbes en noms communs : cette dernière n'en est en réalité que la forme la plus typique. En reconstituant la genèse des périphrases du parfait et du progressif, nous avons ainsi été amené à expliquer que les formes en *-ing* et *-en* relèvent du même mécanisme, l'énonciateur opérant une synthèse du procès afin de le réattribuer au sujet par le biais des auxiliaires *be* et *have*<sup>16</sup>. La recevabilité de la forme verbale ainsi obtenue dépend précisément de cette dernière étape dans la mesure où, comme le rappellent R. Huddleston et G.K. Pullum, l'absence de conjugaison n'est *a priori* tolérée que dans les propositions subordonnées : « *[c]lauses may either be finite or non-finite. Finite clauses may be either main or subordinate; non-finite clauses are always subordinate* » (2005 : 36). Il s'avère pourtant que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à former des propositions indépendantes sans verbe conjugué, allant ainsi à l'encontre de ce principe fondamental. Avant de tenter d'expliquer ce choix énonciatif et de nous demander pourquoi les commentaires sportifs télévisés constituent un terreau

---

<sup>15</sup> On dit qu'un nom a un fonctionnement discontinu (ou dénombrable) lorsqu'il renvoie à un référent séparable en unités, c'est-à-dire que l'on peut compter (*one run, two runs*), tandis que les noms ayant un fonctionnement continu (ou indénombrable) n'ont pas de limites individuelles, à l'image des notions abstraites (*love, knowledge*) ou des matières (*water, butter, air*) et qu'on ne peut donc mettre au pluriel. Un nom n'est pas en lui-même continu ou discontinu : selon le contexte, on pourra rencontrer *with a love like that, I'd like two coffees*, ou encore *eating dog is forbidden in Europe*. C'est la raison pour laquelle les linguistes parlent généralement de « fonctionnement ».

<sup>16</sup> Il faut toutefois rappeler que ces suffixes conservent la trace du repérage du procès par rapport à la situation d'énonciation : *-ing* indique typiquement que le procès est en cours, tandis que *-en* marque l'accompli du procès.

favorable à de telles entorses au canon grammatical, nous décrivons brièvement les formes de nominalisation auxquelles les commentateurs ont recours dans le corpus.

La première configuration syntaxique sur laquelle nous nous arrêtons est typiquement composée d'un nom propre (celui d'un joueur, en l'occurrence), d'un verbe à la forme *-ing* et, éventuellement, d'un complément d'objet (selon la valence du verbe en question). Elle est signalée en gras dans les cinq passages qui suivent :

[93] **Jonathan Pearce:** block by Davis, Quinn to his left, **Healy making a run through the middle**, away by Paul Jones. the half-time whistle blows, and Wales two in the good, **Simon Davies getting the first** after twenty-six minutes, and **Carl Robinson from midfield adding the second** on thirty-eight after good work from Ryan Giggs.

[94] **Jonathan Pearce:** Fletcher's touch, Gillespie in there again, he's a man possessed at the moment, now Quinn, **Johnson, prodding a pass to Healy**, and he was looking for the return, Delaney got a touch, **Gillespie coming in off a wide position**. oh, **looking for Elliott and finding him...** Duffy clears.

[95] **Jonathan Pearce:** Giggs, lovely run, beyond Duff and still going, Ryan Giggs in his finest, Earnshaw's in the middle, behind him, oh! what a great goal, Robinson! again **a midfield runner making a late entry into the penalty box**, a low cross found him and it was a super strike but what a run by Ryan Giggs.... two-nil to Wales.

[96] **Gordon Bray:** **Jonny Wilkinson, lining up here at Suncorp**, it's still nil all. and what are the odds of the goal kicker finding an upright again... three in a row... this to break the deadlock.

[97] **Brian Moore:** yeah. **Vickery bending on the arm**, oh, shocking decision. well his shoulders aren't gonna be above his head, (*showing replay*) look, Phil Vickery's not allowed to bind on his arms, and you can see he's stuffed his head up, well, politely, he's bent him double.

Bien que les segments correspondent tous à la structure syntaxique décrite ci-dessus, ils ne sont pas identiques en tous points. Nous remarquons en effet que certains d'entre eux présentent une séparation prosodique entre le sujet et le verbe, comme « *Johnson, prodding a pass to Healy* » et « *Jonny Wilkinson, lining up here at Suncorp* », dans les exemples [94] et [96], contrairement à « *Healy making a run through the middle* » ou « *Gillespie coming in off a wide position* », dans [93] et [94]. Aussi infime qu'elle paraisse, cette différence pourrait s'avérer déterminante dans la mesure où elle indique que le degré de soudure entre le sujet et le verbe n'est pas le même dans tous ces énoncés, ce qui signifie qu'il y a de fortes chances pour que nous ayons en réalité affaire à deux structures syntaxiquement distinctes.

Le fait que les commentateurs sportifs fassent le choix de produire des énoncés allant à l'encontre d'un principe fondamental de la grammaire de l'anglais peut paraître d'autant plus surprenant qu'il suffit parfois d'une modification mineure pour rendre la structure conforme

au canon grammatical sans pour autant en modifier la signification : dans le cas de « *Healy making a run through the middle* » (exemple [93]), l'insertion de *be* à droite du sujet ou la conjugaison du verbe au présent simple permettent de rendre au procès sa conjugaison et, par conséquent, de le réinscrire dans le réel (l'énoncé devient alors *Healy is making a run through the middle* ou *Healy makes a run through the middle*). Toutefois, la plupart des cas cités plus haut résistent à une telle manipulation. L'intonation montante entre le sujet et le verbe y est pour beaucoup, car elle suggère une rupture syntaxique entre ces deux éléments alors que la conjugaison les lie intimement : c'est pourquoi des énoncés comme \**Johnson, prods a pass to Healy* (dans [94]) ou \**Jonny Wilkinson, is lining up here at SunCorp* (dans [96]) ne nous paraissent pas acceptables. D'autre part, la transformation du verbe à la forme *-ing* en verbe conjugué a parfois pour effet de modifier la relation que les propositions entretiennent entre elles. C'est le cas dans l'exemple [93]. Dans l'énoncé original, les propositions « *Simon Davies getting the first after twenty-six minutes* » et « *and Carl Robinson from midfield adding the second* » semblent constituer la cause de l'affirmation faite dans la proposition « *Wales two in the good* » (dans laquelle nous notons également l'absence de conjugaison) : si le Pays de Galles a deux buts d'avance, c'est parce que Simon Davies et Carl Robinson ont tous les deux marqué. Or, ce lien de causalité disparaît aussitôt que nous remplaçons les verbes *getting* et *adding* par des formes conjuguées, nonobstant le temps et l'aspect retenus. Cette manipulation démontre que l'hypothèse d'une ellipse de l'auxiliaire ne saurait expliquer la présence de ces formes verbales en *-ing* dans le corpus ; par ailleurs, elle révèle que les segments mis en gras ne relèvent pas tous de la même démarche énonciative en dépit de leur ressemblance et qu'il faut par conséquent les distinguer.

Le second type de nominalisation concerne cette fois le suffixe *-en* :

[98] **Jonathan Pearce:** James Quinn **fouled by Partridge**.

[99] **Eddie Butler:** good catch, good tackle by Gordon D'Arcy but mark was made, and Joël Jutge has awarded the free kick, **quickly taken**, Harry Ellis to Worsley outside him, sorry that was Andy Farrell, Jonny Wilkinson slightly on his own did well to cut back towards help, and England get the penalty.

[100] **Eddie Butler:** **well taken**, Louis Deacon, England's chance to launch an attack through Mike Tindall, went for Ronan O'Gara, and now England with numbers, Matthew Tate, Josh Lewsey, Lewsey still going, Callaghan is over there, Ellis, this is better by England, **Martin Corry held up**, George Chuter goes in, his Leicester team-mate, now it's to deck.

[101] **Jonathan Pearce:** Gillespie with it. Robinson guarding the near post, there is Partridge, behind James Quinn. Healy's at the far post, Murdock's in there, **headed away by Delaney**.

[102] **Jonathan Pearce:** that's Northern Ireland's fourth of the game. here's Quinn at the near post, it's beyond him, **headed down by James Collins**, was it? no, it came off Murdock.

[103] **Jonathan Pearce:** Elliott, now space for Capaldi to get the cross in, high for James Quinn, comes down to Healy, **scrambled away to Davis**, offside, was it? no, it's not counted, Elliott it was, but he was standing in an offside position.

Si, de manière générale, la forme *-en* permet à l'énonciateur de nominaliser un procès en le présentant comme accompli, il faut toutefois noter que les segments que nous venons de mettre en gras ne présentent pas tous les mêmes caractéristiques, notamment sur le plan actanciel. Dans la proposition « *Martin Corry held up* », dans le cas [100], nous constatons que seul le patient du procès est mentionné ; au contraire, certains segments comme « *headed away by Delaney* » ([101]) ou « *headed down by James Collins* » ([102]) font apparaître l'agent du procès mais pas le patient ; enfin, d'autres ne contiennent aucune trace de l'agent ou du patient du procès, comme « *quickly taken* » ([99]), « *well taken* » ([100]) ou encore « *scrambled away to Davis* » ([103]) – ce dernier cas se distinguant des autres parce qu'il fait figurer le bénéficiaire du procès par l'intermédiaire de *to*. En définitive, il n'y a que dans l'exemple [98] que tous les participants du procès sont présents dans la structure de surface, à savoir l'agent (*Partridge*) et le patient (*James Quinn*).

Ces différences ont une grande importance dans la manière dont ces formes nominalisées peuvent être interprétées. Les syntagmes prépositionnels dans lesquels l'agent du procès est introduit par *by* rappelant évidemment les compléments d'agent, il est tentant de considérer les propositions où ils apparaissent comme étant à la voix passive. De ce fait, la réintroduction de l'auxiliaire dans l'énoncé fonctionne très bien dans le cas de l'exemple [98] : nous obtenons un résultat parfaitement acceptable sur le plan grammatical – en l'occurrence, *James Quinn was fouled by Partridge*. Nous constatons cependant que, dans bien des cas, une telle manipulation ne suffit pas : nous obtenons par exemple *\*Murdock's in there, was headed away by Delaney* en [101] ou *\*is headed down by James Collins* en [102], dont nous attribuons l'irrecevabilité au fait que l'absence de sujet devant le verbe à la forme *-en* doit également être comblée (il semblerait à cet égard que le syntagme nominal *the ball* soit l'option la plus plausible). Ainsi avons-nous une nouvelle fois la preuve que l'effacement du patient du procès (ici en position syntaxique de sujet dans la mesure où il s'agit de la voix passive), qui semble être en grande partie responsable du caractère douteux de bien des structures syntaxiques dans le corpus, constitue l'un des principaux traits distinctifs des commentaires sportifs télévisés.

Une seconde raison nous encourage à ne pas considérer ces structures comme de simples ellipses : le corpus compte de nombreux cas d'énoncés au passif conformes au canon grammatical anglais, ce qui montre, à supposer que l'on en ait douté, que les commentateurs sont capables de produire des énoncés à la voix passive conventionnels et que l'effacement des participants au procès n'est en aucun cas systématique. Pour ne donner que quelques exemples, nous citons « *England set off again in pursuit of a ball well taken by the Irish forwards, oh, it's been half-pinched by England and then stolen back by Ireland* » (dans l'extrait RUGBY2), « *I'm sure a foot was raised there by Fletcher, he was caught by Johnson meanwhile, and he's gone down, and Northern Ireland playing on* » (dans FOOT) ou encore « *what a shame he wasn't ten-metre faster... this man is, and he's well caught by Thomas* » (dans RUGBY1). Il faut cependant souligner que ces énoncés apparaissent pour la plupart lors d'arrêt de jeu, c'est-à-dire quand les contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs sont les moins fortes : tout porte ainsi à croire que le déficit informationnel qui caractérise ces propositions découle, en partie au moins, de la volonté des commentateurs d'aller à l'essentiel et de produire des énoncés qui, bien que ne correspondant pas à la norme grammaticale, peuvent tout de même être aisément compris par les téléspectateurs.

Pour clore la description des différents cas de nominalisation repérés dans le corpus, il nous semble important de souligner que les nominalisations en *-en* qui se caractérisent par le fait que ni l'agent, ni le patient du procès ne sont mentionnés (comme « *well taken* » et « *quickly taken* » dans la série d'exemples précédente), présentent un point commun important : le procès nominalisé fait systématiquement l'objet d'un jugement, introduit dans l'énoncé par le biais d'un adverbe. Cette caractéristique fait écho à un phénomène que nous avons observé en évoquant les noms déverbaux, à savoir le fait qu'ils sont souvent précédés d'un adjectif – à l'image de « *good take by Danny Grewcock* » et « *terrific strike by Davies* » dans les exemples [89] et [90]. L'absence totale d'information sur le procès, en dehors de son caractère accompli, dans les énoncés « *well taken* » et « *quickly taken* », laisse entendre que les commentateurs estiment que la description des actions est moins importante que le jugement qu'ils portent sur le procès. Cette idée, qui est d'une grande importance pour notre thèse dans la mesure où elle remet en cause le caractère prioritaire de la description dans les commentaires sportifs télévisés, fait l'objet d'une étude approfondie dans la quatrième partie (chapitre 2, section 5.2).

Après avoir observé dans un premier temps que les verbes d'action, en particulier ceux qui concernent directement le domaine sportif, ne représentent qu'une part réduite des verbes

dans notre corpus, nous avons montré que les procès auxquels ces verbes renvoient font très souvent l'objet d'une nominalisation, que ce soit sous forme de noms déverbaux ou par le biais des suffixes *-ing* et *-en*. Avant de déterminer ce que ces formes linguistiques, dont nous avons souligné les écarts fréquents avec la norme grammaticale, sont susceptibles de nous apprendre à propos de la démarche des commentateurs sportifs, nous souhaitons insister sur le fait que ce phénomène est d'une grande importance pour notre étude ; pour ce faire, nous proposons de reconstituer la genèse de l'énoncé « *mishandle by Iestyn Thomas* » évoqué précédemment (exemple [87]). Voici les cinq étapes qui la composent selon nous :

1. <Iestyn Thomas-mishandle X>
2. Iestyn Thomas mishandled X
3. Iestyn Thomas mishandled X there
4. mishandle there
5. mishandle there by Iestyn Thomas

La première étape de la genèse se joue à un niveau que nous pouvons qualifier de prélinguistique : l'énonciateur envisage mentalement une relation prédicative ayant pour sujet *Iestyn Thomas* et comme prédicat *mishandle X*. La raison pour laquelle nous prenons le parti d'insérer un complément d'objet direct hypothétique à la droite du verbe *mishandle* est simple : étant donné que son fonctionnement est exclusivement transitif, si nous en croyons les dictionnaires<sup>17</sup>, alors il nous paraît légitime de présumer que la relation prédicative implique un objet sous-jacent. Dans un second temps, l'énonciateur exprime l'actualisation du procès et le localise dans le temps par le biais de la conjugaison du verbe. Le temps que nous avons choisi est, à nouveau, hypothétique : compte tenu du fait que ce temps est présent à la droite du syntagme nominal actuellement à l'étude (« *it went backwards* »), ce choix nous paraît cohérent. Lors de la troisième étape, l'énonciateur ajoute une localisation spatiale (à travers le déictique *there*) à la localisation temporelle portée par la conjugaison du verbe au prétérit. D'une certaine manière, cette localisation n'est pas nouvelle, car il paraît évident qu'un procès ne peut s'actualiser que dans le temps et l'espace, *a fortiori* quand il s'agit d'un procès matériel comme celui exprimé par le verbe *mishandle*. Le déictique *there* ne fait par conséquent qu'inscrire dans la structure de surface une localisation que la relation prédicative dit déjà de manière implicite ; c'est la raison pour laquelle nous prenons le parti de ne pas le faire apparaître plus tôt dans la genèse de l'énoncé. La quatrième étape correspond à la

---

<sup>17</sup> Dans l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary*, deux acceptions sont proposées : « *to deal badly with a problem or situation* » et « *to touch or treat sb/sth in a rough or careless way* » (2000, article « *mishandle* »).

nominalisation de la relation prédicative, qui entraîne l’occultation du sujet et de l’objet du verbe, soit l’agent et le patient du procès. L’énonciateur a toujours la possibilité de les réintroduire dans l’énoncé sous forme de syntagmes prépositionnels ; c’est d’ailleurs ce qui se produit lors de la cinquième étape, avec la réapparition du sujet-agent par le biais de la préposition *by*.

Ainsi la configuration syntaxique a-t-elle pour propriété de reléguer les conditions de son actualisation au second plan énonciatif, ce qui démontre que la volonté de Gordon Bray est d’identifier le procès plutôt que de relater la manière dont il s’est déroulé ; à cet égard, nous pouvons légitimement parler d’iconicité de la syntaxe, car le nom *mishandle*, qui est la tête du syntagme nominal, jouit d’un statut supérieur à ce qui serait le sien s’il était un verbe<sup>18</sup>. Ce type de nominalisation offre d’ailleurs à l’énonciateur la possibilité d’aller plus loin encore dans cette démarche en intégrant le procès nominalisé à une structure présentative comme *that was a mishandle there by Iestyn Thomas*, dans laquelle le syntagme nominal devient l’attribut d’un sujet au contenu sémantique faible – ce qui a pour effet de le mettre en relief. Par ailleurs, cette structure permet de mettre en valeur l’agent du procès, en le faisant apparaître à la fois dans les strates primitives de l’énoncé et dans sa structure de surface, contemporaine de l’énonciation ; cela est d’autant plus vrai que la position finale qu’il occupe est typiquement le siège de l’information principale en anglais, conformément au principe appelé *end-focus* : comme l’expliquent Sidney Greenbaum et Gerald Nelson, « *the principle of end-focus requires that the most important information come at the end of a sentence or clause* » (2009 [1999] : 255).

Surtout, l’analyse ci-dessus révèle que la manière dont les commentateurs sportifs décrivent les actions qui se déroulent sous leurs yeux est hautement sélective, contrairement à ce que les exemples des grammaires laissent entendre.

Nous allons à présent mettre en lumière les éléments que les commentateurs s’attachent à mettre en valeur lorsqu’ils décrivent les phases de jeu. Pour commencer cette analyse, qui porte exclusivement sur les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 (les extraits 400M et CATCH faisant l’objet d’une étude spécifique au chapitre 3), nous montrons en premier lieu qu’ils accordent une place toute particulière aux participants des procès, notamment aux agents. Dans un second temps, nous soulignons que la dimension cognitive des actions décrites prend presque toujours le pas sur la dimension physique, matérielle. Enfin, nous nous

---

<sup>18</sup> Dans un énoncé comme *Iestyn Thomas mishandled the ball*, nous considérons en effet que tous les éléments de la relation prédicative sont sur le même plan syntaxique.

appuyons sur les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés pour avancer que les jugements que les commentateurs formulent sur les actions ont en général une plus grande saillance que leur description.

## Chapitre 2 – Quand décrire, c’est choisir : la hiérarchisation de l’information

Avant de montrer quel point de vue les commentateurs tendent à adopter lorsqu’ils décrivent les actions qui se déroulent sous leurs yeux, il est important de rappeler que les procès impliquant des participants humains peuvent généralement être décomposés en deux parties, l’une cognitive et l’autre physique. La première précède par définition la seconde : les êtres humains étant, jusqu’à preuve du contraire, des créatures douées de raison, la plupart de leurs actions correspondent à l’actualisation d’une intention et font l’objet d’une préparation. De ce fait, l’exécution d’une action, c’est-à-dire le moment où elle tombe dans le monde, n’est qu’une partie du procès parmi d’autres ; il ne s’agit, pour ainsi dire, que de la partie émergée de l’iceberg.

Naturellement, l’importance respective des deux parties du procès est susceptible de varier très nettement. Dans un énoncé comme *John forgot to turn off his iPod*, par exemple, nous avons affaire à un procès strictement mental et manifestement involontaire ; en revanche, dans *Mary slept for three hours*, procès dont la dimension physique est cette fois évidente, il semblerait que seul le contexte puisse nous permettre de déterminer si le procès découle ou non de l’intention du sujet.

Quelle que soit la nature du procès, il peut être exprimé de diverses manières par l’énonciateur, qui peut choisir de l’envisager dans son ensemble ou, au contraire, de se concentrer sur l’un des deux versants que nous venons de décrire. C’est ce qu’illustre la comparaison entre des énoncés comme *Mary is walking*, *Mary is walking to school* et *Mary is going home* qui, en dépit de leur similitude apparente, ne relèvent pas des mêmes démarches. Dans le premier, l’énonciateur s’attache à caractériser l’activité physique du référent du sujet ; dans le deuxième, la mention de la destination de l’agent (*to school*) assigne des limites à son activité physique et donne ainsi une motivation au procès, si bien que le regard de l’énonciateur englobe tous les aspects du procès ; dans le troisième, enfin, le choix d’un verbe au contenu sémantique faible comme *go* indique que l’énonciateur se désintéresse de l’activité physique du référent du sujet (nous ne savons pas si Mary se déplace à pied, à la nage ou en

voiture) et que seule la destination importe, comme le montre l'équivalent français de cet énoncé, à savoir « Mary rentre chez elle ».

En définitive, ces remarques rappellent la position de J.-M. Klinkenberg, pour qui « une description exhaustive est une vue de l'esprit » (1996 : 125). Notre tâche consiste alors à déterminer le type de regard que les commentateurs sportifs portent sur les actions qu'ils relatent, en nous souvenant que les verbes d'action expriment par définition ce qu'il y a de plus concret, de plus physique dans un procès, et ne nous disent absolument rien de ce qui se joue dans l'esprit de l'agent.

## **1) « *This is James Quinn, Davis, Elliott* » : l'identification des participants**

Dans la deuxième partie (chapitre 2, section 1), nous avons remarqué que les commentateurs ont tendance à occulter le complément d'objet direct du verbe, qui correspond typiquement au patient du procès, y compris lorsque le fonctionnement du verbe est transitif – comme si la saillance de l'agent était, par définition, supérieure à celle du patient. S'il est trop tôt pour affirmer que la mise en relief de l'agent du procès constitue l'un des traits distinctifs des commentaires sportifs télévisés, nous pouvons en revanche affirmer qu'il semble se dégager une forme de hiérarchie des participants dans le corpus.

Certaines des structures originales que nous avons identifiées dans le corpus corroborent cette hypothèse, à l'image des nominalisations en *-ing* dans des énoncés comme « *Healy making a run through the middle* » ou « *Gillespie coming in off a wide position* » (exemples [93] et [94]). Pour que les propriétés de cette configuration syntaxique apparaissent clairement, il paraît indispensable de les comparer avec des énoncés équivalents comme *Gillespie comes in off a wide position* et *Gillespie is coming in off a wide position* qui, quoiqu'étant extrêmement proches sur le plan formel, sont parfaitement conformes à la norme grammaticale de l'anglais.

Les énoncés dans les exemples [93] et [94] ont pour point commun de ne pas contenir de verbe conjugué, ce qui signifie que l'énonciateur ne valide pas l'actualisation du procès et ne dit rien de sa localisation temporelle par rapport à l'instant d'énonciation ; la seule information réelle dont nous disposons est portée par le suffixe *-ing*, qui signale que le

procès est vu de l'intérieur, pour les raisons que nous avons évoquées dans le chapitre 1 (section 2,4).

La différence principale entre l'énoncé « *Gillespie coming in off a wide position* » et la forme alternative proposée tient de ce fait à la relation entre le sujet et le prédicat. Les verbes conjugués ont la capacité de lier les composantes d'une relation prédicative entre elles, ce qui explique notamment la nécessité de réintroduire une conjugaison dans les périphrases *be+ing* et *have+en* (par le biais des deux auxiliaires). Dès lors, nous pouvons avancer que le caractère irrecevable des deux énoncés actuellement à l'étude s'explique par le fait que l'absence de conjugaison crée une rupture syntaxique entre le sujet et le reste de l'énoncé. Cette rupture a pour effet immédiat de créer une hiérarchie dans la relation prédicative : conformément au principe selon lequel les propositions non finies sont toujours subordonnées en anglais, nous pouvons considérer que les procès sont entièrement subordonnés aux sujets *Healy* et *Gillespie*.

Nous observons d'ailleurs que cette rupture syntaxique se double fréquemment d'une rupture prosodique, comme c'est le cas dans des énoncés comme « *Johnson, prodding a pass to Healy* » ([94]) ou « *Jonny Wilkinson, lining up here at Suncorp* » ([96]). L'intonation montante entre le sujet et le verbe non conjugué fait qu'il est difficile de considérer qu'ils appartiennent à la même proposition : de ce point de vue, il paraît plus légitime de les rapprocher de propositions relatives où l'ensemble du procès se rapporterait à l'antécédent, comme *Johnson, who is prodding a pass to Healy* ou *Jonny Wilkinson, who is lining up here at Suncorp*.

Les cas de nominalisation que nous venons de commenter font également écho à un autre type de structure qui apparaît fréquemment dans le corpus et dans laquelle l'agent occupe manifestement une position privilégiée. Nous considérons les cinq exemples suivants :

[104] **Jonathan Pearce: here's Earnshaw**, chasing down another poor clearance. there's been a few of them today.

[105] **Gordon Bray: Dallaglio**, he's driven from behind by Leonard! still, it's only fifteen! **here's Robinson**, almost stepping through...

[106] **Gordon Bray: here's Cohen**, trying to get his arm over the defender, Dawson, Thompson, England making steady progress...

[107] **Gordon Bray: here's Tindall**, pulled back to meet Greenwood, lost ahead by England, **here's Charvis**.

[108] **Chris Handy**: have a look at this, first that one, and then the next time they come right, **there's Moody** coming straight over the top, stealing the ball, not allowing Wales to have a fair chance at it.

Nous notons que ces énoncés contiennent tous des structures présentatives, et que les noms propres qu'elles introduisent sont suivis d'une intonation montante, puis d'un procès nominalisé. Conformément à ce que nous avons expliqué plus haut, nous pouvons considérer que la proposition introduite par un verbe en *-ing* ou *-en* est subordonnée à la structure présentative. Il serait donc instructif d'en proposer un équivalent afin de mieux saisir les propriétés de la forme qu'a retenue l'énonciateur ; pour prendre l'exemple [106], nous pouvons avancer que « *here's Cohen, trying to get his arm over the defender* » équivaut plus ou moins à *Cohen is trying to get his arm over the defender*.

La glose que nous venons de proposer correspond à l'ordre canonique de la phrase anglaise : il est constitué d'un sujet, d'un verbe conjugué, d'un complément d'objet et d'un syntagme prépositionnel remplissant la fonction de circonstant. Que ce soit sur le plan syntaxique ou sémantique, aucun des constituants de la relation prédicative n'est mis en relief au détriment des autres. S'agissant de l'exemple [106], la question est de savoir quel type de relation les propositions « *here's Cohen* » et « *trying to get his arm over the defender* » entretiennent : est-ce un rapport de causation, comme dans l'exemple « *fearing he might lose his fortune to the fickle winds of Chance, one night he carried the money out of the city and buried it under a tree* »<sup>1</sup>, ou un rapport chronologique, comme dans « *standing there in her skirt and bra, she suddenly fixed Franz with a long stare* »<sup>2</sup> ? Force est de constater qu'aucune de ces hypothèses ne paraît correspondre à notre énoncé. En revanche, l'équivalent que nous avons proposé met en évidence le fait que *Cohen* constitue le sujet profond du verbe *trying*, ce qui tend à corroborer l'hypothèse selon laquelle la proposition subordonnée est en fait une proposition relative dont l'antécédent serait *Cohen* – ce qui apparaît d'ailleurs clairement dès que l'on introduit un pronom relatif et l'auxiliaire *be* dans la subordonnée : nous obtenons alors *here's Cohen, who is trying to get his arm over the defender*.

Quelles que soient la nature et la fonction exactes de la proposition subordonnée, l'essentiel est de comprendre l'intérêt qu'une telle structure présente pour l'énonciateur ; à nouveau, nous estimons que la manière la plus efficace de procéder est de reconstituer la

<sup>1</sup> LINDY, Elaine L., en ligne. *The Buried Treasure*. Nouvelle consultée le 20 avril 2014 sur <[http://www.storiestogrowby.com/stories/buried\\_treas\\_syria.html](http://www.storiestogrowby.com/stories/buried_treas_syria.html)>.

<sup>2</sup> Nous empruntons cet énoncé à J.-R. Lapaire et W. Rotgé (1998 : 570).

genèse de l'énoncé pour prendre la pleine mesure des caractéristiques informationnelles de l'énoncé final. En voici les six étapes :

1. <Cohen-get his arm over the defender>
2. to get his arm over the defender
3. Cohen tries to get his arm over the defender
4. trying to get his arm over the defender
5. Cohen, trying to get his arm over the defender
6. Here's Cohen, trying to get his arm over the defender

Après avoir identifié le procès abstraitement en désignant le sujet et le prédicat, l'énonciateur introduit la préposition *to* devant la proposition logique que nous venons de décrire, ce qui a pour conséquence de maintenir la relation prédicative dans le domaine des idées : l'insertion de l'opérateur *to* permet à l'énonciateur de signifier que le procès envisagé n'a pas de contrepartie extralinguistique. *To* apporte une information essentielle à propos de la relation que le sujet entretient avec le procès : les linguistes s'accordent à dire que, tandis qu'il exprime généralement un mouvement dans l'espace lorsqu'il est préposition, *to* indique une visée quand il est marqueur d'infinitif (certains préfèrent parler de mouvement vers l'actualisation du procès, afin de mettre en lumière son invariant sémantique<sup>3</sup>). Sur le plan syntaxique, son introduction offre à l'énonciateur la possibilité de rattacher la proposition non finie *to get his arm over the defender* à un verbe conjugué : c'est ce qui se passe selon nous lors de la troisième étape de la genèse, avec l'apparition du verbe *try* qui suggère, par son sémantisme, une forme de résistance à l'actualisation du procès. L'introduction du verbe à la forme conjuguée permet à l'énonciateur de réintroduire le sujet profond de la relation prédicative. Rappelons à cet égard que le propre des verbes comme *try*, que J.-C. Khalifa classe parmi les verbes aspecto-modalisants, est que « le sujet de l'imbriquée y est obligatoirement effacé, ce par **co-référence** avec le sujet de l'imbricante » (2004 : 66). En d'autres termes, nous pouvons représenter la structure de la manière suivante : *Cohen<sub>i</sub> tries Ø<sub>i</sub> to get his arm over the defender.*

À ce stade de la genèse, nous obtenons un procès conjugué au présent simple, ce qui signifie qu'il est présenté par l'énonciateur comme étant actualisé et comme coïncidant avec la situation d'énonciation. La nominalisation du procès qui s'ensuit a pour effet de reléguer la relation prédicative au second plan énonciatif, d'une part, et de « libérer le présent énonciatif à une éventuelle nouvelle proposition, rectrice de ce fait » (Cotte 1999 : 1). La cinquième

---

<sup>3</sup> C'est notamment le cas de P. Cotte (1982).

étape marque le retour du sujet de la relation prédicative dans la structure de surface. Bien que cet énoncé ressemble grandement à celui de la troisième étape (*Cohen tries to get his arm over the defender*), l'énoncé actuel s'en distingue parce qu'il fait la part belle au sujet : non seulement la proposition tout entière est subordonnée, mais en plus la réapparition du sujet à la cinquième étape lui donne une présence à la fois en profondeur et en surface.

Lors de l'ultime étape de la genèse, l'énonciateur localise le référent du sujet par rapport à la situation d'énonciation à l'aide du déictique *here*, en inversant l'ordre canonique de la phrase anglaise. La localisation opérée par le biais du déictique mérite d'ailleurs d'être précisée, dans la mesure où elle n'apporte en réalité aucune information concrète quant à la position du joueur dans l'espace. Puisque, comme nous l'avons souligné, l'ordre canonique de la phrase anglaise est inversé, il nous semble pertinent de modifier l'ordre pour voir en quoi cette manipulation affecte la phrase. Nous observons alors que la nature de la localisation change sensiblement selon sa position dans la phrase : alors que l'énoncé *Cohen is here, trying to get his arm over the defender* semble répondre à la question *where is Cohen?*, la phrase prononcée par Gordon Bray constitue davantage une réponse à la question *who is this?*. Cette différence fait écho à un phénomène que les linguistes ont largement documenté, à savoir l'utilisation de *there* (et, dans une moindre mesure, de *here*) en tête d'énoncé afin de « poser l'existence d'un être, d'un objet, d'un phénomène à l'aide de verbes comme *be, occur, live, come, seem, appear* » (Lapaire et Rotgé 1998 : 250), à la manière de l'expression « il y a » en français. Il est important de préciser que ce n'est pas parce qu'une tournure respecte scrupuleusement l'ordre canonique de la phrase anglaise qu'elle apparaît plus fréquemment pour autant : comme le notent encore J.-R. Lapaire et W. Rotgé, « *THERE occurred a strange incident* est plus naturel que *A strange incident occurred* (construction dans laquelle le sujet est rétabli dans sa position pré- ou anté-verbale) » (*ibid.* : 251)<sup>4</sup>. Si l'insertion du déictique *here* dans la dernière étape de la genèse de cet énoncé crée un effet de présentation du référent du nom *Cohen* en mettant son identité en valeur, elle fait également de lui une véritable charnière syntaxique en lui donnant à la fois la fonction de sujet de la copule et d'antécédent de la proposition « *trying to get his arm over the defender* » – ce qui montre une fois de plus que les effets de sens sont indissociables de la forme.

En définitive, l'énoncé « *Here's Cohen, trying to get his arm over the defender* » confirme la tendance des commentateurs à accorder une place de choix au sujet-agent, quitte à reléguer

---

<sup>4</sup> L'authenticité supérieure de la structure existentielle a fait l'objet de nombreuses études, notamment dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives, qui partagent généralement l'idée que *there* offre un repère stable au sujet qui, dans l'ordre linéaire de la phrase, souffre d'une sous-détermination.

le procès concerné au second plan énonciatif. Alors que, dans un énoncé comme « *Gillespie coming in off a wide position* », le sujet-agent doit sa place prédominante au fait que le procès lui est entièrement subordonné, nous constatons ici qu'en plus de la proposition subordonnée au nom propre *Cohen* la proposition principale est consacrée à sa localisation par le biais du déictique *here*, ce qui contribue indéniablement à le mettre en valeur.

À ce stade de notre étude, il est important de noter que la mise en relief de l'agent du procès au détriment du patient n'est pas systématique dans le corpus. Nous prenons par exemple la proposition « *Martin Corry held up* » (exemple [100]), que nous avons évoquée en démontrant la place de la préconstruction dans la description. Bien qu'il soit possible, d'un point de vue strictement grammatical, de considérer que le verbe « *held up* » est au prétérit et que « *Martin Corry* » en est le sujet, une telle interprétation ne nous paraît pas satisfaisante sur le plan sémantique, dans la mesure où le verbe *hold up* a habituellement un fonctionnement transitif et qu'il est ici dépourvu de complément d'objet direct. Nous estimons par conséquent que l'énoncé doit être compris comme étant à la voix passive et que le syntagme nominal « *Martin Corry* » renvoie en réalité au patient du procès – ce qui signifie en substance que Martin Corry est maintenu en l'air par ses adversaires. Les passages du corpus que nous avons cités lors de notre dernière analyse présentent des cas de figure similaires, comme « *Dallaglio, he's driven from behind by Leonard* », en [105], et « *here's Tindall, pulled back to meet Greenwood* », en [107] : nous notons en effet que les référents des noms propres *Dallaglio* et *Tindall*, que la configuration syntaxique des énoncés met manifestement en relief, renvoient aux patients des deux procès. Puisque l'effacement du patient, que nous observons très régulièrement dans le corpus, n'est pas systématique, il faut naturellement tenter de comprendre ce qui peut pousser les commentateurs à occulter tel ou tel actant.

Les exemples que nous avons proposés afin d'illustrer l'importance des nominalisations en *-en* fournissent une explication partielle à ce phénomène. Les énoncés comme « *quickly taken* », « *well taken* », « *headed away by Delaney* », « *headed down by James Collins* » et « *scrambled away to Davis* » (exemples [98] à [103]) contiennent tous un verbe dont le fonctionnement habituel est transitif. Or, nous constatons qu'il est relativement aisé de révéler que le patient occulté lors de la nominalisation du procès renvoie au ballon : s'il peut éventuellement y avoir une ambiguïté en ce qui concerne le verbe *take*, cela ne fait en revanche aucun doute pour *head*. Dans cette perspective, nous avançons que l'effacement des actants est intimement lié à la facilité avec laquelle le co-énonciateur est susceptible de les

identifier. Dans des sports de ballon tels que le football ou le rugby, il est évident que les commentateurs peuvent, la plupart du temps, se passer de mentionner le ballon : s'il est possible, en théorie, qu'un joueur donne un coup de pied ou de tête à l'un de ses adversaires (les mésaventures de Zinedine Zidane, qui avaient fait la une des journaux, sont encore dans tous les esprits), il va de soi que ce n'est pas l'interprétation que les téléspectateurs vont choisir en l'absence de complément d'objet direct.

Au vu de ce qui précède, nous avançons que la facilité avec laquelle il est possible de reconstruire l'identité du patient n'est pas le seul facteur permettant d'expliquer son fréquent effacement : après tout, les compléments d'objet direct occultés dans le corpus ne renvoient pas tous au ballon. Nous pensons de ce fait que la saillance du patient est également cruciale à cet égard : si les commentateurs prennent la peine de le mentionner en dépit du fait que la nominalisation garde en mémoire les participants des procès, c'est probablement parce qu'ils jouent un rôle décisif dans l'action en cours. Ainsi, pour reprendre l'exemple [100] « *Martin Corry held up, George Chuter goes in, his Leicester team-mate, now it's to deck* », nous considérons que le commentateur se concentre sur le patient du procès plutôt que sur son agent parce que le fait que Martin Corry, qui est ici le porteur du ballon, soit maintenu en l'air a une incidence immédiate sur l'action (comme nous l'avons souligné précédemment, les règles du jeu diffèrent radicalement selon qu'un joueur se trouve au sol ou non). L'incidence immédiate du procès sur son patient peut d'ailleurs se vérifier dans l'après-texte immédiat, puisque nous constatons que la position difficile dans laquelle se trouve Martin Corry conduit son partenaire George Chuter à aller pousser dans le regroupement (c'est l'acception de *go in* dans ce contexte). De même, dans le segment « *comes down to Healy, scrambled away to Davis* », en [103], nous remarquons que le nom des deux joueurs est précédé de la préposition *to*, qui indique qu'ils s'appêtent à recevoir le ballon. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le commentateur les considère comme étant suffisamment pertinents pour être mentionnés dans l'énoncé, dans la mesure où il est tout à fait logique que le joueur jouisse d'une grande saillance dès l'instant où il devient le porteur du ballon. Enfin, dans des cas comme « *a direct run by John Hartson, dispossessed by Michael Duff* » et « *good run by Simon Davies, just too far in front of him* », la mention des noms *John Hartson* et *Simon Davies* n'a de pertinence que parce que ces joueurs sont directement concernés par l'action (le premier étant en possession du ballon, comme la suite de l'énoncé le laisse entendre, le second manquant de peu de l'être).

Si la pertinence des actants semble être déterminante dans les choix opérés par les commentateurs lors de la description des phases de jeu, il faut toutefois noter qu'elle ne saute pas nécessairement aux yeux. Dans « *headed down by James Collins* », par exemple, il paraît légitime de considérer que la pertinence présente est plutôt du côté du futur destinataire du ballon que de celui qui l'a frappé de la tête et, par conséquent, n'est plus en sa possession. Par ailleurs, il nous paraît important de remarquer que, dans le cas des procès physiques que nous évoquons actuellement (et qui impliquent pour la plupart des verbes d'action), il est difficile de considérer que l'incidence immédiate se limite à l'un des participants : dans l'immense majorité des cas, le patient subit une forme de transformation, tandis que l'agent en tire un bénéfice – pour peu que l'action soit délibérée. Dès lors, le fait que les commentateurs sportifs accordent manifestement une importance plus grande aux agents des procès qu'à leurs patients peut paraître surprenant.

En définitive, nous allons montrer que l'identification des joueurs n'est pas uniquement un moyen pour les commentateurs sportifs de mettre l'accent sur les participants les plus saillants à leurs yeux : elle constitue également une fin en soi. Pour mettre en évidence ce phénomène, il nous paraît judicieux de commencer par présenter les principaux outils linguistiques dont disposent les commentateurs pour identifier les joueurs. Nous savons que la copule *be* est considérée comme l'un des marqueurs les plus typiques de cette opération, compte tenu de sa faculté à lier deux éléments entre eux, à les associer cognitivement ; l'importance quantitative des verbes d'état dans le corpus (ils représentent en moyenne un quart de l'ensemble des verbes) peut donc être perçue comme un signe de la place accordée à l'identification dans les commentaires sportifs télévisés – d'autant plus que *be* se révèle de loin le verbe d'état le plus représenté, comme les occurrences en gras le signalent dans le passage suivant :

[109] **Mark Bright:** (*showing replay*) it's one of those situations where it's hard to pick him up, he comes in off the line, and he's in a position between the midfield and the forwards. Now there's no one to close him down. And it's a free shot at target. (*showing replay from a different angle*) here he is, just in the in-between section... it's worth a go!

Il faut cependant préciser que la nature de l'identification que permet la copule *be* peut être d'ordres divers, selon la nature de l'élément qu'elle associe au sujet : s'il s'agit d'un adjectif qualificatif, alors le référent du sujet se voit attribuer une qualité, comme dans « *England's clean-out is just superb* », alors que si c'est un syntagme prépositionnel, ce

réfèrent fait sans doute l'objet d'une localisation spatiale, comme dans « *Gareth Thomas is on the outside* ». Dans cette perspective, la fréquence de la copule ne constitue pas une preuve suffisante de l'importance de l'identification des joueurs : seuls les énoncés dans lesquels la copule *be* est suivie d'un nom et où l'énonciateur cherche manifestement à désigner un individu particulier sont pertinents pour notre étude.

Le recours des commentateurs sportifs aux structures présentatives introduites par *this* ou *that* revêt un intérêt particulier. En effet, dans la mesure où ces tournures permettent à l'énonciateur, comme son nom l'indique, de présenter un réfèrent en le désignant tout d'abord dans le domaine extralinguistique avant de le nommer, leur apparition dans le corpus apporte naturellement la preuve de ce que nous avons pressenti en analysant la manière dont les commentateurs décrivent les actions en cours, à savoir que l'identification des participants constitue l'un des rouages essentiels du métier de commentateur sportif. Or, il s'avère que les structures présentatives sont très fréquentes dans les trois extraits actuellement à l'étude : nous dénombrons ainsi quarante-deux occurrences de la forme *this is* suivie d'un nom propre dans l'extrait FOOT. Pour illustrer ce phénomène, voici trois occurrences tirées de ce même extrait :

[110] **Jonathan Pearce:** Delaney, Simon Davies, Capaldi wins it, Collins away, **this is Damien Johnson**, space here for Gillespie, if he looks to his right-hand side he'll see Duff arriving, but he doesn't use him.

[111] **Jonathan Pearce:** given away by Davies, **this is Davis of Northern Ireland to Healy**, now Elliott, forward by Duff and an offside flag against James Quinn.

[112] **Jonathan Pearce:** **this is Delaney**, good first half, Earnshaw, very open and stretched again, Ryan Giggs, aims at Hartson, it was too high... Wales are playing their best football in a long, long while.

Si l'identification peut se mesurer à la fréquence des noms de joueurs mentionnés par l'énonciateur, alors il est clair qu'elle occupe une place prépondérante dans l'extrait FOOT. Ce constat est d'autant plus vrai que nous observons, dans les interventions [110] et [111], que la structure présentative est isolée entre deux intonations montantes, ce qui semble indiquer que l'identification des joueurs est suffisamment importante aux yeux de Jonathan Pearce pour que le nom d'un joueur puisse constituer un message à part entière.

De même, il n'est pas étonnant de voir des noms propres apparaître seuls entre deux intonations montantes, comme c'est le cas dans chacune de ces trois interventions (*Delaney* pour [110], « *now Elliott* » pour [111] et *Ryan Giggs* pour [112]). Ces syntagmes, que nous

pouvons qualifier de « noms-propositions », relèvent clairement de la même démarche : ils constituent la manière la plus minimaliste de s'acquitter de cette mission d'identification, puisque l'énonciateur se contente de coller une « étiquette » sur le joueur en laissant le soin aux téléspectateurs d'établir le lien entre le nom propre et le joueur montré à l'écran – ce qui constitue une nouvelle preuve que la multimodalité des commentaires sportifs télévisés permet aux commentateurs de recourir à des structures extrêmement elliptiques sans pour autant rendre la compréhension de leurs propos difficile pour les téléspectateurs.

Ainsi la place de l'identification dans la description peut-elle être envisagée comme un *continuum*, avec à un extrême les procès nominalisés qui permettent aux commentateurs de ne pas mentionner les participants du procès (à l'image de « *good goalkeeping* », « *the charge down* », ou encore « *well taken* ») et, à l'autre extrême, ces noms propres seuls où le commentateur ne dit rien de l'action en cours, à part le nom de son principal acteur. Si le choix de la configuration syntaxique dépend probablement en grande partie de la saillance de l'action en cours, nous avançons qu'il découle également de la volonté des commentateurs de limiter autant que possible les ruptures syntaxiques afin d'accroître la fluidité de leurs propos. Pour illustrer ce phénomène, nous nous penchons sur le passage suivant :

[113] **Jonathan Pearce:** Giggs, Robinson, well played Wales, it'll come to Earnshaw, no, Steven Davis got the challenge in, this is Robinson, now Ricketts, it's a good flick-on by Hartson to Simon Davies, couldn't find Robert Earnshaw, Craigan away, Davis loses out, to Fletcher who finds Hartson, a direct run by John Hartson, dispossessed by Michael Duff.

Nous remarquons à plusieurs reprises que la disposition syntaxique des éléments favorise la transition avec l'action de jeu suivante. La syntaxe du segment « *it's a good flick-on by Hartson to Simon Davies, couldn't find Robert Earnshaw* », en particulier, nous paraît très efficace : elle permet non seulement à Jonathan Pearce de focaliser l'agent, grâce à la nominalisation du procès et la réintroduction de l'agent du procès dans l'énoncé de surface, mais également de mettre en valeur le jugement du commentateur sur l'action dans la mesure où elle implique que l'actualisation du procès est acquise (« *it's a good flick-on* » implique nécessairement une première mention de type *X flicks on* ou *there is a flick-on*). En ce sens, la seule nouveauté de ce segment, que nous pourrions gloser par *this flick-on is a good flick-on*, réside dans le jugement porté sur le procès. Cette observation laisse entendre que le regard critique du commentateur sur les actions occupe une part importante dans la description, ce qui peut sembler contradictoire ; pourtant, nous confirmerons la justesse de cette impression

dans le chapitre 2 (section 4). Enfin, la mention du destinataire de la déviation de John Hartson (« *to Simon Davies* »), en position finale, permet au commentateur de faire l'économie du sujet dans la proposition suivante : bien que l'intonation montante qui les sépare marque une rupture syntaxique dans l'énoncé, la proximité du nom propre *Simon Davies* et de l'auxiliaire modal *couldn't* est telle que les téléspectateurs n'ont pas de difficulté à comprendre quel est le sujet profond du procès. Le même phénomène peut être observé en fin de passage, notamment dans « *Davis loses out, to Fletcher who finds Hartson* », où le recours à la préposition *to* puis à une proposition relative permet au commentateur de suivre, sans la moindre rupture syntaxique, le passage du ballon d'un joueur à l'autre.

Ainsi, les configurations syntaxiques retenues par les commentateurs pour décrire les actions en cours et indiquer l'identité des joueurs qu'elles impliquent ne sont pas seulement choisies selon des critères sportifs : nous avançons que les commentateurs tiennent également compte de leur capacité à s'intégrer à l'avant-texte. Compte tenu des conditions de production des commentaires sportifs télévisés, il va de soi qu'il est impossible d'éviter toute rupture syntaxique ; nous remarquons d'ailleurs que le syntagme nominal « *a direct run by Hartson* » n'est pas intégré à la proposition précédente (malgré la présence du nom *Hartson* en fin de proposition, qui aurait pu servir d'antécédent à une relative de type *Hartson, who makes a direct run*). Il est évident qu'une certaine imprécision est le lot de tout énonciateur en situation d'improvisation, aussi expérimenté et vif d'esprit soit-il ; nous aurions donc tort d'accorder trop de valeur à ce genre de contre-exemple.

## **2) « *Here's Ryan Giggs, Earnshaw through the middle* » : la localisation des participants**

### **2.1) Délimitation de la classe des localisateurs**

Comme nous venons de le constater, le corpus foisonne de structures présentatives qui permettent aux commentateurs sportifs de mettre en évidence l'identité du joueur concerné par l'action en cours. Si le propre de ces structures est de s'appuyer sur un déictique pour désigner un individu dans la situation, nous avons mentionné que la nature de ce déictique peut varier : il peut s'agir soit des déterminants *this* et *that*, comme dans « *this is James Quinn* » et « *that's Fletcher, cleared away though* », soit des adverbes *here* et *there*, comme

dans « *here's Cohen, trying to get his arm over the defender* » et « *there's Moody coming straight over the top* ». Or, il est important de garder à l'esprit que les linguistes rangent généralement ces deux adverbes parmi les localisateurs spatiaux-temporels (au même titre que *then* et *now*), que J.-R. Lapaire et W. Rotgé définissent comme « les unités grammaticales ou lexicales permettant de situer des faits, des objets, des événements, voire des propos dans le **temps** (THEN) ou dans **l'espace** (THERE) » (1998 : 237). La question qui se pose à nous est donc de savoir s'il existe une différence réelle entre ces deux types de structures présentatives et, d'une manière générale, si le grand nombre d'occurrences des adverbes *here* et *there* dans la description (pour ne prendre qu'un exemple, l'extrait FOOT compte soixante occurrences de *here* et 139 occurrences de *there*) démontre que la localisation des protagonistes constitue l'une des préoccupations principales des commentateurs, au même titre que leur identification.

La question de la nature de la localisation mise en œuvre par *here* et *there* s'avère très complexe. À l'image du localisateur « y » dans l'expression française « il y a », il est très difficile de voir en quoi *here* et *there* expriment une localisation spatiale dans les structures présentatives qui, comme le notent encore J.-R. Lapaire et W. Rotgé, ne font en réalité que « poser l'existence d'un être, d'un objet, d'un phénomène » (*ibid.* : 250). C'est d'ailleurs ce que le rétablissement de l'ordre canonique de la phrase tend à indiquer, puisqu'il entraîne l'effacement du localisateur : nous avons montré que « *here's Cohen, trying to get his arm over the defender* » (exemple [106]) peut être considéré comme l'équivalent de *Cohen is trying to get his arm over the defender*. La communauté scientifique est partagée sur ce point : certains linguistes estiment que *there* a une fonction explétive dans cette structure, c'est-à-dire qu'il est une forme grammaticale vide de sens dont le rôle est strictement syntaxique, tandis que d'autres soutiennent qu'il existe une « continuité abstraite entre les diverses réalisations sémantiques et fonctionnelles de cet opérateur » (Lapaire et Rotgé *ibid.* : 252) et remettent en cause la notion même de « *there* existentiel », comme Philippe Rothstein (2004)<sup>5</sup>. Ce débat théorique, qui fait écho à celui qui entoure le pronom *it* dans des énoncés comme *it is raining*, dépasse largement le cadre de notre étude ; nous tentons plus modestement de déterminer si la présence nombreuse de ces formes dans le corpus peut être légitimement considérée comme la preuve que l'identification joue un rôle important dans les commentaires sportifs télévisés ou si elle n'est qu'un trompe-l'œil.

---

<sup>5</sup> Nous pouvons également mentionner l'analyse de Nigel Quayle (2003), pour qui les structures de type *there you are* doivent être envisagées comme des formes intermédiaires entre la localisation spatiale et la structure existentielle – autrement dit, entre les deux valeurs traditionnellement associées à *there*.

L'étude de la localisation dans les commentaires sportifs télévisés ne se limite évidemment pas aux adverbes localisateurs *here* et *there* car, comme le suggère la définition proposée par J.-R. Lapaire et W. Rotgé, les formes grammaticales susceptibles d'accomplir ce type d'opération cognitive sont nombreuses. Au-delà de *here*, *there* ou *then*, la localisation peut aussi prendre la forme de syntagmes prépositionnels comme « *on the pitch* » ou « *after the game* », de verbes comme *locate*, *situate*, voire de propositions complexes comme « *there was no awkward movement before you pop your opponents* » et « *you must stay bound with both arms until the ball is out of the scrum* » – où nous notons qu'une localisation spatiale (« *out of the scrum* ») est imbriquée dans une localisation temporelle introduite par *until*. Le fait qu'il soit difficile de délimiter les contours de la classe des localisateurs spatio-temporels explique probablement pourquoi on la restreint parfois aux déictiques *here*, *there* ou encore *then*, que l'on peut considérer comme les représentants les plus archétypaux de cette catégorie ; en cela, nous pouvons rapprocher la localisation de la modalité qui, malgré sa définition sémantique extrêmement large (elle renvoie aux moyens linguistiques dont dispose tout énonciateur pour exprimer son point de vue sur un procès), est souvent réduite aux auxiliaires modaux *will*, *shall*, *must*, *may* et *can*.

Compte tenu de la remarquable porosité de la classe des localisateurs, l'identification des marques de localisation est difficile, de même que l'interprétation des données obtenues. C'est la raison pour laquelle nous prenons le parti de privilégier les analyses détaillées de courts extraits, bien que nous ayons tout de même opéré un relevé systématique des localisateurs spatiaux-temporels dans le corpus, qui figure dans son intégralité en annexe 6.

## 2.2) La prédominance de la localisation spatiale

Pour commencer notre étude, nous nous penchons sur ce passage tiré de l'extrait RUGBY1, dans lequel nous signalons en jaune les marques de localisation temporelle et en bleu les marques de localisation spatiale :

[114] **Gordon Bray:** so, not staying bound on the scrum, against the youngster Jonathan Thomas, the number eight, you must stay bound with both arms until the ball is out of the scrum. but you gotta add this to scrambling defence of England, as well. they're covering up in desperation at the moment, and here's Shane Williams! the Welsh have conceded three penalties so far... Thomas, and Williams, didn't get round Moody... we're just short at the halfway line, Stephen Jones, this is Daffyd Jones...  
**Tim Horan:** now you're gonna get the chance to see the England defensive line come up as one.

**Gordon Bray:** this is Charvis, couldn't get away from Martin Johnson, lost a bit of grounds, Jones... and Jason Robinson **on his twenty-two**, almost sliding **through the gap**, but Taylor got him **on halfway**... **here's** Cohen, trying to get his arm **over the defender**, Dawson, Thompson, England making steady progress...

**Chris Handy:** this is when they've got to continue to get **in behind the Welsh**, running straight...

**Gordon Bray:** that's Dan Luger coming **in from right wing**, Moody's **out in his position**, Wilkinson, and Ben Kay was manhandled **there**.

**Chris Handy:** making their tackles count, the Welsh, they are hitting with the shoulders, they're offering ample resistance, (*showing Lewis Moody*) and that's why Lewis Moody, the blond-haired player in jersey six for England, he's the one who's penalised **in the end**. (*showing replay*) have a look at this, **first** that one, and **then** the next time they come **right**, there's Moody coming straight **over the top**, stealing the ball, not allowing Wales to have a fair chance at it.

La prédominance des localisateurs spatiaux constitue de toute évidence le trait le plus frappant dans ce passage, puisque sur les vingt-et-une occurrences repérées, seules sept d'entre elles relèvent de la localisation temporelle : il semblerait donc, à première vue, que la localisation dans l'espace présente un plus grand intérêt pour les commentateurs que la localisation dans le temps. Il faut par ailleurs noter que la grande majorité des opérateurs de localisation spatiale que compte ce passage sont des syntagmes prépositionnels (dix sur quatorze occurrences), ce qui n'est pas sans importance pour notre étude : compte tenu de l'ambiguïté qui caractérise la localisation exprimée par les déictiques *here* et *there*, le fait que les commentateurs sportifs aient fréquemment recours à des syntagmes prépositionnels pour situer des référents dans l'espace peut être perçu comme un signe qu'ils accordent une réelle importance à la localisation.

Le passage qui suit, également tiré de RUGBY1, confirme nos premières observations, en particulier l'intérêt plus faible des commentateurs pour la localisation temporelle :

[115] **Gordon Bray:** England enjoying the possession, sixty-seven percent, the territory, sixty-three percent, but they've got very little to show for it: one solitary penalty goal for Wilkinson, it has been the Welsh who played the inventive rugby **here in Brisbane**.

**Chris Handy:** clever thinking **here** by England, going to the sider, the driving maul, so he got a good position from...

**Gordon Bray:** Will Greenwood... so England setting up play **here** again, **thirty metres out**. Cohen, his jersey's ripped, **here's** Wilkinson, and Robinson... he's beaten two, he didn't release it **here**... a Welsh player handled it up for Williams! Cohen has the front running, so Williams... England have not released it!

**Chris Handy:** great defensive break from Wales, the kick chase was superb! Williams not suckered in even by Cohen in the eleven jersey **here**... Cohen did the right thing, he went **to ground** with the ball knowing that anyone who falls **on him** will be penalised... he steadied, stayed up and pressured the massive Ben Cohen into a mistake. they're slowing things down... they're gonna take the line-out **five metres out**, immediate response, Charvis, with the dark hair **in the middle of the pack**. they work out how they're gonna score, this time through the forwards. will they have a crack at them?

**Gordon Bray:** and very selective refereeing **there** by Alain Rolland, allowing the Welsh to play the ball **on the ground on the other side of half-way**.

**Tim Horan:** and this is what England did to so many teams, can the Welsh do it back to them?

**Gordon Bray:** they're almost **there**... Charvis, yes! second try for Wales!

**Chris Handy:** pandemonium **at Suncorp**, there's all but the white jerseys up **on their feet**. England **now** together, but this man, Charvis, he led them so well **last Sunday night**... it just seems that like **after a midday rest**, these guys are on fire! (*showing replay*) what a wonderful driving forward try.

**Tim Horan:** well, it was his call, Colin Charvis, the captain, to go for the line-out, not for the three points, as he did **last week** against the All Blacks, as he does **again tonight** against England, (*showing Colin Charvis*) and he fixes that little do-up...

**Gordon Bray:** well, he's had a special perm in that hairstyle, and that's two tries **in the week**, against the two best teams, allegedly, in this world cup, New Zealand and England. he just stroked that one, so Wales ten, England three.

Nous constatons en effet que dix-huit des vingt-cinq éléments repérés dans le passage relèvent de la localisation spatiale et que quatre des sept marques de localisation temporelle que compte ce passage renvoient à des instants qui ne coïncident pas avec la rencontre d'un point de vue chronologique (il est notamment fait allusion, à plusieurs reprises, à la rencontre entre le Pays de Galles et la Nouvelle-Zélande ayant eu lieu quelques jours auparavant) ; or, le fait que les commentateurs utilisent principalement ces éléments pour évoquer des événements extérieurs au cadre chronologique de la rencontre nous conduit naturellement à penser que la localisation temporelle ne remplit pas une fonction descriptive dans notre corpus.

L'homogénéité du corpus en ce qui concerne la localisation apparaît plus nettement encore dans l'extrait FOOT :

[116] **Jonathan Pearce:** **now** Gillespie will take it, Murdock has gone **forward**, Quinn is **there** as well. aimed it towards Murdock, Simon Davies clears. this is Robert Earnshaw. Damien Johnson has it back again, Taylor, there must be four or five players on the yellow card by the way... they'll miss the final game in the cup if they pick up a booking **here**. this is Gillespie, blocked and cleared away by Partridge.

**Mark Bright:** (*showing replay*) look at the space! the Welsh defence **there** was incredible! just along clearance, look, Healy! Ricketts **comes round**, but you know, where was Partridge in the original challenge? he's way **out of position**.

**Jonathan Pearce:** Gillespie with it. Robinson **guarding the near post**, **there** is Partridge, **behind James Quinn**. Healy's **at the far post**, Murdock's **in there**, headed away by Delaney. **always** reminds me, to look at Delaney, of Gary Stevens, the former Tottenham and England defender. **up** he goes again. pressure **here** from Northern Ireland, it's their third corner of the game. Elliott **in the middle**, Quinn **on the far post**, Simon Davies guarding **the back** for Wales. **already early in the game** Paul Jones was troubled by Duff, and Duff is **here again on the edge of the six-yard area**. that's Gillespie's corner kick, but it's been swung too long. (*showing Irish supporters*) **twenty minutes gone**, nil-nil, and they haven't stopped singing... **since last month!**

**Mark Bright:** who could blame them...

**Jonathan Pearce:** Hartson, to Robinson, Simon Davies on. **the twenty-ninth of March two-thousand-and-three** was when Wales last won a competitive game against Azerbaijan... this is Gillespie, Earnshaw, long ball by Fletcher, Simon Davies **out there**...

À nouveau, la localisation spatiale prédomine très largement, avec dix-neuf des vingt-six localisateurs identifiés, et les déictiques *here* et *there* sont très représentés (ils totalisent respectivement trois et cinq occurrences). Nous remarquons par ailleurs que les localisateurs temporels font encore référence à des événements antérieurs à la rencontre, corroborant ainsi l'idée que les commentateurs ne les utilisent pas à des fins descriptives.

Nous proposons de nous arrêter sur un dernier passage du corpus, cette fois issu de CATCH, avant d'examiner de plus près la contribution des localisateurs dans les commentaires sportifs télévisés. Dans l'ensemble, l'échange suivant s'inscrit dans la continuité de ce que nous venons d'écrire :

[117] **Robert Marella:** I'll tell you what, he's really rocking him real and **now**, Brain! Hulkster with a clothesline, three-hundred-sixty by the Undertaker, who lucky for him, came down **on his feet**.  
**Bobby Heenan:** but he is still standing! and he has enough presence of mind to pull Hogan **out**. **now** throw him **back into the ring**, cause you can't beat him **on the floor**.  
**Robert Marella:** OH! Hulkster face first right **into the steel steps**!  
**Bobby Heenan:** history's gonna be made **here**! don't get disqualified, Undertaker! don't blow the chance of a lifetime!  
**Robert Marella:** using microphone ring cord wrapped around, the referee being distracted by Paul Bearer, as Undertaker continues to choke up the Hulkster. COME ON, REF! number one, you should've sent that guy **back to the dress room** **before this match even started**.  
**Bobby Heenan:** he draws power **from that urn**, there's something **in there** that motivates this man. wow, what a match! what a Survivor Series! tremendous condition being shown **here** by the Undertaker, and that tattoo he has **on his arm**, do you know what that is the tattoo of?  
**Robert Marella:** yes, the Grim Reaper.  
**Bobby Heenan:** the Grim Reaper himself! and we may be looking at the next World Wrestling Federation champion, who might very well be the Grim Reaper!  
**Robert Marella:** oh watch again, **from the outside**, Paul Bearer, come on!

Nous constatons que la localisation est presque systématiquement introduite par le biais d'une préposition, et que les localisateurs spatiaux occupent une place prépondérante, avec douze localisateurs sur les quinze que nous avons repérés. Dans ce passage, en revanche, les déictiques *here* et *there* sont plus rares que dans les passages cités plus haut, ce qui nous amène à penser que la localisation spatiale proposée par Bobby Heenan et Robert Marella est plus précise que celle que nous observons dans FOOT, RUGBY1 ou RUGBY2 ; nous revenons sur ce phénomène plus loin dans ce chapitre au moment de caractériser la nature de la localisation exprimée par le biais de *here* et *there* (section 2.5).

Il est intéressant de remarquer que l'importance accordée à la localisation spatiale dans les commentaires sportifs télévisés s'inscrit dans la continuité des pratiques des commentateurs sportifs à la radio. L'exemple le plus probant pour illustrer cette parenté est

celui de la grille que les commentateurs britanniques utilisaient à la fin des années 1920, et que les auditeurs pouvaient se procurer dans le journal *Radio Times* : un des commentateurs identifiait les joueurs et rapportait les actions en cours, tandis qu'un autre annonçait le numéro de la case correspondant à l'emplacement du ballon (le terrain était découpé en huit cases)<sup>6</sup>.

Il s'agit à présent d'étudier plus finement ces nombreuses marques de localisation afin de mieux comprendre le rôle qu'elles jouent dans la description des actions. Comme pour l'identification, nous sommes rapidement amené à constater que ces questions sont plus complexes qu'elles n'y paraissent, au point que nous pouvons nous demander si les localisateurs ont vraiment pour fonction de localiser dans notre corpus.

### 2.3) Les localisateurs localisent-ils réellement ?

En regardant de plus près les passages [114] à [117], dans la section précédente, il apparaît que les informations exprimées par les syntagmes prépositionnels ne sont pas toujours d'une grande précision, même s'il est indéniable qu'ils ne présentent pas le même degré d'ambiguïté que les déictiques. Dans le passage [114], certains syntagmes prépositionnels renvoient à des zones précises du terrain : c'est par exemple le cas de « *short at the halfway line* », « *on his twenty-two* » et « *on halfway* ». Ces zones constituent des repères d'une très grande stabilité, en particulier « *on halfway* », puisqu'un terrain de rugby ne compte par définition qu'un seul « milieu ». Si, à l'inverse, un terrain de rugby compte deux lignes des vingt-deux mètres, nous notons que l'énonciateur prévient toute ambiguïté en attribuant cette ligne au référent du nom auquel le syntagme prépositionnel est associé : le pronom possessif *his*, qui renvoie à l'arrière Jason Robinson, indique que le commentateur parle de la ligne située dans le camp anglais.

Nous constatons cependant que les localisations de ce type sont largement minoritaires et que les commentateurs tendent à utiliser des repères instables. La plupart des joueurs situés dans l'espace – puisqu'il s'agit essentiellement des participants de la rencontre que les commentateurs s'attachent à localiser – sont repérés par rapport à d'autres joueurs, bien que ces derniers soient en mouvement perpétuel. Ce phénomène est très net dans les énoncés « *here's Cohen, trying to get his arm over the defender* », où le bras de Ben Cohen est situé par rapport à un défenseur, « *there's Moody coming straight over the top* », où le nom *top*

---

<sup>6</sup> L'exemplaire original de la grille, ainsi qu'une version publiée en 2007 à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la précédente, sont disponibles en annexe 8.

renvoie aux joueurs dans le regroupement qui forment une sorte de pile, ou encore « *they've got to continue to get in behind the Welsh* », où la zone désignée est repérée par rapport à la position des joueurs gallois.

La même observation peut être formulée à propos des localisateurs spatiaux repérés dans le passage [116], issu de l'extrait FOOT. Dans l'énoncé « *Murdock has gone forward, Quinn is there as well* », rien ne nous permet vraiment d'établir avec certitude dans quelle partie du terrain Colin Murdock (et donc James Quinn) se trouve désormais, même si nous savons que *forward* désigne généralement l'attaque (ainsi, *a forward* correspond à ce qu'on appelle en français un « attaquant »). De même, la localisation opérée par *here* dans « *they'll miss the final game in the cup if they pick up a booking here* » ne peut être déduite du co-texte ; la seule interprétation plausible, selon nous, consiste à considérer que *here* renvoie au stade de Windsor Park à Belfast, où se déroule la rencontre. En réalité, la glose la plus pertinente n'est pas spatiale mais temporelle : il nous semble que *here* a ici le sens de *during this game*<sup>7</sup>. Enfin, la relative imprécision de la localisation spatiale est également perceptible dans l'énoncé « *Healy's at the far post, Murdock's in there* », où les deux syntagmes prépositionnels qu'il contient sont quelque peu contradictoires : alors qu'il paraît *a priori* logique de considérer que *there* renvoie à « *at the far post* », le changement de préposition rend cette interprétation curieuse dans la mesure où *at* désigne typiquement un point précis (y compris dans ses emplois abstraits) là où *in* tend à exprimer une simple inclusion, un cadre indéfini. Ainsi, l'importance quantitative de la localisation spatiale ne doit pas occulter le fait que les repérages opérés par les commentateurs sont souvent instables et, qu'à l'exception de quelques rares cas où les commentateurs s'appuient sur des repères géographiques précis, nous ne pouvons généralement pas situer l'élément repéré sur le terrain à partir de la localisation spatiale qui l'accompagne.

Si la localisation spatiale opérée par le moyen de syntagmes prépositionnels se révèle souvent imprécise, qu'en est-il des déictiques, dont nous avons rappelé qu'ils ne renvoient à rien en particulier, par définition ? Lors de l'étude de la place de l'identification dans les commentaires sportifs télévisés, nous avons évoqué le cas d'énoncés comme « *there's Moody coming straight over the top* », dans l'exemple [108], et avons expliqué qu'ils tendent à confirmer l'idée que ce type de structure ne constitue pas réellement une localisation du sujet, dans la mesure où il ne fait aucun doute qu'il répond moins à la question *where is Moody?* (et

---

<sup>7</sup> Que *there* constitue une localisation temporelle n'est pas surprenant, car il peut souvent être remplacé par *at that point in time*, comme dans l'exemple *you were unlucky there*.

encore moins à *where is Moody coming?*, dont la recevabilité paraît douteuse), qu'à *what is Moody doing?*.

L'énoncé « *I think there's a little bit of shepherding there by Harry Ellis* », qui figure dans les exemples [10] et [23], contribue selon nous à montrer que *there* n'opère pas une localisation spatiale à proprement lorsqu'il apparaît dans une structure présentative. Il a ceci d'intéressant qu'il compte deux occurrences de *there*, la première occupant la position de sujet grammatical de la proposition imbriquée, la seconde se situant entre l'attribut du sujet (« *a little bit of shepherding* ») et le complément d'agent (« *by Harry Ellis* »). Le premier *there* permet selon nous de poser l'existence du procès <*Harry Ellis-shepherd*>, dont la conjugaison a été occultée pendant la synthèse, tandis que le second le localise dans l'espace – ce qui explique que l'on puisse le remplacer sans difficulté par *here*, contrairement au premier. Nous estimons que la présence de ces deux occurrences de *there* au sein d'un même énoncé n'a de sens que s'il existe une réelle différence entre les deux déictiques ; plus précisément, nous avançons que la seconde occurrence de *there* doit sa légitimité au fait que la première n'a pas pour vocation de localiser le procès dans l'espace.

S'il est vrai que les déictiques *here* et *there* ne localisent pas réellement lorsqu'ils apparaissent dans une structure présentative, alors un énoncé comme « *here's Wilkinson* » dans le passage [115] pose problème : conformément à notre analyse de ces structures, il équivaudrait en effet à *Wilkinson is*, ce qui nous semble être une hypothèse invraisemblable dans la mesure où l'énonciateur ne ferait que poser l'existence de Jonny Wilkinson. Dans cette perspective, il nous paraît plus probable que nous avons affaire à une véritable localisation spatiale, qui ferait de « *here's Wilkinson* » l'équivalent de *Wilkinson is here* – énoncé qui contient cette fois une information réelle à propos de l'ouvreur anglais.

Il serait vain de nous attarder plus longuement sur le contenu sémantique de *here* et *there* dans ce type de structure : il suffit de se pencher sur les études existantes pour comprendre que, même en tenant compte de critères tels que la prosodie, l'accentuation de *there* ou encore l'éventuelle cliticisation<sup>8</sup> de la copule *be*, nous ne sommes pas assurés de pouvoir apporter une réponse satisfaisante à cette question. Ce qu'il faut retenir, à ce stade, c'est simplement que la localisation exprimée par ces déictiques est parfois d'un degré d'abstraction tel qu'il n'est plus vraiment pertinent de parler de « localisation spatiale », bien qu'on dise souvent de ces déictiques qu'ils en sont les opérateurs privilégiés ; dès lors, le nombre exceptionnel dans le

---

<sup>8</sup> La cliticisation se définit comme le passage de la forme pleine d'un mot à sa forme réduite et l'attachement concomitant de cette forme réduite au mot qui lui sert de support. Les clitiques les plus fréquents en anglais concernent les verbes *be*, *have* et les auxiliaires modaux (*he's*, *we've*, *she'll*, etc.)

corpus ne suffit pas à prouver que les commentateurs sportifs accordent une place de choix à la localisation.

## 2.4) La portée didactique de la localisation

Après avoir commenté la portée des déictiques *here* et *there* dans les nombreuses structures présentatives que compte le corpus, nous examinons de plus près la nature de la localisation exprimée par le biais des syntagmes prépositionnels. Cette analyse offre d'autant plus d'intérêt que nous avons constaté que la localisation exprimée par ces syntagmes est souvent imprécise : il y a donc de grandes chances pour que l'objectif de ces localisations soit d'un autre ordre.

Comme nous venons de le mettre en évidence, l'imprécision de ces formes de localisation découle essentiellement du fait qu'il s'agit moins, pour les commentateurs, de situer les joueurs sur le terrain en fonction de repères géographiques stables que de les situer les uns par rapport aux autres. Ce constat n'est pas sans importance pour notre étude : nous estimons en effet qu'il confère à la localisation spatiale une dimension tactique. L'énoncé « *Moody's out in his position* », dans l'exemple [114], est sans doute le plus instructif de ce point de vue. Il apparaît clairement, en effet, que le syntagme prépositionnel n'apporte aucune information réelle quant à la position de Lewis Moody sur le terrain : Gordon Bray se contente d'indiquer que le joueur se trouve à l'endroit précis où son poste exige qu'il soit. Tout se passe comme si sa situation dans l'espace n'avait de pertinence aux yeux du commentateur que pour souligner sa fidélité à l'égard du dispositif tactique établi par le sélectionneur anglais ; il paraît presque trompeur de parler de « localisation spatiale », tant cette expression ne reflète pas la portée réelle du syntagme.

Une analyse similaire peut être menée à propos de l'énoncé « *Jason Robinson on his twenty-two, almost sliding through the gap* », toujours dans l'exemple [114], par le biais duquel Gordon Bray explique aux téléspectateurs que Jason Robinson est presque parvenu à se faufiler entre deux joueurs. Le choix du terme *gap*, dont l'équivalent dans les commentaires sportifs télévisés en français est « intervalle », n'est pas anodin : il laisse entendre qu'il y avait un espace béant dans la défense galloise et qu'il était pertinent de la part de Jason Robinson de tenter de s'y engouffrer, même si cette tentative n'a pas été couronnée de succès. Une fois de plus, l'opération de localisation vaut davantage par la dimension tactique qu'elle revêt que par l'information proprement spatiale dont elle est vectrice.

En d'autres termes, il n'est pas nécessaire que le référent soit repéré très précisément dans l'espace pour que cette localisation constitue une information pertinente. Nous savons en effet que le positionnement des joueurs les uns par rapport aux autres est l'un des aspects les plus importants de la tactique dans les sports collectifs, notamment dans le football ; nous comprenons que ce type de localisation, que l'on pourrait qualifier de relative, occupe une place importante dans la description.

Plus généralement, nous observons que les commentateurs sportifs localisent essentiellement des éléments qui ont une certaine saillance à leurs yeux. Nous prenons pour exemple l'énoncé « *Elliott, a run at Delaney, James Quinn in the middle making a run, couldn't get away from Partridge, well he'll have another chance, Quinn is there with him* », que nous avons envisagé à plusieurs reprises (exemples [36], [85] et [92]). Si le commentateur choisit de signaler la présence de James Quinn aux côtés de Stuart Elliott, en fin d'énoncé, c'est vraisemblablement parce qu'elle offre une possibilité de passe au porteur du ballon ; ce n'est donc pas tant la proximité de James Quinn que sa disponibilité que le commentateur souhaite mettre en avant. Selon la même logique, il nous semble que la localisation exprimée par le syntagme prépositionnel « *out of the scrum* » dans « *you must stay bound with both arms until the ball is out of the scrum* », en [114], vaut pour ses conséquences sur le jeu : nous savons en effet qu'une fois que le ballon est en dehors de la mêlée, les joueurs des deux équipes peuvent tenter de s'en emparer. Enfin, nous sommes tenté de penser que le consultant Chris Handy, dans l'énoncé « *Cohen did the right thing, he went to ground with the ball, knowing that anyone who falls on him will be penalised* » ([115]), apporte la précision « *to ground* » parce que le jeu au sol est extrêmement réglementé au rugby et que la position du joueur a une incidence immédiate sur la partie ; la suite de l'énoncé confirme d'ailleurs cette intuition, puisque Chris Handy suggère que Ben Cohen a parfaitement conscience de ce qu'un tel mouvement implique.

La même analyse peut être menée à propos des cas de localisation où l'énonciateur s'appuie sur un repère géographique stable, à l'image des lignes du terrain. Les règles du jeu variant très fortement en fonction de la position des joueurs et du ballon par rapport à ces lignes, ce type de localisation peut être vu comme une manière pour le commentateur de rappeler aux téléspectateurs les enjeux immédiats de l'action en cours. Nous en faisons la démonstration à partir de trois énoncés issus de l'extrait RUGBY2 :

[118] **Eddie Butler:** the sad sight of Olly Morgan going off, Matthew Tate comes on, and Ireland have this throw **that close to the goal line**. O'Connell is the target, well taken, on comes the drive, looks pretty good, Ireland through the middle, not quite there yet...

[119] **Eddie Butler:** [...] the big, strong Munster number eight does well there, and now then it might be on for Ireland instead, Stringer drills it **behind the white line**, Matthew Tate, not much ground made, oh, in fact, hardly anything at all by the touch judge down there, that's a cruel...

[120] **Eddie Butler:** oh, that's a brilliant tackle! fantastic tackle, but Ireland are coming through again, O'Connell's dropped it! and Wilkinson kicks it safely **over the dead ball line**. two great chances for Ireland, both come to naught!

Dans [118], nous estimons que la remarque sur la proximité de la touche avec la ligne d'en-but vise à mettre en lumière le danger que représente la phase de jeu à venir pour l'équipe d'Angleterre. De même, la précision apportée par le syntagme prépositionnel « *behind the white line* », dans l'exemple [119], est importante parce qu'elle indique que le ballon est sorti en touche et que les Irlandais se sont sortis d'une situation délicate. Enfin, dans le passage [120], nous pouvons considérer qu'Eddie Butler mentionne la ligne de ballon mort parce qu'en envoyant le ballon au-delà de cette dernière, Jonny Wilkinson est parvenu à réduire à néant une franche occasion d'essai pour l'équipe d'Irlande, comme le souligne la suite de l'intervention du commentateur (« *two great chances for Ireland, both come to naught!* »).

En définitive, la notion de pertinence présente nous paraît cruciale pour bien comprendre le rôle de la localisation dans la description. Aucune indication sur la position des joueurs sur le terrain n'est gratuite : il semblerait en effet que la localisation spatiale, lorsqu'elle est exprimée par des syntagmes prépositionnels, ait pour vocation d'attirer l'attention des téléspectateurs sur un aspect important de l'action (sur une question tactique, en particulier) – au point que nous sommes tenté de considérer qu'ils ne relèvent pas à proprement parler d'une démarche descriptive mais davantage de l'analyse. En somme, l'étude des localisateurs contribue à creuser un peu plus encore le fossé entre l'image très factuelle que nous pouvons nous faire de la description dans les commentaires sportifs télévisés et ce qu'ils sont en réalité.

Nous proposons de terminer l'étude de la localisation en examinant le rôle des opérateurs *here* et *there* lorsque les commentateurs les emploient dans d'autres tournures que les structures présentatives que nous avons déjà longuement évoquées.

## 2.5) *Here, there* et la localisation discursive

En parcourant le corpus, nous constatons que *here* et *there* apparaissent souvent à la droite d'un syntagme nominal, ce qui est intéressant dans la mesure où il s'agit vraisemblablement de la position la moins fréquente pour ces déictiques en anglais. Pour l'illustrer, nous revenons sur un passage évoqué plus haut, dans lequel nous dénombrons cinq occurrences de ce type :

[121] **Gordon Bray:** England enjoying the possession, sixty-seven percent, the territory, sixty-three percent, but they've got very little to show for it: one solitary penalty goal for Wilkinson, it has been the Welsh who played the inventive rugby **here in Brisbane**.

**Chris Handy:** clever thinking **here** by England, going to the sider, the driving maul, so he got a good position from...

**Gordon Bray:** Will Greenwood... so England setting up play **here** again, **thirty metres out**. Cohen, his jersey's ripped, **here's** Wilkinson, and Robinson... he's beaten two, he didn't release it **here**... a Welsh player handled it up for Williams! Cohen has the front running, so Williams... England have not released it!

**Chris Handy:** great defensive break from Wales, the kick chase was superb! Williams not suckered in even by Cohen in the eleven jersey **here**... Cohen did the right thing, he went **to ground** with the ball knowing that anyone who falls **on him** will be penalised... he steadied, stayed up and pressured the massive Ben Cohen into a mistake. they're slowing things down... they're gonna take the line-out **five metres out**, immediate response, Charvis, with the dark hair **in the middle of the pack**. they work out how they're gonna score, this time through the forwards. will they have a crack at them?

**Gordon Bray:** and very selective refereeing **there** by Alain Rolland, allowing the Welsh to play the ball **on the ground on the other side of half-way**.

La localisation portée par le déictique n'est pas du tout mise en valeur par la position syntaxique qu'il occupe. Prenons pour exemple le dernier de ces segments, à travers lequel Gordon Bray souligne l'incohérence des décisions de l'arbitre irlandais Alain Rolland. Il s'agit d'un syntagme nominal ayant pour noyau le nom commun *refereeing*, formé à partir du verbe *to referee*<sup>9</sup>. Conformément à l'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte, nous avançons que ce syntagme constitue la contrepartie nominale d'une structure de type *Alain Rolland referees very selectively*, qui lui est génétiquement antérieure. Sachant que la nominalisation d'un procès synthétise les informations qui s'y rapportent et permet l'occultation de ses participants, le statut du nom propre *Alain Rolland* n'est pas le même dans les deux énoncés : alors qu'il est indispensable à la recevabilité de la proposition *Alain Rolland referees very selectively* (la grammaire anglaise ne tolérant pas de verbe conjugué sans sujet), il pourrait

---

<sup>9</sup> Le verbe *to referee* étant lui-même formé à partir du nom *referee*, il constitue un cas patent de conversion (*zero derivation* en anglais), procédé qui consiste à former un nouveau mot à partir d'un mot existant, en modifiant non pas sa forme mais sa catégorie grammaticale. Le nom *green* (au sens de « gazon » ou de « parcours de golf »), formé à partir de l'adjectif signifiant « vert », en est une bonne illustration.

très bien ne pas apparaître dans la version nominale, ce qui signifie qu'il est immédiatement mis en relief lorsque l'énonciateur choisit de le faire réapparaître dans l'énoncé de surface – ici, par le biais d'un complément d'agent introduit par *by*. Nous savons également que la nominalisation synthétise les informations relatives au temps et à l'aspect, si bien que le procès <Alain Rolland-referee> n'est plus envisagé que sous un jour qualitatif<sup>10</sup>. Il n'est donc pas étonnant de voir apparaître un adjectif à la gauche du nom, adjectif par lequel l'énonciateur formule un jugement sur le procès ; nous pouvons d'ailleurs noter que la position de l'adjectif, en début d'énoncé, contribue à le mettre en valeur. Finalement, l'analyse que nous venons de mener (et qui vaut également pour le segment « *clever thinking here by England* », dont la composition lui est en tous points similaire) révèle que la configuration syntaxique du segment donne une certaine saillance à la fois à l'agent du procès et au jugement de l'énonciateur ; il paraît ainsi raisonnable d'affirmer que la localisation spatiale dont le déictique *here* est vecteur constitue une information secondaire pour l'énonciateur.

Parmi les autres extraits du corpus qui présentent des traits similaires, un autre énoncé, tiré de FOOT, mérite d'être mentionné :

[122] **Mark Bright:** (*showing replay*) look at the space! **the Welsh defence there was incredible!** just along clearance, look, Healy!

Comme dans « *very selective refereeing there by Alain Rolland* », le commentateur exprime un jugement appréciatif fort, qui est mis en valeur par le ton animé de l'énonciateur (que nous avons signalé par un point d'exclamation dans la transcription de l'extrait). Il paraît clair que, d'un point de vue informationnel, cet énoncé penche fortement du côté du rhème, qui porte l'information nouvelle à droite de la copule, au détriment du thème qui correspond typiquement à l'élément déjà connu dont on souhaite parler. À nouveau, *here* est relégué au second plan énonciatif, ce qui tend à confirmer que l'énonciateur n'accorde pas une grande importance à l'information qu'exprime le déictique.

Dans cette perspective, nous devons naturellement nous interroger sur la raison d'être des déictiques dans de tels énoncés. Cette question est d'autant plus légitime que, si l'on regarde de plus près les cinq segments repérés dans le passage [121], nous constatons que deux d'entre eux comprennent à la fois le déictique *here* et un syntagme prépositionnel localisateur

---

<sup>10</sup> En ce sens, le recours au présent simple dans l'équivalent verbal que nous proposons ici est arbitraire : nous avons simplement sélectionné le temps qui nous paraît le plus plausible dans le contexte de l'énoncé.

(« *in Brisbane* » et « *thirty metres out* »), comme si la localisation assurée par le déictique était trop faible pour se suffire à elle-même.

L'interprétation la plus simple de ce phénomène de double localisation, que l'on retrouve par ailleurs dans le corpus (comme dans l'énoncé « *Duff is here again on the edge of the six-yard area* », tiré de FOOT), consiste à soutenir que le déictique désigne la situation d'énonciation tandis que le syntagme prépositionnel a pour fonction d'apporter des précisions quant à la localisation spatiale de l'élément repéré ; nous notons d'ailleurs que cette lecture fonctionne assez efficacement pour l'énoncé « *it has been the Welsh who played the inventive rugby here in Brisbane* », où les deux localisateurs successifs pourraient être glosés par « à Brisbane, où nous nous trouvons actuellement ». Nous constatons en revanche que cette interprétation est moins convaincante pour ce qui est des autres énoncés cités précédemment ; il nous paraît difficile, par exemple, de considérer que *here* renvoie à la situation d'énonciation dans « *Duff is here again on the edge of the six-yard area* », dans la mesure où l'énonciateur se trouve dans les tribunes. C'est donc une autre hypothèse que nous privilégions pour expliquer le fonctionnement de ce type de double localisation et l'intérêt qu'elle peut présenter pour l'énonciateur.

Nous revenons un instant sur l'énoncé « *the Welsh defence there was incredible* » (exemple [122]). Il est entouré de deux occurrences du verbe *look* à l'impératif (« *look at the space!* », puis « *just along clearance, look, Healy!* »), par le biais desquels les commentateurs orientent le regard des téléspectateurs vers des éléments précis, comme nous l'avons expliqué dans la deuxième partie (chapitre 3, section 2) – en l'occurrence, sur l'espace dont les joueurs disposent et sur David Healy. Sachant que Mark Bright intervient pendant que le réalisateur diffuse le ralenti d'une action, comme le signale la mention entre parenthèses, nous avançons que la localisation opérée par le déictique *here* permet au commentateur de désigner des images parmi celles que propose le réalisateur et qu'elle relève de la même volonté d'accompagner les téléspectateurs que les verbes à l'impératif évoqués à l'instant. De la même manière, nous considérons que la localisation opérée par *here* dans l'énoncé « *England setting up play here again, thirty metres out* » permet à Gordon Bray d'ancrer ses propos dans les images télévisées tandis que la seconde situe plus spécifiquement l'action menée par l'équipe d'Angleterre (nous savons ainsi qu'elle se déroule à trente mètres de l'en-but). Contrairement à ce que nous pouvions penser de prime abord, il n'y aurait donc aucune redondance entre les deux localisations, puisqu'il semble qu'elles remplissent ici des fonctions distinctes.

Cette hypothèse repose sur l'idée que le grand nombre de localisateurs spatiaux dans les commentaires sportifs télévisés découle en grande partie de leur dimension multimodale, au sens où les commentateurs sportifs s'attachent à ancrer leurs propos dans les images afin que les téléspectateurs puissent suivre le déroulement de la rencontre avec plus de facilité. C'est la raison pour laquelle nous estimons que l'expression « localisation discursive » désigne justement cette forme de repérage, par opposition au repérage spatial à proprement parler, que nous nommons ci-après « localisation géographique ».

Il s'agit à présent de mieux comprendre l'usage que font les commentateurs de la localisation discursive, dont les cas se révèlent nombreux dans les trois extraits du corpus actuellement à l'étude. Pour ce faire, nous nous penchons sur trois interventions :

[123] **Gordon Bray:** (*showing England team*) let's look at the English team... they have a lot of old stagers **there**, Martin Johnson's thirty-three [...]

[124] **Eddie Butler:** (*showing Phil Vickery and Mary McAleese*) Phil Vickery, the England captain, presents his team, Dave Strettle **there**, the twenty-three-year-old **in on the wing** in the place of Jason Robinson, Strettle **from Warrington, deep in rugby league country**, replaces Jason Robinson, of course one of the greats of the rugby league code.

[125] **Chris Handy:** (*showing replay*) the break came from absolutely nothing, he telegraphed that he was going to run, thank goodness there's Gareth Cooper **here** in jersey nine for Wales... and Robinson, that's a huge hit **there** by Mark Jones on Robinson!

Dans l'exemple [123], dont il faut souligner qu'il ne relève pas de la description des actions (nous nous situons avant le coup d'envoi de la rencontre), Gordon Bray invite les téléspectateurs à découvrir la composition de l'équipe anglaise. Au vu de l'information dispensée par le commentateur (l'équipe d'Angleterre compte un grand nombre de joueurs d'expérience), il paraît difficile d'envisager que *there* renvoie à un lieu particulier, que ce soit à l'intérieur du stade ou en dehors. Le recours au déictique se justifie selon nous par la volonté du commentateur d'illustrer son propos en soulignant l'âge avancé de Martin Johnson, que les images montrent justement à l'écran.

L'exemple [124] tend à confirmer l'interprétation du rôle de *there* dans l'énoncé que nous venons d'analyser. Comme l'indique la mention entre parenthèses, Phil Vickery, le capitaine de l'équipe d'Angleterre, se trouve en compagnie de la présidente de la République d'Irlande, à qui il s'apprête à présenter son équipe, conformément au protocole. L'insertion du déictique à la droite du nom *Dave Strettle* peut donc être interprétée comme le signe que le

commentateur tient à donner aux téléspectateurs le nom du joueur montré à l'écran – la coutume voulant que les images suivent le trajet du capitaine et de la présidente.

Enfin, l'exemple [125] apporte un éclairage nouveau sur le rôle de la localisation dans la démarche du commentateur, notamment à cause de la présence du syntagme prépositionnel « *in jersey nine* » à la droite du déictique. Il semblerait en effet que la volonté de Chris Handy soit d'identifier le joueur qui, comme le suggère l'expression « *thank goodness* » (que l'on pourrait traduire par « heureusement »), a joué un rôle décisif pour son équipe. La mention du numéro du joueur laisse à penser que le joueur est actuellement à l'écran et que le commentateur profite de cette occasion pour le désigner grâce à *here* ; cette interprétation nous permet d'affirmer que les commentateurs sportifs utilisent la localisation discursive pour identifier les joueurs montrés à l'écran et confirme par la même occasion le fait que l'identification des participants constitue l'une de leurs priorités.

Avant de conclure notre analyse de la localisation, il faut ajouter que deux éléments corroborent l'hypothèse selon laquelle la localisation opérée par *here* et *there* est souvent discursive dans les commentaires sportifs télévisés. Tout d'abord, s'il est exact que ces déictiques ne servent pas seulement à repérer des éléments dans la réalité extralinguistique mais également à ancrer leurs propos dans les images diffusées à l'écran, encore faut-il que les commentateurs disposent du temps nécessaire pour prendre connaissance des plans proposés par le réalisateur et d'établir un tel lien. Dès lors, il y a de grandes chances, si toutefois notre analyse est juste, pour que cette forme de localisation soit particulièrement fréquente dans les passages où les contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs sont les plus faibles – notamment lors des interruptions du jeu, qui coïncident souvent avec la diffusion de ralentis. Il semblerait que ce soit effectivement le cas, comme l'illustrent les exemples qui suivent, tous trois tirés de l'extrait FOOT :

[126] **Mark Bright:** (*showing James Quinn*) unlucky **there**, Quinn, you could just see what he wanted to do, to lay it in the path, and it was well anticipated **there** by Collins.

[127] **Mark Bright:** I think it was Ricketts, wasn't it... just down below us. Ryan Giggs asking what for, I think the referee saw that...

**Jonathan Pearce:** (*showing replay*) it was Ricketts **there** who blocked him.

**Mark Bright:** yeah, the obstruction **there**... not so much an obstruction as a foul, I'm surprised he didn't get a yellow card for that!

[128] **Mark Bright:** (*showing replay*) we've seen this many times over the years, a wonderful nutmeg, and then he just had pure pace, a little glance up, he used to be criticized in his earlier part of his career for not delivering but on this occasion, picks out, beautiful run **there**, you can see Robinson stretching to get into the box, on the wrong side of his man-marker, and **here** we go. he can pick out of

two or three **here**, Hartson's holding back for the cutback, it's a beautifully timed run, second midfield player of the day getting in there and finishing.

L'affinité que nous avons pressentie entre les localisateurs discursifs et les ralentis se confirme clairement, puisque nous en dénombrons sept en seulement quatre interventions. L'énoncé « *it was Ricketts there who blocked him* » (exemple [127]) nous intéresse particulièrement, car il permet d'écarter l'hypothèse selon laquelle *there* renverrait à un point précis du terrain (et constituerait par conséquent un cas de localisation géographique). Il faut préciser, au préalable, qu'il correspond à ce que les grammairiens appellent traditionnellement une « structure clivée »<sup>11</sup> et qu'il peut par conséquent être considéré comme un réagencement syntaxique de la forme canonique *Ricketts there blocked him*, la différence entre les deux versions étant que le clivage permet la mise en relief de l'élément isolé<sup>12</sup> – en l'occurrence, *Ricketts*, que l'énonciateur a ici séparé du verbe *block* dont il est le sujet profond, d'où l'appellation « clivée ». L'intérêt de l'énonciateur, dans cet énoncé, porte sur l'identité du référent du sujet : la structure clivée à laquelle nous avons affaire répond implicitement à la question *who blocked him?*. C'est la raison pour laquelle il est peu probable à nos yeux que le déictique *there* soit ici le vecteur d'un repérage géographique, dans la mesure où il est adjoint à l'élément mis en valeur dans l'énoncé : nous estimons que *there*, s'il était vraiment porteur de sens, créerait une forme de brouillage informationnel, alors que dans son rôle de localisateur discursif son contenu sémantique est suffisamment faible pour qu'il puisse être directement accolé à l'élément focalisé.

Un second élément, d'ordre syntaxique cette fois, participe à nous convaincre que notre hypothèse à propos des deux formes de localisation est juste. Comme nous l'avons montré à plusieurs reprises, la place accordée par les commentateurs à la localisation discursive paraît assez réduite. Un tel choix n'a rien de surprenant, au fond, puisque le rôle de la localisation discursive est simplement de guider les téléspectateurs en explicitant le lien entre les propos tenus et les images diffusées. Nous pensons que cette analyse peut être prolongée en affirmant qu'il existe une affinité forte entre le type de localisation opérée et le statut syntaxique des déictiques *here* et *there*.

---

<sup>11</sup> « Le schéma invariant dans une structure clivée est de forme : **IT + BE + [X] + THAT (WH-/Ø) + [Y]** où l'on retrouve le pronom neutre IT, suivi d'une forme finie de BE, puis un élément X que nous nommerons "élément focalisé" ou **focus**, puis de THAT, ou parfois d'une forme en WH ou de Ø, et de Y qui constitue le reste de la prédication » (Khalifa 2004 : 225).

<sup>12</sup> La mise en relief que produisent les structures clivées explique pourquoi elles sont souvent utilisées à des fins de contraste. On pourrait ainsi imaginer l'énoncé *it was Ricketts there who blocked him, not Davies*.

Nous considérons les occurrences de *here* et *there* dans les deux passages suivants :

[129] **Jonathan Pearce:** looks to be unhappy with Duff **there**, momentarily, but Duff gets it away. Ricketts to Fletcher, James Quinn was in **there**, Partridge couldn't get it back but now it comes to Simon Davies, chance **here** for Wales! oh, he pinged it!

[130] **Mark Bright:** injuries... and it happens as well, one minute you're just bubbling along, and it's all going well for you, and next thing you know, you're a forgotten man, you know, and he's had plenty of injury problems... referee **there**, Wales are far too deep, far too deep, you know, you shouldn't be climbing over the top of the forward **there**, as a defender it will be easier making the forwards back-pedal to try and jump and head the ball. and I think that, as we can... what we know **here**... that's something to do with the wind. a bit unsure about it.

À l'exception de l'occurrence de *there* dans la proposition « *James Quinn was in there* » en [129], qui rattache le référent à une zone spécifique du terrain, tous les déictiques repérés dans ces deux exemples constituent des cas de localisation discursive. Or, nous constatons qu'ils pourraient être effacés sans pour autant altérer la recevabilité des énoncés qui les contiennent<sup>13</sup>, alors que la suppression du déictique dans « *James Quinn was in there* » donnerait un résultat pour le moins douteux. Ce phénomène s'explique par le fait que *here* et *there* sont des adjoints lorsqu'ils opèrent une localisation discursive alors que *there* est un complément dans l'énoncé « *James Quinn was in there* »<sup>14</sup>. Étant convaincu que la syntaxe contribue pleinement à la « mise en forme du sens » (Cotte 1993a : 129), nous trouvons dans cette différence d'ordre grammatical la preuve que la localisation géographique des référents est davantage mise en valeur que l'ancrage de leurs propos dans les images, sans doute parce que la pertinence de la première est plus grande que celle de la seconde aux yeux des commentateurs.

L'exemple [130] montre aussi que la localisation discursive ne sert pas uniquement à orienter le regard des téléspectateurs. Après avoir ouvert son intervention par une observation très générale, soulignant à partir du cas de Simon Davies qu'il est très facile pour un joueur de football de tomber dans l'oubli du jour au lendemain (« tout va très vite dans le football », comme le veut l'adage), le consultant Mark Bright change de registre en formulant des remarques plus précises sur la rencontre, critiquant notamment le style de jeu des Gallois et leur excès de profondeur (« *Wales are far too deep* »). Or, nous observons que le déictique

<sup>13</sup> Seule la suppression de *there* dans « *referee there, Wales are far too deep* » pose un problème de recevabilité ; cependant, nous pouvons objecter que l'énoncé de départ est déjà difficile à comprendre et que l'absence de *there* ne change rien de ce point de vue.

<sup>14</sup> La tradition linguistique (en particulier les générativistes anglophones) considère que les adjoints sont des éléments facultatifs dans la structure de la phrase et qu'ils peuvent donc être effacés sans affecter la recevabilité grammaticale de l'ensemble ; ils s'opposent en cela aux compléments, sur lesquels repose en partie la structure syntaxique et dont la présence dans l'ordre linéaire de la phrase est indispensable.

*there* apparaît à l'endroit même où le commentateur opère cette transition. Nous affirmons par conséquent que les commentateurs sportifs se servent également de la localisation discursive comme d'une charnière, c'est-à-dire pour marquer une rupture entre deux événements linguistiques – à la manière du connecteur *but*, dont nous avons été amené à préciser le fonctionnement dans la deuxième partie (chapitre 2, section 4). En d'autres termes, il nous semble que *there*, dans l'intervention de Mark Bright, pourrait être glosé par une expression comme *to come back to the game*, par laquelle le commentateur signale aux téléspectateurs que ses observations changent de nature.

S'il est possible d'affirmer, en fin de compte, que la localisation constitue l'une des activités principales des commentateurs sportifs, au même titre que l'identification des participants, il faut toutefois souligner qu'il existe une différence notable entre ces deux activités : contrairement à l'identification, la localisation des joueurs n'a pas pour vocation de combler un déficit informationnel significatif, pour la simple raison que les téléspectateurs peuvent assez facilement percevoir où les joueurs sont positionnés sur le terrain. La place qu'elle occupe dans les commentaires sportifs télévisés s'explique en grande partie par la volonté des commentateurs d'orienter les téléspectateurs, de faire en sorte que leurs regards convergent vers le même élément, les mêmes images ; en cela, nous estimons que la localisation des participants facilite grandement leur identification, comme nous l'avons souligné à travers l'étude de l'énoncé « *thank goodness there's Gareth Cooper here in jersey nine for Wales* » (exemple [125]), où le déictique contribue à lever toute ambiguïté quant au joueur désigné par le commentateur.

L'importance accordée à la localisation dans le corpus témoigne surtout de la volonté des commentateurs sportifs de mettre en avant les éléments qui ont le plus de saillance à leurs yeux. Nous avons vu notamment que le positionnement des joueurs a parfois une incidence forte sur le jeu, justifiant par exemple une initiative offensive ou une décision arbitrale. Cette analyse nous permet aussi de comprendre pourquoi il est souvent fait référence aux lignes du terrain dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2 : non seulement les règles ne sont pas les mêmes en fonction des zones (si un joueur dégage directement le ballon en touche alors qu'il se trouve derrière la ligne des vingt-deux mètres, la remise en jeu s'effectue à l'endroit où le ballon est sorti en touche et non pas à l'endroit où il a effectué le coup de pied), mais en plus le rugby est un sport où la stratégie d'occupation du terrain est déterminante – bien plus qu'au football, par exemple, où la possession de balle prévaut. Le corpus atteste cette différence : alors que l'extrait FOOT ne compte que trois occurrences du nom *line* renvoyant aux lignes

du terrain, nous en dénombrons dix pour RUGBY2, auxquelles il faut ajouter seize occurrences de *twenty-two*. Il semblerait ainsi que les commentateurs sportifs s'adaptent aux sports auxquels ils sont confrontés ; bien que cette variation ne soit pas suffisante pour affirmer que les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours spécialisé, il faudra naturellement en tenir compte lorsque nous serons amené à traiter cette question lors de la quatrième partie de notre thèse.

Enfin, la place accordée par les commentateurs sportifs à la dimension tactique du positionnement des joueurs nous encourage à renoncer à une vision binaire des commentaires sportifs télévisés où les interventions faites en temps réel relèveraient essentiellement de la description factuelle tandis que les remarques formulées lors de la diffusion de ralenti seraient analytiques – comme les expressions *play-by-play commentator* et *color commentator* le suggèrent en anglais. S'il est évident que les contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs les amènent à se concentrer sur leur mission première, qui est manifestement de permettre aux téléspectateurs de suivre au mieux la rencontre, nous constatons pourtant que la manière dont les actions de jeu sont décrites témoigne de leur volonté de mettre en évidence les phénomènes permettant de comprendre les choix opérés sur le terrain et de ne pas se contenter de rapporter les gestes accomplis par les joueurs. Les frontières entre description et analyse sont peut-être moins imperméables que nous ne pourrions le penser de prime abord ; nous allons montrer maintenant que la place de la cognition dans les commentaires sportifs télévisés confirme cette idée.

### **3) « *You could just see what he wanted to do* » : action et cognition**

La description proposée dans les commentaires sportifs télévisés se caractérise également par le fait que les commentateurs sportifs mettent moins l'accent sur les propriétés matérielles des actions qu'ils décrivent que sur leur dimension cognitive, en particulier sur les intentions qui les sous-tendent. Notre intuition nous amène à penser que les commentateurs s'acquittent de cette tâche en sollicitant des verbes spécialisés dans l'expression de l'intention, à l'image de *want*, *wish*, *intend* ou *try*, que nous avons tous classés parmi les « verbes de volition ». Nous constatons que ces verbes apparaissent régulièrement dans le corpus, à l'image des exemples suivants dans lesquels les éléments en question apparaissent en gras :

[131] **Mark Bright:** (*showing James Quinn*) unlucky there, Quinn, you could just see what he **wanted** to do, to lay it in the path, and it was well anticipated there by Collins.

[132] **Mark Bright:** (*showing James Quinn*) oh, the Welsh players, they're furious there. Carl Fletcher was down on the floor, and **wanted** them, I think, to kick the ball out, he soon got up, and back on his feet, complaining to the referee now, that he was down.

[133] **Brian Moore:** well they'll settle for a right and straightforward penalty, but I bet they **wish** they could've had the ball, cause there were men on their right-hand side for them to exploit, (*showing replay*) well he just slips off him, doesn't he? not good first at tackling, once you get to break the game line everything flows from there.

[134] **Philip Matthews:** yes Eddie, just an early observation, Ireland really **willing** to put the ball through their hands, and looking pretty dangerous out wide, England **trying** to attack fairly close into the scrums, that's enabling David Wallace to come in and get that turnover, England need to get the ball a little bit wider, Strettle looks dangerous, and they could do well to get the ball into his hands a little earlier on.

Il faut souligner que ces propos ne concernent pas directement la description, dans la mesure où ils interviennent pendant des arrêts de jeu – comme le signalent les indications entre parenthèses ; or, nous avons constaté à plusieurs reprises que ces périodes se distinguent nettement des phases de description sur le plan formel. Nous tâchons à présent de montrer que les commentateurs privilégient des stratégies bien plus inattendues pour mettre en relief les intentions des joueurs tout en décrivant les actions qui se déroulent sous leurs yeux.

### 3.1) « *Half-pinched by England, stolen back by Ireland* » : la métaphore comme stratégie descriptive

Pour illustrer la première de ces stratégies, nous nous concentrons sur l'une des actions les plus fréquentes dans les sports collectifs tels que le football ou le rugby, à savoir la transmission du ballon d'un joueur à l'autre. De toute évidence, il existe une multitude de manières pour relater de telles phases de jeu. Les commentateurs peuvent, par exemple, caractériser la nature du geste effectué par le joueur afin d'adresser le ballon à l'un de ses partenaires, notamment à l'aide de verbes comme *kick* et *throw* ; dans ce cas, il est nécessaire d'avoir recours à un élément supplémentaire pour exprimer la trajectoire du ballon, dans la mesure où les deux verbes que nous venons de citer désignent spécifiquement la partie du corps sollicitée pour frapper le ballon. D'autres termes désignent avec plus de précision le geste accompli par le joueur, à l'image de *flick* dans « *Jo Worsley, flicks it to Farrell* », où le verbe signale que le joueur a légèrement dévié le ballon en destination de son partenaire, de

*cross* (dans « *Simon Davies unselfishly looking to cross that to John Hartson* »), qui indique qu'il s'agit d'une passe transversale, ou encore de *curl* (dans « *Brunt will curl it in* »), qui renvoie à une passe enroulée, c'est-à-dire avec de l'effet. À l'exception de ce dernier exemple, où la préposition *in* indique assez laconiquement qu'il s'agit d'un centre, c'est-à-dire d'un ballon adressé de l'un des côtés vers le but, l'intention du sujet est généralement exprimée par *to* (qui désigne le bénéficiaire d'un procès), tandis que le verbe permet à l'énonciateur d'apporter des informations d'ordre qualitatif sur le procès. Il apparaît donc à nouveau que cette configuration repose sur la complémentarité entre la préposition et le verbe dont elle introduit le complément d'objet indirect.

Les cas que nous venons de présenter n'ont, en réalité, pas la faveur des commentateurs dans notre corpus : pour prendre l'exemple de l'extrait RUGBY2, nous ne dénombrons qu'une seule occurrence des verbes *kick* et *throw* dans ce type de configuration (dans les énoncés « *they go for the wide option, the kick to Shane Horgan* » et « *he would've thrown behind him* »). Dans la grande majorité des cas, les commentateurs sportifs ont recours à un autre type de verbe, dont nous montrerons rapidement qu'ils relèvent d'une stratégie énonciative tout à fait différente. Parmi ces termes figurent *pass* (que ce soit en tant que nom, comme dans « *George Chuter took the pass from Farrell* », ou en tant que verbe, comme dans « *the ball still had to be passed along the back-line* »), *delivery* (dans « *that's a good delivery to Mike Tindall* »), *send* (dans « *Ireland, look to run it, and then through the boot of Brian O'Driscoll, send it to England's fullback* ») ou encore *return* (dans « *and he was looking for the return* »).

Le même phénomène peut être observé lorsque les commentateurs ont à décrire les courses effectuées par les joueurs. Si le nom déverbal *run* apparaît de manière relativement fréquente, nous constatons que les commentateurs ont aussi recours à des mots comme *chase* (« *Earnshaw gives chase* », « *Northern Ireland are chasing here* »), *pursue* (« *Ryan Giggs, pursued by a pack of three Northern Ireland players* ») ou encore *track* (« *Giggs tracking back, and winning it* »).

Ces différents termes ont pour point commun de ne pas appartenir à la terminologie du football ou du rugby (ni même à la langue du sport en général), contrairement aux précédents : ils relèvent de ce que la langue anglaise a de plus courant et rappellent la vie de tous les jours. Les premiers renvoient ainsi à des situations où se joue une forme de transmission : *send* fait inévitablement penser à l'expédition de courrier, *delivery* à la livraison de biens et *return* au fait de renvoyer un paquet ou de rendre un livre à la

bibliothèque. De même, les verbes *chase*, *pursue* et *track* évoquent plus ou moins la notion de poursuite : ils expriment tous trois l'idée qu'un individu cherche à atteindre un objet, à le rattraper.

Dans cette perspective, il nous paraît légitime d'affirmer que nous sommes en présence de métaphores, même si ces dernières passent presque inaperçues, du fait qu'elles sont très peu imagées (nous sommes loin des cas généralement cités en exemple où les domaines conceptuels rapprochés par l'énonciateur sont très éloignés, tels que *she is the apple of my eye* ou *he is fishing in troubled waters*). Il est d'ailleurs important de noter que les termes que nous venons de citer n'apportent aucune information sur les actions, à proprement parler, au point qu'il est presque erroné de dire qu'ils décrivent les passes et les courses effectuées par les joueurs : par exemple, rien ne nous dit, dans l'énoncé « *Ryan Giggs, pursued by a pack of three Northern Ireland players* », que les trois joueurs nord-irlandais se déplacent en courant, même s'il va de soi que les joueurs font tout leur possible pour rattraper leur adversaire Ryan Giggs. L'intérêt de ces termes réside dans le fait qu'ils sont entièrement tournés vers la dimension cognitive des procès qu'ils expriment ; étant donné qu'ils renvoient tous à des activités qui impliquent, sauf mention explicite du contraire, un agent intentionnel, leur emploi permet aux commentateurs de mettre au jour l'intention qui sous-tend les actions qui se déroulent sous leurs yeux.

Cette stratégie descriptive fondée sur l'emploi métaphorique de verbes courants concerne également deux verbes qui expriment peut-être encore plus spécifiquement la dimension cognitive des actions : il s'agit de *look for* et *find*. Ces deux verbes sont assez proches, au sens où ils peuvent exprimer deux regards sur le même procès, un peu à la manière des verbes *buy* et *sell* (*look for* marque la recherche de quelque chose, la volonté de combler un manque, tandis que *find* exprime typiquement l'atteinte d'un objectif plus ou moins concret). Leur principale différence concerne le moment où l'énonciateur intercepte le procès : avec *look for* le procès est en cours, l'énonciateur se concentre sur la visée de l'agent, alors que le verbe *find*, dont l'aspect lexical est ponctuel, marque le succès de la recherche du sujet (en d'autres termes, *find* implique généralement *look for*, qui le précède en chronologie). Ils ont en commun une certaine abstraction, même s'ils peuvent renvoyer à des faits matériels (comme dans *I just found my wallet* ou *I am looking for my keys*) ; preuve en est que, dans un énoncé comme « *it's Healy, cross by Johnson, looking for Quinn* », il y a de fortes chances pour qu'un téléspectateur néophyte soit incapable de comprendre que Damien Johnson ne cherche pas à proprement parler son coéquipier James Quinn mais cherche en réalité à lui transmettre

le ballon. Finalement, l'information principale que ces verbes contiennent concerne l'intention de l'agent : nous savons ainsi que Damien Johnson cherche à atteindre son coéquipier, alors que nous n'en serions pas certains si l'énoncé était *it's Healy, cross by Johnson, Quinn gets the ball*. Il en est de même pour *find*, puisqu'il permet, par son contenu sémantique, de présenter l'action décrite comme étant conforme à la volonté de l'agent : même dans un cas comme *a low cross found him*, où l'agent n'est pas mentionné, on comprend immédiatement que le ballon ne l'a pas atteint par inadvertance.

Si nous nous sommes jusqu'ici concentré sur un nombre très réduit de verbes, c'est que nous estimons qu'ils constituent les cas les plus typiques de cette approche métaphorique de la description. Il faut toutefois insister sur le fait que les exemples de cet ordre sont légion dans le corpus, au point que nous pouvons affirmer que la description repose en grande partie sur cette stratégie. Pour en apporter une nouvelle preuve, voici trois passages que nous jugeons particulièrement éloquentes :

[135] **Jonathan Pearce:** Gillespie with it. Robinson **guarding the near post**, there is Partridge, behind James Quinn. Healy's at the far post, Murdock's in there, headed away by Delaney. always reminds me, to look at Delaney, of Gary Stevens, the former Tottenham and England defender. up he goes again. pressure here from Northern Ireland, it's their third corner of the game. Elliott in the middle, Quinn on the far post, Simon Davies **guarding the back for Wales**.

[136] **Eddie Butler:** they have, and Strettle, the fresh-face newcomer, **has to guard that blind side...** Horgan, tackled by Wilkinson. **Wilkinson blocked that blind side gap**, that's a try! I think that's David Wallace, they'll go to video replay, and I think that will be revealed as a try.

[137] **Eddie Butler:** **England set off again in pursuit** of a ball well taken by the Irish forwards, oh, **it's been half-pinched by England** and then **stolen back by Ireland**, O'Gara for touch. England with one minute and a few seconds in which to salvage something from this first half. (*showing Ronan O'Gara*) Ireland, with Ronan O'Gara pushing them forward, growing in stature.

Dans [135] et [136], nous retrouvons à plusieurs reprises le verbe *guard*. Comme les verbes que nous avons décrits jusqu'ici, il n'appartient pas à la terminologie du football ou du rugby : il revêt ici son sens usuel, c'est-à-dire qu'il renvoie au fait de surveiller un quelconque emplacement, d'empêcher tout étranger d'y accéder. Le verbe *block*, qui apparaît dans [136] (« *Wilkinson blocked that blind side gap* »), est employé dans le même sens. Bien qu'il possède une acception propre à certains sports (notamment au basket-ball<sup>15</sup>), il ne semble pas que ce soit le cas ici : comme pour *guard*, il semblerait que le commentateur souhaite

---

<sup>15</sup> « *In basketball, a block (short for **blocked shot**), not to be confused with blocking, occurs when a defensive player legally deflects a field goal attempt from an offensive player.* » (Encyclopédie en ligne Wikipédia, article « block », consulté le 12 avril 2015).

seulement mettre en lumière la vigilance des joueurs qui, dans le cas de Carl Robinson, surveillent ce qui se passe au niveau du premier poteau ou, comme David Strettle et Jonny Wilkinson, s'attachent à empêcher toute incursion dans le petit côté du terrain. À nouveau, nous sommes donc en mesure d'affirmer que l'utilisation de ces verbes permet à l'énonciateur de donner du sens à l'attitude des joueurs et de justifier leur position sur le terrain.

L'exemple [137] présente plusieurs verbes intéressants. L'expression « *set off again in pursuit* » fait écho aux remarques que nous avons formulées à propos de verbes comme *chase* ou *track*. Comme l'expression « se lancer à la poursuite », dont nous considérons qu'elle est équivalente, elle est loin d'être le moyen le plus synthétique de signaler que les joueurs cherchent à récupérer le ballon que les avants irlandais viennent de saisir – d'autant plus qu'elle ne dit rien de la manière dont les joueurs anglais effectuent cette poursuite : nous constatons que l'énonciateur n'hésite pas à recourir à des tournures peu économiques pour mettre en évidence la motivation des joueurs. Les verbes *half-pinched* et *stolen*, qui apparaissent un peu plus loin, relèvent encore parfaitement de cette description métaphorique, puisqu'ils renvoient tous deux à la notion de vol. L'objectif du commentateur semble donc être, une fois de plus, de montrer que l'intention des joueurs est de « chiper » (c'est le sens de *pinch*) le ballon à leurs adversaires, plutôt que de s'attarder sur les moyens mis en œuvre pour y parvenir.

Il reste à présent à déterminer pourquoi les commentateurs ont si souvent recours à cette stratégie lorsqu'ils doivent décrire les actions qui se déroulent sous leurs yeux. La définition que propose Eve E. Sweetser de la métaphore fournit un début de réponse à cette question. L'auteur affirme que le rapprochement de deux domaines conceptuels éloignés a pour effet de favoriser la compréhension : « *metaphor allows people to understand one thing in terms of another, without thinking that the two are objectively the same* » (1990 : 8). L'idée commence ainsi à apparaître que les commentateurs sportifs, en établissant un rapprochement entre le comportement des joueurs sur le terrain et des activités de la vie courante, permettent aux téléspectateurs de mieux comprendre les motivations des joueurs. Nous avons émis l'hypothèse, dans le chapitre précédent, que l'un des défis majeurs auxquels les commentateurs sportifs sont confrontés est de dépasser l'extériorité fondamentale des phénomènes qu'ils doivent relater, pour la simple raison qu'il est impossible pour les téléspectateurs – *a fortiori* pour ceux qui ne sont pas eux-mêmes sportifs – de pénétrer la conscience des joueurs et de comprendre les intentions qui sous-tendent leurs actes. Nous constatons à cet égard que la métaphore constitue une manière particulièrement efficace de

combler ce fossé, dans la mesure où elle permet de développer l'empathie des téléspectateurs envers les joueurs, c'est-à-dire leur capacité à comprendre leurs sentiments et leurs émotions.

Le recours à la métaphore n'est pas la seule stratégie à laquelle les commentateurs ont recours pour mettre en lumière les intentions des joueurs : les notions de réussite et d'échec y contribuent également de manière active.

### 3.2) « *Collins got the block in and clears* » : réussite et échec dans la description

En évoquant le verbe *find*, nous avons expliqué que le fait de marquer l'atteinte d'un objectif permet implicitement de souligner que l'action effectuée par le joueur est délibérée. Or, nous allons montrer que cette stratégie dépasse largement le cadre de ce seul verbe et qu'elle est en réalité omniprésente dans le corpus.

De même que nous avons noté que les commentateurs utilisent assez peu des verbes comme *want*, *intend*, *try* ou *wish* que nous pouvons considérer comme les vecteurs les plus archétypaux de la volition, il apparaît que les verbes les plus spécialisés dans l'expression de la réussite et de l'échec, à savoir *manage*, *succeed* ou encore *fail*, sont extrêmement rares dans le corpus. Dans RUGBY2, seul *manage* apparaît, à trois reprises ; dans FOOT et RUGBY1, ces trois verbes ne comptent aucune occurrence. Un autre verbe a la faveur des commentateurs sportifs dans notre corpus : il s'agit de *get in*, qui entre souvent dans la construction de la périphrase déverbale, à l'image d'énoncés comme « *Simon Davies gets the challenge in* », « *Collins got the block in and clears* » ou « *Steven Davis got the challenge in* ».

Puisque nous avons déjà décrit en détail le processus de nominalisation des procès, nous ne jugeons pas nécessaire de reconstituer la genèse de cette structure. Nous pouvons nous contenter de souligner que la synthèse permet à l'énonciateur de mettre le procès au second plan énonciatif et, dans une dernière étape, de le réattribuer au sujet-agent par le biais du verbe *get in*, qui exprime de ce fait un jugement *a posteriori* sur le procès, à l'image de *find*. Si cette configuration syntaxique est désormais familière, il faut en revanche insister sur le fait que c'est, d'une certaine manière, son caractère redondant qui permet à l'énonciateur d'exprimer l'intention du joueur. Nous pouvons en effet considérer que la validation d'une relation prédicative implique sa réussite : si nous lisons *John is reading a book* ou *I baked a*

*cake*, nous supposons par défaut qu'aucun obstacle ne vient s'opposer à la volonté des sujets. De même, nous pourrions estimer qu'il n'y a pas de différence sur le plan sémantique entre « *Collins got the block in* » et *Collins blocked the ball*, puisque nous comprenons dans les deux cas que le procès <*Collins-block the ball*> est validé, grâce à la conjugaison du verbe et sa localisation par rapport à l'instant d'énonciation. Néanmoins, il est important de noter que la structure *get in* indique que l'interception du ballon a fait l'objet d'une tentative de la part du sujet-agent – tentative couronnée de succès – alors que rien dans le second énoncé ne nous permet de savoir si l'interception était délibérée ou fortuite. Pour le démontrer, il suffit d'opérer une manipulation très simple, en l'occurrence d'insérer l'adverbe *accidentally* dans les deux énoncés qui précèdent : nous constatons en effet que *Collins accidentally blocked the ball* ne pose aucun problème de recevabilité alors que ?*Collins accidentally got the block in* paraît douteux à cause du conflit manifeste entre les contenus sémantiques de l'adverbe et du verbe. La périphrase déverbale avec *get in* permet par conséquent à l'énonciateur d'indiquer aux téléspectateurs, de manière très synthétique, que l'action accomplie par le joueur coïncide avec son intention de départ – en d'autres termes, que le joueur contrôle pleinement la situation et que son geste n'est en rien fortuit<sup>16</sup>.

*Get in* n'est pas le seul à marquer l'intention de l'agent dans les périphrases déverbales, même s'il est indéniablement le verbe où ce phénomène est le plus frappant. Nous soutenons en effet que l'emploi de *make* dans des énoncés comme « *Elliott making that run* » ou « *James Quinn in the middle making that run* » relève d'une démarche similaire. Pour l'illustrer, le plus simple est à nouveau de comparer ces énoncés avec leurs contreparties non périphrastiques, à savoir *Elliott is running* et *James Quinn is running*<sup>17</sup>. Pour que la différence entre ces formes équivalentes apparaisse clairement, il est indispensable de rappeler que le fonctionnement discontinu d'un nom signifie généralement qu'on assigne des limites à son référent. Dans le cas de *run*, il semblerait que ces limites correspondent à celles du début et de la fin de la course – autrement dit, au point de départ et d'arrivée du joueur ; en d'autres termes, tandis que le verbe *run* fait référence à un type d'activité physique, le nom *run* renvoie à une course précise, par exemple à un appel de balle (c'est-à-dire une course effectuée par un joueur pour signifier qu'il attend le ballon). Le fait que cette course soit circonscrite dans le temps et l'espace laisse en outre penser qu'elle est motivée – ce que la

---

<sup>16</sup> J.-R. Lapaire et W. Rotgé notent d'ailleurs que la préposition *in* marque souvent la maîtrise, sans doute parce qu'elle exprime une relation d'inclusion : lorsqu'un sujet a un objet dans sa sphère personnelle ou le fait entrer dans celle-ci, cela implique logiquement qu'il en a le contrôle. (1998 : 94).

<sup>17</sup> Nous nous abstenons de commenter l'absence d'auxiliaire devant les verbes *running* dans les énoncés tirés du corpus dans la mesure où nous l'avons déjà fait dans le premier chapitre (section 3.3).

comparaison d'énoncés comme *I ran this morning* et *I went for a run this morning* met clairement en lumière (on est susceptible de se demander pourquoi le sujet a été amené à courir dans le premier cas alors que dans le second cas il est évident que la course entre dans la pratique sportive du sujet). L'insertion du verbe *make* dans l'énoncé a pour effet de renforcer cette impression, même s'il est erroné d'affirmer que *make* exprime l'intention du sujet à proprement parler – nous trouvons facilement des exemples prouvant le contraire, à l'image de *he made a mistake* ou de *the pain made her cry*. Son contenu sémantique est très faible, en réalité : comme l'affirme Geneviève Girard-Gillet, « l'utilisation de *make* en anglais suggère le déclenchement d'un certain procès » (2006 : 56). Si nous estimons que *make* permet aux commentateurs de souligner l'intention du sujet dans les énoncés ci-dessus, c'est que nous défendons l'idée que le complément d'objet direct du verbe détermine en grande partie la participation du sujet au procès ; dès lors, à moins que cet objet implique par définition une absence d'intention chez le sujet (comme cela peut être le cas de *mistake*) ou que l'énonciateur apporte une précision à propos de l'implication du sujet (par exemple, *I didn't intend to make a scene*), il n'y a aucune raison de penser que le sujet ne déclenche pas ce procès de manière délibérée.

D'une certaine façon, nous pourrions aller jusqu'à dire que le simple fait de présenter un procès sous forme nominalisée revient au fond à souligner son caractère intentionnel. En choisissant de dire « *it's a good flick-on by Hartson to Simon Davies* » plutôt que *Hartson flicks the ball on to Simon Davies*, l'énonciateur ne s'intéresse qu'à la nature du geste. Conformément à la valeur de l'article indéfini<sup>18</sup>, le geste effectué par l'agent John Hartson est présenté comme étant membre d'une classe ; le commentateur reconnaît donc implicitement son existence dans le domaine du football. Dans cette perspective, la nominalisation du procès laisse entendre que l'acte physique dont les téléspectateurs sont témoins n'est pas accidentel et qu'il fait partie du bagage technique dont dispose tout joueur de football (ce que confirme d'ailleurs la présence de l'adjectif *good* devant le nom) : c'est pourquoi nous estimons que cette tournure se prête particulièrement à la description d'actions ayant un caractère délibéré, tactique.

Pour clore cette série de remarques sur la capacité des périphrases déverbaux à mettre l'accent sur le caractère intentionnel des actions effectuées par les joueurs, nous nous intéressons à présent au verbe *have*, qui apparaît fréquemment suivi de noms déverbaux comme *shot* (« *Jonny Wilkinson to have an early shot at goal* » et « *it gave him the chance to*

---

<sup>18</sup> Il est généralement admis que l'article indéfini *a* permet d'opérer l'extraction d'une occurrence parmi une classe d'individus.

*look up and have a shot against the keeper* »), *throw* (« *the English side can have a throw to the line-out* ») ou encore *charge* (« *Dennis Leamy tries to have a charge at the half-backs* »)<sup>19</sup>.

L'affinité entre le verbe *have* et les noms déverbaux a été largement commentée par les linguistes. À l'instar d'Anna Wierzbicka (1988) ou Jean-Claude Souesme (2008), la plupart des études dont cette structure a fait l'objet visent essentiellement à établir les raisons pour lesquelles de nombreux verbes refusent d'entrer dans cette configuration : nous savons ainsi que la structure *have a drink* est tout à fait recevable en anglais alors que *\*have an eat*, qui paraît lui être en tous points similaire (et qu'un locuteur francophone serait peut-être tenté d'accepter comme l'équivalent de « manger un bout », de même que l'on traduit volontiers *have a drink* par « boire un coup »), n'est pas attestée. Notre objectif étant plus modestement de mettre en lumière l'effet produit par les tournures repérées dans le corpus, nous nous contenterons d'évoquer rapidement les principales observations des auteurs sans entrer dans le détail de leurs analyses.

En premier lieu, J.-C. Souesme note à propos de cette construction qu'elle implique que « **l'occurrence du procès, bien que située, avec ses propres coordonnées énonciatives** (cf. *here, now*), **doive être envisagée sur le plan qualitatif** » (*ibid.* : 179) et ajoute que « **tout élément contextuel qui conduirait à envisager l'occurrence du procès marquée par le prédicat sur le plan quantitatif rendra l'énoncé irrecevable** » (*ibid.*), confirmant l'idée désormais familière que les procès ainsi nominalisés sont envisagés pour eux-mêmes et que les conditions de leur réalisation sont mises en mémoire. J.-C. Souesme soulève un autre aspect essentiel de cette périphrase : « la périphrase en *have a* ne peut être employée que si l'occurrence revêt une **valeur qualitative au niveau expérientiel pour le sujet de l'énoncé** » (*ibid.* : 182).

Cette affirmation rejoint l'interprétation de l'auxiliaire *have* que propose P. Cotte, pour qui l'information apportée par *have* à propos du rapport d'inclusion du sujet fait l'objet d'un dépassement et vaut essentiellement pour son incidence sur le sujet, contrairement à des verbes tels que *possess* ou *own* qui expriment la possession de manière spécialisée ; elle explique en grande partie la stratégie qui sous-tend l'utilisation de cette structure par les commentateurs sportifs. Nous prenons le cas de « *have a shot* » dans « *it gave him a chance to look up and have a shot against the keeper* », énoncé qui constitue selon nous la réélaboration

---

<sup>19</sup> Nous écartons délibérément des périphrases déverbales comme *have a look*, bien qu'elle apparaisse à plusieurs reprises dans le corpus, dans la mesure où elles ne participent pas de la description des actions mais plutôt de l'interaction entre les commentateurs.

de *it gave him a chance to look up and shoot against the keeper*. Tout comme le nom déverbal *run*, analysé plus tôt, nous avançons que le référent du nom *shot* se voit fixer des limites spatio-temporelles par l'énonciateur : un tir commence au moment où le joueur frappe le ballon et s'arrête lorsque le ballon perd sa vitesse ou est intercepté. Surtout, la réattribution du procès au sujet par le biais du verbe *have* fait qu'il est envisagé du point de vue de son incidence sur le joueur : tandis que *shoot* ne fait que caractériser un type d'action, « *have a shot* » implique que le référent du pronom *him* (le nord-irlandais Keith Gillespie) peut tirer un bénéfice de cette frappe, qu'il a quelque chose à y gagner<sup>20</sup>. La frappe de Keith Gillespie, qui a permis à l'Irlande du Nord de revenir à égalité avec le Pays de Galles, est ainsi présentée comme un acte motivé qui a été accompli par un sujet ayant su faire preuve d'opportunité – idée que l'expression *it gave him a chance* renforce clairement dans l'énoncé. Nous pouvons donc en conclure que la périphrase *have a shot* permet à l'énonciateur de dépasser la dimension strictement physique du procès pour mettre l'accent sur sa part cognitive, comme s'il n'était pertinent de la décrire que pour mettre au jour les motivations du joueur en question.

Jusqu'à présent, nous n'avons évoqué que les structures à travers lesquelles les commentateurs signalent aux téléspectateurs la réussite de l'action entreprise par les joueurs ; nous constatons que les commentateurs observent une démarche similaire pour décrire les tentatives qui ne sont pas couronnées de succès.

Sans surprise, les verbes *fail*, *manage* ou *succeed* n'apparaissent pas plus fréquemment pour exprimer l'échec des tentatives que leur réussite. Le corpus révèle que les commentateurs ont surtout recours à l'auxiliaire modal *can* à la forme négative, au point qu'il paraît plus pertinent de dire que c'est la non-réussite des actions qui est donnée à voir. Ce phénomène apparaît clairement dans ces trois passages :

[138] **Jonathan Pearce:** Johnson, Craigan forward, looking for James Quinn, Delaney away, Davies, Gillespie **couldn't get it cleanly**, he was fouled.

[139] **Jonathan Pearce:** Elliott, and fouled by Simon Davies. Capaldi with the free kick then, for Northern Ireland. twenty-five minutes gone, no goals. in the air by Partridge. Fletcher finds Hartson. **can't control a high, awkward, bouncing ball**.

[140] **Eddie Butler:** Gordon D'Arcy **couldn't get there**, Girvan Dempsey... (*showing referee*) confirmation by Romain Poite, Strettle on the scoreboard. first game, first try.

<sup>20</sup> Il n'est pas surprenant, dans cette perspective, qu'elle prenne parfois le sens de « tenter sa chance » en anglais (comme dans l'exemple *I've got a good mind to have a shot at it myself* que nous empruntons à Somerset Maugham dans *Theatre*), au même titre que d'autres expressions construites sur la même configuration, comme *have a go*, *have a try*, ou encore *have a crack*.

Comme pour les verbes évoqués précédemment, l'impression d'intentionnalité que dégagent les énoncés ci-dessus découle directement du fait que le modal *can* marque ici la non-possibilité matérielle. Si nous le remplaçons par l'auxiliaire *do*, nous obtenons des énoncés parfaitement recevables d'un point de vue grammatical mais beaucoup plus imprécis sur le plan sémantique : pour prendre l'exemple [138], il est impossible de déterminer, à partir de *Gillespie didn't get it cleanly*, si Keith Gillespie a essayé de recevoir la balle proprement. Le modal *can*, en revanche, implique systématiquement une tentative : pour reprendre le même cas, « *Gillespie couldn't get it cleanly* » présuppose *Gillespie tried to get it cleanly*.

Avant de passer au point suivant de notre étude, une question se pose : compte tenu de la nature des sports comme le rugby et le football, où il faut à la fois tenter de marquer des points et barrer la route à son adversaire, pourquoi les exemples dans lesquels les commentateurs expriment l'intention des joueurs lors de tentatives manquées sont-ils bien moins nombreux que les cas comme « *Richard Duffy gets the challenge in* », où l'action est couronnée de succès ?

Plusieurs explications peuvent être apportées pour justifier ce déséquilibre. Tout d'abord, nous pouvons avancer qu'il est beaucoup plus compliqué de séparer ce qui relève du fortuit de ce qui est délibéré lorsque les tentatives des joueurs échouent que lorsqu'elles sont conformes à leurs intentions. Nous imaginons qu'un joueur envoie le ballon en touche : pour peu qu'il en tire un bénéfice évident, comme c'est parfois le cas au rugby, il est relativement aisé pour le commentateur d'affirmer que l'intention du joueur était précisément d'envoyer le ballon au-delà de la ligne de touche – c'est-à-dire qu'il y a coïncidence entre la représentation mentale de l'acte et sa contrepartie matérielle. Si, en revanche, quelque chose laisse à penser que ce n'était pas l'intention du joueur d'envoyer le ballon en touche (parce qu'il n'avait rien à y gagner, parce que le tir paraissait mal exécuté ou parce que le joueur en question a l'air mécontent), le commentateur est contraint d'envisager une multitude d'intentions possibles et de n'en retenir qu'une seule : peut-être visait-il l'un de ses coéquipiers, ou bien cherchait-il simplement à sortir le ballon de la zone où il se trouvait ? En d'autres termes, l'expression de l'intention des joueurs est d'autant plus spéculative dans ce contexte que les commentateurs ne disposent que de très peu d'éléments matériels pour deviner l'intention originelle du joueur. Les intentions qu'ils attribuent aux joueurs sont forcément invérifiables – à moins de les interroger à l'issue de la rencontre, comme cela se fait parfois lorsqu'un but improbable est marqué. La complexité de cette mission apparaît encore plus clairement lorsqu'on se représente les téléspectateurs néophytes, notamment les plus jeunes, qui se demandent

pourquoi tel joueur a tiré au-dessus du but : l'esprit humain tend naturellement à considérer les actes comme étant motivés et a par conséquent plus de difficultés à traiter ceux qui sont fortuits.

Surtout, le fait qu'une action échoue implique qu'il y a un décalage entre le procès tel que le joueur se le représente et sa contrepartie matérielle. Alors que, quand un commentateur dit « *Collins got the block in* », ce sont à la fois l'action et l'intention du joueur qui sont décrites (ces dernières étant identiques), un énoncé comme « *Simon Davies, couldn't find Robert Earnshaw* » ne contient aucune indication sur ce qui se passe sur le terrain : l'énonciateur explique seulement ce que le joueur aurait vraisemblablement souhaité qu'il advînt. Or, il ne faut pas oublier que les commentateurs sportifs s'intéressent avant tout à ce qui se passe sur le terrain : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les intentions des joueurs en cas d'échec soient plus rarement évoquées dans le corpus, du fait de leur caractère intrinsèquement hypothétique et virtuel.

À présent, nous allons montrer que, parmi les outils linguistiques susceptibles de permettre aux commentateurs de mettre en évidence les intentions qui sous-tendent les actions, la contribution des prépositions ne doit pas être négligée.

### 3.3) « *Towards Hartson, away by Davis* » : la contribution des prépositions

Nous savons que les prépositions ont la capacité de modifier le sens d'un verbe<sup>21</sup>. Si, dans le cas des verbes à particule, le sens de l'ensemble ne correspond pas à la somme des contenus sémantiques des deux termes (il est difficile, par exemple, d'établir un rapport entre le sens de *keep on*, qui signifie « continuer », et les significations respectives du verbe et de la préposition), elles entretiennent souvent un rapport de complémentarité avec le verbe qu'elles déterminent : ainsi, dans les énoncés « *punched away only as far as Hartson* » et « *Murdock's in there, headed away by Delaney* », nous pouvons considérer que les verbes *punch* et *head* indiquent le moyen mis en œuvre par le joueur (en l'occurrence, la partie du corps sollicitée) tandis que la préposition *away* exprime le résultat de l'acte accompli par l'agent. Cette

---

<sup>21</sup> Nous prenons le parti de rassembler les prépositions, les adverbes et des particules, sous l'étiquette de « prépositions ». La différence entre ces trois catégories est d'ordre syntaxique : elle dépend de la nature grammaticale de l'élément à droite. Compte tenu du caractère atypique des commentaires sportifs télévisés sur le plan syntaxique, nous estimons qu'établir le statut de *on*, *away* ou *towards* dans notre corpus serait une tâche extrêmement difficile dont le résultat n'aurait pas de véritable intérêt pour notre thèse.

complémentarité apparaît d'ailleurs clairement dans l'équivalent en français de cet énoncé, puisqu'on traduit volontiers ces verbes à particule par « dégager du poing » et « dégager de la tête », où l'on constate que le moyen et le résultat sont exprimés dans l'ordre inverse de l'anglais, comme c'est généralement le cas<sup>22</sup>.

Nous souhaitons nous arrêter sur certaines structures qui apparaissent très fréquemment dans le corpus et dans lesquelles des syntagmes prépositionnels apparaissent entre deux intonations montantes – ce qui n'est pas sans rappeler les noms-propositions évoqués plus haut. Ces tournures, qui vont à l'encontre du canon grammatical anglais du fait de l'absence de verbe dans ces propositions indépendantes, concernent principalement les prépositions *away* (comme dans les exemples « *a hanging cross, and away by Duffy under pressure* », « *Craigian away, Davis loses out* », « *Davies challenged Murdock, away by Capaldi* » ou encore « *Capaldi's long throw, Jones half away* »), *forward* (« *forward by Duff* », « *Craigian forward, looking for James Quinn* » ou « *forward by Capaldi, launches it to Quinn* ») et *to* (« *Hartson, back to Giggs* », « *Back, quickly to Vickery* », « *Wilkinson, to Farrell* » ou « *Ellis, Shane Horgan, in field to Dempsey* »), bien que d'autres prépositions apparaissent également dans cette configuration syntaxique, à l'image de *on* (« *looking for Quinn, on by Murdock* ») ou *towards* (« *O'Gara, O'Driscoll, towards Strettle the newcomer* »).

En plus de leurs propriétés syntaxiques, ces syntagmes prépositionnels ont ceci de commun qu'il suffit parfois d'ajouter un verbe pour rendre ces propositions recevables sans pour autant altérer leur signification. Comme pour la préposition *away*, des verbes comme *head*, *punch* ou *kick* font en général très bien l'affaire – à condition parfois de réintroduire un complément d'objet direct dans la structure de surface ; nous obtenons ainsi des énoncés comme *Craigian heads the ball forward, looking for James Quinn, Hartson, kicks it back to Giggs* ou encore *looking for Quinn, Murdock flicks it on*.

Au vu de ce qui précède, il nous paraît tout naturel de nous demander pourquoi les commentateurs sportifs ont si volontiers recours à ces structures alors qu'elles vont à l'encontre des normes de la grammaire anglaise et que, comme nous l'avons souligné dans la deuxième partie (chapitre 2), la rareté des verbes conjugués est l'un des facteurs qui permettent d'expliquer l'opacité de certains passages du corpus.

Il paraît légitime d'affirmer que les commentateurs sportifs relèguent au second plan énonciatif les moyens mis en œuvre par les joueurs pour accomplir une action parce qu'ils

---

<sup>22</sup> C'est la raison pour laquelle le procédé généralement préconisé pour la traduction de ces verbes à particule s'appelle « chassé-croisé ».

s'intéressent avant tout aux résultats obtenus ; ainsi, *away* permet à l'énonciateur d'indiquer aux téléspectateurs, de la manière la plus synthétique qui soit, que le joueur a envoyé le ballon au loin. Cette hypothèse est corroborée par le fait que les commentateurs sportifs ont parfois recours au verbe *clear away*, qui apparaît à six reprises dans l'extrait FOOT (comme dans les énoncés « *the Belfast boy clears it away* », « *this is Gillespie, blocked and cleared away by Partridge* », « *that's Fletcher, cleared away though*, ou « *this is Quinn, got it down but cleared away by Partridge* », pour ne donner que trois exemples). En effet, le verbe *clear away* se distingue de verbes tels que *punch away* et *head away* par le fait qu'il ne dit rien du moyen mis en œuvre par le joueur : le sémantisme de *clear* contient seulement l'idée que l'on débarrasse un espace donné de quelque chose, que ce soit au sens propre (comme dans *she cleared the table*) ou au sens figuré (à l'instar de *we need to clear the air*, que l'on traduira volontiers par « il faut tirer les choses au clair »). En d'autres termes, alors que le verbe et la préposition sont complémentaires dans *punch away* et *head away*, c'est plutôt une relation de redondance que *clear* et *away* semblent entretenir, à l'image de l'équivalent en français « dégager le ballon au loin » ; nous remarquons d'ailleurs que les commentateurs sportifs utilisent très souvent le verbe *clear* sans la préposition, comme dans les exemples « *Collins got the block in and clears* » et « *you need someone just to stand up, lay it off and clear it* », sans que le sens soit réellement différent, ce qui prouve une nouvelle fois que le versant physique des procès est très largement éludé par les commentateurs, comme nous l'avons montré tout au long de ce chapitre.

Toutefois, nous estimons que la contribution sémantique de la préposition *away* est plus subtile : après tout, il est indéniable que, lorsqu'on donne un coup de pied ou de tête dans un ballon, ce dernier va nécessairement s'éloigner de nous. De ce fait, nous avançons que les commentateurs utilisent plutôt la préposition *away* pour marquer la volonté de l'agent d'expulser le ballon en dehors d'une zone donnée, sans destination particulière, plutôt que le résultat du geste du joueur. L'énoncé « *Capaldi's long throw, Jones half away* » confirme selon nous la justesse de cette hypothèse : en effet, si *away* marque l'éloignement, alors l'insertion du quantifieur *half* devant la préposition est absurde dans la mesure où l'éloignement du ballon n'est pas affaire de gradient – soit il s'éloigne, soit il est immobile. En revanche, si l'on considère que la préposition marque la visée du joueur (en l'occurrence, Steve Jones), alors le sens de *half* apparaît clairement : il permet à Jonathan Pearce d'indiquer que l'objectif visé par le joueur, à savoir dégager le ballon aussi loin que possible, n'a été atteint que partiellement. La même logique est à l'œuvre dans l'énoncé « *punched away only*

*as far as Hartson* », dans lequel l'adverbe *only* signale que le commentateur considère que le dégagement effectué par le gardien nord-irlandais n'est pas d'une grande efficacité.

Il s'agit à présent de déterminer si, comme *away*, les autres prépositions fonctionnant sans verbe servent à exprimer l'intention du sujet. Pour tenter de répondre à cette question, nous nous arrêtons sur le cas de la préposition *to* dans les énoncés « *Wilkinson, to Farrell* » ou « *Back, quickly to Vickery* ». Le contenu sémantique de *to* est particulièrement faible : il indique typiquement un déplacement, un changement de position<sup>23</sup>. Avec un verbe trivalent, cette préposition sert à introduire le bénéficiaire du procès, qui occupe la fonction grammaticale de complément d'objet indirect du verbe ; il n'est donc pas surprenant que *to* soit utilisé, dans le contexte de sports collectifs comme le rugby ou le football, pour indiquer le passage du ballon d'un joueur à un autre, comme en témoignent les noms propres qu'elle relie.

Plus précisément, nous estimons que la préposition *to* marque une transmission délibérée du ballon ; pour s'en convaincre, il suffit de consulter le corpus, qui révèle que les joueurs concernés sont toujours coéquipiers. Dès lors, nous affirmons que le rôle de *to* (et des autres prépositions mentionnées plus haut, comme *on* ou *forward*) dans ces syntagmes prépositionnels indépendants s'apparente à celui de *away* : la préposition permet aux commentateurs de se concentrer sur les intentions des participants – en l'occurrence, sur leur volonté d'adresser le ballon à l'un de leurs partenaires.

La contribution de ces prépositions au sens de ces propositions est telle qu'il n'est pas surprenant que des structures grammaticales atypiques comme « *Craigian away* » ou « *on by Murdock* » soient acceptables dans le contexte des commentaires sportifs télévisés : non seulement les images offrent aux commentateurs la possibilité de ne pas toujours décrire le moyen mis en œuvre par les joueurs pour atteindre leurs objectifs, mais en plus les prépositions prennent en charge le rôle généralement joué par le verbe. La traduction de ces énoncés en français met ce phénomène en évidence, puisque nous constatons qu'il est souvent nécessaire de passer d'une préposition dans la langue-source à un verbe dans la langue-cible : « *Craigian away* » donne ainsi « Craigian dégage », « *on by Murdock* » donne « Murdock prolonge », tandis que « *Wilkinson, to Farrell* » devient « Wilkinson passe à Farrell ». Nous rappelons au passage que la proximité entre les prépositions et les verbes est un phénomène avéré. Nous savons que certaines prépositions sont dérivées de verbes, à l'image de *past*, qui a

---

<sup>23</sup> À l'image de *do* ou *have* qui, selon nombre de linguistes, ont acquis le statut d'auxiliaire grâce à la pauvreté de leur sémantisme, il y a de grandes chances pour que ce soit le caractère indéterminé de la localisation opérée par la préposition *to* qui explique pourquoi elle a pu acquérir un rôle grammatical, notamment pour la construction de l'infinitif et l'expression du but.

pour origine le participe passé du verbe *pass*, mais aussi de mots comme *concerning*, *regarding*, *following* ou *including*, que certains linguistes comme Ekkehard König et Bernd Kortmann qualifient de « *deverbal prepositions* » (1992 : *passim*). Par ailleurs, il arrive que certaines prépositions fonctionnent sans verbe, notamment dans la langue familière : c'est le cas de *in* et *out*, notamment lorsqu'elles sont associées à *want* comme dans les exemples *I had enough of Vegas and wanted out* ou *Mike insisted, saying he wanted in now*.

Nous pourrions envisager, comme nous avons déjà été amené à le faire, l'hypothèse d'une ellipse verbale dans ces propositions indépendantes. Nous estimons cependant qu'il importe peu pour notre étude qu'il y ait ou non un verbe dans les strates souterraines de l'énoncé : le fait est que ces prépositions concentrent l'essentiel du message que l'énonciateur souhaite transmettre aux téléspectateurs et qu'il porte sur les intentions qui sous-tendent les actions entreprises par les joueurs. Il faut d'ailleurs noter que l'absence de verbes dans ces structures ne signifie pas nécessairement que les commentateurs ne disent rien de la manière dont les joueurs transmettent le ballon ou le dégagent : de même qu'il arrive que la préposition *away* détermine des verbes comme *head* ou *punch*, nous observons dans le corpus que *to* est parfois précédé d'un adverbe, comme dans « *Back, quickly to Vickery* » (où l'énonciateur souligne la rapidité de la passe), d'un adjectif et d'un adverbe, comme dans « *high back to James Quinn* » (où le commentateur signale à la fois qu'il s'agit d'une passe haute et que Quinn était auparavant en possession du ballon), voire d'un verbe et d'un complément d'objet direct, comme dans « *Johnson, prodding a pass to Healy* » (où *prod* suggère que Johnson a touché le ballon du bout du pied). Une fois de plus, il paraît légitime d'affirmer que, dans la mesure où la description des gestes des joueurs est rendue quelque peu accessoire par les images, les remarques des commentateurs sur les déplacements et les gestes des joueurs ont d'autant plus de poids : nous estimons en effet que la dimension physique du jeu n'est évoquée que lorsqu'elle a une saillance certaine pour les commentateurs.

Plus que jamais, le travail de préconstruction que les commentateurs opèrent en s'appuyant sur les images apparaît comme le garant de la légitimité des commentaires sportifs télévisés, au sens où il leur permet de se concentrer sur les phénomènes que les téléspectateurs ne peuvent voir de leurs propres yeux. Sachant qu'il n'est possible d'élucider les intentions sur lesquelles reposent les actions d'un individu qu'à condition de le connaître suffisamment bien pour pouvoir reconstruire son cheminement intellectuel, il n'est pas surprenant que cette tâche occupe une place aussi prépondérante dans les commentaires sportifs télévisés. L'emploi du nom déverbal *throw* dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2 nous paraît assez

éloquent à cet égard. Autant il n'est employé qu'à une seule occasion pour désigner une passe dans le jeu, autant il apparaît près d'une dizaine de fois lorsqu'une touche est sur le point de se jouer, à l'image de « *that was an Irish throw won again by O'Connell* », « *Ireland have this throw that close to the goal line* » ou « *England will have a chance to attack the Irish throw* ». La question est de savoir ce qui justifie que les commentateurs aient subitement recours à ce terme qui, comme nous l'avons expliqué, aborde le procès de manière strictement physique. Nous avançons que cela est directement lié au fait que les touches sont des phases de jeu très codifiées où les possibilités qui s'offrent au lanceur sont extrêmement restreintes (les règles du rugby prévoient que le talonneur doit lancer le ballon dans le couloir formé par les avants des deux équipes), ce qui tend à rendre son comportement particulièrement prévisible. Nous comprenons ainsi que les commentateurs ne se concentrent pas spécifiquement sur la dimension cognitive des procès lorsqu'ils décrivent ces phases bien spécifiques, dans la mesure où nous pouvons considérer que plus les possibilités qui s'offrent aux joueurs sont nombreuses, plus leur comportement et leurs intentions sont difficiles à interpréter. Au fond, cet exemple corrobore l'hypothèse émise précédemment, à savoir que les propriétés formelles de la description, bien qu'elles aillent souvent à l'encontre de principes fondamentaux de la grammaire anglaise, témoignent d'une volonté de permettre aux téléspectateurs de prendre la pleine mesure de ce qui se joue sous leurs yeux. Or, nous observons que les commentateurs considèrent que la dimension physique des actions commentées n'est que la partie émergée de l'iceberg et qu'ils cherchent à montrer le drame qui se joue à chaque instant dans l'esprit des protagonistes.

Nous nous penchons maintenant sur la dimension critique de la description des actions, qui constitue selon nous l'une des principales caractéristiques des commentaires sportifs télévisés.

#### **4) « *Terrific strike by Davies* » : description et évaluation**

La préconstruction joue un rôle crucial dans la description, car elle permet d'occulter les éléments que les commentateurs ne jugent pas pertinents et, à l'inverse, de mettre en relief ceux qui ont une certaine saillance à leurs yeux. De ce fait, l'utilisation dans le corpus des noms ou des verbes qui renvoient à des actions physiques s'avère particulièrement

intéressante à étudier, parce qu'ils abordent les procès sous un angle qui intéresse peu les commentateurs.

Les noms déverbaux que nous avons évoqués jusqu'à présent sont très souvent précédés d'adjectifs évaluatifs, c'est-à-dire qui expriment un jugement subjectif sur les référents des noms qu'ils modifient. C'est le cas, dans l'extrait RUGBY2, de la majorité des occurrences des noms *kick* (à l'instar d'énoncés comme « *well that's a terrible kick he's made, seven yards* », « *O'Gara, good kick, quickly taken by Olly Morgan* » ou « *well that was a pointless kick, because you had two front-rowers out there* ») et *tackle* (« *that's a good tackle by Magnus Lund* », « *good catch, good tackle by Gordon D'Arcy but mark was made* » ou encore « *oh, that's a brilliant tackle! fantastic tackle, but Ireland are coming through again* »).

La récurrence des adjectifs évaluatifs devant les noms déverbaux, que nous avons déjà signalée lors de notre étude des syntagmes nominaux « *good take by Danny Grewcock* » et « *terrific strike by Davies* », mérite qu'on s'y arrête. Sachant que nous considérons que ces structures sont la réélaboration de formes verbales, la question est de savoir en quoi ces syntagmes nominaux diffèrent de leurs gloses (pour reprendre les exemples que nous venons de donner, *Danny Grewcock took it well* et *Davies struck it terrifically*), eu égard au jugement émis sur le procès. Y répondre implique de délimiter aussi clairement que possible la portée du jugement évaluatif dans les énoncés ci-dessus, ce que nous tentons de faire dès à présent en nous appuyant sur l'énoncé « *terrific strike by Davies* », que nous jugeons particulièrement éloquent.

Nous savons qu'en conjuguant un verbe l'énonciateur inscrit dans le réel un procès qui n'existait jusqu'alors que dans son esprit. Un certain nombre d'informations sont ainsi données sur les conditions de l'actualisation du procès : ainsi, dans le cas de « *Davies struck it terrifically* », le temps grammatical choisi par l'énonciateur signale que la relation prédicative <*Davies-strike it*> (dans laquelle le pronom *it* renvoie selon toute vraisemblance au ballon) est antérieure à l'instant d'énonciation, tandis que l'aspect simple indique que l'énonciateur envisage le procès dans son ensemble, sans point de vue particulier. L'adverbe *terrifically*, comme nous l'avons noté, exprime le jugement de l'énonciateur sur cette relation prédicative, de telle sorte que l'énoncé peut être glosé par *the way Davies struck the ball was terrific*, où l'énonciateur se concentre très spécifiquement sur la qualité du contact entre le pied du joueur et le ballon.

La portée du jugement est sensiblement différente dans le syntagme « *terrific strike by Davies* ». Comme nous l'avons expliqué en présentant la genèse d'énoncés similaires, la

nominalisation fait la synthèse des informations que nous venons d'évoquer, en particulier les rôles actanciels qu'elle implique. Surtout, elle permet un changement de point de vue sur le procès, car il ne s'agit plus de s'intéresser aux conditions de la réalisation du geste : le passage du verbe au nom permet de stabiliser le procès et d'affirmer son appartenance à une classe dont les membres partagent des qualités clairement identifiables. En d'autres termes, le commentateur indique dans « *terrific strike by Davies* » que l'action de Davies a toutes les qualités que l'on attend d'une frappe, à savoir le fait d'être cadrée et suffisamment puissante pour tromper le gardien adverse. Dans la glose *Davies struck it terrifically*, l'énonciateur semble envisager le procès dans ce qu'il a de plus mécanique ; le contraste qu'elle offre avec l'énoncé de départ permet ainsi de prendre conscience que l'attention de Jonathan Pearce porte moins sur l'exécution du geste que sur son efficacité. Nous pourrions d'ailleurs imaginer un énoncé comme *he didn't hit the ball well but it was still a terrific strike*, énoncé dont l'acceptabilité montre que les jugements formulés par l'énonciateur dans l'énoncé de départ et dans sa glose sont de nature différente ; de même, il ne nous paraît pas absurde de soutenir qu'on peut parfaitement frapper la balle sans pour autant réussir une frappe parfaite. D'une manière générale, nous pouvons affirmer que le jugement exprimé par un adjectif n'est pas le même que celui que porte son équivalent adverbial, du fait de la différence fondamentale entre le nom et le verbe : tandis que le second renvoie spécifiquement à un événement, le premier stabilise le procès et le détache de ses particularités pour l'envisager sous un jour qualitatif.

Nous notons également que la syntaxe de syntagmes nominaux comme « *good take by Danny Grewcock* » ou « *that's a good tackle by Magnus Lund* » permet de mettre en valeur le jugement de l'énonciateur sur le procès puisque les noms *take* et *tackle*, que l'adjectif *good* modifie, constituent les noyaux des syntagmes nominaux dans lesquels ils apparaissent, alors que dans leurs contreparties verbales *Danny Grewcock took it well* et *Magnus Lund tackled well* l'adverbe est le seul adjectif de l'énoncé, c'est-à-dire le seul élément qu'il est possible d'effacer sans pour autant porter atteinte à la recevabilité de l'ensemble. D'un point de vue syntaxique, la nominalisation du procès représente en quelque sorte une promotion pour le jugement de l'énonciateur ; le recours à la nominalisation apparaît ainsi motivé, dans la mesure où les effets de sens de l'énoncé sont intimement liés à la forme retenue par le commentateur.

Il faut également noter que cette stratégie énonciative ne repose pas uniquement sur l'utilisation de noms comme *tackle*, *strike*, *block* ou *run*, même si leur proximité avec les

noms non dérivés (il est souvent possible de leur faire porter la marque du pluriel, à l'image de l'énoncé *two good blocks by Delaney* qui ne pose aucun problème d'acceptabilité) les rend particulièrement faciles à manipuler. Le corpus montre ainsi que les commentateurs n'hésitent pas à mettre un adjectif évaluatif devant un procès nominalisé par le biais du suffixe *-ing*, comme c'est le cas dans l'énoncé « *good play from Gillespie, great tracking back, seeing the danger and helping out* », tiré de l'extrait FOOT, ou de « *oh, good picking-up job by Martin Corry* » dans RUGBY2. Sur le plan de leur genèse, ces énoncés sont bien plus complexes que leurs contreparties verbales *Gillespie tracked back greatly* et *Martin Corry picked up well* ; nous constatons notamment dans le second exemple que le procès <*Martin Corry-pick up*> est nominalisé, puis utilisé comme adjectif épithète devant le nom *job*. Le fait que ces configurations syntaxiques apparaissent régulièrement dans le corpus peut ainsi être perçu comme la preuve que la mise en forme du sens qu'elles permettent présente un intérêt réel pour les commentateurs, dans la mesure où elles mettent en valeur le jugement qu'ils portent sur les actions en reléguant la validation du procès au second plan. Nous notons d'ailleurs que le dépassement du procès est facilité, dans le cas du syntagme nominal « *great tracking back* », par le fait que l'effort de remplacement de Keith Gillespie (c'est ainsi que nous comprenons le verbe *track back*) a déjà été évoqué lors de l'intervention précédente, quoiqu'en d'autres termes : en effet, Jonathan Pearce a expliqué qu'il a coincé son vis-à-vis et a été le dernier à toucher le ballon (« *Gillespie trapped him there too and got the final touch* »). Cette première mention du procès confirme l'idée que le jugement de l'énonciateur sur le procès est présenté, dans ce type de structure, comme le seul élément nouveau de l'énoncé.

Enfin, il faut ajouter à propos de ce syntagme que la volonté de mettre ainsi en avant le jugement évaluatif est, selon toute vraisemblance, liée à ce qui suit directement le syntagme nominal, à savoir la proposition « *seeing the danger and helping out* ». Les deux verbes étant, comme *tracking*, à la forme *-ing*, il est tentant de croire que l'adjectif *great* leur sert de dénominateur commun et que l'intervention toute entière équivaut à *the way Gillespie tracked back, saw the danger and helped out was great*. Notre intuition nous suggère cependant que la proposition « *seeing the danger and helping out* » constitue la justification du jugement porté par le commentateur sur le procès : autrement dit, l'intervention correspond en réalité à la glose *Gillespie's tracking back was great because he saw the danger and helped out*. Le rapport causal qui lie les deux propositions explique sans doute pourquoi le commentateur a choisi de recourir à une configuration syntaxique qui offre à l'adjectif *great* une position privilégiée : il semblerait en effet que l'intervention tout entière vise à montrer aux

télespectateurs comment l'énonciateur en vient à formuler un tel jugement sur le comportement du joueur. Cet exemple suggère ainsi que les commentateurs ne se contentent pas de juger les actions entreprises par les joueurs, mais qu'ils donnent également à voir les critères sur lesquels ces jugements se fondent ; nous revenons sur ce point, qui corrobore l'idée que la démarche des commentateurs est empreinte de didactisme, dans la quatrième partie (chapitre 2, section 5.2).

Le syntagme nominal « *good play from Gillespie* », qui précède immédiatement « *great tracking back* », mérite également qu'on lui porte une attention particulière. Son intérêt principal réside dans le choix du nom *play*, dont le sémantisme est si imprécis qu'il est susceptible de renvoyer à n'importe quel type d'action – ce qui explique sans doute que l'expression *good play* soit fréquemment utilisée pour féliciter un individu (ironiquement parfois), au même titre que « bien joué » en français. Ce segment confirme selon nous la place prépondérante qu'occupe l'évaluation des actions dans la description. En effet, il montre que les commentateurs ne ressentent pas la nécessité d'associer l'adjectif évaluatif qui exprime leur jugement à un élément nominal qui décrit avec plus ou moins de précision l'action entreprise par le joueur. Si, dans des énoncés comme « *terrific strike by Davies* » ou « *great tracking back* », la description de l'action fait l'objet d'un dépassement, elle est tout de même présente dans l'énoncé : le commentateur indique clairement le type d'action sur lequel son jugement porte. Le terme *play*, au contraire, ne porte absolument aucune information de cette nature, si bien que le syntagme nominal « *good play from Gillespie* » peut être rapproché de la glose *what Gillespie did was good*. Ainsi, le choix lexical opéré par le commentateur est loin d'être anodin : il corrobore clairement l'idée selon laquelle la description factuelle des actions est loin d'être la priorité des commentateurs.

Le cas que nous venons d'évoquer est d'autant plus important qu'il n'est pas isolé : non seulement le nom *play* apparaît à une dizaine de reprises dans ce type de configuration (à l'image d'énoncés comme « *good play by England* », « *good play from Earnshaw there* » ou « *great play from Gillespie* »), mais d'autres termes présentent des traits similaires. C'est le cas du nom *work*, dont nous dénombrons douze occurrences de ce type dans l'extrait RUGBY2. Bien que les deux termes soient souvent mis en opposition dans la vie courante (comme dans les expressions *all work and no play makes Jack a dull boy* et *work hard, play hard*), il semblerait qu'ils soient ici équivalents : même si le sémantisme de *work* implique la notion d'effort et paraît particulièrement adapté à l'évocation d'activités ingrates, il est

difficile de nier que les deux termes sont plus ou moins interchangeables dans les énoncés « *good play from Gillespie* » et « *good work by Ireland's fullback* »<sup>24</sup>.

La pauvreté sémantique du nom *work* apparaît encore plus clairement dans des segments comme « *good backing-up work* » et « *great combination work against a fourteen-man England* », où les noms *backing-up* et *combination*, qui ont la fonction d'adjectif épithète, viennent préciser la nature du travail accompli par le joueur. Nous remarquons en effet que l'effacement du nom *work*, qui a pour effet de rendre un statut nominal aux deux épithètes que nous venons d'évoquer, ne modifie pas le sens général de l'énoncé. Tout au plus pouvons-nous suggérer que la présence du nom *work* dans ces syntagmes a pour effet de mettre en avant l'intentionnalité du sujet, dans la mesure où tout travail a pour vocation de remplir des objectifs précis. La même remarque peut d'ailleurs être faite à propos de l'énoncé « *oh, good picking-up job by Martin Corry* » évoqué précédemment, les noms *job* et *work* étant synonymes.

Une dernière remarque peut être formulée à propos du type d'adjectifs que les commentateurs emploient lorsqu'ils décrivent les actions qui se déroulent sous leurs yeux. Si, comme nous l'avons noté, les adjectifs les plus fréquemment associés à des noms qui désignent des actions comme *tackle*, *kick* ou *block*, nous ne saurions pour autant ignorer les cas où ces noms sont modifiés par des adjectifs descriptifs, c'est-à-dire des adjectifs qui attribuent une qualité permanente ou temporaire au référent du nom qu'ils modifient. C'est le cas, pour ne prendre que quelques exemples, du nom *tackle* (dans « *the damage done by Paul O'Connell's high tackle has been converted into this, a penalty down there for Ronan O'Gara* » et « *it's a crunching tackle by... Gordon D'Arcy. England have another penalty* »), du nom *pass* qui est souvent précédé de la préposition *forward* (« *forward pass, the whistle's gone* ») et du nom *strike* dans le syntagme « *a lovely crisp strike* ». Comme l'indique le commentateur, les actions auxquelles renvoient les noms *tackle* et *pass* ci-dessus ont en commun d'être suivies d'un coup de sifflet de l'arbitre. L'adjectif qui modifie le nom permet, dans ces trois cas, de comprendre la décision de Joël Jutge : *high* signale que le joueur plaqué a été saisi au-dessus des épaules, *crunching* suggère que Gordon D'Arcy a fait preuve d'un excès d'agressivité et *forward* indique que la passe était en avant. Compte tenu de la complexité des règles du rugby, la pertinence de ces adjectifs apparaît nettement, puisqu'ils permettent au commentateur d'expliquer en un mot la décision de l'arbitre. Dans cette perspective, l'appellation « adjectif descriptif » peut sembler trompeuse car, s'il est indéniable

---

<sup>24</sup> Nous constatons d'ailleurs que l'expression *good play*, évoquée précédemment, est synonyme de *good work*, de même qu'en français il n'y a pas de réelle différence entre « bien joué » et « beau travail ».

que les adjectifs que nous venons d'évoquer apportent des précisions tout à fait factuelles sur les procès décrits, ils relèvent davantage de l'analyse que de la description, dans la mesure où ils expriment la cause de la décision de l'arbitre : ainsi, nous considérons que l'énoncé « *forward pass, the whistle's gone* » peut être glosé par *the whistle's gone because the pass was forward*.

Au-delà du fait qu'ils illustrent une fois encore l'immense efficacité dont les commentateurs sportifs font preuve en dépit de la situation d'improvisation dans laquelle ils se trouvent, ces énoncés nous permettent d'insister sur le fait que les éléments que les commentateurs choisissent de décrire se caractérisent toujours par une très grande saillance, comme nous l'avons notamment vu au moment d'expliquer la mise en valeur de l'agent par rapport au patient. Plus généralement, il ressort de cette troisième partie que la description se révèle être d'une grande complexité dans les commentaires sportifs télévisés, loin de l'image qu'en donnent les grammaires. D'un point de vue strictement formel, nous n'avons eu aucun mal à montrer que les commentateurs utilisent un éventail aspectuo-temporel très large, ce qui laisse entrevoir la diversité des points de vue qu'ils sont amenés à adopter sur les actions, et qu'ils ont volontiers recours à des verbes exprimant des phénomènes cognitifs plutôt que physiques, d'où notre conviction que leur objectif n'est pas de relater ce qu'ils voient de manière factuelle ; par ailleurs, nous avons constaté que les structures syntaxiques par lesquelles les commentateurs procèdent à la description des phases de jeu portent le sceau d'opérations complexes visant à hiérarchiser l'information, notamment par un jeu subtil de nominalisation. L'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte nous a été d'une grande utilité à cet égard : parce qu'elle vise précisément à mettre au jour les étapes de la construction du sens, son application nous a ainsi permis de révéler comment la syntaxe des commentaires sportifs télévisés porte le sceau d'un dépassement de la description factuelle au profit d'une approche plus qualitative destinée à rendre saillants les éléments les plus pertinents à leurs yeux – l'identité des joueurs et les intentions qui sous-tendent les actions, en particulier.

En fin de compte, nous pouvons dire que l'objectif des commentateurs n'est pas uniquement d'aider les téléspectateurs à suivre la rencontre, comme nous pourrions le penser de prime abord – même s'il fait indéniablement partie de leur travail, comme le montre le fait qu'ils ne négligent pas totalement la description strictement factuelle et qu'ils s'attachent systématiquement à donner le nom des joueurs impliqués par les actions. Leur volonté de présenter les initiatives des joueurs sous un jour psychologique et de dévoiler selon quels critères ils jugent les actions tend en effet à démontrer que le rôle des commentateurs sportifs

est aussi de donner aux téléspectateurs des clés pour mieux comprendre ce qui se joue réellement sur le terrain. Leurs propos n'ont manifestement pas pour fonction de reproduire textuellement ce que les images donnent à voir visuellement : si tel était le cas, nous n'aurions sans doute rencontré aucune difficulté de compréhension en séparant les images du texte. Il paraît plus juste de considérer qu'ils constituent une forme d'accompagnement didactique destiné à permettre aux téléspectateurs de saisir au mieux les enjeux de la rencontre commentée ; c'est dire si le terme « description » ne rend pas justice à l'activité à laquelle les commentateurs se livrent tout au long de la rencontre.

Après avoir étudié les extraits RUGBY1, RUGBY2 et FOOT et fait le constat qu'ils présentent de nombreux traits communs, nous nous penchons maintenant sur les extraits 400M et CATCH, dont nous avons vu qu'ils peuvent être considérés comme des cas limites dans notre corpus.

# Chapitre 3 – Aux confins de la description : l'analyse des extraits 400M et CATCH

Puisque l'originalité des extraits 400M et CATCH découle de la brièveté de l'épreuve, pour le premier, et de la nature hybride de la discipline, pour le second, il s'agit de déterminer si, comme pour les extraits qui précèdent, un lien peut être établi entre la stratégie descriptive mise en œuvre et les caractéristiques de la rencontre commentée.

## 1) 400M, ou l'obsession de la victoire

La dimension descriptive de l'extrait 400M ne représente qu'une partie réduite de l'ensemble, car l'épreuve dure environ quarante-cinq secondes. Voici, pour rappel, l'intégralité des interventions des commentateurs pendant la durée de la course :

[141] **Tom Hammond:** and there's the gun! Angelo Taylor lane four, Lashawn Merritt five, Jeremy Wariner in six, and Wariner's away to a fast start...

**Ato Boldon:** look for the move, Angelo Taylor, we've seen it all through the rounds, this move down the back stretch from Angelo Taylor, in lane four.

**Tom Hammond:** and Jeremy Wariner is there, Lashawn Merritt, Angelo Taylor, Christopher from Canada, into the turn for home, and Jeremy Wariner along with Lashawn Merritt and Angelo Taylor the three Americans, home's straight away now and Jeremy Wariner has the lead, Lashawn Merritt and Angelo Taylor, here is Merritt trying to close the ground but Merritt has too much, Wariner wins, Merritt second, Taylor third, the US sweep one, two, three! forty-three point forty-six...

Nous pouvons voir dans ce passage un démenti de l'idée selon laquelle la description dans les commentaires sportifs télévisés implique nécessairement l'emploi de verbes d'action. Nous constatons en effet que les verbes d'état *be* et *have* représentent plus de la moitié des verbes que comptent les trois interventions ci-dessus (sept verbes sur treize) ; les autres sont des verbes de perception (*look* et *see* comptent une occurrence chacun), un verbe de volition (*try*) et, enfin, des verbes qui appartiennent à la classe des verbes d'action mais ne renvoient pas aux actions physiques accomplies par les coureurs – à l'image de *close*, *win* ou *sweep*.

Dès le début de la course, nous comprenons que la volonté des commentateurs est avant tout de mettre l'accent sur les coureurs susceptibles de remporter la course. Tom Hammond commence ainsi par indiquer le numéro des couloirs dans lesquels les coureurs Angelo Taylor, Lashawn Merritt et Jeremy Wariner s'élancent. Or, il s'avère que ces trois athlètes constituent le tiercé gagnant de cette finale ; il est donc évident que l'objectif du commentateur principal est de permettre aux téléspectateurs d'identifier dès le début de la course les principaux favoris au titre de champion du monde. La même logique sous-tend la mention du départ rapide de Jeremy Wariner (« *Wariner's away to a fast start* ») ou le rappel par Ato Boldon de la tendance d'Angelo Taylor à accélérer dès la première ligne droite (« *look for the move, Angelo Taylor, we've seen it all through the rounds, this move down the back stretch from Angelo Taylor* ») : il s'agit de voir lequel de ces trois athlètes prend le dessus sur ses rivaux. La seconde intervention de Tom Hammond révèle encore plus nettement l'objectif des commentateurs pendant la course. Nous constatons en effet qu'il se contente de nommer les coureurs selon leur classement et d'indiquer à quel endroit de la piste ils se trouvent, de sorte que nous avons une alternance de noms propres et de références spatiales : après qu'Ato Boldon a mentionné la première ligne droite (« *the back stretch* »), Tom Hammond fait allusion au dernier virage (« *into the turn for home* ») et à la dernière ligne droite (« *home's straight away now* »). La proposition « *Jeremy Wariner is there* » montre à quel point le principal semble être de donner le nom des coureurs les mieux placés. Nous estimons en effet que la localisation exprimée par *there*, dont nous pouvons remarquer qu'elle est d'une remarquable abstraction (il ne s'agit pour nous ni d'une localisation géographique, ni d'une localisation discursive), vise simplement à souligner que Jeremy Wariner est dans la course au titre, qu'il répond présent. D'une certaine manière, nous pouvons dire que le simple fait que le commentateur mentionne son nom suffit à le rendre saillant et, selon toute logique, à indiquer qu'il est bien parti pour remporter la course. La deuxième partie de l'intervention du commentateur principal, qui correspond à la fin de la course, rend plus évidente encore l'importance du classement, puisqu'il prend cette fois le temps de préciser que Jeremy Wariner est en tête (« *Jeremy Wariner has the lead* ») et que Lashawn Merritt tente de rattraper son retard sur Angelo Taylor (« *here is Merritt trying to close the ground but Merritt has too much* ») avant de donner le classement définitif de la course (« *Wariner wins, Merritt second, Taylor third* ») et le temps du vainqueur.

Comme nous l'avons pressenti, la description proposée par les commentateurs dans l'extrait 400M est très différente de celle que nous avons étudiée dans le chapitre précédent. À l'exception de la remarque « *trying to close the ground* », les intentions des athlètes ne sont

pas évoquées par les commentateurs, qui ne s'intéressent pas non plus à la dimension mécanique de la course – d'où l'absence de verbes d'action sportive que nous avons notée plus haut. Si les stratégies descriptives sont si dissemblables, c'est parce que les disciplines sportives elles-mêmes diffèrent en de nombreux points. La course à pied ne comporte pas de dimension destructive, contrairement au football et au rugby : même si les athlètes sont en concurrence les uns avec les autres, ils ne luttent en réalité que contre eux-mêmes. À l'abri dans leurs couloirs, ils peuvent adopter la méthode à la fois la plus efficace et la plus prévisible pour remporter la course, à savoir sortir rapidement des *starting blocks* et courir le plus vite possible pendant une quarantaine de secondes. Les footballeurs, les rugbymen et, d'une manière générale, la plupart des sportifs doivent quant à eux surprendre leurs adversaires en avançant masqués et déchiffrer les intentions de ces derniers. C'est la raison pour laquelle « [l]a ruse joue un rôle fondamental dans les jeux », d'après René Thom<sup>1</sup> : « [e]n face d'une situation locale énigmatique, la raison universelle – le *logos* – ne suffit pas », de telle sorte qu'il faut « recourir à l'habileté, à cette forme d'intelligence rusée que les Grecs classiques appelaient la *Métis* » et grâce à laquelle « on détermine en un jeu les stratégies gagnantes » (Thom 1974 : 305-306, cité dans Duflo [1997 : 163]). À la lumière de ce qui précède, il n'y a rien d'étonnant à ce que les commentateurs qui interviennent dans 400M ne s'attachent pas à mettre en lumière les intentions des athlètes engagés dans la course, la pertinence de telles informations étant bien moindre que dans les sports dont traitent les autres extraits du corpus.

Cette analyse de l'extrait 400M tend ainsi à indiquer que les variations observées d'un extrait à l'autre du corpus s'expliquent en partie par la volonté des commentateurs de ne mettre en valeur, lorsqu'ils décrivent un événement sportif, que des éléments ayant une pertinence certaine pour les téléspectateurs ; nous allons voir à présent si l'analyse de l'extrait CATCH confirme cette hypothèse ou si ce dernier se distingue une fois de plus du reste du corpus.

---

<sup>1</sup> THOM, René, 1974. *Modèles mathématiques de la morphogénèse*. Paris : Bourgois.

## 2) Description de simulacre et simulacre de description : le cas de CATCH

La première observation que nous pouvons faire à propos de la description dans l'extrait CATCH est qu'elle occupe, là aussi, une part réduite des propos des commentateurs. En parcourant le corpus, nous avons souligné, à plusieurs reprises, que la nature des propos des commentateurs varie fréquemment et que la description des actions est souvent entrecoupée de remarques d'ordre informatif ou d'analyses tactiques ; de ce point de vue, CATCH s'inscrit donc dans la continuité du corpus. Il existe toutefois une différence importante entre cet extrait et les autres : alors que, dans FOOT, RUGBY1 ou RUGBY2, les commentateurs formulent ces remarques que l'on peut qualifier de non descriptives lors d'interruptions du jeu (qui sont également propices à la diffusion de ralentis), le combat de catch ne connaît aucune pause ou ralentissement qui justifie que les commentateurs proposent des remarques d'une autre nature. Afin d'illustrer l'originalité de l'extrait à cet égard, nous nous penchons sur le passage suivant, dans lequel nous avons repéré les éléments descriptifs :

[142] **Robert Marella: side headlock by the big guy...** (*showing Paul Bearer*) Paul Bearer with the urn, he'll know what no one really knows, how much that urn weighs, or what's in there! could weigh fifty pounds! Hulkster's got a pretty good idea, he felt it on the back of his head! **duck underneath by the Hulk Hogan off the ropes, oh, runs into a nice elbow, and out of there immediately, before the Undertaker could take advantage of it...**

**Bobby Heenan:** the true mark of a coward.

**Robert Marella:** the true mark of a champion!

**Bobby Heenan:** it is a smart move to hit the floor and regroup... but I don't think Hulk Hogan did it as a smart move, I think he realises hulkamania's dead!

**Robert Marella:** that certainly is not obvious to me at this point in time, Brain!

**Bobby Heenan:** just shut up and watch! I'll handle things.

**Robert Marella:** that's what I'm afraid of... the entire world of hulkamania stands behind the Hulkster, not like being out there with only one guy, I'm referring to Paul Bearer, on your side.

**Bobby Heenan:** well as Hulk Hogan always says, I'm never in that ring alone. the hulkamaniacs all over the world are in there with him. well he's gonna need them to beat the Undertaker, there are not enough hulkamaniacs walking this earth for him to win tonight... **Undertaker trying to rip off the face of the Hulkster...**

Dans la première de ces huit interventions, Robert Marella commence par qualifier la prise opérée par The Undertaker sur son adversaire (le terme *headlock* indiquant en l'occurrence qu'il s'agit d'une clé de tête) avant de profiter d'un plan rapproché de Paul Bearer, l'entraîneur de The Undertaker, pour s'attarder sur l'urne qu'il porte et spéculer sur son poids et son contenu. Le commentateur revient ensuite au combat à proprement parler,

relatant notamment l'esquive de Hulk Hogan (« *duck underneath by the Hulk Hogan off the ropes* »), le coup de coude qu'il a reçu ensuite (« *oh, runs into a nice elbow* ») et le fait que Hulk Hogan s'est précipité en dehors du ring pour empêcher The Undertaker de tirer parti de la situation (« *and out of there immediately, before the Undertaker could take advantage of it* »). Une fois passée l'évocation de ces quelques faits, les propos des commentateurs prennent une tout autre tournure. Ils cessent subitement de parler de ce qui se passe sur le ring pour débattre du comportement de Hulk Hogan – l'un considérant sa fuite comme une preuve d'intelligence, l'autre comme une marque de lâcheté. Nous notons d'ailleurs que le terme « débat » n'est sans doute pas le plus adapté pour caractériser la nature de l'interaction entre les deux commentateurs : comme le montre clairement la réplique « *just shut up and watch! I'll handle things* », formulée par Bobby Heenan, il s'agit moins d'une discussion entre individus raisonnables et ouverts que de la confrontation de deux esprits bornés et convaincus d'avoir raison<sup>2</sup>. Enfin, la fin du passage coïncide avec le retour de la description puisque Bobby Heenan, après avoir mis en doute le fait que le très grand soutien du public à l'égard de Hulk Hogan suffise à lui permettre de remporter ce combat, explique que The Undertaker tente d'arracher le visage de son adversaire (« *Undertaker trying to rip off the face of the Hulkster* »).

Au vu de ce qui précède, il paraît ainsi légitime d'affirmer que la description n'est pas aussi importante dans cet extrait que dans les autres, puisque Robert Marella et Bobby Heenan ne ressentent manifestement pas l'obligation de se concentrer sur le comportement des deux protagonistes, même lorsque l'action bat son plein. Maintenant que nous avons fait ce constat, nous pouvons tenter de déterminer si les propriétés de la description dans cet extrait se rapprochent de celles que nous avons identifiées dans cette troisième partie.

Le passage ci-dessus nous offre un bon aperçu des choix opérés par les commentateurs pour rapporter les faits qui se déroulent sous leurs yeux. La première remarque descriptive, à savoir « *side headlock by the big guy* », fait écho à ce que nous avons dit jusqu'ici des pratiques descriptives des commentateurs : nous remarquons en effet que le procès est présenté sous la forme d'un syntagme nominal, que l'agent est réintroduit dans la structure de surface par le biais de la préposition *by* et que le commentateur s'attache à nommer la prise effectuée – ce qui permet selon nous d'en faciliter la compréhension. Ce segment n'est pas le seul de ce type dans l'extrait : nous retrouvons de multiples références à des gestes techniques propres au catch, à l'image de l'énoncé « *Hulkster with a clothesline, three-hundred-sixty by*

---

<sup>2</sup> Nous ne nous attardons pas sur la relation entre les deux commentateurs dans la mesure où nous y revenons dans la quatrième partie (chapitre 3, section 1.2.1).

*the Undertaker, who lucky for him, came down on his feet* » dans lequel les termes *clothesline* et *three-hundred-sixty* renvoient respectivement à un coup de poing où l'attaquant court vers son adversaire en frappant l'adversaire avec son bras parallèle au sol, sur le côté (ce que l'on appelle en français « le coup de la corde à linge ») et au tour complet effectué dans les airs par The Undertaker après avoir été éjecté hors du ring par son adversaire.

Nous décelons également dans les propos des deux commentateurs la volonté de mettre l'accent sur les intentions qui sous-tendent les actes des deux combattants. Le choix du verbe *duck* permet ainsi à Robert Marella de justifier pourquoi Hulk Hogan s'est subitement baissé (il voulait esquiver un coup de son adversaire) ; de même, l'expression « *out of there immediately* » suggère que le déplacement de Hulk Hogan est motivé par la volonté de quitter au plus vite la zone dans laquelle se trouve son adversaire ; enfin, l'intention de The Undertaker est exprimée par le biais de la proposition « *before the Undertaker could take advantage of it* », qui laisse entendre que The Undertaker aurait profité de la faiblesse de son adversaire si seulement il n'avait pas fui aussi vite. Ce phénomène, qui rapproche évidemment l'extrait CATCH du reste du corpus, apparaît également à d'autres moments du combat, comme le laisse apparaître l'énoncé « *he has enough presence of mind to pull Hogan out. now throw him back into the ring, cause you can't beat him on the floor* » où le comportement de The Undertaker (en l'occurrence, le fait qu'il ramène son adversaire sur le ring) est justifié par un point de règlement qui prévoit que l'on ne peut être désigné vainqueur du combat que dans l'enceinte prévue à cet effet. Nous retrouvons par ailleurs l'emploi de l'auxiliaire modal *could* à la forme négative que nous avons largement commenté précédemment, comme dans « *couldn't knock him down, couldn't slam him* » où Bobby Heenan indique que Hulk Hogan a tenté en vain d'assommer son adversaire et de le projeter au sol.

Nous ne saurions toutefois accorder trop d'importance à ces quelques exemples, car l'attitude de ces deux commentateurs se distingue assez nettement de celle de leurs confrères sur ce point précis. Alors que, dans les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, la stratégie des commentateurs en matière de description semble être de présenter les actions en des termes qui permettent aux téléspectateurs de s'identifier aux joueurs et de mieux comprendre leurs initiatives, nous observons au contraire que Robert Marella et Bobby Heenan présentent les deux catcheurs comme des êtres surnaturels dont le comportement échappe à toute prévision. Ainsi, la grande majorité des remarques qu'ils formulent à propos de Hulk Hogan et The Undertaker relèvent davantage de l'ébahissement que de l'analyse, comme le passage qui suit l'illustre :

[143] **Bobby Heenan:** (*showing the Undertaker's face*) look at that, Monsoon, he has no eyeballs!  
Robert Marella: he's sick.

**Bobby Heenan:** he's some place else right now! his body may be in Motown, but his mind is out there some place.

**Robert Marella:** well that arm dropped twice, had it dropped one more time, I believe the referee would've called it! but it didn't.

**Bobby Heenan:** he's on his feet, they're both on their feet! Hulk Hogan, Monsoon, and I mean this, he is fighting for his life!

**Robert Marella:** Hulkster with a series of shoulder blocks... wow! what a flying first there by the Undertaker!

Les multiples exclamations et l'impératif « *look at that* » indiquent que les commentateurs sont fascinés par l'apparence physique de The Undertaker, dont les yeux révulsés les amènent à conclure que son esprit est ailleurs et qu'il est comme possédé. De la même manière, Bobby Heenan s'étonne que les deux catcheurs tiennent encore debout malgré les nombreux coups qu'ils se portent (« *he's on his feet, they're both on their feet!* »). Nous notons d'ailleurs que Robert Marella et Bobby Heenan soulignent le caractère presque surhumain des deux protagonistes tout au long de l'extrait. Dans le passage qui suit, ils s'accordent ainsi à souligner la résistance exceptionnelle de Hulk Hogan en le comparant à un « homme moyen » (« *an average man* ») :

[144] **Robert Marella:** Hulkster in a whole lot of trouble... the Undertaker with that hold right on the forehead of the Hulk...

**Bobby Heenan:** you know, an average man would've given up by now...

**Robert Marella:** Hulk is not an average man...

**Bobby Heenan:** an average man would've been driven to submission by now.

**Robert Marella:** you're talking about the reigning World Wrestling Federation champion...

**Bobby Heenan:** I know, the immortal Hulk Hogan, ba::h...

De la même manière, ils décrivent l'apparence de The Undertaker en des termes qui suggèrent qu'il est une créature de sang froid, si ce n'est un zombie :

[145] **Robert Marella:** (*showing the Undertaker's face*) look at this guy, he's not even sweaty...

**Bobby Heenan:** he's too cold to sweat! he'd have to have blood and pores to sweat...

**Robert Marella:** I've never seen him perspire.

**Bobby Heenan:** look at the ease!

**Robert Marella:** he's gonna try to ply him with a tombstone! OH YES! no one has ever...

**Bobby Heenan:** oh, look at that, Monsoon! Paul Bearer can't believe it!

**Robert Marella:** who's not immortal now, Brain?

**Bobby Heenan:** he's still on his feet! the Undertaker is STILL on his feet!

**Robert Marella:** Hulkster continues to unload several roundhouse rights...

**Bobby Heenan:** he's down to one knee! the first time he's been down on one knee...

**Robert Marella:** this place has gone crazy! Hulkster says he's gonna pick up – oh watch this! (*showing Ric Flair entering the Arena*) where is he going?

Sans nous attarder sur la posture adoptée par les deux commentateurs, nous pouvons observer que le regard qu'ils portent sur le combat s'apparente davantage à celui d'un spectateur privilégié qu'à celui d'un journaliste dont la mission serait d'expliquer les intentions et les choix des athlètes afin de permettre aux téléspectateurs de mieux comprendre ce qui se joue sur le ring – comme si les événements dont ils sont témoins ne pouvaient être appréhendés intellectuellement et que la seule attitude possible face aux deux catcheurs était l'émerveillement. L'échange [145] en est sans doute la meilleure illustration, car il dégage l'impression que toute l'énergie des commentateurs est consacrée à exprimer le caractère exceptionnel du combat. Au-delà des nombreuses exclamations et des occurrences de *look* et *watch* à l'impératif, qui suggèrent que la surprise des commentateurs croît à chaque rebondissement, l'accent mis sur le sujet « *no one* » dans l'énoncé « *he's gonna try to ply him with a tombstone! OH YES! no one has ever...* » laisse entendre que la prise tentée par The Undertaker sur son adversaire revêt une dimension presque historique. Robert Marella suggère d'ailleurs que le public en a conscience puisqu'une certaine folie semble s'être emparée de la Joe Louis Arena (« *this place has gone crazy!* »). Face à un combat aussi extraordinaire, au sens littéral du terme, les mots manquent forcément : il n'est donc pas surprenant que Robert Marella et Bobby Heenan se contentent souvent de relater ce qui se passe sur le ring, sans que la description qu'ils proposent aille au-delà de ce que les téléspectateurs peuvent eux-mêmes percevoir grâce aux images (à l'image d'observations comme « *he's still on his feet!* » ou « *he's down to one knee!* ») ou qu'ils posent des questions que les téléspectateurs se posent probablement aussi, comme « *where is he going?* », lorsque Ric Flair fait une apparition imprévue.

En définitive, la manière dont l'événement sportif est décrit dans l'extrait CATCH est très éloignée de ce que nous avons observé dans le reste du corpus. Bien que les deux commentateurs donnent parfois l'impression de porter un regard technique sur les actions en nommant les prises effectuées par les deux adversaires (d'où la présence de nombreux termes comme *roundhouse*, *headlock*, ou encore *tombstone*), en mentionnant quelques points du règlement (par exemple, le risque de disqualification qu'encourt The Undertaker en attaquant son adversaire en dehors du ring) ou encore en critiquant l'arbitrage (comme dans les énoncés « *oh, the referee's lost control of the match* » ou « *COME ON, REF! number one, you should've sent that guy back to the dress room before this match even started* »), il ne fait

aucun doute que leur mission principale est de présenter le combat comme un spectacle à la fois fascinant (quitte à faire montre d'un enthousiasme excessif) et crédible – malgré le caractère presque irréel des personnages impliqués. Alors que les commentateurs de football ou de rugby présentent les actions de telle manière à ce que les téléspectateurs puissent mieux comprendre ce qui se joue sur le terrain, en éprouvant une forme d'empathie envers les athlètes, les propos de Robert Marella et Bobby Heenan représentent au contraire les deux catcheurs comme des héros, au sens mythologique du terme, c'est-à-dire comme des êtres d'origine mi-divine, mi-humaine. Cette stratégie se comprend aisément : en rationalisant les actions qui se déroulent sous leurs yeux, les deux commentateurs risqueraient de dévoiler la supercherie sur laquelle repose cette activité sportive et de rompre la suspension d'incrédulité des téléspectateurs. C'est cette réflexion qui a inspiré le titre de notre étude de la description dans l'extrait CATCH : en effet, de même que le catch constitue un simulacre de combat, nous pouvons considérer que les deux commentateurs se livrent ici à une forme de simulacre de commentaires sportifs télévisés, au sens où ils en reprennent une partie des codes tout en adoptant une attitude de spectateurs passionnés plutôt que de journalistes. Cette hypothèse vaut également pour les propriétés formelles des extraits, comme l'attestent des syntagmes nominaux comme « *three-hundred-sixty by the Undertaker* » ou « *duck underneath by the Hulk Hogan off the ropes* », dont la structure syntaxique rappelle les expressions souvent utilisées pour décrire les actions dans le reste du corpus. Nous notons d'ailleurs que ces formes archétypales de la grammaire des commentateurs sportifs sont, pour la plupart d'entre elles, énoncées par Robert Marella, comme s'il prenait le parti d'endosser le rôle de commentateur principal, bien que, comme nous l'avons montré précédemment, son parcours professionnel ne l'y prédestine pas plus que son collaborateur Bobby Heenan.

En d'autres termes, le regard que nous portons ici sur l'extrait CATCH confirme l'idée que son statut d'exception au sein du corpus – statut qui ne s'est presque jamais démenti jusqu'à présent – est dû en grande partie à l'originalité de la discipline, à mi-chemin entre sport et spectacle. Dans cette perspective, l'hétérogénéité de notre corpus sur le plan formel ne doit pas être perçue comme le signe que les commentaires sportifs télévisés ne constituent pas un genre de discours à part entière, mais plutôt comme la preuve qu'ils sont adaptés à l'objet commenté et visent à répondre à des objectifs précis.

# Conclusion

Tout au long de cette troisième partie, nous avons observé que la nature des propos tenus par les commentateurs sportifs est beaucoup plus complexe que nous ne l'aurions imaginé spontanément, au point que le terme « description » paraît inadapté pour décrire leur démarche. Nous comprenons mieux pourquoi les locuteurs anglophones préfèrent utiliser une expression aussi vague que *play-by-play commentary*, qui ne contient aucune information précise sur l'activité des commentateurs ; sur leur modèle, nous proposons de parler à présent de « commentaires action par action » pour désigner l'activité des commentateurs principaux pendant les phases de jeu.

D'une certaine manière, les commentaires action par action relèvent davantage de l'analyse que de la description. Pour justifier cette affirmation, il faut tout d'abord rappeler que l'analyse désigne par son étymologie la décomposition d'un objet, qu'il soit réel ou théorique<sup>1</sup> ; or, nous avons constaté à maintes reprises que les propriétés formelles du corpus révèlent la volonté des commentateurs sportifs de séparer les différentes composantes des procès afin de les mettre en relief les unes par rapport aux autres et de faire ressortir celles qui leur paraissent être les plus pertinentes. Loin des exemples tirés des grammaires, dans lesquels le regard porté par l'énonciateur est toujours neutre et global, nous observons que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à présenter les actions sous un angle particulier et à n'exprimer que la partie la plus saillante du procès, quitte à produire des énoncés douteux du point de vue de leur syntaxe. C'est d'ailleurs ce qui explique les nombreuses difficultés de compréhension que nous avons rencontrées tout au long de la deuxième partie de notre thèse et dont nous avons déduit que les propos des commentateurs sont indissociables des images parce que ces dernières nous permettent dans la plupart des cas de reconstruire les éléments occultés par les commentateurs dans les énoncés de surface.

De même que la dissection d'un organe permet d'en comprendre le fonctionnement, nous estimons que la propension des commentateurs sportifs à proposer ce que nous pouvons appeler une vue sécante des procès<sup>2</sup> découle de leur volonté d'enrichir les téléspectateurs et de rendre leur propos complémentaires par rapport à ce que les images donnent à voir par ailleurs. Il s'agit non seulement de leur permettre de suivre plus facilement la rencontre, en

---

<sup>1</sup> En effet, le nom « analyse » est formé à partir du verbe *luere*, signifiant « décomposer ».

<sup>2</sup> Nous utilisons le terme « sécant » (qui vient du latin *secare*, signifiant « couper ») dans son sens non technique.

indiquant par exemple le nom des participants concernés par l'action en cours ou le temps restant avant la fin de la rencontre, mais également de mieux comprendre ce qui se joue sur le terrain, en élucidant notamment les intentions des joueurs – nous avons ainsi noté que la dimension cognitive des procès occupe une place prépondérante dans le corpus. Nous trouvons là une seconde raison de soutenir que les commentaires action par action revêtent une dimension analytique : tout porte à croire que l'intérêt des commentateurs porte essentiellement sur les aspects des procès que les téléspectateurs ne sont pas susceptibles de percevoir eux-mêmes, parce qu'ils ne relèvent pas de l'expérience sensible. De ce point de vue, l'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte nous a été d'une grande utilité, dans la mesure où elle nous a permis de démontrer que la dimension la plus matérielle des procès fait très souvent l'objet d'un dépassement au profit d'aspects plus saillants. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que les commentateurs portent si fréquemment un jugement qualitatif sur les actions, comme nous l'avons dévoilé en évoquant les nombreux adjectifs évaluatifs qui modifient les procès nominalisés : de par sa faible pertinence, qui découle évidemment de la dimension multimodale des commentaires sportifs télévisés, la description tend naturellement à servir de support à des informations plus saillantes.

La troisième partie de notre thèse visait à répondre à deux questions : y a-t-il une forme de redondance entre les images diffusées à l'écran et les propos des commentateurs sportifs, ou sont-ils complémentaires ? Les propriétés formelles de la description sont-elles constantes d'un extrait à l'autre du corpus ? Nous estimons avoir apporté une réponse précise à la première, en montrant que les commentateurs se concentrent sur les aspects des procès qui échappent à la perception sensible et ne peuvent par conséquent pas être montrés par les images. Comme nous l'avons souligné auparavant, la volonté farouche des commentateurs sportifs d'apporter un complément aux images s'explique sans doute parce qu'elle est la condition nécessaire à la perdurance de leur espèce, à une époque où les caméras sont de plus en plus nombreuses dans les stades et offrent aux téléspectateurs des images toujours plus précises et spectaculaires<sup>3</sup>.

En réponse à la seconde question, dont nous savons qu'elle est cruciale pour décider si les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours, nous affirmons que les commentaires action par action présentent un grand nombre de caractéristiques communes dans notre corpus. S'il existe des variations d'un extrait à l'autre, il est aisé de démontrer

---

<sup>3</sup> Pour illustrer ce point par un exemple familier, il suffit de se souvenir du dispositif mis en place par Canal Plus à l'occasion du premier match de David Beckham sous le maillot du Paris Saint-Germain, le 24 février 2013 : il y avait au total quarante caméras dans le Parc des Princes ce soir-là, dont une, astucieusement surnommée la « Beck'Cam », était en permanence focalisée sur le nouveau joueur.

qu'elles peuvent être reliées à la nature du sport commenté, d'une part, et aux objectifs des commentateurs, d'autre part. C'est la raison pour laquelle nous considérons que les différences qui existent entre les stratégies descriptives mises en œuvre dans le corpus ne tendent pas à indiquer que les commentaires sportifs télévisés ne sont pas un genre de discours : nous estimons au contraire qu'elles sont le signe de la grande adaptabilité des commentaires sportifs télévisés, au sens où leurs propriétés formelles permettent aux commentateurs de remplir aussi efficacement que possible leurs objectifs. En ce sens, il semble que les commentaires sportifs télévisés se caractérisent par une démarche d'optimisation, c'est-à-dire par une volonté de leur donner le meilleur rendement possible – ce qui découle selon toute vraisemblance des conditions dans lesquelles ils sont produits et, en particulier, des contraintes temporelles qui pèsent sur les commentateurs. Il faut souligner à cet égard que le choix du terme « optimisation », qui est emprunté au domaine de l'économie, n'est pas anodin : comme nous serons amené à le constater dans la quatrième partie, le comportement des commentateurs sportifs s'explique dans une grande mesure par les enjeux qui pèsent sur eux, au même titre que sur tout présentateur de télévision.

L'étude de la description dans les commentaires sportifs télévisés a permis de mettre en évidence la complémentarité entre les images et les propos des commentateurs, qui se consacrent pour l'essentiel à ce qui échappe à la perception sensible afin de donner aux téléspectateurs une vision aussi complète que possible de l'événement sportif. Après avoir souligné la volonté apparente des commentateurs sportifs d'optimiser le discours, nous en venons naturellement à nous demander s'il est légitime de considérer les commentaires sportifs télévisés comme un genre de discours spécialisé.

# **QUATRIÈME PARTIE**

**Les commentaires sportifs  
télévisés sont-ils spécialisés ?**

Lorsque nous avons défini la notion de spécialisé, dans la première partie de notre thèse, nous avons constaté l'absence de réel consensus autour de la définition du terme « spécialisé ». Après avoir envisagé les critères généralement retenus, nous avons choisi d'adopter une définition dont le critère principal serait, d'une certaine manière, l'énergie déployée par l'énonciateur pour atteindre un objectif précis : s'il est possible de mettre en rapport les ressources linguistiques mises en œuvre, les conditions de production et les besoins du destinataire, alors nous estimons qu'il est légitime de parler de discours spécialisé.

L'objectif de la quatrième partie de notre thèse est de déterminer s'il existe de bonnes raisons d'apporter une réponse positive à la question qui lui tient lieu de titre. Dans le premier chapitre, nous avançons que la notion de spécialisé peut être étendue à notre corpus, malgré son caractère oral et spontané, en insistant sur la préparation dont les commentaires sportifs télévisés font l'objet. Dans le deuxième chapitre, nous montrons que le corpus témoigne d'une volonté, chez les commentateurs sportifs, de transmettre un certain savoir aux téléspectateurs – savoir que nous essayons naturellement de caractériser. Enfin, nous envisageons dans le troisième chapitre les limites d'un tel jugement de spécialisé, en évoquant notamment l'impact que peut avoir le canal de transmission sur les propriétés des commentaires sportifs télévisés.

Dans la mesure où le corpus seul ne saurait nous permettre de répondre à ces questions complexes, nous nous appuyons largement sur Bender et Johnson (1994), qui présente l'intérêt de décrire avec précision en quoi consiste le métier de commentateur sportif pour la télévision – non seulement dans la cabine de commentateur<sup>1</sup>, mais aussi en amont. Il s'agit de garder à l'esprit que les auteurs ne prétendent à aucun moment que les pratiques de G. Bender sont représentatives de celles de l'ensemble de la profession, même s'ils promettent aux lecteurs que leur ouvrage évoque l'essentiel des défis qui se présentent à tout commentateur :

Everyone has their own comfort zone regarding preparation. My method is very detailed. I compile my information and write everything down so that it is easily accessible. [...] not everyone prepares the same way. [...] Because my method represents one extreme, it may not be exactly suited to your needs. Even so, because it is an extreme, it does touch all the bases. (*ibid.* : 47-48).

Ainsi, quand bien même la méthode de travail de G. Bender serait « extrême », nous estimons pouvoir nous fier à son témoignage, d'autant plus qu'il possède une très grande expérience (l'ouvrage nous apprend que sa carrière a duré plus de vingt-cinq ans et qu'il a été

---

<sup>1</sup> C'est ce que suggère le titre de Bender et Johnson (1994), à savoir *Call of the Game: What Really Goes on in the Broadcast Booth*.

amené à commenter vingt-neuf sports différents) et que G. Bender et M.L. Johnson évoquent également, à l'occasion, les méthodes adoptées par d'autres commentateurs sportifs.

# Chapitre 1 – Les commentaires sportifs télévisés, entre préparation et improvisation

Comme nous avons eu l'occasion de le noter à plusieurs reprises dans notre thèse, les commentaires sportifs télévisés ne présentent pas les caractéristiques formelles associées aux textes et discours spécialisés – à l'image de la dérivation lexicale, la nominalisation, l'adjectivation, le style impersonnel, ou encore l'emploi fréquent de connecteurs logiques, pour reprendre l'analyse de P. Lerat (1997). La nature orale des commentaires sportifs télévisés ne saurait à elle seule expliquer ce phénomène. En effet, la communication orale n'est pas nécessairement synonyme d'informalité : comme le souligne Maurizio Gotti, « *oral texts [...] may contain highly formal traits, as observed for example in verdicts, wedding vows, oaths and indictments* » (2008 : 21)<sup>1</sup>. Dans cette perspective, la spontanéité des commentaires sportifs télévisés nous paraît constituer un facteur plus pertinent, dans la mesure où la difficulté principale à laquelle les commentateurs sont confrontés réside dans le fait qu'ils doivent évoquer, de manière instantanée, les faits qui se déroulent sous leurs yeux.

Il convient, à ce stade, de distinguer la spontanéité et l'improvisation. La définition que nous avons donnée au terme « spécialisé » accorde une place centrale à la notion d'efficacité, au sens où il s'agit pour l'énonciateur d'obtenir le meilleur résultat possible à partir des moyens dont il dispose. La raison pour laquelle nous jugeons nécessaire de consacrer ce premier chapitre à la spontanéité des commentaires sportifs télévisés apparaît alors plus clairement : il s'agit, au fond, de déterminer s'il est possible de faire preuve d'efficacité malgré des contraintes temporelles très fortes.

Au préalable, une réflexion s'impose sur la nature des événements sportifs et sur l'imprévisibilité fondamentale qui les caractérise. Il va sans dire que le déroulement et l'issue d'un marathon, d'un match de rugby ou d'une partie de golf sont incertains par nature – ils ne feraient sans doute pas l'objet de tant de paris s'il en était autrement. Toute préparation pourrait donc sembler vaine : comme le constatent G. Bender et M.L. Johnson, « *rarely does*

---

<sup>1</sup> Il existe toutefois de réelles différences entre l'écrit et l'oral. M. Gotti note par exemple que les phrases orales tendent à être bien plus courtes que les phrases écrites : « *in Gustaffson's (1975) corpus of English legal texts, average sentence length is around 55 words, twice as long as scientific texts and eight times longer than oral texts* » (2008 : 85).

*a broadcast game plan go exactly as you expect. The disruptions come from everywhere* » (1994 : 15). Il existe pourtant un certain nombre d'éléments dont les commentateurs sportifs et les téléspectateurs peuvent être sûrs avant le coup d'envoi. Les règles du jeu, qui définissent le cadre formel dans lequel les joueurs vont évoluer, sont immuables et limitent de ce fait le champ des possibles ; les participants sont généralement connus à l'avance, même lorsque les entraîneurs tentent de déstabiliser leurs adversaires en ne divulguant pas leurs choix tactiques<sup>2</sup> ; enfin, les enjeux de l'événement sportif concerné sont souvent évidents, qu'ils soient collectifs (élimination directe d'une compétition, étape cruciale dans la course au titre) ou individuels (risques de blessure ou quête de records).

Autrement dit, si l'on peut considérer que « rien ne ressemble moins à un match de football qu'un autre match de football », comme Pape Diouf, président de l'Olympique de Marseille de 2005 à 2009 et ancien journaliste sportif, aime à l'affirmer<sup>3</sup>, rien ne nous interdit d'avancer, à l'inverse, que les matchs de football se ressemblent tous à bien des égards. Cette tension constante entre prévisibilité et imprévisibilité constitue l'un des ressorts fondamentaux de l'activité ludique pour Colas Duflo, qui définit le jeu comme « l'invention d'une liberté dans et par une légalité » (1997 : 57) : pour l'auteur, la fonction des règles du jeu n'est pas de « limiter les mouvements, les déplacements, ou d'interdire les actions », mais au contraire de « produire des possibilités d'actions, de décisions, de choix » (*ibid.* : 61).

Pour déterminer dans quelle mesure il est possible d'affirmer que les commentaires sportifs télévisés font l'objet d'une préparation, encore faut-il être sûr que les commentateurs sportifs ne se contentent pas d'improviser – ce qui serait compréhensible, puisque l'imprévu fait loi et que la fortune est la règle. Cette question est abordée dès le début de Bender et Johnson (1994), les auteurs notant qu'il fut une époque où les qualités principales requises pour exercer ce métier étaient à la fois la facilité de parole et la capacité à prendre des décisions impromptues, qui permettaient aux commentateurs sportifs de s'emparer du micro quelques instants avant le coup d'envoi et d'improviser en toute confiance :

In the past, the broadcasting business developed a reputation for hiring sportscasters based on their gift for gab, their ability to sit down behind the mike and fly by the seat of their pants with little or no preparation. (1994 : 10)

---

<sup>2</sup> Les entraîneurs ont l'obligation légale de remettre la feuille de match définitive aux arbitres avant le coup d'envoi de la rencontre (une heure avant, dans le cas du football professionnel) ; de ce fait, ces informations sont divulguées aux journalistes avant le début de la rencontre.

<sup>3</sup> Il a notamment prononcé ces mots le 14 février 2008 et les a réitérés le 22 août 2014 (entretiens consultés le 12 janvier 2015 sur les sites <<https://www.om.net/actualites/150475/pape-diouf-ce-score-est-ideal>> et <<http://www.wiwsport.com/View/detailNews.php?idN=15324>>).

Toutefois, sans doute conscients de la nécessité de dissiper les illusions des lecteurs à cet égard, G. Bender et M.L. Johnson précisent que les années 1980 ont marqué une remise en question profonde de la profession de commentateur sportif. Les chaînes de télévision, animées par une volonté de se distinguer dans un marché devenu hautement concurrentiel, ont eu recours à des moyens techniques toujours plus sophistiqués auxquels les commentateurs sportifs ont dû s'adapter afin d'en tirer le meilleur parti, rendant ainsi toute attitude nonchalante particulièrement périlleuse – d'autant plus que l'augmentation exponentielle du nombre de retransmissions sportives s'est logiquement accompagnée d'un affinement des connaissances chez les téléspectateurs :

With the proliferation of sports on television, especially in the last decade, an announcer can no longer afford to walk into the booth at the last minute and wing it. The business is too sophisticated, the fan too knowledgeable. (*ibid.*)

La conclusion que les auteurs tirent de cette évolution est sans équivoque : il n'est plus possible, de nos jours, de commenter un événement sportif sans s'y être préparé consciencieusement :

Play-by-play announcing is not as exacting as surgery. Still, like most professions, the key to success is directly correlated to how well you prepare. If you ever find yourself in a position where you walk into a booth and attempt to fly by the seat of your pants, it will catch up with you. The audience will know it. (*ibid.* : 45)

Afin d'illustrer leurs propos, les auteurs calculent le temps moyen que G. Bender consacrait à la préparation d'un match de football américain et mettent en évidence que le temps passé à l'antenne ne représentait qu'une partie infime du temps total de travail :

Today's announcers spend far more time in preparation for a broadcast than they spend on the air. By the time I create my spotting boards, do my pre-game research through phone calls and reading, do my memorizing, watch game tapes, and interview coaches and players, not to mention production meetings, I will have spent 25 hours of preparation just to broadcast a three-hour football game. (*ibid.* : 10)

Comme nous l'avons noté plus haut dans ce chapitre, G. Bender se range volontiers parmi les commentateurs sportifs les plus consciencieux, ce qu'il justifie en affirmant que son

manque d'esprit, de mémoire et de confiance est tel qu'il serait incapable d'exercer ce métier autrement qu'avec sérieux ; nous pourrions donc émettre l'hypothèse qu'il constitue un cas unique et que la préparation décrite ci-dessus ne s'applique pas à ses confrères. G. Bender et M.L. Johnson semblent cependant anticiper cette objection en insistant à plusieurs reprises sur le fait que tous les commentateurs sportifs, sans exception, se livrent à un travail de réflexion préliminaire, comme le montrent ces deux remarques :

Any time a sportscaster says something concrete that deals with issues, you can be fairly certain the comment didn't come out of the blue. The statement was at least thought through mentally if not written down beforehand. (*ibid.* : 7)

If Tim McCarver makes an astute prediction or comes up with a witty line, most likely he didn't ad-lib it. He did his homework before the game, anticipated the situation might arise, and had his prediction or line ready just in case. (*ibid.* : 10)

Puisque ce témoignage apporte la preuve que les commentateurs sportifs se préparent activement avant les rencontres, il s'agit à présent de se pencher sur la nature de cette préparation et de déterminer si cette dernière concerne également les propriétés formelles des commentaires sportifs télévisés : après tout, le fait que les commentateurs sportifs consacrent un nombre plus ou moins élevé d'heures à l'étude des choix stratégiques des entraîneurs ou à la composition des équipes ne garantit aucunement qu'ils s'interrogent également sur les propos qu'ils vont tenir pendant la rencontre – et encore moins sur la manière dont ils vont les tenir. Afin de traiter cette question aussi clairement que possible, nous nous appuyons sur Bender et Johnson (1994) pour proposer une typologie des aspects sur lesquels les commentateurs sportifs se concentrent durant la période qui précède la retransmission, en tâchant systématiquement de déterminer si les propos des deux auteurs trouvent un écho dans les extraits de notre corpus.

## **1) La préparation de l'identification**

G. Bender et M.L. Johnson indiquent tout d'abord que l'identification des participants, dont nous avons mis en évidence l'importance dans la troisième partie (chapitre 2, section 1), n'est pas seulement au cœur des préoccupations des commentateurs sportifs durant l'événement commenté : elle l'est aussi pendant leur phase de préparation. Il ne suffit pas d'apprendre par cœur l'effectif de chaque équipe pour être capable de donner le nom des

joueurs au moment où ils sont impliqués dans une action : encore faut-il être en mesure de les reconnaître instantanément. C'est la raison pour laquelle G. Bender, alors qu'il visionnait les rencontres récemment disputées par les équipes concernées ou qu'il assistait à une séance d'entraînement, s'évertuait à repérer les traits physiques distinctifs de chaque joueur – qu'il s'agisse de leur manière de porter leurs chaussettes, d'une nouvelle coiffure ou d'une paire de chaussures particulièrement reconnaissable :

I view any team practice the same way I watch a game film, using the opportunity to reinforce my ability to associate name with numbers. I also look for any idiosyncrasies that might make a player immediately recognizable from the booth. (1994 : 59)

Le fait de pouvoir reconnaître les joueurs grâce à leur physique et non pas uniquement grâce au numéro qu'ils portent s'avère extrêmement précieux lorsqu'il s'agit de commenter une discipline dont le rythme effréné ne laisse qu'un court instant au commentateur pour mentionner le nom du joueur concerné : n'étant pas obligé d'attendre d'avoir un aperçu du numéro que ce dernier porte pour l'identifier, le commentateur gagne en effet un temps considérable. Cette méthode est particulièrement adaptée au basket-ball, comme le notent encore G. Bender et M.L. Johnson :

The rhythm of basketball also influences the announcer's identification of players. When preparing for a football game, the play-by-play announcer's goal is to etch into memory the link between a player's number and a player's name so that, when watching action on the field, the eye will pick up the number and the brain will automatically translate it into the correct name. Because of the speed of the game and the frequent inability to pick up numbers immediately, basketball announcers have to find a shortcut. Consequently, when preparing for basketball, the announcer's goal should be to associate names with physical appearances. (*ibid.* : 152)

La connaissance des positions occupées par les joueurs sur le terrain lors des diverses phases de jeu constitue également un atout lorsqu'il s'agit de procéder à leur identification, d'où l'attention portée par le commentateur à la position du « receveur écarté » (*wide receiver*) dans l'exemple qui suit :

We have several objectives in watching game tapes. First, I am concerned with player identification, particularly in respect to the various sets the offensive coordinator has shown us. I watch all skill positions in each set until I am able to tell which side of the field a wide receiver is split to based on the formation. (*ibid.* : 63)

Une telle méthode est d'autant plus efficace qu'elle permet parfois de se substituer à l'identification strictement physique décrite plus haut, par exemple lorsqu'il y a une ressemblance physique frappante entre plusieurs coéquipiers (comme cela a pu être le cas avec les frères Rory et Tony Underwood, en équipe d'Angleterre de rugby, ou avec les frères Gary et Phil Neville, en équipe d'Angleterre de football) – ou entre plusieurs concurrents (nous pensons en particulier aux jumeaux belges Kevin et Jonathan Borlée ainsi qu'à leur frère cadet Dylan, tous trois spécialistes du 200 mètres et du 400 mètres) : dans de telles circonstances, la mémorisation de leurs rôles tactiques respectifs ou de leurs positions sur la piste permet de dissiper instantanément toute hésitation quant à leur identité.

La difficulté que pose l'identification des participants étant proportionnelle à leur nombre, il n'y a rien d'étonnant à ce que G. Bender et M.L. Johnson affirment que l'effort de mémorisation décrit plus haut ne suffit pas toujours lorsqu'il s'agit de commenter des sports collectifs – et plus particulièrement le football américain, où les remplacements ne sont pas limités et où le nombre de joueurs susceptibles de participer à la rencontre est bien plus élevé qu'au football ou au rugby. Les deux auteurs expliquent que les commentateurs sportifs ont alors recours à un support visuel appelé *spotting board* en anglais (terme que nous traduisons par « tableau de positionnement »), sur lequel ils inscrivent non seulement le nom et le numéro des joueurs mais également un certain nombre d'informations simples à leur égard :

There are certain essentials that appear on all spotting boards. The keys to being able to “spot” a player quickly are number and last name. These are usually highlighted in some manner for instant recognition. The other essentials are: first name, nickname, height, weight, number of years in the league (or year in college), and the college(s) they attended (or their hometown for college players). (*ibid.* : 54)

Les tableaux de positionnement du commentateur américain Barry McKnight<sup>4</sup> confirment d'ailleurs ces propos : celui qu'il a préparé pour le match de basket-ball entre les universités d'Arkansas State et de Troy (en 2005)<sup>5</sup> inclut en effet le nom des joueurs, leur poste, leur poids et leur taille, leur ville et état d'origine, leur taux de réussite aux lancers francs et aux tirs à trois points.

Il arrive parfois que les tableaux de positionnement ne suffisent pas, par exemple lorsque les tenues portées par les joueurs contribuent à rendre leur identification laborieuse – soit

---

<sup>4</sup> Il importe de préciser que, contrairement aux commentateurs sportifs auxquels notre thèse est consacrée, Barry McKnight travaille à la radio. Nous estimons cependant que cette différence n'affecte ni le contenu, ni la forme des tableaux de positionnement, et que ces documents demeurent d'une grande utilité.

<sup>5</sup> Le tableau est disponible en annexe 9.

parce qu'elles s'apparentent à de véritables armures (comme au football américain ou au hockey), soit parce qu'elles ne permettent pas d'identifier les joueurs grâce à un dossard ou un numéro. Les commentateurs ont alors recours à des « observateurs » (*spotters*), dont la mission consiste, comme leur nom l'indique, à aider les commentateurs à reconnaître les participants pour pouvoir, dans un second temps, éclairer les téléspectateurs. Selon G. Bender et M.L. Johnson, cette pratique est particulièrement répandue chez les commentateurs de football américain et de golf :

Only golf and football require spotters. Why? Golfers don't wear numbers and during every football play there are 22 people in action at once. In fact spotters are so essential to football, sometimes two are used (especially for college games), one for each team. The spotter's function is very basic: make identifications of players involved in the action and pass on the information to the on-air talent. (*ibid.* : 131).

Nous avons annoncé, au début de ce chapitre, notre volonté de rechercher dans notre corpus des traces de la préparation décrite en détail dans Bender et Johnson (1994) ; nous jugeons cependant peu pertinent de procéder à une telle analyse dans le cas de l'identification. La préparation mnémorique et matérielle des commentateurs sportifs vise seulement à réduire au maximum le temps de réflexion qu'ils consacrent à identifier les participants ; elle n'a donc pas de contrepartie linguistique à proprement parler. Nous nous contentons d'observer que le temps consacré à l'identification des joueurs pendant la phase de préparation confirme que cette activité est l'une des préoccupations principales des commentateurs sportifs, comme nous l'avions pressenti, et de souligner que l'identification constitue un exemple pertinent de la différence entre spontanéité et improvisation, dans la mesure où les commentateurs sportifs mettent en œuvre un certain nombre de moyens afin d'accomplir cette tâche délicate avec la plus grande efficacité possible, conscients qu'ils n'auront quelques courts instants pour réagir, une fois la rencontre commencée.

## **2) La préparation des commentaires action par action**

De même que nous venons de voir que l'attention portée à l'identification des participants n'est en rien une initiative spontanée mais fait au contraire l'objet d'une préparation à la fois intellectuelle et logistique (les commentateurs doivent mémoriser le nom, le numéro et

l'apparence physique des joueurs, puis préparer leur tableau de positionnement), nous allons maintenant constater, à nouveau grâce à Bender et Johnson (1994), qu'une grande partie des choix opérés pendant les commentaires action par action – choix auxquels nous avons consacré la troisième partie de notre thèse – sont faits avant la retransmission, contribuant ainsi à démentir l'idée que les commentaires sportifs télévisés relèvent de l'improvisation.

Dans le passage qui suit, les deux auteurs détaillent de manière très précise les informations que tout commentateur de football américain devrait apporter aux téléspectateurs lorsqu'il décrit une action :

The play-by-play announcer sets the situation by stating the:  
down,  
distance to first down,  
position on the field,  
distance of play covered,  
score, and  
time. (*ibid.* : 86)

Il s'agit en clair de mentionner à quelle tentative les joueurs en sont (c'est le sens du terme *down*, qui renvoie plus spécifiquement à la mise au sol du porteur du ballon), du nombre de *yards* qu'il reste à valider (l'équipe qui attaque doit parcourir au moins dix *yards* en quatre tentatives pour pouvoir bénéficier de quatre nouvelles tentatives), de la distance parcourue depuis le début de la phase offensive, du score et, enfin, du temps de jeu restant.

Nous constatons par ailleurs que la réflexion des commentateurs à propos de la manière dont ils doivent rapporter les actions ne se résume pas à cette liste d'éléments nécessaires. G. Bender et M.L. Johnson ont également une idée précise du moment où le commentateur doit intervenir pour les donner. Ils expliquent tout d'abord qu'il est recommandé que les deux premières informations de la liste établie ci-dessus soient transmises pendant que l'équipe se réunit pour décider de sa stratégie d'attaque : « [*down*] and distance to go for a first down should be stated prior to every snap, preferably as the offensive team breaks from huddle » (*ibid.* : 87) ; puis, ils ajoutent qu'il faut annoncer le plus rapidement possible que l'équipe a rempli son contrat et bénéficie à nouveau de quatre phases offensives : « [*first*] downs should be announced as soon as possible after a play » (*ibid.*). Enfin, les auteurs expliquent qu'il est primordial de rappeler régulièrement le score et le temps restant : « [*the*] two most important dimensions in sports are score and time. The score tells you who is winning. Time indicates how long there is to change the outcome » (*ibid.* : 88).

Chacun des principes établis ci-dessus fait l'objet d'une justification précise, ce qui nous permet de mesurer à quel point les propos tenus par les commentateurs pendant une rencontre ne doivent rien au hasard. Ainsi, l'insistance des deux auteurs sur la nécessité de rappeler régulièrement le score et le temps de jeu restant découle directement de la prise en compte de la frustration des téléspectateurs, puisqu'ils affirment que « *nothing is more disconcerting to a fan watching on television or listening to the radio than not knowing the score or whether the game is in the first or second half* » (*ibid.* : 88). Ils notent par ailleurs que la mention conjointe de ces deux informations permet d'accentuer le suspense de la rencontre en cours et, ainsi, de la rendre plus passionnante pour les téléspectateurs – une facette des commentaires sportifs télévisés que nous n'avons pas encore abordée et sur laquelle nous revenons dans le chapitre 3 (section 2) :

Even if you vary the way you update the score, it has more impact on the viewer or listener if you also include the time remaining. As with all sports that are played with fixed time limits, stating the amount of time left in the contest adds to the drama of the situation. (*ibid.* : 153)

Il ressort de ce qui précède non seulement l'idée que les commentateurs sportifs prennent l'antenne en ayant une idée relativement claire des éléments d'information qu'ils doivent à tout prix communiquer lors de la rencontre, mais également que ces éléments sont choisis en fonction du sport commenté : nous constatons en effet que les recommandations de G. Bender et M.L. Johnson découlent directement des caractéristiques du football américain, de la manière dont un match se déroule typiquement. L'idée que les commentaires sportifs télévisés sont, en quelque sorte, « taillés sur mesure » pour permettre aux téléspectateurs de vivre l'événement de la manière la plus satisfaisante qui soit est d'ailleurs confirmée ainsi dans Bender et Johnson (1994) :

Obviously, the play-by-play requirements differ from sport to sport, particularly from sports like football and baseball which intersperse periods of inactivity with periods of activity sparked by a single action (the center's snap, the pitcher's delivery) to the relative constant action of basketball and hockey. Each sport has its own peculiar rhythm. (*ibid.* : 80)

Cette dernière idée nous permet d'aller encore plus loin dans notre analyse de la préparation des commentateurs sportifs et d'affirmer que la réflexion menée à propos de la description des actions ne s'arrête pas à ces données que G. Bender et M.L. Johnson qualifient d'élémentaires (« *the basics* » [*ibid.* : 187]), à l'image du score, de la distance et de la phase

de jeu – que les commentateurs ont l’obligation de transmettre aux téléspectateurs –, mais qu’elle est également d’ordre linguistique.

Pour en prendre pleinement conscience, nous prendrons l’exemple du hockey sur glace, qui soumet les commentateurs à des contraintes temporelles extrêmes à cause de sa rapidité, et dont K. Kuiper et Douglas C. Haggio rendent compte en détail. Ces derniers expliquent en substance que la manière dont les commentateurs sportifs décrivent les actions n’est pas uniquement dictée par ce qu’ils voient sous leurs yeux, mais qu’elle obéit également à une logique interne :

A commentary must follow the game. In so far as it does, its discourse structure is externally driven, being dependent on the events the commentator sees. However, it is not just a function of external events. It’s also conventionally ordered. (1985 : 168)

Afin de rendre compte de ces actions très brèves aussi efficacement que possible, K. Kuiper et Paddy Austin expliquent que les commentateurs ont recours à des formes linguistiques « préfabriquées » dont la qualité principale est de leur permettre de se concentrer sur ce qu’ils voient plutôt que sur la manière dont ils l’expriment : « *[an] oral-formulaic mode of performance facilitates fluency by allowing most speech production to take place more automatically* » (1990 : 202). Nous notons au passage que les divers travaux de K. Kuiper concernent le commentateur principal mais pas le consultant, dont nous avons montré qu’il intervient essentiellement pendant les temps morts et les ralentis<sup>6</sup> : comme K. Kuiper et D.C. Haggio l’affirment, « *[p]lay-by-play commentary is oral formulaic in character whereas colour commentary is not* » (1985 : 168). La complémentarité entre les commentateurs apparaît ainsi plus clairement que jamais, puisque nous comprenons qu’elle n’a pas uniquement trait à leur expertise technique mais également à leur capacité à acquérir ce que K. Kuiper et D.C. Haggio appellent « *abnormal fluency* » (1984 : 201), notion que l’on pourrait traduire par « aisance d’expression exceptionnelle ». N. Sellens exprime plus ou moins la même idée, lorsqu’il qualifie certains commentateurs sportifs de « machines » :

Machines have continued to plough their rather predictable furrow in a variety of guises, most notably in horse racing. Here, merit can only be judged through clarity of expression and efficiency of identification. (2005 : 12)

---

<sup>6</sup> Voir deuxième partie (chapitre 1, section 3).

En définitive, si les études menées par K. Kuiper n'ont qu'une pertinence limitée pour notre étude, dans la mesure où elles portent sur des cas de figure extrêmes qui n'ont pas d'équivalent dans notre corpus<sup>7</sup>, elles présentent toutefois l'intérêt de démentir l'idée que les commentateurs sportifs n'accordent aucune importance à l'aspect formel de leurs interventions. Cette dernière est pourtant très répandue, probablement du fait des erreurs grammaticales parfois commises par les consultants, sans doute par manque de formation (rappelons que la plupart d'entre eux sont d'anciens sportifs professionnels) ; notre corpus en contient d'ailleurs quelques exemples<sup>8</sup>.

Il nous reste à revenir au corpus pour déterminer s'il porte le sceau d'une réflexion sur la manière d'assurer au mieux la description des phases de jeu, telle que nous venons de la détailler. Dans la mesure où, comme nous allons rapidement le constater, le corpus présente des propriétés relativement uniformes à cet égard, nous prenons le parti de ne pas analyser chacun des extraits séparément.

L'affirmation de K. Kuiper et D.C. Haggio (1985) selon laquelle il y a, sur le plan formel, une différence importante entre les commentaires action par action et ce que les Américains appellent généralement *color commentary* (expression que nous avons pris le parti de ne pas traduire) – peut être étendue aux commentaires sportifs télévisés. S'il est vrai que la frontière entre description et analyse est relativement poreuse et que la répartition des tâches n'interdit pas pour autant aux commentateurs principaux de participer à l'analyse d'une action et aux consultants de décrire une action en cours, nous avons cependant observé, dans la troisième partie de la thèse, que la description dans les commentaires sportifs télévisés se caractérise par l'effacement d'éléments que la tradition linguistique estime pourtant indispensables à la recevabilité grammaticale de l'énoncé, compte tenu de leur rôle syntaxique. Parmi les éléments syntaxiques dont l'élosion est la plus fréquente, nous pouvons mentionner la copule *be*, en particulier dans la construction de la périphrase du progressif (comme dans les énoncés « *James Quinn in the middle making a run* » et « *Robinson guarding the near post* »), des verbes d'actions physiques, dont le contenu sémantique est alors pris en charge par des prépositions (comme dans « *James Collins away* » ou « *forward by Fletcher* »), ou encore des compléments d'objet direct, dont la présence dans l'énoncé de surface est pourtant considérée comme indispensable au bon fonctionnement de la relation prédicative exprimée par le verbe.

---

<sup>7</sup> K. Kuiper s'intéresse essentiellement aux énonciateurs qui s'expriment de façon très rapide et efficace, soit parce qu'ils sont soumis à des contraintes temporelles fortes, comme dans le cas des commentaires de hockey sur glace ou de courses hippiques, soit par tradition, à l'instar des commissaires-priseurs dans le monde anglophone.

<sup>8</sup> Nous pensons à Mark Bright dans FOOT, qui utilise la forme *took* comme participe passé du verbe *take* à deux reprises (« *he should've took it early* » et « *would've took their head off* »).

Si ces choix énonciatifs permettent aux commentateurs sportifs de s'accommoder au mieux des contraintes temporelles qui pèsent sur eux en faisant preuve d'une grande concision, nous avons également avancé qu'ils ont pour effet de mettre en relief les informations les plus saillantes pour les téléspectateurs (les éléments omis de l'énoncé de surface étant souvent déjà connus ou aisément perceptibles par le biais des images). D'une certaine manière, nous avons déjà apporté une réponse partielle à la question qui nous intéresse actuellement, en suggérant que les propriétés formelles de la description dans notre corpus tendent à indiquer que les commentateurs sportifs ont mené une réflexion quant à la manière la plus efficace de rendre compte des actions qui se déroulent sous leurs yeux.

Pour préciser notre propos, il nous paraît pertinent de revenir sur l'un de ces choix énonciatifs, qui consiste à faire apparaître l'agent à la droite de l'énoncé – non seulement dans des structures passives, par le biais d'un complément d'agent introduit par *by*, mais aussi dans des syntagmes nominaux comme « *two good deliveries from Delaney* » ou « *mishandle there by Iestyn Thomas* ». Grâce à K. Kuiper et P. Austin, nous avons la confirmation qu'il s'agit d'une pratique très courante dans les commentaires sportifs – non seulement dans le cadre des courses hippiques en Nouvelle-Zélande, comme en attestent des exemples comme « *one of the best out was Speedy Cheval* », « *breaking up behind is Noodlum's Fella* » ou encore « *about two lengths away is Belvedere* » (1990 : 214), mais également dans celui du basket-ball, comme l'a démontré l'étude des phénomènes d'inversion en anglais menée par Georgia M. Green (1980). Bien que les exemples de K. Kuiper et P. Austin (1990) soient, sur le plan syntaxique, différents des cas extraits de notre corpus, il nous semble que l'analyse que les deux auteurs en proposent apporte un éclairage tout à fait probant. Pour eux, l'inclination des commentateurs sportifs pour le renvoi à droite s'explique par le fait qu'il permet à l'énonciateur de disposer de quelques secondes de plus pour reconnaître les participants impliqués dans l'action : « *the formula which has the post-posed subject slot gives the commentator until the last possible moment to pick up which horse is next in the sequence* » (*ibid.* : 216-217). Le lien étroit entre le renvoi à droite et l'identification des participants tend ainsi à prouver que la recherche de concision ne suffit pas à expliquer entièrement les choix opérés par les commentateurs sportifs en matière de stratégie descriptive : les commentateurs sportifs paraissent aussi animés par la volonté d'utiliser de manière optimale les possibilités que leur offre la grammaire, en menant une réflexion sur les structures les plus susceptibles de leur permettre de remplir les diverses missions qui leur incombent.

Le protocole que les commentateurs suivent pour décrire les phases de jeu aussi efficacement que possible ne se limite pas aux structures linguistiques que nous venons d'évoquer. L'étude du corpus révèle en effet que le caractère systématique de la démarche des commentateurs concerne également les données qu'ils communiquent aux téléspectateurs, faisant ainsi écho à l'ouvrage de G. Bender et M.L. Johnson (1994), d'une part, et aux analyses de K. Kuiper (*passim*), d'autre part.

Les mentions du score et du temps de jeu restant l'illustrent très clairement, dans la mesure où elles semblent suivre des principes assez clairs, comme nous allons le montrer à présent. Nous constatons tout d'abord que ces deux informations sont en général exprimées conjointement, conformément aux préconisations de G. Bender et M.L. Johnson (1994), même si tous les commentateurs de notre corpus ne respectent pas ce principe scrupuleusement (cette démarche s'avère ainsi bien plus fréquente chez Jonathan Pearce, dans FOOT, que chez Gordon Bray et Eddie Butler dans RUGBY1 et RUGBY2). Nous notons également que le score et le temps de jeu restant apparaissent dans le corpus presque à chaque fois que des points sont marqués : par exemple, Jonathan Pearce procède à ces rappels à la vingt-sixième minute (au moment de l'ouverture du score par les Gallois), à la trente-huitième minute (au moment où les Gallois doublent la marque), à la quarante-sixième minute (lorsque les Nord-Irlandais réduisent le score), à la cinquantième minute (lors de l'égalisation de l'Irlande du Nord) et à la soixante et unième minute (lors du troisième but gallois). Il arrive parfois qu'un commentateur annonce également le score lorsque l'une des deux équipes a l'occasion de marquer des points (c'est ce que fait Gordon Bray à la onzième minute, lorsque le demi d'ouverture gallois Stephen Jones manque une pénalité) ; or, il faut noter que cela fait à nouveau écho aux propos de G. Bender et M.L. Johnson, pour qui toute phase de jeu susceptible d'avoir une influence sur l'issue de la rencontre constitue une occasion de donner le score de la rencontre :

Actually, if you think about it, the character of the game should lead to the moments when score and time are stated without prompting; if something happens that might have a bearing on the outcome of the game, it has a direct bearing on the score. (1994 : 88)

Comme pour l'annonce du score, le rappel du temps de jeu ne présente pas les mêmes caractéristiques dans les trois extraits où cette information constitue un enjeu important, c'est-à-dire dans les trois extraits qui concernent le football et le rugby. Dans l'extrait FOOT, la manière dont Jonathan Pearce procède semble suivre une logique claire. Tout d'abord, il

apparaît clairement qu'il partage l'idée selon laquelle cette donnée est de plus en plus pertinente pour les téléspectateurs à mesure que la fin de la rencontre approche : sur les vingt références au temps restant que comptent ses interventions, neuf sont faites entre la quatre-vingtième et la quatre-vingt-quatorzième minute de jeu. Ensuite, nous observons que ces données chronométriques sont presque toujours communiquées lorsque le chronomètre affiche un nombre rond, sans doute parce que Jonathan Pearce considère qu'elles sont plus facilement assimilables pour les téléspectateurs : ainsi, le score et le temps de jeu restant sont annoncés à la vingtième minute, à la vingt-cinquième minute, à la trentième minute, à la quarante-cinquième minute (c'est-à-dire à la fin de la première période), à la quatre-vingtième minute et, enfin, lorsque le coup de sifflet final retentit. Dans l'extrait RUGBY2, en revanche, nous ne dénombrons que deux mentions du temps de jeu restant – la première à la soixante-douzième minute de jeu (« *there's eight-and-a-half minutes to go* ») et la seconde lorsque la sirène signale la fin du temps réglementaire (« *we're into the red zone* »). S'il est juste d'affirmer que tout commentateur suit un protocole particulier lorsqu'il rapporte les phases de jeu qui se déroulent sous ses yeux, comme cela est suggéré dans Bender et Johnson (1994), nous constatons en parcourant notre corpus que tous n'accordent pas la même importance au score et au temps de jeu restant, ce qui semblerait démontrer que la réflexion sur la manière la plus efficace de procéder à la description des phases de jeu est d'ordre individuel plutôt que collectif.

La localisation des phases de jeu dans l'espace, dont nous avons souligné l'importance dans la troisième partie (chapitre 2, section 2), confirme cette dernière idée de manière très nette, comme le montre la comparaison des extraits RUGBY1 et RUGBY2. Dans le premier, Gordon Bray utilise principalement ces repères spatiaux pour indiquer l'avancée des joueurs. Parmi les nombreuses occurrences dénombrées dans l'extrait (vingt-quatre mentions en quarante minutes de jeu), certaines tournures reviennent régulièrement, à l'image de l'expression « *metres out* », qui marque la distance qui sépare les joueurs de l'en-but adverse (par exemple, « *this massive England hooker just fifteen metres out* ») et dont nous dénombrons sept occurrences dans l'extrait ; c'est également le cas du nom *halfway* qui permet au commentateur de localiser de manière très concise l'action par rapport au centre du terrain, comme dans « *just short of halfway* », « *fifteen from halfway* » ou « *on halfway* ». De toute évidence, la récurrence de ces expressions corrobore l'hypothèse de K. Kuiper sur l'approche presque mécanique que les commentateurs sportifs ont de la description, d'autant plus que nous constatons par exemple que le syntagme nominal « *metres out* » occupe

systématiquement une position finale dans l'énoncé, renforçant de ce fait l'impression que Gordon Bray suit une trame préétablie.

En parcourant RUGBY2, nous remarquons que ce type de localisation est cinq fois moins fréquent que dans l'extrait précédent : nous n'avons en effet dénombré que dix occurrences comparables sur l'ensemble de la rencontre. L'impression que cette localisation ne fait pas partie de la « grammaire descriptive » d'Eddie Butler est renforcée par le fait que, contrairement à Gordon Bray, les expressions qu'il utilise pour localiser les actions sur le terrain sont variées (« *just short* », « *that close to the try line* », « *England five metres from their own line* » et « *back into the midfield* », pour ne citer que quatre exemples) et ne présentent pas de régularité quant à leur position syntaxique. En revanche, nous remarquons qu'Eddie Butler situe régulièrement les actions par rapport aux lignes de touche, par le biais du syntagme nominal « *blind side* » ou de l'adjectif *wide*, qui désignent respectivement le petit et le grand côté – une démarche que nous retrouvons de façon très ponctuelle dans les propos de Gordon Bray mais qui caractérise surtout les interventions de ses consultants Tim Horan et Chris Handy. Tout semble indiquer que c'est l'utilisation des espaces qui semble primer pour Eddie Butler, tandis que Gordon Bray accorde la part belle à la verticalité du jeu ; s'il est sans doute excessif de tirer une telle conclusion de l'étude des repères spatiaux dans les deux extraits, elle a tout de même le mérite de souligner que chaque commentateur décrit le jeu en fonction des éléments qui lui paraissent les plus saillants, ce qui explique les variations que nous observons d'un extrait à l'autre de notre corpus.

D'une certaine manière, la façon dont les commentateurs traitent les fautes tend également à valider l'hypothèse de K. Kuiper selon laquelle la description suit une trame préfabriquée qui permet aux commentateurs de faire preuve d'une grande efficacité malgré les contraintes temporelles qui pèsent sur eux. Nous remarquons en effet, notamment dans RUGBY2, que les commentateurs utilisent parfois des formes linguistiques très synthétiques pour définir la nature de la faute commise et, éventuellement, en désigner l'auteur ; nous pensons entre autres aux verbes nominalisés dans les énoncés « *crossing there, in midfield* », « *Julian White, stamping* », « *Phil Vickery turning in* » ou encore « *Ireland have a penalty. hanging on after the tackle* », ou aux syntagmes nominaux « *forward pass* » et *knock-on*, qui reviennent de façon récurrente dans l'extrait, de même que la proposition « *advantage being played* ». Il nous semble cependant excessif d'affirmer, de façon générale, que le traitement des fautes relève de la démarche décrite par K. Kuiper. En premier lieu, les informations à communiquer en cas de faute ne semblent pas soumises à quelque règle que ce soit,

contrairement à ce que nous avons montré à propos du score et du temps de jeu. Ce phénomène est particulièrement évident dans l'extrait FOOT. En effet, s'il arrive parfois à Jonathan Pearce de donner à la fois l'identité des joueurs concernés et la nature de la faute commise, comme dans « *free kick conceded by Quinn, who's turned James Collins away off the ball* », il se contente souvent de qualifier la faute et de mentionner le nom du joueur qui l'a subie (comme dans « *it's David Healy who was bundled over!* », « *Giggs to Earnshaw, he was pushed* » ou encore « *a free kick given against Fletcher, I presume for high-kicking* »), voire de ne donner que le nom du coupable (« *Giggs tracking back, and winning it! conceded the foul here* ») ou de la victime (« *Giggs to Earnshaw, he was pushed* »). Il faut ajouter que les formes linguistiques utilisées par les commentateurs pour rendre compte de ces fautes vont généralement à l'encontre de la démarche décrite par K. Kuiper, puisqu'elles sont à la fois variées et peu synthétiques, comme les quelques exemples que nous venons de citer l'illustrent assez clairement.

En définitive, force est de constater que l'hypothèse selon laquelle la description des phases de jeu suit une structure linguistique préétablie qui permet aux commentateurs de faire preuve d'une très grande efficacité, en dépit des contraintes temporelles inhérentes au direct, ne s'applique pas à notre corpus. Cette conclusion n'est pas très surprenante, car dans les événements sportifs sur lesquelles portent les travaux de K. Kuiper, les commentateurs ont une quantité d'informations très élevée à traiter en un temps très réduit, de telle sorte qu'il leur serait presque impossible de rendre compte des actions en temps réel sans avoir une idée très précise des structures qu'ils vont utiliser pour atteindre cet objectif ; c'est ce que souligne K. Kuiper lorsqu'il affirme que « *[c]learly there is significant pressure on memory resources, but fluent commentary is maintained through the utilisation of a totally formulaic speech tradition* » (2004 : 42). La diversité des formes linguistiques qui caractérisent les commentaires action par action dans notre corpus, au contraire, laisse à penser que les commentateurs disposent de suffisamment de temps pour rendre compte des phases de jeu de manière spontanée, sans avoir à recourir à une telle stratégie. K. Kuiper fait d'ailleurs le même constat à propos des sports moins rapides que ceux qu'il étudie : « *[o]ther sports, such as cricket, are slow paced, placing lower processing pressure on speakers, which allows them more time for improvising speech* » (*ibid.* : 40).

Il est important de souligner que la distinction que nous venons de faire ne signifie en aucun cas que la préparation des commentateurs de sports moins rapides, comme le football ou le rugby, n'inclut pas une réflexion sur la manière la plus efficace de rendre compte des

actions. Grâce à Bender et Johnson (1994), nous avons pu affirmer avec conviction, en examinant le corpus, que les commentateurs sportifs ont une idée précise des éléments incontournables de la description (un rappel fréquent du score ou de la position des joueurs sur le terrain, notamment) et que leur réflexion est sans cesse guidée par les besoins des téléspectateurs. En d'autres termes, le fait que les propriétés formelles des extraits de notre corpus ne nous permettent pas d'affirmer que la description fait l'objet d'une réflexion préalable ne doit pas être envisagé comme la preuve d'une absence de préparation de la part des commentateurs : nous estimons que cette incapacité est simplement due au fait que tous les commentateurs sportifs ne sont pas soumis à la même pression et, par conséquent, n'ont pas les mêmes besoins à cet égard – comme cela est suggéré dans Kuiper (2004).

La description occupe une place moins importante dans l'extrait CATCH, essentiellement à cause de l'attitude des commentateurs qui s'émerveillent devant la puissance des deux athlètes plutôt qu'ils ne rendent compte de leurs faits et gestes sur le ring. Lorsqu'il lui arrive de décrire le combat, Robert Marella utilise régulièrement des tournures qui peuvent être considérées comme typiques des commentaires sportifs télévisés, eu égard à leurs propriétés formelles ; c'est le cas de nombreux syntagmes nominaux comme « *three-hundred-sixty by the Undertaker* », « *the Undertaker with that hold right on the forehead of the Hulk* », ou encore « *Hulkster with a series of shoulder blocks* », dont nous n'aurions aucun mal à montrer qu'ils peuvent être décrits comme la réélaboration de formes verbales, en accord avec l'analyse que nous avons proposée du syntagme « *very selective refereeing there by Alain Rolland* » dans la troisième partie (chapitre 2, section 2). Cette capacité qu'ont les deux commentateurs à conférer à leurs interventions l'apparence des commentaires sportifs télévisés, malgré un désintérêt manifeste pour ce que le combat a de plus technique, nous amène à penser que l'extrait CATCH témoigne aussi d'une certaine réflexion préalable – non pas sur la manière la plus efficace de rendre compte des phases de jeu, mais plutôt sur ce qui caractérise les propos des commentateurs sportifs plus conventionnels : il ne s'agit pas d'être un commentateur sportif, seulement de le paraître. Il est d'ailleurs amusant de noter que cette démarche rappelle les propos de G. Bender et M.L. Johnson sur les questions qu'il faut à tout prix se poser lorsqu'on est amené à commenter un sport qu'on ne connaît pas :

During the course of the briefing, you also have to make sure you direct your line of questions to two areas. First, you have to learn the pitfalls for announcers. For example, you might ask, "What tips people off that you don't know this sport?" or "What kind of word usages or descriptions would make people say, 'Hey, this announcer doesn't know what he's talking about?'" (1994 : 164)

Puisque, comme ce passage en atteste, même les commentateurs sportifs les plus consciencieux peuvent être amenés à s’interroger sur les tournures et expressions susceptibles de les faire passer pour des experts ou, à l’inverse, pour des incultes, il est permis de penser que cela a également été le cas pour les deux commentateurs de l’extrait CATCH.

Nous évoquons, pour terminer, l’extrait 400M. Si, comme nous l’avons souvent noté, la part des commentaires action par action y est trop réduite pour que nous puissions en tirer de véritable enseignement, il est tout de même utile de s’arrêter sur cet extrait, pour la simple raison que c’est celui qui se rapproche le plus du corpus sur lequel portent les travaux de K. Kuiper. La question qui se pose naturellement est de savoir si les propos tenus pendant la course donnent l’impression d’avoir fait l’objet d’une réflexion préalable. Nous estimons que ce n’est pas le cas, pour plusieurs raisons. La première tient au fait que rien ne nous permet de dire que Tom Hammond et Ato Boldon, les deux commentateurs qui interviennent pendant la course, possèdent l’aisance d’expression exceptionnelle dont parlent K. Kuiper et D.C. Haggio (1984) : ils ne parlent pas particulièrement vite, et leur intonation ne s’écarte aucunement de la norme prosodique de l’anglais – contrairement aux commentateurs de courses hippiques ou de hockey sur glace, dont K. Kuiper estime que l’intonation extrêmement monocorde n’existe nulle part ailleurs dans la langue anglaise, à quelques rares exceptions près :

Racing commentaries in play-by-play mode are droned in a way which is similar to that of ice-hockey commentators (Kuiper & Haggio, 1985), that is, they are basically on a monotone. What we mean by that is that the normal rules of English intonation which lay an intonation contour over what a person is saying, do not operate. (1990 : 203).

Au-delà de ces considérations prosodiques, il nous paraît difficile d’identifier une structure, qu’elle soit linguistique ou informationnelle, dans la description de la course, notamment dans l’intervention de Tom Hammond qui couvre l’essentiel de cette dernière. Il semble en effet que le commentateur se contente de donner le nom des coureurs par ordre de classement avant le dernier virage (« *Jeremy Wariner is there, Lashawn Merritt, Angelo Taylor, Christopher from Canada, into the turn for home* »), qu’il répète cette opération à la sortie du virage (« *Jeremy Wariner along with Lashawn Merritt and Angelo Taylor the three Americans* ») avant de donner une dernière fois le classement dans la dernière ligne droite (« *home's straight away now and Jeremy Wariner has the lead, Lashawn Merritt and Angelo Taylor* »). Même si nous ne pouvons exclure que les commentateurs se soient interrogés sur la manière la plus efficace de commenter la course, les trois interventions qui coïncident avec la

course ne présentent aucune des propriétés formelles que décrit K. Kuiper dans ses travaux, ce qui tend selon nous à indiquer que les commentateurs ont fait le choix de la spontanéité, malgré les avantages indéniables de la description préfabriquée dans un tel contexte.

Puisque, comme nous l'avons constaté dans Bender et Johnson (1994), c'est surtout la prise d'antenne qui fait l'objet d'une préparation minutieuse, nous nous penchons à présent sur l'avant-course. Bien qu'il nous soit impossible d'établir avec certitude qu'elles ont été « chorégraphiées », pour reprendre un terme employé par G. Bender et M.L. Johnson<sup>9</sup>, nous constatons rapidement que les interventions qui précèdent le début de la course sont à la fois longues et précises, offrant ainsi un contraste saisissant avec celles que nous avons examinées plus haut, et que le partage de l'énonciation se fait de manière très harmonieuse. Après avoir annoncé la course à venir, Tom Hammond sollicite l'avis de son confrère Lewis Johnson à propos de l'influence du vent sur l'issue de la course (« *Lewis, you were talking earlier about Jeremy saying he needed perfect conditions to challenge Michael Johnson's world record, but the wind has picked up here in Osaka* ») ; Lewis Johnson répond à son interlocuteur avec précision et passe ensuite la parole à Ato Boldon, en l'interpellant à la fin de l'intervention (« *and now we'll see if that wind is a backer, Ato* »). Cela amène Ato Boldon à donner son point de vue sur la course en confiant à ses deux collaborateurs à quel point il est impatient d'y assister (« *and I can tell you, Lewis, I can admit to you guys now, this is the race that I have been looking forward to* »), avant d'évoquer les trois favoris de la course (« *Jeremy Wariner in lane six is gonna be running with his two main rivals, Lashawn Merritt and Angelo Taylor just his insides on lanes five and four* »). La même fluidité caractérise la suite de l'avant-course, qui consiste en une succession de remarques, sans lien évident les unes avec les autres. Tom Hammond réitère le nom des favoris, Lewis Johnson évoque l'éventualité d'un historique triplé américain, Ato Boldon relate l'entretien qu'il a eu avec Michael Johnson à propos de la course, puis Lewis Johnson évoque sa récente conversation avec Jeremy Wariner. Enfin, le réalisateur propose un plan rapproché des coureurs, permettant ainsi à Tom Hammond de faire une présentation très complète des huit coureurs en lice. Tout porte ainsi à croire que l'avant-course a fait l'objet d'une préparation minutieuse de la part des trois commentateurs, aussi bien au niveau du contenu des interventions que des responsabilités de chacun.

En définitive, l'étude que nous venons de mener présente plusieurs intérêts. Elle nous a tout d'abord permis de constater, grâce aux propos de G. Bender et M.L. Johnson et aux

---

<sup>9</sup> « [S]pecific responsibilities and associated time limits for the opening are choreographed the day before the production meeting » (1994 : 84).

travaux de K. Kuiper, que les commentateurs sportifs ont une conscience aiguë de ce qui, dans leurs interventions, peut faire l'objet d'une préparation – qu'il s'agisse de rédiger intégralement les parties de la retransmission sur lesquelles il ne pèse *a priori* aucune incertitude, comme la prise d'antenne, ou de concevoir la structure sur laquelle repose leur description de l'événement, structure qu'ils n'ont plus qu'à compléter le moment venu, à la manière d'un texte à trous. Si nous n'avons pas été en mesure d'affirmer que les observations de K. Kuiper s'appliquent à notre corpus, ce que nous avons attribué au fait que les extraits qui le composent ne présentent pas des situations d'énonciation extrêmes, rendant une telle préparation moins impérative, nous avons toutefois constaté qu'il porte souvent la trace d'une réflexion sur les informations que les commentaires action par action doivent à tout prix inclure, à l'image du score ou du temps de jeu restant, ou sur les formes linguistiques qui se prêtent le mieux à la description des phases de jeu. Enfin, nous avons avancé que les variations du corpus à cet égard découlent non seulement de la dimension individuelle de cette préparation, notamment parce que l'importance accordée aux différentes composantes des phases de jeu dépend étroitement de la vision qu'ont les commentateurs sportifs du sport commenté, mais aussi des objectifs qu'ils cherchent à atteindre – nous avons souligné à cet égard que la mention régulière du temps de jeu restant accentue le suspense lié à l'issue de la rencontre, de même que la localisation des joueurs par rapport à la ligne d'essai adverse signale la progression de l'équipe qui attaque.

Nous abordons maintenant le troisième volet de la préparation des commentateurs sportifs, consacré à la collecte de données primaires et secondaires sur la rencontre et ses participants.

### **3) La recherche documentaire**

Autant nous avons fait le constat que la préparation des commentaires action par action représente une part variable de la préparation des commentateurs sportifs, autant G. Bender et M.L. Johnson (1994) laissent entendre que la collecte d'informations au sujet des participants, que l'on peut appeler « phase de recherche documentaire », en constitue le noyau central. Contrairement à ce que nous pourrions imaginer, il ne s'agit pas uniquement de consulter la presse spécialisée, même s'il est indéniable que cette dernière est une source d'informations très précieuse. Nous découvrons en effet que les commentateurs sportifs passent également beaucoup de temps à s'entretenir avec les joueurs et les entraîneurs afin d'obtenir des

informations plus précises, plus pertinentes ou plus originales – ce qui explique la méthode surprenante que G. Bender aimait à employer lors de ses conversations avec l’encadrement technique des clubs de football américain :

After the crash course in team strategy, we then ask the coordinator for a thumbnail sketch of each player. The questioning is done much in the manner of a psychiatrist conducting a word association test where initial response is the most important. (Bender et Johnson 1994 : 62)

Compte tenu des enjeux sportifs et financiers qui sous-tendent le sport professionnel de nos jours, il n’y a rien d’étonnant à ce que les commentateurs sportifs cherchent à construire une relation de confiance avec ces interlocuteurs, condition nécessaire à l’obtention d’informations de valeur. C’est pourquoi la notion controversée d’« *off the record* », dont on sait qu’elle occupe une place centrale dans le journalisme politique, concerne également les commentateurs sportifs :

One of the ethical considerations all journalists have to face is what should or should not be made public. Some broadcasters operate under the following rule: “if you don’t want something broadcast, don’t tell me. Everything you tell me is fair game.” [...] The better path for announcers is to develop a trust with their sources so they have confidence in what will or won’t be said. When confidences are protected, information sources open up. (*ibid.* : 207)

Plus que les moyens mis en œuvre par les commentateurs sportifs pour les collecter, c’est la nature de ces informations qui nous intéresse au premier chef. Dans Bender et Johnson (1994), elles sont classées en trois catégories, en fonction de leur pertinence et de leur vocation à être utilisées pendant l’événement sportif commenté. Le premier type est intitulé « *instant information* » (*ibid.* : 56), expression que nous traduirons par « information instantanée ». Les deux auteurs le définissent ainsi : « *information that has to be committed to memory in order for it to be useful at any given moment* » (*ibid.*). Il s’agit en quelque sorte du strict minimum que le commentateur sportif est supposé savoir à propos des participants, comme leur numéro de maillot ou de dossard, le poste qu’ils occupent, le club dans lequel ils jouent, ou encore s’ils sont gauchers ou droitiers. Ces informations, qui composent d’une certaine manière la fiche d’identité des participants, sont si importantes qu’il est nécessaire de les mémoriser afin de pouvoir les restituer spontanément – ce qui suggère que les commentateurs sportifs en font un usage régulier.

Pour comprendre en quoi consiste la seconde catégorie, intitulée « *sidebar information* » (*ibid.*), il faut préciser qu’il s’agit d’une expression issue de l’anglais de l’édition qui renvoie à la partie latérale de la page dans laquelle on trouve souvent des sondages, des illustrations ou des citations destinés à accompagner un article principal ; elle désigne ici, par métonymie, des anecdotes ou informations de moindre importance auxquelles les commentateurs sportifs ont essentiellement recours lorsque le réalisateur propose un plan rapproché d’un joueur ou d’un entraîneur, en particulier lors des temps morts : « *it is used when there is a shot of someone away from the action such as during a free throw or after an incomplete pass when the camera focuses on the individual* » (*ibid.*). Par comparaison avec la catégorie précédente, les commentateurs sportifs ont une chance relativement faible d’avoir recours à ce second type d’information, que nous traduirons par « information marginale » pour faire écho à l’origine de l’expression employée dans Bender et Johnson (1994) ; ils ne s’astreignent donc généralement pas à les mémoriser et se contentent volontiers de garder ces fiches à portée de main. Nous constatons toutefois que, lorsqu’un élément leur paraît particulièrement pertinent, ils n’hésitent pas à les inclure dans leurs tableaux de positionnement afin d’avoir l’assurance de pouvoir y accéder rapidement, comme le notent les deux auteurs à propos des informations obtenues lors des entretiens de G. Bender avec les entraîneurs : « *I listen for significant comments [...], make note of them, and then add them to my spotting boards later that evening. They make excellent sidebar information during the course of the game* » (*ibid.* : 62). Par ailleurs, il faut signaler que le commentateur Barry McKnight observait la même pratique : en consultant le tableau de positionnement évoqué plus haut dans ce chapitre, nous découvrons par exemple que Kitus Witherspoon a été renversé par une voiture en 2004, qu’il a dû être opéré du tibia et du pied et, enfin, qu’une hernie discale l’a privé d’entraînement dans les jours qui précèdent la rencontre.

La troisième et dernière catégorie d’informations, appelée « *referable information* » par G. Bender et M.L. Johnson (*ibid.* : 56), est utilisée lorsque le jeu s’interrompt de manière prolongée :

This is information pertaining to the game that you may “refer” to during dead moments of the broadcast such as commercial breaks or when an injured player is on the field and causes a delay (*ibid.*).

Ces informations, que nous appelons ci-après « informations de référence », se distinguent essentiellement des deux catégories précédentes par leur longueur, parce qu’elles

doivent permettre aux commentateurs de meubler le silence lorsque l'événement connaît une interruption imprévue ou, comme l'expliquent G. Bender et M.L. Johnson, lorsqu'un participant inflige à l'autre une « raclée » (c'est le sens du nom *blowout* dans le passage qui suit) – réduisant ainsi l'intérêt sportif de la rencontre à néant :

The way most play-by-play announcers keep audience interest during blowouts is to be informative. Blowout material is really nothing more than an extension of the material you ordinarily prepare for a game. It is often historical information that looks at past players, traditions, or highlights of the teams playing, something that takes time to develop. Frequently, as you and the analyst are doing your on-site preparation, a piece of sidebar information catches your attention. One or the other will say, "That's interesting. We ought to get into that if we have time." "Time" often implies "in the case of a blowout." (*ibid.* : 185-186)

Nous soulignons, pour terminer, que les deux auteurs insistent sur la nécessité pour les commentateurs sportifs de mettre régulièrement à jour leurs bases de données, aussi volumineuses soient-elles, suggérant qu'il est impensable de se servir du même tableau de positionnement pendant toute une saison, sous prétexte que l'effectif d'une équipe n'aurait pas vraiment évolué ces derniers temps. Pour les deux auteurs, il en va de la crédibilité des commentateurs :

The sport scenes change rapidly. Players come and go. Injuries and illnesses occur. Why a team is winning or losing varies from game to game. If announcers do not keep abreast and rely solely on the wealth of historical knowledge they've accumulated over the years, their comments become dated and not apropos. Soon the audience will start tuning out. (*ibid.* : 46)

Maintenant que nous avons détaillé la préparation minutieuse que suivait G. Bender dans la semaine qui précédait une rencontre, il s'agit de déterminer si les commentateurs de notre corpus procèdent de la même manière. À cette fin, nous avons relevé les informations que contiennent les cinq extraits et tenté de les classer selon les trois catégories définies ci-dessus (l'analyse est disponible dans son intégralité dans l'annexe 7). Comme nous l'avons fait lors d'analyses précédentes par souci de clarté et de simplicité, nous commençons par présenter de manière très détaillée les résultats obtenus pour l'extrait FOOT, pour voir dans un second temps si le reste du corpus présente des caractéristiques similaires.

Avant de commenter les résultats obtenus, nous présentons dans le tableau 7 le nombre d'informations que nous avons relevées pour chaque extrait du corpus et les catégories auxquelles elles appartiennent.

Tableau 7 : la documentation dans le corpus

	informations instantanées	informations marginales	informations de référence	total
FOOT	43	181	0	224
RUGBY1	48	59	0	107
RUGBY2	78	74	0	152
400M	27	46	0	73
CATCH	6	11	0	17

### 3.1) La documentation dans l'extrait FOOT

La première remarque qui peut être formulée à la lecture de l'extrait est qu'il est très difficile de quantifier avec précision les informations appartenant aux trois catégories décrites plus haut. Nous prenons un exemple simple : lorsque Jonathan Pearce dit « *he hasn't scored since he found the back of the net for Tottenham away at Charlton, in February two-thousand-and-four* », en parlant du Gallois Simon Davies, nous pouvons considérer qu'il ne s'agit que d'une seule information, ou bien qu'elle en contient trois (« il n'a pas marqué depuis février 2004 », « c'était à Charlton », « il jouait pour Tottenham »). Face à de tels cas, nous prenons le parti de compter chaque élément séparément : ainsi, lorsque Jonathan Pearce qualifie Steven Davis de « *promising youngster* », nous considérons qu'il s'agit de deux informations distinctes (« il est jeune », d'une part, et « il est prometteur », d'autre part).

Par ailleurs, la frontière entre les trois catégories se révèle poreuse. L'information contenue par le syntagme nominal « *promising youngster* », que nous venons de mentionner, ne relève pas à proprement parler de la fiche d'identité du joueur (elle constitue plutôt une forme de résumé du joueur qu'est Steven Davis), mais elle peut difficilement être considérée comme une anecdote à proprement parler ; ce cas se situe donc à la frontière entre les informations instantanées et les informations marginales. La différence entre les informations marginales et les informations de référence s'avère tout aussi ambiguë. L'extrait FOOT présente en effet un certain nombre de remarques n'ayant aucun lien direct avec la rencontre, ce qui laisse à penser qu'elles appartiennent à la troisième catégorie ; c'est le cas de l'intervention suivante, dans laquelle Jonathan Pearce évoque un but marqué vingt ans plus tôt par l'Irlande du Nord :

[146] **Jonathan Pearce** : twenty years ago, Jimmy Quinn, who's here today working for Irish television, scored a famous goal away in Romania, that virtually guaranteed a Northern Ireland passage for the

eighty-six World Cup finals, they needed a draw, in England they got a nil-nil draw. Capaldi with the throw. aimed at James Quinn, denied in the air.

Toutefois, leur brièveté entre en contradiction avec le principe sur lequel ces informations de référence reposent, à savoir leur faculté de meubler les temps morts ; dès lors, il nous paraît plus juste de les traiter comme des informations marginales.

Malgré les réserves que nous venons d'émettre, nous analysons à présent les résultats obtenus. La première observation que nous pouvons formuler, c'est que l'extrait FOOT se caractérise par une double disproportion. La première concerne la prise en charge des informations par les commentateurs : notre relevé indique en effet que 181 des 225 éléments repérés dans l'extrait (soit plus de 80 %) sont énoncés par Jonathan Pearce, ce qui confirme de manière éclatante qu'il existe une répartition des tâches très précise entre les commentateurs principaux et les consultants, comme nous l'avons mis en évidence dans la deuxième partie (chapitre 1, section 3). La seconde a trait à la répartition des informations entre les trois catégories décrites par G. Bender et M.L. Johnson (1994). Nous constatons que l'extrait FOOT ne compte aucune information de référence, ce que nous attribuons au fait que le match ne connaît pas d'interruption suffisamment longue pour nécessiter le recours à ce qui, rappelons-le, est présenté par les deux auteurs comme une sorte de joker que les commentateurs sportifs utilisent lorsque l'inspiration vient à leur manquer.

Avec 181 occurrences dans l'extrait, les informations marginales sont les plus nombreuses, loin devant les informations instantanées dont nous n'avons relevé que quarante-trois occurrences. Cette disparité peut surprendre à première vue, dans la mesure où G. Bender et M.L. Johnson (1994) laissent entendre que la pertinence immédiate des informations instantanées est supérieure à celle des informations marginales – dont le rôle est plus secondaire ; il paraît logique que les commentateurs sportifs utilisent plus régulièrement le premier type que le second. La complémentarité des deux catégories apparaît clairement dans le passage qui suit :

[147] **Jonathan Pearce:** a substitution for Northern Ireland, it's gonna be Chris Brunt on, from Sheffield Wednesday, very promising. Elliott will be the man who departs. Chris Brunt is a Belfast lad, twenty years of age, started off at Middlesbrough, and won the FA Youth Cup with them, and went on loan to Sheffield Wednesday initially. he scored a couple of goals at the weekend against Coventry.

Nous observons en effet que Jonathan Pearce brosse un portrait sommaire du joueur (en l'occurrence, le Nord-Irlandais Chris Brunt) grâce à une série d'informations instantanées,

avant de l’approfondir en ajoutant quelques informations marginales qui portent sur des détails plus précis de son parcours sportif. Le fait que le joueur ainsi décrit soit un remplaçant sur le point d’entrer en jeu (comme l’indique la préposition *on* à la droite de son nom), comme c’est régulièrement le cas dans l’extrait, est assez logique : dans la mesure où les informations instantanées fournissent des données très simples sur les participants, comme leur âge, leur poste ou leur club actuel, les deux commentateurs ont tendance à n’y avoir recours qu’à propos des joueurs les moins connus – ce qui est souvent le cas des remplaçants. Le fait que les informations marginales soient beaucoup plus nombreuses que les informations instantanées dans l’extrait s’expliquerait donc par le fait que Jonathan Pearce et Mark Bright ont la volonté de transmettre des connaissances nouvelles aux téléspectateurs, y compris au sujet des joueurs avec lesquels ils sont susceptibles d’être déjà familiers.

Puisque l’objectif de cette analyse est de montrer que les commentateurs sportifs se livrent à une préparation consciencieuse des matchs, la simple mention du nombre d’informations relevées dans l’extrait FOOT suffirait à justifier l’importance accordée à la collecte d’informations dans Bender et Johnson (1994) : de toute évidence, Jonathan Pearce et Mark Bright ont « fait leurs devoirs », pour emprunter une expression aux deux auteurs mentionnés à l’instant. Il nous semble important, toutefois, de nous attarder sur le contenu des informations apportées par les commentateurs, afin d’avoir une idée plus précise de ce que ces derniers cherchent à mettre en évidence. Plutôt que d’en dresser la liste complète, ce qui serait vain compte tenu de la quantité d’informations concernée, nous prenons le parti de résumer les principales thématiques abordées.

L’attention de Jonathan Pearce et de Mark Bright se porte essentiellement sur le parcours des participants impliqués dans la rencontre. Puisqu’il s’agit d’une rencontre internationale, nous ne sommes guère surpris de constater que les performances des joueurs en équipe nationale sont examinées avec soin. Le nombre de sélections internationales est mentionné à plusieurs reprises, comme c’est le cas pour les Nord-Irlandais Steve Jones (deux sélections), Michael Duff (six sélections) et James Quinn (trente-et-une sélections), ou les Gallois David Partridge (deux sélections), Daniel Collins (deux sélections) et David Vaughan (quatre sélections), de même que le nombre de buts marqués (Steven Davis vient de marquer son tout premier but pour l’Irlande du Nord et rejoint ainsi Colin Murdock et Keith Gillespie, tandis que Simon Davies en a déjà marqué cinq pour le Pays de Galles) ; enfin, Jonathan Pearce et Mark Bright s’arrêtent sur quelques performances individuelles notables, soulignant que

Steven Davis a fait étalage de son talent durant la deuxième période du match entre l'Irlande du Nord et l'Angleterre ou que David Healy a marqué un but superbe contre l'Autriche.

Un grand nombre d'informations relevées dans l'extrait concerne le parcours de ces mêmes joueurs en club. Il s'agit parfois de mettre en évidence les liens qui les unissent : nous apprenons ainsi que Mark Delaney et Damien Johnson doivent s'affronter à nouveau quelques jours plus tard avec leurs clubs respectifs, que Keith Gillespie et son adversaire du jour Ryan Giggs ont joué ensemble à Manchester United, ou encore que le Gallois John Hartson et le Nord-Irlandais Stephen Craigan évoluent dans des clubs écossais rivaux et que leur dernier affrontement s'est terminé sur le score de quatre buts partout. L'état de forme des acteurs de la rencontre fait logiquement partie des aspects sur lesquels Jonathan Pearce et Mark Bright insistent également. Certains sont visiblement en pleine possession de leurs moyens, à l'image de Maik Taylor (dont la performance pour son club de Birmingham City a impressionné l'entraîneur Arsène Wenger, dont il affrontait alors le club), de Sam Ricketts (qui a récemment été élu joueur de l'année au Pays de Galles), de James Collins (qui a reçu le prix du meilleur jeune joueur pour la deuxième année consécutive) ou encore de Robert Earnshaw (qui a été laissé au repos lors de la journée de championnat précédente). D'autres connaissent au contraire des périodes difficiles, comme Mark Delaney (qui dispute son premier match officiel depuis près de six mois), Simon Davies (qui n'a pas marqué de but pour son club de Tottenham depuis vingt mois et peine à se remettre d'une blessure au tibia), Paul Jones (qui n'a disputé qu'un match cette saison) et même l'entraîneur gallois John Toshack (dont le travail suscite de vives critiques). Les deux commentateurs s'attachent également à retracer le parcours professionnel des joueurs : pour ne prendre qu'un seul exemple, ils expliquent que Chris Brunt a commencé sa carrière à Middlesbrough, club avec lequel il a remporté la coupe d'Angleterre en catégorie espoirs, qu'il a été prêté à Sheffield Wednesday, qu'il a marqué un magnifique but contre l'Ecosse en catégorie espoirs et qu'il a marqué contre Coventry lors de la dernière journée de championnat.

Parallèlement à ces remarques d'ordre sportif, la vie personnelle des joueurs est également abordée, *a fortiori* lorsqu'elle présente des aspects insolites. Ces remarques peuvent porter sur leurs origines (nous découvrons par exemple que Sam Ricketts et Steve Jones ont tous deux joué pour l'Angleterre au niveau semi-professionnel et que Tony Capaldi est né en Norvège, où jouait son père), sur leurs choix professionnels (Colin Murdock étudiait le droit pendant sa formation à Manchester United), sur leur vie privée (ce même Colin Murdock a perdu son père quelques semaines avant le match), voire sur leur apparence

physique (Jonathan Pearce souligne ainsi la ressemblance entre Mark Delaney et Gary Stevens, un ancien défenseur international anglais).

Nous notons enfin que les commentateurs ne s'intéressent pas uniquement aux joueurs, puisqu'ils retracent en détail la carrière d'entraîneur de John Toshack, que ce soit en club (il est rappelé que John Toshack a entraîné la Real Sociedad, Saragosse, le Deportivo la Corogne ou encore le Real Madrid, avec lequel il a remporté le championnat d'Espagne) ou avec la sélection galloise (nous apprenons qu'il avait déjà été sélectionneur le temps d'un match contre la Norvège en 1994, qu'il est à l'origine du retour de Ryan Giggs en équipe nationale, que ses joueurs n'ont toujours pas marqué depuis qu'il a repris ses fonctions à la tête de la sélection et qu'il s'agit de son quatorzième poste d'entraîneur en vingt-sept ans de carrière). Même l'arbitre néerlandais Ruud Bossen fait l'objet de quelques observations, Jonathan Pearce signalant que c'est la trentième fois qu'il arbitre un match international et qu'il est déjà venu au Windsor Park de Belfast en qualité de quatrième arbitre (pour le match opposant l'Irlande du Nord à la Pologne).

De toute évidence, Jonathan Pearce et Mark Bright se sont également plongés dans l'histoire des deux équipes nationales qui s'affrontent en ce jour. Les difficultés rencontrées par le Pays de Galles font l'objet d'une attention particulière : nous apprenons que la dernière victoire des Gallois en compétition remonte au mois de mars 2003 contre l'Azerbaïdjan, qu'ils n'ont pas marqué depuis février 2004 (soit cinq ou six matchs), qu'ils ont encaissé au moins un but à chaque rencontre pendant la phase de qualification pour la Coupe du monde, et enfin qu'ils restent sur une série de quatre défaites consécutives et de quatorze matchs en compétition sans victoire. Les deux commentateurs évoquent également certains des héros de l'équipe d'Irlande du Nord, comme Jimmy Quinn qui, grâce à son but contre la Roumanie en 1985, a permis à son pays de participer à la Coupe du monde 1986 au Brésil, ou de joueurs qui ont participé à la Coupe du monde 1982 en Espagne (Dave Beasant, Terry Gibson, Lawrie Sanchez ou Gerry Armstrong, qui avait réussi l'exploit de marquer contre le pays hôte). Les deux commentateurs mettent également en évidence le rapport de force assez déséquilibré entre les deux sélections en faisant référence à certaines confrontations antérieures entre les deux sélections, qu'elles soient récentes (Jonathan Pearce rappelle ainsi qu'au match aller l'Irlande du Nord était parvenue à faire match nul malgré deux joueurs expulsés, et remarque que le scénario de ce match est l'inverse exact d'un match disputé l'année précédente) ou plus anciennes (l'Irlande du Nord n'a pas battu le Pays de Galles à domicile depuis trente ans), en soulignant l'écart entre les deux nations au classement général de la FIFA (nous apprenons

qu'au jour de la rencontre le Pays de Galles a dix-neuf rangs d'avance sur l'Irlande du Nord) et en faisant ressortir le quasi-amateurisme de l'équipe nord-irlandaise, dont huit des membres évoluent dans les divisions inférieures du championnat anglais.

Nous constatons enfin que Jonathan Pearce et Mark Bright ont collecté un certain nombre d'informations ayant directement trait au match, comme la liste des joueurs importants dont les deux sélections sont privées en ce jour (c'est le cas des Gallois Danny Gabbidon, Craig Bellamy et Robbie Savage, qui sont respectivement absents pour cause de suspension, de blessure et de départ à la retraite, ainsi que du capitaine Michael Hughes et de Chris Baird pour l'Irlande du Nord). Ils précisent également quels joueurs seront suspendus lors du prochain match s'ils sont avertis d'un carton : il s'avère ainsi que quatre ou cinq joueurs sont concernés, parmi lesquels Mark Delaney, David Partridge et Tony Capaldi.

Ainsi la très grande quantité d'informations relevée dans l'extrait nous permet-elle d'affirmer avec une certitude raisonnable que les deux commentateurs se sont livrés à un travail de recherche méticuleux, portant à la fois sur ses nombreux acteurs et sur l'histoire des confrontations entre les deux pays. Il convient d'ajouter que l'extrait porte la marque d'une autre activité sur laquelle G. Bender et M.L. Johnson (1994) insistent lorsqu'ils décrivent la préparation typique des commentateurs sportifs, à savoir la collecte de données par le biais d'entretiens individuels. Nous constatons en effet que l'extrait contient un certain nombre de propos rapportés, parmi lesquels ceux des deux sélectionneurs dominant largement. Le passage qui suit est éclairant, parce qu'il indique également la manière dont le consultant Mark Bright a recueilli le témoignage de Lawrie Sanchez, le sélectionneur nord-irlandais :

[148] **Mark Bright:** [...] I was lucky, I spent the day over here with Lawrie Sanchez on Wednesday, and err, the whole day from morning till the evening. it was good to be around the boys... and what he emphasized to me is, he doesn't want this to be one of those things that's just one great night and that's it. it's definitely something he wanted to build on, and that was the fear.

Nous apprenons ainsi que Mark Bright a passé une journée entière aux côtés de l'équipe d'Irlande du Nord et que Lawrie Sanchez lui a confié, à cette occasion, qu'il craignait que l'équipe connaisse une cruelle désillusion contre le Pays de Galles, un mois après sa victoire inattendue contre l'Angleterre. Mark Bright ajoute plus tard que le sélectionneur lui a également fait part de sa conviction que le match contre les Gallois serait plus difficile que le précédent, dans la mesure où ses joueurs ne bénéficieraient plus du même effet de surprise (« *they weren't about to catch Wales flat-footed* »), et qu'il espérait vivement que leur exploit

du mois de septembre ne resterait pas sans lendemain (c'est le sens de l'expression « *after the Lord Mayor's show* », qui figure à deux reprises dans l'extrait). Nous apprenons enfin, grâce à Jonathan Pearce, que le sélectionneur nord-irlandais considère que les Gallois sont les favoris de ce match – bien que beaucoup affirment le contraire – et que ses joueurs connaîtront une déconvenue certaine s'ils font preuve de suffisance.

Jonathan Pearce s'attarde également sur une déclaration du sélectionneur gallois John Toshack, la différence étant que rien ne nous permet de savoir si les propos rapportés ont été obtenus lors d'une conversation personnelle ou si le commentateur reprend ici une déclaration publique : nous apprenons ainsi que, le jour du match, le sélectionneur a affirmé devoir se montrer insensible aux nombreuses critiques dont il faisait l'objet (« *he has mentioned today, he needs to be thick-skinned at the moment* »). La même incertitude entoure les propos de Ben Thatcher dans l'intervention suivante :

[149] **Mark Bright:** what can we say, I mean, Ben Thatcher felt that, John Toshack phoned him, and he didn't like what he said on the phone, he questioned his commitment to the cause, and was it Poland against Wales, or Italy, where somebody got sent off, and...

À nouveau, il nous est impossible de déterminer si l'international gallois s'est confié à Mark Bright ou si ce dernier fait référence à une déclaration qu'il a lue dans la presse. Nous sommes tenté de penser que la première option est la bonne, car il semblerait que la préparation des consultants relève du travail de terrain tandis que les commentateurs principaux s'attachent à réunir des données secondaires permettant aux téléspectateurs de mieux connaître les acteurs de la rencontre – une répartition des tâches qui, il faut le noter, coïnciderait parfaitement avec leurs parcours professionnels respectifs ; toutefois, cette question a peu d'importance, dans la mesure où ces deux activités entrent dans la préparation des commentateurs sportifs telle que nous l'avons décrite précédemment.

Maintenant que nous avons détaillé avec minutie le contenu informationnel de l'extrait FOOT et affirmé qu'il témoigne d'une préparation rigoureuse de la part des deux commentateurs, il s'agit d'établir si le reste du corpus présente des caractéristiques similaires.

### 3.2) La documentation dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2

Nous constatons que le nombre d'informations dans RUGBY1 est comparable à celui de l'extrait FOOT, puisque nous en avons dénombré 107 sur l'ensemble de la première période de la rencontre, soit quarante minutes de jeu. Dans RUGBY2, en revanche, la fréquence des informations est plus faible, l'extrait n'en comptant que 151. L'enseignement principal de cette comparaison concerne la répartition de ces informations : comme dans FOOT, il apparaît clairement qu'elles sont l'apanage des commentateurs principaux. Dans RUGBY1, 62 d'entre elles sont énoncées par Gordon Bray, contre seulement 23 et 22 pour Chris Handy et Tim Horan ; dans RUGBY2, nous constatons qu'environ 85 % de ces informations sont prises en charge par Eddie Butler, le reste revenant à Brian Moore et Austin Healy. Ces données confirment ainsi que les consultants n'ont pas pour rôle de communiquer ce type d'information aux téléspectateurs, même si les extraits de notre corpus prouvent qu'il leur arrive ponctuellement de le faire.

En ce qui concerne la répartition des informations repérées entre les trois catégories, deux remarques peuvent être formulées. Tout d'abord, aucun des trois extraits étudiés jusqu'ici ne contient d'information de référence, ce qui confirme que ces dernières ont pour vocation de n'être utilisées qu'à titre exceptionnel. La seconde remarque porte sur la principale différence entre le match de football et les deux matchs de rugby que notre corpus comprend : alors que les informations marginales prédominent largement dans FOOT (181 sur 224), la répartition est beaucoup plus équilibrée dans les extraits RUGBY1 (48 sur 107, soit 45 %) et RUGBY2 (78 sur 152, soit 51 %). Cette différence, qui corrobore l'idée que le sport commenté a une influence significative sur les propriétés des commentaires sportifs télévisés, tient selon nous à plusieurs raisons, que nous allons présenter à présent.

En parcourant les informations instantanées dans l'extrait RUGBY1, il apparaît clairement que les commentateurs sont animés par la volonté de permettre aux téléspectateurs d'identifier les acteurs de la rencontre. Nous remarquons notamment qu'ils mentionnent à de multiples reprises le numéro du joueur concerné par l'action – ce que Jonathan Pearce et Mark Bright ne font jamais dans l'extrait FOOT. Il est possible que cela soit dû au fait que, contrairement au football, les joueurs de rugby n'occupent qu'une partie assez réduite du terrain à la fois et sont ainsi en permanence « mêlés » les uns aux autres dans des zones de haute densité, ce qui rend le travail d'identification particulièrement important – d'autant plus que les participants sont plus nombreux que dans la plupart des sports collectifs. Il faut par ailleurs rappeler qu'au rugby les numéros portés par les joueurs titulaires correspondent tous à

des postes précis : le numéro 2 correspond au talonneur, le numéro 9 au demi de mêlée, le numéro 15 à l'arrière. Leur mention est donc très instructive pour les téléspectateurs, contrairement au football ou au basket-ball où les joueurs sont libres de choisir leur numéro selon leur superstition, leur département d'origine, leur année de naissance ou encore le numéro que portait leur idole<sup>10</sup>.

L'extrait RUGBY2 ne présente pas les mêmes caractéristiques que le précédent. Les références aux numéros portés par les acteurs de la rencontre constituent sans doute l'exemple le plus criant de cette différence, puisque nous n'en avons dénombré que quatre sur l'ensemble de la rencontre (en l'occurrence, ceux de David Strettle, Paul O'Connell, Denis Leamy et Tom Palmer). Par ailleurs, il faut signaler que les commentateurs tendent à répéter les mêmes informations instantanées pendant la rencontre, ce qui nous impose de minimiser quelque peu leur importance dans l'extrait. Pour preuve, David Strettle est décrit à quatre reprises comme un « nouveau venu » (« *the newcomer* »), manière de rappeler qu'il honore sa toute première sélection en équipe d'Angleterre de rugby à quinze<sup>11</sup>, de même qu'il est répété que Phil Vickery est le capitaine de l'Angleterre (trois fois), que John Hayes est le joueur le plus lourd de tous les participants, que Rory Best est talonneur ou encore que Donacha O'Callaghan et Paul O'Connell jouent tous deux pour la province de Munster (deux fois). D'une manière générale, nous remarquons qu'Eddie Butler et Brian Moore ne semblent pas se soucier des difficultés que les téléspectateurs pourraient avoir à reconnaître les joueurs, comme l'illustre l'intervention qui suit :

[150] **Eddie Butler:** they do, Simon Easterby went up for it, it's safely taken by England, and their response is to rumble against the Irish eight. this is what they did against Scotland in the first game, early investment work by the heavy forwards. good play by England. Ellis, Shane Horgan, in field to Dempsey, makes the break, through Jonny Wilkinson of all people! and Ireland have the penalty, good work by Ireland's fullback.

Aucune des informations que les syntagmes nominaux « *the Irish eight* » et « *Ireland's fullback* » contiennent ne permet d'identifier les joueurs concernés, à moins de savoir qui occupe le poste de troisième ligne centre pour l'équipe d'Irlande (il s'agit, en l'occurrence, de Denis Leamy, dont le nom n'a pas encore été associé au numéro par les commentateurs à ce

---

<sup>10</sup> Dans ces sports, le numéro désigne un joueur plutôt qu'un poste, contrairement au rugby, ce qui explique pourquoi il arrive régulièrement qu'un numéro ne soit pas réattribué lorsqu'un joueur important prend sa retraite. Ce type d'hommage est particulièrement courant aux États-Unis, notamment dans la National Basketball Association : ainsi, les Celtics de Boston ont retiré vingt-et-un numéros sur les 100 disponibles aux joueurs.

<sup>11</sup> Avant cette date, il avait porté le maillot de la sélection nationale de rugby à treize, puis de rugby à sept.

stade de la rencontre) et de se souvenir qu'Eddie Butler a indiqué, plus de quatre minutes auparavant, que l'arrière de la sélection irlandaise se nomme Olly Morgan.

Cette différence frappante dans la démarche des commentateurs a peut-être une explication géographique. Si les trois rencontres opposent des sélections nationales issues des îles britanniques, il faut rappeler qu'elles ne sont pas toutes diffusées sur les mêmes chaînes : tandis que le match de football entre l'Irlande du Nord et le Pays de Galles et le match de rugby entre l'Irlande et l'Angleterre, qui se déroulent respectivement à Belfast et Dublin, sont retransmis par la BBC, le match Angleterre-Pays de Galles, disputé à Brisbane, est proposé par la chaîne australienne Channel Seven. De ce fait, rien n'exclut que l'effort consenti par les commentateurs pour nommer les joueurs et mentionner leur numéro dans l'extrait RUGBY1 soit directement lié au fait que les commentateurs doutent de la capacité des téléspectateurs à reconnaître ces joueurs venus de l'autre hémisphère. Cela expliquerait, à l'inverse, que Jonathan Pearce, Mark Bright, Eddie Butler et Brian Moore ne s'attardent pas sur cette tâche, puisqu'ils s'adressent à un public dont nous pouvons légitimement considérer qu'il est familier des joueurs présents sur le terrain. Cette hypothèse, si elle révélait exacte, constituerait une nouvelle preuve que les besoins des téléspectateurs sont au cœur des préoccupations des commentateurs sportifs, ce qui constitue selon nous l'un des critères centraux pour fonder un jugement de spécialisé.

Il nous incombe également de remonter à la cause de la rareté des informations marginales dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2. Nous estimons à cet égard que l'explication la plus plausible a trait au rythme de la rencontre. S'il paraît difficile d'affirmer que le rugby est un sport intrinsèquement plus rapide que le football (ce qui expliquerait que Jonathan Pearce puisse se permettre de proposer un grand nombre d'anecdotes aux téléspectateurs tout en assurant la description des actions qui se déroulent sous ses yeux, contrairement à ses confrères Gordon Bray et Eddie Butler), il est en revanche indéniable que l'intensité des trois rencontres à l'étude n'est pas la même, pour la simple raison que le match de football entre le Pays de Galles et l'Irlande du Nord est une rencontre sans grand enjeu immédiat et qui oppose deux équipes objectivement faibles, tandis que l'Angleterre, le Pays de Galles et l'Irlande figurent parmi les meilleures équipes de rugby de la planète et s'affrontent ici dans le cadre de compétitions prestigieuses (la Coupe du monde et le tournoi des Six Nations). En d'autres termes, la fréquence relativement basse des informations marginales dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2 ne signifierait en aucun cas que les commentateurs sportifs n'accordent pas autant d'importance à la collecte de données que

Jonathan Pearce et Mark Bright dans FOOT, mais simplement que le déroulement des rencontres ne leur a pas donné l'occasion d'avoir recours à ce type d'information. Cette hypothèse nous paraît d'autant plus vraisemblable que les deux matchs prennent très vite une tournure inattendue. Dans la demi-finale de la Coupe du monde, les Anglais, pourtant grands favoris, sont rapidement menés au score, ce qui amène Gordon Bray à constater en fin de première période que les Gallois ont pris tout le monde de court (« *it's the Welsh who have shocked the rugby world* ») ; de même, la rencontre disputée à Croke Park voit les Irlandais dominer leurs adversaires comme jamais auparavant (Eddie Butler qualifie cette victoire de « *thumping* », que l'on peut traduire par « raclée »), déjouant notamment les pronostics de Brian Moore, qui, comme il l'avoue à la fin de la rencontre, voyait les Anglais l'emporter (« *I had a feeling, sneakingly, that England might do it, just what do I know* »). Si, comme le laissent entendre G. Bender et M.L. Johnson (1994), l'une des fonctions de cette catégorie d'informations est de meubler le silence, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que des matchs de cette nature incitent les commentateurs à se concentrer sur le jeu plutôt que sur ceux qui y participent.

Le contenu des informations marginales repérées dans RUGBY1 et RUGBY2 est comparable à celui de l'extrait FOOT. Puisque les deux matchs de rugby étudiés opposent également des nations, nous ne sommes pas surpris de constater que les commentateurs s'attardent sur le parcours international des joueurs impliqués. Dans RUGBY1, nous apprenons que Jason Leonard est le pilier le plus « capé » de l'histoire du rugby, avec 111 sélections en équipe d'Angleterre, et que c'est la quatrième fois que Stephen Jones marque pour le Pays de Galles en quarante-quatre sélections. Dans RUGBY2, Eddie Butler note que Denis Hickie est le seul membre de l'équipe irlandaise à avoir eu Brian Ashton pour sélectionneur, avant que ce dernier ne prenne les commandes de la sélection anglaise, que David Strettle et Olly Morgan font leurs débuts sous le maillot anglais (ils connaissent respectivement leur première et deuxième sélection) et que l'ailier irlandais Gordon D'Arcy n'a marqué que trois essais en vingt-neuf matchs internationaux.

Une partie non négligeable des informations marginales proposées par les commentateurs est d'ordre historique. Dans RUGBY1, nous observons qu'ils se concentrent essentiellement sur les confrontations précédentes entre les deux pays, Gordon Bray soulignant notamment que le Pays de Galles a rarement vaincu son adversaire du jour et rappelant que, quatre années plus tôt, le capitaine anglais Lawrence Dallaglio avait choisi de jouer une pénalité en touche au lieu de la tenter, ce qui avait eu pour conséquence de priver son équipe du Grand Chelem.

Nous retrouvons le même type d'information dans l'extrait RUGBY2 : les commentateurs font par exemple référence à la victoire très large des Irlandais face aux Anglais en 1947, sur le score de vingt-deux à zéro, et avancent que l'Angleterre a perdu ses trois derniers matchs contre l'Irlande à cause de ses difficultés en touche. Il faut souligner, toutefois, qu'une part importante de ce rappel historique est consacrée au stade de Croke Park en lui-même : nous apprenons par exemple qu'il est le siège de la Gaelic Athletic Association (désormais GAA), qui est responsable de l'organisation de sports irlandais comme le football gaélique, le *hurling* et le *camogie*<sup>12</sup>, que les Anglais et les Irlandais ne s'y sont encore jamais affrontés, et qu'il y avait eu un « effet Croke Park » deux semaines auparavant lors de la venue de l'équipe de France, les Irlandais ayant manifestement eu beaucoup de difficultés à « rentrer » dans le match. L'explication de cette insistance a évidemment trait à l'histoire du stade, qui porte les stigmates de décennies de violences entre l'Irlande et l'Angleterre. Croke Park s'est littéralement construit sur ce conflit, puisque les décombres de l'insurrection de Pâques 1916 ont été utilisés pour ériger un monticule (appelé Hill 16) sur lequel les spectateurs pouvaient prendre place, monticule qui a ensuite donné son nom à une tribune qui accueille traditionnellement les supporters les plus fervents ; surtout, le stade a été, en 1920, le théâtre d'un massacre perpétré par l'armée britannique à l'occasion d'un match de football gaélique entre les comtés de Dublin et de Tipperary, en représailles à l'assassinat de douze agents des services secrets anglais par les hommes de Michael Collins. À la suite de cette tuerie, qui coûta la vie à quatorze personnes (treize spectateurs et un joueur, Michael Hogan, dont une des tribunes du stade porte aujourd'hui le nom), Croke Park est rapidement devenu le symbole de la résistance irlandaise face à l'opresseur britannique, au même titre que les sports gaéliques qu'il a pour vocation d'accueillir – au point que l'idée même que des sports comme le football, le rugby et le cricket (que les Irlandais ont surnommés les *garrison games*, du fait qu'ils étaient surtout pratiqués par les soldats anglais postés en Irlande) puissent pénétrer son enceinte était perçue comme une hérésie. La tenue d'un match de rugby à Croke Park n'a pu être envisagée qu'en 2005 – d'abord pour des raisons pratiques, à l'occasion de la rénovation du stade de Lansdowne Road (depuis rebaptisé Aviva Stadium), puis pour des raisons symboliques, avec ce match entre l'équipe d'Angleterre et l'équipe d'Irlande dont Eddie Butler et Brian Moore sont les témoins dans l'extrait RUGBY2.

---

<sup>12</sup> Le football gaélique, le *hurling* et le *camogie* (qui est le nom donné au *hurling* féminin) partagent un très grand nombre de règles : ces trois sports se jouent à quinze contre quinze sur un très grand terrain rectangulaire, le but du jeu étant de marquer dans le but (pour inscrire trois points) ou entre les poteaux qui le surmontent (pour inscrire un point). La différence fondamentale est que le football gaélique se joue avec un ballon (qui peut être tenu dans les mains ou frappé du pied) tandis que le *hurling* et le *camogie* se jouent avec une crosse et une petite balle en cuir (qui rappelle celle du baseball).

Comme dans FOOT, il arrive que les commentateurs évoquent les participants de manière individuelle. L'objectif peut être de révéler un aspect surprenant de leur vie personnelle : nous apprenons ainsi que l'arbitre irlandais Alain Rolland est à moitié français par son père, que le Gallois Brent Cockbain est originaire de l'état du Queensland en Australie, que David Strettle a failli devenir joueur de football professionnel ou que le frère de l'Anglais Magnus Lund est le capitaine de l'équipe de Norvège de rugby. Il s'agit également de mettre en évidence certaines caractéristiques de leur jeu, comme le fait que Stephen Jones s'inscrit dans la lignée des grands demis d'ouverture gallois formés au club de Llanelli, que l'Anglais Dan Luger est considéré par son ami Damian Smith comme un piètre tireur de coup de pied, ou encore que Jason Robinson, David Strettle et Andy Farrell ont tous trois été des stars du rugby à treize. Les commentateurs soulignent également les performances récentes des joueurs, notamment dans RUGBY2 où nous découvrons que, parmi les avants irlandais, Paul O'Connell a été particulièrement médiocre lors des rencontres précédentes, contrairement à David Wallace qui fait un excellent tournoi des six nations, mais aussi que les Anglais sortent tout juste d'une longue période sans victoire et qu'ils ne sont donc pas en confiance. Nous notons enfin, à propos de l'extrait RUGBY1, que les commentateurs accordent une grande importance à l'engouement suscité par les performances des joueurs, ce que nous attribuons au fait qu'ils souhaitent mettre en évidence l'immense enjeu de ce quart de finale de Coupe du monde. Ils expliquent par exemple que Jonathan Thomas est devenu une idole du jour au lendemain au Pays de Galles et que, dans le village dont est issu le demi d'ouverture Stephen Jones, les matchs de rugby des enfants ont tous été reportés pour l'occasion ; selon la même logique, ils relatent la manière dont les équipes se sont préparées pour cet événement exceptionnel, évoquant ainsi que l'encadrement du Pays de Galles a invité Wally Lewis et Glenn McGrath, deux légendes du sport australien, à s'adresser aux joueurs avant la rencontre.

Avant de procéder à l'analyse des extraits 400M et CATCH qui, pour des raisons que nous avons détaillées auparavant, jouissent d'un statut particulier dans notre corpus, trois observations s'imposent à propos des extraits que nous venons d'examiner. Tout d'abord, il faut remarquer que nous avons retrouvé dans FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 les types d'informations décrits dans Bender et Johnson (1994), à l'exception des informations de référence dont l'absence est évidemment liée au déroulement des rencontres, et que l'examen de ces informations, de leur contenu et de leur prise en charge a révélé une proximité certaine dans la démarche des commentateurs. Or, nous savons que cet « air de famille », pour reprendre l'expression de Catherine Resche (2010 : §5), constitue l'une des conditions nécessaires à l'existence d'un genre de discours.

Par ailleurs, le fait que ces informations occupent une place si importante dans les extraits du corpus constitue à nos yeux une preuve éclatante que les commentateurs se livrent à une préparation minutieuse car, même si G. Bender se décrit comme un homme très consciencieux (nous avons précisé qu'il estime consacrer en moyenne vingt-cinq heures à la préparation d'un match de deux ou trois heures), nous avons de bonnes raisons de penser que Jonathan Pearce, Gordon Bray et Eddie Butler, qui prennent en charge la très grande majorité des informations dans les extraits à l'étude, abordent les rencontres avec un investissement comparable. D'une manière plus générale, l'étude en cours démontre un peu plus que, même si les commentateurs sont inévitablement soumis à des contraintes temporelles importantes, à commencer par la pression du direct, ainsi qu'à l'incertitude inhérente à toute activité sportive, rien n'étant jamais joué d'avance, ils ont une conscience aiguë de ce qui, dans leur activité professionnelle, est susceptible d'être préparé, et de ce qui l'est pas – comme les cas extrêmes étudiés par K. Kuiper l'ont montré.

Enfin, les analyses que nous venons de mener ont mis en évidence le lien étroit entre les informations auxquelles les commentateurs ont recours et les caractéristiques des rencontres en question. Plus un match est intense, plus ils tendent à privilégier les informations instantanées ; moins les participants sont connus des téléspectateurs, plus les informations marginales sont nombreuses. En plus de confirmer la hiérarchie entre les divers types d'informations décrits dans Bender et Johnson (1994), cette analyse illustre ainsi la capacité des commentateurs sportifs à s'adapter aux besoins des téléspectateurs, ce qui est évidemment d'une grande importance pour notre thèse.

### 3.3) La documentation dans l'extrait 400M

En parcourant les soixante-treize informations que nous avons relevées dans l'extrait 400M (vingt-sept informations instantanées et quarante-six informations marginales), nous constatons qu'elles se divisent en quatre catégories distinctes. En premier lieu, nous constatons que les commentateurs indiquent aux téléspectateurs le couloir que chacun des finalistes occupera durant la course. Si, de toute évidence, ces informations ont pour fonction principale de rendre l'identification des concurrents plus aisée, il faut noter qu'elles ont également un intérêt sportif à proprement parler, dans la mesure où la position des coureurs sur la piste peut avoir une forte influence sur leur stratégie – non seulement parce qu'on estime généralement qu'il est difficile de gagner une course dans les couloirs extérieurs, mais

aussi parce que les coureurs préfèrent souvent ne pas côtoyer leurs principaux concurrents. C'est d'ailleurs le point de vue du célèbre entraîneur américain John Smith, comme le montre l'intervention suivante :

[151] **Ato Boldon:** when I spoke to John Smith, Lewis, he said, don't think for a second that this is not an unfortunate lane-drop for Wariner, because his main competitors are right behind him, lane six is probably not the lane that Jeremy would've wanted, but you don't get to become the world's most dominant quarter-miler by quibbling about lanes, he has to navigate lane six, that's the hand he's been dealt for this final.

À ces informations, qui sont apportées pendant la présentation des coureurs avant le départ et réitérées au début de la course pour ce qui concerne les principaux prétendants au podium (les trois coureurs Américains Angelo Taylor, Lashawn Merritt et Jeremy Wariner), s'ajoutent quelques informations sur la nationalité des huit athlètes en lice, ce qui s'explique naturellement par le fait que cette compétition réunit des athlètes du monde entier (en l'occurrence, cinq pays sont représentés lors de cette finale). Le troisième type d'information porte sur les performances antérieures des athlètes, qu'il s'agisse de leur palmarès (nous apprenons ainsi, pour ne prendre que trois exemples, que Jeremy Wariner est champion du monde et champion olympique en titre, qu'Avard Moncur a été champion du monde en 2001, et que Leslie Djohne a terminé septième aux Jeux olympiques d'Athènes) ou de leurs meilleurs temps (le record du Suédois Johan Wissman est de 44,56 secondes, celui de Leslie Djohne est de 44,46 secondes). La pertinence de ces informations est évidente : sachant que nous avons affaire à un sport qui repose presque entièrement sur la performance pure des athlètes, il va de soi que de telles données constituent une indication précieuse sur les chances de victoire des concurrents<sup>13</sup>. Enfin, la quatrième catégorie – la seule qui, à nos yeux, correspond indubitablement aux informations marginales de G. Bender et M.L. Johnson (1994) – réunit des données primaires, à savoir des citations collectées par les commentateurs dans les jours ou les heures qui ont précédé la course. Sans surprise, les personnalités citées par Tom Hammond, Lewis Johnson et Ato Boldon se distinguent par un haut degré d'expertise, puisqu'il s'agit soit d'athlètes (Jeremy Wariner précise ses ambitions pour ces championnats du monde, tandis que Michael Johnson, l'une des légendes du 200 mètres et du 400 mètres, évoque les chances des trois Américains), soit d'entraîneurs de renom comme

---

<sup>13</sup> Cette troisième catégorie met en lumière à quel point la différence entre les informations instantanées et les informations marginales peut être subtile : s'il semble légitime de considérer ces données chronométriques comme des informations essentielles plutôt que comme des indications secondaires destinées à satisfaire la curiosité des téléspectateurs, nous ne sommes pas convaincu que les commentateurs s'astreignent à les apprendre par cœur, comme c'est très vraisemblablement le cas pour la nationalité des concurrents.

John Smith, qui donne son point de vue sur le couloir attribué à Jeremy Wariner, ou Clyde Hart, le coach de Jeremy Wariner (et, avant lui, de Michael Johnson), qui relate les performances de son protégé en demi-finale. Ces informations marginales dominent très largement l'avant-course (si l'on omet la présentation des athlètes que nous avons mentionnée plus haut) et sont, pour certaines, reprises après la course, comme si les commentateurs sportifs voulaient mettre en lumière la pertinence des prédictions de chacun : nous constatons par exemple que les objectifs de Jeremy Wariner, sur le plan chronométrique comme sur le plan stratégique, ont été parfaitement atteints. Le fait que l'événement sportif commenté dure, en tout et pour tout, quarante-cinq secondes, justifie naturellement l'importance des informations marginales dans cet extrait (comme nous l'avons montré auparavant, la course ne représente qu'une faible partie de la prise de parole des commentateurs) et, l'inverse, leur absence totale pendant la course ; de ce point de vue, cet extrait illustre une nouvelle fois que le choix des informations collectées en amont de la rencontre découle directement des caractéristiques de l'événement commenté.

En dépit de ces différences manifestes avec les extraits FOOT, RUGBY1 et RUGBY2, l'extrait 400M démontre ainsi que, même lorsqu'une épreuve sportive est extrêmement brève, les commentateurs se livrent à une préparation minutieuse, à la fois en rassemblant des informations sur les participants et en s'entretenant avec les concurrents et des experts. Compte tenu du nombre d'informations instantanées et marginales que nous avons relevées au cours de notre étude, nous n'avons d'ailleurs aucun mal à croire que la collecte de données primaires et secondaires représente un temps largement supérieur à celui passé à l'antenne par les commentateurs sportifs, comme le suggèrent G. Bender et M.L. Johnson (1994). De plus, cet extrait corrobore l'idée que la manière dont ces différents types d'informations sont utilisés dépend de la structure de la retransmission de la rencontre (les phases de présentation des athlètes en sont un bel exemple), ce qui nous permet d'affirmer sans hésitation que les commentateurs sportifs ont la volonté de faire un usage raisonné et pertinent de toutes les données qu'ils ont rassemblées.

### 3.4) La documentation dans l'extrait CATCH

L'analyse de l'extrait CATCH ne nous permet pas de parvenir aux mêmes conclusions – ce qui, compte tenu de nos analyses précédentes, n'est guère surprenant. Parmi les rares éléments que nous avons relevés dans l'extrait (cinq informations instantanées et dix

informations marginales), nous avons par exemple le nom de la compétition et de l'endroit où elle se déroule (il s'agit des Survivor Series, tournoi annuel qui a lieu cette année à la Joe Louis Arena de Detroit), le titre de l'un des deux participants (Hulk Hogan est le champion du monde de la World Wrestling Federation) ou encore une indication sur le physique de Hulk Hogan et de The Undertaker (nous apprenons qu'ils font à peu près le même poids et la même taille). À ces éléments viennent s'ajouter des informations marginales à propos des deux athlètes. Robert Marella indique que Hulk Hogan est presque toujours sorti vainqueur de ses combats (« *oh, the Undertaker's gonna have to face the Hulkster face-to-face. not too many guys have done that successfully* ») et qu'il a déjà été frappé à la tête à l'aide de l'urne que porte systématiquement Paul Bearer, l'entraîneur de The Undertaker. Nous apprenons également que The Undertaker a un tatouage à l'effigie de la « Grande Faucheuse » (« *the Grim Reaper* »), qu'il puise son énergie dans l'urne mentionnée à l'instant, ou encore qu'il est un être de sang froid qui, dépourvu de pores, ne transpire jamais (« *he's too cold to sweat! he'd have to have blood and pores to sweat* »). De toute évidence, il est difficile de déduire, à partir d'informations aussi imprécises ou invraisemblables, que la préparation des deux commentateurs est comparable à celle décrite par G. Bender et M.L. Johnson (1994).

La même impression se dégage des deux citations que contient l'extrait CATCH. Dans un premier temps, Robert Marella rapporte les propos de Yogi Berra (ancien joueur de baseball connu pour ses bons mots), pour qui rien n'est jamais perdu dans le sport (« *it ain't over till it's over* »). Cette phrase est si célèbre qu'elle est passée dans le langage courant<sup>14</sup>, de telle sorte qu'il nous est impossible de considérer qu'elle témoigne d'une quelconque préparation de la part du commentateur – ce qui justifie que nous ne l'ayons pas incluse dans notre analyse. Un peu plus tard, Robert Marella cite les propos d'un ancien arbitre, qui lui a confié que les travées du stade et ses boutiques sont vides et que tout le monde a les yeux rivés sur le combat. Cette citation s'inscrit donc dans la continuité de la précédente, car il est évident qu'elle n'a pas été obtenue lors d'un entretien personnel ou téléphonique : Robert Marella confie avoir croisé cet arbitre dans les instants qui ont précédé la prise d'antenne, comme l'indique la proposition « *a former ref just told me* ». Enfin, nous apprenons grâce à Bobby Heenan que Hulk Hogan déclare régulièrement ne pas être seul dans le ring (« *as Hulk Hogan always says, I'm never in that ring alone* »), manière de rendre hommage à ses fervents admirateurs. Même si, cette fois, rien ne nous permet d'affirmer que ces propos n'ont pas été obtenus dans le cadre d'une réelle préparation (ce qui explique pourquoi elle figure parmi les

---

<sup>14</sup> Elle a notamment inspiré à Lenny Kravitz l'une de ses chansons les plus célèbres (« *It Ain't Over Till It's Over* »), en 1991.

informations relevées), nous convenons sans difficulté que les trois citations que contient l'extrait montrent que la collecte de données primaires ne fait pas non plus partie de l'activité de Robert Marella et Bobby Heenan dans CATCH.

L'imprécision et la rareté des informations communiquées par les commentateurs, qui donnent à penser que leur objectif n'est ni de permettre aux téléspectateurs d'avoir une connaissance plus fine du sport, ni de leur rendre le suivi du combat plus aisé, s'expliquent selon nous par la dimension spectaculaire – au sens premier du terme – du catch. Nous estimons en effet que le rôle principal des informations contenues dans l'extrait est de donner corps aux personnages, de les rendre presque crédibles malgré leur statut parfois irréel. En d'autres termes, si l'analyse des informations utilisées dans l'extrait CATCH met en évidence la différence profonde entre la préparation de Robert Marella et Bobby Heenan et celle des autres commentateurs de notre corpus, elle confirme aussi l'idée que les commentaires sportifs télévisés se caractérisent par une profonde cohérence, au sens où chaque extrait a sa logique propre, qui est directement liée aux spécificités du sport commenté, d'une part, et aux besoins des téléspectateurs, d'autre part. Pour cette raison, les résultats obtenus au sujet de l'extrait CATCH ne doivent pas être envisagés comme une raison valable de douter des observations que nous avons formulées à propos des quatre autres extraits : de même que nous avons expliqué plus haut que tous les commentateurs sportifs n'ont pas besoin d'acquérir des compétences linguistiques aussi précises que celles décrites par K. Kuiper, nous estimons que si Robert Marella et Bobby Heenan ne consacrent pas de nombreuses heures de leur temps à collecter des données primaires et secondaires, c'est peut-être simplement parce qu'une telle démarche n'a pas d'intérêt dans le contexte du catch.

Maintenant que nous avons pu obtenir, grâce à l'étude du corpus, une nouvelle preuve que les commentaires sportifs télévisés font dans la plupart des cas l'objet d'une préparation minutieuse malgré leur caractère intrinsèquement spontané, il reste un dernier aspect de la préparation des commentateurs sportifs à aborder, sur lequel G. Bender et M.L. Johnson (1994) s'arrêtent également en détail, et que l'on peut décrire comme la phase de problématisation de l'événement sportif.

## 4) La problématisation de la rencontre

La préparation des commentateurs sportifs, telle qu'elle est décrite dans Bender et Johnson (1994), inclut une réflexion concernant l'angle sous lequel la rencontre doit être traitée. Avant de préciser ce que les deux auteurs entendent par cela, nous soulignons d'emblée que cette idée a de quoi surprendre : si l'objectif d'une retransmission sportive est de permettre aux téléspectateurs de suivre l'événement dans les meilleures conditions possible, alors nous sommes en droit de nous demander pourquoi il serait nécessaire – ou même légitime – de l'aborder d'un point de vue particulier. Pour apporter une réponse claire à cette question, nous nous penchons sur les remarques que formulent G. Bender et M.L. Johnson (1994) à ce sujet.

Nous observons en premier lieu que cette réflexion s'inscrit dans la continuité du travail de recherche que nous venons de décrire, car le temps consacré par les commentateurs à la lecture, aux entretiens et au visionnage de rencontres leur permet de se faire une idée précise des clés de la rencontre à venir :

First, based on the additional information we have accumulated from our interviews and tape viewing during the course of the day, the analyst expresses what he thinks are the key match-ups that the truck should be watching on the field. (*ibid.* : 67)

La deuxième observation importante est suggérée dans la précédente citation, à travers la mention du car-régie (« *the truck* ») depuis lequel le producteur et le réalisateur opèrent pendant la rencontre : nous constatons que cette réflexion ne concerne pas seulement les commentateurs sportifs, mais toute l'équipe chargée de la retransmission. G. Bender et M.L. Johnson confirment cette dimension collective lorsqu'ils évoquent le dîner qui réunit toutes ces personnes quelques jours seulement avant la rencontre en question :

On Thursday evening, the producer, the director, the analyst, and the play-by-play announcer usually have dinner together. [...] As far as the upcoming broadcast is concerned, we have individually developed opinions about the keys to the game and how they might be drawn into the broadcast, beginning with the opening. However, this is our first chance to exchange those views as a group. We ask each other questions such as, "How does this game fit into the conference picture? Does this game have any national implications? How has the network been promoting the game during the week?" (*ibid.* : 61)

Derrière les questions très simples auxquelles les membres de l'équipe essaient de répondre lors de cette réunion informelle point l'idée que la régie et les commentateurs s'attachent à cerner les enjeux de la rencontre afin de l'aborder avec cohérence – ce qui, au fond, est la démarche que l'on tend à suivre dès lors que l'on ambitionne de porter un regard pertinent sur un objet de réflexion, quel qu'il soit. Cette idée trouve d'ailleurs confirmation dans la suite du texte : « [a]s a result of our discussion, we are closer to establishing a common theme that can serve as a thread throughout the broadcast » (*ibid.*). Tout porte ainsi à croire que la préparation des commentateurs sportifs consiste également à définir une problématique pour la rencontre à venir, en accord avec le producteur et le réalisateur. Les implications sont immenses pour notre étude, car cette activité prouve que tous les éléments qui constituent la retransmission d'un événement sportif s'inscrivent dans une démarche à la fois collective et cohérente – ce que G. Bender et M.L. Johnson confirment rapidement lorsqu'ils évoquent les échanges auxquels se livrent les commentateurs, le producteur et le réalisateur après que cette ligne directrice a été définie :

Either before, during, or after the production meeting, the producer, the director, the analyst, and I discuss two areas that are key to the broadcast.

First, based on the additional information we have accumulated from our interviews and tape viewing during the course of the day, the analyst expresses what he thinks are the key match-ups that the truck should be watching on the field. He explains what he thinks is going to happen, including any new wrinkles the coaches have in store. I then go over the stories the analyst and I want to develop, all the sidebar information. The point is to make the producer and the director aware of the course the broadcast may take so they will not be surprised. They can then reinforce our stories and ideas with camera shots or graphics on the air. (*ibid.* : 67-68)

Grâce à cet extrait, nous apprenons que le consultant explique à ses collaborateurs la manière dont il estime que la rencontre va se dérouler, en s'arrêtant notamment sur les nouvelles stratégies auxquelles les entraîneurs sont susceptibles de recourir (c'est l'acception qu'a le terme « *wrinkle* ») ; ensuite, les deux commentateurs présentent les informations qu'ils souhaitent utiliser et les histoires qu'ils souhaitent raconter pendant la rencontre. Nous comprenons aisément que l'intérêt d'un tel échange est double : il permet non seulement à tous les acteurs de la retransmission de travailler de manière cohérente, en réfléchissant par exemple aux données statistiques susceptibles d'étayer les analyses du consultant ou aux personnalités à cibler lors de plans serrés afin de donner au commentateur principal l'occasion de rapporter une anecdote particulièrement pertinente ou amusante, mais aussi d'éviter que le producteur, le réalisateur et les commentateurs ne soient pris de court par les initiatives des uns et des autres – ce qui, selon les dires de G. Bender et M.L. Johnson, constitue l'un des

principaux écueils à éviter : « *the most disconcerting thing a director can do to the on-air talent is to continually throw pictures onto the monitor that have nothing to do with what is happening on the field* » (*ibid.* : 129).

Il est important de souligner que la préparation des commentateurs, eu égard à la définition du fil conducteur qui guide la retransmission, ne s'arrête pas à la concertation que nous venons de décrire. Comme G. Bender et M.L. Johnson l'expliquent par ailleurs, il s'agit ensuite de réfléchir à la manière de présenter cette problématique au moment de la prise d'antenne :

The other topic we cover is our opening. The analyst and I will give our opinions about what the thread of the broadcast should be. We hope that the points we establish in the opening are the keys that will decide the game, the ones that will make the newspaper headlines the next day. The producer agrees or adds his suggestions. He also asks what kind of visuals we might need to support what we say. (*ibid.* : 68)

Lorsque les deux auteurs présentent le contenu archétypal de la prise d'antenne (c'est le sens que nous donnons au terme « *opening* » dans le passage ci-dessus), nous percevons la pertinence de l'analogie entre la démarche des commentateurs sportifs et celle des chercheurs :

The opening of a sports broadcast should give the viewing audience a reason to watch the upcoming contest. It should set the scene, introduce the participants, establish the keys that will make watching the game interesting and exciting, and should do so in a very concise manner. (*ibid.* : 80)

Il est en effet frappant de voir que, comme l'introduction d'une dissertation, d'un mémoire ou d'une thèse, les premiers instants de la retransmission ont pour fonction de contextualiser l'événement sportif, de mettre en lumière ses principaux enjeux et, enfin, de donner envie aux téléspectateurs de regarder la suite.

Il faut noter que les commentateurs ne se contentent pas de se fixer des objectifs méthodologiques généraux : comme pour les commentaires action par action, leur préparation se révèle en fait très concrète. G. Bender et M.L. Johnson révèlent par exemple que l'ordre selon lequel les commentateurs s'expriment durant dans la prise d'antenne ainsi que la longueur de leurs interventions est déterminé à l'avance : « *specific responsibilities and associated time limits for the opening are choreographed the day before the production meeting* » (*ibid.* : 84). Nous apprenons aussi que le contenu des interventions des

commentateurs suit une trame précise (pour ne pas dire qu'elles sont entièrement rédigées) – comme le suggère le passage suivant, qui relate le travail accompli par G. Bender et son partenaire Johnny Unitas avant la retransmission du *Super Bowl* en janvier 1976 :

Almost every pre-game performance on camera is written beforehand. In this particular situation, we discussed in production meetings what approach we would take in our analysis of Super Bowl X. then I wrote set-up questions to ask Unitas. Before going live, Unitas and I rehearsed to see how he would react to what I'd written. We then made additions and deletions. (*ibid.* : 21-22)

L'attention portée à la prise d'antenne par les commentateurs et la régie n'est pas surprenante (du moins, pas plus que celle portée à l'introduction dans les exercices universitaires) dans la mesure où, étant le lieu où l'on définit le point de vue selon lequel le sujet sera traité, elle revêt naturellement une importance capitale. Nous en avons la confirmation dans Bender et Johnson (1994) : « *[c]onsiderable emphasis is placed on the opening since most broadcast crews consider it the most important part of the telecast* » (*ibid.* : 84). De plus, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'un des rares moments de la retransmission où les commentateurs et la régie ne sont pas soumis à l'imprévisibilité des événements qui se déroulent sous leurs yeux (la prise d'antenne ayant généralement lieu pendant que les participants s'échauffent ou qu'ils s'apprêtent à faire leur entrée sur le terrain<sup>15</sup>) ; il est donc logique que les commentateurs sportifs en profitent pour rendre leurs interventions aussi pertinentes que possible en préparant ensemble les questions et les réponses et en répétant ce dialogue si nécessaire afin que la ligne directrice préalablement définie apparaisse aussi clairement que possible.

D'une manière générale, nous constatons que les commentateurs préparent leurs interventions aussitôt qu'ils en ont l'occasion, toujours en collaboration avec la régie, ce qui corrobore de manière éclatante ce que nous avons tenté de montrer à propos de la préparation des commentaires action par action. C'est ce que soulignent G. Bender et M.L. Johnson à propos de la mi-temps :

Halftime allows time for everyone to get back on the same page.  
The producer and the team in the booth also use halftime to prepare for the on-camera recap of the first half and opening for the second half done by the play-by-play announcer and the analyst. Highlights are discussed and chosen for replay. (*ibid.* : 98)

---

<sup>15</sup> Comme l'illustre notre corpus, le moment de la prise d'antenne varie sensiblement selon les moyens des chaînes (certaines profitent de l'afflux soudain de téléspectateurs pour diffuser des spots publicitaires) et de l'importance de l'événement retransmis (ainsi, la prise d'antenne avant un match très important intervient souvent de nombreuses minutes avant le coup d'envoi).

Les interventions finales des commentateurs s'inscrivent également dans cette logique, même si, contrairement à la prise d'antenne, elles ne peuvent naturellement pas être entièrement écrites à l'avance. De même que la prise d'antenne présente de nombreuses similitudes avec l'introduction dans un devoir universitaire, nous sommes frappé de voir à quel point ces ultimes remarques jouent un rôle comparable à celui de la conclusion, à savoir récapituler les points les plus importants, d'une part, et répondre à la problématique posée, d'autre part :

The wrap-up is nothing more than a summary of what has just happened. [...] The idea is just to describe the game's story line in a way that anticipates the next day's headlines in the paper. [...] The wrap-up will also tie the broadcast together by linking up with the story line introduced in the opening tease and on-air analysis. (*ibid.* : 100)

Le choix du terme « *story line* », dans le passage qui précède, mérite d'être commenté. Il nous semble en effet qu'il marque une forme de glissement sémantique, au sens où nous passons de l'idée de problématique, c'est-à-dire d'un angle sous lequel un phénomène va être envisagé afin d'en proposer une analyse pertinente, à l'idée d'intrigue, qui relève plutôt du divertissement ; il y a là un germe de contradiction sur le regard que portent les commentateurs sportifs sur l'événement qui se déroule sous les yeux, sur lequel nous revenons au troisième chapitre (section 2.3).

Pour l'heure, il nous semble légitime de conclure que le travail de problématisation que nous venons de décrire à partir de Bender et Johnson (1994) corrobore de façon très nette l'idée que la préparation méticuleuse à laquelle les commentateurs sportifs se livrent a pour objectif de leur permettre d'être aussi efficaces que possible, à la fois d'un point de vue linguistique (au sens où les commentateurs tentent de s'affranchir des contraintes imposées par le direct en préparant autant que possible leurs interventions, comme nous l'avons noté à propos de la description, notamment dans les sports les plus rapides), et d'un point de vue intellectuel (dans la mesure où cette facette de leur préparation leur permet de proposer aux téléspectateurs une retransmission cohérente, malgré son caractère collectif).

Il s'agit à présent de déterminer si une démarche similaire est à l'œuvre dans notre corpus. Comme pour les analyses précédentes, la difficulté principale à laquelle nous nous heurtons réside dans le fait qu'il est impossible d'affirmer avec certitude que telle ou telle remarque a fait l'objet d'une préparation (que ce soit sur le fond ou la forme), d'autant plus que la capacité de donner l'impression que ses propos ont été rédigés à l'avance fait partie des

qualités essentielles de tout commentateur sportif, comme le soulignent G. Bender et M.L. Johnson :

[T]o be able to communicate thoughts and ideas extemporaneously on the air as though they had been composed on paper beforehand, a sportscaster must first learn the mechanics of writing. If you can't write it, you can't say it. (*ibid.* : 26)

Nous nous efforçons tout de même de voir si les extraits du corpus présentent un fil conducteur et s'il est possible de dérouler ce fil tout au long de la retransmission ; nous cherchons également des indices nous permettant de conclure que certains passages de la retransmission ont été préparés avant le début de la rencontre. Nous commençons cette fois par l'analyse de RUGBY2, parce que la prise d'antenne intervient assez longtemps avant le coup d'envoi de la rencontre, ce qui accroît nos chances d'en tirer quelques enseignements précieux.

#### 4.1) La problématisation dans l'extrait RUGBY2

En parcourant le début de l'extrait, nous constatons que les commentateurs insistent essentiellement sur deux idées-forces, dont nous pensons qu'elles correspondent au travail de problématisation décrit dans Bender et Johnson (1994). Dès la première intervention, Eddie Butler rappelle que cette rencontre entre l'Irlande et l'Angleterre se dispute au stade de Croke Park et note qu'on n'aurait jamais cru un tel événement possible (« *they never thought it would happen but here we are* »). Il y a donc d'emblée une volonté d'insister sur la portée historique du match, ce qui se confirme lorsqu'Eddie Butler annonce que l'orchestre s'apprête à jouer l'hymne anglais (« *what comes next may be, perhaps, the most historic moment of them all, the playing of God Save the Queen at Croke Park* ») ou lorsqu'il fait référence au match Irlande-France disputé deux semaines plus tôt, lors duquel les Irlandais avaient semblé paralysés par l'émotion (ce qu'Eddie Butler qualifie de « *Croke Park effect* »). Le lien qu'établit le commentateur principal entre la portée historique de la rencontre du jour et la dimension sportive du match laisse à penser que nous sommes en présence d'un premier fil conducteur, l'idée étant que l'une des clés de la rencontre sera la capacité des équipes à garder la tête froide. Nous constatons d'ailleurs que cette idée réapparaît à plusieurs reprises avant la rencontre, que ce soit quand Eddie Butler rapporte la présentation des joueurs à la Présidente de la République irlandaise, Mary McAleese (« *I think it's noticeable that Ireland are going*

*out of their way, and the president too, to be relaxed, to take the pressure off themselves* »), quand Brian Moore évoque la difficulté à laquelle le capitaine irlandais Brian O’Driscoll va être confronté (« *O’Driscoll’s got a big job today, because he’s got to get the balance right, he’s got to get enough passion in, but not go over the top* »), ou encore quand il minimise l’importance de l’orgueil dans un match de haut niveau :

[152] **Brian Moore:** well we've had the pride there, but what separates teams at this level is ability to think under pressure and do the right thing. it's not about pride, it's not about how you wear your shirt, or whatever, it's about doing the right things at the right time.

La deuxième idée qui traverse l’extrait dans les minutes qui précèdent la rencontre concerne l’Anglais David Strettle : en substance, les deux commentateurs suggèrent que l’issue de la rencontre dépend en partie de la performance du jeune ailier, dont il faut rappeler qu’il honore sa toute première sélection internationale. Alors que le réalisateur montre le capitaine anglais Phil Vickery en train de présenter ses coéquipiers à la Présidente irlandaise, Eddie Butler fait le choix de mentionner ce seul joueur, en précisant son âge et sa ville d’origine. Quelques instants après les hymnes nationaux, le commentateur s’attarde à nouveau sur David Strettle, non pas pour apporter une information nouvelle à propos du joueur, mais plutôt pour mettre en évidence l’immensité de la tâche qui l’attend : « *and behind the scrum, David Strettle comes in at number eleven to replace Jason Robinson, what a test for him on his first test outing* ». Brian Moore affirme par la suite que les Irlandais ont tout intérêt à mettre la pression sur David Strettle et Olly Morgan, les deux débutants de la sélection anglaise ; enfin, Eddie Butler profite d’un plan rapproché de David Strettle pour donner des informations à propos des nombreux talents sportifs du joueur.

Ces deux lignes directrices, que les commentateurs construisent en grande partie par le biais d’informations marginales, continuent naturellement de se développer pendant la rencontre. Le cas de David Strettle nous semble particulièrement frappant à cet égard. La première action dans laquelle il est impliqué est présentée sous l’angle de l’inexpérience par Eddie Butler : « *that will be good for the nerves of Strettle, ushered it safely over the goal line, it will be a twenty-two for England* ». Un peu plus tard, on s’attarde à nouveau sur la performance du jeune ailier, pour noter à la fois qu’il a été très sollicité pendant les premières minutes de la rencontre et qu’il s’est bien débrouillé lors de cette dernière phase de jeu :

[153] **Eddie Butler:** [...] Strettle, had a busy opening period, the follow-up tackle by Horgan, but that's better by Strettle, very good counter-attack, but only as far as Girvan Dempsey, Strettle has to make the tackle.

**Brian Moore:** he did well there.

Enfin, lorsque David Strettle marque le premier essai de l'équipe d'Angleterre dans cette rencontre, au début de la seconde période, Eddie Butler en profite évidemment pour mettre en avant la belle histoire que cela constituerait pour le joueur, tandis que les arbitres attendent la décision de l'arbitre vidéo pour valider l'essai :

[154] **Eddie Butler:** Dave Strettle on his début is going to have to suffer, trial by video. (*showing David Strettle*) the flying machine, he thinks he's got it. what a début it would be for England's winger! (*showing referee*) Joël Jutge waits. (*showing replay*) TRY!

Selon la même logique, nous remarquons qu'Eddie Butler fait un rapide récapitulatif de la rencontre au moment de rendre l'antenne avant la mi-temps, en insistant sur sa portée historique :

[155] **Eddie Butler:** England are struggling, here at Croke Park, it's the first ever international between England and Ireland here, and Ireland are in the driving seat, twenty-three-three they lead.

La même stratégie est à l'œuvre au moment du coup de sifflet final, lorsqu'il annonce la très large victoire irlandaise :

[156] **Eddie Butler:** we're into the red zone, Ireland have a penalty. Paddy Wallace says that will do. kick it towards the changing room, and follow it there. Croke Park rises to Ireland's first victory here, and it's the one that counts, especially at Croke Park. Ireland have given England a thumping, Ireland forty-three, England thirteen.

Si ces observations tendent à confirmer que les commentateurs se livrent à un travail de problématisation en collaboration avec la régie, de manière à mettre en lumière les principaux enjeux de la rencontre, elles nous permettent également de mieux comprendre un phénomène que nous avons identifié au cours de la deuxième partie (chapitre 1, section 3), à savoir le fait que les phases d'ouverture et de clôture sont assurées par les commentateurs principaux plutôt que par les consultants (c'est le cas dans l'ensemble du corpus, sauf dans CATCH). Désormais, les raisons d'une telle répartition des tâches apparaissent plus clairement : s'il est vrai que la problématisation de la rencontre fait partie des principales préoccupations des

commentateurs sportifs et de leurs collaborateurs, comme l'affirment G. Bender et M.L. Johnson (1994) et comme l'extrait RUGBY2 semble le montrer, alors il n'est pas étonnant que ces phases, qui jouent un rôle déterminant pour la construction d'un regard cohérent sur la rencontre, tombent sous la responsabilité du commentateur le plus compétent en matière d'écriture. De ce point de vue, l'analyse que nous venons de mener renforce notre conviction que l'organisation des commentaires sportifs télévisés fait l'objet d'une réflexion approfondie, d'une part, et que les commentateurs se livrent à une préparation méticuleuse avant chaque rencontre, d'autre part.

## 4.2) La problématisation dans l'extrait RUGBY1

L'extrait RUGBY1 ne présente pas de ligne directrice aussi claire que le précédent, peut-être parce que le temps dont disposent les commentateurs avant la rencontre est plus court et ne leur permet pas de s'attarder sur la problématisation du match. La présentation des équipes montre tout de même que Gordon Bray, le commentateur principal, a la volonté de mettre en relief la caractéristique principale des deux effectifs : il insiste d'emblée sur l'expérience de la sélection anglaise (« *they have a lot of old stagers there* »), en donnant l'âge des plus anciens ou leur nombre de sélections, et souligne par ailleurs que le sélectionneur gallois a choisi d'accorder sa confiance aux joueurs qui ont brillé contre la Nouvelle-Zélande lors du tour précédent (« *the Welsh team... they have stuck to the form players from last weekend* »). Ces deux observations, qui définissent indirectement le rapport de force entre les deux équipes (en substance, l'Angleterre devrait logiquement être favorite), permettent à Gordon Bray de mettre en lumière l'enjeu principal de la rencontre, enjeu qu'il exprime sous la forme d'une question très simple adressée à son consultant Tim Horan : « *so, Tim, is the Welsh team capable of upset [...]?* ». Nous constatons d'ailleurs, en parcourant l'extrait, que les commentateurs dressent régulièrement un parallèle entre le match en cours et celui que les Gallois ont disputé contre les Néo-Zélandais une semaine plus tôt. Tim Horan, en répondant à la question ci-dessus, affirme ainsi que le Pays de Galles compte bien continuer sur sa lancée (« *they don't think it's a one-horse race tonight, they wanna repeat their upset performance last weekend against the All Blacks* »). Quelques instants plus tard, Chris Handy constate que la performance des Gallois contredit le rapport de force *a priori* déséquilibré entre les deux équipes (« *look at the width and the penetration that the Welsh are getting, nobody's told them that they are not good enough to beat England* »), tandis que Tim Horan avance que le Pays

de Galles va sans doute tenter de reproduire la stratégie qui leur avait permis de déjouer tous les pronostics contre la Nouvelle-Zélande (« *that's where they got space against the All Blacks and I'm sure they'll try again tonight* »). Nous constatons que la même idée sous-tend les propos de Chris Handy lorsqu'il analyse les faiblesses de l'équipe galloise (« *England finding some inroads in around the ruck and mauls, like New Zealand did against Wales* ») et ceux de Gordon Bray quand il rappelle que les Gallois avaient fini par s'essouffler contre la Nouvelle-Zélande (« *well they ran out of petrol last week against New Zealand, in the last ten minutes, but if they can go for the eighty here, this will be one of the all-time upsets* »), qu'il décrit le Pays de Galles comme une équipe pleine de fougue et d'envie (« *it's a young and enthusiastic Welsh side... look at the desperation there, of the half-back Cooper... he was more hungry for the ball* ») ou qu'il insiste sur le fait que la performance des Gallois contredit le rapport de force théorique entre les deux équipes (« *second week in a row, the Welsh are not reading the script! this isn't how it's supposed to happen...* »). Le choix du terme *script* dans ce dernier exemple mérite d'ailleurs qu'on s'y arrête : au-delà du fait qu'il suggère que la rencontre est écrite à l'avance, ce qui corrobore d'une certaine façon l'idée que la préparation des commentateurs consiste notamment à envisager la tournure probable de la rencontre, comme l'expliquent G. Bender et M.L. Johnson (1994), il fait en outre écho à l'analyse que nous avons faite du terme *story line* et de la possible contradiction qu'il implique, plus tôt dans ce chapitre.

### 4.3) La problématisation dans l'extrait FOOT

Dans la mesure où l'extrait FOOT ne contient pas, contrairement aux deux précédents, de présentation des joueurs, il est plus difficile d'identifier la ligne directrice que suivent Jonathan Pearce et Mark Bright, à supposer qu'il y en a une. Toutefois, certaines interventions des deux commentateurs nous amènent à penser que le point de vue qu'ils portent sur la rencontre se rapproche quelque peu de celui que nous venons d'aborder dans RUGBY1, au sens où il concerne le rapport de force entre les deux équipes. Si, dans l'extrait précédent, les joueurs gallois étaient présentés comme les *outsiders*, ils sont cette fois supérieurs à leurs adversaires, au moins en théorie : il faut en effet rappeler que, contre toute attente, la sélection nord-irlandaise a vaincu l'Angleterre quelques semaines auparavant. C'est dans cet état d'esprit que Jonathan Pearce souligne, au moment de l'ouverture du score par le Pays de Galles, que c'est la première fois depuis un mois que le stade de Windsor Park est réduit au

silence, et qu'il ajoute ensuite que l'encadrement technique de l'équipe d'Irlande du Nord craignait avant la rencontre que la victoire contre les Anglais ne restât sans lendemain (« *it was a concern here, amongst the Northern Ireland coaching party, that it could be something of an after the Lord Mayor's show sort of a day* »), idée que Mark Bright développe aussitôt en évoquant sa rencontre avec le sélectionneur nord-irlandais Lawrie Sanchez : « *what he emphasized to me is, he doesn't want this to be one of those things that's just one great night and that's it. it's definitely something he wanted to build on, and that was the fear* ».

Les performances récentes du Pays de Galles semblent constituer le second fil conducteur que les deux commentateurs s'attachent à suivre pendant la rencontre. Pour en comprendre la raison, il faut rappeler que les Gallois restent sur une longue série de matchs sans victoire et sans but ; l'un des enjeux de cette rencontre est donc de savoir s'ils sauront profiter de ce match contre un adversaire plus faible pour inverser cette tendance. Notre conviction que cette idée participe bel et bien à la définition d'une ligne directrice découle notamment de l'intervention suivante, dans laquelle Jonathan Pearce situe le but marqué par les Gallois dans un contexte plus large :

[156] **Jonathan Pearce:** first competitive goal in the John Toshack era. second era of course, he managed for one game previously. [...] Wales' first goal, that, in five internationals, six internationals I should say, since Craig Bellamy scored two against Hungary back in February of last year, John Toshack's first game back in charge. his previous spell as I say lasted just the one match, it was against Norway back in ninety-four. [...]

L'intervention de Jonathan Pearce, au moment où le car-régie propose un plan rapproché de John Hartson plaisantant avec l'arbitre de touche (« *a smile back on the face of Welsh football, haven't seen that in a while* »), constitue également un exemple particulièrement saisissant, au sens où il montre que les commentateurs donnent parfois un sens aux images qui est quelque peu éloigné de la réalité mais qui est conforme à la ligne directrice qui guide leurs propos tout au long de la rencontre. Les images montrent que le sourire de l'attaquant gallois est dû au fait qu'il a tenté de faire croire que la touche était pour lui, tout en sachant pertinemment qu'il avait touché le ballon en dernier, et que l'arbitre ne s'est pas laissé prendre ; or, Jonathan Pearce lui confère un sens métaphorique, comme s'il symbolisait le renouveau de la sélection du Pays de Galles après les difficultés évoquées plus haut.

Le deuxième but gallois est envisagé sous l'angle des deux lignes directrices que nous venons de présenter. Il amène tout d'abord Jonathan Pearce à se concentrer sur les joueurs nord-irlandais, comme pour s'assurer que l'idée développée plus haut (à savoir que la

sélection d'Irlande du Nord est objectivement plus faible que celle du Pays de Galles) sous-tend bien l'ensemble de la retransmission : il rappelle l'écart entre les deux pays au classement FIFA, avant de citer Lawrie Sanchez, qui affirmait avant la rencontre que les Gallois doivent être considérés comme les grands favoris de la rencontre, en dépit du contexte récent. Puis, Jonathan Pearce se tourne à nouveau vers l'équipe galloise pour mettre en avant le fait que ces deux buts vont lui faire le plus grand bien, étant donné les nombreuses critiques qu'elle a subies dernièrement (« *a morale-bolstering first half, this for Wales, they've been so heavily criticized by former squad members* »), et profite de cette occasion pour évoquer les reproches formulés au sélectionneur John Toshack.

Sans dresser la liste de toutes les interventions qui s'inscrivent dans cette logique, nous pouvons tout de même évoquer quelques-uns des moments cruciaux de la rencontre, pour démontrer que les commentaires de Jonathan Pearce (puisque, comme pour les extraits étudiés ci-dessus, cette tâche incombe presque exclusivement au commentateur principal) suivent scrupuleusement cette problématique. Au moment de rendre l'antenne à la fin de la première période, il s'appuie à nouveau sur une citation de Lawrie Sanchez pour interroger son confrère : il demande à Mark Bright s'il estime que les joueurs nord-irlandais ont fait preuve de complaisance, comme le redoutait leur sélectionneur. Si la réponse apportée par le consultant est extrêmement brève (« *no, they're punished for a couple of mistakes* »), il reprend ensuite cette réflexion en rappelant que Lawrie Sanchez était convaincu que ce match serait plus difficile que le précédent contre les Anglais.

Au moment où la partie reprend, Jonathan Pearce fait une fois de plus la démarche d'inscrire le match en cours dans un contexte plus large : « *all the hard work Northern Ireland put in against England, and indeed against Azerbaijan, means nothing at the moment* ». Lorsque vient ensuite l'improbable égalisation de l'Irlande du Nord, Jonathan Pearce note que la belle histoire nord-irlandaise n'est pas terminée (« *the magical story continues in Northern Ireland!* ») et compare naturellement leur performance à celle accomplie contre l'Angleterre (« *Northern Ireland have been up and at them, as they were against England* »). Le troisième but gallois l'amène à opérer une comparaison similaire, cette fois pour montrer à quel point l'efficacité de l'attaque est surprenante : « *the Welsh hadn't scored a competitive goal under John Toshack before today, and especially in this second half, they've looked dangerous every time they attack* ». Enfin, la conclusion que tirent les deux commentateurs à l'issue de la rencontre s'inscrit dans le prolongement des lignes directrices qui traversent l'extrait. Nous sommes frappé de voir que Mark Bright récapitule toutes ces idées en une seule intervention,

que ce soit la victoire nord-irlandaise contre l'Angleterre, la faiblesse offensive des Gallois ou les critiques à l'encontre de leur sélectionneur :

[157] **Mark Bright:** it has, it's been really enjoyable, you know, for two different reasons, you know, on the back of that great win against England, if they could back it up here, against Wales, they're just struggling for goals, four straight defeats, you know, lots of criticism for the manager, looks like he's answered the critics, for the time being anyway.

Au moment de rendre l'antenne, Jonathan Pearce offre une synthèse similaire, ce qui nous conforte dans l'idée que la constance des idées développées au cours de la rencontre n'est pas le fruit du hasard : il souligne à son tour l'importance de cette victoire pour le Pays de Galles (« *Wales' miserable run of fourteen games without a competitive victory has come to an end* »), qui a volé la vedette aux joueurs nord-irlandais (« *they've stolen Northern Ireland's thunder* »).

Les trois extraits que nous avons examinés jusqu'ici tendent à montrer, de manière plus ou moins nette, que la pratique décrite dans Bender et Johnson (1994), qui consiste à travailler à la définition d'une ligne directrice dans les jours qui précèdent la retransmission, est commune à tous les commentateurs sportifs, quel que soit le sport commenté ou leur origine géographique. Nous allons maintenant voir que cette démarche est peut-être encore plus évidente dans l'extrait 400M où les commentateurs, dès les premiers instants de la retransmission, donnent à voir l'angle selon lequel ils vont traiter la course.

#### 4.4) La problématisation dans l'extrait 400M

Alors que huit des meilleurs coureurs du monde s'apprêtent à prendre le départ de la finale, nous constatons en effet que Tom Hammond ne mentionne que le grand favori, Jeremy Wariner : il souligne qu'il va tenter de gagner une deuxième médaille d'or pendant ces championnats du monde, après celle remportée sur 200 mètres, et évoque la possibilité qu'il batte le record du monde de son compatriote Michael Johnson. Comme nous l'avons montré lors de l'étude des informations marginales, seuls deux autres concurrents jouissent d'une attention comparable : il s'agit des deux autres Américains en lice, Angelo Taylor et Lashawn Merritt, qui sont présentés comme les principaux rivaux de Jeremy Wariner. La raison principale de ce choix est donnée par Lewis Johnson dans l'intervention suivante :

[158] **Lewis Johnson:** and an interesting fact, with the domination of American quarter-milers all over the world, it is amazing to see that the United States have never swept the world championships over four-hundred metres, and I think that it is a great opportunity for that to happen today.

Si les commentateurs prennent le parti d'axer leurs interventions sur ces trois athlètes et de ne rien dire des autres participants, c'est donc parce que cette course est susceptible de marquer l'avènement de la domination américaine dans cette discipline. De ce point de vue, ce choix tend à indiquer que les attentes des téléspectateurs font partie intégrante des éléments dont les commentateurs, le producteur et le réalisateur tiennent compte au moment de décider de l'orientation à donner à la retransmission : il y a fort à parier que s'il ne s'agissait pas d'une chaîne américaine (en l'occurrence, NBC), une place plus importante aurait été accordée aux autres athlètes.

La ligne directrice que nous venons de décrire sous-tend de façon si manifeste l'ensemble des propos des commentateurs que nous n'avons besoin que de quelques exemples pour nous en convaincre. Nous constatons ainsi que, même lorsque des experts sont cités, leurs propos ne portent que sur les trois favoris : c'est le cas de Michael Johnson, quand ce dernier compare leurs performances récentes aux meetings de Paris, Rome et Monaco, mais également de Clyde Hart et de John Smith. De même, nous notons que les couloirs occupés par les trois Américains sont immédiatement rappelés une fois le coup de feu donné, comme pour attirer l'attention des téléspectateurs sur ce que la course a de plus intéressant (« *and there's the gun! Angelo Taylor lane four, Lashawn Merritt five, Jeremy Wariner in six, and Wariner's away to a fast start* »). Les remarques des commentateurs à l'issue de la course s'inscrivent logiquement dans la lignée des précédentes, puisque le podium final correspond en tous points à ce que les commentateurs ont prévu ; ils peuvent donc se contenter de mettre en perspective les performances des trois athlètes, en comparant la course de chacun avec les ambitions qu'ils avaient exprimées avant le départ.

Il nous reste à présent à déterminer si l'extrait CATCH se distingue une fois de plus du reste du corpus ou si, eu égard au travail de problématisation actuellement à l'étude, la préparation des deux commentateurs s'apparente à celle de leurs confrères.

#### 4.5) La problématisation dans l'extrait CATCH

Contrairement aux autres extraits du corpus, Bobby Heenan et Robert Marella défendent deux thèses diamétralement opposées : le premier affirme que ce combat va marquer la fin du

règne de Hulk Hogan au sommet de la hiérarchie mondiale (« *Hulkamania's gonna be put to rest very, very shortly* »), tandis que le second se montre mesuré (« *I've seen what the Hulkster can do, I've seen what the Undertaker can do. what a gigantic confrontation* ») avant de prendre ouvertement parti pour The Undertaker (« *I don't think you can hurt the Undertaker!* »). Nous constatons d'ailleurs que cette divergence d'opinions traverse tout l'extrait, puisque, au moment de rendre l'antenne, Bobby Heenan célèbre le succès de son favori (« *Hulkamania is dead! and is dead, long live the Undertaker!* ») et Robert Marella reconnaît amèrement la défaite de Hulk Hogan (« *walking down here is the new World Wrestling Federation champion, but not deservedly so... the Undertaker* »).

De toute évidence, l'attitude des deux commentateurs, que nous avons soulignée au moment d'analyser l'interaction dans la deuxième partie (chapitre 3, section 2.2), est antinomique de la démarche décrite par G. Bender et M.L. Johnson (1994), dont l'objectif est précisément de proposer une retransmission aussi cohérente que possible malgré son caractère collectif. Si les commentateurs, le réalisateur et le producteur ont effectivement les téléspectateurs à l'esprit lorsqu'ils définissent l'angle sous lequel ils vont présenter l'événement sportif, comme nous l'avons avancé en analysant l'extrait 400M, tout semble alors indiquer que Robert Marella et Bobby Heenan ont chacun une catégorie de téléspectateurs en tête – les fans du champion en titre, pour l'un, ceux de son *challenger*, pour l'autre. Pour dire les choses autrement, l'extrait CATCH témoigne d'une volonté patente d'offrir deux regards antagonistes sur le combat plutôt qu'un point de vue neutre et cohérent. Ce choix, qui est selon nous l'une des principales clés de l'originalité de l'extrait dans notre corpus, est évoqué plus longuement dans le chapitre 3 (section 1.2.1).

## 5) Conclusion

À l'issue de ce chapitre, nous comprenons mieux pourquoi la disproportion manifeste entre le temps consacré à la préparation des rencontres par G. Bender et le temps qu'il passait effectivement à l'antenne : qu'il s'agisse de la recherche documentaire, de la réflexion sur le regard à porter sur la rencontre, de la conception du tableau de positionnement pour identifier les participants ou relater des anecdotes à leur sujet, ou encore de l'assimilation des tournures qui permettent de relater les phases de jeu en cours avec la plus grande efficacité, il s'avère que les commentateurs sportifs ont une quantité remarquable d'éléments à envisager avant de prendre l'antenne. L'importance croissante accordée à cette préparation coïncide avec

l'explosion de l'offre en matière de retransmission sportive, qui oblige les commentateurs sportifs à être de plus en plus compétents – à la fois parce que la concurrence est de plus en plus rude et parce que les téléspectateurs sont de plus en plus exigeants :

With the proliferation of sports on television, especially in the last decade, an announcer can no longer afford to walk into the booth at the last minute and wing it. The business is too sophisticated, the fan too knowledgeable (Bender et Johnson 1994 : 10).

En résumé, les commentateurs sportifs et leurs collaborateurs en régie ont conscience de ce que qui peut être anticipé dans la retransmission, sur le plan interne (les choix de cadrage, de statistiques, d'informations sur les joueurs ou de problématique) ou externe (l'enjeu de la rencontre, son contexte, ou encore le déroulement typique des phases de jeu), et de ce qui, à l'inverse, échappe à toute prédiction (à commencer par l'issue de la rencontre). À cet égard, il nous paraît légitime d'affirmer que la pertinence de leur travail repose en grande partie sur leur capacité à faire un usage judicieux de cette conscience.

En définitive, s'il est erroné de dire que les commentaires sportifs télévisés sont improvisés au sens où les propos des commentateurs seraient entièrement dictés par ce qui se déroule sur le terrain, le champ de course ou le ring – comme nous pouvions le penser de prime abord –, l'utilisation du terme « improvisation » nous semble acceptable dès lors qu'on le prend dans son acception musicale, comme le suggèrent G. Bender et M.L. Johnson :

A broadcaster describing a sporting event is much like a jazz musician improvising a solo during a jam session. Each is able to construct meaningful statements or passages on the spot with little conscious thought. (*ibid.* : 26)

L'improvisation, en musique, n'est possible qu'en ayant une connaissance approfondie de la trame du morceau (les accords qui le composent, le nombre de mesures, ou encore le tempo) et en étant à l'écoute des autres musiciens, si bien que la spontanéité qu'elle implique ne va pas sans une certaine rigueur – il nous semble même que c'est la conscience du cadre qui permet de mieux s'en libérer<sup>16</sup> ; de même, la capacité des commentateurs sportifs à rendre compte avec efficacité de la rencontre en dépit de la situation d'énonciation exceptionnelle à laquelle ils sont confrontés découle en grande partie de la méticulosité de leur préparation.

---

<sup>16</sup> Nous retrouvons ici la dialectique des règles dans le sport, qui n'est pas sans rappeler celle de la forme fixe en poésie.

Il faut souligner, pour terminer, que cette préparation n'est pas sans risque : en consacrant autant de temps et d'énergie à imaginer le déroulement de la rencontre, les commentateurs s'exposent naturellement à la tentation d'imprimer ces idées préconçues sur l'événement commenté et de ne pas le voir pour ce qu'il est. G. Bender et M.L. Johnson résument très clairement le danger qui pèse sur en permanence sur les commentateurs sportifs :

Because they spend so much time in research, watching films, visiting with coaches, digging up information about players, learning the issues, sportscasters often develop expectations about how a game will play out. If they carry those expectations into the booth, preparing for only one course of events and no other, their lack of flexibility will come back to haunt them. (*ibid.* : 184)

L'idée qu'un manque de souplesse d'esprit peut nuire gravement au travail des commentateurs sportifs sous-tend les études comparatives de commentaires sportifs télévisés français et néo-zélandais réalisées par T. Bruce et F. Desmarais (2010), qui mettent en lumière combien il peut être difficile de se défaire de certains préjugés. La conclusion des deux auteurs est très claire à ce sujet :

Overall, our analysis indicates that sport commentators found it problematic to upset the symbolic order that had held sway for so long. Consequently, they often interpreted images for their viewers as evidence of cultural stereotypes, even though this was not always the case. Analysis of crucial sporting moments in this game showed that sport commentary can be a lie when it is influenced more by cultural stereotypes than by what actually happens on the field. (*ibid.* : 354)

Au troisième chapitre, nous revenons sur le risque que les commentateurs sportifs encourent de porter un regard décalé sur l'événement qui se déroule pourtant sous leurs yeux – risque d'autant plus sérieux que, comme T. Bruce et F. Desmarais le rappellent par ailleurs, les propos des commentateurs sportifs ont une influence déterminante sur la manière dont les téléspectateurs perçoivent l'événement en question : « *both theoretically and empirically, sport commentary appears to have a powerful influence on how viewers interpret televised sport* » (*ibid.* : 340).

Il nous semble que la réponse que nous avons apportée à la question posée dans ce chapitre est claire : la spontanéité inhérente aux commentaires sportifs télévisés ne doit pas occulter le fait qu'ils font l'objet d'une préparation méticuleuse et complexe dont l'objectif patent est de rendre la retransmission aussi cohérente et pertinente que possible. Si la préparation constitue effectivement un critère déterminant dans le fondement d'un jugement de spécialiste, alors nous considérons qu'il est légitime d'affirmer que les commentaires

sportifs télévisés constituent, de ce point de vue, un genre de discours spécialisé ; ce critère n'étant pas suffisant, nous tentons maintenant de déterminer si les commentaires sportifs télévisés ont pour objectif de transmettre un certain nombre de connaissances aux téléspectateurs, ce qui constitue également, comme nous l'avons expliqué auparavant, l'une des caractéristiques de la notion de spécialité en linguistique.

# Chapitre 2 – La fonction didactique des commentaires sportifs télévisés

Ce deuxième chapitre s'inscrit dans le prolongement de la conclusion que nous avons tirée à l'issue de la troisième partie : nous souhaitons démontrer que les commentaires sportifs télévisés remplissent une fonction didactique. L'examen de la préparation des commentateurs sportifs que nous avons mené dans le chapitre précédent tend à indiquer que c'est bien le cas, puisque nous avons mis en évidence que les commentateurs principaux consacrent un temps considérable à la recherche documentaire et qu'ils transmettent une quantité parfois très grande d'information aux téléspectateurs, notamment à propos des participants. Nous souhaitons aller plus loin : au-delà de cet aspect encyclopédique, nous avançons que les commentateurs sportifs s'attachent à construire ce que l'on peut appeler une science du jeu. Afin de bien comprendre ce que nous entendons par cette expression, qu'il est d'autant plus important de définir qu'elle est très souvent utilisée dans la langue courante pour désigner l'expertise tactique de tel ou tel joueur<sup>1</sup>, nous devons au préalable nous attarder sur la notion même de jeu et sur ses principales caractéristiques.

## 1) Qu'appelons-nous « science du jeu » ?

On considère généralement qu'il existe deux types de jeux : ceux qui requièrent des compétences techniques, d'une part, et ceux qui reposent sur la chance, d'autre part. Cette distinction fondamentale apparaît notamment dans la définition proposée par Denis Diderot dans la grande *Encyclopédie* (1966 [1751-1780])<sup>2</sup>, dont voici un bref extrait :

D'où l'on voit qu'il y a deux sortes de jeux [...], des jeux d'adresse & des jeux de hasard. On appelle jeux d'adresse ceux où l'événement heureux est amené par l'intelligence, l'expérience, l'exercice, la pénétration, en un mot quelques qualités acquises ou naturelles, de corps ou d'esprit, de celui qui

---

<sup>1</sup> C'est par exemple le cas dans cet article du *Figaro* consacré au tennisman français Gilles Simon : « Gilles Simon, qui prend souvent un malin plaisir à voir les parties s'éterniser pour tisser une patiente toile d'araignée dans la tête de ses rivaux et laisser s'exprimer sa *science du jeu* », lundi, pour son entrée dans le tournoi, fait court » (« Gilles Simon sur la voie rapide », édition du 27 mai 2014, notre italique).

<sup>2</sup> DIDEROT, Denis, 1966 [1751-1780]. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Stuttgart-Bad Cannstatt (Allemagne) : Friedrich Frommann Verlag. Nouvelle impression en fac-similé.

joue. On appelle jeux de hasard, ceux où l'événement paraît ne dépendre en aucune manière des qualités du joueur. (article « jouer »).

Cette dichotomie se retrouve également dans Caillois (2006 [1958]), dans lequel l'auteur classe les différents types de jeux en fonction des sensations qu'ils procurent. La catégorie nommée « *agôn* » (« compétition » en grec ancien) caractérise les jeux et les sports dont le principe est de donner le meilleur de soi-même pour battre son adversaire, à l'image des épreuves d'athlétisme ou des sports collectifs comme le football ; l'auteur lui oppose la catégorie « *alea* » (terme latin signifiant « dé », comme dans l'expression *alea jacta est*), qui correspond aux activités où les joueurs placent leur sort entre les mains du destin, comme au pile ou face ou à la roulette.

Il importe de préciser que ces deux catégories, tout en s'opposant l'une à l'autre, ne sont pas imperméables pour autant. D. Diderot en a pleinement conscience : il note que « [q]uelquefois d'un jeu d'adresse l'ignorance de deux joueurs en fait un jeu de hasard ; & quelquefois aussi d'un jeu de hasard, la subtilité d'un des joueurs en fait un jeu d'adresse », avant de conclure qu'« il n'y a point de jeu d'adresse où il n'entre un peu de hasard » (*ibid.*). Parmi les nombreux exemples d'activités ludiques et sportives relevant à la fois de l'adresse et du hasard, le poker est sans doute l'un des plus probants, puisque les joueurs se voient attribuer un jeu de manière totalement aléatoire, ce qui crée d'emblée une inégalité entre eux, et qu'ils doivent tirer le meilleur parti de ces cartes pour remporter la victoire. Bien que les exemples du football et du rugby semblent moins évidents, il nous semble légitime d'affirmer que ces sports relèvent également d'un mélange d'*agôn* et d'*alea*, au sens où la chance joue parfois un rôle décisif et où il arrive que la victoire finale tienne à un coup de vent capricieux, à une glissade ou à une motte de terre.

Quelle que soit l'activité pratiquée, le joueur cherche souvent à réduire autant que possible la part de chance, *a fortiori* s'il estime que ses compétences techniques ou physiques dépassent celles de son adversaire<sup>3</sup> : comme l'explique C. Duflo, « [o]n sait que le joueur recherche le choix qui lui assure une chance de gain maximale, et une chance de perte minimale » (1997 : 119). Pour accroître ses chances de victoire, le joueur doit mettre en œuvre des stratégies permettant d'utiliser les moyens dont il dispose avec le maximum d'efficacité (c'est la définition même de la tactique), ce qui implique évidemment de mener

---

<sup>3</sup> À l'inverse, les équipes qui s'estiment plus faibles que leurs adversaires misent généralement sur la chance, en tentant par exemple d'obtenir un match nul pour atteindre la séance de pénaltys où le hasard joue un rôle presque aussi important que l'adresse ; cette stratégie est particulièrement fréquente dans les compétitions sportives où des équipes professionnelles sont susceptibles d'affronter des équipes amateurs, à l'image des coupes nationales de football.

une réflexion sur le sport pratiqué et de tirer des enseignements de ses observations – en d’autres termes, de développer ce que C. Duflo appelle la « compétence ludique », notion qu’il définit ainsi :

La compétence ludique d’un joueur peut se définir comme l’ensemble des connaissances qu’il a des régularités du jeu. Elle comprend donc nécessairement la connaissance des règles constitutives, et de leur système, sans quoi le jeu n’est pas possible, et, à un plus ou moins grand degré (c’est pourquoi la compétence ludique n’est pas égale chez tous), la connaissance des règles régulatrices, des plus élémentaires (il ne vaut mieux pas perdre une tour sans contrepartie) aux plus élaborées (comment jouer la sicilienne), et même la connaissance de certaines régularités brutes (moins aux échecs qu’au tennis, évidemment). Toutes ces règles ne sont pas nécessairement conscientes, ou plutôt, présentes à la conscience du joueur, de manière réfléchie, au moment même où il joue, car au fond une règle bien assimilée n’a plus à l’être, mais c’est leur ensemble qui définit, et permet de décrire, la compétence ludique de chaque joueur pour tel ou tel jeu. (1997 : 131-132).

Parmi les éléments susceptibles, selon l’auteur, de permettre au joueur d’augmenter ses chances de succès, il y a notamment les « règles régulatrices » (*ibid.* : 132), dont le passage qui précède donne des exemples divers. Ces dernières, qu’il ne faut pas confondre avec ce que l’auteur appelle « règles constitutives » et qui correspondent à ce que nous entendons par « règles du jeu », fonctionnent selon le principe du « si... alors » : pour emprunter un exemple à l’auteur, « si tu ne fais jamais de passes à tes partenaires, alors les joueurs de l’équipe adverse vont finir par te prendre le ballon » (*ibid.*). La formulation de ces règles mérite qu’on s’y arrête, car elle n’est pas sans rappeler celle de l’implication en logique mathématique<sup>4</sup> et, plus généralement, celle de principes scientifiques comme *if you mix oil with water, oil will rise at the top of the container*. Dans cette perspective, il n’y a rien d’étonnant à ce que C. Duflo compare parfois la démarche du joueur à celle du savant :

De même que le savant, après avoir observé une régularité dans les sorties de sa boîte noire, devient en mesure de se faire une juste idée du système qui est à l’intérieur et d’en prédire le comportement futur, de même le bon joueur de poker, après quelques tours d’étude, peut être à même d’évaluer le jeu d’adversaires moins bons que lui... (*ibid.* : 154).

La méthode décrite ici, qui consiste à observer les faits pour en tirer des lois et, de ce fait, prédire des comportements futurs, est en effet comparable au protocole que nombre de scientifiques suivent au quotidien. Pour illustrer ce protocole, nous nous référons à la

---

<sup>4</sup> « En logique mathématique, l’implication est l’un des connecteurs binaires du langage du calcul des propositions, généralement représenté par le symbole ‘ $\Rightarrow$ ’ et se lisant ‘seulement si’ ou, de façon équivalente, ‘si... alors...’ comme dans la phrase ‘s’il pleut, alors mon gazon est arrosé’ (article « implication [logique] », encyclopédie en ligne Wikipédia, consulté le 18 juin 2014).

description que propose François Schmitt de la méthode suivie par les scientifiques dont l'objectif est la prédiction de phénomènes futurs, met en évidence cette parenté<sup>5</sup> :

Actuellement, la prédiction n'est sans doute plus l'objectif unique de nombreuses démarches scientifiques, mais on peut considérer que la prédiction était l'objectif principal des premières études astronomiques : les plus curieux parmi les premiers hommes cherchaient à comprendre les phases de la lune, le cycle jour/nuit, les étoiles, les saisons et les nuages. Pour les phénomènes les plus évidemment périodiques comme le cycle jour/nuit ou le cycle des phases de la lune, la prédiction a pu se faire sans profonde compréhension. Il suffit de mesurer tous les jours la longueur du jour, ou de mesurer le nombre de jours séparant deux pleines lunes, pour constater une grande régularité. On suppose alors que la régularité observée dans le passé n'a pas de raison de s'arrêter aujourd'hui ; on peut supposer que cette régularité va se poursuivre dans le futur ; cette supposition correspond en fait à faire des prédictions. Il y a ici l'association de ce que l'on peut considérer maintenant comme trois aspects différents de la méthode scientifique. Tout d'abord, l'observation de certaines régularités dans le passé. On se promène, on observe, on cherche un phénomène qui se répète ; on observe cette répétition, cette régularité. Ensuite, à partir de la régularité, on cherche une loi générale. C'est la modélisation ou la théorie, qui est ici particulièrement simple, puisqu'il s'agit simplement de reproduire exactement une régularité observée dans le passé. Enfin, la prédiction qui est ici l'hypothèse que la régularité du passé va continuer dans le futur. Ces trois approches interviennent dans toute tentative de prédiction : mesurer, analyser et modéliser, c'est-à-dire trouver une loi qui semble bien fonctionner sur les données qui sont en notre possession. Il faut bien réaliser ici qu'aucune prédiction n'est possible sans modèle. Le modèle est au cœur de la prédiction. (*ibid.* : en ligne).

Il ne fait aucun doute que ce modèle, présenté par l'auteur comme la clé de voûte de la démarche du scientifique, est semblable aux règles régulatrices de C. Duflo : dans les deux cas, il s'agit de dévoiler les principes immuables sur lesquels un phénomène repose. L'expression « science du jeu » prend alors tout son sens, puisque nous constatons que le joueur est amené à appliquer des méthodes scientifiques pour tenter d'anticiper les conséquences de ses actions et, ainsi, d'accroître ses chances de l'emporter.

Fort de ces éléments, nous pouvons préciser l'hypothèse que nous défendons dans ce chapitre. Nous avançons que la démarche des commentateurs sportifs présente de nombreux points communs avec celles des joueurs et des scientifiques, telles que C. Duflo (1997) et F. Schmitt (2005) les dépeignent respectivement, et que leur objectif est de permettre aux téléspectateurs de développer leur compétence ludique, c'est-à-dire d'avoir une meilleure compréhension du sport commenté, notamment en mettant en lumière les lois générales sur lesquelles il repose. Afin de vérifier cette hypothèse, qui contredit un peu plus encore l'idée reçue selon laquelle la fonction que les commentaires sportifs télévisés remplissent serait exclusivement descriptive, nous commençons par montrer que la recherche de régularité est

---

<sup>5</sup> SCHMITT, François, 2005. « Les scientifiques et les prophètes », *La Revue des Ressources*. Consulté le 10 mars 2015 sur <[www.larevuedesressources.org/les-scientifiques-et-les-prophetes,465.html](http://www.larevuedesressources.org/les-scientifiques-et-les-prophetes,465.html)>.

aisément perceptible dans le corpus et que les commentateurs sportifs portent une grande attention à la récurrence des phénomènes.

## 2) Des faits aux lois générales : le raisonnement inductif des commentateurs sportifs

Le corpus montre que les commentateurs sportifs s'attachent à identifier les phénomènes récurrents, à la manière des scientifiques dépeints par F. Schmitt (2005). Les exemples sont d'autant plus nombreux que même les séries comptant un nombre très réduit d'éléments semblables semblent présenter un intérêt pour les commentateurs, comme ce passage le dénote :

[159] **Jonathan Pearce:** [...] pressure here from Northern Ireland, it's their third corner of the game. Elliott in the middle, Quinn on the far post, Simon Davies guarding the back for Wales. already early in the game Paul Jones was troubled by Duff, and Duff is here again on the edge of the six-yard area. that's Gillespie's corner kick, but it's been swung too long.

Jonathan Pearce évoque les corners concédés par l'équipe d'Irlande du Nord ; il rappelle en particulier que, précédemment, le gardien nord-irlandais avait été gêné dans les airs par Michael Duff et que ce dernier est justement de retour dans la zone des six mètres, à proximité du gardien. Comme le commentateur l'indique ensuite, le centre de Keith Gillespie est trop long pour constituer un véritable danger (« *that's Gillespie's corner kick, but it's been swung too long* ») ; la situation difficile dans laquelle Michael Duff avait mis le gardien Paul Jones ne se reproduit donc pas. La référence à l'action précédente tend toutefois à indiquer que le commentateur accorde une attention particulière à la récurrence des situations et aux tendances susceptibles de se dessiner au cours de la rencontre. Il est d'ailleurs à noter qu'une situation similaire se produit quelques minutes plus tard et que, si les difficultés rencontrées par le gardien s'expliquent cette fois par le fait qu'une faute a été commise à son encontre, le commentateur insiste sur la récurrence du phénomène (« *he is troubled in the air, Jones, again* ») et souligne que Paul Jones paraît quelque peu « rouillé » lorsqu'il s'agit de s'élever dans les airs (« *but he looks rusty getting off the ground, Paul Jones* ») ; le recours au connecteur *but* montre que Jonathan Pearce met en opposition les raisons de l'échec du gardien lors de cette occasion précise et les difficultés plus profondes qu'il semble rencontrer.

Nous avons ainsi la preuve que le commentateur s'appuie sur quelques actions comparables pour tirer un enseignement général sur la méforme physique de Paul Jones, qu'il attribue immédiatement au faible nombre de rencontres qu'il a disputées au cours de la saison (il ajoute aussitôt « *he's only played the one game, you know, this season, Mark... it was a League cup tie for Millwall* »).

Nous nous penchons à présent sur un second exemple, qui intervient au moment du premier but inscrit par les Gallois :

[160] **Mark Bright:** (*showing replay*) [...] here he is, no one can get near to him, Davies arriving before. he had one shot, it's gone over, one had gone wide. he just takes it, times it just nice... and Taylor doesn't stand a chance.

Lors de la diffusion du ralenti, Mark Bright retrace les étapes importantes de l'action décisive et s'attarde finalement sur la frappe de Simon Davies. Nous constatons alors qu'il ne se contente pas d'indiquer que le tir du joueur gallois est victorieux : il évoque les frappes qu'il a tentées au cours de la partie et indique que les deux premières n'avaient pas atteint le cadre (la première était passée au-dessus du but nord-irlandais, la deuxième à côté). Puisque la série s'interrompt, il n'y a pas d'enseignement réel à en tirer ; en revanche, si la tentative du Gallois avait à nouveau échoué, il y a tout lieu de penser que Mark Bright aurait souligné la récurrence du phénomène et en aurait profité pour mettre en évidence le manque de réalisme de Simon Davies devant le but adverse.

Dans les deux cas que nous venons de présenter, la récurrence des phénomènes apparaît très clairement puisque les commentateurs évoquent explicitement les différents éléments qui composent la série (par exemple, les trois frappes tentées par Simon Davies) ; la plupart du temps, cependant, les observations des commentateurs revêtent un caractère plus général. C'est le cas dans les deux interventions ci-dessous :

[161] **Jonathan Pearce:** Capaldi with a long throw for Northern Ireland. Murdock's there again, good claim by James Quinn, he's winning his fair share of clearances in the air

[162] **Chris Handy:** England making the Welsh job much easier, they're hunching up, they're not maintaining the width that they displayed so far on tour.

Dans l'exemple [161], Jonathan Pearce souligne que James Quinn s'est régulièrement imposé dans les airs depuis le début de la rencontre ; dans l'exemple [162], issu de RUGBY1,

Chris Handy critique le jeu pratiqué par les Anglais en affirmant qu'ils facilitent considérablement la tâche des Gallois en se repliant sur eux-mêmes (« *they're hunching up* ») au lieu d'exploiter la largeur du terrain, comme ils en ont pourtant l'habitude (« *they're not maintaining the width that they displayed so far on tour* »). Bien que les observations formulées ici soient moins précises que celles évoquées précédemment, nous considérons qu'elles relèvent de la même approche ascendante (nous pourrions parler de *bottom-up approach* en anglais), qui consiste à repérer les comportements récurrents pendant la rencontre pour en tirer une loi générale.

La stratégie des énonciateurs en matière de temps et d'aspect dans ces deux interventions mérite qu'on s'y arrête, dans la mesure où Jonathan Pearce et Chris Handy ont tous deux recours au présent progressif pour caractériser le comportement des joueurs. Comme nous l'avons déjà rappelé, deux valeurs sont généralement associées à l'aspect *-ing* : la valeur progressive, qui correspond à ce que R. Huddleston et G.K. Pullum appellent « *mid-interval implicature* » (2002 : 164), et la valeur de commentaire. La première ne nous paraît pas très pertinente, car l'aspect progressif fonctionne de manière privilégiée avec des verbes exprimant des procès duratifs, c'est-à-dire dont les bornes de gauche et de droite ne sont pas contiguës ; or, le verbe *win* renvoie généralement à un procès ponctuel, si bien qu'il est difficile à intercepter en cours d'actualisation, tandis que le syntagme nominal « *his fair share of clearances in the air* », que l'on pourrait traduire par « une part importante des duels aériens », fait référence à une série de procès. Ainsi, il nous paraît plus judicieux de considérer que les propos de l'énonciateur constituent un commentaire rétrospectif visant à caractériser le comportement du joueur à partir d'un ensemble d'actions. Bien que nous préférions parler de valeur de commentaire plutôt que de valeur progressive dans ce cas, la dimension d'incomplétude inhérente à la forme *-ing* apparaît lorsque nous comparons l'énoncé de départ avec son équivalent à la forme simple, à savoir *good claim by James Quinn, he wins his fair share of clearances in the air*. Dans cet énoncé, le procès a une valeur gnomique, c'est-à-dire que le comportement décrit vaut pour tous les instants et que l'énonciateur présente une qualité intrinsèque du référent du sujet<sup>6</sup>. En d'autres termes, l'énoncé peut être glosé par *one of the characteristics of James Quinn is that he wins his fair share of clearances in the air*, ce qui revient à dire que James Quinn est bon dans les airs. Dans l'énoncé de départ, en revanche, le choix de la forme *-ing* suggère que le succès du sujet ne vaut que pour une période donnée. Cette impression de limitation est due à la forme *-ing*,

---

<sup>6</sup> L'adjectif « gnomique » renvoie ainsi à l'expression de vérités générales comme « la terre tourne autour du soleil » ou « pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

puisque l'énoncé ne contient aucune information d'ordre temporel allant dans ce sens (par exemple, un syntagme prépositionnel comme *at the moment*). Si les formes en *-ing* produisent cet effet, c'est sans doute parce qu'elles ont un caractère déictique, au sens où l'énonciateur montre du doigt le procès, il l'envisage de l'extérieur ; or, pour que le procès soit observé, il faut qu'il soit dans le *hic et nunc* de l'énonciateur. Nous estimons ainsi que cette configuration aspectuo-temporelle témoigne de la volonté de l'énonciateur de mettre en lumière les régularités dans le jeu et d'en proposer une interprétation qui éclaire la rencontre (en l'occurrence, la capacité de James Quinn à dominer ses adversaires dans le domaine aérien), mais également de son refus de faire de cette tendance une qualité intrinsèque du joueur – ce que l'aspect simple exprimerait de manière plus spécialisée ; d'une certaine manière, nous estimons que ce recours à la forme *-ing* est iconique du processus de généralisation que le commentateur entreprend, à la manière d'un scientifique.

La même analyse peut être menée à propos de l'exemple [162], dans lequel Chris Handy porte un regard très négatif sur le jeu pratiqué par l'équipe d'Angleterre. Le caractère relativement général de ses propos (notamment dans la proposition « *England making the Welsh job much easier* ») suggère que le commentateur souligne une tendance qui se dessine depuis le début de la rencontre. Comme dans l'exemple analysé ci-dessus, le recours à l'aspect simple conférerait une valeur gnomique à ses propos et générerait une contradiction avec deux éléments dans son intervention : la mention de l'équipe du Pays de Galles (il serait en effet très étrange que les Anglais facilitent de façon systématique la tâche de l'équipe galloise) et la proposition relative « *that they displayed so far on tour* », qui assigne des limites temporelles au jeu pratiqué par les Anglais et est donc difficilement compatible avec une vérité générale. Une fois de plus, l'objectif du commentateur est de mettre l'accent sur un trait constant dans le jeu des Anglais, sans pour autant perdre de vue qu'il ne s'agit que d'une tendance valant pour une période donnée.

Nous avons souligné plus haut que les commentateurs n'attendent parfois que quelques occurrences pour mettre en lumière la récurrence d'un phénomène ; le corpus montre très clairement que cela est directement lié à la pertinence de l'information que cette régularité constitue selon eux. Le passage qui suit en est un exemple particulièrement probant :

[163] **Gordon Bray:** Wilkinson, looking for some decent territory, he gains about twenty metres only, and England... having to do the early defending.

**Chris Handy:** how extraordinary, we come to the third line-out throw by England, both the first they've struggled with.

Bien que nous n'en soyons qu'au début de la rencontre et que le talonneur anglais s'apprête à faire son troisième lancer en touche (« *we come to the third line-out throw by England* »), Chris Handy souligne d'ores et déjà qu'une tendance se dessine, à savoir que les Anglais connaissent des difficultés lors de ces phases de jeu. Nous pensons que l'empressement du consultant s'explique par le fait qu'il s'agit d'un phénomène inattendu, comme l'indique très clairement l'exclamation « *how extraordinary* » en début d'énoncé : en effet, le rapport de force entre les deux équipes est très déséquilibré, le Pays de Galles n'ayant vaincu l'Angleterre qu'une seule fois lors des onze dernières rencontres (« *Wales has only won one of its eleven test matches against England* »), comme l'explique Gordon Bray ultérieurement.

La même logique est à l'œuvre dans le passage suivant, où les trois commentateurs évoquent les difficultés que connaît le demi d'ouverture anglais Jonny Wilkinson :

[164] **Gordon Bray:** [...] England needs to hit back here as we close on half time, four minutes before the break, Dallaglio... but underneath there, a brilliant tackle by prop forward Thomas, and Wilkinson makes another mistake!

**Chris Handy:** shaky! the Welsh defence are having the midfield runners of England for breakfast. doesn't matter who it is, does it Tim?

**Tim Horan:** well, yeah, Jonny Wilkinson, he doesn't make too many mistakes, but it's the pressure of the Welsh coming up, (*showing replay*) just having a quick look, wasn't a great pass, he recovered, but Wilkinson needs to take control for the English, he needs to start getting their patterns of play in, and get some width, there are too many one-off runners, and they're getting picked up by the Welsh defence.

Gordon Bray, qui rapporte la phase de jeu en temps réel, souligne que Jonny Wilkinson a encore commis une erreur (non sans étonnement, comme son intonation montante le laisse entendre) ; Chris Handy en déduit aussitôt que le joueur fait preuve de nervosité (« *shaky!* ») avant de faire une observation très imagée à propos de l'impact de la défense galloise sur les attaquants anglais. L'intervention de Tim Horan confirme que l'insistance des commentateurs sur les erreurs de l'ouvreur anglais s'explique par leur rareté, car il rappelle que Jonny Wilkinson est considéré comme un joueur très sûr (« *Jonny Wilkinson, he doesn't make too many mistakes* ») avant de proposer une explication à sa fébrilité (en l'occurrence, il l'attribue au peu de temps que les Gallois lui laissent).

Nous illustrons par un dernier exemple, tiré de RUGBY2, le fait que les commentateurs se concentrent essentiellement sur les régularités les plus inattendues :

[165] **Brian Moore:** (*showing replay*) that's good work by Olly Morgan, never took his eyes off the ball, he must've known that O'Driscoll was coming, but Ireland have stolen another ball! two in a row, now, that's a good drive.

Brian Moore s'étonne en effet que les Irlandais aient encore volé le ballon aux Anglais (« *Ireland have stolen another ball!* ») et souligne que cela fait deux fois d'affilée que cela se produit (« *two in a row, now* ») ; le commentateur apporte alors une justification indirecte à cette remarque en affirmant que cette série, aussi courte soit-elle, témoigne de la bonne dynamique de l'équipe d'Irlande (« *that's a good drive* »).

Il est important de remarquer que les commentateurs ne s'intéressent pas seulement aux régularités observées mais également aux actions qui s'en écartent. L'intervention suivante, dans laquelle Tim Horan évoque la manière dont Jonny Wilkinson tape les coups de pied de renvoi, en apporte la preuve :

[166] **Tim Horan:** you just saw there a sign of the English being under pressure, very rarely do they kick long. when it's their restart, Jonny Wilkinson usually always tries to get height on the ball, on that occasion he went long for the Welsh to kick out so that the English side can have a throw to the line-out, forty metres out.

Le consultant relève un phénomène constant dans le jeu du demi d'ouverture anglais : il tape toujours ses renvois courts et hauts, afin que ses avants aient suffisamment de temps pour venir contester le ballon. Or, nous notons qu'il fait ici un autre choix (« *on that occasion he went long* »), que le commentateur tente aussitôt de justifier : il estime que l'objectif de Jonny Wilkinson est d'obtenir une touche à une quarantaine de mètres de la ligne d'en-but galloise et considère cette initiative comme une preuve de la fébrilité anglaise (« *you just saw there a sign of the English being under pressure* »).

La même démarche est à l'œuvre dans le passage qui suit, où Jonathan Pearce souligne le contraste entre l'efficacité offensive de l'équipe galloise pendant la rencontre qu'il commente aux côtés de Mark Bright et la stérilité des attaquants lors des matchs précédents :

[167] **Jonathan Pearce:** the Welsh hadn't scored a competitive goal under John Toshack before today, and especially in this second half, they've looked dangerous every time they attack.  
**Mark Bright:** well, it's been open, hasn't it? I mean, at times, it's a North versus South in a five-a-side on a Friday! end to end! both teams playing deep, lots of work for midfield players to do... it's really enjoyable, you know, not gonna criticise a lot of the defending.

Cette observation, qui suggère que l'équipe du Pays de Galles est parvenue à surmonter son incapacité presque chronique à marquer des buts, donne l'occasion à Mark Bright de tenter d'expliquer ce qui rend cette rencontre si différente des précédentes : comme la proposition « *it's been open* » le laisse entendre, le commentateur estime que les joueurs gallois ont pu se montrer dangereux sur le plan offensif parce que la rencontre est très ouverte et que le ballon passe constamment d'un bout du terrain à l'autre (« *end to end!* »).

Enfin, les propos de Brian Moore à propos des performances de l'avant irlandais Paul O'Connell s'inscrivent dans la continuité des exemples [166] et [167] :

[168] **Brian Moore:** well, indecision again... that was never Harry Ellis's ball, (*showing replay*) wow, that could've gone anywhere, could it, O'Connell he's everywhere, isn't he?

**Eddie Butler:** he's a sort of carrot-hair rhino, which is strange, but...

**Brian Moore:** you know, his last two games, he's been ineffective, but today, he's looked sparky.

Alors que le commentateur souligne dans un premier temps que Paul O'Connell est omniprésent dans cette rencontre (« *O'Connell he's everywhere, isn't he?* »), il met ensuite cette brillante performance en perspective en rappelant aux téléspectateurs qu'il avait été assez inefficace lors des deux précédentes rencontres (« *you know, his last two games, he's been ineffective* »).

Ainsi, les cas que nous venons d'examiner montrent que les phénomènes réguliers ne sont pas les seuls à constituer des enseignements précieux pour les commentateurs, qui trouvent également dans ces exceptions de quoi nourrir leur réflexion sur le sport et leur recherche de règles régulatrices. Par ailleurs, les exemples ci-dessus nous permettent de remarquer que l'attention que portent les commentateurs sportifs aux phénomènes récurrents ne se restreint pas aux bornes temporelles de la rencontre qu'ils doivent commenter. Il arrive fréquemment, en effet, qu'ils sortent de ce cadre diégétique pour dresser un parallèle entre plusieurs rencontres. C'est encore le cas dans les trois exemples qui suivent :

[169] **Chris Handy:** and England finding some inroads in around the ruck and mauls, like New Zealand did against Wales...

[170] **Tim Horan:** well, it was his call, Colin Charvis, the captain, to go for the line-out, not for the three points, as he did last week against the All Blacks, as he does again tonight against England, (*showing Colin Charvis*) and he fixes that little do-up...

[171] **Eddie Butler:** well the Irish scrum has held up certainly in Cardiff, where they ended up dominating the game, and then of course France came with their scrummage challenge as they always present, and Ireland did pretty well there, and they've done well again!

Dans [169], Chris Handy note que les Anglais parviennent à trouver des failles dans les lignes de défense adverses près des regroupements, comme la semaine précédente face aux joueurs néo-zélandais ; dans [170], Tim Horan constate que le capitaine gallois prend la même décision que contre ces mêmes Néo-Zélandais une semaine plus tôt ; enfin, dans l'exemple [171], Eddie Butler souligne que le pack irlandais est aussi efficace contre les Anglais que lors des rencontres précédentes contre les Gallois et les Français. Nous voyons clairement que la pertinence de ces observations réside dans le fait qu'elles permettent aux commentateurs de mettre l'accent sur les atouts des équipes : Chris Handy souligne ainsi l'efficacité de l'utilisation des zones autour des regroupements par les Anglais, tandis qu'Eddie Butler fait observer que la mêlée irlandaise est très bonne depuis plusieurs matchs et suggère qu'elle leur a permis de dominer le match contre les Gallois et de résister au pack français qui jouissait pourtant d'une excellente réputation à cette époque.

Nous abordons maintenant un autre aspect essentiel de la démarche intellectuelle des commentateurs, à savoir la modélisation des phases de jeu.

### **3) *It's one of those situations*: l'importance de la modélisation**

#### 3.1) De l'individu à la classe

Comme nous l'avons expliqué au début de cette quatrième partie, la construction d'une science du jeu repose essentiellement sur la capacité des commentateurs sportifs à repérer des lois générales à partir de l'observation d'actions qui peuvent sembler chaotiques et dont les traits communs ne sont pas toujours immédiatement perceptibles. Il est plus facile d'y parvenir en se détachant de ce qui rend chacune de ces actions uniques et en en extrayant une représentation simplifiée. C'est le principe du modèle, qui peut être défini comme « une construction intellectuelle qui va servir d'outil de raisonnement en vue de la compréhension d'un phénomène qui aura été repéré »<sup>7</sup>. Or, nous allons à présent montrer que cette volonté de proposer une représentation abstraite des actions est perceptible dans le corpus, en particulier dans l'extrait FOOT.

---

<sup>7</sup> Cette définition de Jacques Toussaint est citée dans VALLÉE, Jean-Marc (en ligne). « Modélisation analogique de l'isostasie ». Consulté le 11 février 2015 sur <[http://diffusion-des-savoirs.ens-lyon.fr/XML/db/acces/metadata/LOM\\_isostasie.xml](http://diffusion-des-savoirs.ens-lyon.fr/XML/db/acces/metadata/LOM_isostasie.xml)>).

Nous nous concentrons tout d’abord sur le passage dans lequel les deux commentateurs reviennent sur la frappe sèche de l’attaquant gallois Simon Davies (c’est le sens que revêt le verbe *ping*, qui est vraisemblablement fondé sur une onomatopée) :

[172] **Jonathan Pearce:** looks to be unhappy with Duff there, momentarily, but Duff gets it away. Ricketts to Fletcher, James Quinn was in there, Partridge couldn't get it back but now it comes to Simon Davies, chance here for Wales! oh, he pinged it!

**Mark Bright:** (*showing replay*) it's one of those situations where it's hard to pick him up, he comes in off the line, and he's in a position between the midfield and the forwards. now there's no one to close him down. and it's a free shot at target. (*showing replay from a different angle*) here he is, just in the in-between section... it's worth a go!

L’expression « *it's one of those situations* », par laquelle Mark Bright ouvre son intervention, mérite qu’on s’y arrête. Nous notons tout d’abord que le terme *situation* indique que le commentateur envisage non pas un événement précis mais plutôt un ensemble de conditions à un moment donné. Par ailleurs, l’extraction opérée par l’énonciateur par le biais de la structure « *one of* » suivie du pluriel suggère que cette situation n’est pas unique mais appartient à une classe d’actions similaires, dont le commentateur s’apprête à nous donner les propriétés – ces dernières étant introduites par le pronom relatif *where*. L’expression « *it's one of those situations* » témoigne ainsi de la volonté de Mark Bright d’envisager cette action comme étant typique d’une situation qui survient de manière récurrente dans le football, ce qui revient à dire que le commentateur assimile cette action spécifique à un modèle.

À la fin de son intervention, nous remarquons que Mark Bright profite de la diffusion d’un autre ralenti pour revenir à l’action originale. Le déictique *here* est utilisé ici comme localisateur discursif : il permet au commentateur d’identifier le joueur (en l’occurrence, Simon Davies) dans les images diffusées à l’écran. Ayant affirmé lors de son analyse de la situation que, lorsqu’un joueur se trouve dans une zone inoccupée par ses adversaires, il jouit d’une occasion unique de tirer au but (« *it's a free shot at target* »), il n’est pas surprenant que Mark Bright finisse par affirmer que le Gallois a bien fait de tenter sa chance (« *it's worth a go!* »), même si la frappe a manqué le cadre. En d’autres termes, nous constatons que le commentateur ne se contente pas de modéliser l’action, c’est-à-dire d’en proposer une représentation simplifiée : après avoir mis en évidence la règle régulatrice qui s’applique dans cette situation (« si un joueur se trouve entre deux lignes, alors il dispose de suffisamment de temps et d’espace pour frapper au but adverse »), il revient à l’action pour appliquer cette règle et souligner la pertinence de l’initiative prise par le joueur.

Ce mouvement de va-et-vient des faits aux lois est également perceptible dans le passage suivant, qui intervient quelques instants seulement après que l'équipe d'Irlande du Nord est revenue à égalité par l'intermédiaire de Steven Davis :

[173] **Jonathan Pearce:** the magical story continues in Northern Ireland! his first goal for his country, Steven Davis. and he fizzed it in. when you think that Wales, with the John Hartson penalty, could've been home and dry.

**Mark Bright:** just seen it so many times, I've been involved in games like this, and you know, I've seen them on the TV, where you know, it's not so easy for you, you get opportunities and you score, and you miss a chance and you think, it doesn't matter, we've got a couple anyway, with two up, and it changes. and it changes so quickly, and the momentum's now with Ireland.

Jonathan Pearce souligne tout d'abord que l'équipe galloise a manqué une occasion unique de se mettre à l'abri d'un tel retournement de situation (c'est le sens de l'expression « *home and dry* ») : le score aurait été de trois buts à zéro si seulement John Hartson n'avait pas manqué son pénalty. Si, lors de sa prise de parole, Mark Bright n'emploie pas l'expression « *it's one of those situations* », dont la récurrence dans l'extrait FOOT et la faculté à résumer la démarche inductive des commentateurs sportifs nous ont conduit à en faire le titre de cette section, nous notons que les remarques formulées à propos de l'exemple précédent valent également pour celui-ci. En mettant l'accent sur le nombre de fois où de telles remontées spectaculaires se sont produites par le passé (« *just seen it so many times* »), le commentateur assoit la légitimité de son analyse, l'idée étant que plus un phénomène se répète, plus les lois générales qu'on en tire ont de chances d'être fiables. Par ailleurs, nous retrouvons le va-et-vient du concret vers l'abstrait et de l'abstrait vers le concret que nous venons de décrire, puisque Mark Bright clôt son intervention en revenant à la situation de départ (« *the momentum's now with Ireland* »), comme l'indiquent l'emploi de l'adverbe *now*, qui suggère que les propos du commentateur n'ont plus une valeur gnominique (en disant qu'une relation prédicative est validée en un instant particulier, on donne l'impression qu'elle ne l'est pas en d'autres instants) et la réapparition dans l'énoncé du nom *Ireland*. Au-delà du constat dressé par le commentateur que l'équipe nord-irlandaise connaît une bonne dynamique, nous avançons que ce retour aux faits de jeu a surtout pour vocation de mettre en lumière la démarche intellectuelle du commentateur et, plus concrètement, de permettre aux téléspectateurs de comprendre que le travail de modélisation auquel il se livre permet de faire de la situation de départ un objet de réflexion plus maniable.

Le mécanisme que nous venons de décrire est d'autant plus intéressant qu'il apparaît très régulièrement dans l'extrait FOOT : nous dénombrons en effet une dizaine de cas de ce type. En voici un dernier exemple :

[174] **Jonathan Pearce:** he hasn't scored since he found the back of the net for Tottenham away at Charlton, in February two-thousand-and-four. here's Ryan Giggs, Earnshaw through the middle... just thinking back, Mark, to when Simon Davies got that goal against Italy, back in October two-thousand-and-two, you know, things seemed to be going so fantastically for Wales, and it's all crumbled.  
**Mark Bright:** injuries... and it happens as well, one minute you're just bubbling along, and it's all going well for you, and next thing you know, you're a forgotten man, you know, and he's had plenty of injury problems...

Jonathan Pearce évoque ici le fait que Simon Davies n'a pas marqué sous le maillot gallois depuis son but contre l'Italie en octobre 2002 (soit trois saisons plus tôt) et souligne à quel point tout semblait alors sourire à l'équipe du Pays de Galles. Après avoir fait allusion à des blessures (« *injuries...* »), Mark Bright emploie l'expression « *it happens* », que l'on peut traduire par « ce sont des choses qui arrivent ». Puisque, par son biais, l'énonciateur souligne que cette situation ne constitue pas un cas isolé, nous estimons qu'elle remplit la même fonction que les expressions « *it's one of those situations* » et « *just seen it so many times* » dans les exemples précédents : elle permet au commentateur de marquer le passage de la situation particulière à sa version modélisée. En fin d'énoncé, le commentateur revient au cas particulier de Simon Davies, auquel renvoie le pronom *he* dans « *he's had plenty of injury problems* ». Le fait que Mark Bright mentionne les problèmes de blessures du joueur nous permet, *a posteriori*, de confirmer que le mot *injuries*, en début d'énoncé, renvoie bien à Simon Davies ; nous pouvons en déduire que le commentateur apporte un double éclairage à la remarque de son confrère sur les difficultés rencontrées par les Gallois, puisqu'il les attribue aux problèmes physiques rencontrés par Simon Davies, d'une part, ainsi qu'au principe général selon lequel un footballeur peut très rapidement tomber dans l'oubli. Le fait que la modélisation ne concerne pas les blessures de Simon Davies laisse entendre que, contrairement aux hauts et aux bas rencontrés par le joueur, ces blessures étaient fortuites – d'ailleurs, rien ne permet de dire qu'elles ne se reproduiront pas. En conclusion, nous pouvons affirmer que cet exemple illustre la manière dont les commentateurs sportifs s'attachent à distinguer les phénomènes accidentels, aléatoires, des phénomènes réguliers et prédictibles, ce qui contribue naturellement à montrer que leur démarche s'apparente à celle des scientifiques.

### 3.2) Les propriétés formelles de la modélisation

L'opération de modélisation apparaît également de manière très claire sur le plan formel, *a fortiori* quand on compare les propos des deux commentateurs dans les passages cités plus haut : alors que, du fait de l'importance de l'identification dans les commentaires sportifs télévisés, les mentions de noms de joueurs sont en général très nombreuses, nous constatons que la modélisation des actions entraîne la disparition de tous les éléments liés à l'action en cours. Dans le premier exemple que nous avons examiné ci-dessus, nous constatons que l'opération d'abstraction n'est que partielle : bien que le nom de Simon Davies n'apparaisse pas dans l'intervention de Mark Bright, la récurrence du pronom *he* (« *it's hard to pick him up, he comes in off the line, and he's in a position between the midfield and the forwards* ») laisse entendre que le commentateur parle toujours du même joueur. En revanche, les adversaires n'existent plus en tant qu'individus mais seulement pour la position qu'ils occupent sur le terrain (« *the midfield and the forwards* »), ce qui témoigne indéniablement d'une volonté de proposer une représentation tactique de la situation dans laquelle se trouvait Simon Davies quelques instants plus tôt. Enfin, nous remarquons que Mark Bright n'utilise ici que le présent simple (ce qui confirme la valeur gnomique de cet énoncé), là où son confrère Jonathan Pearce fait référence à des événements spécifiques situés dans le passé par rapport à la situation d'énonciation et impliquant des individus précis.

Le deuxième exemple constitue également une illustration de la manière dont la modélisation des actions spécifiques s'accompagne d'une transformation formelle. Comme dans l'exemple [174], le présent simple est le seul temps que l'énonciateur utilise. Les noms propres disparaissent également, cédant cette fois la place au pronom *you*, dont nous savons qu'il est souvent employé dans un sens générique, « indiquant que l'état ou l'action est valable pour toute personne » (Larreya et Rivière 2003 : 233) à l'image du pronom « on » en français. Dans cette mesure, nous pouvons considérer que le degré d'abstraction atteint dans ce passage est supérieur au précédent, dans lequel les faits rapportés par l'énonciateur concernent un participant précis – en l'occurrence, le Gallois Simon Davies.

La remarque de Mark Bright sur les problèmes physiques de Simon Davies, dans ce même exemple [174], mérite également qu'on s'y attarde, notamment parce que l'énonciateur utilise à la fois le présent progressif (« *one minute you're just bubbling along, and it's all going well for you* ») et le présent simple (« *next thing you know, you're a forgotten man, you know* »). Dans la mesure où il est généralement admis que l'aspect progressif est employé pour renvoyer à des situations spécifiques, contrairement à l'aspect simple et à sa valeur

gnomique, faut-il en déduire que ce choix aspectuel indique que nous ne sommes pas réellement en présence d'une situation modélisée ? Nous avançons que le recours au présent progressif est directement lié au message que l'énonciateur exprime ici. Les circonstants « *one minute* » et « *next thing you know* » indiquent en effet que Mark Bright souhaite mettre l'accent sur le caractère instable de la carrière des footballeurs ; or, il est généralement admis que la forme progressive a la capacité de marquer le caractère temporaire d'une action (caractère qui ressort nettement lorsque l'on compare des énoncés comme *I am living in London* et *I live in London*). Le choix aspectuel opéré ici s'explique donc par la volonté de l'énonciateur de mettre en valeur l'idée centrale de son intervention et n'altère en rien la portée générale des propos qu'il tient dans cet énoncé.

### 3.3) Modélisation et psychologie

Dans les différents cas que nous venons de décrire, la modélisation présente une autre caractéristique sur laquelle nous nous arrêtons, à savoir la tendance de l'énonciateur à se concentrer sur la dimension psychologique des actions. Dans l'exemple [173], où Mark Bright évoque les retournements de situation au football, l'énonciateur a recours au discours direct (« *you miss a chance and you think, it doesn't matter, we've got a couple anyway* ») pour faire penser les joueurs à haute voix, pour ainsi dire, comme s'il souhaitait que les téléspectateurs aient une idée précise de ce qui se passe dans leur tête en de telles circonstances. La notion d'empathie nous paraît cruciale pour comprendre la démarche des commentateurs : il s'agit non seulement de permettre aux téléspectateurs d'apprécier ce qui se passe sur le terrain, d'un point de vue technique, mais également de leur donner les moyens de percevoir ce que les joueurs ressentent durant la rencontre, les dilemmes auxquels ils sont confrontés, ou encore les choix qu'ils opèrent. De ce point de vue, l'emploi d'un pronom générique (en l'occurrence, *you*) fait sens : dans la mesure où il ne désigne personne en particulier, il renvoie potentiellement à tout le monde à la fois et permet par conséquent d'effacer la séparation entre ceux qui se trouvent sur le terrain de sport et ceux qui se trouvent en dehors.

Un phénomène similaire est à l'œuvre dans le passage suivant, toujours tiré de FOOT, dans lequel Mark Bright s'attarde sur le comportement de John Hartson :

[175] **Mark Bright:** frustration, frustration there. the ball ran through to John Hartson, didn't really get hold of it at the edge of the box... just as he gets loose from there, (*showing replay*) he's trying to win it back, I think he's just trying to win it back, and he concedes a free kick. it's just one of those things, you

know, every time you touch the ball the crowd are on to you, you've missed a penalty, and the frustration just builds a little bit.

En s'appuyant sur le ralenti, le commentateur explique que l'attaquant gallois cherchait à récupérer le ballon (« *he's trying to win it back* ») et que, ce faisant, il a commis une faute sur son adversaire (« *and he concedes a free kick* »). Puis, lorsqu'il propose une représentation modélisée de l'action (comme l'indique la proposition « *it's just one of those things* »), nous remarquons qu'il se concentre sur la frustration ressentie par le joueur – liée au pénalty qu'il a manqué ainsi qu'au fait que le public le hue dès qu'il touche le ballon (« *every time you touch the ball the crowd are on to you* »).

Nous prenons un dernier exemple de cet ordre dans l'extrait FOOT :

[176] **Mark Bright:** well there it goes, and you got people saying, well, he's never been the same since the injury and all that sort of thing, people keep repeating, and then the player hears it himself and starts to wonder, you know, I wonder if I'll ever get back to how I was. but it's good to see him fit and playing.

Non seulement nous retrouvons dans ce passage les propriétés formelles typiques de l'abstraction, avec des sujets indéterminés (*you, people* et « *the player* ») et des verbes conjugués au présent simple, mais nous constatons également que le commentateur met en scène les propos des différents participants – le public, d'une part (« *you got people saying, well, he's never been the same since the injury and all that sort of thing* »), et le joueur, d'autre part (« *I wonder if I'll ever get back to how I was* »). Les sujets étant hypothétiques (« *the player* » ne renvoie pas spécifiquement à Simon Davies, même si c'est de lui que le commentateur parle, au fond), nous sommes en droit de penser que les propos rapportés sont le fruit de l'imagination du commentateur et qu'ils ont pour objectif de rendre le contenu du message plus compréhensible, et également de réduire la distance entre les joueurs et les téléspectateurs, de la même manière que le pronom *you*.

Ainsi, ces exemples révèlent que la modélisation des actions, lorsqu'elle est opérée par Mark Bright, fait la part belle à la dimension psychologique des actions – contrairement à ce que nous pourrions penser intuitivement. L'explication que nous avançons est la suivante : alors que chaque action est unique, tout comme l'est chaque rencontre sportive, du fait de la multitude de paramètres qu'elles impliquent, le nombre de situations psychologiques que les joueurs sont susceptibles de connaître au cours d'un match est vraisemblablement plus faible ; nous sommes donc en droit de penser qu'aborder les actions sous cet angle rend la

modélisation plus aisée. Par ailleurs, nous pouvons considérer que ces situations psychologiques ressemblent aux situations auxquelles les téléspectateurs sont confrontés à un moment ou à un autre de leur vie. Dès lors, si tous les téléspectateurs ne pratiquent pas le football et ne peuvent par conséquent pas saisir tout ce que les actions impliquent sur le plan technique, nous estimons qu'ils sont en revanche capables de s'identifier aux émotions des joueurs, pour la simple raison qu'elles sont les mêmes que les leurs – frustration, déception, plaisir, revanche et joie, entre autres. En définitive, cette analyse nous permet d'insister à nouveau sur le rôle crucial de la cognition dans le corpus – à la fois dans la description des phases de jeu et dans les analyses menées par les commentateurs : il semblerait que l'un des ressorts les plus efficaces pour permettre aux téléspectateurs de prendre la pleine mesure des événements sportifs retransmis soit de développer leur empathie envers les joueurs.

S'il est vrai que les exemples de ce type sont nombreux dans FOOT, nous ne pouvons pas en dire autant du reste du corpus. En effet, la démarche qui consiste à ériger une situation en modèle en la débarrassant de tous les éléments qui la rendent unique n'apparaît pas dans les quatre autres extraits. Plutôt que d'en faire une interprétation idiosyncrasique et d'affirmer que cette démarche constitue en quelque sorte le tic méthodologique de Mark Bright, de même qu'il a des tics de langage (à l'image du marqueur de discours « *you know* » dont il fait un usage très fréquent), il nous semble plus pertinent d'avancer que les commentateurs sportifs qui interviennent dans notre corpus respectent tous – à l'exception des deux commentateurs de CATCH, comme nous le montrons ultérieurement – les principes de la méthode d'investigation scientifique décrite dans ce chapitre mais qu'ils ne mettent pas tous l'accent sur les mêmes éléments. Nous allons ainsi mettre en évidence que certains d'entre eux s'appliquent particulièrement à remonter aux causes des actions les plus importantes.

#### **4) De l'effet à la cause : la recherche des instants-clés**

Puisque nous partons du principe que l'un des objectifs des commentateurs sportifs est de réussir à anticiper les conséquences des actions pour acquérir une plus grande compréhension du jeu, il semble logique de s'attarder sur les actions ayant conduit à un but, un essai ou à une occasion franche de marquer et de remonter le fil du temps pour comprendre comment les événements se sont enchaînés et comment les joueurs sont parvenus à ce résultat. Nous

constatons que Mark Bright effectue très régulièrement cette opération au moment de la diffusion des ralentis, à l'image du passage qui concerne l'ouverture du score par l'équipe du Pays de Galles :

[177] **Mark Bright:** (*showing replay*) it was a great move, the ball's cut back, obviously Davis arrived a little bit late, but it all started way earlier when Ryan Giggs turned and laid the ball inside, and then Ricketts made the overlap, the space was there for him and then all he had to do was cut it back. here he is, no one can get near to him, Davies arriving before. he had one shot, it's gone over, one had gone wide. he just takes it, times it just nice... and Taylor doesn't stand a chance.

Puisque le commentateur bénéficie ici de l'appui des images au ralenti, il n'est pas étonnant qu'il revienne sur les différentes étapes de l'action qui a précédé le but, notamment sur le dédoublement de Sam Ricketts (« *Ricketts made the overlap* »), sur sa passe en retrait (« *the space was there for him and then all he had to do was cut it back* ») ou encore sur la frappe de Davies (« *he just takes it, times it just nice... and Taylor doesn't stand a chance* »). Plus que cette nouvelle description de l'action menée par les Gallois, c'est l'expression « *but it all started* » qui nous intéresse particulièrement, car elle montre que la volonté du consultant est de déterminer à quel instant précis une phase de jeu anodine s'est transformée en occasion de but. L'emploi du connecteur logique *but* s'explique par le circonstant temporel « *way earlier* » : Mark Bright tente de montrer aux téléspectateurs que, contrairement aux apparences, ce n'est pas la belle passe en retrait de Sam Ricketts qui a fait la différence mais bien le changement d'orientation de jeu entrepris par Ryan Giggs (« *when Ryan Giggs turned and laid the ball inside* »). Le consultant suggère ainsi que la passe décisive<sup>8</sup> de Ricketts est moins décisive qu'une passe qui, pourtant, a eu lieu bien plus tôt dans l'action et bien plus loin du but nord-irlandais.

Le deuxième but gallois offre une nouvelle occasion d'observer la volonté des commentateurs de remonter aux causes des actions. Nous considérons tout d'abord la manière dont Jonathan Pearce rapporte le but, au moment où il se produit :

[178] **Jonathan Pearce:** Giggs, lovely run, beyond Duff and still going, Ryan Giggs in his finest, Earnshaw's in the middle, behind him, oh! what a great goal, Robinson! again a midfielder making a late entry into the penalty box, a low cross found him and it was a super strike but what a run by Ryan Giggs.... two-nil to Wales.

<sup>8</sup> Le terme « passe décisive » désigne traditionnellement une passe qui précède un panier (au basket-ball) ou un but (au football, notamment). Comme le note Juan dans *Les cahiers du football*, « [l]e recensement des 'passes décisives' ignore les qualités intrinsèques de la passe » (« Les passes décisives existent-elles ? », publié sur le site des *Cahiers du football* le 10 janvier 2013, consulté le 12 février 2015 sur <<http://www.cahiersdufootball.net/article-les-passes-decisives-existent-elles-5040>>).

Aussitôt le but inscrit, Jonathan Pearce dresse un parallèle avec le but précédent : il souligne immédiatement que les deux buts gallois ont été marqués par un milieu de terrain arrivé tardivement dans la surface de réparation (« *again a midfield runner making a late entry into the penalty box* ») – observation qui confirme une nouvelle fois l'idée que les commentateurs s'appliquent constamment à repérer les régularités dans le jeu. Si Jonathan Pearce s'en tient à ce simple parallèle, peut-être parce que ce genre d'analyse tactique est plutôt l'apanage de son confrère Mark Bright, nous pouvons toutefois noter que son intervention porte les germes d'une règle régulatrice concernant le rôle des milieux de terrain dans les phases offensives. La fin de l'intervention de Jonathan Pearce présente une autre caractéristique intéressante avec l'emploi du connecteur *but*, dont nous ne cessons de réaffirmer l'importance dans les commentaires sportifs télévisés. Après avoir souligné la beauté du tir de Carl Robinson (« *it was a super strike* »), le commentateur exprime son admiration pour la course effectuée par Ryan Giggs (« *what a run by Ryan Giggs* »). La relation sémantique entre les propositions est la même que dans l'exemple précédent et peut se résumer à une opposition entre apparence et réalité : s'il est légitime de saluer la frappe de Carl Robinson, le commentateur suggère que c'est surtout l'incroyable course de Ryan Giggs qui mérite les louanges. Nous remarquons par ailleurs que la différence qualitative entre les deux actions est mise en relief par les choix énonciatifs de Jonathan Pearce, puisqu'il qualifie la frappe de Carl Robinson par le biais de l'adjectif évaluatif *super* mais ne semble en revanche pas avoir de mots pour décrire la course de Ryan Giggs. L'emploi du pronom interrogatif *what*, dans un tel contexte, peut être considéré comme le paroxysme de l'expressivité : la forme en *wh-* étant souvent traitée par les linguistes comme marquant un vide informationnel, nous pouvons considérer que son emploi est iconique de l'impossibilité pour l'énonciateur de qualifier un objet<sup>9</sup> ; l'expressivité de cette forme est donc immense, puisque l'énonciateur ne communique au fond rien d'autre que sa stupeur.

L'analyse que mène Mark Bright du but gallois est peut-être plus éloquente encore que celle de Jonathan Pearce :

[179] **Mark Bright:** [...] he just looked at the forward line, Hartson, Earnshaw and Giggs... there didn't look anything on till that ball went to Ryan Giggs, but it's just that Premiership class, and the thing he's been doing all his career, really, just going past, attacking people, and it opened up because he was prepared to run at somebody.

---

<sup>9</sup> Nous notons que cette impossibilité peut également être feinte, dans le but de contraindre le co-énonciateur à se représenter l'objet ou le procès en question.

La proposition « *there didn't look anything on* » montre clairement l'intention du commentateur, au même titre que « *but it all started way earlier* » dans son analyse du premier but (exemple [177]). Pour bien comprendre son sens, nous pouvons la gloser par *it didn't look like there was anything on*, énoncé qui présente l'avantage d'être plus explicite. Le contenu sémantique de la préposition *on* dans cet énoncé est sensiblement le même que dans *what is going on here?* ou *something is on between the two of them* : elle porte l'idée que quelque chose se trame, se prépare. En d'autres termes, la proposition « *there didn't look anything on till that ball went to Ryan Giggs* » révèle que l'objectif de Mark Bright est, une fois de plus, de repérer l'instant où le jeu bascule, où l'action devient réellement dangereuse. Nous en avons d'ailleurs la confirmation un peu plus loin dans l'intervention : lorsque le consultant dit « *it opened up because he was prepared to run at somebody* », c'est-à-dire que le jeu s'est ouvert (c'est du moins ainsi que nous interprétons le pronom *it*, qui n'est pas recouvrable dans l'avant-texte), il laisse entendre qu'une possibilité de marquer s'est subitement présentée aux Gallois. La volonté de remonter aux causes des actions décisives ne fait ici aucun doute, puisque Mark Bright explique ce qui a engendré, selon lui, cette occasion soudaine (en l'occurrence, le fait que Ryan Giggs ait pris l'initiative de provoquer un défenseur adverse). L'intérêt d'une telle observation pour la construction d'une science du jeu est indéniable, puisqu'elle permet au commentateur de postuler que le fait de provoquer les défenseurs en duel (« *just going past, attacking people* ») constitue un moyen efficace de se procurer des occasions de but ; le commentateur souligne d'ailleurs que Ryan Giggs a exécuté ce type de course durant toute sa carrière professionnelle (« *the thing he's been doing all his career* »), ce qui implique que nous ne sommes pas en présence d'un phénomène isolé et tend donc à confirmer la justesse de cette règle régulative.

Pour clore notre analyse de l'extrait FOOT, nous citons l'intervention de Mark Bright au moment de la réduction du score par l'équipe nord-irlandaise :

[180] **Mark Bright:** we talked about it in the first half, it's incredible he's only scored one goal, but it was the second threat! it was just into Quinn, and everybody looked to feed off him, (*showing replay*) and he does really well, he was under pressure, he holds it up really well, the runners come from midfield, a lovely weighted one-two here, that touch was the killer touch there, it gave him the chance to look up and have a shot against the keeper.

L'expression « *killer touch* », qui apparaît régulièrement dans le discours sportif et qui fait écho à l'emploi du mot « tueur » en français<sup>10</sup>, est particulièrement intéressante pour notre étude en ce qu'elle démontre une fois de plus que le commentateur se concentre sur le moment où l'action bascule : elle suggère en effet qu'une touche de balle précise a fait toute la différence en permettant à Keith Gillespie de se trouver en position de frappe.

La même démarche est à l'œuvre dans l'extrait RUGBY1, comme l'illustre ce passage, dans lequel Chris Handy revient sur une longue phase offensive menée par les Anglais (Gordon Bray précise qu'ils ont enchaîné sept séquences de jeu) et récompensée par une pénalité :

[181] **Chris Handy:** (*showing replay*) the break came from absolutely nothing, he telegraphed that he was going to run, thank goodness there's Gareth Cooper here in jersey nine for Wales... and Robinson, that's a huge hit there by Mark Jones on Robinson!

Le début de l'intervention témoigne de la volonté du consultant de repérer l'élément qui a permis aux joueurs anglais de se retrouver à une quinzaine de mètres seulement de la ligne d'essai galloise. En l'occurrence, il estime que le succès du franchissement<sup>11</sup> entrepris par les Anglais n'a aucune cause particulière (« *the break came from absolutely nothing* ») et que la course de Jason Robinson était parfaitement prévisible – ce qui revient à dire que la responsabilité de cette occasion d'essai incombe exclusivement aux Gallois.

L'extrait présente un autre exemple de ce type montrant que les commentateurs remontent parfois très loin dans la genèse de l'action pour repérer ce qu'ils considèrent comme son déclencheur :

[182] **Brian Moore:** you know where that really came from? about two minutes earlier, the Irish back row got two quick balls, and they scrapped on the floor really, really well, the back row.

L'ailier Shane Horgan vient de marquer un nouvel essai pour les Irlandais, à la suite d'une très belle passe au pied ; alors que tout le mérite semble revenir au passeur (le demi

---

<sup>10</sup> Nous pouvons prendre comme exemple l'article intitulé « No complaints from Mourinho although Chelsea lack killer touch » (*Belfast Telegraph*, publié le 27 février 2014, consulté le 5 juin 2015 sur <<http://www.belfasttelegraph.co.uk/sport/football/european/no-complaints-from-mourinho-although-chelsea-lack-killer-touch-30046374.html>>) ou, sur le même thème, l'article « Chelsea : Mourinho allume ses joueurs et réclame un 'tueur' » (publié en ligne le 5 mai 2014, consulté le 22 mai 2015 sur <<http://www.maxifoot.fr/football/article-21695.htm>>).

<sup>11</sup> L'un des objectifs principaux du rugby est de percer le rideau défensif adverse ; c'est la raison pour laquelle le terme *break* correspond ici à ce que les commentateurs français appellent généralement « franchissement » ou « pénétration ».

d'ouverture Ronan O'Gara) et au marqueur, nous constatons que le consultant Brian Moore situe le tournant de cette action deux minutes plus tôt dans la rencontre, lorsque les arrières irlandais ont réussi à accélérer le jeu grâce à leur efficacité au sol.

Il faut également noter dans l'extrait RUGBY1 que les commentateurs appliquent régulièrement cette méthode aux fautes sifflées par Alain Rolland, l'arbitre irlandais de la rencontre. C'est le cas dans l'échange suivant :

[183] **Gordon Bray:** it's against the Welsh front row, for popping their opposites... this referee, Alain Rolland, has a good understanding of the scrummaging, being an ex-scrum-half, and he made the point here, Chris, that there was no awkward movement before you pop your opponents.  
**Chris Handy:** and I think that was because of the good work of Phil Vickery in tight-head, he was just like a real wedge in the scrum... [...]

Aussitôt la pénalité accordée aux Anglais, Gordon Bray donne les raisons de la décision de l'arbitre : la première ligne galloise aurait relevé la mêlée avant son terme (« *it's against the Welsh front row, for popping their opposites* »). Chris Handy, qui ne se satisfait manifestement pas de cette seule explication, avance alors que la faute commise par les avants de l'équipe du Pays de Galles a été provoquée par le bon travail de Phil Vickery au poste de pilier droit (*tight-head*).

Nous observons la même démarche dans l'intervention qui suit de Gordon Bray :

[184] **Gordon Bray:** so, not staying bound on the scrum, against the youngster Jonathan Thomas, the number eight, you must stay bound with both arms until the ball is out of the scrum. but you gotta add this to scrambling defence of England, as well. they're covering up in desperation at the moment, and here's Shane Williams! the Welsh have conceded three penalties so far... Thomas, and Williams, didn't get round Moody... we're just short at the halfway line, Stephen Jones, this is Daffyd Jones...

En effet, une fois que le commentateur a désigné l'auteur de la faute signalée par l'arbitre (le troisième ligne Jonathan Thomas) et rappelé la règle appliquée (les joueurs doivent rester liés à la mêlée jusqu'à la fin), nous constatons que Gordon Bray change d'approche (d'où, une fois de plus, l'emploi du connecteur *but*) pour mettre en lumière ce qui a conduit le joueur gallois à commettre cette faute, à savoir la férocité de la défense anglaise : « *but you gotta add this to scrambling defence of England, as well* ».

Voici un dernier exemple du même type, qui apparaît après que l'arbitre a sifflé une nouvelle pénalité en faveur des Gallois :

[185] **Gordon Bray:** Glenn McGrath, also, Tim, spoke to them for ninety minutes, and Robinson inside his twenty-two, didn't call for the mark, cause he wants to have a go himself. obstruction against Neil Back, penalty kicking-range. chance for Wales to hit the lead.

**Chris Handy:** you'd have to blame Robinson there... does anyone know where he's gonna run, not even Robinson, I don't think sometimes...

Ce passage témoigne à nouveau de la volonté des commentateurs de remonter aux causes réelles des fautes : bien que la pénalité ait été accordée aux Gallois parce que Neil Back a gêné un joueur gallois (« *obstruction against Neil Back* »), Chris Handy affirme que la responsabilité de cette action incombe en réalité à Jason Robinson, dont le comportement ballon en main n'est pas seulement imprévisible pour ses adversaires mais également pour ses coéquipiers – voire pour lui-même.

Pour clore notre analyse de la démarche des commentateurs sportifs qui, comme nous venons de le mettre en lumière, rappelle celle des scientifiques, nous pouvons remarquer que le fait d'observer un phénomène afin de comprendre les causes qui l'engendrent ne constitue pas un objectif en soi : le but ultime de cet exercice, que ce soit pour le commentateur sportif ou pour le chercheur, est d'être en mesure de prédire les effets que telle ou telle action est susceptible de produire. Nous revenons plus loin (chapitre 2, section 6) sur cette dimension prédictive qui est au cœur de l'analyse de F. Schmitt (2005), pour montrer qu'elle occupe une place centrale dans les commentaires sportifs télévisés ; pour le moment, nous tentons de caractériser la manière dont les commentateurs utilisent les règles régulatrices afin de permettre aux téléspectateurs d'avoir une connaissance plus complète des sports commentés.

## **5) Les règles régulatrices dans les commentaires sportifs télévisés**

### **5.1) L'apparente rareté des règles régulatrices**

De toute évidence, la construction de modèles théoriques à partir de l'observation du réel n'est que l'étape liminaire de la recherche scientifique : une fois les modèles établis, il s'agit d'en tirer des enseignements, des lois générales. Nous pouvons donc présumer qu'après avoir exhibé les rouages de la méthode qu'ils suivent pour affiner leur connaissance du jeu, les commentateurs sportifs s'attachent à présenter les règles régulatrices auxquelles leur démarche rigoureuse leur permet d'aboutir.

Puisque les règles régulatrices peuvent être définies comme les lois générales qui gouvernent une activité donnée, il serait logique que leurs propriétés formelles soient caractéristiques des énoncés gnominiques. Nous n'avons pourtant repéré que quatre passages de ce type sur l'ensemble du corpus :

[186] **Tim Horan:** and it's always crucial, after you put points on, you must control the next phases of play, England didn't do it here.

[187] **Mark Bright:** no sense in getting mad... (*showing replay*) it was pressure from Earnshaw, just chased that back, a poor clearance, and then this is... that there, you don't, you cannot... when you're under pressure like that, you cannot take a chance of taking a couple of touches.

[188] **Eddie Butler:** will Ireland challenge on the England throw?

**Brian Moore:** well it's pointless touch-kicking if you don't challenge for the ball!

[189] **Bobby Heenan:** it is a smart move to hit the floor and regroup... but I don't think Hulk Hogan did it as a smart move, I think he realises hulkamania's dead!

L'exemple [186] présente effectivement les traits typiques de l'expression d'une vérité générale, puisque les verbes sont conjugués au présent simple et ont pour sujet le pronom *you*, dont nous avons rappelé plus haut la valeur générique. La fin de l'intervention est marquée par un changement net, puisque le présent cède la place au prétérit et que le pronom *you* est remplacé par le nom propre *England* : cette substitution s'explique par le fait que l'énonciateur met en rapport la règle régulatrice et le comportement de l'équipe d'Angleterre afin de souligner que cette dernière n'a pas appliqué l'un des principes fondamentaux du rugby (et qui vaut assurément pour tout autre sport) qui consiste à ne pas se relâcher après avoir marqué des points.

L'exemple [187], tiré de l'extrait FOOT, présente des caractéristiques similaires : non seulement l'énonciateur a recours au pronom *you* et au présent simple, mais il relie également de manière explicite la situation particulière à la règle régulatrice en insistant sur le fait que les défenseurs nord-irlandais ont enfreint l'une des lois immuables du football selon laquelle il ne faut pas jamais prendre le risque de conserver le ballon lorsque l'on subit une forte pression, et note que cette erreur les a conduits à dégager le ballon de manière peu efficace (« *poor clearance* »).

L'exemple [188] correspond à un échange entre les deux commentateurs, puisqu'Eddie Butler demande à son interlocuteur s'il pense que les avants irlandais vont tenter de contester le lancer en touche anglais. Au lieu de lui répondre directement, Brian Moore énonce une

règle régulative à propos des lancers en touche : il affirme qu'il n'y a aucun intérêt à mettre le ballon en touche si on ne tente pas de le prendre à ses adversaires lors de la touche. Ce n'est pas tant la réponse que Brian Moore apporte implicitement à Eddie Butler qui nous intéresse ici (nous avons toutes les raisons de penser que les Irlandais ne vont pas laisser leurs adversaires s'emparer du ballon à leur guise) que le raisonnement que cet échange illustre : le consultant laisse en effet entendre que la meilleure manière de prédire le comportement d'une équipe est de s'appuyer sur les règles régulatrices qui gouvernent le rugby. Nous constatons d'ailleurs, dans la suite de l'extrait, que Brian Moore ne s'est pas trompé : comme le note Eddie Butler, les Irlandais ont bien tenté de prendre le ballon aux Anglais par l'intermédiaire de Simon Easterby (« *they do, Simon Easterby went up for it* »), même si leur tentative s'est avérée infructueuse (« *it's safely taken by England* »).

Dans l'exemple [189], issu de CATCH, nous observons que la première partie de l'intervention de Bobby Heenan présente un degré d'abstraction encore plus élevé que les trois cas précédents. Le seul sujet grammatical que compte la proposition est le pronom *it*, dont la fonction est ici strictement syntaxique, au sens où elle permet à l'énonciateur d'opérer une extraposition, c'est-à-dire de placer en tête de phrase ce qui constitue le commentaire de l'énoncé et de rejeter en fin de phrase ce qui constitue le thème (autrement dit, ce dont on parle) : l'énoncé « *it is a smart move to hit the floor and regroup* » constitue ainsi la contrepartie extraposée de *to hit the floor and regroup is a smart move* – structure qui, bien que la précédant en genèse et respectant l'ordre linéaire de la phrase anglaise, est bien moins idiomatique que la première du fait de la longueur du sujet<sup>12</sup>. Comme dans les exemples [186], [187] et [188], l'énonciateur ne se contente pas d'énoncer cette loi générale mais la met directement en relation avec une action particulière. Si la présence du connecteur *but* à la droite de cette règle régulative peut être perçue comme le signal que le commentateur s'apprête ici aussi à affirmer que le participant n'a pas respecté un principe fondamental du sport concerné, la démarche du commentateur s'avère en réalité plus complexe, comme nous serons rapidement amené à le démontrer.

En dehors des quatre passages dont nous venons de détailler le fonctionnement et qui nous semblent constituer des cas patents de règles régulatrices, nous n'avons repéré dans le corpus que trois exemples comparables. Les règles régulatrices qu'ils contiennent sont d'autant plus difficiles à reconnaître en tant que telles qu'elles apparaissent au sein d'analyses d'actions :

---

<sup>12</sup> De ce point de vue, l'extraposition est une application du principe que les linguistes anglophones appellent *end weight*, en vertu duquel les éléments lourds de la phrase tendent à être placés en fin de phrase.

[190] **Chris Handy**: well, a good clearance there by Stephen Jones, the first touch there very important at test level, and Jonny Wilkinson wouldn't be too happy with his first kick-off, didn't get the opportunity for his forwards to get underneath the ball.

[191] **Chris Handy**: a ridiculous cross-kick, because he kicked it to Neil Back, the shortest player on the field. so if you're gonna kick, kick it to someone tall...

[192] **Brian Moore**: well he does that almost, well I think as well as anyone in world rugby really. now this is... but we'll see where the game goes from here, shall we, because, we keep saying crucial but the early exchanges do set the pattern.

Dans [190], Chris Handy évoque la qualité du dégagement au pied effectué par le demi d'ouverture gallois Stephen Jones avant d'énoncer un principe du rugby à travers le syntagme nominal « *the first touch there very important at test level* » : il affirme que la manière dont le premier ballon d'un match international est négocié se révèle déterminant pour le reste de la rencontre. Si le déictique *there* peut donner l'impression que le message de l'énonciateur porte sur cette phase de jeu précise, le syntagme prépositionnel « *at test level* », qui fait référence au niveau international de manière générale (nous savons en effet que le nom, lorsqu'il est précédé de l'article  $\emptyset$ , représente une notion), constitue selon nous la preuve que cette proposition incisive vaut pour tous les instants de l'axe orienté du temps ; nous constatons d'ailleurs, si nous tentons de réintroduire un verbe dans l'énoncé de surface, que le présent simple constitue le temps le plus vraisemblable (*the first touch there is very important at test level*), précisément parce que le syntagme prépositionnel « *at test level* » rend difficilement acceptable le recours à un temps qui exclurait la possibilité d'une interprétation gnomique de l'énoncé, à l'image du prétérit (*\*the first touch there was very important at test level*).

Dans l'exemple [191], Chris Handy souligne à quel point il est ridicule d'envoyer le ballon dans les airs en direction de Neil Back, qui est le plus petit de tous les joueurs impliqués dans cette rencontre. Une fois de plus, l'apparition du pronom *you* et le recours subit au présent simple sont autant de signaux que l'énonciateur opère un glissement du spécifique vers le générique ; il justifie ainsi le jugement extrêmement sévère qu'il porte sur le coup de pied en affirmant, en substance, que les coups de pied doivent toujours être envoyés vers les joueurs de grande taille.

Enfin, les propos de Brian Moore en [192] font écho à ceux tenus par son homologue australien Chris Handy dans l'exemple [190], à savoir que les premiers instants d'un match de rugby donnent le ton et sont par conséquent décisifs. Son intervention montre que les règles régulatrices sous-tendent très largement la manière dont les commentateurs appréhendent les rencontres qu'ils doivent commenter. La démarche du consultant est ici d'ordre

métalinguistique, dans la mesure où il fait référence aux propos que ses confrères et lui tiennent régulièrement – en l’occurrence, à leur usage fréquent de l’adjectif *crucial* (« *we keep saying crucial* »). La suite de son intervention (« *but the early exchanges do set the pattern* ») vise d’une certaine manière à réaffirmer la légitimité de leur attitude : afin de bien montrer aux téléspectateurs que son emploi n’est pas galvaudé, il formule, explicitement cette fois, la règle régulative que l’adjectif *crucial* ne fait que sous-entendre. Nous notons d’ailleurs que l’énonciateur fait le choix de réintroduire l’auxiliaire *do* dans la structure de surface ; or, nous savons que cet emploi de *do*, souvent qualifié d’« emphatique » dans les grammaires, permet à l’énonciateur de mettre l’accent sur la véracité de son affirmation (nous considérons ainsi que « *the early exchanges do set the pattern* » équivaut peu ou prou à *it is true that early exchange set the pattern*), ce qui tend à démontrer que sa volonté est de mettre en valeur le caractère immuable de ce principe.

Si, comme nous venons d’en faire le constat, les règles régulatrices sont très rares dans le corpus sous la forme où nous nous attendrions à les rencontrer, cela ne signifie pas pour autant qu’elles sont absentes des propos des commentateurs. Les propos de Chris Handy dans les exemples [190] et [191] sont particulièrement instructifs à cet égard, dans la mesure où ils suggèrent qu’il existe une affinité forte entre les règles régulatrices et les jugements appréciatifs formulés par les commentateurs – jugements dont nous avons souligné la fréquence dans la troisième partie (chapitre 2, section 4). Nous allons montrer à cet égard que la plupart des jugements que portent les commentateurs sont sous-tendus par une règle régulatrice plus ou moins explicite et que ces jugements révèlent la vision que les commentateurs ont du sport qu’ils commentent.

## 5.2) Règles régulatrices et jugements appréciatifs

En abordant les pratiques descriptives dans le corpus, nous avons remarqué que les commentateurs profitent régulièrement de l’espace que la nominalisation des procès libère pour introduire dans l’énoncé un adjectif appréciatif par lequel ils formulent un jugement personnel sur l’action. Compte tenu du caractère hautement subjectif de ce type de jugement, une telle pratique paraît aller à l’encontre de l’hypothèse que nous défendons ici, à savoir que la démarche des commentateurs s’apparente souvent à celle de scientifiques ; il s’avère en réalité que ces jugements appréciatifs sont souvent accompagnés d’une justification et que les commentateurs exhibent les critères selon lesquels ils jugent les joueurs et les actions.

Ce phénomène est particulièrement perceptible dans les trois interventions suivantes :

[193] **Chris Handy:** [...] Jonny Wilkinson wouldn't be too happy with his first kick-off, didn't get the opportunity for his forwards to get underneath the ball.

[194] **Chris Handy:** that's clever, Tim Horan, because Wales don't want to put it into touch, they wanna force England to.

[195] **Chris Handy:** good defence from England, they knew they had two forwards out wide, they just pushed them towards the sideline, forcing them to change the angle.

Nous remarquons en effet que le jugement de l'énonciateur est mis en relation avec les intentions des joueurs impliqués dans l'action – intentions dont nous avons souligné l'importance dans la troisième partie de notre thèse (chapitre 2, section 3). Dans l'exemple [193], Chris Handy prend le parti de suggérer que Jonny Wilkinson n'est probablement pas content de lui plutôt que de dire que le coup de pied du demi d'ouverture anglais n'était pas bon. La raison de ce jugement défavorable apparaît dans la seconde partie de l'intervention : le coup de pied n'a pas permis aux avants anglais de venir contester le ballon à sa chute. Dans l'exemple [194], le commentateur salue l'intelligence du jeu au pied gallois en expliquant que leur intention n'est pas de mettre le ballon en touche mais d'obliger leurs adversaires à le faire. Enfin, dans l'exemple [195], le commentateur fait l'éloge de la défense anglaise en insistant sur le fait qu'ils ont su contraindre les Gallois à changer d'angle d'attaque en les amenant vers la ligne de touche. Ces trois énoncés ont ainsi en commun de montrer que les commentateurs permettent aux téléspectateurs de comprendre selon quels critères ils évaluent les actions.

Les explications fournies par les commentateurs à propos de leurs jugements ne sont pas toujours aussi détaillées et explicites que dans les trois cas ci-dessus. Nous avons déjà pu nous en apercevoir en évoquant l'énoncé « *good play from Gillespie, great tracking back, seeing the danger and helping out* », à propos duquel nous avons avancé que le commentateur exprime dans la proposition « *seeing the danger and helping out* » deux des qualités principales d'un bon repli défensif. Nous allons maintenant voir, grâce aux quatre énoncés qui suivent, que ce cas de figure est assez fréquent dans le corpus :

[196] **Mark Bright:** good pressure from Johnson there, not giving it up.

[197] **Mark Bright:** the curl on the ball, lovely shaped, coming away from the goalkeeper

[198] **Jonathan Pearce:** [...] Healy's there, oh, good goalkeeping. really positive, came to claim and did it.

[199] **Chris Handy:** that's good defence, isn't it? (*showing replay*) great work, forcing him to go to field goal...

Dans [196], Mark Bright laisse entendre que la raison pour laquelle la pression exercée par Damien Johnson est bonne est qu'il ne s'est pas découragé ; dans [197], il indique que le centre de Tony Capaldi a suivi une très belle trajectoire parce que le ballon a fui le gardien. De son côté, Jonathan Pearce loue en [198] l'intervention du gardien gallois parce qu'il a su s'imposer dans les airs en faisant preuve d'autorité. Enfin, dans l'exemple [199], Chris Handy souligne l'excellence du jeu défensif de l'équipe de rugby du Pays de Galles parce qu'ils ont amené Jonny Wilkinson à la conclusion qu'il était plus raisonnable de tenter un drop plutôt que de persister à vouloir marquer un essai.

La différence entre cette série d'exemples et la précédente réside essentiellement dans le fait que la justification apportée par le commentateur est plus brève et, surtout, moins explicite, la relation de causalité entre la première partie de l'énoncé et la suite étant sous-entendue. Ainsi, pour reprendre l'exemple [199], rien ne nous permet d'affirmer avec certitude que la glose *that was great work by the Welsh team because they forced him to go to field goal* correspond parfaitement au message du commentateur, même si cette interprétation nous semble tout à fait plausible.

Il arrive également que le jugement du commentateur et la règle régulatrice sur laquelle il s'appuie soient exprimés de manière détournée, comme dans les trois cas qui suivent :

[200] **Jonathan Pearce:** [...] that's Gillespie's corner kick, but it's been swung too long.

[201] **Gordon Bray:** here's another turnover! stoic resistance from the Welsh side, when they've been defending, and tremendous enterprise when they've had the ball.

[202] **Gordon Bray:** Sidoli! he's been a very destructive ball-runner in the World Cup.

Bien que ces énoncés ne contiennent pas de jugement appréciatif à proprement parler, comme des adjectifs tels que *good* ou *bad* peuvent en exprimer, nous estimons qu'ils sont spontanément interprétés comme des critiques. L'exemple [200] est sans doute le plus probant, parce que le recours au connecteur *but* et à l'adverbe *too* indique clairement que le commentateur considère que le corner frappé par Keith Gillespie s'écarte par rapport à une certaine norme – en l'occurrence, que sa longueur est excessive ; il n'est donc pas nécessaire

d'être un spécialiste du football pour comprendre que l'action n'est pas satisfaisante aux yeux du commentateur. Le jugement de Gordon Bray dans l'exemple [201] est plus difficile à percevoir. À travers deux syntagmes nominaux, le commentateur attribue des valeurs au jeu gallois : leur défense se caractérise selon lui par la ténacité et la sérénité (« *stoic resistance* »), leur attaque par un esprit d'initiative remarquable (« *tremendous enterprise* »). Il revient aux téléspectateurs de déduire que les qualités associées au jeu gallois sont positives et que c'est donc un jugement favorable que l'énonciateur porte ici ; nous sommes donc aux antipodes des cas où les commentateurs se contentent d'exprimer un jugement par le biais d'un adjectif appréciatif sans donner les raisons qui les amènent à ce point de vue. Une logique similaire est à l'œuvre dans l'exemple [202], dans lequel Robert Sidoli est qualifié de « *very destructive runner* » par Gordon Bray : *destructive* ne peut pas être considéré comme un adjectif appréciatif (il exprime simplement l'idée que Robert Sidoli tend à causer beaucoup de dégâts quand il court ballon en main), de telle sorte que les téléspectateurs doivent comprendre par eux-mêmes que le commentateur, par le biais de cet adjectif, met l'accent sur une des qualités de l'avant gallois.

Nous venons de voir que la ténacité et la sérénité sont présentées comme des qualités essentielles pour un défenseur, que la propension d'un joueur à causer des dégâts dans la défense adverse constitue l'une des propriétés fondamentales d'une bonne course offensive et enfin qu'un bon centre se doit de ne pas être trop long. Que le jugement porté sur l'action soit explicite ou non, nous observons ainsi que les commentateurs sportifs exhibent là encore les critères qu'ils retiennent pour forger leur opinion et, ce faisant, élaborent ce qui s'apparente à une représentation idéale du jeu. L'intervention de Chris Handy, dans laquelle il salue la belle percée des joueurs gallois, en apporte une nouvelle preuve :

[203] **Chris Handy:** [...] (*showing replay*) what another great thrust, no lack of vision here, no lack of support, just an arm in the face and they keep going wide.

À travers les syntagmes nominaux « *no lack of vision here* » et « *no lack of support* », le commentateur mentionne deux qualités qui caractérisent l'offensive galloise, à savoir une bonne vision du jeu et un soutien constant. Nous avons ici affaire à deux cas patents de double négation, dont l'intérêt énonciatif tient essentiellement au fait que l'énonciateur envisage d'abord l'absence de ces deux qualités avant de la nier, si bien que ces deux structures dégagent l'impression que les deux qualités évoquées par Chris Handy font souvent défaut lorsque les joueurs tentent de pénétrer la défense adverse. Nous affirmons ainsi que la portée

des propos de Chris Handy dépasse cette seule action en ce qu'il pose par leur biais un principe général du rugby, à savoir que le succès d'une offensive au rugby repose en grande partie sur la vision du jeu et le soutien.

À ce stade de notre analyse, il est important de souligner que la démarche que nous venons de caractériser ne vaut pas pour les cinq extraits du corpus. Nous commentons rapidement les rares exemples de ce type que compte l'extrait 400M, à commencer par un échange dans lequel les commentateurs jugent la performance du nouveau champion du monde, Jeremy Wariner :

[204] **Lewis Johnson:** and that was the goal, coming out here for this final, between Wariner and his coach Clyde Hart, not looking for a world record, not chasing that time, just simply looking for a personal best, not as simple as it sounds, because running forty-three point five is pretty unbelievable, but that's exactly what he did, a personal best and a gold medal on top of it.

**Ato Boldon:** (*showing Angelo Taylor*) tremendous running by Wariner.

La course du vainqueur, que le commentateur Ato Boldon qualifie de « fabuleuse » (« *tremendous running by Wariner* »), semble évaluée par rapport au temps réalisé : comme le souligne Lewis Johnson dans la première intervention, courir le 400 mètres en 43,5 secondes constitue une performance « assez incroyable » (« *running forty-three point five is pretty unbelievable* »). Un peu plus loin dans l'extrait, les commentateurs reviennent sur la course du médaillé de bronze, Angelo Taylor. Voici ce qu'en dit Ato Boldon :

[205] **Ato Boldon:** Angelo Taylor has to be disappointed with forty-four point thirty-two, he looked so good during the rounds, but it's not about how you run the rounds, it's how much you save for the final, and Angelo Taylor looked like he actually was a little bit tired this evening, coming off of that final turn.

Plutôt que d'exprimer sa déception à l'égard de la performance de l'athlète, Ato Boldon avance qu'Angelo Taylor n'est probablement pas content de sa course – procédé que nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer dans l'énoncé « *Jonny Wilkinson wouldn't be too happy with his first kick-off* ». Comme dans l'intervention qui précède, il apparaît clairement que le jugement du commentateur est lié au temps mis par l'athlète pour faire le tour de la piste du stade Nagai : la déception porte spécifiquement sur le résultat de la course, non pas sur la manière dont elle a été exécutée. Voici enfin le jugement de l'un des commentateurs à propos de la performance de Lashawn Merritt, le médaillé d'argent :

[206] **Tom Hammond:** and Lashawn Merritt, you know, running a pretty good race here too to take the silver medal, for him, forty-three point ninety-six, breaking forty-four seconds. when we come back, the men's hundred-and-ten metres hurdle final, and we'll hear from Jeremy Wariner, world champion.

Nous sommes cette fois en présence d'un jugement positif de la part du commentateur (« *running a pretty good race* »). La déception de l'athlète n'est pas évoquée, bien qu'il n'ait pas remporté la course. Cela s'explique vraisemblablement par le fait que Lashawn Merritt est descendu sous les quarante-quatre secondes, comme le commentateur le note (« *forty-three point ninety-six, breaking forty-four seconds* »); or, si nous nous rapportons à ce que ce même commentateur a expliqué avant la course, la hiérarchie a été remise en cause lors de cette finale :

[207] **Tom Hammond:** [...] lane four, Angelo Taylor, won gold medal at the Sydney Olympics in the four-hundred metre hurdles. lane five, Lashawn Merritt of the US, lifetime best, forty-four point zero-six at the US championships, but lost in the photo finish to Angelo Taylor, then the third of the three Americans in a row is Jeremy Wariner, defending Olympic and World Champion, won his semi-final heat in forty-four point thirty-four.

Ce dernier exemple nous permet ainsi de préciser que les jugements formulés par les commentateurs ne reposent pas uniquement sur les données chronométriques, même si elles occupent une place centrale dans 400M du fait de la nature du sport concerné, comme nous l'avons montré dans la troisième partie (chapitre 3, section 1) : les commentateurs jugent également la performance des athlètes en fonction de leurs résultats antérieurs et des ambitions qu'ils sont en droit de nourrir à l'occasion de ces championnats du monde, ce qui semble constituer un critère plus légitime.

La démarche suivie par les deux commentateurs dans l'extrait CATCH est extrêmement différente de celle que nous avons observée dans le reste du corpus : non seulement Robert Marella et Bobby Heenan ne dévoilent jamais les critères selon lesquels ils jugent les performances des catcheurs, mais ils n'hésitent pas à faire preuve d'une mauvaise foi éhontée. Nous revenons sur le passage dans lequel Bobby Heenan et Robert Marella donnent leur point de vue sur le comportement de Hulk Hogan, qui a quitté le ring après avoir reçu un coup de coude :

[208] **Robert Marella:** side headlock by the big guy... (*showing Paul Bearer*) Paul Bearer with the urn, he'll know what no one really knows, how much that urn weighs, or what's in there! could weigh fifty pounds! Hulkster's got a pretty good idea, he felt it on the back of his head! duck underneath by the

Hulk Hogan off the ropes, oh, runs into a nice elbow, and out of there immediately, before the Undertaker could take advantage of it...

**Bobby Heenan:** the true mark of a coward.

**Robert Marella:** the true mark of a champion!

**Bobby Heenan:** it is a smart move to hit the floor and regroup... but I don't think Hulk Hogan did it as a smart move, I think he realises hulkamania's dead!

Les deux commentateurs ont des points de vue diamétralement opposés : Hulk Hogan est un lâche pour le premier, un champion pour le second. Bien que Bobby Heenan formule ce que nous avons décrit plus haut comme une règle régulatrice (« *it is a smart move to hit the floor and regroup* »), il choisit manifestement de ne pas en tenir compte pour juger le comportement du catcheur : il affirme que Hulk Hogan n'a probablement pas quitté le ring par stratégie ou intelligence mais uniquement parce qu'il a compris que son règne en tant que champion du monde touchait à sa fin. En d'autres termes, le commentateur refuse explicitement de porter un regard scientifique sur l'action et prend le parti d'adapter les faits à sa conviction personnelle, à savoir que la victoire de The Undertaker ne fait aucun doute (« *Hulkamania's gonna be put to rest very, very shortly* »). Sans nous attarder sur les motivations des deux commentateurs, sur lesquelles nous revenons au troisième chapitre (section 1.2.1), nous constatons ainsi que leur démarche est radicalement opposée à celle des commentateurs qui interviennent dans le reste du corpus, au sens où ils semblent tenir à ce que les téléspectateurs aient conscience que leur regard sur le combat est partial et qu'ils jugent les deux protagonistes en fonction d'idées préconçues – par exemple, le fait que Hulk Hogan est un lâche – plutôt que sur des critères objectifs.

En définitive, nous affirmons que les jugements exprimés par les commentateurs sportifs sur un joueur ou une phase de jeu s'inscrivent pleinement dans leur volonté de permettre aux téléspectateurs de développer leur compétence ludique. En exhibant les critères selon lesquels ils évaluent les actions, ils dévoilent, de manière plus ou moins détournée, les lois générales qui gouvernent selon eux le sport concerné. Cette démarche leur permet de montrer aux téléspectateurs que leurs jugements, loin d'être arbitraires (contrairement à celui du commentateur de catch dans le passage que nous venons d'examiner), reposent sur une évaluation rigoureuse et informée ; ils les invitent ainsi, indirectement, à adopter une attitude comparable devant les rencontres sportives.

## 6) La place de la prédiction dans la science du jeu

Nous avons émis l'hypothèse que les commentateurs sportifs ont pour véritable objectif d'acquérir une connaissance suffisamment profonde des règles régulatrices qui gouvernent le sport pour être en mesure de prédire ce qui va se produire dans la suite de la rencontre. Cette démarche, qui est également celle des scientifiques-prophètes dont F. Schmitt (2005) brosse le portrait et qui repose sur la proximité entre les notions de déduction et de prédiction, est si courante que la langue anglaise elle-même en porte le sceau à travers l'auxiliaire *will*, comme le soulignent P. Larreya et C. Rivière :

[La déduction] n'est pas très différente de la prédiction. Comparons, par exemple, *John will be in London now* avec *John will be in London tomorrow* (utilisé avec une valeur de prédiction) : dans les deux cas, on déduit de certains faits la présence de John à Londres. (2003 : 103)

Le corpus porte de nombreuses marques de la volonté des commentateurs sportifs de ne pas se contenter de rapporter et d'analyser des faits passés ou présents et de se projeter dans le futur. Nous allons maintenant présenter les quatre formes principales que revêtent ces remarques, dont la dimension prédictive demande à être précisée.

### 6.1) L'élaboration de scénarios alternatifs

Nous avons constaté à maintes reprises que les commentateurs sportifs n'hésitent pas à porter un regard très critique sur les joueurs, notamment lorsque ceux-ci gâchent une occasion précieuse de marquer. Les commentateurs se contentent parfois de condamner ces mauvais choix stratégiques, mais il arrive aussi qu'ils envisagent une version alternative de l'action. C'est l'exercice auquel Mark Bright et Jonathan Pearce se livrent dans les quatre passages qui suivent :

[209] **Mark Bright:** no! Robert Earnshaw there was in a position where he could've helped that ball on as Davies was going past him. if he'd been on the half-turn he could've just helped that ball round the corner and Davies would've been in. he decided to hold it, lay it back, and it broke the move down.

[210] **Mark Bright:** amazing, isn't it, one goal, in what, sixty... (*showing replay*) it's worth a go, because as we were saying the wind's swirling a little bit down this way, what he couldn't see is Duff making an overlap to his right-hand side, maybe if he just waited a little bit... it's always worth a shot.

[211] **Jonathan Pearce:** high up towards Murdock, who'll surely stay forward in this stoppage time period, Gillespie hoists it, James Quinn backing on to Fletcher who held his ground, now Giggs! oh, he's blocked off by Craigan, and he would've had a clear run really, a long way out I know...

[212] **Jonathan Pearce:** (*showing replay*) knocks it beyond the defender, and he would've had a clear run down that side. two minutes of stoppage time played. and it's been an extraordinary game, Mark.

Les interventions [209] et [210] ont pour point commun de présenter des hypothèses par le biais de propositions circonstancielle introduites par la conjonction *if* (« *if he'd been on the half-turn* » et « *if he just waited a little bit* »). Nous remarquons que la copule *be* et le verbe *wait* ne sont pas conjugués au même temps : le premier est au *past perfect*, tandis que le second est au prétérit. La différence peut avoir son importance, dans la mesure où l'emploi du *past perfect* laisse entendre que le procès ne s'est pas réalisé (autrement dit, la proposition « *if he'd been on the half-turn* » implique *he was not on the half-turn*<sup>13</sup>) alors que le prétérit ne dit rien de la validation ou de la non-validation du procès ; nous constatons toutefois, grâce au contexte de l'énoncé [210], que nous sommes également en présence d'une hypothèse non réelle.

L'énoncé [209] est parfaitement conforme à la construction archétypale de la condition en anglais, puisque les verbes de la proposition principale sont conjugués au *past perfect* (en l'occurrence, les auxiliaires modaux *can* et *will*). Nous retrouvons la même présupposition d'irréalité que dans la proposition introduite par *if* : la proposition « *he could've just helped that ball round the corner* » implique *he wasn't able to help that ball round the corner*. L'exemple [210] constitue un cas patent de rupture syntaxique, car la phrase dans laquelle la proposition conditionnelle apparaît est manifestement dépourvue de proposition principale. Bien que la conséquence de l'hypothèse « *maybe if he just waited a little bit* » ne soit pas exprimée, nous pouvons tout de même deviner ce que l'énonciateur envisage, grâce à la proposition qui précède la conditionnelle (« *what he couldn't see is Duff making an overlap to his right-hand side* ») : en affirmant que le porteur du ballon n'a pas vu le dédoublement effectué par son coéquipier Michael Duff sur le flanc droit de l'attaque, Mark Bright suggère que Keith Gillespie avait mieux à faire que de frapper au but et que l'action aurait pu se conclure par un but si seulement il avait aperçu son coéquipier.

À l'image du cas que nous venons de commenter, les hypothèses développées dans les énoncés [211] et [212] sont incomplètes sur le plan formel mais ne posent pas de difficultés d'interprétation particulière. L'énonciateur ne formule pas de manière explicite le paramètre

---

<sup>13</sup> Notre raisonnement repose sur ce que les linguistes appellent fréquemment la « présupposition d'irréalité ».

qu'il modifie dans son scénario, puisque nous n'avons pas de proposition conditionnelle en *if*. Seule la configuration aspectuo-temporelle de la proposition principale nous permet d'affirmer sans hésitation que nous sommes en présence d'hypothèses non réelles : dans les deux cas, Jonathan Pearce a recours à l'auxiliaire modal *will* conjugué au *past perfect* (« *he would've had a clear run really* » et « *he would've had a clear run down that side* »). Nous notons ainsi, comme nous l'avons déjà fait à plusieurs reprises dans ce chapitre, que l'énonciateur semble partir du principe que les téléspectateurs sont suffisamment perspicaces pour suivre son raisonnement en dépit des éléments manquants.

Dans l'exemple [211], nous constatons qu'il manque également une des étapes du raisonnement du commentateur dans l'énoncé de surface. Grâce à la proposition « *he would've had a clear run really* », nous comprenons en effet que le commentateur, après avoir validé la relation prédicative <*he-blocked off*>, envisage ensuite les conséquences de sa non-validation : il suffit ainsi, pour compléter le raisonnement de Jonathan Pearce, d'inscrire cette étape manquante dans la structure de surface de l'énoncé, en disant par exemple *oh, he's blocked off by Craigan, and if it hadn't been the case he would've had a clear run really*.

La structure de l'hypothèse dans l'exemple [212] est moins facile à expliciter que dans les précédents. Cette difficulté s'explique selon nous par le fait que ses propos accompagnent la diffusion d'un ralenti de l'action qu'il vient de commenter et qu'il se permet par conséquent d'être plus allusif que dans l'énoncé précédent – d'autant plus que les téléspectateurs ont les images sous les yeux. Nous pouvons tout de même avancer que l'énoncé « *knocks it beyond the defender, and he would've had a clear run down that side* » constitue une version incomplète du raisonnement suivant : *knocks it beyond the defender, and if he hadn't been blocked by Craigan he would've had a clear run down that side*.

Jonathan Pearce et Mark Bright ne sont pas les seuls commentateurs à recourir à cette pratique, même si les exemples de ce type sont moins nombreux dans les autres extraits que dans FOOT. L'extrait RUGBY1 présente deux cas de scénarios alternatifs :

[213] **Gordon Bray**: [...] here's Johnson, still there for England, Greenwood, the play-maker, space for Back, here's Leonard! what a shame he wasn't ten-metre faster... this man is, and he's well caught by Thomas. [...]

[214] **Chris Handy**: Jones did well, not interfering with Wilkinson on the ground, had he done that, it would have been an immediate penalty... he was thinking about it.

Le second présente toutes les caractéristiques attendues dans la formulation d'une hypothèse non réelle : une proposition conditionnelle avec un verbe conjugué au *past perfect* (« *had he done that* ») et une proposition principale dans laquelle l'énonciateur envisage la conséquence de l'hypothèse en question (« *it would have been an immediate penalty* »). Notons que la structure syntaxique de la proposition subordonnée pose problème, puisqu'elle compte deux occurrences de l'auxiliaire *have* ; son irrecevabilité apparaît clairement dès lors que nous remplaçons l'inversion effectuée par le commentateur par une proposition introduite par *if* (\**if he had have done that, it would have been an immediate penalty*). Cet énoncé nous donne ainsi l'occasion de rappeler que le corpus inclut plusieurs structures grammaticalement hasardeuses (nous pensons notamment à la structure verbale « *I thought he should've took it early* »), phénomène que nous expliquons à la fois par la catégorie socio-professionnelle des commentateurs (la très grande majorité des fautes de grammaire étant commises par les consultants qui, bien souvent, sont issus de classes populaires et dont la carrière sportive s'est souvent construite aux dépens de leur scolarité) et par le caractère improvisé des commentaires sportifs télévisés. Aussi anecdotique que ces quelques erreurs puissent être, *a fortiori* à l'échelle de notre corpus, elles nous amènent à nous demander à nouveau s'il est légitime de considérer comme spécialisé un discours produit dans des conditions aussi difficiles et présentant, sur le plan formel, des approximations dont les discours tenus pour spécialisés sont en général dépourvus.

Le scénario alternatif proposé dans l'énoncé [213] est plus difficile à reconstituer que dans le cas que nous venons d'envisager, puisqu'il se résume à la proposition « *what a shame he wasn't ten-metre faster* ». Cette structure se distingue des précédentes par le fait qu'elle n'exprime pas à proprement parler une hypothèse mais plutôt un regret. Du point de vue de sa genèse, nous postulons que l'énonciateur commence par envisager la relation prédicative <*he-be ten-metre faster*> avant d'en signaler la non-actualisation grâce à la forme négative ; enfin, il exprime le sentiment que lui inspire ce constat par le biais de l'exclamation « *what a shame* », qui constitue le pendant expressif de *it's a shame*, conformément à l'analyse que nous avons proposée plus tôt de l'emploi de *wh-* dans des cas de ce type. Nous estimons que la nature du jugement porté par l'énonciateur à l'égard de la relation prédicative lui permet de ne pas formuler d'hypothèse non réelle dans l'énoncé de surface : nous en déduisons aisément que, si Jason Leonard avait effectivement été plus rapide, les conséquences auraient été positives. Le commentateur ne nous disant rien de plus à propos de ces conséquences hypothétiques, nous pouvons difficilement proposer une glose plus précise que *if he had been ten-metre faster the result of the action would've been better* ou, éventuellement, *if he had*

*been ten-metre faster he might have been able to score a try* ; il semble ici que le scénario alternatif présente peu d'intérêt pour Gordon Bray, qui souhaite surtout mettre en avant le fait que le manque de vitesse de l'avant anglais est la principale cause de l'échec cette phase de jeu.

Nous évoquons, pour terminer, les extraits du même ordre que nous avons relevés dans RUGBY2 :

[215] **Brian Moore:** (*showing replay*) well he got the ball round there, but he's got to let go, there... the problem is, if he'd let go straight away... he'd move his body, a double movement, he's always gonna get pain for that.

[216] **Brian Moore:** (*showing replay*) yeah, that's the problem, he's too close, if he'd been another five yards away, no problem. but this is how, if Wilkinson is kicking, this is how England is keeping in touch, because he's so good at taking the points when they're on offer.

[217] **Brian Moore:** Austin, do you think that O'Gara saw it? if he had just had a little more dexterity, he would've thrown behind him, they were three on one, you know, he's got to see that and take his... he's gotta boss up that bit.

[218] **Brian Moore:** (*showing replay*) that could've gone anywhere, couldn't it, off this rebound, fortunately for England, it squirmed away. I bet that David Wallace, I bet his eyes opened up for a brief moment as he thought it was gonna drop into his hands and he was gonna stroll over the line...

La première remarque que nous pouvons formuler à propos de ces quatre interventions est qu'elles confirment la répartition des tâches entre les commentateurs principaux et les consultants, déjà évoquée à plusieurs reprises dans notre thèse : bien que quatre individus interviennent dans l'extrait RUGBY2, Brian Moore est le seul se livrer à ce type de réflexion hypothétique. Nous remarquons par ailleurs que les hypothèses formulées par les commentateurs revêtent des formes diverses, à l'image de la proposition « *what a shame he wasn't ten-metre faster* » dans l'exemple [213]. La structure archétypale de la condition apparaît dans l'exemple [217], qui contient une proposition subordonnée introduite par *if* (« *if he had just had a little more dexterity* ») et une proposition principale où figure l'auxiliaire modal *will* conjugué au prétérit (« *he would've thrown behind him* »). L'exemple [216] présente des caractéristiques formelles similaires, à ceci près que la proposition principale ne compte pas de verbe, ce qui rend l'hypothèse non réelle moins évidente : les téléspectateurs doivent deviner que le syntagme nominal « *no problem* » équivaut à *there would've been no problem*. L'exemple [215] se caractérise par une certaine opacité, que nous attribuons à l'absence de concordance entre le temps du verbe de la proposition subordonnée « *if he'd let go straight away* », qui est au *past perfect* et implique donc la non-réalité du procès exprimé,

et le temps de l’auxiliaire de la proposition suivante (« *he'd move his body* »), qui est au prétérit ; l’utilisation de ces temps a pour conséquence immédiate de brouiller la relation logique entre les deux propositions, au point que l’on se demande si la seconde constitue bien la conséquence de la première. Enfin, nous estimons que l’exemple [218] relève de la même démarche, bien qu’il ne contienne pas, à proprement parler, de proposition conditionnelle. Lorsque Brian Moore affirme « *that could've gone anywhere, couldn't it* », il souligne que le ballon aurait pu rebondir dans une infinité de directions ; aussi, lorsqu’il constate que les Anglais ont eu de la chance que le ballon s’éloigne (« *fortunately for England, it squirmed away* »), nous pouvons en déduire que, d’après le commentateur, les Anglais auraient pu être mis en difficulté si seulement la trajectoire du ballon avait été différente. La suite de l’énoncé, dans laquelle ce raisonnement hypothétique est présenté de manière tout à fait différente, confirme la justesse de notre interprétation : Brian Moore imagine l’espoir que David Wallace a ressenti en pensant que le ballon allait lui tomber dans les bras, lui permettant ainsi de marquer un essai facile pour l’Irlande. L’intervention de Brian Moore illustre ainsi l’inclination des commentateurs à présenter les actions sous un jour psychologique en mettant l’accent sur les émotions qui traversent les joueurs au cours de la rencontre.

D’une certaine manière, les cas que nous venons de présenter se rapprochent des prédictions, même si les propos des commentateurs portent sur des faits passés et sont, par définition, invérifiables ; cependant, dans la mesure où les commentateurs sportifs y mettent en lumière les facteurs qui auraient pu inverser le cours d’une action, nous estimons que ces scénarios alternatifs ont surtout pour fonction d’indiquer les causes de l’échec ou de la réussite de telle ou telle phase de jeu. En cela, ces énoncés s’inscrivent pleinement dans la démarche scientifique des commentateurs sportifs telle que nous l’avons décrite dans ce chapitre.

## 6.2) « *It might be on for Ireland instead* » : l’annonce d’actions potentiellement décisives

Les cas que nous nous apprêtons à étudier font écho à la propension des commentateurs sportifs à remonter l’axe orienté du temps pour repérer le moment où une phase de jeu *a priori* anodine s’est transformée en occasion de but ou d’essai, à cette différence près que les commentateurs cherchent à anticiper ce basculement au lieu de l’identifier rétrospectivement ; ils relèvent donc pleinement de la prédiction, contrairement à des énoncés comme « *there*

*didn't look anything on till that ball went to Ryan Giggs* » (exemple [179]), qui correspondent davantage à un travail d'analyse.

Les cinq exemples qui suivent en constituent les cas les plus probants dans le corpus :

[219] **Eddie Butler:** now then Strettle, with a chance to counter, Peter Stringer, back covering, well read by the scrum-half. Shane Horgan. England plays in front of the kicker, not ten metres.

[220] **Eddie Butler:** Farrell, Tindall, Josh Lewsey... oh, Matthew Tait can't take it, counter-attack possibility for Ireland, David Wallace is there to help Girvan Dempsey, advantage still being played, Girvan Dempsey still in possession.

[221] **Eddie Butler:** (*showing Ronan O'Gara*) Ronan O'Gara looks up to see the scrum going down. he's come to a strange position, he's gone to a sort of outside centre position, good attacking opportunity on both sides for Ireland.

[222] **Chris Handy:** short-side opportunity for Dawson...

[223] **Gordon Bray:** Jones, loose pass for Harris, that's unfortunate, chance for a turnover, Wales through Jones, and Williams. he was punctured by the England tight forwards... they just can't pick it up at the moment, England can now!

Ils ont en commun de comprendre un nom exprimant de façon explicite l'idée d'une occasion, d'une chance : nous retrouvons à deux reprises *chance* et *opportunity* et nous avons une occurrence de *possibility*. Naturellement, il ne suffit pas de dire qu'une occasion se profile ; le commentateur doit également expliquer aux téléspectateurs à qui cette possibilité s'offre soudainement et, dans la mesure du possible, en caractériser la nature. C'est la raison pour laquelle ces noms sont souvent accompagnés d'informations concernant le bénéficiaire de cette occasion (dans les exemples [219] à [222], le nom du bénéficiaire est indiqué par le biais d'un syntagme prépositionnel introduit par *for*) ou la nature de l'occasion (comme dans « *counter-attack possibility* », « *good attacking opportunity* » ou « *chance for a turnover* »). Enfin, nous constatons que les commentateurs sportifs localisent parfois cette occasion, notamment lorsqu'elle est liée à une zone spécifique du terrain : c'est le cas dans le syntagme nominal « *good attacking opportunity on both sides for Ireland* », dans l'exemple [221], où le syntagme prépositionnel « *on both sides* » indique que l'équipe d'Irlande peut attaquer des deux côtés de la mêlée, ou dans « *short-side opportunity for Dawson* », dans l'énoncé [222], où le commentateur précise que la brèche se situe du petit côté.

La même analyse peut être menée à propos de l'échange suivant, tiré de RUGBY1 :

[224] **Gordon Bray:** and there's Ben Kay, fluked the pass up to his captain Johnson, they're keeping the ball alive there, this is Vickery.

**Chris Handy:** danger on the short side...

**Gordon Bray:** this is Luger...

La remarque de Chris Handy, qui signale que les joueurs gallois sont menacés sur le petit côté du terrain, peut en effet être interprétée comme l'expression d'une occasion pour les joueurs anglais (puisque ce sont ces derniers qui sont en possession du ballon, comme nous pouvons le déduire des propos de Gordon Bray). En d'autres termes, un nom comme *danger* exprime la même idée que *chance* ou *opportunity*, mais du point de vue de l'équipe qui défend.

### 6.3) « *And this is how they'll succeed* » : stratégie et prédiction

Le troisième type de prédiction repéré dans le corpus concerne la stratégie que les équipes doivent mettre en œuvre pour vaincre leur adversaire. La série d'exemples qui suit montre que les commentateurs sportifs expriment parfois des opinions très tranchées sur ce sujet :

[225] **Mark Bright:** I can't believe that... I can't believe that, that's obviously a set piece that they've worked on, and Quinn obviously is the man they're looking for but there's got to be some runners-off in, runners round the back, midfield players taking a chance, anticipating that he's gonna win that ball.

[226] **Mark Bright:** Fletcher has dropped to the centre-back position, I'm not sure it's enough here, somebody from up front, maybe Earnshaw, should be dropping down into the midfield, just leaving, just playing four-four-one, while he's off the pitch.

[227] **Chris Handy:** this is when they've got to continue to get in behind the Welsh. running straight...

[228] **Tim Horan:** and this is when they need Jonny Wilkinson, to get their first receiver and start organising their phase play.

Les commentateurs ont recours à des formes verbales qui expriment toutes une forme de nécessité. Ces dernières n'étant pas synonymes, il nous semble indispensable de préciser leur contenu sémantique respectif.

*Have got to*, variante de la forme quasi modale *have to*, est souvent considérée comme proche de *must*. Comme ce dernier, elle exprime une obligation, la différence principale entre les deux concernant l'origine de cette obligation : comme le notent P. Larreya et C. Rivière,

Le sens de HAVE TO est plus large que celui de MUST : contrairement à MUST, qui présente la nécessité comme procédant de l'énonciateur, HAVE TO ne spécifie pas la source de la nécessité. Donc, assez souvent, HAVE TO peut remplacer MUST, mais l'inverse n'est pas vrai. (2003 : 99)

Bien qu'il soit réducteur de considérer que *have got to* exprime une obligation, dans la mesure où cette forme peut également correspondre à un souhait ou à un avis bienveillant (comme dans *you have got to stop worrying about me*), nous considérons que c'est le sens qu'elle revêt dans les deux exemples de notre corpus, où elle peut aisément être glosée par une formule comme *it is absolutely necessary that* ; en d'autres termes, Mark Bright et Chris Handy présentent les procès qu'ils envisagent comme des conditions nécessaires au succès des joueurs concernés par leurs remarques.

La valeur associée à l'auxiliaire modal *should* est très différente de celle que nous venons d'attribuer à *have got to* : nous estimons en effet qu'il marque une obligation atténuée émanant de l'énonciateur, que l'on peut considérer comme étant proche du conseil, de la recommandation. La position adoptée par le commentateur dans l'exemple [226] est donc nettement moins ferme que dans les deux cas avec *have got to* ([225] et [227]), ce que confirme d'ailleurs la présence de l'adverbe *maybe* qui témoigne d'une certaine prudence.

Enfin, le verbe lexical *need* exprime un besoin du sujet du point de vue de l'énonciateur. La proposition « *they need Jonny Wilkinson, to get their first receiver and start organising their phase play* » en [228] signifie donc que l'énonciateur perçoit chez le sujet *they* (qui renvoie à l'équipe d'Angleterre) un besoin correspondant à la relation prédicative <*Jonny Wilkinson-get their first receiver and start organising their phase play*>.

Bien que les interventions que nous venons d'évoquer ne contiennent pas, à proprement parler, de références à des événements postérieurs à l'instant d'énonciation, nous prenons le parti de les considérer comme des formes de prédiction parce qu'elles reposent sur l'idée que les commentateurs ont une idée précise des conséquences que la mise en œuvre de diverses stratégies pourrait avoir sur la rencontre et sont convaincus qu'il suffirait aux équipes d'appliquer leurs recommandations pour l'emporter. Cette idée apparaît d'ailleurs clairement à la fin de l'énoncé suivant, dans lequel Chris Handy affirme que les joueurs gallois remporteront le match contre les Anglais s'ils parviennent à les diviser et à les isoler :

[229] **Chris Handy:** you have to say that the Welsh have taken England out of their comfort zone. they've had a couple of periods of long possession, and not been able to turn them into points. and that is not part of the playing for them. (*showing replay*) and then they're forced to come this side... the Welsh have broken them up, in isolating them, and this is how they will succeed.

L'emploi de *will* dans la proposition « *this is how they will succeed* » met en évidence la force de la conviction de l'énonciateur, qui envisage le procès <*they-succeed*> comme un fait certain, inévitable. Si cet auxiliaire modal peut prendre plusieurs valeurs, son invariant sémantique correspondant selon P. Larreya et C. Rivière à la « conséquence nécessaire, présentée comme indépendante de l'énonciateur » (2003 : 101), une simple manipulation nous permet d'affirmer que c'est un futur qu'il exprime dans l'intervention de Chris Handy : nous constatons que le sens général de l'énoncé n'est pas modifié lorsque nous le remplaçons par *be going to* (*and this is how they are going to succeed*), expression modale qui n'exprime pas la volonté du sujet du fait du caractère préconstruit du renvoi à l'avenir qu'elle opère<sup>14</sup>.

Aussi forte puisse être la certitude de l'énonciateur, il est important de rappeler à nouveau que l'exercice de prédiction auquel les commentateurs sportifs se livrent ne relève en rien de l'art divinatoire. Le corpus tend au contraire à montrer que ces prédictions font partie intégrante de la démarche scientifique que nous tentons de mettre au jour dans ce chapitre. Pour le prouver, nous examinons l'intervention suivante :

[230] **Mark Bright:** (*showing David Partridge*) Quinn holds his hand up there, acknowledging the mistake... it's one of those occasions where you're two-nil up, you're coming up to half-time, why do you need to get in front of the attacker there, just stay behind, defend, protect what you've got.

À la fin de son intervention, Mark Bright adresse des consignes précises aux joueurs gallois par le biais d'une série de verbes à l'impératif : il les invite à ne pas prendre de risques avant la mi-temps et à préserver leur avance au score. La présence de l'expression « *it's one of those occasions* » dans l'avant-texte, associée à l'utilisation par l'énonciateur du présent simple et du pronom personnel *you*, indique que nous sommes ici en présence d'un cas de modélisation comme nous avons déjà eu l'occasion d'en commenter un certain nombre. Nous estimons ainsi que cet exemple montre clairement que la capacité du commentateur à déterminer quelle stratégie est la plus judicieuse découle directement de son analyse de la situation.

L'exemple qui suit témoigne plus nettement encore de la place centrale qu'occupe la prédiction dans la science du jeu que développent les commentateurs sportifs :

---

<sup>14</sup> Laura Lansari rappelle à ce propos que « l'affinité de *be going to* avec la préconstruction peut s'expliquer par la présence de *be -ing*, aspect décrit comme marqueur de préconstruction dans de nombreuses analyses, et de *to*, opérateur de prédication marquant un premier choix de p » (2009 : 67).

[231] **Chris Handy**: yeah, that'll relieve him... but it will also put a little bit of doubt on the Welsh, they need to straight away put the poison back in their defence, that's what's been stinging the English, seventeen and a half minutes before the first point was scored.

Nous observons en effet que le consultant ne se contente pas de mettre l'accent sur la nécessité, pour les joueurs gallois, de faire preuve d'une plus grande agressivité en défense – idée qu'il exprime à travers la métaphore du poison. La remarque « *that's what's been stinging the English* » montre que cette recommandation repose sur l'analyse qu'il fait du début de la rencontre : pendant les dix-sept premières minutes du match, les Anglais ont été très gênés par l'efficacité défensive de leurs adversaires. Nous remarquons par ailleurs que Chris Handy anticipe, au début de l'énoncé, les conséquences psychologiques de l'ouverture du score par les Anglais – à laquelle les déictiques *that* et *it* font référence – en affirmant qu'elle va à la fois soulager le sélectionneur anglais et semer le doute parmi l'équipe du Pays de Galles ; autrement dit, la prédiction du commentateur à propos de la stratégie que les Gallois ont tout intérêt à adopter découle à la fois des enseignements qu'il tire du début de la rencontre et de son interprétation des conséquences d'un fait de jeu récent sur les participants.

De tels exemples nous confortent dans l'idée que la démarche des commentateurs sportifs est comparable à celle de nombreux scientifiques pour qui « mesurer, analyser et modéliser, c'est-à-dire trouver une loi qui semble bien fonctionner sur les données qui sont en notre possession » (Schmitt 2005 : en ligne) joue un rôle-clé dans le développement de la connaissance en permettant de prédire des comportements futurs avec plus ou moins de certitude.

Nous estimons en définitive que les nombreuses recommandations tactiques que les commentateurs sportifs semblent adresser aux athlètes remplissent un double objectif. Elles permettent aux commentateurs de montrer aux téléspectateurs comment, à partir de l'analyse rigoureuse d'une situation et de connaissances théoriques précises, il est possible d'identifier la solution tactique la plus pertinente pour mettre en difficulté son adversaire ; cet objectif peut être qualifié de didactique, dans la mesure où il s'agit au fond de montrer comment porter un regard scientifique sur une rencontre sportive. Ils permettent également aux téléspectateurs de juger la pertinence des choix tactiques opérés par les équipes en leur donnant une idée de ce que la rencontre pourrait être si les joueurs avaient toutes les clés de la rencontre en main – autrement dit, si leurs compétences ludiques étaient absolues.

## 7) *Ifs, buts and maybes* : les précautions oratoires des commentateurs sportifs

Dans ce chapitre, nous n'avons eu cesse de rappeler que la connaissance scientifique ne peut prétendre tout expliquer et encore moins tout prédire car, comme le rappelle judicieusement F. Schmitt,

L'extrapolation qui est à la base de la prédiction consiste à prendre un risque ; c'est une hypothèse forte touchant à un futur inconnu : on prend le risque que la loi mise en évidence pour le passé s'appliquera toujours dans le futur. Le plus souvent la prédiction est plus risquée que pour la prédiction de phénomènes périodiques. Le risque de se tromper est d'autant plus grand que le système est plus complexe et chaotique. (*ibid.*)

Cette difficulté à prédire est sans doute la raison pour laquelle les scientifiques prennent si souvent des précautions oratoires au moment d'exposer une théorie ou d'effectuer une prédiction. Ces tournures, que les linguistes anglophones appellent *hedging*<sup>15</sup> et qui permettent à l'énonciateur de se distancier d'une assertion pour lui conférer un caractère moins péremptoire, occupent une place d'autant plus importante dans le discours scientifique qu'elles ne servent pas seulement à mettre l'énonciateur à l'abri d'éventuelles attaques de la part de ses confrères<sup>16</sup> : elles permettent aussi au chercheur de rendre sa contribution acceptable aux yeux de ses pairs<sup>17</sup> en leur signalant qu'il est « *confidently uncertain* », selon l'expression de John Skelton (1988 : 41), c'est-à-dire qu'il est conscient des limites de ses travaux, même s'il est convaincu de leur légitimité.

Puisque, comme nous venons de le constater, ces procédés font partie intégrante de la recherche scientifique et que nous défendons l'hypothèse selon laquelle la démarche des commentateurs sportifs se rapproche de celle des chercheurs, nous devons naturellement nous demander si notre corpus présente des éléments de cette nature. Leur emploi par les commentateurs sportifs serait d'autant plus légitime que le hasard joue un rôle considérable

---

<sup>15</sup> Bien qu'il soit parfois traduit par l'expression « modalité phrastique », il semblerait que la plupart des linguistes francophones préfèrent s'en tenir au terme anglais : c'est le parti que nous prenons dans notre thèse.

<sup>16</sup> Le fait que ces ressources linguistiques soient utilisées dans une démarche défensive explique que nombre de linguistes anglophones les qualifient de « *shields* », comme le note Tony Dudley-Evans (1994).

<sup>17</sup> T. Dudley-Evans résume ainsi les différentes fonctions que l'on attribue au *hedging* : « *So we have two varying views of the role of hedging, one is that they are a device for showing caution and for making appropriately guarded statements, the other is that they are used for reasons of politeness to show the appropriate deference to fellow researchers and similarly to show the general academic community that one has the necessary humility in making claims. Essentially, I do not see these views as being in contrast with one another, and a synthesis of the two approaches captures the phenomenon of hedging* » (*ibid.* : 3).

dans le sport, aussi importantes l'adresse, l'intelligence ou la force physique puissent-elles être – il suffit de considérer la forme du ballon de rugby pour s'en convaincre. Nous pouvons d'ailleurs aller plus loin et affirmer qu'il n'y a pas de jeu sans hasard, car s'il était possible, par quelque calcul savant que ce soit, de maîtriser tous les aspects d'une rencontre sportive, ce serait assurément la mort du sport : comme l'a dit C. Duflo, « quand tout est su, il n'y a plus de jeu » (1997 : 127).

Nous présentons maintenant les différentes formes que revêtent ces précautions oratoires dans les commentaires sportifs télévisés – précautions qui, comme allons tenter de le montrer, s'y révèlent très nombreuses.

## 7.1) Les auxiliaires modaux

Si le rôle du *hedging* est de caractériser la nature de la prise en charge énonciative, c'est-à-dire le point de vue de l'énonciateur sur les événements qu'il relate ou les propos qu'il tient, alors il n'est guère surprenant que les auxiliaires modaux constituent l'une des ressources privilégiées pour sa mise en œuvre<sup>18</sup>.

Dans la troisième partie de notre thèse (chapitre 1, section 1), nous avons établi que les auxiliaires de modalité représentent environ 12 % de l'ensemble des verbes de notre corpus, la proportion des modalités épistémique et radicale étant sensiblement identique ; or, comme le montrent les syntagmes verbaux mis en gras dans les huit passages suivants, certains des auxiliaires modaux sont des outils de *hedging* efficaces :

[232] **Jonathan Pearce:** Elliott, and fouled by Simon Davies. Capaldi with the free kick then, for Northern Ireland. twenty-five minutes gone, no goals. in the air by Partridge. Fletcher finds Hartson. can't control a high, awkward, bouncing ball. **might have fouled Damien Johnson there...** the referee, Ruud Bossen, was very close to it.

[233] **Mark Bright:** it was, yeah... the defence is no... they just stood still, he's aiming straight down at the goalkeeper there, he goes across the goal, just like Davies did a few minutes earlier, **I think it's Gillespie who might've been creeping up**, looking for the knock-down.

[234] **Jonathan Pearce:** [...] (*showing Colin Murdock*) thirty-year-old from Ballymena, started off at Old Trafford but didn't make the grade there. while he was at Old Trafford, I think he was studying for a law degree. this is James Quinn, Johnson looks for Steven Davis, now Brunt. **should be Jones's ball**, and is.

---

<sup>18</sup> T. Dudley-Evans (1994) confirme cette prépondérance, puisqu'il place les auxiliaires modaux en haut de sa liste de ressources linguistiques typiques du *hedging*.

[235] **Chris Handy:** well, a good clearance there by Stephen Jones, the first touch there very important at test match, and Jonny Wilkinson **wouldn't be too happy with his first kick-off**, didn't get the opportunity for his forwards to get underneath the ball.

[236] **Chris Handy:** **you'd have to blame** Robinson there... does anyone know where he's gonna run, not even Robinson, **I don't think sometimes...**

[237] **Brian Moore:** (*showing replay*) that's good work by Olly Morgan, never took his eyes off the ball, **he must've known that O'Driscoll was coming**, but Ireland have stolen another ball! two in a row, now, that's a good drive.

[238] **Eddie Butler:** England backs against Irish forwards there, but they're gone the other way. just **may have handed it back to Girvan Dempsey.**

[239] **Eddie Butler:** Harry Ellis, oh, **might just open up for him**, oh, then he delivers a shocker. Josh Lewsey, heads past Gordon D'Arcy and Brian O'Driscoll, great work by Lewsey on the rear foot...

Parmi ces exemples, les cas de *hedging* les plus probants sont sans doute ceux dans lesquels l'auxiliaire *may* apparaît, dans la mesure où il exprime typiquement un degré de probabilité faible ; à ce sens de base s'ajoute parfois la valeur de doute du prétérit, comme dans les énoncés [232] (« *might have fouled Damien Johnson there* »), [233] (« *who might've been creeping up* ») et [239] (« *might just open up for him* ») où l'énonciateur adopte un point de vue très prudent en indiquant que les procès envisagés, qu'ils soient situés dans le passé ou qu'ils soient à venir, ont une chance très faible de se réaliser.

Les auxiliaires *should* et *must* ont en commun d'exprimer des probabilités plus fortes que *may*. Le premier exprime une nécessité logique affaiblie, ce qui coïncide avec la valeur de doute du prétérit que nous venons d'évoquer ; ainsi, lorsque Jonathan Pearce dit « *should be Jones's ball* », dans l'exemple [234], il affirme en substance que le ballon va vraisemblablement entrer dans la sphère de contrôle de Paul Jones tout en reconnaissant la possibilité que cela ne soit pas le cas. Rappelons également que *must*, lorsqu'il a une valeur épistémique, exprime une probabilité très forte – de telle sorte que la proposition « *he must've known that O'Driscoll was coming* », dans l'exemple [237], peut être glosée par *it is highly likely that he knew that O'Driscoll was coming*. Aussi fort ce degré de probabilité (et donc la conviction de l'énonciateur) soit-il, il faut garder à l'esprit que l'emploi de *must* permet au commentateur de signaler au co-énonciateur qu'il n'écarter pas la possibilité que son jugement soit erroné ; dans cette perspective, il nous semble légitime de considérer que *must* est tout aussi capable de contribuer à une stratégie de *hedging* que des auxiliaires exprimant des probabilités plus faibles, à l'image de *may* ou *can*.

Le cas de *will* est différent, dans la mesure où il est généralement employé pour décrire des comportements caractéristiques, comme dans les énoncés *water will boil at 100 degrees* ou *a dog will bite you if you pull its tail*, qui présentent très peu de différence avec des formes au présent simple à valeur gnominique (en l'occurrence, *water boils at 100 degrees* et *dogs bite if you pull their tails*) dans lesquels les énonciateurs sont certains de ce qu'ils avancent<sup>19</sup>. Si, à la lumière de ce qui précède, cet auxiliaire modal ne constitue pas un outil de *hedging*, il en est autrement de *would*, dont la conjugaison au prétérit entraîne un affaiblissement de la certitude, comme pour *might* ou *could* : ainsi, pour revenir sur l'exemple [235], la déception du sujet n'est qu'hypothétique dans l'énoncé de départ « *Jonny Wilkinson wouldn't be too happy with his first kick-off* », alors qu'elle est présentée comme une certitude dans un énoncé tel que *Jonny Wilkinson won't be too happy with his first kick-off*.

D'une manière générale, nous pouvons dire que les auxiliaires *should*, *might* et *would* correspondent en tous points à notre définition du *hedging*, car ils permettent à l'énonciateur d'exprimer son point de vue à propos des chances de réalisation d'un événement tout en signalant son incertitude (réelle ou feinte) à l'égard de ce pronostic – une démarche double qui coïncide parfaitement avec le mélange de confiance et de doute évoqué par J. Skelton (1988).

Les auxiliaires modaux ne sont pas les seules formes à travers lesquelles un énonciateur peut manifester une certaine prudence à l'égard des propos qu'il tient ; il existe toute une gamme d'outils linguistiques permettant de mettre en œuvre ce type de stratégie rhétorique, parmi lesquels les adverbes jouent un rôle primordial.

## 7.2) Les adverbes

Comme l'illustrent les exemples qui suivent, les commentateurs sportifs ont volontiers recours aux adverbes pour nuancer leurs affirmations :

[240] **Mark Bright:** he is a midfield player. he plays for Crewe, he's very tidy, comfortable on the ball, **possibly** go to five in the midfield and just leave John Hartson on his own at front.

---

<sup>19</sup> Il faut toutefois préciser que *will* ne peut pas décrire toutes les vérités générales : P. Larreya et C. Rivière soulignent ainsi que l'équivalent anglais de « le soleil se lève à l'est » ne sera pas *the sun will rise in the east* mais *the sun rises in the east*. Voici comment les deux auteurs expliquent cette différence : « il faut se rappeler que tous ces emplois sont dérivés de la valeur de conséquence nécessaire de *WILL*. Dans *Water will boil at 100 degrees*, l'accomplissement de l'événement est lié de façon implicite à une condition (*If you heat water, it will boil at 100 degrees*), ce qui correspond au sens de *WILL*. Dans *?The sun will rise in the east*, en revanche, l'événement n'est soumis à aucune condition, et cela rend impossible l'emploi de *WILL* » (2003 : 105).

[241] **Mark Bright:** he **probably** knew what he was doing there, he had to take a chance, just no chance of catching Ryan Giggs, no chance at all.

[242] **Eddie Butler:** [...] England are still in possession, George Chuter, tackled by David Wallace, lost! oh, the charge down... waste of a turnover, **perhaps**, (*showing Peter Stringer*) but Peter Stringer knew there was a huge gap behind England.

[243] **Brian Moore:** **possibly**, but the ball still had to be passed along the back-line, there were a lot of defenders there, it was more the fact that it was slowed down.

[244] **Eddie Butler:** (*showing Magnus Lund*) of course, Magnus Lund, **perhaps** lucky to be there, England would've been down to six in the pack.

[245] **Brian Moore:** **possibly** came when he went and fell with O'Driscoll, I think.

[246] **Brian Moore:** when trouble starts, you've all gotta be in! the problem for England is, they're gonna win this ball, **probably**, but look where they are, again!

Il n'y a rien de surprenant à ce que des adverbes comme *possibly*, *probably* et *perhaps* participent à la stratégie de *hedging* qui nous occupe actuellement, dans la mesure où ils permettent précisément à l'énonciateur d'exprimer son incertitude par rapport au procès qu'il présente. Avec *possibly* et *perhaps*, l'énonciateur ne prend pas vraiment de risque puisqu'il suggère que la réalisation du procès est aussi vraisemblable que sa non-réalisation – de la même façon que l'auxiliaire modal *may*. Avec l'adverbe *probably*, en revanche, l'énonciateur s'engage tout en reconnaissant, comme avec l'auxiliaire modal *should*, qu'il y a une réelle chance pour que son affirmation soit fautive – qu'elle porte sur un fait passé, comme dans l'énoncé « *he knew what he was doing there* » (exemple [241]), ou sur un fait futur, comme dans « *they're gonna win this ball* » (exemple [246]).

Nous considérons à présent une catégorie d'adverbes dont le sémantisme est diamétralement opposé à celui des adverbes que nous venons d'évoquer :

[247] **Jonathan Pearce:** seconds to go. hoisted it there again, looking for Murdock, and just turned away... only as far as Davis. Murdock... oh! and **surely** the last chance has come and gone.

[248] **Gordon Bray:** and Colin Charvis, the captain, has said, tonight we want to discover how well we can do. and they're **certainly** on a very successful journey of discovery at the moment, this Welsh team.

[249] **Gordon Bray:** so Tindall, and now Greenwood, fullback in front, didn't have a close support, Tindall again, Wilkinson was watching the defence, referee says it went backwards. **certainly** the momentum of that dropped ball suggested it was a knock-on...

[250] **Chris Handy:** two wingers combining with a little bit of anxiety, overrunning the ball, (*showing replay*) well that **surely** came forward from his hands...

[251] **Eddie Butler:** (*showing replay*) oh, **surely** that touched Matthew Tait.

Les adverbes *surely* et *certainly*, dont la synonymie nous semble indéniable, permettent à l'énonciateur de manifester son assurance à l'égard du procès qu'il exprime. Il suffit, pour s'en convaincre, de les remplacer par les adjectifs dont ils sont dérivés : les énoncés « *surely the last chance has come and gone* » (exemple [247]) et « *they're certainly on a very successful journey of discovery* » (exemple [248]) équivalent ainsi à *I am sure that the last chance has come and gone* et à *I am certain that they are on a very successful journey of discovery*, qui présentent l'avantage de révéler que l'énonciateur – que cette glose permet de faire apparaître dans la structure de surface – porte un jugement de probabilité sur le procès exprimé dans la proposition subordonnée introduite par le complémenteur *that*.

Compte tenu de ce qui précède, la question ne se pose *a priori* pas de savoir si l'emploi de ces adverbes relève du *hedging* ou non. Nous estimons pourtant que la certitude qu'ils expriment est plus ambiguë qu'elle n'y paraît et mérite d'être commentée. S'il est exact que *surely et certainly* permettent à l'énonciateur d'affirmer sa certitude à propos d'un procès, au même titre que les expressions *I am sure* ou *I am certain*, alors nous sommes en droit de penser que la contribution de l'adverbe *surely* dans la proposition « *that surely came forward from his hands* », issue de l'exemple [250], est presque nulle : en effet, lorsqu'on situe une relation prédicative sur l'axe orienté du temps, on la présente comme étant vraie et donc certaine – de telle sorte que si Chris Handy s'était contenté de dire *that came forward from his hands*, le procès (en l'occurrence, l'en-avant commis par Ben Cohen) aurait été perçu comme un fait indiscutable.

Dès lors, il serait tentant de considérer que le recours à des adverbes comme *surely et certainly* crée une sorte d'effet de redondance et qu'ils disent, au fond, l'absolue certitude ; nous estimons cependant qu'il s'agit d'une fausse piste et que leur véritable contribution se situe au niveau de la prise en charge énonciative. Alors que, dans *that came forward from his hands* ou *that touched Matthew Tait*, le procès est présenté selon un point de vue neutre, la validation du procès dépend entièrement de l'énonciateur dans les gloses *I am sure that that came forward from his hands* ou *I am sure that that touched Matthew Tait*, mais également dans les énoncés originaux avec l'adverbe *surely* même si leur structure ne fait pas apparaître ce prisme énonciatif avec autant d'iconicité.

Ainsi, notre hypothèse concernant les adverbes *surely et certainly* est que, même s'ils expriment la certitude et, par conséquent, s'apparentent à des intensifieurs (que les linguistes

anglophones appellent *boosters*), cela ne les exclut pas pour autant de la liste d'outils de *hedging* dont les commentateurs sportifs disposent, parce qu'ils marquent le point de vue d'un individu particulier sur un phénomène donné et que l'emploi de ces adverbes intrinsèquement subjectifs revient à reconnaître à autrui le droit d'avoir un point de vue différent du sien, ce qui correspond pleinement à la définition du *hedging* que nous avons proposée précédemment.

### 7.3) Les verbes de perception et de pensée

Les verbes de perception et de pensée, dont nous avons montré qu'ils représentent près de 13 % des verbes de notre corpus dans la troisième partie (chapitre 1, section 1), peuvent être envisagés de la même manière. Bien que nous les ayons rassemblés sous la même étiquette, en nous appuyant notamment sur Chuquet (2004), il nous semble nécessaire de les traiter séparément, dans la mesure où leur contribution au *hedging* ne repose pas sur la même logique.

Puisque les ressources linguistiques signalant qu'une assertion correspond à l'opinion de l'énonciateur relèvent de cette pratique, nous avons toutes les raisons de penser que des verbes comme *think* ou *believe* constituent des outils de *hedging* particulièrement efficaces. Les trois cas qui suivent, qui nous permettent de signaler que le verbe *think* est de loin le plus fréquemment utilisé par les commentateurs sportifs dans notre corpus, montrent que leur fonctionnement est comparable à celui des adverbes *surely* et *certainly* évoqués plus haut :

[252] **Mark Bright:** (*showing replay*) well I **thought** that was a penalty chance, good through ball from Ryan Giggs, well, I **think** Murdock just catches him, just catches the ankle as he tries to take it in his way. I **think** he was unlucky not to get a free kick there.

[253] **Gordon Bray:** [...] this is Jones, Gareth Thomas is on the outside, here he is, now another chance for Taylor, and Williams! has he got the speed?

**Chris Handy:** I **don't think** there's any doubt that he's got the speed, it's just the ball that was quicker. (*showing replay*) what another great thrust, no lack of vision here, no lack of support, just an arm in the face and they keep going wide.

[254] **Brian Moore:** well, what was I saying, you know, unforced errors, and that was really a gift to England from Ireland. I **think** one of the problems was that there was no man coming from the back, people coming from the side, and therefore they weren't really sure whose ball it was.

Si la suppression des propositions imbricantes où apparaît le verbe *think* ne modifie pas de façon significative le sens général de l'énoncé, nous constatons que la prise en charge énonciative s'en trouve affectée, au sens où le verbe permet à l'énonciateur de signaler que les assertions l'engagent en tant qu'individu. De même que, comme nous l'avons expliqué à partir des énoncés *Jack is nothing but a fool* et *my mum makes the best cheesecake in the world*, la neutralité n'est pas synonyme d'objectivité ou d'universalité, ce n'est pas parce que l'énonciateur choisit de faire précéder une assertion par un verbe comme *think* que l'assertion en question est subjective ou discutable. La différence entre l'énoncé d'origine et l'énoncé obtenu après manipulation est donc essentiellement liée au fait qu'en disant *I think* l'énonciateur s'affirme en tant qu'individu et suggère que l'assertion peut n'être vraie que pour lui – ou, du moins, que rien n'oblige autrui de la considérer comme vraie.

Nous estimons que la même analyse peut être menée à propos des verbes signalés en jaune dans ces deux passages :

[255] **Jonathan Pearce:** this is Earnshaw. Wales have stolen Northern Ireland's thunder here... and Capaldi's been caught in possession, he's pulled back Davies... was that a clear goal scoring opportunity? it's a penalty!

**Mark Bright:** I **guess** that's punishment enough.

[256] **Brian Moore:** well they'll settle for a right and straightforward penalty, but I **bet** they wish they could've had the ball, cause there were men on their right-hand side for them to exploit, (*showing replay*) well he just slips off him, doesn't he? not good first at tackling, once you get to break the game line everything flows from there.

Bien que *guess* et *bet* semblent sémantiquement proches, ils relèvent selon nous de deux logiques distinctes. En ce qui concerne le premier, nous considérons qu'il est ici synonyme de *believe* ou de *suppose*. Tout porte donc à croire que l'analyse que nous venons de mener à propos de *think* peut être étendue au verbe *guess* dans l'exemple [255] : autrement dit, le verbe permet à l'énonciateur d'indiquer qu'il exprime son point de vue personnel sur le procès <*that-be punishment enough*>. Dans l'énoncé « *I bet they wish they could've had the ball* », issu de l'exemple [256], l'emploi du verbe *bet* laisse entendre que Brian Moore serait prêt à mettre en jeu une somme d'argent sur la réalisation du procès exprimé dans la proposition imbriquée, ce qui suppose logiquement qu'il est persuadé d'avoir raison. Bien que l'énoncé original se rapproche de *I firmly believe they wish they could've had the ball* et exprime donc une forte conviction, nous prenons le parti de considérer que le verbe *bet* s'inscrit dans la démarche de *hedging* qui nous intéresse actuellement parce que, comme nous

l'avons expliqué à propos des adverbes *surely* et *certainly*, la nature spéculative du verbe est plus importante que la force de la conviction qu'il exprime. Autrement dit, nous considérons que *bet* peut être envisagé comme un outil de *hedging* parce que « *I bet they wish they could've had the ball* » implique aussi *I am not sure they wish they could've had the ball*.

Nous nous penchons maintenant sur les verbes de perception *seem* et *appear* dans les trois exemples qui suivent :

[257] **Jonathan Pearce:** the referee **seemed** to have a clear view of it.

[258] **Mark Bright:** well, that's given the crowd something to cheer about, he **appeared** to slip to me, John Hartson, similar to Beckham in Euro two-thousand-and-four... (*showing replay*) does he slip? and he's guessed well.

[259] **Jonathan Pearce:** Jones making sure he's got room, doesn't want to come through a thicket of players, but has to do just that, he didn't get the punch away, did that hit an arm? Robinson! it was Brunt who had the little stab at the end of it, but it **seemed** it hit Carl Robinson on the arm! slid down his arm for me.

Nous affirmons à leur sujet qu'ils expriment le point de vue de l'énonciateur sur un procès donné et que, dans cette perspective, ils s'inscrivent pleinement dans la stratégie de *hedging*. Sur le plan sémantique, il est relativement aisé de qualifier la nature du jugement porté par ces verbes, qui ont trait à l'apparence extérieure : dans un énoncé comme « *it seemed it hit Carl Robinson on the arm* », tiré de l'exemple [259], nous pouvons considérer que Jonathan Pearce signale que le procès envisagé semble valide vu de l'extérieur. De ce fait, le recours à *seem* ou *appear* est immédiatement perçu comme un jugement modal proche de *it may have hit Carl Robinson on the arm* : même si rien ne nous permet d'affirmer que le recours à *seem* marque une incertitude chez l'énonciateur, il paraît évident qu'il se serait contenté d'une forme simple (*it hit Carl Robinson on the arm*) s'il avait été sûr de la validité du procès.

Au-delà de cette affinité sémantique, les verbes de perception ont également un point commun syntaxique avec les auxiliaires modaux, à savoir que les structures dans lesquelles ils apparaissent ne laissent pas entrevoir l'origine de ce jugement d'ordre épistémique : nous constatons ainsi que les trois cas proposés ci-dessus ne contiennent qu'une seule mention de la figure de l'énonciateur (le syntagme prépositionnel « *to me* », dans l'énoncé [258]). Ce phénomène s'explique essentiellement par le fait que les verbes *seem* ou *appear*, comme l'explique J.-C. Khalifa, ne prennent « qu'un argument, lequel n'est pas un [syntagme nominal] (*\*John seems, \*the door seems*), mais une **proposition**, et, de plus, est généré en

position objet et non sujet » (2004 : 115). Il s'agit par conséquent de bien faire la différence entre l'énoncé de surface et sa structure profonde, quelle que soit la structure dans laquelle ces verbes apparaissent (les exemples qui précèdent montrent qu'ils peuvent être suivis indifféremment d'une proposition subordonnée suivie du complémenteur *that* ou par une proposition infinitive en *to+V*) : il s'avère en effet que les syntagmes nominaux en position sujet (respectivement *the referee*, *it* et *he*) ne sont pas les sujets profonds des verbes *seem* et *appear*, bien que ce soit la fonction syntaxique qu'ils remplissent. Nous ne nous attardons pas sur les mécanismes qui sous-tendent l'extraposition – dont nous avons déjà précisé le fonctionnement au cours de ce chapitre – et la montée du sujet dans des énoncés comme « *it seemed it hit Carl Robinson on the arm* » ou « *the referee seemed to have a clear view of it* », d'autant plus qu'il s'agit d'opérations que les linguistes ont largement commentées<sup>20</sup>. Il convient essentiellement de retenir que ces verbes de perception expriment dans tous les cas un jugement énonciatif, même lorsque l'énoncé de surface n'en porte aucune trace ; dès lors, il n'y a rien de surprenant à ce que la mention de l'énonciateur ne se fasse que par le biais d'adjoints, c'est-à-dire d'éléments syntaxiques qui peuvent être effacés sans altérer le sens ou la recevabilité de l'ensemble de l'énoncé, à l'image du syntagme prépositionnel « *to me* ».

## 8) Conclusion

Dans ce deuxième chapitre, nous avons souhaité évaluer la place qu'occupe la transmission de connaissances dans les commentaires sportifs télévisés. L'analyse du corpus a révélé un certain nombre de pratiques qui nous ont conduit à comparer la démarche des commentateurs sportifs à celles de scientifiques : ces derniers s'attachent en effet à démêler les éléments fortuits de ceux qui relèvent d'actions intentionnelles (faisant ainsi écho aux propos de D. Diderot et R. Caillois sur les jeux et les sports qui mêlent adresse et hasard), à dégager des lois générales à partir des faits qui se déroulent sous leurs yeux, ou encore à prédire l'issue des phases de jeu et de la rencontre. Il nous semble important de préciser que rien ne nous permet d'être sûr que la démarche des commentateurs sportifs est consciente, notamment lorsque nous affirmons que leurs interventions visent à montrer aux téléspectateurs comment aborder un événement sportif avec rigueur et méthode. Nous estimons toutefois que le simple fait qu'ils ne se satisfassent ni d'affirmations péremptoires à

---

<sup>20</sup> La montée du sujet est une opération qui consiste à déplacer le sujet d'une proposition enchâssée en position de sujet de la proposition imbricante, lorsque cette dernière position syntaxique est vide.

propos des joueurs, ni d'un compte-rendu factuel de ce qui se déroule sur le terrain, la piste ou le ring, tend à indiquer qu'ils s'attachent effectivement à révéler les mécanismes de leur jugement, de leur pensée.

Nous concevons que l'analyse que nous faisons de la démarche des commentateurs sportifs puisse surprendre, dans la mesure où nous parlons d'une activité qui relève du divertissement, voire du spectacle. Il convient néanmoins de rappeler que la stratégie fait partie intégrante de toute activité ludique ne relevant pas uniquement du hasard et que, par conséquent, la volonté des commentateurs sportifs de ne pas se contenter de remarques techniques (par exemple, expliquer comment bien frapper un corner ou comment gérer ses efforts lors d'un tour de piste) et d'aborder une rencontre sportive comme un système plutôt que comme une succession de faits sans lien les uns avec les autres est en pleine cohérence avec ce qu'il y a de plus fondamental dans la notion de jeu : comme le note C. Duflo,

Il faut lire le jeu, dans son déroulement et sa dynamique, plus que comme une simple succession de coups, comme une série. Principe structurel qui organise la succession et la détermine comme suite. La série des coups est le reflet de la rencontre de deux stratégies opposées ; or, une stratégie n'est pas autre chose que le principe organisateur d'une série, la raison de la succession. (1997 : 117)

Il faut également insister sur le fait que la démarche des commentateurs sportifs s'inscrit pleinement dans l'évolution du sport au cours du siècle dernier et plus particulièrement depuis les années 1990, durant lesquelles les progrès fulgurants de l'informatique ont remarquablement simplifié la collecte et l'analyse de données statistiques – activité qui, jusqu'alors, était réservée aux entraîneurs les plus excentriques et aux spectateurs les plus passionnés. Le cas le plus célèbre de l'utilisation de ces données dans le sport de haut niveau est raconté par Michael Lewis dans *Moneyball: The Art of Winning an Unfair Game* (2003)<sup>21</sup>, adapté en 2011 par Bennett Miller. L'auteur y relate les exploits des Oakland Athletics, une équipe de baseball californienne qui, lors de la saison 1998, a remporté plus de matchs que n'importe lequel de ses rivaux, malgré un budget réduit, grâce à l'approche strictement statistique prônée par leur nouveau manager général, Billy Beane<sup>22</sup>. Fort de ce succès, l'emploi de telles méthodes s'est rapidement généralisé et les scientifiques ont été nombreux à

---

<sup>21</sup> LEWIS, Michael, 2003. *Moneyball: The Art of Winning an Unfair Game*. New York : W.W. Norton.

<sup>22</sup> Il faut toutefois préciser que ce n'est pas Billy Beane qui a conçu cette théorie novatrice mais Bill James, un ancien étudiant de l'université du Kansas dont la passion consistait alors à compiler des données de matchs de baseball ; le mérite revient toutefois au manager général d'avoir cru en cette approche révolutionnaire et de l'avoir mise en application.

tenter d'adapter à d'autres sports la théorie de Bill James, nommée *sabermetrics*<sup>23</sup>, et ainsi de jouir des immenses profits financiers que le succès des Oakland Athletics promettait<sup>24</sup>.

Si les États-Unis ont eu un rôle pionnier dans l'approche scientifique du sport, sans doute du fait de l'importance traditionnellement accordée aux statistiques dans les sports dits « majeurs » outre-Atlantique<sup>25</sup>, les pays européens n'ont pas tardé à s'approprier cette pratique. De nombreux exemples l'attestent, parmi lesquels nous retiendrons l'expansion fulgurante d'Opta Sports, entreprise britannique spécialisée dans la saisie et l'analyse de données statistiques sportives et qui compte parmi ses clients de nombreux médias et clubs sportifs, le long dossier consacré par le journal *L'Équipe* à la « data révolution », dans lequel il est indiqué que « les statisticiens et les analystes cherchent à modéliser le football » (nous retrouvons ici un verbe que nous avons déjà employé à plusieurs reprises) et se demandent si « celui-ci [est] réductible à des données mathématiques, aussi abouties soient-elles »<sup>26</sup>, ou encore le lancement sur la chaîne Canal Plus de l'émission Data Room, dont l'objectif est de poser un regard neuf sur le football en abordant les matchs sous un angle strictement statistique. À la lumière des éléments qui précèdent, il paraît donc que la démarche scientifique des commentateurs sportifs n'est pas aussi incongrue qu'elle n'y paraît dans la mesure où ces derniers s'inscrivent dans une tendance actuelle – comme l'indiquent encore les nombreuses statistiques affichées à l'écran au cours des rencontres.

Quelques précisions doivent enfin être apportées sur un autre phénomène qui nous a conforté dans l'idée que les commentateurs se comportent comme des chercheurs, à savoir la prudence dont ils font généralement preuve à l'égard de ce qu'ils sont amenés à affirmer au cours de la rencontre – prudence dont l'expression « *ifs, buts and maybes* », utilisée par Mark Bright en réponse à son confrère Jonathan Pearce, constitue à nos yeux l'illustration en ce qu'elle témoigne de la difficulté de leur tâche qui consiste à envisager les effets des choix stratégiques mis en œuvre sans pour autant se comporter en prophète, ce qui aurait pour seul effet de les discréditer auprès des téléspectateurs et de leurs confrères. Il est important de

---

<sup>23</sup> Le terme *sabermetrics* est un néologisme inventé par Bill James, dérivé de l'acronyme SABR (Society for American Baseball Research).

<sup>24</sup> Ainsi, une équipe de chercheurs de l'Arizona State University a conçu un modèle mathématique permettant d'expliquer les résultats des phases finales du championnat de basket-ball américain lors de la saison 2010.

<sup>25</sup> Dès le milieu des années 1990, G. Bender et M.L. Johnson font le constat suivant : « *baseball coverage is driven by statistics. Public relations people at the major league level can inundate you with statistical material. It still will not be enough. Knowing what a batter did against a certain pitcher early in the season may have a direct bearing on what you say when the match-up recurs during the seventh game of the American League Championship Series. Unless you have made note of that fact yourself and have it readily available you will have missed an excellent sidebar.* » (1994 : 51).

<sup>26</sup> Delfosse, Aurélien, « La data révolution », publié en ligne le 24 octobre 2014, consulté le 12 décembre 2014 sur <<http://www.lequipe.fr/explore/data-revolution>>.

noter que le fait que nous ayons osé parler de « *hedging* » à propos des commentaires sportifs télévisés découle directement de l'interprétation très large que nous en faisons dans ce chapitre. En effet, nous parlons de « *hedging* » dès lors que l'énonciateur signale, par quelque moyen syntaxique ou sémantique que ce soit, que ses propos l'engagent personnellement – ce qui n'est pas sans rappeler les propos de Bobby Heenan à son confrère (« *it's my opinion, I'm a broadcast journalist!* ») dans l'extrait CATCH. Au vu de la définition que nous venons de donner du *hedging*, il est évident que les verbes de perception, les verbes de pensée et les auxiliaires modaux épistémiques relèvent pleinement de cette stratégie énonciative ; or, nous avons vu que ces trois types de verbes occupent une place importante dans le corpus (les verbes de perception et de pensée constituent 12,4 % de l'ensemble des verbes, les auxiliaires de modalité épistémique près de 6 %), ce qui explique que nous n'hésitions pas à parler de « *hedging* » pour qualifier la démarche des commentateurs sportifs.

L'importance du *hedging* sur le plan quantitatif ne doit pas occulter le fait que les commentateurs de notre corpus n'utilisent qu'une partie infime des outils lexicaux disponibles pour mettre en œuvre cette stratégie. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter les listes dressées à destination d'auteurs scientifiques. Nous prenons en exemple celle qu'a établie Barb Every, une rédactrice dans le domaine médical<sup>27</sup>. On trouve un grand nombre d'adjectifs (*apparent, certain, consistent with, possible, presumed, probable, putative, supposed*), de verbes (*appear, assume, estimate, indicate, infer, presume, propose, speculate, suggest, suppose, tend*), de noms (*appearance, indication, inference, likelihood, possibility, probability, suggestion, tendency*), ou encore d'adverbes (*about, apparently, arguably, fairly, likely, perhaps, possibly, presumably, probably, somewhat, unlikely, usually*). Nous apprenons d'ailleurs sur ce même site que les auteurs de textes scientifiques associent souvent ces outils entre eux, au point de faire l'objet de mises en garde. B. Every cite ainsi les recommandations de Janice R. Matthews et Robert W. Matthews (2000 [1996])<sup>28</sup> :

When used in **moderation**, qualifiers temper a researcher's certainty about a method or observation. However, double, triple, and quadruple synonyms are unnecessary (e.g., *may be possible; seems to suggest, rather likely to indicate, may be seen as rather likely*). Similarly, **successive hedge words** pile up within a sentence, depleting it of its strength and meaning:  
*A possible cause is likely the apparent tendency of a certain number of patients with diabetes to develop indications of retinopathy.*

<sup>27</sup> EVERY, Barb (en ligne). « 'Hedging' in Scientific Writing ». Consulté le 1 juillet 2015 sur <www.biomedical editor.com/hedging.html>.

<sup>28</sup> MATTHEWS, Janice R. et MATTHEWS, Robert W., 2000 [1996]. *Successful Scientific Writing: A Step-by-Step Guide for the Biological and Medical Sciences*. Cambridge : Cambridge University Press. Deuxième édition.

This sentence can be revised to minimize the number of qualifiers:

*A possible cause is the tendency of patients with diabetes to develop retinopathy.*

To strengthen your argument and increase clarity, limit the number of qualifiers in each sentence to only those necessary for accuracy – the remaining qualifiers will then do their job well. (Matthews et Matthews [*ibid.*], cité dans Every [en ligne])

La faible spécialisation des outils linguistiques employés par les commentateurs sportifs n'est pas sans importance pour la question qui nous occupe actuellement, car elle tend à confirmer que les commentaires sportifs télévisés ne possèdent pas de terminologie propre, comme cela a été suggéré dans la deuxième partie (chapitre 2) ; or, nous savons que la spécificité de la terminologie constitue, du moins pour certains linguistes comme J. Swales, un critère essentiel pour la reconnaissance d'une communauté de discours. De ce fait, même si nous avons pris le parti de ne pas accorder à la terminologie une place centrale dans notre définition du terme « spécialisé », en évoquant le problème qu'une telle analyse pose vis-à-vis des sciences humaines qui, présentant « peu de spécificité terminologique, appara[issent] ainsi comme peu spécialisée[s] selon ces critères » (Petit : 2010 §12), ce constat nous permet de rappeler que la difficulté principale, lorsque l'on aborde les commentaires sportifs télévisés sous l'angle de la spécialisation du discours, réside dans le fait que les critères habituellement avancés pour fonder un jugement de spécialisé semblent inopérants.

De même que nous avons avancé, à l'issue du premier chapitre, que les commentaires sportifs télévisés font l'objet d'une préparation méticuleuse et complexe que leur caractère spontané ne laissait présager, nous affirmons qu'ils sont également vecteurs de connaissances spécifiques, malgré les réserves que nous avons émises à l'instant ; dans cette perspective, ce deuxième chapitre tend naturellement à corroborer l'idée que les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours spécialisé.

Les conclusions que nous venons de tirer ne doivent pas nous faire perdre de vue le fait qu'à de nombreuses reprises nous avons été amené à constater que les commentaires sportifs télévisés ne présentent pas les caractéristiques d'un genre spécialisé, à la fois parce que les extraits de notre corpus sont si différents les uns des autres à certains égards qu'ils semblent parfois n'avoir pour seuls points communs que les conditions de production, le canal de transmission et le thème général, et parce qu'ils possèdent pas les propriétés formelles que l'on attribue traditionnellement aux textes spécialisés. C'est la raison pour laquelle nous consacrons le troisième chapitre de cette quatrième partie à l'étude approfondie des éléments qui limitent la possibilité d'affirmer que les commentaires sportifs télévisés constituent bel et

bien un genre spécialisé. Nous commençons par revenir sur les différences qui séparent les diverses formes de commentaires sportifs télévisés pour tenter de démontrer que les facteurs expliquant ces variations sont relativement restreints et qu'ils n'éliminent pas la possibilité que les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours. Dans un second temps, nous nous penchons sur le statut ambigu des commentaires sportifs télévisés, qui semblent aux confins du journalisme et du divertissement, et tentons de déterminer à quel point cette caractéristique est susceptible de peser dans notre jugement de spécialisé.

Il faut préciser, avant de commencer, que ce dernier chapitre ne s'appuie pas uniquement sur les extraits de notre corpus et que nous avons aussi régulièrement recours à des exemples extérieurs afin d'illustrer au mieux nos propos.

# **Chapitre 3 – Les limites des commentaires sportifs télévisés comme genre spécialisé**

## **1) Les facteurs de variation au sein des commentaires sportifs télévisés**

À plusieurs reprises, nous avons défendu l'idée que les divergences observées dans notre corpus ne doivent pas être envisagées comme des signes que les commentaires sportifs ne constituent pas un genre à part entière. Afin de le démontrer de manière aussi convaincante que possible, nous proposons d'établir une typologie des facteurs qui expliquent les variations d'un extrait à l'autre, non seulement du point de vue de la forme mais aussi de celui de la démarche des commentateurs. Nous défendons l'hypothèse que ces variations découlent du rapport que les commentaires sportifs entretiennent au temps, de leur volonté d'être aussi fidèles que possible à l'esprit des sports qu'ils commentent, et de la prise en compte du destinataire.

### **1.1) Le rapport au temps**

Nous avons constaté, en examinant notre corpus et en parcourant les travaux d'auteurs comme K. Kuiper, qu'il existe un lien étroit entre les propriétés intrinsèques des sports commentés et les propriétés des commentaires sportifs télévisés. Afin de mettre en évidence l'influence des conditions de production sur les propos des commentateurs, nous allons essayer de proposer une représentation aussi claire que possible de la relation entre le discours et son objet.

Dans la mesure où il est possible de qualifier certains sports de rapides, à l'image des épreuves de sprint en tous genres, et d'autres de lents, comme le golf ou le curling, nous pourrions organiser cette typologie en distinguant les sports selon le rythme qui leur est propre. Cependant, dans la mesure où la plupart des sports consistent en une alternance plus ou moins fréquente de périodes d'inaction et de périodes extrêmement rythmées et ne

peuvent, par conséquent, être réduits à un rythme unique, une telle typologie reviendrait probablement à créer des catégories imperméables de manière artificielle ; dès lors, il nous semble plus pertinent d'envisager l'influence des conditions de production sur les commentaires sportifs télévisés en termes de gradient.

À une première extrémité de ce gradient, nous plaçons les cas où les actions s'enchaînent avec une rapidité telle que les commentateurs ne disposent que de très peu de temps pour en rendre compte : dans ce cas, comme J.A. Rada le décrit de manière imagée, « *events transpire in front of them at a machine-gun pace* » (1996 : 232, cité dans Desmarais et Bruce [2010 : 344]). Puisqu'il s'agit typiquement des commentaires action par action, il n'est pas étonnant que ce soit les commentateurs principaux qui assurent ces interventions. En effet, nous avons noté que leur formation professionnelle les prépare souvent à mener une réflexion sur les outils linguistiques à utiliser dans une telle situation d'énonciation ; or, il va de soi que l'aisance d'expression est une compétence primordiale pour faire face au rythme élevé que les participants imposent aux commentateurs sportifs.

Une distinction mérite d'être faite parmi les sports commentés, selon la part que ces conditions d'énonciation extrêmes représentent dans la retransmission. Lorsque leur place est prédominante, comme au hockey sur glace ou aux courses hippiques, l'acquisition de compétences linguistiques spécifiques devient indispensable, d'où l'intérêt du système de structures préfabriquées qualifié par K. Kuiper et P. Austin de « *oral-formulaic mode of performance* » (1990 : 2002), qui permet aux commentateurs de s'exprimer avec une grande clarté, de manière presque automatique, cependant que leur attention est entièrement concentrée sur les phases de jeu qui se déroulent sous leurs yeux. Si le recours à ce procédé, parfois qualifié de « formulaire » en français (Hartmann 2014), semble relativement marginal, du fait de l'alternance entre les phases rapides et les phases plus lentes qui caractérise la plupart des sports, il n'en demeure pas moins vrai que les interventions des commentateurs sportifs pendant ces périodes se distinguent par une grande économie formelle : nous avons ainsi constaté que les constructions averbales et les ellipses y sont très nombreuses, qu'elles vont souvent à l'encontre des règles prescrites par le canon grammatical et que les interventions sont très nombreuses à devoir leur intelligibilité au caractère multimodal des commentaires sportifs télévisés, qui permet au sens général de l'énoncé d'être immédiatement compris par les téléspectateurs.

Il importe également de rappeler que les commentateurs sportifs s'accommodent également de ces contraintes temporelles en portant un regard très orienté sur les actions,

comme s'ils avaient conscience qu'il est impossible de proposer un compte-rendu complet des phases de jeu en temps réel et qu'il est donc impératif de ne retenir que les données les plus importantes. Ce phénomène est particulièrement perceptible dans l'extrait 400M, où les propos des commentateurs durant la course visent surtout à mettre en lumière le classement des premiers coureurs pendant le tour de piste, ainsi que dans l'extrait FOOT, où une attention constante est accordée aux intentions des participants. La réflexion menée sur les éléments qui ont le plus de saillance pour les téléspectateurs a également une contrepartie linguistique, au sens où elle amène les commentateurs sportifs à opérer des choix énonciatifs forts en passant sous silence certains aspects des procès – comme en témoignent le caractère presque systématique de l'effacement du complément d'objet lorsqu'il a le ballon pour référent ou de la mise en valeur de l'agent du procès par rapport au patient.

À mesure que nous nous éloignons de cette première extrémité du gradient et que la pression s'amointrit, que ce soit parce que la rencontre connaît une interruption ou parce que le rythme des actions se fait plus lent, les propriétés des commentaires sportifs télévisés évoluent de manière sensible. En premier lieu, nous constatons que les commentateurs principaux tendent à céder la parole aux consultants, selon une répartition des rôles qui a été préalablement définie, comme le laissent à penser les propos de G. Bender et M.L. Johnson à propos de la diffusion des ralents :

The worst thing an announcer can do is to continue talking once the replay is moving, putting the analyst in catch-up mode. Conversely, analysts must finish their comments soon enough for the announcer to set the situation prior to the next snap. (1994 : 90)

La diminution des contraintes ouvre un espace de liberté aux commentateurs. Elle s'accompagne donc logiquement d'une diversification du contenu de leurs interventions, qui explique sans doute pourquoi la teneur des propos des consultants est plus difficile à délimiter que celle des commentateurs principaux : n'étant pas soumis aux mêmes contraintes que les commentateurs principaux à l'extrémité du gradient, les consultants peuvent adapter leurs interventions aux propriétés du sport commenté ainsi qu'aux besoins immédiats de la rencontre. Nous avons ainsi fait le constat que, dans le cas du football et du rugby, le ralentissement du rythme de la rencontre est en général mis à profit pour analyser les actions qui précèdent. Cette dernière donnée contribue d'ailleurs à expliquer les variations formelles au sein d'un même extrait du corpus, notamment sur le plan syntaxique. En effet, au-delà du fait que le ralentissement du rythme de la rencontre rend moins nécessaire l'économie

formelle qui caractérise les commentaires action par action, les propos des consultants portent régulièrement sur des phases de jeu déjà connues, ce qui rend leur situation d'énonciation bien plus confortable que celle de leurs co-énonciateurs et, par conséquent, leur permet de s'exprimer avec une clarté plus grande.

Enfin, nous soulignons que les appellations *play-by-play commentator* et *color commentator* suggèrent que ce sont précisément les conditions d'énonciation qui sous-tendent la répartition des tâches entre les commentateurs sportifs : le rôle du commentateur principal serait de prendre en charge les périodes de jeu rapide, à l'extrémité du gradient, tandis que celui du consultant serait de combler les périodes où le jeu s'interrompt<sup>1</sup>. Nous estimons que ces deux termes ne désignent pas de manière adéquate le rôle rempli par les deux énonciateurs, essentiellement pour deux raisons. Tout d'abord, ils offrent une vision réductrice de l'apport du consultant à la retransmission (son rôle serait uniquement de meubler), et qui nous semble par ailleurs en contradiction avec le véritable statut du consultant : comme l'affirment ainsi G. Bender et M.L. Johnson, « *[t]he analyst as headliner has become the rule rather than the exception at the network level. Can you imagine a play-by-play announcer trying to dominate a Vitale or a Madden?* » (*ibid.* : 108). Par ailleurs, l'expression *play-by-play commentator* laisse entendre que le commentateur principal n'intervient qu'à l'extrémité du gradient, ce qui, comme nous l'avons montré, est inexact : s'il est vrai qu'il prend en charge les interventions lorsque la pression est à son comble, nous avons constaté que, lorsque le rythme diminue, la répartition des tâches entre le commentateur principal et le consultant porte sur le contenu des interventions (le premier se concentre sur ce qui relève de l'information, le second sur l'aspect technique de la rencontre).

À l'autre extrémité du gradient, le rapport au temps est inversé : les actions sont trop rares pour occuper pleinement le temps dont disposent les commentateurs. À nouveau, une distinction doit être opérée entre les sports où ce type de situation survient de manière occasionnelle, souvent parce qu'un événement imprévu perturbe le déroulement de la rencontre (une blessure grave, une panne d'électricité, des violences en tribunes ou encore un *streaker* qui traverse le stade) et les sports dont ces phases font pleinement partie de la nature, à l'image du golf et du cricket, qui peuvent être qualifiés de « *slower-moving sports, often punctuated by extended gaps in play* » (Sellens 2005 : 13), ou du baseball, que G. Bender et M.L. Johnson décrivent en ces termes :

---

<sup>1</sup> La définition proposée par l'encyclopédie en ligne Wikipédia est instructive : « *[a] color commentator (color analyst, analyst, summarizer) is a sports commentator who assists the play-by-play announcer, often by filling in any time when play is not in progress.* » (article « color commentator », consulté le 8 avril 2015)

If there is anything 180 degrees from the rhythm of basketball play-by-play, it's calling baseball. It's been said many times that doing baseball is hours of boredom interspersed with moments of panic. The challenge for baseball announcers is not describing the bang-bang moments in a game, however. It's filling the long gaps of inactivity in between. (*ibid.* : 155-156)

Lorsque ces périodes d'inaction sont exceptionnelles, nous avons noté que les commentateurs prévoient des éléments de secours qui n'ont pas pour vocation d'être utilisés en dehors de ce contexte spécifique, à l'image des informations de référence décrites dans Bender et Johnson (1994). Lorsque ces périodes font partie intégrante des sports commentés, en revanche, toute la difficulté consiste à trouver de quoi les remplir de manière pertinente. Libérés des contraintes imposées par le jeu, les commentateurs sportifs sont relativement libres dans leurs choix, comme l'indiquent G. Bender et M.L. Johnson :

What can an announcer say between the over 200-some pitches thrown in a baseball game? Almost anything. Because of the rhythm of the game, baseball announcers can take more liberties, cut a greater swath than any other sport. You can discuss how the pitcher is throwing. You can analyze what changes the team needs to make to move into the first division. You can talk numbers. You can give the scores of other games. You can talk weather. [...] There is always something to talk about in the game of baseball. And when your words dry up, you can always lay out and let the crowd noise fill the void. (*ibid.*)

Il arrive alors que la langue ne soit plus envisagée comme un moyen mais comme une fin en soi, la recherche de style se substituant alors à la recherche d'efficacité. Comme à l'autre extrémité du gradient, il s'agit au fond de rendre compte de ce qui se déroule sur le terrain ; mais la rareté des actions fait que le commentateur est amené à dépeindre une atmosphère, ce qui confère à son activité une dimension poétique. Les propos de N. Sellens au sujet de John Arlott, qu'il présente comme le plus célèbre des commentateurs de cricket de l'histoire de la télévision britannique et qu'il décrit comme « *cricket's poet laureate* » (2005 : 42), reflètent bien cette tendance :

Asking for little more than an open microphone and a glass or two of Beaujolais, this "most felicitous of phrasemakers and memorable of aphorists" adorned English summers with vividly painted aural pictures of shirts billowing in the breeze and stumps leaning drunkenly in the evening sun. "You could smell the grass when he was talking", suggested one of his producers. (*ibid.* : 39)

Ce que nous pouvons conclure de ce premier volet de notre typologie est que le rapport au temps explique en grande partie les variations observées entre les extraits du corpus – même si, à cause de la nature des sports que nous avons sélectionnés, nous ne disposons pas

d'échantillons représentatifs de tous les points du gradient que nous venons de décrire. En comparant les deux extrémités du gradient, nous constatons que deux commentateurs sportifs peuvent avoir un rapport extrêmement différent à leur profession ; pour autant, il nous semble légitime d'affirmer qu'ils cherchent à remplir le même objectif, qui est de permettre aux téléspectateurs de suivre au mieux la rencontre en cours. En outre, les conditions de production imposent aux commentateurs de posséder des compétences linguistiques très spécifiques, et il nous semble que la manière dont les commentateurs s'adaptent à ces contraintes corrobore l'hypothèse selon laquelle les commentaires sportifs télévisés s'apparentent effectivement à un genre spécialisé.

Dans un second temps, nous allons montrer que les variations dans les commentaires sportifs télévisés s'expliquent également par la volonté des commentateurs d'être aussi fidèles que possible à l'esprit du sport commenté, c'est-à-dire aux valeurs dont il est porteur.

## 1.2) La fidélité à l'esprit du sport

Nous ne saurions réduire un sport à un ensemble de règles : chaque activité sportive, aussi récente soit-elle, s'inscrit dans un contexte culturel, social, voire politique. Nous estimons à cet égard que les variations dans les commentaires sportifs télévisés s'expliquent également par la volonté des commentateurs d'être aussi fidèles que possible aux valeurs portées par le sport commenté, à son esprit. Notons que nous avons déjà donné un aperçu de cette démarche en évoquant la manière dont G. Bender se préparait à commenter un sport qu'il connaissait mal : en effet, l'une des premières questions qu'il se posait était de savoir comment les joueurs aimeraient que leur sport soit décrit, ce qui revient d'une certaine manière à s'interroger sur l'esprit du sport concerné, sur ce qui en constitue l'essence.

Nous proposons d'illustrer ce phénomène en nous consacrant à l'extrait du corpus où il est le plus saillant, à savoir CATCH.

### 1.2.1) L'exemple du catch

Nous avons eu de nombreuses occasions d'observer que Robert Marella et Bobby Heenan se démarquent presque systématiquement des autres commentateurs sportifs par leur comportement qui, à bien des égards, semble contrevenir aux principes déontologiques inhérents à la profession de commentateur sportif. Ils prennent ouvertement parti pour l'un

des deux adversaires ; ils interagissent bien plus que la moyenne, que ce soit en se posant des questions, en se provoquant ou en réagissant aux propos tenus précédemment ; enfin, ils accueillent avec émerveillement ce qui se déroule sous leurs yeux quand les autres commentateurs tentent d'analyser les actions avec rigueur et précision. L'hypothèse que nous avançons est que l'attitude des deux commentateurs est simplement le reflet des valeurs du catch ; pour en démontrer l'exactitude, nous nous appuyons sur l'analyse de la discipline menée par Roland Barthes (1970 [1957]).

Les catcheurs se divisent typiquement en deux catégories très simples : il y a les gentils, que le public tend naturellement à encourager, et les méchants, qui font l'objet de toutes les huées. Là où R. Barthes parle volontiers de « héros » et de « salaud » (*ibid.* : *passim*), on parle en anglais de *faces* (vraisemblablement dérivé du nom *babyface*) pour renvoyer aux catcheurs les plus populaires, tandis que leurs ennemis sont traditionnellement appelés *heels* (terme employé dans son acception désormais rare de « personne méprisable »)<sup>2</sup>. Dans le combat sur lequel porte l'extrait CATCH, la répartition des rôles est aisément repérable. Nous constatons d'emblée que Hulk Hogan entretient une relation privilégiée avec ses nombreux supporters : comme le note Bobby Heenan, « *well as Hulk Hogan always says, I'm never in that ring alone. the hulkamaniacs all over the world are in there with him* ». À l'inverse, The Undertaker, dont le personnage est entièrement construit autour du thème de la mort (il faut rappeler que son entraîneur s'appelle Paul Bearer, jeu de mots sur le nom *pallbearer* qui désigne celui qui porte le cercueil, et que sa prise favorite s'appelle *tombstone*), est une figure menaçante qui, en plus d'être dotée de pouvoirs surnaturels (« *he's too cold to sweat! he'd have to have blood and pores to sweat* »), n'hésite pas à tricher pour parvenir à ses fins (« *this is horrendous! three guys, it took! it took the Undertaker, Paul Bearer and Ric Flair to beat Hulk Hogan!* »). Pour R. Barthes, qui confirme par ailleurs la portée allégorique du catch en notant « qu'en Amérique le catch figure une sorte de combat mythologique entre le Bien et le Mal » (*ibid.* : 21), c'est avant tout la notion de justice que le catch met en scène :

Mais ce que le catch est surtout chargé de mimer, c'est un concept purement moral : la justice. L'idée de paiement est essentielle au catch et le « Fais-le souffrir » de la foule signifie avant tout un « Fais-le payer ». Il s'agit donc, bien sûr, d'une justice immanente. Plus l'action du « salaud » est basse, plus le coup qui lui est justement rendu met le public en joie : si le traître – qui est naturellement un lâche – se réfugie derrière les cordes, en arguant de son mauvais droit par une mimique effrontée, il y est impitoyablement rattrapé et la foule jubile à voir la règle violée au profit d'un châtement mérité. Les catcheurs savent très bien flatter le pouvoir d'indignation du public en lui proposant la limite même du

---

<sup>2</sup> « *A contemptible person* » (Merriam-Webster en ligne, article « heel », consulté le 12 avril 2015).

concept de Justice, cette zone extrême de l'affrontement où il suffit de sortir encore un peu plus de la règle pour ouvrir les portes d'un monde effréné. (*ibid.* : 22-23)

Du point de vue de son déroulement, le combat commenté par Robert Marella et Bobby Heenan a effectivement tout pour susciter l'indignation des spectateurs : non seulement il est faussé par l'intervention successive de l'entraîneur et de Ric Flair, mais ces actes patents de triche passent totalement inaperçus aux yeux de l'arbitre, le garant de la justice, (« *using microphone ring cord wrapped around, the referee being distracted by Paul Bearer, as Undertaker continues to choke up the Hulkster* »), qui semble totalement dépassé par les événements (« *Paul Bearer, grabbing the leg of the Hulkster. oh, the referee's lost control of the match* »).

Si l'analyse de R. Barthes s'applique parfaitement à notre combat, bien qu'elle le précède de plus de trente ans, elle nous permet surtout de mieux comprendre le comportement des deux commentateurs, dont le rôle est, selon nous, de mettre en lumière les valeurs portées par le catch. Nous constatons tout d'abord que la prise de parti des deux commentateurs s'inscrit dans la continuité du combat entre le bien et le mal que Hulk Hogan et The Undertaker offrent au public ; en d'autres termes, nous pouvons considérer les joutes verbales de Robert Marella et Bobby Heenan comme le prolongement du combat, comme sa contrepartie verbale. Il faut préciser que cette démarche n'est pas propre à ces deux commentateurs et qu'elle est ancrée dans la tradition, au même titre que la séparation entre les catcheurs : comme le note l'encyclopédie en ligne Wikipédia,

Though not always the case, in professional wrestling, the color commentator is usually a "heel sympathizer" (or a supporter of the "bad guys") as opposed to the play-by-play announcer, who is more or less the "voice of the fans" as well as supporters of the "good guys" (or babyfaces). Though both are supposed to show neutral stance while announcing, the color commentators (especially when they support heels) are usually more blatant about their stance than the play-by-play announcers. (article « color commentator », consulté le 12 avril 2015).

L'issue du combat constitue un bon exemple de la manière dont les commentateurs contribuent à mettre en relief sa portée symbolique, puisque Robert Marella insiste sur le caractère inique (« *what a miscarriage of justice!* ») et immérité (« *walking down here is the new World Wrestling Federation champion, but not deservedly so* ») de la victoire de The Undertaker, faisant ainsi écho à l'indignation du public face à ce triomphe momentané du Mal sur le Bien.

S'il est vrai, comme l'affirme encore R. Barthes, que le catch constitue « une véritable Comédie Humaine » (*ibid.* : 16) qui a plus en commun avec le théâtre antique qu'avec la boxe, alors nous sommes mieux à même de comprendre le faible intérêt que les deux commentateurs portent à la dimension technique du combat : les gestes accomplis par les deux combattants valent principalement pour leur caractère spectaculaire et pour leur capacité à offrir « le spectacle de la souffrance » (*ibid.* : 18). Ce phénomène est aisément perceptible dans l'échange qui suit, où les propos des commentateurs semblent avoir pour principal objectif de souligner l'incroyable résistance dont The Undertaker fait preuve face aux coups qui s'abattent sur lui et où l'emphase avec laquelle Bobby Heenan exprime son admiration pour son favori semble faire pleinement partie du spectacle :

[260] **Bobby Heenan:** oh, look at that, Monsoon! Paul Bearer can't believe it!

**Robert Marella:** who's not immortal now, Brain?

**Bobby Heenan:** he's still on his feet! the Undertaker is STILL on his feet!

**Robert Marella:** Hulkster continues to unload several roundhouse rights...

**Bobby Heenan:** he's down to one knee! the first time he's been down on one knee...

En définitive, nous considérons que les différences qui séparent l'extrait CATCH du reste du corpus ne sont que le reflet des différences entre les disciplines sportives concernées, ce qui corrobore l'idée selon laquelle la variabilité observée au sein de ce genre de discours découle en partie de la volonté des commentateurs sportifs d'exprimer les valeurs associées au sport commenté.

Puisque, comme nous l'avons noté, notre corpus ne présente pas d'autres exemples frappants de cet aspect de la démarche des commentateurs sportifs, nous proposons de nous pencher sur le cas des sports gaéliques, dont nous avons eu l'occasion de rappeler la dimension historique et politique lors du premier chapitre de notre quatrième partie, et dont nous considérons que les propos des commentateurs de football gaélique et de *hurling* reflètent assez perceptiblement certaines des caractéristiques de ces sports irlandais.

### 1.2.2) L'exemple des sports gaéliques en Irlande

L'un des principes fondamentaux sur lesquels les sports gaéliques reposent, et qui les distinguent de la plupart des autres sports, est leur caractère profondément local. En effet, malgré la popularité du football gaélique, du *hurling* et du *camogie* en Irlande, dont la capacité du stade de Croke Park témoigne clairement (il peut accueillir plus de 82 000

spectateurs), ces sports suivent des règles d'amateurisme strictes : ainsi, leurs pratiquants ne peuvent être rémunérés et ne peuvent jouer que pour une seule équipe durant toute leur carrière, celle du comté dont ils sont originaires. De ce fait, la fidélité des joueurs à leur paroisse (autour de laquelle chaque club est généralement structuré) et à leur comté tend à être plus forte que dans des sports où les transferts sont monnaie courante.

Bien que nous n'ayons pas trouvé d'études consacrées à ce sujet, nous avançons que cet attachement au terroir fait partie intégrante des commentaires sportifs télévisés des sports gaéliques. Il passe tout d'abord par l'origine géographique des commentateurs sportifs : d'après les informations que nous avons recueillies auprès de joueurs de football gaélique irlandais, la grande majorité des commentateurs de sports gaéliques ont un accent rural assez prononcé qui permet d'emblée aux téléspectateurs d'identifier leur comté d'origine ; en cela, ils se distinguent des commentateurs de rugby, dont l'accent est souvent associé aux zones urbaines et à la classe moyenne.

Le cas de Mícháel Ó Muircheartaigh, le plus célèbre des commentateurs de sports gaéliques en Irlande (au point d'y être surnommé « *the voice of GAA* »), nous paraît assez représentatif de cette volonté de mettre en avant le sport dans ce qu'il a de plus local. Outre le fait que le titre de son autobiographie signale clairement l'importance que ses origines géographiques ont à ses yeux (elle s'intitule *From Dún Síon to Croke Park*, en référence au village où il est né, dans le comté de Kerry), Mícháel Ó Muircheartaigh a obtenu son premier emploi de commentateur sportif grâce à sa connaissance personnelle des joueurs, comme il le relate dans un entretien accordé à la chaîne de télévision irlandaise RTÉ :

It was a new game to me. But I knew one person. He was in goal for UCD and his name was Tadhg Hurley. He went to school in Dingle and he had hurling because his father was a bank manager and had spent time in Tipperary or Cork. The moment my minute started, he was saving a fantastic shot. And he cleared it away out, I can still see it, out over the sideline, Cusack Stand side of the field, eighty yards out. But it was deflected out by a member of the opposition. The adjudicators couldn't see that that didn't happen. Who was called to take the line-ball? The only person I knew, Tadhg Hurley. And he took a beautiful line-ball – Christy Ring never took better. He landed it down in front of the Railway goal, there was a dreadful foul on the full-forward, and there was a penalty. And who was called up to take the penalty? Tadhg Hurley. 'Twas the best individual display ever seen in Croke Park. It took him at least a minute to come from the goal up. And while he was coming up I spoke about his brother Bob, who was in Donal's class, and his sister who used to come out to Dún Síon strand during the summer. So eventually he took the penalty. I've seen DJ Carey, I've seen Nicky Rackard, I've seen Christy Ring. None of them could ever equal the display he gave that day... Sin mar a thosaigh sé! (encyclopédie en ligne Wikipédia, article « Mícháel Ó Muircheartaigh », consulté le 12 avril 2015)

Au-delà de son caractère anecdotique, ce témoignage met en évidence l'intérêt que porte le commentateur pour les origines des joueurs, qu'elles soient géographiques ou familiales, et qui caractérise les commentaires sportifs télévisés de sports gaéliques. Cette inclination se retrouve d'ailleurs dans certaines des interventions de Mícháel Ó Muircheartaigh qui, compte tenu de leur caractère humoristique, sont restées célèbres ; c'est notamment le cas de « *Anthony Lynch, the Cork corner-back, would be the last person to let you down – his people are undertakers* », de « *Stephen Byrne with the puckout for Offaly. Stephen, one of 12. All but one are here today, the one that's missing is Mary, she's at home minding the house* », ou encore de « *Seán Óg hAiplín... his father's from Fermanagh, his mother's from Fiji. Neither a hurling stronghold* ».

L'anecdote racontée par Mícháel Ó Muircheartaigh à la chaîne RTÉ, et plus particulièrement l'exclamation « *Sin mar a thosaigh sé!* »<sup>3</sup> qui la conclut, nous offre aussi l'occasion de présenter une autre caractéristique très importante des commentaires sportifs télévisés de sports gaéliques, à savoir leur bilinguisme. Sachant que le conflit qui a longtemps opposé les Irlandais aux Britanniques est à l'origine de la création de la GAA, il n'y a rien de surprenant que les amateurs de football gaélique, de *hurling* et de *camogie* nourrissent un attachement profond à la culture gaélique dans son ensemble et que les commentateurs mettent un point d'honneur à cultiver cette différence<sup>4</sup>. Traditionnellement, les finales nationales des joueurs de moins de dix-huit ans (ce que les Irlandais appellent « *the minor All-Ireland finals* ») sont commentées en gaélique ; bien que ce ne soit pas le cas des phases finales au niveau senior, sans doute pour ne pas exclure les téléspectateurs non irlandophones (les phases éliminatoires du championnat réunissent une partie importante de la population irlandaise devant leurs téléviseurs), il est fréquent que les commentateurs sportifs aient recours à des expressions en gaélique. À nouveau, les propos de Mícháel Ó Muircheartaigh attestent cet attachement à la langue gaélique, leur auteur s'amusant régulièrement à pousser ce bilinguisme à l'extrême, comme dans l'intervention qui suit : « *He's now gone past the centre of the field. Nil fhios agam cad as a thánaig sé. B'fhéidir piobaire sídh slí Gleann Molúra é. He's dodging his way now, trying to get away from the maor* »<sup>5</sup>. Nous constatons d'ailleurs que cet énoncé fait référence à une légende irlandaise, celle d'un flûtiste capable de

<sup>3</sup> En anglais, ces propos signifient « *that's how it all started* ».

<sup>4</sup> Il faut d'ailleurs noter que le rôle de l'association n'est pas uniquement d'assurer le développement des sports gaéliques mais également de promouvoir la langue et la culture irlandaises.

<sup>5</sup> En anglais, ces propos peuvent être traduits ainsi : « *He's now gone past the centre of the field. I don't know where he came from. Maybe he is a fairy piper from Glen Molura. He's dodging his way now, trying to get away from the umpire* ».

charmer les fées ; il souligne donc aussi l’ancrage des commentaires sportifs télévisés de sports gaéliques dans la culture locale.

S’il fallait avancer une ultime preuve de l’influence de l’identité nationale sur les commentaires sportifs de sports gaéliques, en l’absence d’études sur le sujet, nous pourrions évoquer les réactions inquiètes de la population lorsque, en 2014, la GAA a décidé de vendre à Sky Sports une partie des droits de diffusion du football gaélique, du *hurling* et du *camogie*. Steve Smith, le représentant de la chaîne à péage britannique, s’est alors empressé d’assurer aux téléspectateurs que leurs sports nationaux seraient traités avec déférence : « *[w]e understand what Gaelic games mean to the people of Ireland and we’re going to treat it with respect* »<sup>6</sup>.

Aussi différents soient-ils, les exemples du catch et des sports gaéliques montrent comment les valeurs associées à un sport, qu’elles soient symboliques, historiques, sociales ou culturelles, ont une forte influence à la fois sur le choix des commentateurs (ce que révèlent les origines rurales de la grande majorité des commentateurs de sports gaéliques) et sur le traitement de l’événement sportif commenté. Nous aurions également pu, pour nourrir cette réflexion, évoquer des sports comme le golf ou le polo qui, étant traditionnellement associés à des catégories sociales les plus aisées, offriraient sans doute un contraste saisissant avec des sports plus populaires comme le football ou le basket-ball. L’attitude des commentateurs est d’ailleurs si différente d’un sport à l’autre qu’elle fait souvent l’objet de discussions, inspirant par exemple au journaliste américain Bob Herguth la réflexion suivante :

What if golf announcers switched to another sport? Their quiet TV commentaries seem just right for the Waxahachie Open or whatever. But would they last five minutes in football, basketball, hockey or baseball? Or in any pro contest that uses a ball bigger than a large pill? The golf announcers’ polite and erudite vocabulary goes nicely with a contest in which the players and spectators are generally muted on camera. A golf announcer might even have an upper-class British accent. Try that with the Bears or Hawks. Even Tiger Woods does not roar if he occasionally makes a bad shot. A grimace is more like it. (« A kinder, gentler sport », publié dans le *Chicago Sun-Times* le 26 juillet 2000, consulté le 14 avril 2015 sur <<http://www.highbeam.com/doc/1P2-4557484.html>>)

Après avoir montré que les commentaires sportifs télévisés diffèrent également en fonction des valeurs sur lesquelles les sports commentés reposent, nous allons essayer de démontrer qu’il existe un troisième facteur de variation, qui a cette fois trait à l’idée que les chaînes de télévision se font de l’identité des téléspectateurs.

---

<sup>6</sup> GRIFFIN, Sam. « Sky Sports names its star line-up for GAA coverage », publié le 20 mai 2014 dans *The Irish Independent*, consulté le 13 avril 2015 sur <<http://www.independent.ie/entertainment/tv-radio/sky-sports-names-its-star-lineup-for-gaa-coverage-30287136.html>>.

### 1.3) La prise en compte du destinataire

Dans le contexte d'un marché aussi concurrentiel que celui de la télévision, où chaque chaîne cherche à attirer le plus grand nombre de téléspectateurs vers ses programmes, il semble logique que la prise en compte de la cible occupe une place de choix dans la réflexion des acteurs impliqués dans la conception et la retransmission des programmes. Nous avançons à cet égard que les retransmissions sportives n'échappent pas à cette logique et que les caractéristiques des commentaires sportifs télévisés découlent directement de l'idée que se font les chaînes du public qu'elles visent – autrement dit, de ce que F. Desmarais et T. Bruce appellent « *audience conceptions* » (2009 : 140). Ce troisième facteur est intimement lié au précédent, car tout porte à croire que les téléspectateurs se tournent naturellement vers des sports dont ils partagent les valeurs – de telle sorte que déterminer si l'attitude des commentateurs sportifs est dictée par le sport en lui-même ou par le public visé constitue, pour reprendre l'expression de Mark Bright dans FOOT, « *one of those chicken-and-egg things* ».

Plutôt que de nous attarder sur ce point sans grand enjeu pour notre thèse, intéressons-nous à la question plus précise des compétences des téléspectateurs. L'examen du corpus a révélé que l'idée que les commentateurs sportifs se font du degré d'expertise de leur public explique assez largement l'importance accordée à certains aspects du jeu. En particulier, nous avons observé que les commentateurs de rugby accordent plus d'attention aux fautes que les commentateurs de football : non seulement les fautes commises sont presque toujours qualifiées par le biais d'un verbe en *-ing* comme *crossing*, *stamping*, ou encore *turning in*, mais les décisions de l'arbitre font également régulièrement l'objet d'un décryptage, comme dans l'échange suivant, tiré de RUGBY2 :

[261] **Eddie Butler:** [...] Girvan Dempsey rises high, oh, held in the air, that could be yellow... Magnus Lund is the guilty party. Brian Moore is reaching for his law book, it's always a dodgy moment, (*showing replay*) that is a tackle on a player in the air....

**Brian Moore:** oh there's no doubt about that, it's just about the retaliation.

**Eddie Butler:** what retaliation?

**Brian Moore:** well, the referee, that's what he said, I don't want you to do that.

**Eddie Butler:** well he didn't do anything!

La raison que nous avançons pour expliquer cette différence est triple. Tout d'abord, il est généralement admis que les règles du rugby sont complexes (en tout cas, plus que celles du football), ce qui est d'autant plus vrai qu'elles sont en constante évolution. De plus, les fautes

sont souvent commises lors de phases de jeu où même les images les plus précises ne peuvent réellement les mettre en évidence, à l'image des mêlées ; la situation est différente au football où les fautes et les contacts sont en général aisément perceptibles. Enfin, compte tenu du fait que la médiatisation du rugby est assez récente, ayant accompagné progressivement la professionnalisation du sport à partir du milieu des années 1990, il est probable que les commentateurs considèrent que le public auquel ils s'adressent connaît moins bien les règles du jeu que le public du football, par exemple, et qu'ils jugent nécessaire de faire preuve de pédagogie.

Les travaux comparatifs de F. Desmarais et T. Bruce confirment d'ailleurs l'influence sur les commentaires sportifs télévisés de la réflexion menée par les chaînes à propos de l'identité de leur cible. Voici la conclusion que les auteurs tirent, après avoir étudié la manière dont les matchs de rugby opposant la France et la Nouvelle-Zélande ont été commentés dans les deux pays concernés, entre 1994 et 2004 :

Based on analysis of rugby commentary in two countries, we discovered that commentators produce different versions of the same event, framing each match for a nationally situated public and adding local meaning to it. For live commentary to capture and retain these viewers it needs to be entertaining and address public expectations. Thus, if commentators want to be able to connect with and deliver audiences to the television channels for which they work, it is vital that they understand the specific cultural location of those audiences.

Unlike French commentators, who believed their audience was mainly a mass audience with only a superficial knowledge of the game, New Zealand commentators believed that they were mostly addressing people who had – or thought they had – a high level of knowledge about the game. Both audience conceptions had clear implications for how commentators communicated with their viewers. As a result, New Zealand commentary was less descriptive and explicatory but also more serious, analytical, and purely focused on the game than the French commentary, which was more multidimensional, digressing easily onto subjects not related to rugby, and more based on fun and on cheering. (*ibid.* : 140-141)

Ainsi, la manière dont les chaînes se représentent leurs téléspectateurs a une influence réelle et perceptible sur les propos tenus par les commentateurs au cours de la rencontre : les commentateurs néo-zélandais partent du principe que leurs téléspectateurs ont une connaissance très fine du rugby (ce qui n'est pas surprenant, compte tenu de sa place dans l'identité culturelle nationale), alors que leurs homologues français semblent penser que les matchs de l'équipe de France attirent des téléspectateurs qui ne s'intéressent pas vraiment au rugby par ailleurs. Les mêmes conclusions pourraient vraisemblablement être atteintes en étudiant la retransmission d'événements sportifs dans des pays où les sports concernés sont méconnus (nous pensons notamment à la diffusion du Super Bowl en dehors des États-Unis,

ou de disciplines comme le curling à l'occasion des Jeux olympiques d'hiver) : il est probable que les commentateurs s'efforcent là encore de présenter les principales caractéristiques du sport concerné et, en particulier, d'en élucider les règles.

La cible n'est pas la même dans l'extrait CATCH que dans le reste du corpus. Si, comme nous l'avons noté plus haut, le catch est un spectacle, il se distingue néanmoins du théâtre sur un point : ceux qui le mettent en scène essaient désespérément de faire croire au public que ce qui se déroule sur le ring est vrai<sup>7</sup>. Cette volonté est si farouche qu'on lui a donné un nom en anglais, *kayfabe*, dont voici une définition :

In professional wrestling, kayfabe is the portrayal of staged events within the industry as "real" or "true", specifically the portrayal of competition, rivalries, and relationships between participants as being genuine and not of a staged or pre-determined nature. (TWEDDELL, Ross. « 10 Infamous Moments Where Wrestlers Broke Kayfabe », publié le 22 janvier 2015, consulté le 14 avril 2015 sur <<http://www.whatculture.com/wwe/10-infamous-moments-where-wrestlers-broke-kayfabe.php>>)

La principale raison que l'on peut avancer pour expliquer la réticence des organisateurs à admettre ce qui s'apparente pourtant à un secret de polichinelle est l'âge des téléspectateurs : bien que les chiffres récemment publiés montrent que le catch attire toutes les générations<sup>8</sup>, les mineurs constituent près du quart des téléspectateurs et, d'un point de vue économique, la WWE a tout intérêt à leur accorder une place de choix – comme en témoignent les immenses profits générés par les ventes de figurines<sup>9</sup>, de jeux vidéo<sup>10</sup> et autres produits dérivés en tous genres. Dès lors, l'attitude de Robert Marella et Bobby Heenan pendant le combat s'explique selon nous par leur volonté de préserver l'illusion que le catch est une véritable discipline sportive (en d'autres termes, de ne pas rompre le *kayfabe* évoqué plus haut), que ce soit en suspendant leur incrédulité face aux événements pourtant invraisemblables qui se déroulent sur le ring, comme en attestent les nombreuses marques d'étonnement que contient l'extrait, ou en reprenant les codes des commentaires action par action, comme le fait régulièrement

---

<sup>7</sup> Vince McMahon, le propriétaire de la WWE, n'a reconnu officiellement que le catch fait l'objet d'une mise en scène qu'en 1989 ; sa motivation était alors strictement fiscale, puisqu'elle lui a permis d'éviter de payer certains impôts sur les événements sportifs « à la carte » (*pay-per-view events*) que son entreprise propose.

<sup>8</sup> Selon la WWE, 24 % des téléspectateurs ont moins de dix-huit ans, 23 % ont entre dix-huit et trente-quatre ans, 23 % ont entre trente-cinq et quarante-neuf ans et 30 % ont plus de cinquante ans (LICHTER, Nich. « A Closer Look at WWE's Audience and Why You Can Expect More of the Same », publié en ligne le 13 janvier 2013, consulté le 14 avril 2015 sur <<http://www.cagesideseats.com/2013/1/11/3864386/a-closer-look-at-wwe-demographics-and-why-you-can-expect-more-of-the->>). Ces chiffres témoignent d'un vieillissement du public : en 2000, les mineurs représentaient 37 % des téléspectateurs (*ibid.*).

<sup>9</sup> « Since 2010, Mattel, the world #1 toy company, has been WWE's master partner in the toy category. For the third consecutive year, 2013 saw WWE ranked as the #2 Action Figure Brand in the US. » (« Company Overview », consulté le 14 avril 2015 sur <[www.corporate.wwe.com/company/overview](http://www.corporate.wwe.com/company/overview)>)

<sup>10</sup> « WWE video games have sold more than 62 million units since 1999, generating more than \$2.0 billion in revenues » (*ibid.*)

Robert Marella. Nous notons à ce propos que l'influence du statut particulier des deux commentateurs, qui sont des employés de l'entreprise qui organise et diffuse les matchs qu'ils commentent, comme nous l'avons précisé dans la deuxième partie de notre thèse (chapitre 1, section 2), apparaît très nettement : Robert Marella et Bobby Heenan n'ont aucun intérêt à révéler que ce qui se joue sur le ring est une performance athlétique soigneusement mise en scène, puisqu'ils font eux-mêmes partie du spectacle que la WWE vend aux téléspectateurs. En ce sens, une partie de l'analyse de R. Barthes ne s'applique pas à ce que le catch est devenu près de quarante ans plus tard, aux États-Unis : il nous semble inexact d'affirmer que « [l]e public se moque complètement de savoir si le combat est truqué ou non » (1970 [1957] : 13) dans la mesure où, vis-à-vis d'une partie non négligeable des téléspectateurs visés, il est impératif de garantir la crédibilité du combat.

Nous affirmons ainsi que les variations observées au sein des commentaires sportifs télévisés s'expliquent par les contraintes temporelles que les événements sportifs imposent aux commentateurs, par les diverses valeurs que chaque sport véhicule et, enfin, par la manière dont chaque chaîne se représente son public. Ce ne sont évidemment pas les seuls facteurs de variation : on ne saurait par exemple nier l'importance de la personnalité des commentateurs sportifs, car, outre le fait que chacun d'entre eux possède ses tournures et expressions privilégiées (à l'image de l'usage très fréquent que fait Mark Bright des marqueurs de discours *well* et *you know*), nous savons grâce à Bender et Johnson (1994) que ce sont eux qui décident, en collaboration avec la régie, selon quel angle l'événement sportif sera abordé. En définitive, l'intérêt principal de notre typologie réside dans le fait qu'elle nous permet de réaffirmer, en montrant que les commentateurs sportifs s'efforcent de tenir compte des spécificités de chaque sport (que ce soit son rythme, son contexte historique, social ou culturel, ou encore les traits distinctifs du public visé), que les différences observées entre les extraits de notre corpus n'entrent pas en contradiction avec l'hypothèse selon laquelle les commentaires sportifs télévisés constituent un genre spécialisé : nous considérons précisément ces variations comme un signe que les commentateurs ont la volonté de s'adapter à l'événement sportif pour le servir de la manière la plus efficace possible.

Nous venons de rappeler, en abordant la question de la prise en compte du destinataire, que les chaînes de télévision doivent satisfaire à des impératifs commerciaux, qui consistent concrètement à attirer le plus grand nombre de téléspectateurs vers leurs programmes et faire en sorte qu'ils leur soient fidèles de semaine en semaine. Une telle préoccupation peut sembler incompatible avec le rôle didactique des commentateurs sportifs au sens où, en

s'adressant au plus grand nombre pour des raisons économiques, ils prendraient peut-être le risque de ne satisfaire ni les experts, ni les profanes. Notons que l'ambiguïté liée à la cible vaut pour l'ensemble de la profession de journaliste. C'est ce que N. Fairclough met en lumière :

In the case of the media, for instance, is the commercial imperative (especially in television) to constantly entertain (Postman 1987), almost without regard to the nature of the programme, compatible with the tradition of public service broadcasting? If audiences are constructed, and competed for, as consumers, even in news and current affairs programmes, does this not negate the claims of broadcasting to constitute a public sphere (Habermas 1989) in which people, as citizens, are drawn into serious debate on the issues of the day? (1995 : 11)

Les propos de N. Fairclough rappellent également une observation que nous avons formulée à plusieurs reprises au cours de notre thèse, à savoir que les commentaires sportifs télévisés sont aux confins du journalisme et du divertissement. Cette ambiguïté nous paraît d'autant plus importante à soulever que, contrairement à l'immense majorité des journalistes, le rôle des commentateurs sportifs consiste également à assurer la promotion de l'objet sur lequel porte leur discours : comme l'a rappelé le journaliste français Nicolas Docao,

Le commentateur sportif, au-delà de son rôle de narration et d'explication de l'action sportive, a pour rôle de mettre en scène les droits de diffusion possédés par la chaîne, et de les habiller, par la parole, d'ornements les portant aux nues.<sup>11</sup>

C'est la raison pour laquelle il nous paraît indispensable de mesurer son influence sur le contenu des commentaires sportifs télévisés afin de déterminer si elle ne constitue pas un obstacle insurmontable à leur spécialisation.

## **2) Entre journalisme et divertissement : le statut ambigu des commentaires sportifs télévisés**

Notre objectif n'est pas d'établir si les commentaires sportifs télévisés relèvent davantage du journalisme ou du divertissement. Une telle interrogation nous paraît peu pertinente, pour

---

<sup>11</sup> « Roland-Garros. 'Le commentateur fou' sanctionné : l'erreur de France Télévisions », publié en ligne le 11 juin 2013, consulté le 28 avril 2015 sur <<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/884439-roland-garros-le-commentateur-fou-sanctionne-l-erreur-de-france-televisions.html>>.

deux raisons. Tout d’abord, nous venons de faire le constat, en utilisant les travaux de N. Fairclough (1995), que cette tension n’est pas propre au genre qui nous concerne mais qu’elle traverse l’ensemble des médias. De plus, la réponse que nous pourrions y apporter dépend étroitement de la manière dont nous interprétons la notion de divertissement ; or, elle s’avère plus complexe qu’il n’y paraît. La manière dont G. Bender et M.L. Johnson abordent la question du statut du commentateur en fournit une illustration. Ils commencent par admettre qu’il est difficile de nier que les commentateurs sportifs appartiennent à l’industrie du divertissement :

Though to many of its participants it is a business, to the viewing public sports are a diversion from the hard realities of life. And, because sportscasters attempt to make any sporting event they broadcast as pleasant and agreeable an experience as possible, play-by-play announcers would have to be considered, in the broader sense, a part of the entertainment industry. (1994 : 182)

Dans un second temps, ils affirment que la mission des commentateurs est, à proprement parler, plutôt d’informer les téléspectateurs que de les divertir : « *[h]owever, when the specific function of the announcer in the booth is examined, the role seems to be more informer than entertainer* » (*ibid.*). Enfin, les deux auteurs tentent d’apporter une contribution constructive au débat en mettant l’accent sur le fait que la question du statut du commentateur sportif ne peut être résolue tant que la notion sur laquelle elle repose n’est pas clairement définie :

The confusion about the issue comes because some announcers interpret “to entertain” as the third part of *Webster’s* definition – “to amuse”. As one play-by-play announcer put it, “What we’re doing here isn’t brain surgery. It’s got to be entertaining and it should be fun.”[...] But “fun” does not necessarily mean “funny.” How many play-by-play announcers have you heard who are noted for their one-liners? [...] I am not inherently funny. I am not a wit. If my job depended on that facility, I would not have lasted in the business. [...] If an announcer can capture for the audience the various emotions that human competition evokes – “the thrill of victory, the agony of defeat” – doesn’t the announcer have entertainment value? (*ibid.* : 183)

Plutôt que de nous attarder sur cette question quelque peu abstraite, nous jugeons plus utile de nous concentrer sur les conséquences très concrètes que cette ambiguïté peut avoir sur les commentaires sportifs télévisés, à la fois sur le plan de la forme et du contenu.

## 2.1) Entre position haute et position basse : le statut d'expert des commentateurs sportifs

Au moment d'évoquer les facteurs de variation, nous avons souligné le fait que les commentateurs tiennent manifestement compte de l'identité du destinataire (son degré d'expertise probable, ou encore son âge) et qu'ils adaptent leurs propos afin de lui proposer la retransmission la plus pertinente possible. Toutefois, compte tenu des impératifs commerciaux qui pèsent sur les chaînes de télévision et sur l'ensemble des médias, la démarche des commentateurs sportifs vise sans doute également, si ce n'est principalement, à atteindre le plus grand nombre de téléspectateurs possible. G. Bender et M.L. Johnson apportent un premier élément de réponse, lorsqu'ils évoquent la méthode qu'un professeur a recommandée à G. Bender pour créer une relation de proximité avec les téléspectateurs :

A professor once told me the best way to overcome the distance between the microphone and the living room of your audience is to mentally picture a family at home – a father, a mother, a teenage daughter and son – and try to communicate to each one individually. It's a solid idea I used as a boy on a tractor long before I was aware of what I was doing. (*ibid.* : 176)

Puisque, de toute évidence, il est difficile d'imaginer public plus divers que la famille décrite par les auteurs, nous considérons que les propos de G. Bender et M.L. Johnson confirment que les commentaires sportifs télévisés n'échappent pas à la logique commerciale décrite ci-dessus. Nous constatons d'ailleurs qu'ils évoquent cette problématique économique de manière plus explicite, en reconnaissant simplement que les commentateurs sportifs doivent tout aux téléspectateurs :

Regardless of whether you are a network announcer or do play-by-play for a team, your first concern should be your audience. As Detroit Tiger announcer Rick Rizs puts it, "The people who really sign your checks are the fans because, if they don't like you, they can write in thousands and thousands of letters and you can be on the street looking for another job. (*ibid.* : 182)

La question qui se pose à présent, et qui est bien plus importante à nos yeux, est de savoir si cette contradiction constitue un obstacle à la spécialisation des commentaires sportifs télévisés. Pour y répondre, nous revenons sur l'une des caractéristiques formelles qui nous a frappé en examinant le corpus, à savoir l'absence presque totale de terminologie propre au domaine concerné.

En dehors de quelques termes techniques renvoyant généralement à des postes (*scrum-half, full-back, hooker*), à des noms de gestes techniques (*box-kick, shepherding, roundhouse right, clothesline*) ou à des zones du terrain (*twenty-two, blind side*), les commentateurs s'appuient sur un vocabulaire courant ; nous avons également noté qu'ils s'affranchissent régulièrement des règles de la grammaire normative, notamment par leur recours massif aux ellipses, et qu'ils utilisent volontiers un registre familier, y compris les commentateurs principaux comme Jonathan Pearce (« *the Welsh are playing some good stuff when they've got the ball* », « *he's getting flak from all quarters* », « *Danny Gabbidon was sort of a make-weight in the deal originally* »), Gordon Bray (« *Dallaglio calls for it, so does Dawson, and they both stuff it up!* », « *well they ran out of petrol last week against New Zealand, in the last ten minutes, but if they can go for the eighty here* ») ou Eddie Butler (« *O'Gara in support, looking for that old touchline* », « *well I'll give you that one* », « *today he's jumping all over the place* »). Nous avons rappelé précédemment que le temps est révolu où les textes spécialisés étaient envisagés sous un angle strictement terminologique, car les chercheurs ont depuis montré que « les moyens linguistiques mis en œuvre en discours spécialisés ne sont pas fondamentalement différents de ceux mis en œuvre en situation de communication ordinaire » (Gautier 2014 : 4) ; de ce point de vue, le fait que les commentateurs sportifs privilégient la langue de tous les jours ne signifie pas nécessairement que leurs propos ne sont pas spécialisés. Pour autant, il importe de garder à l'esprit que, comme l'affirme P. Lerat, la langue spécialisée se caractérise par sa capacité à fonctionner comme un « vecteur de connaissances spécialisées » (1995 : 20), c'est-à-dire à transmettre des informations claires, précises et sans ambiguïtés au destinataire ; dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que la terminologie propre au domaine en question constitue « par excellence le matériau distinctif du texte spécialisé » (*ibid.* : 62).

Le rapport entre le caractère non spécialisé de la langue employée par les commentateurs sportifs et la question complexe du destinataire apparaît clairement dans l'analyse suivante de P. Charaudeau :

Pour qui parle ou écrit le journaliste ?

Si, dans une première approximation, informer, c'est transmettre un savoir à qui ne le possède pas, on peut dire que l'information est d'autant plus forte que la cible est dans un grand degré d'ignorance du savoir qui lui est transmis. Dès lors, l'information médiatique se trouve devant une contradiction. Si elle choisit de s'adresser à une cible constituée du plus grand nombre de récepteurs possible, elle doit faire ce que l'on appelle une « hypothèse basse » sur le degré de savoir de celle-ci et donc considérer qu'elle est peu éclairée. Mais comme ce qui caractérise le « grand nombre » c'est une hétérogénéité qualitative, c'est-à-dire que s'y trouvent des gens diversement éclairés (du plus au moins, le grand

nombre constituant une moyenne), l'information sera peut-être forte pour certains qui pourront se considérer satisfaits, mais elle sera faible pour les autres. Comment alors atteindre le plus grand nombre ? Car si l'instance médiatique choisissait de fournir une information à forte teneur de savoir, il faudrait qu'elle fasse une hypothèse haute sur le degré de savoir de la cible, laquelle, déjà grandement éclairée, serait quantitativement réduite, et donc le média aurait à résoudre un problème d'ordre économique : vivre en s'adressant à un petit nombre. (2005 : 11-12)

Pour l'auteur, les médias sont confrontés à un choix difficile, que l'on peut présenter comme une question de priorités. Si leur objectif premier est de proposer au public des informations riches et pertinentes, alors il leur faut accepter que le public qu'ils parviendront à atteindre soit restreint. En revanche, s'ils estiment que le plus important est d'avoir un nombre de destinataires aussi élevé que possible, alors ils doivent procéder à un nivellement par le bas (ce que l'auteur appelle « hypothèse basse » ci-dessus), ce qui revient à renoncer à proposer un programme ambitieux.

Appliquée aux commentaires sportifs télévisés, l'hypothèse de P. Charaudeau indique clairement que les choix opérés sur le plan formel correspondent davantage à la seconde option, celle où la logique économique prime la logique didactique, qu'à la première. Pour mieux comprendre le parti pris par les commentateurs, nous proposons de revenir à l'analyse de N. Fairclough (1995) sur l'influence de la marchandisation des médias sur l'attitude des présentateurs.

L'auteur explique que l'une des principales caractéristiques du discours télévisé est la conversationnalisation, phénomène qu'il définit comme « *a communicative style partly based upon properties of conversation* » (*ibid.* : 51) et qui fait écho à l'expression « *public-colloquial* » employée par Geoffrey N. Leech pour qualifier le style du discours publicitaire (1966 : 75, cité dans Fairclough [*ibid.*]). Selon N. Fairclough, les présentateurs ont recours à un registre familier et informel pour créer une relation de proximité avec le destinataire et se présenter comme son égal : « *presenters often project themselves as inhabiting the same common-sense world as their audiences, using a communicative style partly based upon properties of conversation* » (*ibid.* : 51). Or, G. Bender et M.L. Johnson confirment que l'une des principales préoccupations des commentateurs sportifs est précisément de réduire la distance qui les sépare des téléspectateurs : « *[b]ridging the mechanical gap between you and the audience can be a supreme challenge* » (1994 : 175).

Si, comme le suggère N. Fairclough, les propriétés formelles observées dans notre corpus témoignent de la volonté des commentateurs sportifs d'être proches de leur public, nous considérons qu'elles sont aussi un moyen d'éviter ce que P. Charaudeau et D. Maingueneau

appellent une « relation interactionnelle non symétrique » (2002 : 33) dans laquelle les téléspectateurs seraient en position d'apprenants. Une fois de plus, Bender et Johnson (1994) nous permet de prendre la pleine mesure de ce phénomène. Nous considérons le passage suivant, dans lequel les deux auteurs abordent l'un des écueils qui guettent les commentateurs sportifs :

The telltale sign of an announcer crossing the fine line between being a reporter and being an authority is the use of what I call I-isms: "I don't think they should have run on third and ten. They should have passed" or "I think this..." or "I think that..."

A way to avoid sounding like a know-it-all yet give credence to what you're saying is to refer to others who are authorities such as players and coaches. [...]

By referring to the true expert, you validate your statement. You also show the audience you went the extra mile to provide them with important inside information. (*ibid.* : 179)

En substance, G. Bender et M.L. Johnson conseillent aux futurs commentateurs de ne pas exprimer leur point de vue personnel trop fréquemment et de privilégier les avis extérieurs, notamment ceux des entraîneurs et des joueurs. Il ne s'agit pas de citer ses sources par honnêteté intellectuelle, comme cela serait le cas dans un exercice universitaire : l'objectif est de ne pas passer pour un donneur de leçons, pour « Monsieur Je-sais-tout » (« *a know-it-all* »). Si l'argument repose essentiellement sur l'idée que les commentateurs principaux ne sont pas issus du monde sportif professionnel, contrairement à la grande majorité des consultants, et que leur légitimité est par conséquent moindre (nous avons notamment montré que cette même idée sous-tend la répartition des tâches), nous ne pouvons qu'être frappé de constater que, pour un commentateur principal, le fait d'adopter une posture d'expert est assimilé à une forme d'arrogance – comme s'il était malvenu, vis-à-vis des téléspectateurs, de prétendre à une connaissance fine du sport concerné, ou du moins de le montrer. Il faut admettre qu'il est sans doute excessif d'affirmer que G. Bender refuse d'occuper une position haute, car l'idée n'apparaît pas explicitement dans Bender et Johnson (1994) ; toutefois, nous considérons que les propos ci-dessus sont révélateurs du rapport pour le moins ambigu que les commentateurs sportifs entretiennent avec le savoir, rapport que nous tentons à présent de mettre en évidence.

Nous venons d'avancer que les commentateurs sportifs, comme les présentateurs évoqués par N. Fairclough (1995), évitent autant que possible tout rapport de domination avec les téléspectateurs, à la fois en employant le même langage qu'eux et en se détournant de ce qui pourrait passer pour une démarche d'expert. Il importe de préciser que cette volonté n'est pas nouvelle, puisque nous en trouvons la première indication explicite dans les réflexions de

Seymour Joly de Lotbinière, qui a dirigé les reportages en extérieur pour la BBC de 1935 à 1940 (« *director of outside broadcasting* ») et que N. Sellens présente comme « *the architect of the modern style of commentating* » (2005 : 15). Convaincu du potentiel des retransmissions sportives en direct à la radio (en particulier du cricket), et désireux de rendre les interventions des commentateurs plus fluides et pertinentes (les auditeurs se plaignaient régulièrement des interférences entre le commentateur chargé de décrire les actions et celui dont le rôle consistait alors à annoncer les numéros des joueurs), Seymour Joly de Lotbinière a élaboré un code de conduite constitué de quatre règles élémentaires, que N. Sellens résume ainsi :

Build up suspense interest, but only in moderation; When offering instruction, do so casually and not in too schoolmasterly a manner; However badly unsighted, never say, 'I can't see'; Never take sides – be completely impartial » (2005 : 15)

Naturellement, c'est la deuxième recommandation qui nous intéresse ici, car elle apporte la preuve que les commentateurs sportifs ont toujours perçu la position d'autorité comme un danger, tout en reconnaissant par ailleurs la nécessité d'informer les téléspectateurs. À cet égard, le recours des commentateurs sportifs au style informel décrit par N. Fairclough (1995), et dont nous avons vu qu'il caractérise l'ensemble de notre corpus, apparaît plus clairement : comme le suggère le conseil « *do so casually* » ci-dessus, tout porte à croire que le style familier a pour fonction de rendre moins évident le fait que les commentateurs tentent d'instruire les téléspectateurs.

Puisque nous n'oserions pas suggérer que les commentateurs sportifs jugent honteux de vouloir instruire le public, ou que les téléspectateurs prendraient ombrage d'une telle démarche, comment expliquer cette volonté manifeste de masquer la transmission de savoir ? Son origine est peut-être à chercher du côté des conditions dans lesquelles les commentaires sportifs télévisés sont reçus – ou, du moins, de la manière dont les chaînes de télévision se les représentent. C'est ce que laissent entendre les propos de l'un des professeurs de G. Bender :

Dr. Bruce Linton, the former head of the Radio/Television/Journalism Department at Kansas University, once said, "Don't challenge your audience. Hand it to them piecemeal. Don't make them think. They've worked hard all day long and they don't want to have to think through what you have to say." (Bender et Johnson 1994 : 8)

Si nous devons nous garder de considérer l'opinion de cet enseignant comme étant représentative de l'ensemble de la profession, elle présente néanmoins l'avantage de montrer que les commentaires sportifs télévisés n'échappent pas à la contradiction soulevée par P. Charaudeau à propos des médias, qui doivent remplir une mission d'information tout en satisfaisant à des impératifs commerciaux. Tout porte en effet à croire que les choix opérés par les commentateurs sportifs, dont nous avons vu qu'ils nuisent à l'efficacité de la transmission des connaissances, sont motivés par le souhait de ne pas heurter les téléspectateurs, forts de la conviction que les retransmissions sportives ont pour eux un caractère récréatif et qu'ils ne souhaitent pas avoir le sentiment d'être en situation d'apprentissage. Par ailleurs, G. Bender et M.L. Johnson mettent également en évidence le fait que tous les téléspectateurs n'abondent pas les retransmissions sportives avec la même implication : « *keep in mind, for all the viewers who watch every play intently, an equal number have their eyes focused elsewhere and are listening more than watching* » (*ibid.* : 89). Il semblerait donc que les commentateurs fassent à nouveau une « hypothèse basse », cette fois à propos du degré d'attention de leurs destinataires, et qu'ils en déduisent qu'il est plus pertinent de se concentrer sur les aspects les plus élémentaires de la rencontre – notamment sur l'identification des participants.

Certaines des caractéristiques des commentaires sportifs télévisés peuvent être réinterprétées à la lumière de ce qui précède. Nous avons observé que le corpus ne compte presque aucune marque du rapport entre l'énonciateur et le destinataire, dont l'existence n'est pour ainsi dire jamais reconnue explicitement : nous avons ainsi repéré que le pronom personnel *you* est employé soit dans un sens générique, soit en référence au co-énonciateur. Selon nous, le fait que les commentateurs prennent le parti d'ignorer les téléspectateurs de la sorte s'inscrit dans la logique de ce qui précède, au sens où, en leur attribuant un rôle de témoin privilégié plutôt que de destinataire explicite, les commentateurs évitent de donner l'impression qu'ils sont en train de leur donner la leçon : contrairement à une situation scolaire, il ne s'agit pas d'obliger qui que ce soit à apprendre, mais simplement de les laisser retenir de la rencontre ce qu'ils désirent. En accordant cette place invisible aux téléspectateurs, les commentateurs risquent toutefois de finir par les perdre de vue, comme le notent G. Bender et M.L. Johnson :

At times during a game, announcers might address comments and ask questions of their teammates in the booth, using their partners as substitutes for the audience. But, if they carry it too far, they end up simply entertaining each other. As a play-by-play announcer, you must constantly keep in mind who is

on the other side of the microphone and camera and try your best to keep them interested in the game. (*ibid.* : 176)

Selon la même logique, il n'est pas étonnant que le cloisonnement soit si faible entre les dimensions descriptive et didactique des commentaires sportifs télévisés, une information sur un joueur se glissant très fréquemment en pleine description de l'action en cours (le nombre de buts qu'il a marqués pour son pays, le club dans lequel il jouait précédemment). Si la transmission du savoir doit effectivement se faire de la manière la plus subtile possible, alors une telle approche semble constituer une méthode très efficace pour y parvenir.

Nous venons de voir que les commentateurs principaux tendent à refuser toute position d'autorité, à la fois par manque de légitimité et par souci de ne pas donner aux téléspectateurs le sentiment d'être dominés, d'être pris pour des élèves. Si cette volonté les amène à recourir à un style informel destiné à créer une forme de proximité avec le public, il serait erroné de penser que les commentateurs principaux souhaitent donner l'image d'amateurs de sport moyens auxquels tout téléspectateur pourrait aisément se substituer : bien qu'il ne faille pas donner l'impression qu'ils se prennent pour des experts, ils ne doivent jamais rien dire qui puisse remettre en cause cette expertise. Ce paradoxe apparaît clairement dans Bender et Johnson (1994), en particulier lorsqu'est évoqué le risque que constituent les pronostics pour les commentateurs, toute erreur ne pouvant que nuire à leur réputation vis-à-vis du public : « *[a]nnouncers who repeatedly guess at results risk undermining their credibility with the viewers, especially if they are frequently wrong* » (*ibid.* : 87). Par ailleurs, après avoir porté un regard critique sur la notion d'autorité en l'assimilant à « Monsieur Je-Sais-Tout » (*ibid.* : 179), les auteurs expliquent indirectement à quel point elle est précieuse pour le commentateur : « *by reporting a controversy inaccurately or stating an opinion based on erroneous information, announcers lose face as an authority, rendering their opinion invalid in the eyes of the audience* » (*ibid.* : 199). Enfin, ils expriment la même idée à propos des décisions arbitrales litigieuses, en affirmant que le commentateur principal ne devrait les évoquer que s'il est absolument sûr de ce que dit le règlement à ce sujet :

Announcers can only bring calls into question if they know the rules. There is nothing more embarrassing than to say "that should be an automatic 15-yard penalty" only to have your analyst correct you moments later. (*ibid.* : 196)

En définitive, il se dégage l'impression que les commentaires sportifs télévisés n'échappent pas à la tension qui caractérise les médias, selon des auteurs comme N.

Fairclough (1995) ou P. Charaudeau (2005). Jusqu'à présent, nous avons surtout insisté sur les contraintes liées aux événements sportifs commentés ; nous ne saurions cependant négliger l'influence que le canal de transmission peut avoir sur le contenu et la forme des commentaires sportifs télévisés, au sens où la logique économique qui le caractérise semble pousser les commentateurs principaux à donner un caractère presque furtif à la transmission de connaissances – dont nous avons pourtant souligné toute l'importance plus tôt dans cette quatrième partie. C'est la raison pour laquelle nous avançons que la posture des commentateurs principaux constitue un frein à la spécialisation du discours, dans la mesure où elle les conduit à renoncer à certains outils particulièrement efficaces, notamment dans le domaine terminologique.

À présent, nous tentons de montrer que les caractéristiques du canal de transmission engendrent une autre forme de contradiction dans le comportement des commentateurs sportifs, qui semblent osciller entre l'effacement énonciatif et l'affirmation de soi.

## 2.2) Les commentateurs sportifs, entre ombre et lumière

Lorsque les retransmissions sportives se sont généralisées à la télévision, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, et que les commentateurs ont été confrontés à cette question épineuse que N. Sellens résume en termes shakespeariens par « *to speak or not to speak* » (2005 : 9)<sup>12</sup>, un principe fondamental a été établi : « *never speak unless you can add to the picture* » (*ibid.* : 18). Si la fonction principale des commentaires sportifs télévisés est de permettre aux téléspectateurs de suivre un événement sportif aussi bien (sinon mieux) que les spectateurs au stade, la logique voudrait en effet que les commentateurs s'en tiennent au strict nécessaire lorsque la rencontre se suffit à elle-même (par exemple à l'identification des participants), voire qu'ils gardent le silence. C'est ce que soutiennent G. Bender et M.L. Johnson :

In television, the picture tells the story. If a fullback powers 20 yards for the winning touchdown in the final seconds of play after nearly being downed three times and dragging tacklers with him over the goal line, anything the announcer says to describe the moment will be superfluous. The viewers see with their own eyes the incredible effort that is required to accomplish the feat. They hear the explosion of noise as they watch the crowd respond. All the play-by-play announcer can do is make sure the

---

12 G. Bender et M.L. Johnson évoquent également cette difficulté : « *[w]hen to lay out during a television broadcast, letting the picture tell the story, is one of the hardest things for any play-by-play announcer to learn* » (1994 : 146).

audience was aware of the game situation beforehand, help identify the participants during and after the play, and possibly underscore the magnitude of the run afterwards, putting it into perspective (*ibid.* : 141)

Cette forme de réserve est d'autant plus pertinente que, pour une partie non négligeable des téléspectateurs, les commentaires sportifs sont par définition une aberration, comme le rappelle encore N. Sellens :

Even by the very act of opening their mouths, they would offend the minority who feel that sport should be sampled as nature intended. And while snobbery denounces commentators as being a barrier to pure appreciation, envy is there also, bemoaning their free ticket to the best seat in the house. (*ibid.* : 9)

D'une manière générale, il nous paraît donc légitime de considérer qu'il est dans l'intérêt des téléspectateurs que les commentateurs sportifs se mettent en retrait afin de ne pas interférer avec la rencontre. Ce point de vue est d'ailleurs défendu explicitement dans Bender et Johnson (1994) :

When I cover an event, I don't believe the audience cares what Gary Bender thinks. They only want to see that I have done my homework, that I am knowledgeable, that, if I had an opinion, I could substantiate it. The play-by-play announcer is a recorder of events not a molder of public opinion. (*ibid.* : 179)

À nouveau, une distinction s'impose entre les commentateurs principaux et les consultants : en effet, sachant que ces derniers sont recrutés en grande partie pour leur notoriété et pour le pouvoir d'attraction qu'ils exercent sur les téléspectateurs<sup>13</sup>, il est difficile de concevoir comment une telle réserve ne pourrait pas être contraire à l'intérêt de la chaîne qui les emploie. Cette idée apparaît également chez G. Bender et M.L. Johnson (1994), qui réaffirment non seulement que le commentateur principal doit, en quelque sorte, briller par son absence, mais avancent en outre qu'il a pour mission de mettre en valeur son consultant :

In the era of the analyst-as-headliner, the good play-by-play announcer has to be particularly aware of ego. Announcers have to suppress the desire to be center stage, while setting their partners up for all the good lines. Announcers have to be like game officials: the only officials who are remembered are those who are embroiled in controversy; the good ones are conspicuous by their absence. (*ibid.* : 120)

---

<sup>13</sup> D'après G. Bender et M.L. Johnson, « *many analysts act as bait to lure the sportsviewing public to the tube* » (*ibid.* : 108).

Cette posture discrète, qui semble en accord avec la fonction que remplissent les commentaires sportifs télévisés, n'est pas sans rappeler la notion linguistique d'effacement énonciatif, que Robert Vion définit ainsi :

Une stratégie, pas nécessairement consciente, permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation, qu'il « objectivise » son discours en « gommant » non seulement les marques les plus manifestes de sa présence (les embrayeurs) mais également le marquage de toute source énonciative identifiable (2001 : 334)

Nous pourrions procéder à un examen du corpus, afin de vérifier si la stratégie décrite ci-dessus caractérise effectivement la démarche des commentateurs sportifs ; il nous semble pourtant qu'une telle analyse serait vaine. En effet, nous avons noté que les auxiliaires de modalité, les verbes de perception et les verbes de pensée sont nombreux dans les cinq extraits du corpus, ce que nous avons attribué à la volonté des commentateurs sportifs de donner un caractère moins définitif à leurs affirmations ; or, le fait de se distancer de sa propre affirmation par le biais d'un outil de *hedging* revient en quelque sorte à apporter sa signature à l'énoncé. De même, nous avons été frappé par la fréquence des déictiques ; or, dans la mesure où ceux-ci n'ont, par définition, pas de sens en dehors de la situation d'énonciation, nous pouvons considérer qu'ils font écho à ce que R. Vion nomme les « marques les plus manifestes » de la présence de l'énonciateur (*ibid.*), puisqu'ils expriment l'ancrage de l'énonciation dans une situation spécifique.

En réalité, la différence entre les commentateurs principaux et les consultants joue à un autre niveau. Alors que les consultants relatent régulièrement leurs expériences personnelles, tel Mark Bright qui évoque le temps passé auprès de la sélection nord-irlandaise de football et les matchs durant lesquels il lui est arrivé de manquer une occasion, ou Ato Boldon, qui exprime son impatience de voir la course débiter et évoque ses débuts en athlétisme, nous constatons que les commentateurs principaux ont pour principe de ne jamais parler d'eux-mêmes. Le relevé dans le corpus des occurrences du pronom personnel *I*, dont il faut rappeler que G. Bender et M.L. Johnson font le symbole de la dérive qui menace les commentateurs principaux à travers l'expression « *I-isms* » (1994 : 179), permet de s'en rendre compte de façon très claire, notamment dans l'extrait FOOT où Mark Bright l'utilise 70 fois, tandis que Jonathan Pearce n'y a recours qu'à 18 reprises, ou encore dans RUGBY2 où la différence entre Brian Moore et Eddie Butler est tout aussi frappante (78 occurrences pour l'un, 24 pour

l'autre)<sup>14</sup>. Dans les trois autres extraits, les résultats sont moins contrastés, car ils sont plus réduits ; pour autant, la tendance évoquée à l'instant se confirme. Dans 400M, Tom Hammond ne parle jamais à la première personne, contrairement à Ato Boldon (huit occurrences) et Lewis Johnson (quatre occurrences) ; dans RUGBY1, les consultants Chris Handy et Tim Horan l'utilisent plus fréquemment que Gordon Bray (respectivement quatre, deux et une occurrences) ; enfin, nous constatons que Robert Marella, dont nous avons dit qu'il reprend les codes des commentaires action par action, emploie le pronom *I* moins souvent que Bobby Heenan (13 occurrences pour le premier, 23 pour le second).

Ainsi, les commentateurs principaux tendent à rester en retrait, tandis que les consultants font profiter les téléspectateurs de leur expérience et de leurs avis éclairés. De ce point de vue, la posture qu'ils adoptent respectivement semble coïncider avec la mission des commentaires sportifs télévisés, qui est de servir l'événement sportif retransmis. Cependant, nous allons maintenant montrer qu'il arrive que l'attention des téléspectateurs soit attirée vers les commentateurs sportifs et leurs propos plutôt que sur la rencontre, phénomène que nous considérons là encore comme l'un des effets pervers de la logique économique inhérente au canal de transmission télévisuel.

Cette tendance provient selon nous de l'idée généralement admise que le pouvoir d'attraction des commentateurs sportifs n'est pas uniquement lié à leur degré d'expertise, ou à la richesse de leur expérience professionnelle, mais aussi à leur personnalité, à leur charisme. Ces derniers facteurs sont d'ailleurs si importants que certains téléspectateurs admettent volontiers regarder les retransmissions sportives autant pour l'événement en lui-même que pour les individus qui interviennent sur la chaîne concernée, comme le soulignent G. Bender et M.L. Johnson :

Good analysts are not only measured by the knowledge they impart, but also by the manner in which they impart it. Personality is key. A lot of people are enthralled by the likes of Dick Vitale and John Madden, and viewers will turn in to one of their broadcasts regardless of the game's interest. (1994 : 108)

Il est en effet tentant de penser que cette conscience du rôle crucial que joue la contribution personnelle des commentateurs dans la conquête de parts d'audience encourage,

---

<sup>14</sup> Nous écartons les rares cas où il n'y a pas co-référence entre le pronom *I* et l'énonciateur, comme lorsque Mark Bright rapporte les propos de John Toshack (« *he said, for where I want to get, I'll be thick-skinned, I'll make the decisions I'll have to make* »).

de manière plus ou moins consciente, les commentateurs sportifs à attirer l'attention des téléspectateurs vers eux-mêmes plutôt que vers l'événement commenté.

Cette tendance revêt deux formes principales. La première consiste à vouloir marquer la retransmission de son empreinte, de la même manière qu'un auteur cherche à adopter un style reconnaissable pour se démarquer de ses concurrents. Cela se manifeste notamment par le recours à des expressions qui, à force de répétition, finissent par être associées à leur auteur au point de devenir une forme de signature. Notre corpus n'en contient qu'un seul exemple, mais il est particulièrement frappant. En consultant les articles de presse et les notices biographiques à propos de Chris Handy, nous constatons en effet que son nom est, pour beaucoup d'Australiens, associé à l'exclamation « *go you good thing!* ». Dans un article du journal *Sunday Telegraph* portant sur la bataille que menait alors le consultant contre la dépression, l'auteur Mike Bruce utilise cette expression à la fois comme légende du portrait photographique de Chris Handy et dans le corps de l'article, où ce dernier est décrit en ces termes : « *the man behind the jaunty voice who injected such levity into Australian rugby commentary, immortalising the catchcry, 'go you good thing!'* »<sup>15</sup>. Cette signature figure d'ailleurs dans l'extrait RUGBY1, au moment où les Gallois inscrivent le premier essai de la rencontre par l'intermédiaire de Stephen Jones :

[262] **Chris Handy**: not one of the tries of the tournament, THE try of the tournament! a ridiculous kick considering they had Ben Kay, a lock forward... they got dusted, they got dusted for pace, they got dusted for skill, and the support continued to come. you good thing Wales...

La position finale de l'exclamation, ajoutée au fait qu'elle apparaisse après que le consultant a proposé son analyse de l'action, n'est pas sans importance : elle donne en effet l'impression qu'il ne s'agit pas d'une réaction spontanée face à un essai spectaculaire, mais plutôt d'une démarche calculée visant à signer son intervention, de la même manière que l'on appose son nom à la fin d'un texte.

La démarche qui consiste à vouloir être immédiatement identifiable auprès du public par le biais d'une expression ou d'une phrase, à la manière de certains héros de films d'action<sup>16</sup>, peut revêtir un caractère artificiel qui ne trompe pas les téléspectateurs. Il n'est donc pas

<sup>15</sup> « Wallaby legend Chris 'Buddha' Handy in a battle with the black dog » (publié le 16 octobre 2011, consulté le 28 avril 2015 sur <[www.couriermail.com.au/sport/rugby/wallaby-legend-chris-buddha-handy-in-a-battle-with-the-black-dog/story-fn8t7efs-1226167491330](http://www.couriermail.com.au/sport/rugby/wallaby-legend-chris-buddha-handy-in-a-battle-with-the-black-dog/story-fn8t7efs-1226167491330)>).

<sup>16</sup> Nous pensons notamment à « *I'll be back* » et « *yippee-ki-yay, motherfucker* » dans les séries de films *Terminator* et *Die Hard* – tradition notamment moquée dans *Last Action Hero*, film dans lequel un personnage « réel » fait irruption dans un film d'action et fait prendre conscience au personnage principal qu'il répète toujours certaines répliques comme « *big mistake* ».

surprenant que G. Bender et M.L. Johnson encouragent les futurs commentateurs à résister à cette tentation :

A clue that announcers are stretching beyond themselves is when they begin to rely on gimmicks, something out of the ordinary designed to draw attention. A gimmick can be a sound effect, a gesture, or, most commonly, a pet phrase such as "twine time" or "swisheroo for two." [...]  
The difference between a gimmick and a trademark is how the phrase came about. If the statement is not spontaneous, if it requires forethought, chances are it will sound manufactured, concocted, phony. (1994 : 242-243)

Quel que soit le degré de réussite de cette stratégie somme toute anecdotique, et la séduction qu'elle est susceptible d'opérer sur les téléspectateurs, elle va à l'encontre de l'idée que les commentaires sportifs télévisés sont spécialisés, au sens où elle sert les intérêts commerciaux de la chaîne et les ambitions personnelles du commentateur au détriment de la rencontre sportive, violant le principe selon lequel chaque intervention doit apporter quelque chose aux images (« *never speak unless you can add to the picture* »).

Le second volet de la propension des commentateurs sportifs à détourner l'attention des téléspectateurs vers eux-mêmes plutôt que vers l'événement retransmis nous semble à la fois plus fréquent et plus problématique que le premier : il s'agit du recours à l'humour. Notre propos n'est pas de dire que le sport est une question de vie ou de mort et que le rire n'y a pas sa place, pour reprendre les propos attribués au footballeur écossais Bill Shankly<sup>17</sup> : nous avançons simplement que certains traits d'humour n'ont manifestement aucune pertinence vis-à-vis de la rencontre et témoignent d'une tendance, chez certains commentateurs sportifs, à créer une sorte de second spectacle, forts de la conviction que leurs saillies, jeux de mots et plaisanteries en tous genres constituent un attrait majeur pour les téléspectateurs. Il faut bien reconnaître que leur raisonnement est fondé : au-delà du fait que, comme nous l'avons souligné auparavant, de nombreux téléspectateurs reconnaissent volontiers que la personnalité des commentateurs a une influence significative sur leur décision de regarder ou non une retransmission sportive, ces traits d'humour se révèlent souvent être le souvenir le plus marquant que les commentateurs laissent dans les mémoires. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter les portraits que N. Sellens (2005) brosse des grandes figures des commentaires sportifs télévisés britanniques, puisqu'ils sont presque inévitablement accompagnés de quelques phrases cocasses.

---

<sup>17</sup> « *Some people think football is a matter of life and death. I assure you, it's much more serious than that* ».

Pour mettre en évidence le problème que pose l'utilisation de l'humour dans les commentaires sportifs télévisés, nous revenons sur le cas de Mícháel Ó Muirheartaigh, dont nous avons déjà souligné l'utilisation malicieuse de la langue gaélique dans ses commentaires. En parcourant les citations qui ont le plus marqué les téléspectateurs irlandais, nous sommes frappé par leur absence fréquente de lien avec les phases de jeu en cours : au fond, elles n'ont d'intérêt que pour le plaisir qu'elles provoquent. C'est le cas de l'intervention suivante, dans laquelle Mícháel Ó Muirheartaigh détourne le récit biblique de la résurrection de Lazare à des fins comiques, en imaginant les compétences de ce dernier au football gaélique :

Colin Corkery on the 45 lets go with the right boot. It's over the bar. This man shouldn't be playing football. He's made an almost Lazarus-like recovery from a heart condition. Lazarus was a great man but he couldn't kick points like Colin Corkery.

Ce phénomène est également frappant dans le passage qui suit, où le commentateur exploite cette fois le nom de deux adversaires pour amuser les téléspectateurs :

Pat Fox has it on his hurl and is motoring well now... but here comes Joe Rabbitte hot on his tail... I've seen it all now, a Rabbitte chasing a Fox around Croke Park!

Le choix de l'expression imagée « *on his tail* », employée pour indiquer que Joe Rabbitte tente de rattraper son adversaire, est significatif : il témoigne selon nous de la volonté du commentateur de glisser subtilement vers la métaphore animale et, ainsi, de faciliter l'introduction de sa plaisanterie sur les deux joueurs. Tout porte donc à croire, même si nous ne pouvons en avoir la certitude, que le commentateur a perçu le potentiel comique des deux noms avant la rencontre et a réfléchi à la manière dont il pourrait l'exploiter.

Dans ce troisième exemple, la pertinence des propos de Mícháel Ó Muirheartaigh vis-à-vis de la rencontre qu'il commente est toujours aussi faible puisque, sous prétexte qu'il a été en contact personnel avec la famille de l'un des protagonistes, il s'amuse à mêler des remarques d'ordre privé à la description de l'action en cours :

Pat Fox out to the 40 and grabs the sliothar. I bought a dog from his father last week. Fox turns and sprints for goal... the dog ran a great race last Tuesday in Limerick. Fox, to the 21, fires a shot, it goes to the left and wide... and the dog lost as well.

De toute évidence, il ne s'agit pas de l'une de ces situations où la rencontre connaît un temps faible et où le commentateur doit meubler le silence, puisque le joueur se saisit de la balle (c'est la signification du terme *sliothar*) et, après une course de vingt mètres, tente de marquer un but. Au contraire, nous avons affaire à une phase rapide et potentiellement décisive, où l'on s'attendrait logiquement à ce que l'attention du commentateur soit entièrement consacrée à la description de l'action en cours.

En définitive, nous constatons que la recherche du bon mot et de la formule, qui relève d'une démarche qu'il nous semble légitime de qualifier de littéraire, occupe une part importante dans les commentaires sportifs télévisés – et pas uniquement dans le cas de sports comme le golf ou le cricket qui, à cause de leur lenteur intrinsèque, amènent inévitablement les commentateurs à se muer en conteur ou en poète. À nouveau, il importe de souligner que nous ne reprochons aucunement aux commentateurs sportifs de chercher à rendre leurs interventions élégantes ou drôles, et, plus généralement, de vouloir faire passer un bon moment aux téléspectateurs : il faut être de mauvaise foi pour nier qu'il arrive que certains événements sportifs ne soient pas à la hauteur des espérances des téléspectateurs et que les propos des commentateurs rendent alors le temps moins long. Nous souhaitons simplement mettre l'accent sur la contradiction fondamentale qui semble exister entre la recherche d'efficacité propre aux textes spécialisés, dont les propriétés formelles visent à remplir des objectifs précis, et le plaisir littéraire évoqué à l'instant, où la forme devient une fin en soi – même si l'humour peut être un moteur puissant dans la construction de la relation entre l'énonciateur et le destinataire, ce qui explique la fréquence des traits d'humour au début des communications scientifiques (*opening jokes*), en particulier dans la tradition américaine. Nous avançons que cette tension, comme celle qui caractérise le rapport des commentateurs à la connaissance, est directement liée aux propriétés complexes du canal de transmission télévisuel : puisque, pour les médias, « vivre en s'adressant à un petit nombre » (Charaudeau 2005 : 12) n'est pas envisageable, les commentateurs sportifs et leurs collaborateurs sont voués à chercher à la fois à informer et à séduire les téléspectateurs. Il faut d'ailleurs souligner que certains commentateurs sportifs ont manifestement conscience de l'ambiguïté qui caractérise parfois le rapport qu'ils entretiennent à l'événement sportif. Dans Bender et Johnson (1994), il est ainsi précisé que le commentateur, tout en étant aussi objectif et factuel que possible, doit divertir les téléspectateurs – en particulier quand ces derniers sont susceptibles de changer de chaîne :

Hotly contested games that go down to the wire with big play after big play will carry any announcer. But there are times when announcers realize giving the audience the time, down and distance, and score will not hold the audience's interest anymore because the outcome of the event is no longer in doubt. When this happens, announcers have to give the audience something that persuades them to stay with the broadcast – they have to become entertaining. (*ibid.* : 185-186)

La troisième limite à la spécialisation des commentaires sportifs télévisés, que nous présentons maintenant, est la plus importante à nos yeux. Il s'agit de l'idée que la logique économique dans laquelle les commentateurs sportifs télévisés s'inscrivent conduit les commentateurs et leurs collaborateurs à proposer un traitement des événements sportifs qui, à certains égards, est en décalage avec la réalité de la rencontre (ce qui est évidemment contraire à la vocation première des commentaires sportifs télévisés), au point que Jacques Blociszewski (2007) prenne le parti de qualifier les retransmissions sportives<sup>18</sup> de « produit sportif » (*passim*) pour mettre en évidence leur caractère artificiel.

### 2.3) L'élaboration d'un produit sportif

Nous avons établi que la responsabilité première des commentateurs sportifs est, depuis les premières retransmissions sportives à la radio dans les années 1920, de permettre au public de savoir aussi précisément que possible ce qui se passe sur le terrain de sport et dans le stade, afin qu'ils aient le sentiment, au moment d'éteindre le poste, d'avoir vécu la même expérience que les supporters au stade. C'est l'idée qui sous-tend les propos du commentateur de cricket Henry Blofeld, rapportés par N. Sellens :

Henry Blofeld gave possibly the simplest and best summation of the requirements of the job when he said, "The greatest accolade anyone can pay to a commentator is 'You made me feel as though I was there'" (2005 : 13)

L'objectivité est donc une qualité fondamentale pour les commentateurs sportifs, en particulier lors de phases de jeu qui pourraient prêter à controverse (à propos des décisions arbitrales litigieuses, par exemple) ou, plus généralement, lorsque l'événement commenté prend un tour émotionnel. C'est ce que montrent les deux passages suivants, tirés de Bender et Johnson (1994) :

---

<sup>18</sup> Bien que les analyses proposées par J. Blociszewski (2007) portent exclusivement sur les retransmissions de matchs de football à la télévision, nous ne voyons aucune raison de considérer qu'elles ne s'appliquent pas également aux autres sports, *mutatis mutandis*.

[A]nnouncers must report controversial situations without wavering. In the heat of battle during a broadcast, they cannot afford to anticipate what others might think of them. They have to be decisive and, as the old cliché goes, “tell it like it is.” (*ibid.* : 201)

The prime objective of a play-by-play announcer is to accurately report what is happening in an event. This includes capturing the event's emotion. But it is one thing to reflect the excitement on the field and another to get wrapped up in it. (*ibid.* : 177)

Pour autant, nous allons montrer à présent que nous avons deux raisons de penser que les commentaires sportifs télévisés ne reflètent pas exactement la réalité de l'événement sportif, malgré l'importance du principe d'objectivité évoqué à l'instant.

### 2.3.1) « *The Welsh are not reading the script!* » : la notion de *storytelling*

Dans la troisième partie de notre thèse (chapitre 2, section 3), nous avons montré que les commentateurs sportifs tendent à mettre en lumière les intentions des participants, en particulier dans les sports collectifs comme le football et le rugby. Pour expliquer ce phénomène, nous avons rappelé que la dimension cognitive des actions est la seule à laquelle les téléspectateurs ne peuvent accéder directement par le truchement des images. Nous avons également suggéré que le fait de se concentrer sur les émotions des athlètes constitue une manière efficace de satisfaire les téléspectateurs dans la mesure où il est facile pour chacun de s'identifier à ce que ces athlètes ressentent, alors que la dimension technique des actions requiert une connaissance assez fine du sport concerné pour être appréciée. Nous proposons d'aller plus loin dans ce raisonnement et de défendre l'hypothèse que la mise en lumière des drames qui se jouent à chaque instant dans l'esprit des protagonistes a pour effet de rendre plus attractif le produit dont les commentateurs sportifs et leurs collaborateurs doivent assurer la promotion, c'est-à-dire l'événement sportif qui se déroule sous leurs yeux.

L'intérêt économique d'une telle approche apparaît plus clairement à la lumière de la notion que l'on appelle *storytelling* dans le domaine du marketing et qui repose sur l'idée que, pour vendre un produit à un consommateur, il faut lui raconter une histoire. Nous notons d'emblée que cette technique ne concerne pas uniquement les mondes des affaires et de la politique, dans laquelle elle a initialement prospéré – à l'image des experts en communication (*spin doctors*) qui cherchent à influencer l'opinion en fournissant images, arguments et mises en scène aux candidats qu'ils conseillent. En effet, force est de constater qu'elle a envahi les secteurs les plus inattendus de nos sociétés :

[D]epuis le mouvement littéraire postmoderne des années 1960, venu des universités et qui s'est répandu dans une culture plus large, la pensée narrative s'est propagée à d'autres champs : historiens, juristes, physiciens, économistes et psychologues ont redécouvert le pouvoir qu'ont les histoires de constituer une réalité. (Salmon 2007 : 10-11)<sup>19</sup>

De toute évidence, il est excessif de dire que, dans un énoncé comme « *this is Gillespie, blocked and cleared away by Partridge* », une histoire est racontée aux téléspectateurs. Cependant, nous estimons que la place accordée à la cognition dans les commentaires sportifs télévisés témoigne d'une volonté de donner du sens aux actions plutôt que de les rapporter dans leur extériorité pure. Autrement dit, nous avons affaire à ce que l'on peut décrire comme une forme de narrativisation de l'information qui rappelle les principes fondamentaux du *storytelling*.

Bien que le recours à cette stratégie se comprenne aisément, du point de vue économique, il nous semble tout de même indispensable de nous interroger sur ses implications. Par définition, les commentateurs sont incapables d'affirmer avec certitude que les intentions qu'ils lisent dans les actions des joueurs sont exactes. Leur attitude constitue donc un paradoxe : alors qu'ils semblent nourrir une méfiance profonde à l'égard de la spéculation et des pronostics, nous découvrons qu'ils s'y livrent en réalité à longueur de rencontre. Notre propos n'est évidemment pas de remettre en cause la crédibilité des commentateurs sportifs, car tout porte à croire que, s'ils étaient amenés à revoir la partie avec les joueurs concernés, ces derniers leur donneraient raison dans l'immense majorité des cas. Ainsi, dans l'énoncé « *this is Gillespie, blocked and cleared away by Partridge* », que nous venons de mentionner, Jonathan Pearce s'appuie manifestement sur le langage corporel du joueur, qui a le regard tourné vers le ballon, sur la situation critique à laquelle son équipe fait face en cet instant et, enfin, sur le fait que le ballon ne semble pas se diriger vers un partenaire en particulier. Cependant, il est très difficile d'établir que l'intention du joueur était seulement de dégager le ballon au loin et qu'il ne visait pas un partenaire : nous ne pouvons pas écarter la possibilité que le joueur ait simplement manqué sa passe et que, par la force des choses, cette dernière se soit transformée en dégagement<sup>20</sup>.

Cette démarche paradoxale est d'autant plus frappante que les commentateurs sportifs ne s'en tiennent pas là : nous observons en effet qu'ils vont parfois jusqu'à révéler les pensées qui traversent les esprits des joueurs montrés à l'écran – démarche dont on pourrait dire, non

---

<sup>19</sup> SALMON, Christian, 2007. *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte.

<sup>20</sup> Il arrive régulièrement que des buts spectaculaires soient marqués par inadvertance, l'intention du joueur étant en réalité de faire un centre à destination de l'un de ses partenaires.

sans perfidie, qu'elle relève de la télépathie. Les passages qui suivent, tous deux tirés de FOOT, en sont une illustration :

[263] **Jonathan Pearce:** [...] (*showing John Toshack*) a concerned man, John Toshack, and err, he's getting flak from all quarters... from experienced players who have departed international scene, retired, and from fans as well...

[264] **Mark Bright:** well there it goes, and you got people saying, well, he's never been the same since the injury and all that sort of thing, people keep repeating, and then the player hears it himself and starts to wonder, you know, I wonder if I'll ever get back to how I was. but it's good to see him fit and playing.

Dans le premier, Jonathan Pearce profite d'un plan rapproché du sélectionneur gallois pour évoquer ses inquiétudes ; or, l'impassibilité de John Toshack est telle qu'il est étonnant que le commentateur principal parvienne à lire quelque émotion que ce soit sur son visage. Dans le second, Mark Bright analyse la situation de Simon Davies en offrant aux téléspectateurs une véritable plongée dans la conscience du joueur, allant jusqu'à exprimer les doutes qui le rongent au style direct (« *I wonder if I'll ever get back to how I was* »).

À nouveau, l'enjeu n'est pas d'affirmer que ces pensées n'ont pas réellement traversé les esprits des participants au moment où leurs visages sont apparus à l'écran – ce que nous serions bien incapables de démontrer, de toute manière. Notre ambition est simplement de remarquer que la stratégie des commentateurs, qui consiste à rapporter les phases de jeu du point de vue des participants, a une pertinence commerciale indéniable, puisqu'elle leur permet d'avoir un impact sur tous les téléspectateurs, indépendamment de leur degré d'expertise, mais qu'elle a une contrepartie : la description des phases de jeu repose très largement sur leur interprétation des actes et des intentions des participants, au point que l'on peut se demander si cette stratégie ne contrevient pas à leur mission principale, qui est simplement de relater avec objectivité ce qui se passe sous leurs yeux, et à l'idée qu'il faut « dire les choses comme elle sont » (« *tell it like it is* »), pour citer G. Bender et M.L. Johnson (1994 : 201).

Le même regard peut être porté sur la problématisation de l'événement sportif, qui consiste essentiellement à en identifier les principaux enjeux et à les présenter aux téléspectateurs, généralement au moment de la prise d'antenne. Les angles d'attaque sont divers, et vont bien au-delà des enjeux liés au résultat – qui, la plupart du temps, sont évidents (il n'y a guère que dans le cas des rencontres amicales où les conséquences d'une victoire ou d'une défaite peuvent prêter à débat). De manière très générale, nous pouvons dire que les

commentateurs s'attachent à caractériser la relation qu'entretiennent les adversaires du jour. L'accent peut être mis sur leur rapport de force, surtout lorsqu'il est déséquilibré (comme dans les extraits RUGBY1 et FOOT, où les matchs sont de l'ordre du combat entre David et Goliath), sur leur dynamique (dans FOOT, les Gallois sont objectivement supérieurs mais ont enchaîné plusieurs défaites, alors que les joueurs nord-irlandais viennent de remporter une victoire prestigieuse), sur leurs affrontements précédents (nous nous souvenons par exemple du match entre John Isner et Nicolas Mahut au tournoi de Perth, quelques mois seulement après qu'ils ont battu le record du match de tennis le plus long de l'histoire), ou sur leurs styles respectifs (nous pensons aux matchs de rugby entre nations des deux hémisphères, ou aux matchs de tennis entre spécialistes de surfaces différentes). Il arrive également que les commentateurs s'attardent sur le contexte historique d'une rencontre (l'extrait RUGBY2 en fournit une illustration, au même titre que le match entre les États-Unis et l'Iran lors de la Coupe du monde de football 1998), et même sur la vie personnelle des athlètes impliqués (les retrouvailles entre John Terry et Wayne Bridge lors du match entre Chelsea et Manchester City, quelques semaines après la révélation de la liaison du premier avec la compagne de l'époque du second, en constituent un autre exemple). Il semblerait ainsi, comme nous l'avions pressenti en constatant que G. Bender et M.L. Johnson parlent de « *story line* » (*ibid.* : 100), que les commentateurs sportifs glissent parfois vers ce qui s'apparente à une mise en récit, à une narrativisation de la rencontre.

Il est important de bien comprendre ce qu'un tel glissement implique pour notre étude. La problématisation relève d'une démarche scientifique, qui consiste en substance à attirer l'attention des téléspectateurs vers les éléments de la rencontre que les commentateurs estiment susceptibles d'en déterminer l'issue et, ce faisant, d'accroître leur connaissance du sport en question. D'une certaine manière, nous pouvons dire qu'il s'agit là encore d'une forme de spéculation, au sens où, compte tenu du caractère hautement imprévisible du sport, les commentateurs ne peuvent être certains que les clés de la rencontre seront effectivement celles qu'ils ont annoncées au commencement de la retransmission ; ils doivent donc accueillir la rencontre telle qu'elle se déroule, avec objectivité et rigueur, et éventuellement admettre que les véritables enjeux ont été différents et que leurs hypothèses ne se sont pas vérifiées. Lorsque la problématisation de l'événement est utilisée comme une manière de rendre l'événement plus attrayant, en revanche, comme si les commentateurs sportifs craignaient que son intérêt intrinsèque ne se suffise à lui-même et qu'il fallait de ce fait le présenter comme un récit cohérent, la tentation est probablement grande de substituer l'histoire aux faits et de parler de ce qu'on espérait voir plutôt que de ce qu'on voit

réellement, de telle sorte que l'essence de la rencontre sportive finit par précéder son existence – ce qui va indéniablement à l'encontre de l'idée que nous nous faisons de la mission des commentateurs sportifs. Nous notons d'ailleurs que la préparation des données statistiques, telle qu'elle est présentée dans Bender et Johnson (1994), laisse à penser que certains commentateurs sportifs ont conscience de cet écueil :

Prior to the game, the analyst and the announcer review the graphics and tape segments in the booth so they know what is available to the producer. Though they have been outlined in the production meeting, no one knows for sure when or if any of the graphics or tape pieces will be used. You have ideas on how you would like to use them, but you can't force them into the broadcast. You have to take what the game gives you. (*ibid.* : 91)

En définitive, nous constatons à nouveau que la logique économique rend la posture des commentateurs sportifs particulièrement complexe, en ce qu'elle les conduit à présenter les rencontres sportives non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles sont susceptibles de plaire au plus grand nombre. Leur regard, loin de permettre aux téléspectateurs de vivre la rencontre comme s'ils étaient au stade, devient de ce fait un prisme déformant qui éloigne au contraire les téléspectateurs de la réalité en substituant la fiction à l'information – ce qui n'est pas sans rappeler les propos de Christian Salmon, pour qui « les histoires sont devenues si convaincantes que des critiques craignent qu'elles ne deviennent un substitut dangereux aux faits et aux arguments rationnels » (2007 : 11).

Bien que les pratiques liées à la réalisation des retransmissions sportives ne soient pas l'une des préoccupations majeures de notre thèse, elles soulèvent des questions comparables à celles que nous venons d'évoquer. Ainsi, l'évocation des producteurs dans Bender et Johnson (1994) fait directement écho à ce que nous venons d'écrire au sujet des commentateurs sportifs : « [*t*]he best producers have the mechanics of the broadcast down cold so they are free to develop a storyline, using the talents of the broadcast crew as their brushes » (*ibid.* : 122). Nous retrouvons cette vision dans les analyses de J. Blociszewski (2007) sur les retransmissions sportives, si ce n'est que l'auteur porte un regard très critique sur les réalisateurs, à qui il reproche de proposer une interprétation de ce qui se passe sur le terrain plutôt qu'un reflet, une reproduction. À ses yeux, l'origine économique de leur démarche ne fait aucun doute : par exemple, il explique le recours très fréquent des réalisateurs au plan serré par le fait qu'il a la faculté de rendre palpables les émotions des athlètes et d'accroître le côté spectaculaire des actions, même s'il « fait régresser le jeu vers la primauté de l'individuel et donne alors une vision trompeuse du football » (*ibid.* : 42). De même, l'auteur déplore le

décalage profond qui existe entre la réalité du sport, qui consiste en une alternance de périodes relativement insignifiantes et de moments de grande intensité, et l'image que les chaînes en donnent :

Pour une chaîne, risquer le moindre soupçon de bâillement chez le téléspectateur est insupportable. Afin de l'éviter, elle recourt à tous les moyens possibles, quitte à bouleverser la vision du match. Les réalisateurs remplissent les espaces pour montrer tout ce qu'ils savent faire et leur panoplie de moyens techniques. Leurs choix façonnent le déroulement mais aussi la philosophie du match télévisé. (*ibid.* : 46-47).

Face à une telle distorsion de la réalité, le sens de l'expression « produit sportif » apparaît plus clairement. Sans aller, comme J. Blociszewski, jusqu'à condamner les choix qu'opèrent les réalisateurs, nous convenons que les impératifs commerciaux les amènent à traiter les événements sportifs avec une certaine ambiguïté. François-Charles Bideaux, le réalisateur français qui s'était vu confier la réalisation de la finale de la Coupe du monde de football 2010, en est une bonne illustration : alors qu'il défendait une approche documentaire du sport en 1997, affirmant que l'essentiel est « de retransmettre la partie sans créer d'obstacle à la perception que vont en avoir les téléspectateurs »<sup>21</sup>, il déclarait au contraire en 2010 que « le match réel n'existe pas »<sup>22</sup>. Au-delà de ce qu'elle nous dit du réalisateur en question, cette ambivalence rappelle clairement celle que nous avons repérée chez les commentateurs sportifs, qui apparaissent tiraillés entre la volonté de s'en tenir aux faits et celle de romancer quelque peu l'événement, conformément aux principes du *storytelling*. Il s'agit manifestement d'un phénomène extrêmement répandu, ce qui ne fait que renforcer notre conviction qu'il découle des enjeux contradictoires auxquels les différents acteurs de toute retransmission sportive télévisée sont soumis.

### 2.3.2) « *Well, just a fantastic entertaining game, you know* » : l'embellissement de la réalité

Puisque, de toute évidence, les commentateurs et les réalisateurs ont pour mission de rendre les événements sportifs plus attrayants, il n'est pas surprenant que Seymour Joly de Lotbinière, dans les recommandations qu'il a adressées aux commentateurs, ait insisté sur la

---

<sup>21</sup> Entretien accordé à Bernard Poiseuil, *Vidéobroadcast*, août-septembre 1997, cité par J. Blociszewski (2007 : 47).

<sup>22</sup> Entretien accordé à l'émission *Afterfoot* sur RMC (janvier 2010).

nécessité d'accentuer le suspense de la rencontre sportive. Nous avons d'ailleurs observé que les extraits contiennent des propriétés formelles qui sont fréquemment associées à la rhétorique du suspense en littérature. Les questions posées par les commentateurs en constituent sans doute l'exemple le plus probant, puisque, comme nous l'avons dans la deuxième partie (chapitre 3, section 2), un grand nombre d'entre elles sont purement rhétoriques et semblent avoir pour seul objectif de tenir les téléspectateurs en haleine en soulignant le caractère imprévisible de l'issue du match. Des questions comme « *could it change the course of the game?* » ou « *and which way is this one gonna turn out?* », toutes deux posées par Jonathan Pearce dans l'extrait FOOT, nous font penser ce que Raphaël Baroni explique à propos du suspense en littérature :

Une question typique que pourrait se poser le lecteur d'un récit structuré par le *suspense* serait par exemple : « Quelle sera l'issue du conflit ? » ou « Qui va gagner ? » ou « Le héros va-t-il y arriver ? » ou encore « Le requin va-t-il le manger ? » (2007 : en ligne)

C'est également le cas des mentions du temps restant, dont nous avons noté l'augmentation très nette de la fréquence à mesure que la fin de la rencontre approche : il semblerait en effet que leur fonction soit, plus que d'informer les téléspectateurs (qui peuvent accéder directement à cette information grâce au chronomètre incrusté à l'écran), d'étirer le temps au point d'en faire un élément du spectacle à part entière.

L'exploitation du suspense lié à l'incertitude du dénouement relève d'une démarche consciente de la part des commentateurs sportifs, comme l'attestent les conseils prodigués dans Bender et Johnson (1994). Nous constatons ainsi que, pour les deux auteurs, le but de tout commentateur est de faire en sorte que les téléspectateurs soient rivés à leurs sièges : « *[t]he announcer's goal should be to create such a sense of anticipation that viewers or listeners will believe they might miss something if they turn away* » (*ibid.* : 187).

Que l'intention des commentateurs sportifs soit de rendre l'événement plus passionnant pour les téléspectateurs, et participe par conséquent d'une stratégie économique, n'est évidemment pas un problème en soi : elle n'est en rien incompatible avec l'idée d'être fidèle aux faits, de décrire la rencontre telle qu'elle est, dès lors qu'il s'agit seulement de souligner ce que la rencontre a d'enthousiasmant et d'incertain, d'explicitier le suspense qu'elle contient. En revanche, la démarche des commentateurs pourrait être considérée comme contradictoire si leur désir de promouvoir la rencontre retransmise les poussait à mentir aux téléspectateurs en faisant passer la rencontre pour autre chose que ce qu'elle est réellement ; or, nous allons

montrer maintenant que c'est ce qui caractérise d'une certaine manière l'attitude des commentateurs, en particulier lorsqu'ils sont confrontés à un événement sportif dont l'intérêt n'est pas à la hauteur de leurs attentes.

La définition que propose N. Sellens des commentaires sportifs télévisés fait clairement état de cette pratique : « *a voice over accompaniment to describe, explain, analyse and predict the event as well as to contribute an occasional dramatic embellishment which the game itself may lack* » (2005 : 10). L'embellissement des matchs qui ne présentent pas un grand intérêt confirme selon nous l'importance de l'influence des impératifs commerciaux sur les commentaires sportifs télévisés, puisqu'il donne l'impression que la responsabilité première des commentateurs est retenir les téléspectateurs et qu'ils peuvent ainsi se permettre de faire quelques entorses à la déontologie journalistique pour, d'une certaine façon, leur faire oublier le réel.

D'un point de vue rhétorique, l'embellissement passe typiquement par l'emploi des adjectifs appréciatifs et du superlatif qui, comme le notent Jean-Michel Adam et Marc Bonhomme, sont omniprésents dans le discours publicitaire (2012 : *passim*). Il n'est donc pas surprenant que notre corpus contienne un grand nombre de jugements appréciatifs à forte connotation laudative. Pour n'en prendre que quelques exemples, nous constatons ainsi, en parcourant le début de l'extrait RUGBY1, que le premier ballon touché par l'ouvreur Stephen Jones est qualifié de « *good clearance* », que Martin Thompson est décrit comme un « *massive England hooker* », qu'un placage effectué par Mark Jones s'apparente à un « *huge hit* », ou encore que l'échauffement de Jonny Wilkinson est « *quite incredible* ». À ces adjectifs, il faut ajouter l'emploi d'exclamations qui témoignent de l'émotion des commentateurs, à l'image de « *oh, heartbreak!* », « *God almighty* », « *how extraordinary* » et « *you good thing Wales* », pour ne citer que celles formulées par Chris Handy.

La prosodie, qui constitue également un vecteur puissant d'émotion et d'enthousiasme, offre un bon exemple de la duplicité de la mission des commentateurs sportifs ; elle mérite donc qu'on s'y attarde, d'autant plus que nous ne l'avons qu'effleurée au cours de notre thèse. D'une manière générale, les commentaires sportifs télévisés se caractérisent par une certaine iconicité prosodique : comme l'expliquent Catherine Mathon et Georges Boulakia,

Le locuteur cherche par son discours descriptif à « coller » le plus possible à l'action qui se déroule sous ses yeux de manière à ce que son auditoire se représente au mieux la scène décrite et partage son émotion. Il faut que l'auditoire ait l'impression d'assister au match comme s'il était dans une tribune du stade. Par ces sortes de métaphores vocales (comme la chute brutale de la courbe mélodique correspondant à la chute non moins brutale du ballon en dehors des buts), le locuteur ne

cherche qu'à faire partager au plus près le spectacle auquel il assiste, et à le rendre plus présent et plus vivant pour le téléspectateur. (2009 : 299)

Telle qu'elle est décrite ci-dessus, la prosodie s'inscrit clairement dans la volonté des commentateurs de représenter aussi fidèlement que possible les actions qui se déroulent sous leurs yeux ; de ce fait, elle constitue un outil très précieux pour le commentateur, en ce qu'elle lui permet par exemple d'indiquer, de la manière la plus économique qui soit, si une action est importante ou non : il suffit d'avoir suivi une retransmission sportive de manière inattentive pour savoir que les commentateurs sportifs ont la capacité d'alerter les téléspectateurs de l'imminence d'une action décisive par leur mélodie montante et la hausse du volume de leur voix.

Parallèlement à cette prosodie mimétique, dont la fonction semble essentiellement informationnelle, les commentateurs sportifs font également preuve d'une grande expressivité : comme les conventions de transcription que nous avons utilisées pour transcrire le corpus nous permettent de le voir rapidement, le ton animé et l'emphase sont omniprésents dans le corpus. C. Mathon et G. Boulakia confirment cette seconde propriété, puisqu'ils affirment que les traits distinctifs des commentaires sportifs télévisés « rappellent ceux que nous pourrions observer dans des réalisations expressives de type colère ou joie, c'est-à-dire dans des formes d'émotions actives » (*ibid.* : 301).

Il s'agit à présent de déterminer si l'usage que les commentateurs sportifs font des outils rhétoriques que nous venons de décrire les amène à proposer une représentation déformée de la rencontre commentée, comme nous l'avons affirmé à propos du *storytelling*. Nous constatons à cet égard que leur expressivité est souvent présentée comme étant problématique, essentiellement parce qu'elle perd de son efficacité lorsqu'elle est utilisée de manière excessive : comme l'explique N. Sellens, « *the more a commentator hypes the mundane, the less impact will be made by moments of genuine drama* » (2005 : 10). Or, G. Bender et M.L. Johnson notent que les commentateurs sportifs les plus inexpérimentés tendent à forcer sur leur voix pour communiquer leur enthousiasme aux téléspectateurs :

A lot of young announcers get into the same rut. They force their voice to show excitement or to be resonant or to do something that is not natural, taking it out of its normal groove. You can still communicate excitement and vitality without pushing your voice beyond its normal range. It simply requires learning voice projection and how to use proper enunciation in which stressing various words and syllables communicates emotion with no strain on the voice. (1994 : 191)

Cette tendance, qui s'apparente à un excès de zèle, concerne le lexique au même titre que la prosodie car, comme le souligne encore N. Sellens, l'emploi de termes trop forts risque aussi de discréditer les commentateurs auprès du public :

Good commentary, then, is about maintaining perspective, a point made by the former BBC Head of Sport, Jonathan Martin, who every year took pains to remind his team that the Titanic was a "tragedy" and the Ethiopian drought a "disaster". (*ibid.* : 10)

Enfin, nous avons, grâce à Bender et Johnson (1994), un aperçu plus concret des difficultés que la tension entre information et divertissement pose aux commentateurs sportifs. Dans le passage ci-dessous, nous apprenons que G. Bender n'a pas toujours pu éviter l'écueil que nous venons de décrire, sans doute par souci de rendre la retransmission aussi plaisante que possible pour les téléspectateurs, alors que son devoir de journaliste lui imposait plutôt d'envisager les actions avec précision et rigueur :

Pat and I came into the game not expecting it to be a high-scoring contest. When the bombs started falling we were caught off guard, becoming almost like little kids – "Wow! Look at this! This is unbelievable!" – building the game into something it wasn't, possibly trying to make up for the fiasco beginning. The truth was it was a poorly played game with incredible breakdowns in defense which we should have brought to the attention of the viewers. (*ibid.* : 185)

Comme nous l'avions pressenti, la logique économique, qui impose aux commentateurs de maximiser le maintien des téléspectateurs sur leur chaîne, les conduit à opérer un nouveau glissement significatif dans leur manière d'aborder l'événement. Il est une chose de mettre en évidence le suspense et l'intérêt qui caractérisent une rencontre sportive, il en est une autre d'embellir la réalité en faisant preuve d'un enthousiasme démesuré – nous percevons là une différence sensible qui est comparable à celle qui sépare les exhausteurs de goût, qui augmentent la perception des aliments, des arômes artificiels, qui en modifient la saveur. Bien que J. Blociszewski (2007) l'emploie dans un contexte différent, l'expression « produit sportif » constitue selon nous la manière la plus claire de caractériser la dérive à laquelle les enjeux contradictoires propres au discours télévisé exposent les commentateurs sportifs. Elle laisse tout d'abord entendre que la représentation que les commentateurs proposent des événements qui se déroulent sous leurs yeux est une fabrication, une reconstruction – ce qui nous conforte naturellement dans l'idée que le terme « description » ne désigne pas de manière adéquate leur activité. D'autre part, elle fait écho au statut particulier des commentateurs sportifs qui, tout en étant journalistes, doivent également se faire vendeurs –

activités antinomiques, du moins en apparence, et qui appellent un équilibre pour le moins subtil. Pour mettre en lumière ce tiraillement, nous nous référons une dernière fois à Bender et Johnson (1994) : nous observons en effet que les auteurs tiennent, en l'espace de trois pages, des propos sur le rapport entre le commentateur et l'événement commenté qui paraissent pour le moins antinomiques. Dans un premier temps, ils affirment que le caractère distrayant de la retransmission sportive doit provenir de l'événement en lui-même, et suggèrent que la mission du commentateur n'est rien d'autre qu'un accompagnement des téléspectateurs :

The point is, the event is the entertainment. Play-by-play announcers are secondary to the event and can only augment the experience for the viewer or listener. They can't force a game into the direction it's not going. They have to take what the game gives them. (*ibid.* : 184)

Pourtant, il est ensuite expliqué qu'il incombe aux commentateurs sportifs de divertir les téléspectateurs lorsque le dénouement de la rencontre ne fait plus aucun doute, en se substituant d'une certaine manière au spectacle original : « *announcers have to give the audience something that persuades them to stay with the broadcast – they have to become entertaining* » (*ibid.* : 185-186). Si nous ne pouvons pas évidemment considérer ce point de vue comme étant représentatif de l'ensemble de la communauté professionnelle à laquelle appartenait G. Bender, il nous semble cependant qu'il illustre remarquablement les contradictions que nous avons perçues dans notre corpus et dont il reste encore à mesurer l'impact sur le jugement de spécialistes des commentaires sportifs télévisés.

# Conclusion

L'objectif de cette quatrième partie était de déterminer s'il est légitime d'affirmer que les commentaires sportifs télévisés sont spécialisés, une question bien plus complexe que sa formulation ne le suggère. Après être revenu sur la notion de spécialisation, nous avons décidé de nous concentrer sur deux points importants, à savoir le degré de préparation des commentaires sportifs télévisés et la place qu'y occupe la transmission de connaissances. Parmi les observations importantes que l'analyse du corpus nous a permis de faire, nous avons découvert que les commentateurs sportifs se livrent à une préparation minutieuse, et que le temps qu'ils passent à l'antenne n'est en réalité que la partie émergée de l'iceberg. Nous aurions donc tort de nous fier à la spontanéité apparente des commentaires sportifs télévisés, dans la mesure où elle cache une réflexion profonde sur les objectifs que les commentateurs cherchent à remplir, sur les écueils qu'ils doivent éviter, ou encore sur les choix linguistiques qu'ils doivent opérer lorsque la situation l'exige. Nous avons également observé que la transmission des connaissances est au cœur des commentaires sportifs télévisés, même si – une fois encore – les apparences semblent indiquer le contraire. Cette transmission de connaissances va bien au-delà de sa forme la plus évidente, à savoir la communication de données factuelles sur les participants : nous avons en effet tenté de montrer que la démarche des commentateurs sportifs consiste moins à accroître quantitativement les connaissances des téléspectateurs, à travers des anecdotes ou des statistiques, qu'à leur offrir des outils d'analyse, comme si l'objectif des commentaires sportifs télévisés était de donner aux téléspectateurs les moyens intellectuels de mieux apprécier ce qui se joue sous leurs yeux en leur donnant à voir comment analyser avec rigueur un événement sportif.

Après avoir fait le constat que les commentaires sportifs télévisés semblent remplir les deux critères que nous avons retenus, nous avons souhaité vérifier s'il existe des raisons valables de douter de la véracité de leur spécialisation. Pour ce faire, nous nous sommes penché sur une question que nous avons soulevée à plusieurs étapes de notre thèse, celle de la compatibilité entre spécialisation et hétérogénéité du discours : nous avons montré à cet égard que les nombreuses différences qui séparent les extraits de notre corpus peuvent être réduites à trois critères fondamentaux (les contraintes temporelles, les valeurs associées au sport commenté et les caractéristiques du public visé), et peuvent au contraire être perçues comme le signe que les commentateurs s'attachent à combiner ces éléments de la meilleure manière

possible, faisant ainsi preuve d'une grande capacité d'adaptation. En d'autres termes, nous estimons que les besoins du destinataire varient, de même que les conditions de production, mais que l'objectif des commentateurs, qui est de satisfaire aux besoins des téléspectateurs, est toujours le même.

Pour autant, il faut souligner que les commentaires sportifs télévisés sont traversés par un certain nombre de contradictions, que nous avons attribuées à leur appartenance au discours médiatique, dont l'une des caractéristiques principales est d'être aux confins de l'information et du divertissement : en effet, les commentateurs sportifs apparaissent tiraillés entre leurs responsabilités vis-à-vis des téléspectateurs, à qui ils doivent proposer un regard précis et objectif sur l'événement sportif concerné, et leurs responsabilités vis-à-vis de leur employeur, qui attend d'eux qu'ils fassent en sorte que le nombre de téléspectateurs soit toujours plus grand, quitte à enjoliver quelque peu la réalité. Si ces contradictions ne remettent pas en cause les observations que nous avons faites à propos de la démarche des commentateurs sportifs, dont nous n'avons cessé de souligner la cohérence, elles nous amènent toutefois à nous demander si, au fond, il est possible de considérer un genre comme spécialisé lorsque le discours auquel il appartient, et qui le définit dans une large mesure, repose sur une tension aussi marquée. Cette question est d'une grande importance, au sens où y répondre négativement revient d'une certaine façon à exclure la possibilité qu'un genre de discours télévisé soit spécialisé – à moins que nous ne considérions que c'est précisément l'effort fourni par les commentateurs pour atteindre les objectifs qu'ils doivent atteindre, en dépit de ces tensions, qui fait la spécialisation du genre, auquel cas il paraît légitime de conclure cette quatrième partie en affirmant que le caractère spécialisé des commentaires sportifs télévisés est indéniable, pour peu que les critères que nous avons retenus soient pertinents.

# Conclusion générale

Caractériser un texte selon les principes de l'analyse du discours, tels que D. Maingueneau les a définis, implique d'envisager de multiples paramètres : ses propriétés internes, d'une part, et le contexte dans lequel il s'inscrit, d'autre part. Cette tâche se révèle particulièrement difficile à accomplir dans le cas des commentaires sportifs télévisés, qui, derrière leur légèreté et leur spontanéité apparente, se révèlent d'une grande complexité. Pour mener à bien ce projet, nous avons pris le parti de les traiter comme un genre de discours spécialisé, de telle sorte que le sujet de notre thèse pose en réalité plusieurs questions. Il s'agissait, en premier lieu, de vérifier si les commentaires sportifs télévisés constituent bien un genre de discours, ce qui revient à affirmer qu'ils présentent des affinités formelles fortes d'une retransmission sportive à l'autre. L'examen de notre corpus a révélé que des différences profondes apparaissent en fonction du sport commenté, et nous avons suggéré que ces différences auraient pu être encore plus frappantes si nous avions retenu des sports comme les courses hippiques ou le cricket, qui constituent des cas extrêmes par leur rythme et leur rapport au temps. En fin de compte, les traits communs à l'ensemble des commentaires sportifs télévisés sont d'ordre extralinguistique : il s'agit essentiellement des conditions de production, du canal de transmission et de la nature de l'objet commenté. Pour autant, nous avons établi que les commentaires sportifs télévisés sont régis par des règles strictes : en dépit de leur caractère spontané, il semble qu'un lien réel existe entre leur organisation textuelle et la situation de communication. Nous estimons par conséquent que les commentaires sportifs télévisés peuvent être considérés comme un genre de discours, c'est-à-dire comme « [un dispositif] de communication, de nature à la fois sociale et linguistique » (Maingueneau 2012 : §17).

Dans un second temps, nous étions amené à nous interroger sur la spécialisation des commentaires sportifs télévisés, ce qui impliquait au préalable de nous arrêter sur cette notion, compte tenu de l'absence de consensus autour de sa définition. Nous avons prôné une approche holistique de la notion de spécialité, dans laquelle les propriétés formelles du texte envisagé ne constituent pas le critère principal, mais s'intègrent à une réflexion plus globale sur la démarche de l'énonciateur. La définition que nous avons proposée d'adopter pour notre thèse fait la part belle à trois notions, qu'il s'agissait de mettre en rapport : les objectifs que l'énonciateur souhaite atteindre, les contraintes qui pèsent sur lui et les moyens linguistiques

et extralinguistiques dont il dispose. Nous avons alors montré que les commentaires sportifs télévisés s'inscrivent dans une logique économique où tout repose sur les parts d'audience : comme l'ont écrit G. Bender et M.L. Johnson, rapportant les propos de Rick Rizzs, « *[t]he people who really sign your checks are the fans* » (1994 : 182). Dans cette perspective, l'objectif des commentateurs sportifs est de contribuer, autant que possible, à ce que les téléspectateurs prennent du plaisir devant la retransmission sportive et à ce qu'ils reviennent chaque fois plus nombreux. Pour y parvenir, les commentateurs doivent s'accommoder de deux formes de contraintes. Tout d'abord, ils doivent s'exprimer en direct ; c'est l'une des principales caractéristiques des commentaires sportifs télévisés. La seconde contrainte est liée à la nature de l'objet commenté : le sport est imprévisible (nous avons souligné à ce propos que l'incertitude est l'un des fondements du principe même de jeu) et impose aux commentateurs un rythme dont l'amplitude et la variabilité sont remarquables. S'agissant des moyens dont les commentateurs sportifs disposent pour remplir leur mission, nous en distinguons trois. Il y a les moyens humains, d'abord : les commentaires sportifs télévisés sont généralement le fruit de la collaboration d'une équipe, à la première ligne de laquelle on retrouve plusieurs commentateurs, aux parcours complémentaires. S'il est vrai que les commentaires sportifs sont produits en direct, il importe de souligner que les commentateurs disposent de moyens importants pour se préparer : dans Bender et Johnson (1994), la description minutieuse de la préparation à laquelle se livrait G. Bender nous a permis d'établir que les commentateurs sportifs disposent à la fois de temps et de moyens logistiques importants pour aborder la rencontre dans les meilleures conditions possible. Enfin, les commentateurs sportifs bénéficient d'un moyen extrêmement précieux, lié à la nature multimodale du canal de transmission télévisuel : ils peuvent constamment s'appuyer sur les images diffusées à l'écran, dont nous avons noté que le contenu peut être largement préétabli, en accord avec la régie – que ce soit en termes de choix de cadrage ou d'incrustations de données statistiques.

En examinant le corpus, constitué de cinq événements sportifs retranscrits par nos soins, nous avons été frappé par trois phénomènes. Tout d'abord, il apparaît que les commentateurs sportifs ont une conscience profonde des besoins des téléspectateurs. Lorsque les propriétés du sport commenté le requièrent, ils permettent au public de suivre plus facilement la rencontre en identifiant les participants et en les localisant sur le terrain. Cette élucidation sous-tend largement les choix énonciatifs repérés dans le corpus : grâce à l'hypothèse de la réélaboration de P. Cotte, qui vise à révéler les strates par lesquelles le sens d'un énoncé se construit, nous avons ainsi montré que les commentateurs passent régulièrement sous silence

l'argument-objet, soit parce qu'il est aisément reconstituable (c'est notamment le cas lorsqu'il renvoie au ballon), soit parce que le sujet lui a fait subir une transformation qui l'a privé de sa saillance (une perte de balle ou un placage, par exemple) ; nous avons aussi avancé que cette occultation leur permet de mettre le sujet-agent en relief par un jeu syntaxique subtil qui, d'un point de vue hiérarchique, le place au-dessus de la relation prédicative dans laquelle il est pris. Nous avons également observé que les commentateurs offrent rarement une vision d'ensemble des phases de jeu, préférant se concentrer sur les intentions qui sous-tendent les actions des joueurs. Cette démarche témoigne à nouveau d'une volonté de répondre aux besoins des téléspectateurs, dans la mesure où le versant cognitif des procès présente pour eux une saillance plus forte que leur versant sensible, dont les images offrent une appréhension immédiate ; en d'autres termes, les commentateurs sportifs donnent à voir le processus cognitif que le geste vient clore, ce dernier correspondant au moment où le procès « tombe dans le monde ». Enfin, nous avons fait le constat que la dimension psychologique des événements sportifs commentés est souvent mise en lumière et avons émis l'hypothèse que les commentateurs insistent sur cette facette parce qu'elle est celle qui se rapproche le plus de l'expérience quotidienne des téléspectateurs et qu'elle leur permet aisément de s'identifier aux joueurs. Outre cet accompagnement, les commentateurs sportifs accordent une grande importance à la transmission de connaissances, forts de la conviction que plus les téléspectateurs en savent à propos d'un sport et de ceux qui le pratiquent, plus ils sont susceptibles de l'apprécier. Cette transmission de connaissances est de deux ordres : il s'agit à la fois de communiquer des informations brutes aux téléspectateurs, selon une démarche que l'on peut qualifier d'encyclopédique, et d'affiner leur compréhension du sport et de ses principes – leur « compétence ludique », pour reprendre l'expression de C. Duflo (1997 : 131-132). Les commentateurs ne se contentent donc pas de rapporter les faits de jeu qui se déroulent sous leurs yeux, contrairement à l'idée que l'on se fait souvent de la description dans les commentaires sportifs télévisés – idée que l'on retrouve dans les manuels de grammaire anglaise, dont les auteurs profitent pour illustrer l'une des propriétés principales du présent simple en anglais, à savoir la coïncidence temporelle entre le procès exprimé et l'instant d'énonciation. Cette synthèse ne doit cependant pas occulter le fait que la dimension didactique des commentaires sportifs télévisés varie sensiblement selon le sport concerné, comme nous l'avons illustré en analysant les commentaires de catch, l'objectif des commentateurs étant manifestement de mettre en relief le côté spectaculaire et extraordinaire de l'affrontement, d'une part, et d'offrir une contrepartie linguistique à l'allégorie de la lutte entre le Bien et le Mal que le catch exprime, d'autre part.

Nous avons également été saisi par la fidélité des commentaires sportifs télévisés à l'objet auquel ils se rapportent. Leur contenu fait souvent écho aux valeurs véhiculées par le sport commenté, comme nous l'avons montré à travers les exemples du catch et des sports gaéliques. Nous avons suggéré que le milieu socio-culturel auquel le sport est associé a également une influence sur les propos des commentateurs, mais n'avons pas pu le démontrer à partir de notre corpus, en raison de la relative homogénéité des extraits sélectionnés ; nous avons alors avancé que cette influence apparaîtrait clairement si nous nous penchions sur des sports considérés comme élitistes – une hypothèse que de futurs travaux pourront confirmer ou réfuter. Le regard presque scientifique que les commentateurs portent souvent sur les événements sportifs s'inscrit selon nous dans cette logique de fidélité à l'objet commenté, aussi surprenant que cela puisse paraître. Pour le démontrer, il faut rappeler que C. Duflo présente le jeu comme « le lieu privilégié de l'exercice de l'ingéniosité, où l'esprit, libéré de la contrainte du besoin, travaille librement et pour le seul plaisir » (1997 : 7). Cette analyse fait écho à ce que nous avons écrit à propos des règles constitutives des sports, dont la fonction n'est pas tant de limiter les possibilités d'action des joueurs que de libérer leur créativité : comme le note encore C. Duflo, faisant référence à un exemple de Ludwig Wittgenstein, « la hauteur à laquelle la balle doit passer au-dessus du filet n'est pas fixée » (ibid. : 59). Or, cette vertu ne concerne pas que ceux qui pratiquent les sports : ils sont également un laboratoire pour l'esprit de ceux qui les regardent, en raison du fait qu'ils répondent à un besoin humain fondamental, celui de mettre son intelligence à l'épreuve en tenant de démêler le fortuit de l'intentionnel, ou de prédire l'issue d'événements imprévisibles par nature. À la lumière de ce qui précède, il n'est pas surprenant que les téléspectateurs soient si prompts à porter un jugement tranché sur les analyses des commentateurs : tout se passe comme s'ils prenaient autant de plaisir à se mesurer aux commentateurs qu'à regarder l'événement sportif en lui-même.

La faculté des commentateurs sportifs à se montrer aussi fidèles aux sports qu'ils sont amenés à commenter laisse à penser qu'ils se sont préalablement livrés à une réflexion sur leurs destinataires – ce que confirme l'expression « *audience conception* », employée par F. Desmarais et T. Bruce pour montrer que la démarche des commentateurs sportifs est étroitement liée à l'idée qu'ils se font des connaissances du public ainsi que de ses attentes (2009 : 140). Nous voyons dans cette attention apportée aux besoins des téléspectateurs un démenti de l'idée que les commentaires sportifs télévisés sont improvisés, malgré leur production spontanée ; il s'agit là d'un point essentiel de notre thèse, tant les notions d'improvisation et de spécialisation semblent contradictoires.

Un troisième phénomène a retenu notre attention : la capacité des commentateurs sportifs à s'appuyer sur les images diffusées à l'écran pour s'affranchir des contraintes temporelles qui pèsent sur eux, en particulier lorsque la rencontre leur impose un rythme effréné. Nos analyses montrent à quel point les commentaires sportifs télévisés constituent un véritable modèle d'« *economy grammar* », pour reprendre l'expression de M.A.K. Halliday (1967 : passim). Les prépositions en constituent l'exemple le plus probant : à travers *towards* ou *away*, les commentateurs parviennent à exprimer les intentions des joueurs avec autant de clarté que s'ils avaient eu recours à des verbes comme *aim* ou *clear* dans des structures souvent bien moins concises. Cette stratégie de condensation, qui caractérise les phases où les contraintes temporelles sont à leur paroxysme, est sans doute le meilleur exemple de la volonté des commentateurs sportifs d'exploiter au mieux les moyens dont ils disposent pour atteindre leurs objectifs. Pour illustrer ce phénomène, nous pourrions également invoquer l'utilisation de la phraséologie par les commentateurs de hockey sur glace ou de courses hippiques, que K. Kuiper a mise en évidence et qui leur permet d'atteindre une aisance d'expression exceptionnelle, ou encore les tableaux de positionnement qu'ils conçoivent pour accéder en un clin d'œil aux informations concernant les athlètes. Or, il est important de rappeler que l'efficacité constitue à nos yeux un critère déterminant pour fonder un jugement de spécialisé, en accord avec la définition que nous avons retenue.

Nous avons souligné que les commentateurs sportifs réduisent à l'essentiel la structure de surface de leurs interventions, au risque d'enfreindre régulièrement le canon grammatical. Une telle démarche poserait de nombreuses difficultés de compréhension, comme nous l'avons montré en isolant les propos des commentateurs ; toutefois, les images permettent aux téléspectateurs de reconstruire les éléments éliminés et de combler les éventuels déficits informationnels. La multimodalité explique également l'omniprésence de la préconstruction : comme le révèle la prédominance du défini, les procès exprimés sont souvent présentés comme étant déjà connus, bien qu'ils n'aient pas fait l'objet d'une première mention. Enfin, la multimodalité nous permet de justifier la propension des commentateurs à recourir aux déictiques comme *here* et *there* : étant des signes vides, ils ne pourraient être interprétés sans les images, qui réunissent d'une certaine manière les commentateurs et les téléspectateurs dans la même situation d'énonciation. Il est fort probable que l'affinité entre la multimodalité et la préconstruction aurait pu être mise en lumière en comparant les propriétés de notre corpus de commentaires sportifs télévisés avec celles d'un corpus de commentaires sportifs radiophoniques ; bien que nous ayons pris le parti de ne pas nous livrer à un tel exercice, nous

sommes convaincu de sa pertinence et y voyons l'une des pistes les plus prometteuses à explorer lors de recherches futures.

À la lumière de ce qui précède, il n'est pas étonnant que nous soyons parvenu à la conclusion que les extraits de notre corpus ne constituent pas des textes au sens que donne la linguistique systémique fonctionnelle au terme, c'est-à-dire comme une unité sémantique : non seulement le contenu des propos des commentateurs sportifs est dicté en grande partie par le comportement imprévisible des joueurs sur le terrain, de telle sorte qu'il est difficile de lier les phrases entre elles, mais une partie importante du sens exprimé par les commentaires sportifs télévisés est véhiculé par les images. Ainsi, l'importance capitale de la prise en compte des images dans notre thèse est incontestable : loin de ne constituer qu'un simple appui pour les commentateurs, il apparaît qu'elles font partie intégrante des commentaires sportifs télévisés. Bien que nous ne prétendions pas à l'exhaustivité, ce constat légitime à nos yeux l'approche que nous avons suivie dans notre thèse, tant il paraît vain d'entreprendre la caractérisation d'un tel événement communicatif multimodal en ne tenant compte que de leur versant linguistique. C'est là toute la force de l'analyse du discours, qui a pour principe de toujours rapporter les textes étudiés à leur contexte, « aux lieux sociaux qui les rendent possibles et qu'ils rendent possibles » (Maingueneau 2009 : 18-19) : bien que l'analyse linguistique s'avère souvent très fructueuse, elle ne peut offrir qu'une vision partielle des textes étudiés.

Au-delà de ce que notre thèse révèle à propos des retransmissions sportives et du discours télévisé, l'un de ses principaux intérêts réside dans le fait qu'elle nous amène à questionner la notion de spécialisation et les critères sur lesquels le jugement de spécialisé se fonde. Si nous avons fait de la terminologie un facteur déterminant, alors nous aurions rapidement conclu à la non-spécialisation des commentaires sportifs télévisés : bien qu'il existe une terminologie propre au domaine sportif, comme notre corpus permet d'en avoir un aperçu fugace, force est d'admettre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un dictionnaire à portée de main pour suivre une retransmission sportive (et encore moins un dictionnaire de termes techniques). Compte tenu de l'impératif mercantile auquel les commentateurs sportifs sont soumis, nous aurions vraisemblablement rendu un jugement similaire si nous avions considéré que la finalité des textes spécialisés est la transmission de connaissances – ce qui correspond à « [l]a conception dominante », comme le souligne M. Petit (2010 : §13). Selon la même logique, l'idée que les commentaires sportifs télévisés constituent un genre de discours spécialisé est difficile à concilier avec leur familiarité – mot que nous employons à la fois en référence au registre

employé par les commentateurs sportifs et comme synonyme de « bien connu », puisque le spécialisé tend à être assimilé à ce qui est étranger à l'expérience commune, comme le souligne M. Petit (*ibid.* : §12). Enfin, il ne faut pas sous-estimer l'influence de la légèreté du sujet traité, que nous avons déjà tenue pour partiellement responsable de la rareté des travaux de recherche sur les commentaires sportifs. Nous avons observé que les commentateurs n'hésitent pas à faire preuve d'humour, voire de mauvaise foi ; cela contraste avec l'idée que l'on peut se faire des discours spécialisés qui, pour certains auteurs, « est dans une large mesure affaire de contenus » (Lerat 1995 : 17, cité par M. Petit [*ibid.*]).

En d'autres termes, l'un des principaux intérêts de notre thèse réside dans le fait qu'elle permet de questionner la notion de spécialité parce que le genre sur lequel elle porte s'éloigne de ce que la recherche envisage spontanément comme spécialisé ; elle s'inscrit de ce fait dans la continuité des travaux de J.-L. Trouillon sur l'anglais de l'histoire (2009), dans lesquels l'auteur a montré que la plupart des définitions de la spécialisation des textes excluent le domaine des lettres et sciences humaines. De tels cas limites renforcent notre conviction qu'il n'est pas opportun de juger de la spécialisation d'un texte à partir de critères formels, parce que cela revient à perdre de vue le fait que ses propriétés linguistiques ne sont que la manifestation sensible de la réflexion de l'énonciateur et que les choix opérés ne peuvent être pleinement compris qu'en étant envisagés dans un cadre plus large. En ce sens, nous rejoignons le point de vue de M. Petit, lorsqu'il met en garde contre une définition du spécialisé qui ne vaudrait que pour les textes qui présentent des signes caractéristiques :

On peut poser le principe que les caractères apparents ne sont pas ce qui fonde les propriétés de discours de statut spécialisé d'un discours mais constituent seulement des manifestations de ces propriétés. Ceci permet d'expliquer qu'un discours puisse avoir des propriétés de discours de statut spécialisé *même si ses caractères apparents n'incluent pas certains éléments spontanément associés au spécialisé, voire parfois tenus pour des caractéristiques essentielles du spécialisé* (terminologie ; notations symboliques ; etc.). L'absence d'éléments de cet ordre dans un discours donné tient simplement, nous semble-t-il, à ce que la nature particulière de ses propriétés de discours de statut spécialisé ne requiert pas de recourir à ces formes de réalisation, ce qui n'empêche pas que l'on puisse identifier d'autres caractères apparents, appropriés à la manifestation de ces propriétés particulières. (2010 : §6, notre italique)

Selon la définition que nous avons adoptée, un texte peut être qualifié de spécialisé à partir du moment où il témoigne d'une volonté, chez ceux qui le produisent, d'exploiter au mieux les moyens linguistiques et matériels disponibles pour atteindre un ou plusieurs objectifs précis tout en surmontant les éventuelles contraintes auxquelles ils sont soumis. Nous ne prétendons pas que cette définition soit aussi satisfaisante que celles sur lesquelles

les chercheurs s'appuient généralement. Comme ces dernières, notre approche soulève la question des limites du domaine spécialisé car, en faisant la part belle à la démarche de l'énonciateur, elle risque notamment d'élargir le domaine à un point où la non-spécialisation deviendrait l'exception plutôt que la règle. Nous considérons que la seule manière de résoudre ce problème est de renoncer à une vision binaire de la notion, condamnée à rassembler indistinctement des textes qui, en réalité, ont peu en commun, et de l'appréhender comme un gradient dont la spécialisation et la non-spécialisation ne seraient que les extrémités.

En définitive, il nous semble légitime d'affirmer que les commentaires sportifs télévisés en anglais constituent un genre de discours spécialisé. Nous continuons à penser, comme nous en avons émis régulièrement l'hypothèse, que les disparités observées entre les extraits de notre corpus témoignent de la faculté des commentateurs sportifs à s'adapter aux caractéristiques des sports qu'ils commentent, au rythme qu'ils leur imposent et au public visé. Nous sommes d'ailleurs en droit de penser que, compte tenu de la qualité des images que les chaînes de télévision sont désormais en mesure de proposer aux téléspectateurs et des nombreuses données statistiques que les réalisateurs peuvent incruste à l'écran au fil de la rencontre, la profession de commentateur sportif serait sérieusement remise en cause si seulement leurs interventions n'étaient pas adaptées aux besoins du public ; il semble pourtant que ce ne soit pas le cas. Une étude diachronique des commentaires sportifs télévisés permettrait sans doute de mettre en évidence leur évolution en fonction des progrès techniques, comme par exemple l'apparition du ralenti en 1966 ; nous avons choisi de ne pas envisager cette question dans notre thèse, mais sommes convaincu qu'elle mériterait d'être traitée à l'avenir, même si la constitution du corpus risque d'être particulièrement difficile.

Pour autant, il serait excessif de considérer que les commentaires sportifs télévisés en anglais sont aussi spécialisés que les « discours *manifestement spécialisés* » dont parle M. Petit (2010 : §12), à l'image des articles scientifiques si souvent pris en exemple. Parce que les besoins des téléspectateurs ne coïncident pas toujours avec les attentes des chaînes de télévision, les commentateurs sportifs sont souvent amenés à adopter des conduites quelque peu contradictoires. Ils doivent apporter aux téléspectateurs des informations nouvelles au sujet de l'événement sportif commenté, sans pour autant donner l'impression de leur donner la leçon ; ils doivent porter un regard éclairé sur le jeu pour satisfaire les connaisseurs, tout en se mettant à la portée des téléspectateurs les moins experts ; enfin, ils doivent faire preuve de la rigueur que l'on est en droit d'attendre de journalistes, tout en assurant la promotion des rencontres sportives dont leurs employeurs ont acquis les droits de diffusion, quitte à

« doper » ces rencontres lorsque les athlètes peinent à offrir un spectacle satisfaisant. C'est un constat de cet ordre qui amène J. Blociszewski, avec l'acrimonie qui caractérise son regard sur le sport télévisé, à dire du commentateur sportif qu'il est « un animateur, un homme de spectacle et de promotion, voire un bateleur » (2007 : 89-90). Nous préférons retenir le bonheur que les commentaires sportifs télévisés peuvent procurer en ancrant à jamais dans la mémoire des téléspectateurs les exploits de leurs athlètes favoris, comme le fit Kenneth Wolstenholme lors de la Coupe du monde 1966 quand, au moment du sacre de l'Angleterre, il prononça ces mots restés célèbres et qui semblent également valoir pour notre thèse : « *some people are on the pitch, they think it's all over – it is now* ».

# Références bibliographiques

Les ouvrages cités dans notre thèse sont classés en trois catégories. Dans la première, figurent les références linguistiques générales qui servent de support à nos analyses. La seconde catégorie concerne les ouvrages consacrés aux commentaires sportifs télévisés, qu'il s'agisse de travaux universitaires (section 1) ou de livres à destination du grand public (section 2). Enfin, la troisième catégorie rassemble les références ayant en commun de traiter du sport ou des jeux.

Les articles et les livres qui ne correspondent à aucune de ces catégories ont été référencés en note de bas de page.

## 1) Références linguistiques générales

ADAM, Jean-Michel et BONHOMME, Marc, 2012. *L'argumentation publicitaire : Rhétorique de l'éloge et de la persuasion*. Paris : Armand Colin. Collection ICOM.

BANKS, David, 2004. « Anglophone systemicists and French enunciativists: shall the twain never meet? », *Language Sciences*, volume 26, n°4 (391-410).

-----, 2005. *Introduction à la linguistique systémique fonctionnelle de l'anglais*. Paris : L'Harmattan.

BARONI, Raphaël, 2004. « Tension narrative, curiosité et suspense : les deux niveaux de la séquence narrative ». Communication présentée à la conférence « La narratologie aujourd'hui », Paris (6 janvier 2004). Consulté le 4 mai 2015 sur <[www.vox-poetica.org/t/lna/baronilna.html](http://www.vox-poetica.org/t/lna/baronilna.html)>.

BÉGUELIN, Marie-José, 2000. *De la phrase aux énoncés : grammaire scolaire et descriptions linguistiques*. Bruxelles : De Boeck-Duculot. Collection Savoirs en Pratique.

BENVENISTE, Émile, 2008a [1966]. *Problèmes de linguistique générale*. I. Paris : Gallimard. Collection Tel. Nouvelle édition.

- , 2008b [1974]. *Problèmes de linguistique générale*. II. Paris : Gallimard. Collection Tel. Nouvelle édition.
- BOISSEAU, Maryvonne, 2007. « Présentation », *Palimpsestes*, volume 20 (11-19).
- BOUSCAREN, Janine, 1991. *Linguistique anglaise. Initiation à une grammaire de l'énonciation*. Paris-Gap : Ophrys.
- et CHUQUET, Jean, 1987. *Grammaire et textes anglais : guide pour l'analyse linguistique*. Paris-Gap : Ophrys.
- CAFFAREL-CAYRON, Alice, 2006. *A Systemic Functional Grammar of French: From Grammar to Discourse*. Londres : Continuum.
- CELLARD, Jacques, 2000. *Les racines latines du vocabulaire français*. Bruxelles : Éditions Duculot. Collection Entre guillemets.
- CHARAUDEAU, Patrick, 2005. *Les médias et l'information : L'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck Supérieur. Collection Médias recherches.
- CHUQUET, Hélène et PAILLARD, Michel, 1987. *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais-français*. Paris-Gap : Ophrys.
- CHUQUET, Jean (dir.), 2004. *Verbes de parole, pensée, perception : Études syntaxiques et sémantiques*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- CHURCH, Kenneth W. ; GALE, William A. ; HANKS, Patrick ; HINDLE, Donald et MOON, Rosamund, 1994. « Lexical substitutability », in ATKINS, Sue et ZAMPOLLI, Antonio (dir.). *Computational Approaches to the Lexicon*. Oxford : Oxford University Press (153-177). Consulté le 14 novembre 2013 sur <[www.2denizyuret.com/ ref/church/published\\_1994\\_atkins.pdf](http://www.2denizyuret.com/ref/church/published_1994_atkins.pdf)>.
- CORMINBŒUF, Gilles et BENETTI, Laurence, 2004. « Les nominalisations des prédicats d'action », *Cahiers de linguistique française*, volume 26 (413-435).
- COTTE, Pierre, 1982. « TO, opérateur de dévirtualisation en anglais », *Modèles linguistiques*, volume 4, n°2 (135-149).
- , 1993a. « Ordre des mots. Ces mouvements qui font signe. Motivation et syntaxe », *Faits de langue*, volume 1 (129-136).
- , 1993b. « La linguistique anglaise entre la tradition descriptiviste et les théories contemporaines », in COTTE, P. *et al.* (5-32).

- , 1997. *Grammaire Linguistique*. Paris : Didier Érudition. Collection CNED-Didier concours.
- , 1998. « Have n'est pas un verbe d'action : l'hypothèse de la réélaboration », in ROUSSEAU, André (dir.). *La Transitivité*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion (416-439). Collection UL3.
- , 1999. « Réélaboration et structure : l'héritage dans la langue et en linguistique », *ASp*, numéros 23-26 (7-27).
- , 2000a. « Les propositions relatives et l'énonciation », *Cycnos*, volume 17 n° spécial (47-57). Consulté le 20 mars 2015 sur <<http://revel.unice.fr/cycnos/?id=1697>>.
- , 2000b. « À propos de *ing* et de *be* », *Cycnos*, volume 17 n° spécial (159-172). Consulté le 25 mars 2015 sur <<http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=1711>>.
- , 2004. « Introduction », *Études anglaises*, volume 57 n°2 (131-132). Consulté le 28 octobre 2014 sur <[www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2004-2-page-131.htm](http://www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2004-2-page-131.htm)>.
- , 2005. « Remémoration et réélaboration dans la langue ». Communication présentée à la journée ALAES sur *have*, Paris (22 janvier 2005).
- ; JOLY, André ; O'KELLY, Dairine ; GILBERT, Éric ; DELMAS, Claude M.C. ; GIRARD, Geneviève et GUÉRON, Jacqueline, 1993. *Les théories de la grammaire anglaise en France*. Paris : Hachette. Collection Hachette Supérieur.
- CULIOLI, Antoine, 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 1. Paris-Gap : Ophrys. Collection L'Homme dans la langue.
- , 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 2. Paris-Gap : Ophrys. Collection L'Homme dans la langue.
- , 2002. *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*. Paris : Klincksiek.
- DELMAS, Claude et GIRARD, Geneviève, 1993. « Grammaire métaopérationnelle et théorie des phases », in COTTE, P. *et al.* (97-124).
- DELOFFRE, Frédéric, 1967. *La phrase française*. Paris : SEDES.

- DUDLEY-EVANS, Tony, 1994. « Academic text: The importance of the use and comprehension of hedges », *ASp*, numéros 5-6. Consulté le 3 octobre 2014 sur <<http://asp.revues.org/4054>>.
- FAIRCLOUGH, Norman, 1995. *Media Discourse*. Londres : Edward Arnold.
- , 2003. *Analysing Discourse. Textual analysis for social research*. Londres : Routledge.
- FUCHS, Catherine, 2007. « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? », in BRES, Jacques *et al.* (dir.). *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle*. Limoges : Lambert-Lucas (37-53). Version manuscrite consultée le 10 mai 2015 sur <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00340657>>.
- GAUTIER, Laurent, 2014. « Des langues de spécialité à la communication spécialisée : un nouveau paradigme de recherche à l'intersection entre sciences du langage, info-com et sciences cognitives ? », *Études Interdisciplinaires en Sciences Humaines*, volume 1 (225-245). Consulté le 10 mai 2015 sur <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00937862>>.
- GENGEL, Kirsten, 2008. « Head Deletion and Ellipsis », in PITAVY, Jean-Christophe et BIGOT, Michèle (dir.). *Ellipses et effacement : du schème de phrase aux règles discursives*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne (199-212).
- GILBERT, Éric, 1993. « La théorie des Opérations Énonciatives d'Antoine Culioli », in COTTE, Pierre *et al.* (63-96).
- GIRARD-GILLET, Geneviève, 2006. « Structuration lexicale et structuration syntaxique dans l'expression de la causation », in DELMAS, Claude (dir.). *Complétude, cognition, construction linguistique*. Paris : Presse de la Sorbonne nouvelle (47-60).
- GIVÓN, Talmy, 1993. *English Grammar. A Function-Based Introduction*. Amsterdam-Philadelphie : John Benjamins.
- GOTTI, Maurizio, 2008. *Investigating Specialized Discourse*. Berne : Peter Lang.
- GREEN, Georgia M., 1980. « Some Wherefores of English Inversions », *Language*, volume 56 n°3 (582-601).

- GREENBAUM, Sidney et NELSON, Gerald, 2009 [1999]. *An Introduction to English Grammar*. Londres : Routledge. Troisième édition.
- GREVISSE, Maurice, 1993 [1936]. *Le bon usage, grammaire française*. Paris : Duculot. Treizième édition par André Goosse.
- GUESPIN, Louis, 1971. « Problématique des travaux sur le discours politique », *Langages*, volume 6, n°23 (3-24).
- GUILLAUME, Bénédicte, 2007. *Approche énonciative des question tags en anglais contemporain*. Paris-Gap : Ophrys. Collection Cahiers de Recherche.
- GUILLAUME, Gustave, 1964. *Langue et science du langage*. Paris : A-G. Nizet. Recueil posthume d'articles publiés entre 1933 et 1958.
- GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline, 1981. *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*. Paris-Gap : Ophrys.
- HADJ HAMOU, Zahia, 2003. « L'aspect récurrent de l'opération d'identification », *Cycnos*, volume 21 n°1. Consulté le 15 mai 2015 sur <<http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=25>>.
- HALLIDAY, M.A.K., 1967. *Intonation and grammar in British English*. La Haye : Mouton.
- et HASAN, Ruqaiya, 1976. *Cohesion in English*. Londres : Longman. Collection English Language Series.
- et MATTHIESSEN, Christian, 2013 [1985]. *Halliday's Introduction to Functional Grammar*. Londres : Routledge. Quatrième édition, révisée par C. Matthiessen (première édition sous le titre *Introduction to Functional Grammar*).
- ; MCINTOSH, Angus et STREVENS, Peter, 1964. *The linguistic sciences and language teaching*. Londres : Longmans. Collection Longmans' Linguistic Library.
- HUDDLESTON, Rodney D. et PULLUM, Geoffrey K., 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- , 2005. *A Student's Introduction to English Grammar*. Cambridge : Cambridge University Press.

- INKOVA, Olga, 2012. « Avant-propos », in INKOVA, O. (dir.). *Aspects linguistiques et communicatifs de la mise en évidence dans un texte*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté (9-19).
- JOLY, André et O'KELLY, Dairine, 1993. « De la psychomécanique du langage à la systématique énonciative », in COTTE, Pierre *et al.* (33-62).
- JOCHNOWITZ, George, 1983. « Another View of *You Guys* », *American Speech*, volume 58, n°1. Durham (Caroline du Nord) : Duke University Press (68-70). Consulté le 12 janvier 2015 sur <[www.jochnowitz.net/Essays/Another-View-of-You-Guys.html](http://www.jochnowitz.net/Essays/Another-View-of-You-Guys.html)>.
- KHALIFA, Jean-Charles, 2004. *Syntaxe de l'anglais. Théories et pratique de l'énoncé complexe aux concours*. Paris-Gap : Ophrys.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 2000. *Précis de sémiotique générale*. Paris : Éditions du Seuil.
- KÖNIG, Ekkehard et KORTMANN, Bernd, 1992. « Categorical reanalysis: the case of deverbial prepositions », *Linguistics*, volume 30 (671-697).
- KORHONEN, Anna et BRISCOE, Ted, 2004. « Extended lexical-semantic classification of English verbs », in *Proceedings of the HLT-NAACL Workshop on Computational Lexical Semantics*. Stroudsburg (Pennsylvanie) : Association for Computational Linguistics (38-45).
- LABROSSE, Pierre, 2000. « Temps et aspect dans le commentaire des illustrations d'articles de recherche en informatique », *ASP*, numéros 27-30. Consulté le 20 mai 2015 sur <<http://asp.revues.org/2102>>.
- , 2002. « Deux périphrases verbales en anglais de l'informatique », in DELMAS, Claude (dir.). *Construire et reconstruire en linguistique anglaise*. C.I.E.R.E.C. Travaux 107. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne (243-284).
- LANGACKER, Ronald W., 2001. « The English present tense », in AARTS, Bas ; DENISON, David ; McMAHON, April et HOGG, Richard (dir.). *English Language and Linguistics*, volume 5, n°2 (251-272).
- LANSARI, Laura, 2009. *Linguistique contrastive et traduction : Les périphrases verbales aller + infinitif et be going to*. Paris-Gap : Ophrys.

- LAPAIRE, Jean-Rémi et ROTGÉ, Wilfried, 1992. *Réussir le commentaire grammatical de textes*. Paris : Ellipses. Collection C.A.P.E.S. / Agrégation ANGLAIS.
- , 1998. *Linguistique et grammaire de l'anglais*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Collection Amphi 7.
- LE BART, Christian et TEILLET, Philippe, 2004. « Erreur, lapsus, gaffes, fautes... Le discours politique comme genre », in RINGOOT, Roselyne et ROBERT-DEMONTROND, Philippe (dir.). *L'analyse de discours*. Rennes : Éditions Apogée-IREIMAR (53-86).
- LEECH, Geoffrey N., 1966. *English in Advertising*. Londres : Longman.
- LE LAN, Barbara, 2008. « 'Well will be well' : il faut bien que discours se fasse », in *Dialogues interlinguistiques – Recueil des jeunes chercheurs du CELTA – Sorbonne 2008*. Paris : Sorbonne. Consulté le 21 mai 2015 sur <[www.celta.paris-sorbonne.fr/jeunes-chercheurs/dialogues1/LeLan.pdf](http://www.celta.paris-sorbonne.fr/jeunes-chercheurs/dialogues1/LeLan.pdf)>.
- LERAT, Pierre, 1995. *Les Langues spécialisées*. Paris : Presses Universitaires de France.
- , 1997. « Approches linguistiques des langues spécialisées », *ASp*, numéros 15-18 (1-10). Consulté le 20 mai 2015 sur <<http://asp.revues.org/2926>>.
- LEROY, Christine, 1985. « La notation de l'oral », *Langue française*, volume 65, n°1 (6-16). Consulté le 20 mai 2015 sur <[www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr\\_0023-8368\\_1985\\_num\\_65\\_1\\_6401](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_1985_num_65_1_6401)>.
- LEVIN, Beth, 1993. *English verb classes and alternations: a preliminary investigation*. Chicago : The University of Chicago Press.
- MAINGUENEAU, Dominique, 1997. *L'Analyse du discours*. Paris : Hachette.
- , 2009. *Les termes clés de l'analyse de discours*. Paris : Éditions du Seuil. Collection Points Essais.
- , 2012. « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et Analyse du Discours*, volume 9. Consulté en ligne le 20 juillet 2015 sur <<http://aad.revues.org/1354>>.

- et CHARAUDEAU, Patrick (dir.), 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Éditions du seuil.
- et HAROCHE, Claudine, 1983. « L'ellipse ou la maîtrise du manque », *Histoire épistémologie Langage*, volume 5, n°1 (143-150).
- NEVEU, Franck, 2004. *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.
- NIEDZIELSKI, Nancy A. et PRESTON, Dennis R., 2000. *Folk Linguistics*. Berlin : Mouton de Gruyter. Collection Trends in Linguistics.
- PETIT, Michel, 2010. « Le discours spécialisé et le spécialisé du discours : repères pour l'analyse du discours en anglais de spécialité », *E-Rea*, volume 8 n°1. Consulté le 12 avril 2015 sur <<https://erea.revues.org/1400>>.
- QUAYLE, Nigel, 2003. « Sujet et support dans les phrases existentielles en anglais : essai d'analyse psychomécanique », in MERLE, Jean-Marie (dir.). *Le sujet. Actes du colloque d'Aix-en-Provence*. Paris-Gap : Ophrys (149-158).
- RANGER, Graham, 2001. « DO : trois fonctions, un schéma », *Cycnos*, volume 18 n°2. Consulté le 2 juin 2013 sur <<http://revel.unice.fr/cycnos.index.html?id=40>>.
- RESCHÉ, Catherine, 2010. « Analyse d'un genre de discours spécialisé : les lettres annuelles de Warren Buffett aux actionnaires de Berkshire Hathaway et leur spécificité », *E-Rea*, volume 8 n°1. Consulté le 12 février 2015 sur <<https://erea.revues.org/1365>>.
- RESWEBER, Jean-Paul, 1981. *La méthode interdisciplinaire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- RINGOOT, Roselyne et ROBERT-DEMONTROND, Philippe, 2004. « Introduction », in RINGOOT, R. et ROBERT-DEMONTROND, P. (dir.). *L'analyse de discours*. Rennes : Éditions Apogée-IREIMAR.
- RIVIÈRE, Claude, 2002. *Verbes d'action, verbes d'état*. Paris-Gap : Ophrys. Collection GRAMVOC.
- et GROUSSIÈRE, Marie-Line, 1996. *Les mots de la linguistique. Lexique de linguistique Énonciative*. Paris-Gap : Ophrys.
- et LARREYA, Paul, 2003. *Grammaire explicative de l'anglais*. Paris : Longman.

- ROTHSTEIN, Philippe, 2004. « Mais où est donc l'existence du there 'existentiel' ? », *Cercles*, volume 9 (53-81). Consulté le 10 mai 2015 sur <[www.cercles.com/n9/rothstein.pdf](http://www.cercles.com/n9/rothstein.pdf)>.
- SCHIFFRIN, Deborah, 1985. « Conversational Coherence: the Role of Well », *Language*, volume 61 n°3 (640-667).
- , 1987. *Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SINCLAIR, John, 1996. « Preliminary recommendations on Corpus Typology », in *EAGLES: Expert Advisory Group on Language Engineering Standards*, CEE. Consulté le 18 mai 2015 sur <[www.ilc.cnr.it/EAGLES96/corpus/corpus.html](http://www.ilc.cnr.it/EAGLES96/corpus/corpus.html)>.
- SKELTON, John, 1988. « The care and maintenance of hedges », *ELT Journal*, volume 42 (37-44).
- SOUESME, Jean-Claude, 2008. « Ces étranges impossibilités d'emploi de HAVE A suivi d'un prédicat nominalisé », in GIRARD-GILLET, Geneviève (dir.). *Étrange/Étranger : Études de linguistique anglaise*. C.I.E.R.E.C. Travaux 137. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne (177-194).
- SWALES, John, 1990. *Genre Analysis: English in Academic and Research Settings*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SWEETSER, Eve E., 1990. *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TROUILLON, Jean-Louis, 2009. « Ébauche d'une caractérisation de l'anglais de l'histoire », *ASp*, numéro 56 (5-27). Consulté le 10 mai 2015 sur <<http://asp.revues.org/97>>.
- UTARD, Jean-Michel, 2004. « L'analyse de discours, entre méthode et discipline », in RINGOOT, Roselyne et ROBERT-DEMONTROND, Philippe (dir.). *L'analyse de discours*. Rennes : Éditions Apogée-IREIMAR (23-52).
- VAN DIJK, Teun A., 1988. *News Analysis: Case Studies of International and National News in the Press*. Hillsdale (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associates.
- VIALON, Philippe, 1996. *L'analyse du discours de la télévision*. Paris : Presses Universitaires de France.

- VIGEANT, Louise, 1997. « La double énonciation : Lire le théâtre III. Le dialogue de théâtre », *Jeu : revue de théâtre*, volume 84 n°3 (29-31).
- VION, Robert, 2001. « 'Effacement énonciatif' et stratégies discursives », in DE MATTIA, Monique et JOLY, André (dir.). *De la syntaxe à la narratologie énonciative*. Paris-Gap : Ophrys (331-354).
- WIERZBICKA, Anna, 1988. « Why can you 'have a drink' when you can't \*'have an eat'? », in *The Semantics of Grammar*. Amsterdam-Philadelphie : John Benjamins (293-357).

## **2) Ouvrages consacrés aux commentaires sportifs**

### **a) Publications et communications universitaires**

- AUDRIT, Stéphanie ; PRŠIR, Tea ; AUCLIN, Antoine et GOLDMAN, Jean-Philippe, 2012. « Sport in the media: A contrasted study of three sport live media reports with semi-automatic tools », in *Proceedings of Speech Prosody 2012* (127-130). Consulté le 20 mai 2015 sur <[http://sprogis.isle.illinois.edu/sp2012/uploadfiles/file/sp2012\\_submission\\_170.pdf](http://sprogis.isle.illinois.edu/sp2012/uploadfiles/file/sp2012_submission_170.pdf)>.
- AUGENDRE, Sandra ; KUPSC, Anna ; MATHON, Catherine et BOYÉ, Gilles, 2014. « Commentaires sportifs : des caractéristiques syntaxiques propres et des contraintes générales ». Communication présentée à la Journée ConSciLa (Confrontations en Sciences du Langage), Paris (16 janvier 2015). Consulté le 29 mai 2015 sur <<http://lipn.univ-paris13.fr/~charnois/conscilaGenres/resumes/augendre.pdf>>.
- BOWCHER, Wendy L., 2003. « Speaker contributions in radio sports commentary », *Text*, volume 23 n°4 (445-476).

- , 2004. « Theme and New in play-by-play radio sports commentating », in BANKS, David (dir.). *Text and Texture: Systemic Functional Viewpoints on the Nature and Structure of Text*. Paris : L'Harmattan (455-493).
- BRYANT, Jennings ; COMISKY, Paul et ZILLMAN, Dolf, 1977. « Drama in sports commentary », *Journal of Communication*, volume 27 n°3 (140-149).
- et BROWN, Dan, 1982. « Sports and Spectators: Commentary and Appreciation », *Journal of Communication*, volume 32 n°1 (109-119).
- DESMARAIS, Fabrice et BRUCE, Toni, 2009. « The Power of the Local in Sports Broadcasting: A Cross-Cultural Analysis of Rugby Commentary », *International Journal of Sport Communication*, volume 2 (129-145). Consulté le 20 mai sur <[www.researchgate.net/publication/39707119\\_The\\_power\\_of\\_the\\_local\\_in\\_sports\\_broadcasting\\_a\\_cross-cultural\\_analysis\\_of\\_rugby\\_commentary](http://www.researchgate.net/publication/39707119_The_power_of_the_local_in_sports_broadcasting_a_cross-cultural_analysis_of_rugby_commentary)>.
- , 2010. « The Power of Stereotypes: Anchoring Images Through Language in Live Sports Broadcast », *Journal of Language and Social Psychology*, volume 29 n°3 (338-362). Consulté le 15 mai 2015 sur <[www.academia.edu/399712/The\\_Power\\_of\\_Stereotypes\\_Anchoring\\_Images\\_Through\\_Language\\_In\\_Live\\_Sports\\_Broadcasts](http://www.academia.edu/399712/The_Power_of_Stereotypes_Anchoring_Images_Through_Language_In_Live_Sports_Broadcasts)>.
- DEULOFEU, José, 2000. « Les commentaires sportifs constituent-ils un 'genre', au sens linguistique du terme ? », in *Actes du colloque « Questions de méthode dans la linguistique sur corpus »*. Consulté le 28 mai 2015 sur <[http://jose.deulofeu.free.fr/article.php?id\\_article=12](http://jose.deulofeu.free.fr/article.php?id_article=12)>.
- DUNCAN, Margaret C. et HASBROOK, Cynthia A., 1988. « Denial of power in televised women's sports », *Sociology of Sport journal* (1-21).
- EASTMAN, Susan T. et BILLINGS, Andrew C. (2001). « Biased voices of sports: Racial and gender stereotyping in college basketball announcing », *Howard Journal of Communication*, volume 12 n°4 (183-201). Consulté le 25 mai 2015 sur <[www.researchgate.net/publication/232930667\\_Biased\\_Voices\\_of\\_Sports\\_Racial\\_and\\_Gender\\_Stereotyping\\_in\\_College\\_Basketball\\_Announcing](http://www.researchgate.net/publication/232930667_Biased_Voices_of_Sports_Racial_and_Gender_Stereotyping_in_College_Basketball_Announcing)>.
- (2002). « Selective representation of gender, ethnicity, and nationality in American television coverage of the 2000

- Summer Olympics », *International Review for the Sociology of Sport*, volume 37 (351-370).
- FERGUSON, Charles L., 1983. « Sports announcer talk: syntactic aspects of register variation », *Language in Society*, volume 12 (153-172).
- FERNANDEZ, Manuel, 2004. « L'évolution du commentaire sportif : de l'épopée à l'analyse rationnelle », *Médiamorphoses*, volume 11 (57-61). Consulté le 5 juin 2015 sur <<http://hdl.handle.net/2042/23316>>.
- FULLER, Linda K., 2008. *Sportscasters/Sportscasting: principles and practices*. New York : Routledge.
- GERHARDT, Cornelia, 2008. « Turn-by-turn and move-by-move: A multimodal analysis of English live television football commentary », in LAVRIC, E. *et al.* (288-299).
- HALBERT, Christy et LATIMER, Melissa, 1994. « 'Battling' Gendered Language: An Analysis of the Language Used by Sports Commentators in a Televised Coed Tennis Competition », *Sociology of Sport Journal*, volume 11 (298-308).
- HANSEN, Alan, 1999. « Narrating the game. Achieving and coordinating partisanship in real time », *Research on Language and Social Interaction*, volume 32 (269-302).
- HARDIN, Marie et WHITESIDE, Erin, 2010. « The Rene Portland Case: New Homophobia and Heterosexism in Women's Sports Coverage », in BILLINGS, Andrew C. et HUNDLEY, Heather L. (dir.). *Examining Identity in Sports Media*. Thousand Oaks (Californie) : Sage Publications.
- HARTMANN, Claudio, 2014. « Drone Prosodics as Tradeoff for Working Memory Resources: Evidence from Play-by-Play Sports Commentary », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, volume 31 (177-183). Consulté le 20 mai 2015 sur <<http://clf.unige.ch/display.php?numero=31&idFichier=471>>.
- KUIPER, Koenraad, 1991. « The Evolution of an Oral Tradition: Race-Calling in Canterbury, New Zealand », *Oral Tradition*, volume 6, n°1 (19-34).
- , 1996. *Smooth Talkers: Linguistic Performance of Auctioneers and Sportscasters*. Hillsday (New Jersey) : Lawrence Erlbaum Associates.

- , 2000. « On the Linguistic Properties of Formulaic Speech », *Oral Tradition*, volume 17 n°2 (279-305).
- , 2004. « Formulaic performance in conventionalized varieties of speech », in SCHMITT, Norbert (dir.). *Formulaic Sequences*. Amsterdam : John Benjamins (37-54).
- et AUSTIN, Paddy, 1990. « They're off and racing now: the speech of the New Zealand race caller », in BELL, Alan et HOLMES, Janet (dir.). *New Zealand Ways of Speaking English*. Clevedon (Nouvelle-Zélande) : Multilingual Matters (195-220).
- et HAGGO, D.C., 1985. « On the Nature of Ice Hockey Commentaries », in BERRY, Reginald et ACHESON, James (dir.). *Regionalism & National Identity*. Christchurch : Association for Canadian Studies in Australia and New Zealand (189-197).
- LARSON, James F. et RIVENBURGH, Nancy K., 1991. « A comparative analysis of Australian, US and British telecasts of the Seoul Olympic ceremony », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, volume 35 (75-94).
- LAVRIC, Eva ; PISEK, Gerhard ; SKINNER, Andrew et STADLER, Wolfgang (dir.). *Language in Performance: The linguistics of football*, volume 38. Tübingen (Allemagne) : Gunter Narr Verlag.
- MATHON, Catherine, 2014. « Perception des phonostyles et représentativité du phonogène : le cas du commentaire sportif en direct », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, volume 31 (93-103). Consulté le 29 mai 2015 sur <<http://clf.unige.ch/display.php?numero=31&idFichier=465>>.
- et BOULAKIA, Georges, 2009. « Le commentaire sportif en direct : une combinatoire de différentes fonctions de la prosodie », in YOO, Hiyon et DELAIS-ROUSSARIE, Élisabeth (dir.). *Actes de la conférence « Interface Discours et Prosodie 2009 »* (287-301). Consulté le 20 mai 2015 sur <[http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/docs/IDP\\_actes/Articles/mathon.pdf](http://makino.linguist.jussieu.fr/idp09/docs/IDP_actes/Articles/mathon.pdf)>.
- MÜLLER, Torsten, 2007. *Football, language and linguistics: time-critical utterances in unplanned spoken language, their structures and their relation to non-linguistic situation and events*. Tübingen (Allemagne) : Gunter Narr Verlag.

- , 2008. « He held his head in his hands as it flashed by the posts: how grammar and football interact », in LAVRIC, E. *et al.* (269-282).
- PEASE, Catherine, 2008. *The Female Sportscaster: Brains & Beauty: Exploring Gender Bias in Sportscasting*. Spokane (Washington) : Gonzaga University.
- RADA, James A., 1996. « Color blind-sided: Racial bias in network television's coverage of professional football games », *Howard Journal of Communications*, volume 7 (231-240).
- REASER, Jeffrey, 2003. « A Quantitative Approach to (Sub)Registers: The Case of 'Sports Announcer Talk' », *Discourse Studies*, volume 5 n°3 (303-321).
- SABO, Don ; JANSEN, Sue ; TATE, Danny ; DUNCAN, M.C. et LEGGETT, Susan, 1996. « Televising international sport: race, ethnicity and nationalistic bias », *Journal of Sport and Social Issues*, volume 20, n°1 (7-21).
- THOMAS, Guillaume, 2004. « La cohésion du discours dans les commentaires sportifs télévisés ». Mémoire de maîtrise d'anglais, sous la direction de John Humbley. Université de Paris 7 – Diderot.
- , 2006. « Les fonctions des commentaires sportifs télévisés ». Mémoire de Master 2-Recherche d'anglais, sous la direction de Pierre Cotte. Université de Paris-Sorbonne.
- , 2009. « The Unlikely Grammatical Inventiveness of Live Sports Commentary ». Communication présentée à la conférence internationale « *Inventive Linguistics* », Montpellier (12-14 mars 2009).
- , 2011. « Les commentaires sportifs télévisés : aux frontières du discours spécialisé ». Communication présentée au 51<sup>ème</sup> Congrès de la Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur, Paris (20-22 mai 2011).
- TROUVAIN, Jürgen, 2011. « Between excitement and triumph – live football commentaries in radio vs. tv », in *17<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences (ICPhS XVII)*, Hong Kong. Consulté le 4 mai 2015 sur <[www.coli.uni-saarland.de/~trouvain/trouvain\\_football\\_2011.pdf](http://www.coli.uni-saarland.de/~trouvain/trouvain_football_2011.pdf)>.
- et BARRY, William J., 2000. « The prosody of excitement in horse race commentaries », in *Proceedings of the ISCA Workshop on Speech and*

*Emotion*. Belfast : Textflow (86-91). Consulté le 12 mai 2015 sur <[http://isca-speech.org/archive\\_open/archive\\_papers/speech\\_emotion/spem\\_086.pdf](http://isca-speech.org/archive_open/archive_papers/speech_emotion/spem_086.pdf)>.

TRUMBULL, Alison, 2003. « Woman in a Man's World: Pam Ward and the Register of Sportscasting Talk ». Communication présentée à la conférence internationale « *Perception and Realization in Language and Gender Research* », Michigan State University (19-20 juillet 2003). Consulté le 10 mai 2015 sur <[www.researchgate.net/publication/242366638\\_Woman\\_in\\_a\\_Man's\\_World\\_Pam\\_Ward\\_and\\_the\\_Register\\_of\\_Sportscasting\\_Talk](http://www.researchgate.net/publication/242366638_Woman_in_a_Man's_World_Pam_Ward_and_the_Register_of_Sportscasting_Talk)>.

WHANNEL, Garry, 1992. *Fields in Vision: Television Sport and Cultural Transformation*. Londres : Routledge.

## **b) Ouvrages destinés aux non-spécialistes**

BENDER, Gary et JOHNSON, Michael L., 1994. *Call of the Game: What Really Goes on in the Broadcast Booth*. Santa Monica : Bonus Books.

HEDRICK, Tom, 1999. *The art of sportscasting: How to build a successful career*. South Bend (Indiana) : Diamond Communications.

HITCHCOCK, John R., 1988. *Sportscasting: a practical guide to success*. Vincennes (Indiana) : Original Company.

ROLAND, Thierry et LARQUÉ, Jean-Michel, 1993. *Tout à fait, Jean-Michel : fragments d'un discours sur le football*. Paris : Seuil.

SELLENS, Nicolas, 2005. *Commentating Greats: From Alliss to Wolstenholme*. Sittingbourne (Royaume-Uni) : West Ridge.

## **c) Autobiographies de commentateurs sportifs**

GRAY, Andy, 2005. *Gray Matters: Andy Gray the Autobiography*. Londres : Pan Books.

- MOORE, Brian, 1977. *The Big Match: Brian Moore's World of Soccer 1976-1977*. Londres : A. Barker.
- MOTSON, John, 1996. *Motty's Diary: A Year in the Life*. Londres : Virgin Books.
- Ó MUIRCHEARTAIGH, Mícháel, 2004. *From Dún Síon to Croke Park*. Dublin : Penguin Ireland.
- WOLSTENHOLME, Kenneth, 1996. *They Think It's All Over: Memories of the Greatest Day in English Football*. Londres : Robson Books.

### **3) Ouvrages consacrés aux jeux et aux sports**

- BARNETT, Steven, 1990. *Games & Sets: The Changing Face of Television Sport*. Londres : BFI Publishing.
- BARTHES, Roland, 1970 [1957]. *Mythologies*. Paris : Seuil. Collection Points Essais. Nouvelle édition.
- BLOCISZEWSKI, Jacques, 2001. « Le football télévisé victime du ralenti », *Communication et langages*, volume 129 (4-20).
- , 2007. *Le match de football télévisé*. Rennes : Éditions Apogée. Collection Médias et nouvelles technologies.
- CAILLOIS, Roger, 2006 [1958]. *Les jeux et les hommes*. Paris : Gallimard. Collection Folio Essais. Édition revue et augmentée.
- DUFLO, Colas, 1997. *Jouer et philosopher*. Paris : Presses Universitaires de France.
- GARRIGOU, Alain, 1996. « Christophe Lamoureux : La grande parade du catch », *Revue française de sociologie*, volume 37 n°2 (322-325). Consulté le 14 juillet 2014 sur <[www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc\\_0035-2969\\_1996\\_num\\_37\\_2\\_5702](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1996_num_37_2_5702)>.
- KELLY, Graham, 2005. *Terrace Heroes: The Life and Times of the 1930s Professional Footballer*. Londres : Routledge.

# Liste des tableaux

Tableau 1 : présentation du corpus.....	49
Tableau 2 : le partage de l'énonciation .....	50
Tableau 2 : présentation des extraits comparatifs .....	107
Tableau 3 : les anaphores cohésives dans le corpus.....	108
Tableau 4 : l'interaction dans le corpus .....	124
Tableau 5 : les types de verbes dans le corpus .....	151
Tableau 6 : les temps verbaux dans le corpus .....	154
Tableau 7 : la documentation dans le corpus .....	270

# Index des auteurs cités

- Adam, Jean-Michel 408  
Adamczewski, Henri 36-38, 41  
Auchlin, Antoine 14  
Audrit, Stéphanie 14  
Augendre, Sandra 15  
Austin, Paddy 256, 258, 368  
Banks, David 25-26, 32, 34-35, 42  
Barnett, Steven 5-6  
Baroni, Raphaël 407  
Barry, William J. 13  
Barthes, Roland 373-375, 382  
Béguelin, Marie-José 100-102  
Bender, Gary 57, 72, 131, 141, 245, 247-256, 259, 260, 263-269, 271, 272, 275, 280, 282-293, 296, 297, 300, 302-304, 363, 369, 370-372, 382, 384, 385, 387-395, 397, 399, 400, 403-405, 407, 409-411, 415  
Benveniste, Émile 32, 88, 96  
Billings, Andrew C. 11-12  
Blociszewski, Jacques 3, 400, 405, 406, 410, 422  
Boisseau, Maryvonne 6  
Bolinger, Dwight 40  
Bonhomme, Marc 408  
Boulakia, Georges 14, 408-409  
Bouscaren, Janine 7, 33-34  
Bowcher, Wendy L. 14  
Boyé, Gilles 15  
Briscoe, Ted 147  
Bruce, Toni 12, 16, 75, 304, 368, 379, 380, 417  
Bryant, Jennings 12-13  
Caffarel-Cayron, Alice 27  
Caillois, Roger 307, 362  
Charaudeau, Patrick 9, 51, 62, 386-387, 390, 392, 399  
Chauvin-Payan, Carole 15  
Chuquet, Jean 7, 148, 358  
Comisky, Paul W. 12-13  
Cotte, Pierre 1, 8, 26, 32, 36-42, 160-161, 165, 180-181, 199, 205, 216, 230, 242, 415  
Culioli, Antoine 32-35, 39, 42, 46  
Delmas, Claude 37  
Deloffre, Frédéric 101  
Desmarais, Fabrice 12, 16, 75, 304, 368, 379, 380, 417  
Deulofeu, José 14  
Diderot, Denis 306, 307, 362  
Dudley-Evans, Tony 353, 354  
Duflo, Colas 234, 248, 307-309, 353, 362, 416, 417  
Duncan, Margaret C. 11  
Eastman, Susan T. 11-12  
Fairclough, Norman 9, 42-46, 68, 383, 384, 387-389, 391-392  
Ferguson, Charles L. 13  
Fuchs, Catherine 37  
Garrigou, Alain 59  
Gautier, Laurent 21-22, 386  
Gengel, Kirsten 82  
Gilbert, Éric 32-34  
Girard-Gillet, Geneviève 37, 215  
Givón, Talmy 147-148  
Goldman, Jean-Philippe 14  
Gotti, Maurizio 247  
Goulet-Cazé, Marie-Odile 6  
Guillaume, Gustave 32, 36-40  
Gray, Andy 4  
Green, Georgia M. 258  
Grevisse, Maurice 83  
Guillaume, Bénédicte 120, 128  
Guillemain-Flescher, Jacqueline 85  
Hadj Hamou, Zahia 7  
Haggo, Douglas C. 256-257, 264  
Halbert, Christy 11  
Halliday, M.A.K. 1, 25, 26-32, 35, 42, 43, 47, 80, 81, 83, 92, 98-100, 103-106, 109-110, 119, 121, 141  
Hasan, Ruqaiya 1, 26-31, 35, 81, 83, 92, 98-100, 103-106, 109-110, 119, 121, 141  
Hansen, Alan 12  
Haroche, Claudine 77, 82  
Hartmann, Claudio 14, 368  
Hasbrook, Cynthia A. 11  
Hedrick, Tom 4  
Hitchcock, John R. 4  
Huddleston, Rodney 120, 149, 160, 168, 312  
Inkova, Olga 15  
Jansen, Sue 11  
Jochowitz, George 121  
Joly, André 36, 40  
Johnson, Michael L. 57, 72, 131, 141, 245, 247-256, 259, 260, 263-269, 271, 272, 275, 280, 282-293, 296, 297, 300, 302-304, 363, 369, 370-372, 382, 384, 385, 387-395, 397, 399, 400, 403-405, 407, 409-411, 415  
Khalifa, Jean-Charles 147, 180, 204, 361  
Kelly, Graham 3  
Klinkenberg, Jean-Marie 9, 177  
König, Ekkehard 223  
Korhonen, Anna 147  
Kortmann, Bernd 223  
Kuiper, Koenraad 13-14, 256-259, 261-266, 283, 287, 367, 368, 418  
Kupsc, Anna 15  
Labrosse, Pierre 41  
Langacker, Ronald W. 7  
Lansari, Laura 350  
Lapaire, Jean-Rémi 83-85, 88, 121, 154, 179, 181, 188-189, 214

*Index des auteurs cités*

- Larqué, Jean-Michel 3  
Larrea, Paul 7, 90-91, 149, 158-159, 321, 341, 349, 350, 355  
Larson, James F. 12  
Latimer, Melissa 11  
Le Bart, Christian, 8  
Leech, Geoffrey N. 387  
Leggett, Susan 11  
Le Lan, Barbara 112, 123-124  
Lerat, Pierre 8, 20-22, 247, 386, 420  
Leroy, Christine 102  
Levin, Beth 146-147  
Lewis, Michael 363  
Lindy, Elaine L. 179  
Maingueneau, Dominique 16, 18-19, 23-25, 29, 43, 51, 62, 77, 82, 387, 414, 419  
Martin, James R. 1  
Mathon, Catherine 14-15, 408-409  
Matthiessen, Christian 25  
McIntosh, Angus 29  
Moore, Brian 4  
Motson, John 4  
Müller, Torsten 14  
Niedzielski, Nancy A. 122  
O'Kelly, Dairine 36, 40  
Pease, Catherine 11  
Petit, Michel 9, 20-23, 365, 419-421,  
Preston, Dennis R. 122  
Prsir, Tea 14  
Pullum, Geoffrey K. 120, 149, 160, 169, 312  
Quayle, Nigel 188  
Rada, James A. 12, 368  
Resche, Catherine 282  
Resweber, Jean-Paul 16  
Ringoot, Roselyne 18  
Sellens, Nicolas 3, 6, 256, 370-371, 389, 392-393, 397, 400, 408-410  
Skelton, John 353, 356  
Strevens, Peter 29  
Souesme, Jean-Claude 216  
Sutton-Smith, Brian 15  
Swales, John 21, 365  
Sweetser, Eve E. 212  
Tate, Danny 11  
Taylor, Alan 3  
Teillet, Philippe 8  
Trouillon, Jean-Louis 20, 420  
Trouvain, Jürgen 13  
Trumbull, Alison 11  
Van Dijk, Teun A. 18-19  
Viallon, Philippe 75  
Vion, Robert 394  
Wierzbicka, Anna 216  
Wolstenholme, Kenneth 4  
Zillman, Dolf 12-13

# Index thématique

- Agent 85, 94, 96, 98, 165-167, 171, 173-175, 177, 182-184, 186-187, 195, 200, 209-210, 213, 230, 258, 369, 416
- Analyse 6, 198, 207, 230, **241-242**, 347, 412
- Anaphore 27, **29**, 41, 83, 90, 99, 103-104, 108-109
- Appréciatif (jugement) 88, 173, 200, 215, 225-229, 242, 334-341, 408
- Aspect grammatical 36, 38, 41, 86-87, 146, 154-156, 159-162, 165, 169-171, 177-178, 230, 257, 312-313, 322, 342, 346, 350
- Be* 83, 149, 184, 257
- Canal de transmission 29-30, 42, 245, 392, 395, 414-416
- Canon grammatical 8, 82, 87-88, 93, 98, 110, 116, 118-119, 142, 169-170, 172-173, 178-179, 220, 257, 344, 368, 418
- Cognition 32-34, 36-37, 115, 160, 173-176, 180-181, 183, 207-224, 230, 401, 416
- Cohésion 1, **27-29**, 31, 92, 99-100, 103-143
- Commentaires sportifs (histoire) 3, 192-193, 249, 362-363, 388-389, 392, 400, 421, 422
- Commentateur principal 53-57, **58**, 59, 73, 130-133, 142, 240-241, 257, 277, 295, 346, 369, 370, 393-395
- Conditions de production 16, 18, 22, 24-25, 30-31, 46, 97, 99, 115, 140, 165, 172, 187, 203, 207, 230, 245, 247, 258, 261, 262, 266, 279, 280, 283, 303, 366, 368-372, 382, 392, 412, 414-415, 420
- Connecteurs logiques 81, 99, 103, 105-106, 108-116, 206, 325, 367-372
- Consultant 53-57, **58**, 59, 61, 73, 130-133, 142, 257, 277, 289, 295-296, 344, 346, 369, 370, 393-395
- Conversationalisation **45**, 387
- Critical Discourse Analysis* 8, 18-19, 42-47
- Défini 36, 83-84, **90**, 91, 103-105, 168, 418
- Déictiques 29, 75, **88**, 89-92, 97, 174, 181, 187, 189-190, 192, 194-196, 198-206, 233, 318, 333, 394, 418
- Destinataire (besoins du) 2, 12, 13, 22, 29, 33, 40, 43, 45, 97, 109, 126, 132, 137, 142, 145, 173, 186-187, 204-206, 213, 237, 239-241, 245, 260, 263, 278, 279, 283, 287, 290, 301, 343, 352, 367, 378-390, 392-393, 395, 396, 399, 401, 407, 412-418, 421
- Dialogue 117-119, 120, 124, 129, 134, 137-140
- Didactique (fonction) 21-22, 67, 132, 137, 159, 163, 196-198, 228, 231, 241-242, 272, 287, 306-366, 387-392, 412, 416, 419, 421
- Discours (analyse du) 20, 24, 30, **43-44**, 46, 414, 419
- Discours (définitions) **43-44**
- Discours (marqueurs de) 112, 122-123, 125, 130-134, 139, 382
- Discours (médiatique) 44-45, 68, 141, 390, 413, 419
- Divertissement 6, 9, 43, 46, 292, 362, 366, 383-384, 386-387, 390, 410-411
- Économiques (enjeux) 4, 8, 43, 45, 59, 243, 249, 267, 303, 381-383, 385-387, 390, 392, 395, 400, 401, 407-408, 410, 415, 419, 421
- Economy grammar* **80**, 87, 98, 117, 165, 187, 258, 260, 261, 290, 368-370, 418
- Efficacité 22, 73, 75, 97, 107, 119, 129, 133, 142, 186, 213, 230, 243, 247, 253, 256, 258-263, 265, 292, 302, 303, 324, 354, 359, 371, 382, 390-392, 399, 401, 409, 418
- Ellipses 75, 77-88, 97, 103, 108-109, 115-119, 142, 171-172, 223, 257, 368, 415-416, 418
- Empathie 159, 213, 240, 322-324, 416
- Gaéliques (sports) **281**, 375-378, 398
- Genre 8, **17-19**, 23, 25, 52, 242, 282, 366, 414, 419, 420
- Hedging* **352**, 353-361, 364-365, 394
- Humour 3, 396-399, 420
- Identification 177, 183-186, 188, 203, 206, 230, 233, 250-253, 258, 277, 283, 390
- Impératif 121, 132, 134, 139, 155, 201, 239
- Indéfini 36, 84, 90, 168, **215**
- Interaction 51, 99, 106, 119-140
- Interrogation 120, 125-127-130, 132-135, 137, 139-140, 326-327, 407
- Linguistique systémique fonctionnelle 1, 8, **25-31**, 34-35, 42, 46, 106, 419
- Localisation 174, 181-182, 185, 187-207, 233, 260, 318, 348
- Métaphore 14, 208-213, 298, 398
- Meublage 67, 269, 271, 280, 371, 399
- Modalité 149, 152-156, 158-159, **162-163**, 189, 217, 237, 341-343, 349-350, 353-358, 364, 394
- Multimodalité 9, 15-16, 44, 74-75, 97, 141, 143, 145, 186, 202, 241-242, 368, 418, 419
- Nominalisation 164-175, 177, 186, 200, 213, 215-216, 227, 230
- Opérations énonciatives (théorie des) 25, **32-35**, 39, 40, 42, 46, 181, 215
- Partage de l'énonciation 14, 49-53, 61-62, 73, 130-131, 133, 135-136, 140
- Passif 85, 98, 166, 172, 182, 258
- Patient 93, 95-96, 171-174, 177, 182-184, 230, 369, 415
- Phraséologie 13-14, 256, 258, 259-262, 264-266, 287, 368, 418
- Point de vue énonciatif 7, 9, 33, 73, 81, 96-97, 159, 162-163, 173-178, 200, 217, 224-226, 241, 288, 358, 359, 400-401
- Préconstruction 142, 164-175, 182, 223, 224, 227, 241, 350, 418

*Index thématique*

- Prédiction 6, 163, 285, 303, 308-309, 321, 330, 332, 341, 346-348, 350-353, 362  
Prépositions 84, 85, 94, 98, 166, 192, 194, 209, 217-224, 258, 327, 418  
Présent simple 7, 145, 153-163, 321, 331-334, 351  
Présentative (structure) **86**, 179-181, 185, 188, 195  
Pronoms personnels 104, 121-122, 133-135, 138, 321, 331-332, 351, 390, 394-395  
Prosodie 13-14, 44, 82, 100-102, 170, 178, 185, 200, 264, 408-410  
*Question tag* 120-121, 128-130, 133  
Ralenti 61, 65-68, 78-79, 111-112, 128, 142, 203-204, 235, 256, 325, 369, 421  
Réalisation 44, 46, 62-73, 80, 97, 141, 288-291, 295, 301, 382, 415, 421  
Réélaboration (hypothèse de la) 1, 8, 32, **36-42**, 160-161, 174, 180-181, 199, 217, 225-227, 230, 242, 263, 415  
Réponse (marqueurs de) 121, 129, 131-132, 134, 139  
Situation d'énonciation 33-34, 39, 97, 103-104, 109, 157, 160, 162, 167, 201, 266, 418  
Spécialisés (textes) 8, 9, 17-22, 142-143, 207, 215, 247, 278, 305, 344, 365-366, 386, 412, 418, 419, 421  
Spectacle 240, 287, 362, 373-375, 381, 407  
*Storytelling* 292, 297, 298, 401-406, 409  
Suspense 116, 126, 129-130, 136, 255, 266, 389, 407, 410  
Terminologie 20-22, 75, 97, 142-143, 211-212, 239, 365, 385-386, 419  
Texte 1, 9, **26**, 28, 30-31, 98-99, 106, 141, 419  
Texture **26-30**, 92, 99  
*To* 37, 84, 180, 183, 187, 209, 222  
Valence verbale **92-93**, 94-98, 166  
Verbes d'action 7, **145**, 146-153, 156, 164, 173, 208, 232, 234, 258  
Verbes de perception et de pensée **147**, 148, 151-153, 156, 232, 358-364, 394  
Verbes d'état **145**, 152, 156, 232

# Table des matières

Genèse de la recherche .....	1
Introduction .....	3
Première Partie – Cadre théorique et méthodologique.....	10
Chapitre 1 – L'étude des commentaires sportifs télévisés .....	11
1) Les études sociologiques.....	11
2) Les études linguistiques .....	13
Chapitre 2 – Qu'est-ce qu'un genre spécialisé ? .....	18
1) La notion de discours .....	18
2) La notion de genre .....	19
3) La notion de spécialisé.....	20
Chapitre 3 – le cadre théorique.....	24
1) L'analyse du discours .....	24
2) La linguistique systémique fonctionnelle .....	25
3) La théorie des opérations énonciatives .....	32
4) L'hypothèse de la réélaboration.....	36
5) La <i>Critical Discourse Analysis</i> .....	42
Deuxième Partie – La multimodalité au cœur des commentaires sportifs télévisés .....	48
Chapitre 1 – Les participants aux commentaires sportifs télévisés.....	49
1) Le partage de l'énonciation.....	49
2) Le parcours des commentateurs sportifs : quelques remarques biographiques .....	53
3) La répartition des tâches .....	59
3.1) L'ouverture et la clôture des périodes .....	60
3.2) La prise en charge des ralentis .....	61
4) Le rôle du réalisateur .....	62
4.1) Les plans rapprochés.....	63
4.2) Les ralentis.....	65
4.3) Les incrustations.....	68
5) Conclusion .....	71
Chapitre 2 – L'intelligibilité des commentaires sportifs télévisés .....	75
1) Les ellipses.....	77
2) Les déictiques.....	88

3) La réduction de la valence des verbes.....	92
4) Conclusion .....	97
Chapitre 3 – La cohésion des commentaires sportifs télévisés .....	99
1) Les anaphores cohésives .....	103
1.1) Les anaphores endophoriques cohésives .....	109
1.2) Les connecteurs logiques cohésifs .....	109
1.3) Les ellipses cohésives .....	116
2) L’interaction dans les commentaires sportifs télévisés : entre illusion et réalité.....	119
2.1) L’interaction dans FOOT, RUGBY1 et RUGBY2 .....	125
2.2) L’interaction dans 400M et CATCH .....	134
2.3) L’interaction dans les extraits NYT et POE .....	138
Conclusion.....	141
Troisième Partie – La description dans les commentaires sportifs télévisés .....	144
Chapitre 1 – Les propriétés formelles de la description .....	145
1) La place réelle des verbes d’action .....	146
1.1) Quelle typologie pour l’étude des verbes ? .....	146
1.2) Présentation des résultats .....	150
1.3) Interprétation des données .....	152
2) Le présent simple et la description.....	153
2.1) Remarques méthodologiques .....	153
2.2) Présentation des résultats .....	154
2.3) Description et diversité aspectuo-temporelle .....	156
2.4) Aspect et modalité : un autre regard sur l’action .....	159
3) L’importance de la préconstruction dans la description .....	163
3.1) L’importance des noms déverbaux dans le corpus.....	164
3.2) Les périphrases déverbales .....	166
3.3) La nominalisation en <i>-ing</i> et <i>-en</i> .....	168
Chapitre 2 – Quand décrire, c’est choisir : la hiérarchisation de l’information .....	176
1) « <i>This is James Quinn, Davis, Elliott</i> » : l’identification des participants.....	177
2) « <i>Here’s Ryan Giggs, Earnshaw through the middle</i> » : la localisation des participants .....	187
2.1) Délimitation de la classe des localisateurs.....	187
2.2) La prédominance de la localisation spatiale .....	189
2.3) Les localisateurs localisent-ils réellement ? .....	193
2.4) La portée didactique de la localisation .....	196

2.5) <i>Here, there</i> et la localisation discursive.....	199
3) « <i>You could just see what he wanted to do</i> » : action et cognition .....	207
3.1) « <i>Half-pinched by England, stolen back by Ireland</i> » : la métaphore comme stratégie descriptive .....	208
3.2) « <i>Collins got the block in and clears</i> » : réussite et échec dans la description.....	213
3.3) « <i>Towards Hartson, away by Davis</i> » : la contribution des prépositions.....	219
4) « <i>Terrific strike by Davies</i> » : description et évaluation .....	224
Chapitre 3 – Aux confins de la description : l’analyse des extraits 400M et CATCH .....	232
1) 400M, ou l’obsession de la victoire .....	232
2) Description de simulacre et simulacre de description : le cas de CATCH .....	235
Conclusion.....	241
Quatrième Partie – Les commentaires sportifs télévisés sont-ils spécialisés ? .....	244
Chapitre 1 – Les commentaires sportifs télévisés, entre préparation et improvisation .....	247
1) La préparation de l’identification.....	250
2) La préparation des commentaires action par action.....	253
3) La recherche documentaire .....	266
3.1) La documentation dans l’extrait FOOT .....	270
3.2) La documentation dans les extraits RUGBY1 et RUGBY2.....	277
3.3) La documentation dans l’extrait 400M .....	283
3.4) La documentation dans l’extrait CATCH.....	285
4) La problématisation de la rencontre.....	288
4.1) La problématisation dans l’extrait RUGBY2 .....	293
4.2) La problématisation dans l’extrait RUGBY1 .....	296
4.3) La problématisation dans l’extrait FOOT.....	297
4.4) La problématisation dans l’extrait 400M .....	300
4.5) La problématisation dans l’extrait CATCH.....	301
5) Conclusion .....	302
Chapitre 2 – La fonction didactique des commentaires sportifs télévisés .....	306
1) Qu’appelons-nous « science du jeu » ?.....	306
2) Des faits aux lois générales : le raisonnement inductif des commentateurs sportifs .	310
3) <i>It’s one of those situations</i> : l’importance de la modélisation .....	317
3.1) De l’individu à la classe.....	317
3.2) Les propriétés formelles de la modélisation .....	321
3.3) Modélisation et psychologie .....	322
4) De l’effet à la cause : la recherche des instants-clés .....	324

5) Les règles régulatrices dans les commentaires sportifs télévisés.....	330
5.1) L'apparente rareté des règles régulatrices.....	330
5.2) Règles régulatrices et jugements appréciatifs.....	334
6) La place de la prédiction dans la science du jeu .....	341
6.1) L'élaboration de scénarios alternatifs.....	341
6.2) « <i>It might be on for Ireland instead</i> » : l'annonce d'actions potentiellement décisives..	346
6.3) « <i>And this is how they'll succeed</i> » : stratégie et prédiction .....	348
7) <i>Ifs, buts and maybes</i> : les précautions oratoires des commentateurs sportifs .....	352
7.1) Les auxiliaires modaux .....	353
7.2) Les adverbes.....	355
7.3) Les verbes de perception et de pensée .....	358
8) Conclusion .....	361
Chapitre 3 – Les limites des commentaires sportifs télévisés comme genre spécialisé.....	367
1) Les facteurs de variation au sein des commentaires sportifs télévisés .....	367
1.1) Le rapport au temps.....	367
1.2) La fidélité à l'esprit du sport.....	372
1.2.1) L'exemple du catch .....	372
1.2.2) L'exemple des sports gaéliques en Irlande .....	375
1.3) La prise en compte du destinataire.....	379
2) Entre journalisme et divertissement : le statut ambigu des commentaires sportifs télévisés .....	383
2.1) Entre position haute et position basse : le statut d'expert des commentateurs sportifs	385
2.2) Les commentateurs sportifs, entre ombre et lumière.....	392
2.3) L'élaboration d'un produit sportif.....	400
2.3.1) « <i>The Welsh are not reading the script!</i> » : la notion de <i>storytelling</i> .....	401
2.3.2) « <i>Well, just a fantastic entertaining game, you know</i> » : l'embellissement de la réalité .....	406
Conclusion.....	412
Conclusion générale .....	414
Références bibliographiques .....	423
1) Références linguistiques générales .....	423
2) Ouvrages consacrés aux commentaires sportifs.....	432
a) Publications et communications universitaires .....	432
b) Ouvrages destinés aux non-spécialistes .....	437

*Table des matières*

c) Autobiographies de commentateurs sportifs .....	437
3) Ouvrages consacrés aux jeux et aux sports .....	438
Liste des tableaux .....	439
Index des auteurs cités.....	440
Index thématique .....	442

# Table des matières des annexes

Annexe 1 – Le corpus.....	1
1.1) La constitution du corpus.....	1
1.2) Les extraits du corpus .....	3
1.3) La transcription du corpus.....	6
1.4) L'extrait RUGBY1.....	10
1.5) L'extrait RUGBY2.....	19
1.6) L'extrait FOOT .....	39
1.7) L'extrait 400M.....	56
1.8) L'extrait CATCH.....	58
1.9) L'extrait POE.....	62
1.10) L'extrait NYT .....	65
Annexe 2 – L'intelligibilité des commentaires sportifs télévisés.....	69
2.1) Analyse de RUGBY1.....	69
2.2) Analyse de RUGBY2.....	77
2.3) Analyse de FOOT .....	96
2.4) Analyse de 400M.....	113
2.5) Analyse de CATCH.....	114
Annexe 3 – Les anaphores cohésives .....	118
3.1) Analyse de RUGBY1.....	118
3.2) Analyse de RUGBY2.....	126
3.3) Analyse de FOOT .....	146
3.4) Analyse de 400M.....	163
3.5) Analyse de CATCH.....	165
3.6) Analyse de POE.....	169
3.7) Analyse de NYT.....	171
Annexe 4 – L'interaction.....	178
4.1) Analyse de RUGBY1.....	178
4.2) Analyse de RUGBY2.....	187
4.3) Analyse de FOOT .....	206
4.4) Analyse de 400M.....	223
4.5) Analyse de CATCH.....	225
4.6) Analyse de POE.....	229

*Table des matières des annexes*

4.7) Analyse de NYT.....	231
Annexe 5 – Les temps verbaux .....	236
5.1) Analyse de RUGBY1.....	236
5.2) Analyse de RUGBY2.....	237
5.3) Analyse de FOOT .....	238
5.4) Analyse de 400M .....	239
5.5) Analyse de CATCH .....	240
Annexe 6 – La localisation spatio-temporelle.....	241
6.1) Analyse de RUGBY1 .....	241
6.2) Analyse de RUGBY2.....	249
6.3) Analyse de FOOT .....	269
6.4) Analyse de 400M .....	286
6.5) Analyse de CATCH .....	288
Annexe 7 – Les types d’information .....	293
7.1) Analyse de RUGBY1 .....	293
7.2) Analyse de RUGBY2.....	301
7.3) Analyse de FOOT .....	321
7.4) Analyse de 400M .....	338
7.5) Analyse de CATCH .....	340
Annexe 8 – La grille des commentaires sportifs radiophoniques britanniques.....	345
8.1) Le premier exemplaire (22 janvier 1927) .....	345
8.2) Un exemplaire récent (21 janvier 2007) .....	346
Annexe 9 – Exemple de tableau de positionnement .....	347